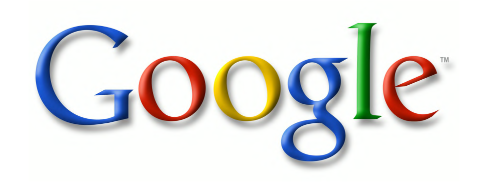
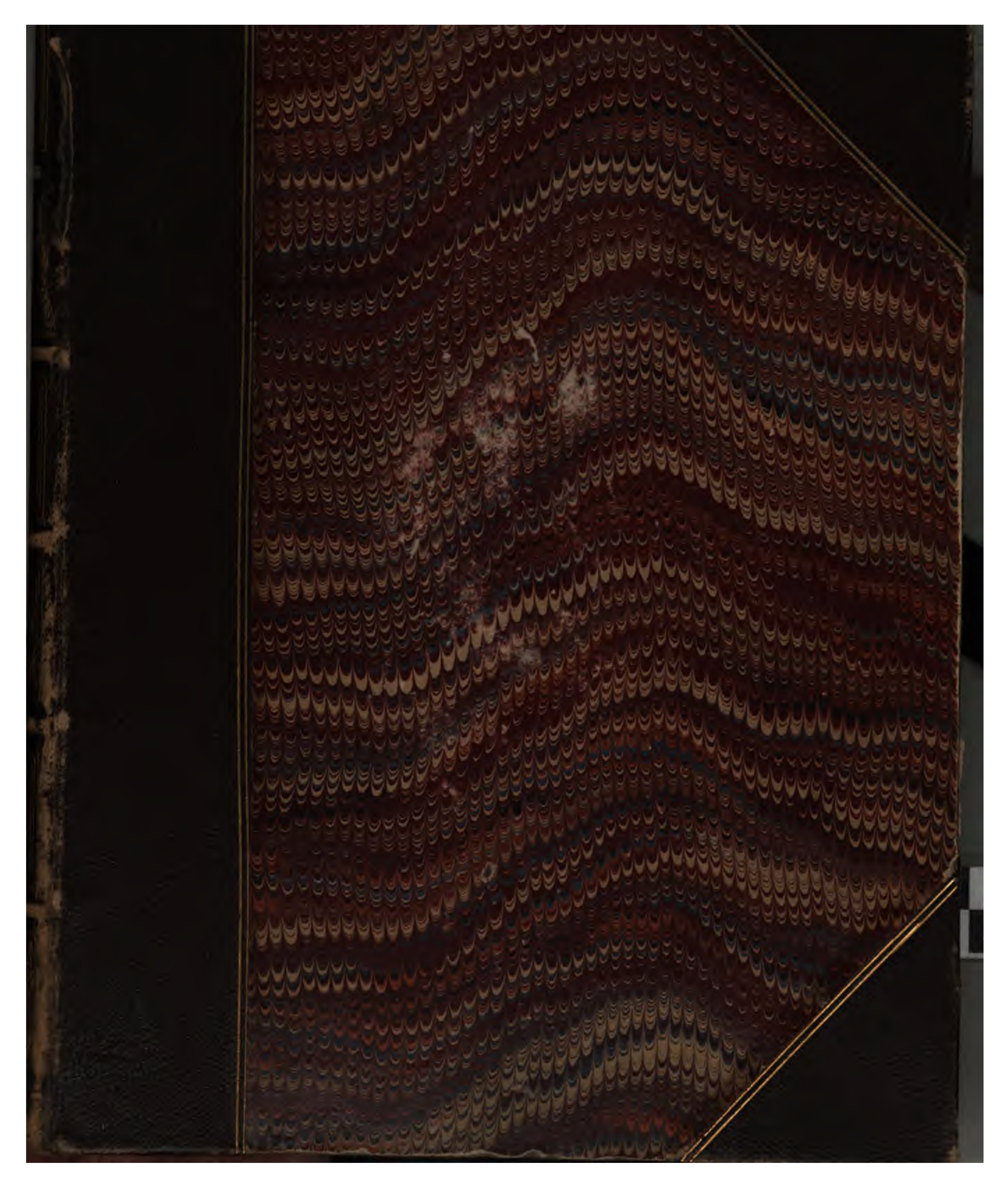

Google





CAEN, IMPRIMERIE DE F. LE BLANC-HARDEL.

BENOIT DE SAINTE-MORE

ET

LE ROMAN DE TROIE

OU

LES MÉTAMORPHOSES D'HOMÈRE

ET DE L'ÉPOPÉE GRÉCO-LATINE AU MOYEN-AGE

PAR

A. JOLY

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN.



PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE

RUE RICHELIEU, 67, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

M D CCC LXX

Extrait du XXVIIe volume des Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.

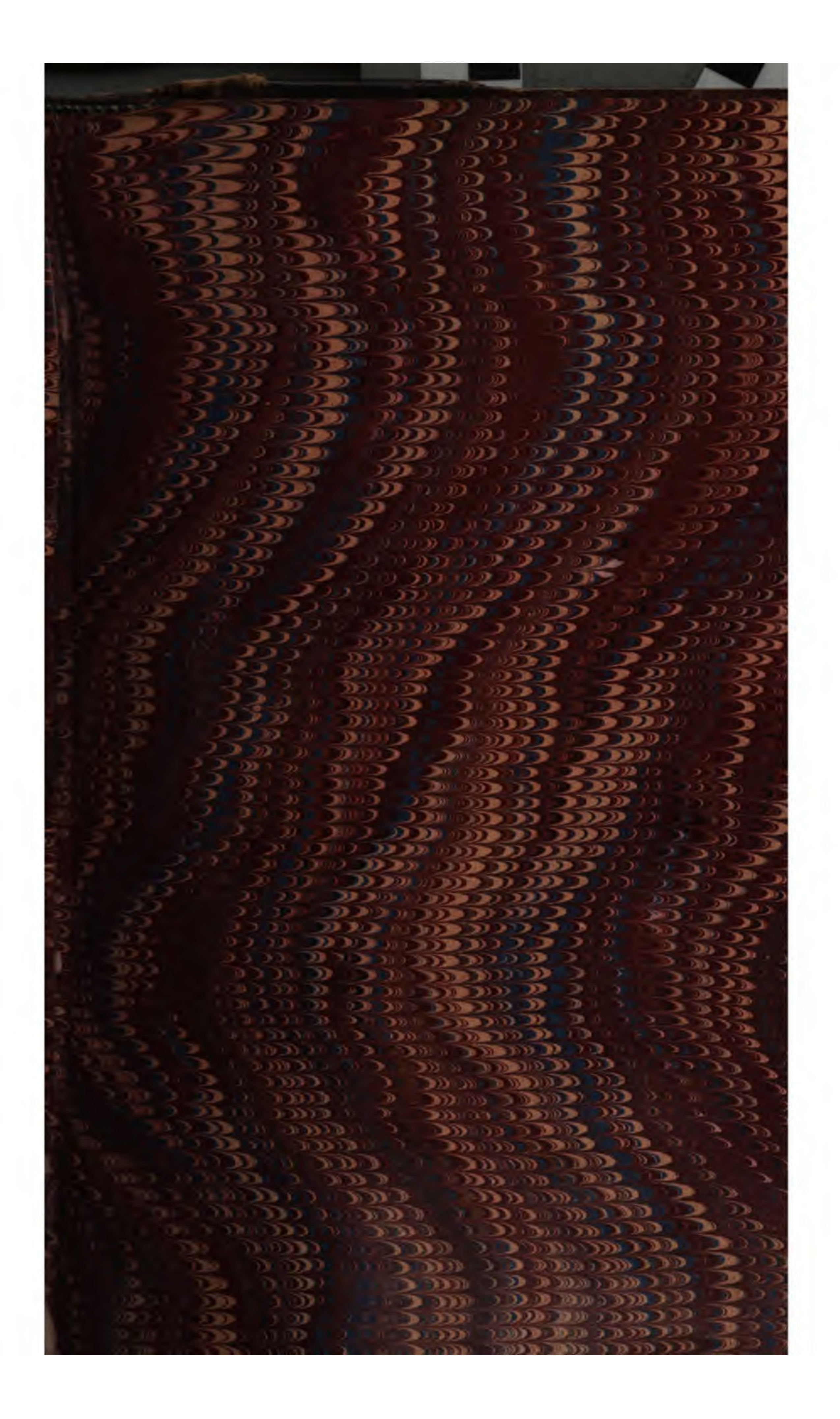
Le Secrétaire,

A. CHARMA.



PREMIÈRE PARTIE.


34. m. 7
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Rel
N. Attic.



BENOIT DE SAINTE-MORE

ET

LE ROMAN DE TROIE

CAEN, IMPRIMERIE DE F. LE BLANC-HARDEL.

BENOIT DE SAINTE-MORE

ET

LE ROMAN DE TROIE

OU

LES MÉTAMORPHOSES D'HOMÈRE

ET DE L'ÉPOPÉE GRÉCO-LATINE AU MOYEN-AGE

PAR

A. JOLY

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN.



PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK

F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE

RUE RICHELIEU, 67, EN FACE DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

M DCCC LXX

Extrait du XXVIIe volume des Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.

Le Secrétaire,

A. CHARMA.



PREMIÈRE PARTIE.

BENOIT DE SAINTE-MORE

ET

LE ROMAN DE TROIE,

OU

LES MÉTAMORPHOSES D'HOMÈRE ET DE L'ÉPOPÉE GRÉCO-LATINE AU MOYEN-AGE.

I.

L'ÉPOPÉE GRÉCO-LATINE AU MOYEN-AGE. — DE L'INTÉRÊT PARTICULIER QU'OFFRE L'ÉTUDE DE BENOIT DE SAINTE-MORE.

On s'est de notre temps beaucoup occupé de nos grands poèmes français du moyen-âge. Il est pourtant toute une classe de ces compositions qui a été moins favorablement traitée. On sait, et c'est un des lieux communs élémentaires de cette histoire, qu'il y a eu au XII[e] et au XIII[e] siècle comme trois grands courants d'imagination très-distincts et très-nettement indiqués par le moyen-âge lui-même dans deux vers bien souvent cités :

> Ne sont que trois materes à nul homme entendant
> De France, de Bretagne et de Rome la Grant.

Les poèmes de France et de Bretagne, c'est-à-dire les chansons de geste et les romans de la Table-Ronde, ont été l'objet de nombreuses publications de tout genre. Les chansons de geste surtout, qui touchent à la question des origines de notre poésie, ont inspiré une patriotique

ferveur (1). Les études sérieuses et profondes, les publications de textes se sont multipliées. La troisième série d'œuvres, celles qui s'inspirent de l'histoire de Rome, c'est-à-dire de l'antiquité tout entière, vue à travers la langue de Rome, ont été moins heureuses. La plupart reposent encore dans la paix des manuscrits (2).

Toute cette catégorie d'œuvres représente cependant un des côtés importants du développement intellectuel du moyen-âge. Les sujets antiques y ont été souvent traités, soit sous la forme de lais, soit sous la forme de grands poèmes, et paraissent y avoir été aussi populaires que les chansons de geste et les romans de la Table-Ronde. L'auteur de *Flamenca*, énumérant les sujets des chansons des quinze cents jongleurs qu'il convoque aux noces de son héroïne, confond sans cesse ceux qui sont puisés aux trois sources que nous avons indiquées. Nous trouvons là réunis pêle-mêle les souvenirs de la Table-Ronde, de la chanson de geste, et les sujets empruntés à l'antiquité, dont il donne une liste assez longue.

« L'un, dit-il, chante de Priamus et l'autre dit de Piramus; l'autre « de la belle Hélène, comment Pâris alla à sa recherche, puis l'emmena, « l'autre contait d'Ulixes, l'autre d'Hector et d'Achilles. L'autre contait « d'Énée et de Didon, comment elle resta pour lui dolente et désolée : « l'autre contait de Lavine, comme elle fit lancer l'écrit avec le carreau « par la *gaite* de la plus haute tour. L'un conte d'Apollonice, de Tydée « et d'Etidioclès, l'autre contait d'Apolloine comme il retint Tyr de « Sidoine. L'un conte du roi Alexandre, l'autre d'Éro et de Léandre. « L'un dit de Cadmus et de sa fuite et de Thèbes comment il la bâtit. « L'autre contait de Jason et du dragon, qui ne connaît pas le sommeil : « l'autre conte d'Hercule et de sa force, l'autre comment Phillis porta « sur soi ses mains par amour pour Démophon. L'un dit comment le

(1) Voyez, dans les *Épopées nationales* de M. Gautier, t. I, p. 612-638, la bibliographie des chansons de geste et des diverses publications qu'elles ont provoquées.

(2) De tous les poèmes qui appartiennent à cette catégorie, un seul, le *roman d'Alexandre*, a été imprimé en entier, en Allemagne, par M. Michelant; en France, par Le Court de La Villethassetz et Eugène Talbot. Paris, Durand, 1861. Un second, le *Roman d'Eneas*, a été publié par extraits dans ses parties les plus intéressantes. (V. *Essai sur li Romans d'Eneas*, A. Pey. Paris, Didot, 1856.) Il convient de signaler encore les longs extraits du *Roman de Troie* (presque un tiers du poème) donnés par M. Frommann, sous ce titre: *Herbort von Fritzlar und Benoît de Sainte-More*. Stuttgard 1857, in-8°. Il est seulement à regretter que M. Frommann ait eu sous les yeux un texte détestable. V. plus loin: *Des Manuscrits de Benoît de Sainte-More.*

« beau Narcisse se noie dans la fontaine où il se mire. L'un dit de « Pluto comme il déroba à Orphée sa belle épouse,... l'un conte de « Jules César comme il passe tout seul la mer et n'y implore pas notre « Seigneur, car il ne connaît pas la peur,... l'autre comme Dédale sut « bien voler, et d'Icare comme il se noya par sa légèreté (1). »

On pourrait supposer que l'auteur ici tire de sa seule imagination et des souvenirs de ses lectures les inventions qu'il prête à ses jongleurs; mais en réalité ce sont autant d'allusions à des poèmes du temps qui nous ont été conservés. Il y a un lai de Dédale et d'Icare, un poème de Pyrame et Thisbé (2) : un lai ou plutôt plusieurs lais de Narcisse, les trouvères se sont plu à broder à l'envi sur ce thème (3) : un lai d'Orphée (4). Il en était de même de l'histoire d'Apollonius de Tyr, qui a trouvé un dernier écho dans une pièce longtemps attribuée à Shakespeare (5); d'Héro et de Léandre, etc. On aurait pu joindre à cette liste l'histoire de Pélops et de Tantale (6). Celle de Jules César, de Thèbes et de la guerre d'Étéocle et de Polynice, celle d'Énée, le siége de Troie étaient le sujet d'autant de poèmes dont nous aurons bientôt à parler.

Le Moyen-Age est un grand enfant qui, comme tous les enfants, demande sans cesse qu'on lui conte de nouvelles histoires. Ses fournisseurs habituels vont puiser à toutes les sources. Toutes sont à leurs yeux de même valeur. Livres saints, traditions bretonnes ou poèmes anciens, légendes du moyen-âge, vies des Saints, sont pour eux de vastes répertoires de récits tout préparés qu'ils n'ont plus qu'à broder. Toutes ces

(1) V. *Flamenca*, édit. P. Meyer. Paris 1865, p. 20-22, vers 613-697 passim. On retrouve des énumérations du même genre et la même confusion dans plusieurs poèmes du moyen-âge. V. aux *Notes*.

(2) Voyez Méon, *Contes et Fabliaux*, t. IV, p. 326.

(3) V. *Id.*, t. IV, p. 143.

(4) Cité par Éd. du Méril, *Floire et Blanceflor*, Introduction, p. CCIII.

(5) V. *Le Violier des Histoires romaines*, ch. CXXV.

(6) C'est ce que prouvent évidemment ces vers jusqu'ici mal expliqués du début du *Roman de Cligès*, où l'auteur nous dit qu'outre le Roman d'*Erec et Enide*, *les Commandemens d'Ovide et l'Art d'aimer*,

Et le mors de l'espaulle fist.

Ce *mors* de l'espaulle (*humeri morsus*) est évidemment un souvenir du festin offert aux Dieux de l'Olympe par Tantale qui leur servit les membres de son propre fils, et de l'épaule d'ivoire donnée à Pélops par Jupiter en échange de celle qu'avait mangée Cérès. (V. Ovid., *Métam.*, liv. VI, v. 404.)

histoires, de provenance et de caractères si divers, sont également pour eux matière à chansons.

Ainsi, l'antiquité a une grande part à réclamer dans le développement de l'imagination populaire au moyen-âge, une part plus importante que celle qu'on lui fait volontiers aujourd'hui. Autrefois on lui accordait trop : derrière tout ce qu'on ignorait on cherchait un ancien, un texte latin, une explication latine ; maintenant on ne lui accorde peut-être pas assez. Il faudrait dans la poésie épique du moyen-âge refaire la part des anciens.

M. Fauriel a retrouvé, dans une légende languedocienne du XI[e] siècle, une imitation frappante de l'Odyssée. Minerve a été remplacée par Sainte-Foi ; mais, sous cette appellation nouvelle, le rôle reste le même. Si les noms sont partout changés, on reconnaît cependant les événements principaux : le naufrage, le retour du héros, la cicatrice révélatrice, le *lotus* qui fait oublier la patrie, etc. (1). On a remarqué que l'histoire d'Ulysse et de Polyphême se retrouvait, avec de curieuses altérations dans le Dolopathos.

Les souvenirs de l'antiquité se présentent parfois de la façon la plus inattendue. L'aventure du chien de Montargis, si longtemps et si souvent citée comme un fait de notre histoire, n'est au fond qu'un récit de Plutarque, adopté, arrangé, embelli de circonstances nouvelles par la poésie du moyen-âge (2).

Tarquin se retrouve dans le *Moniage Guillaume*. Menacé par les Sarrasins, Louis a envoyé chercher dans son désert sauvage de Gellone le fameux comte d'Orange. Celui-ci consentira à sauver la France ; mais auparavant il veut donner au roi une leçon : « Or apprenez comment « a travaillé le comte. En sa main tient un grand pal aiguisé. Il vient à « ses herbes qu'il a élevées, mais il n'y laisse ni rose ni rosier, ni « fleur de lys, ni celle d'églantiers ni de violette, tant sache bien flairer ; « mais il n'y reste ni persil ni pêcher, sauge ni rue, ni pommier ni

(1) V. Fauriel, *Hist. de la Litt. Prov.* (6[e] leçon).

(2) C'est l'histoire du chien de Pyrrhus, que Plutarque a racontée, qu'au IV[e] siècle après J.-C. saint Ambroise s'appropriait (v. *Hexâmeron*), en la donnant comme un fait de la veille arrivé à Antioche, qui se retrouve dans Tzetzès (*Chilias*, IV), et que le vieux trouvère, auteur de l'histoire de la reine Sibylle, a refait avec de belles additions. — V. la savante et spirituelle dissertation que M. Guessard a mise en tête de sa très-curieuse édition de *Macaire*, et où il montre comment la légende a passé de la poésie dans l'Histoire.

« poirier. Le comte a tout brisé de son pal. Et quand Guillaume à ar-
« raché tout cela et si mal appareillé son courtil, il y a planté ronces
« et boutonniers et canellon qui pue comme fumier, et grandes orties
« piquantes, mouron et drogues ce qu'il en peut trouver, laitueroles qui
« sont à arracher, les pires herbes qui puisse rassembler, etc. » (1). Le fond de l'histoire ici appartient évidemment à Tite-Live. Le moyen-âge a seulement ajouté la prolixe amplification végétale, et modifié un peu les détails.

L'histoire de Daniel a été mise à contribution dans celle de Renier. Il est fils de Maillefer et de la princesse Florentine. Pendant que son père va faire la guerre à Alger, un larron pénètre auprès de son berceau, endort sa nourrice et le vend à l'émir qui jetait des chrétiens à ses lions (2). On retrouve un souvenir analogue dans le Roman de *Floire et Blancheflor*.

On retrouve dans Foulques de Candie le Jugement de Pâris, qu'il n'a eu, du reste, qu'à emprunter à l'*Eneas* et au *Roman de Troie*.

La *Chanson des Lorrains* fait penser aux *Niebelungen*, mais elle fait aussi songer aux Atrides. *Partonopeus de Blois* s'inspire de Psyché.

On a pu signaler aussi dans quelques-uns des romans de la Table-Ronde, dans les aventures de Tristan, de Lancelot et d'Arthur, divers souvenirs de l'antiquité, de Thésée, d'Œdipe et du Sphinx, d'Hercule, etc.

L'auteur de la *Chanson d'Antioche* complète l'histoire de Cerbère. C'est Cerbère, un « manœuvre d'enfer », qui a bâti dans la cité sarrasine la tour du Donjon. « Celle fit Cerberus qui d'enfer est portier. La porte d'enfer en eut; ce fut là sa récompense. »

Parfois il faut suivre la trace de ces récits dans les livres que nous ne lisons plus guère, mais que lisait le moyen-âge, toujours en quête d'histoires nouvelles. Il est dans le *Violier des histoires romaines* tel conte dont on a cherché inutilement les origines au fond de l'Orient, il n'était pas besoin d'aller si loin. Il est emprunté à un livre auquel personne n'a songé dans ce temps un peu détaché de l'antiquité latine, aux *Déclamations* de Sénèque le rhéteur, livre qui ne paie pas de mine, qui semble n'être qu'un cahier de corrigés des Écoles de la Rome impériale, mais qui est, en réalité, la *Bibliothèque des Romans* de l'antiquité.

(1) V. *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 526.
(2) V. *Ibid.*, t. XXII, p. 542.

A la fin même du moyen-âge, l'auteur du *Mystère de la Passion*, quand il voudra peindre en Judas l'idéal du traître, ne se contentera pas des traits que lui fournit la Bible, il copiera Sophocle entrevu dans le *Roman de Thèbes*. Judas, avant d'être le meurtrier d'un Dieu, a été le meurtrier de son père et le mari de sa mère. Le poète a voulu faire de lui le plus criminel des hommes et aussi faire paraître plus monstrueux son forfait contre le divin Maître, puisqu'il va se tuer pour celui-là, tandis qu'il a pu vivre chargé des deux plus horribles crimes que puisse rêver l'humanité. Mais avant tout il copie *Œdipe*, dont les tristes aventures, du reste très-populaires au moyen-âge, et traduites en stances latines (V. Ed. Du Méril, *Poésies inédites du moyen-âge*), avaient été déjà reproduites dans une légende du pape Grégoire, et dans plusieurs fabliaux. (V. *Gest. Rom.*, chap. LXXXI et *Violier des Hist. rom.*, p. 209.)

On pourrait multiplier les exemples de ce genre.

Mais, outre ces souvenirs plus ou moins vagues et confus de l'antiquité, outre ces emprunts plus ou moins directs qu'on lui a faits, il y a au moyen-âge toute une série de poèmes qui relèvent d'elle complètement. On les peut diviser en trois classes.

Les uns reproduisent directement des œuvres antiques ou que le moyen-âge croyait antiques : ils en sont la traduction autant que le moyen-âge savait et pouvait traduire. Tels sont les romans d'*Eneas*, de *Thèbes*, de *César* et de *Troie*. Leurs auteurs ont connu et rendent à leur façon Virgile, Stace, Lucain, et un auteur qui n'a rien de commun avec Homère, mais qui le remplaçait dans l'attention du moyen-âge, et dont nous aurons bientôt à parler en détail.

D'autres nous offrent des histoires antiques, mais que l'antiquité elle-même n'avait pas songé à traduire en poèmes. Les historiens seuls les avaient traités ; la poésie s'en empare au moyen-âge ; si toutefois cette distinction est ici bien de mise. Le Moyen-Age n'a pas pensé à la faire : pour lui histoire et poésie se confondent. Les trouvères croient n'être que les historiens du passé. Ainsi est née cette longue histoire, diversement infidèle, d'Alexandre, que ses nombreux auteurs n'imaginent pas, où ils n'entendent aucunement faire acte d'invention, où ils croient être seulement des historiens, où ils suivent et confondent les autorités les plus diverses, Quinte-Curce et le Pseudo-Callisthènes.

Il est enfin une troisième classe d'œuvres qui ne sont l'écho d'aucune production antique, où tous les faits et tous les développements sont sortis de l'imagination de leurs auteurs. Ils ont dû se produire seulement après les poètes de la première classe, lorsque ceux-ci avaient popularisé les noms et les souvenirs antiques. Les écrivains de cette espèce ne demandent à l'antiquité que des noms qu'ils mêlent à des événements dont ils sont seuls responsables. Tels sont les romans d'Athis et de Porphyrias, d'Ypomédon et de Protesilaüs.

Le plus considérable des poèmes de la première série, celui qui paraît avoir exercé l'influence la plus profonde et la plus durable sur l'esprit des contemporains, c'est le *Roman de Troie*. Nous le publions dans ce volume, mais auparavant il convient de faire connaissance avec son auteur, de retracer son histoire, de voir de quel mouvement des esprits il est sorti, quelle est sa physionomie particulière, comment il s'est répandu, quelle a été sa fortune, et à ce propos il conviendra de revenir sur les autres œuvres du même genre et de voir ce qu'a été au moyen-âge l'imitation de l'épopée antique.

L'Antiquité gréco-latine est médiocrement en faveur aujourd'hui. Quand on songe à en parler, on craint les redites, les faits et les noms trop fameux. Mais ici ce danger n'est qu'à moitié à redouter. Sans doute, les noms et certains événements sont bien connus. Mais on peut dire qu'ils sont tout-à-fait renouvelés par l'usage qu'en ont fait les trouvères, par la physionomie qu'ils donnent aux héros qui ont porté ces noms. En devenant anciens, ils sont restés français et français du moyen-âge.

Il y a là une étude des plus curieuses, et littérairement et moralement des plus intéressantes. Il s'agit de voir comment les auteurs ont pu être amenés à traiter ce genre de sujets et quel esprit ils y apportent, comment malgré tant de différences, tant de motifs naturels de répulsion, le moyen-âge a pu être attiré vers l'antiquité, comment il l'a comprise et ce qu'il en pouvait porter, jusqu'à quel point il se l'est assimilée, à quel état moral, à quel état d'instruction tenait l'altération qu'il lui a fait subir, si cette idée qu'il en a conçue à un certain moment a été modifiée par des études postérieures, en quoi cela a aidé ou retardé la vraie Renaissance, ce qui en cela est particulier à cette période restreinte du moyen-âge et ce qui appartient à notre race. Nous y pourrons chercher quelles

sont en général les aptitudes de l'esprit français à saisir cette même antiquité. Car sur ce point, malgré toutes les différences qui frappent au premier abord, et malgré tout le mépris que le XVII[e] siècle eût témoigné pour ces essais, s'il les avait connus, il y a un certain rapport entre la façon dont le XII[e] et le XVII[e] siècles ont compris et rendu les choses de Rome et de la Grèce. A coup sûr le dernier historiquement et géographiquement est plus exact et plus fidèle; mais moralement il ne l'est guère davantage. La fausseté des mœurs et des caractères antiques dans le *Roman de Troie*, fait songer invinciblement aux altérations de l'antiquité dans l'*Astrée*, dans le *Cyrus* et dans la *Clélie*, dans ces œuvres tant raillées par Boileau qui nous peignent Caton galant et Brutus dameret, et même dans certaines œuvres que Boileau conseillait et qui ne provoquaient de sa part aucune critique. L'Hector du XVII[e] siècle est moins brutalement faux que celui du XII[e], mais il l'est presque autant et dans une direction d'idées analogue. Quand on a signalé cette fausseté de coloris au temps de Racine, en général on l'a fait uniquement pour la blâmer et l'on a passé outre. Il y aurait une chose plus intéressante à faire, ce serait de l'expliquer, de bien marquer les nuances et de faire bien sentir tout ce que cette erreur de traduction implique. On en peut dire autant des fautes du moyen-âge en ce point. Se borner à constater qu'il a peint des chevaliers en croyant représenter des Troyens et des Grecs, c'est s'arrêter à l'enveloppe. Les questions que nous signalions tout à l'heure sont autrement importantes que celles-là. Nous les rencontrerons toutes en étudiant le poème de Benoît de Sainte-More. Il marque une des étapes de la Renaissance.

Quand même ces questions ne s'imposeraient pas à nous dans cette étude, l'œuvre du poète pourrait encore nous attacher par elle-même. C'est à notre avis un des livres les plus singuliers qu'ait produits le moyen-âge, et qui mérite le mieux de fixer l'attention des amis des lettres et de tous ceux qui veulent connaître nos origines littéraires.

On peut observer tout d'abord que le Roman de Troie a été très-populaire au moyen-âge. Cela seul suffirait à lui mériter d'avoir une histoire. Quand un livre a passionné les imaginations, quand cet enthousiasme qu'il excitait a duré des siècles, quelle que soit sa valeur propre, cet intérêt seul qu'il a provoqué doit fixer sur lui notre attention. Il convient

de rechercher les causes de son succès. Il aide à résoudre les questions que nous nous posions tout à l'heure. Justement dédaigné quand la critique ne s'arrêtait qu'aux chefs-d'œuvres de l'esprit humain, il peut occuper une grande place quand la critique fait l'histoire de cet esprit lui-même et de ses développements. Un illustre savant, étudiant les travaux d'un alchimiste oublié, déclarait que l'histoire même de nos erreurs a son intérêt et son utilité (1). Si donc un grand succès longtemps soutenu suffit à rendre un livre intéressant, nulle œuvre du moyen-âge n'a plus de titres à nous retenir que le Roman de Troie. Il n'en est point qui ait été plus répandue. On en a la preuve dans le grand nombre des manuscrits de ce poème qui ont échappé aux outrages du temps. La Bibliothèque impériale toute seule en possède treize ; la bibliothèque de l'Arsenal en a deux, celle de l'École de médecine de Montpellier un ; on en connaît deux à Venise, un à Vienne, un à Londres, quatre à St-Pétersbourg. On en retrouverait sans doute d'autres encore sur le continent. Il a rencontré des plagiaires qui l'ont remanié et y ont inscrit leur nom. Il a été rédigé en prose à plusieurs reprises. Pendant trois siècles la France n'a cessé de se plaire à ses inventions et de les relire sous des titres différents. Quand on a cessé de goûter en lui le poète, il a formé le plus considérable apport des prétendus livres d'histoire qui charmaient le XV[e] siècle. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Il est devenu une source, le point de départ des développements de Boccace et de Chaucer. Enfin, c'est à travers les inventions de Benoît que le moyen-âge a vu les fictions homériques. Il a été le créateur de tout un cycle, l'initiateur et le père de la Renaissance classique en poésie. On peut lui appliquer l'image magnifique qu'Horace appliquait à Pindare ; Benoît a été le fleuve où toute la poésie classique du moyen-âge en langue vulgaire est venue puiser.

Intéressant par son succès même, il l'est encore par son sujet et par son auteur. L'*Iliade* est une œuvre si puissante, elle tient une telle place dans la mémoire des peuples et dans les lettres, qu'elle mérite d'avoir à elle seule une histoire, et qu'un chapitre de cette histoire, qui s'appellerait l'Iliade au moyen-âge, devrait nécessairement appeler la curiosité.

(1) V. *Journal des Savants*, décembre 1867. Chevreul, *Du traité alchimique d'Artefius.*

L'œuvre de Benoît a une autre raison de la retenir. Pour des motifs que nous dirons plus tard, ce n'est pas une copie de l'*Iliade*, mais une œuvre originale, bien que l'auteur prétende n'être qu'un traducteur et qu'il se rapporte sans cesse au *Livre*. Cela a bien, il est vrai, son inconvénient. Cette perpétuelle altération d'une histoire connue cause de grandes déceptions. On est désagréablement surpris de voir Hector et Achille dans des aventures qui ne sont pas celles que l'on sait. Mais ce renversement de toutes nos habitudes trouve ici sa compensation. On s'y accoutume bientôt. C'est comme un rêve éveillé, comme un conte d'Orient où figureraient des personnages de notre connaissance. Berchoux avec son comique anathème eût été ici désarmé. Ces vieilles histoires dans la bouche du vieux conteur prennent une physionomie nouvelle, toute jeune et toute fraîche, et d'une incomparable naïveté ; c'est la grâce du monde naissant. Il semble que nous sommes transportés même par delà Homère. On croirait entendre un enfant qui essaie de redire une histoire qu'on lui a contée. Il y a les hésitations, les redites, les bégaiements de l'enfance, et cette imagination facile qui transforme toutes choses et arrange tout à sa taille.

Sans doute mieux vaudrait avoir affaire à une imitation de l'*Iliade* elle-même. On a fait et avec raison cette remarque qu'il n'y avait rien de plus homérique que les mœurs de la chanson de geste (1). Ici l'épreuve serait toute directe et d'une précision singulière. Il y aurait un piquant intérêt à voir ce que le vieux trouvère aurait gardé de l'antiquité homérique, ce qu'il en aurait modifié, jusqu'à quel point Homère, avec les habitudes si particulières de traduction du moyen-âge, serait resté homérique. Cette bonne fortune littéraire ne nous a pas été donnée. Chose curieuse, ce poème, qui retrace en partie les récits homériques, est moins homérique que la chanson de geste qui les ignore. Cependant, un poème sur la guerre de Troie et sur la mort d'Hector, qui n'est ni la traduction ni l'imitation de l'*Iliade*, et qui pendant des siècles a détrôné et remplacé l'œuvre d'Homère dans l'admiration de la France et de l'Europe tout entière, un tel livre est tout au moins une curiosité. Sans doute il est regrettable que l'auteur n'ait pas eu sous les yeux les grands

(1) V. Egger, *Études d'histoire et de critique : Sur les traductions d'Homère.* — Littré, *Histoire de la langue française.* Paris, Didier, 1863, tom. Ier, p. 269, etc., p. 312 et suiv.

modèles ; mais il est probable qu'il n'en eût pas tiré autre chose. Il n'aurait pu reproduire ni la moralité antique ni le sentiment littéraire grec, il aurait résumé l'*Iliade*. D'ailleurs, le choix qu'il fait de propos délibéré entre Homère et Darès est toute une révélation sur l'état intellectuel et moral du temps. Il faut ajouter que le moyen-âge seul était capable d'enfanter une œuvre de ce genre et de lui assurer un si éclatant succès. Au XVIIe siècle, les romans qui défiguraient l'antiquité en y transportant les mœurs modernes pouvaient obtenir une vogue scandaleuse, mais elle n'était pas durable. Il se trouvait bientôt de bons esprits qui avertissaient la foule et renversaient l'idole. Au moyen-âge les faux dieux prenaient possession du temple, et voyaient les adorateurs se succéder sans trouble de conscience pendant quatre siècles.

Quelque déplacé que puisse paraître cet enthousiasme, quelque courroux que puisse inspirer aux fidèles d'Homère ce succès de l'idolâtrie, il avait son utilité. On a dit que l'hypocrisie était encore un hommage à la vertu. De même ici, les altérations de l'antiquité, qui à des gens nourris du pur esprit des lettres classiques, peuvent paraître sacriléges et monstrueuses, rendaient cependant service à l'étude de l'antiquité. Elles entretenaient le respect du passé. Les hommes du moyen-âge n'étaient pas capables encore de contempler la divinité face à face et dans sa gloire; ils pratiquaient cependant la vénération et le respect. Ils apprenaient à aimer les noms antiques et les choses antiques, et lorsque la vraie antiquité se révèlerait à eux dans sa beauté sévère, ce ne serait plus une chose nouvelle ; elle ne devait provoquer ni résistance ni révolte ; ils devaient se précipiter avec joie de l'autel des fausses divinités à celui du vrai Dieu, le jour où il se manifesterait à eux. Ces falsifications de l'antiquité, loin de lui nuire, préparaient la renaissance. C'est le devoir de tout homme éclairé de dissiper les superstitions pour laisser luire la vérité ; mais, par une singulière et heureuse inconséquence, par une bienfaisante et providentielle disposition de l'intelligence humaine, à de certains moments la superstition a pu profiter à la foi et la préparer. Qui peut dire par exemple que des livres qui nous semblent et qui sont si ridicules, le *Pseudo-Callisthènes* et le *Secretum secretorum*, qui donnaient une idée si singulière d'Alexandre et de son maître, n'aient pas contribué au respect du moyen-âge pour Aristote ?

En outre, quand cette étude serait dépourvue de tout intérêt, il est bon que quelqu'un se dévoue à mettre une fois exactitude et précision en ce coin de l'histoire des origines de la Renaissance.

La connaissance de Benoît de Sainte-More répand une vive lumière sur certains points obscurs de l'histoire littéraire du moyen-âge, sur ces prétendus continuateurs d'Homère qui y ont eu un si scandaleux succès; elle montre qu'il n'est écrivain si dédaigné dont l'érudition ne puisse faire son profit. Faute d'avoir lu Benoît de Sainte-More, quelques critiques des plus considérables sont tombés dans les plus incroyables erreurs.

Schœll ne le nomme pas, il ne semble pas même le connaître, et Schœll attribue à Joseph d'Exeter l'invention de Darès, quoiqu'on retrouve dans les bibliothèques de Paris et de Florence des manuscrits de Darès du IX[e] et du X[e] siècles (1); et un peu plus loin, il assure que « les ouvrages de Darès et de Dictys étant tombés entre les mains d'un sicilien nommé Guido dalle Colonne, de Messine, il conçut l'idée de leur donner cette teinte romanesque, qui pouvait plaire à son siècle..... En conséquence il intercala, dans les récits des prétendus poètes de la Phrygie et de la Crète, diverses aventures dans le goût de son temps, telles que tournois, défis, etc..... Son travail ayant eu beaucoup de succès, il composa en prose latine un roman de la guerre de Troie où il inséra aussi la guerre des Sept contre Thèbes et l'expédition des Argonautes, etc. (2). Son roman, le second de ce genre qu'on ait connu, fut traduit dans toutes les langues européennes et excita un enthousiasme général, etc. » Nous verrons dans la suite de ce volume qu'il est impossible d'entasser plus de fautes en quelques lignes. Schœll semble croire que Guido a composé sur le même sujet deux livres; il n'en a jamais écrit qu'un, il n'a pas parlé de la guerre de Thèbes. Le *Roman de Troie* était connu et traduit dans toute l'Europe avant l'apparition du livre de Guido. Son roman n'était pas le second de ce genre qu'on ait connu; enfin, il n'a pas eu besoin de rêver toutes ces belles conceptions que lui prête Schœll, par la raison qu'il n'a fait que résumer platement dans un très-mauvais latin le roman de Benoît.

(1) V. Schœll, *Hist. de la litt. grecque prof.*, liv. VI, ch. LXXXVIII, t. VII, p. 4.
(2) Id., *Ibid.*, p. 5.

Avant Schœll, Heyne n'a pas connu notre auteur. Il attribue ses inventions à Lollius d'Urbain et à Guido de Colonna. Ce sont ces derniers qu'il cite quand il parle d'écrivains modernes qui ont raconté les aventures de Troïlus. C'est de là, dit-il, que Chaucer a pris son Troïlus et Cressida. Il oublie Benoît de Sainte-More et Boccace (1).

Le dernier éditeur de Dictys et de Darès, l'allemand Dederich, tombe dans la même erreur que Schœll; il parle partout de Guido de Colonna comme ayant été l'introducteur des deux faussaires auprès de l'Europe. Il prend Herbort et Hans Yair pour des disciples de l'italien. Il écrit : « Dares Phrygiuus haud paucos recentioribus præsertim seculis atque Guidone potissimum auctore invenit lectores et imitatores. » Il ignore absolument Benoît de Sainte-More, et il en est puni, faisant, nous le verrons à propos de Dictys, reposer tout un système sur une ineptie de Guido.

Lingard, dans son *Histoire d'Angleterre*, confondant toutes choses, écrit cette étonnante assertion : « Quelques croisés, vers le milieu du « XII[e] siècle, apportèrent en Europe les aventures d'Alexandre-le-Grand « par le prétendu phrygien Darès et Dictys de Crète (2). » Jamais, on le sait, Darès ni Dictys n'ont songé à parler d'Alexandre, et les croisés n'ont point apporté leurs manuscrits en Europe puisqu'ils y étaient, comme nous le verrons bientôt, connus depuis plusieurs siècles. Je lis dans une publication récente qu'Herbort de Fritzlar a traduit la *Destruction de Troie* de Benoît de Sainte-More, et que cette traduction forme la base de l'*Énéide* de Henri de Veldeke. Il y a là la plus complète confusion. La traduction du *Roman de Troie* ne forme pas la base de l'*Énéide* de Henri de Valdeke; celle-ci est la traduction d'une œuvre française tout-à-fait distincte, l'*Eneas*.

Enfin, il y a là pour l'histoire littéraire un autre intérêt (3), celui qui

(1) V. *P. Virgilius Maro*, qualem tertio publ. Ch. G. Heyne. Paris, N. Lemaire, 1819, t. II, p. 208.

(2) V. Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 252. Je ne parle pas des erreurs des Biographies, Dictionnaires, etc. Il y a, du reste, beaucoup d'erreurs dans Lingard sur cette partie de l'histoire littéraire. Ainsi, il place confusément Gaimar, Benoît et Philippe de Thaun (dans cet ordre), à la cour d'Alice, femme de Henri I[er].

(3) Si les textes de Darès et de Dictys avaient par eux-mêmes un plus sérieux intérêt, le roman de Benoît pourrait nous aider à les redresser sur certains points, comme Dederich pensait à les compléter à l'aide de Colonna et de Henri de Brunswick, dans son *Retour des Grecs*; on pourrait chercher si Benoît n'a pas eu quelque manuscrit différent des nôtres.

consiste à réparer une injustice de la renommée, à tirer de l'ombre un écrivain qui y est resté enfoui, à le remettre à sa place et à reconstituer sa vie. Il est dans les lettres des destinées malheureuses, l'oubli s'empare de ceux-ci, tandis qu'à côté d'eux d'autres moins dignes y échappent. Tel a été le sort de Benoît. Wace nous apprend que Benoît de Sainte-More lui avait été préféré pour écrire l'histoire des ducs de Normandie. Et cependant, par un singulier retour de fortune, qui semblait vouloir venger le vaincu d'autrefois, Wace a été rendu à la lumière, grâce au zèle du patriotisme provincial, et Benoît de Sainte-More, celui qui avait traité les mêmes sujets en vrai poète, est resté dans l'ombre. Il y avait là comme une ironique revanche donnée par les hasards de la postérité. Si le *Roman de Troie* a eu le rôle que nous lui assignions tout à l'heure, il importe qu'on en fixe la date, qu'on en détermine bien exactement le véritable auteur, et qu'on rende à celui-ci la part de gloire qui lui est due. Et ici, il ne s'agit pas seulement de la gloire d'un homme, il y a aussi un véritable intérêt patriotique. Ce poème, qui a fait le tour de l'Europe, qui a été copié par tous les peuples, est français d'origine; au contraire, une opinion courante en fait honneur à un plagiaire italien. Le nom de Benoît n'était plus prononcé nulle part. Grâce à M. J.-V. Leclerc, justice commence à lui être rendue. A propos de Chaucer, à propos de l'imitateur grec du vieux trouvère, on a rappelé ses titres (1). Il convient de lui refaire une histoire complète, où toutes choses soient remises à leur place; il convient de lui restituer, bonne ou mauvaise, l'influence si considérable qu'il a exercée.

II.

LA VIE DE BENOIT DE SAINTE-MORE. — LES DEUX BENOIT. — LE ROMAN DE TROIE. — SA DATE. — ŒUVRES DIVERSES DE BENOIT.

Quel est l'auteur du *Roman de Troie*, à quelle date a-t-il vécu? C'est, avec la connaissance de sa nationalité, à peu près tout ce que pourra

(1) V. Sandras, *Étude sur Chaucer, considéré comme imitateur des Trouvères.* Paris, 1859. — Gidel, *Étude sur le grec moderne et les poèmes imités de nos trouvères.*

nous fournir sa biographie. Le résultat est médiocre sans doute, mais c'est beaucoup déjà pour le moyen-âge. Comme ces points ont été très-controversés, ou l'objet d'assertions vagues, contradictoires, sans preuves à l'appui, il convient de les examiner en détail.

La question serait tout d'abord résolue par un monument considérable si, comme l'a fait le marquis de Paulmy, dans une note écrite sur un manuscrit du *Roman de Troie* (1), on pouvait prendre à la lettre et sans discussion l'assertion de ce manuscrit lui-même. Il n'est pas en effet, au premier abord, de renseignement plus naïvement concluant. On lit à la fin du volume : « Explicit li Romans de Troie. Il fu fait an lan de mil et deus c et xxxvii au mois de Jugn. »

Mais tous ceux qui sont familiers avec nos vieux textes savent que ce mot de « faire » ne s'applique pas toujours au poème lui-même, mais à la copie. Nous en avons la preuve dans un autre manuscrit de notre auteur lui-même. Jean Mados, auteur du manuscrit 375 de la Bibliothèque impériale, écrit en finissant :

> Cis livres fu fait et fines
> en lan de lincarnation
> Que Jhesus soufri passion
> x
> IIII et M et CC
> Et wit.

Mados, dans ces vers, n'a pas prétendu réclamer la paternité du *Roman de Troie;* car partout il a reproduit le nom de Benoît, et lui-même vient de dire :

> Devant vus ai dit et retrait
> Qui premier ot trové et fait
> Le dite rime et le matere,
> Qui presié doit estre entière;
> Mais cist qui c'escrit, etc.

On voit avec quel soin, ici, il distingue celui qui *a trové et fait* le livre de celui qui l'a écrit. On peut observer, du reste, que Mados lui-même

(1) V. Bibl. de l'Arsenal, fonds fr., n° 206.

nous offre un exemple de la confusion que peut entraîner ce mot de « faire », puisqu'il s'en sert tantôt pour désigner l'auteur Benoît, et tantôt le copiste Mados.

L'indication qui termine le manuscrit de l'Arsenal ne veut donc pas dire que nous avons là l'œuvre originale, elle nous apprend uniquement que le *Roman de Troie* existait déjà au mois de juin 1237. L'examen même du volume vient à l'appui de cette assertion ; et même, il nous permet d'aller plus loin dans nos conclusions. On voit en effet que l'auteur de la copie, par une altération à peine sensible de la dédicace, a détourné la pensée première du livre, et fait une œuvre pieuse d'une œuvre chevaleresque. De la puissante princesse, « riche dame d'un riche roi », à qui le poème était dédié, il a fait la Sainte-Vierge, en changeant seulement quelques mots :

Riche fille de riche roi,
De vos nasquié tote leece,
Le jor de la Nativité :
Vos fustes fille et mere Dé.

Ces vers prouvent, à mon avis, de la façon la plus péremptoire, qu'on était déjà à une certaine distance de l'apparition du poème. Ce n'est que lorsqu'un livre est déjà très-répandu, lorsqu'il est loin de ses origines, qu'on peut le traiter ainsi, en dénaturer tout-à-fait le caractère originel.

La question reste donc entière.

Quelle est la marche à suivre pour arriver à la résoudre ? Il en est une qui semble tout naturellement indiquée, si l'on n'y apporte pas de parti pris, et qui est d'accord avec toutes les habitudes et toutes les tendances de la critique en pareil cas. Heureuse, en effet, avant tout d'échapper à l'anonyme, dès qu'elle trouve, dans une de ces époques où les noms manquent, un auteur connu auquel on peut attribuer sans trop d'invraisemblance l'œuvre qui n'est pas signée, elle se hâte de le faire. C'est là une tendance pour ainsi dire instinctive, une tentation à laquelle échappe malaisément l'historien littéraire : les exemples à cet égard abondent (1). Or ici, cet auteur possible existe, il se présente de lui-

(1) Je n'en veux citer qu'un seul, emprunté à une œuvre qui se rattache étroitement au souvenir de Benoît lui-même et à sa *Chronique des ducs de Normandie*. Le savant éditeur de la *Chronique ascendante*

même. Il suffit de ne pas vouloir expressément lui tourner le dos et le méconnaître.

Il en est, en effet, deux faits qui s'offrent à nous tout d'abord. Le nom de celui qui a composé le *Roman de Troie* est connu, il est écrit à toutes les pages du livre ; il s'appelait Benoît de Sainte-More. D'un autre côté, on connaît déjà un poète de ce nom auteur d'une chronique des ducs de Normandie, sur lequel on a quelques renseignements certains. On sait où et en quel temps il a vécu. La première chose à faire, à ce qu'il semble, c'est de voir si ce ne serait pas là un seul et même écrivain. Il semble aussi, que s'il n'y a pas d'objections trop fortes, le procès doit être adjugé dans ce sens, que s'il y a doute, la présomption favorable doit être pour l'affirmative. Tout au contraire, certains critiques paraissent avant tout préoccupés d'empêcher à tout prix qu'on ne réunisse les deux auteurs, et ils aiment mieux inventer sans preuves un écrivain nouveau que d'accepter avec toutes les vraisemblances celui qui se présente à eux. En tout cas, c'est là une première question à juger ; elle s'impose à notre examen. Car, décidée dans le premier sens, elle rend inutile toute recherche ultérieure. Tranchée contre le Benoît de la Chronique, elle écarterait tout de suite une des plus importantes causes de trouble qui puissent embarrasser la discussion.

Nous avons dit que le nom de l'auteur du *Roman de Troie* était connu. Aucun doute n'est possible sur ce point. Il a pris soin en effet de signer son livre de la façon la plus complète et la plus explicite. Il l'a fait à plusieurs reprises, au début, au milieu et à la fin. On dirait que le vieil écrivain pressentait le sort qui attendait tant d'œuvres du même temps, qui ne nous sont parvenues que par fragments, et qu'il voulait que chacun de ces fragments pût au besoin témoigner de son droit d'auteur. On lit, au vers 127, à propos de cette histoire :

Mes Beneeiz de Seinte-More
L'a conceue et fait et dit.

Et comme pour mieux réclamer la paternité de son œuvre, marquer le

des ducs de Normandie (V. les *Mémoires de la Soc. des Antiquaires de Norm.*, 1824), contre toutes les vraisemblances (voyez plus loin, dans les œuvres attribuées à Benoît, ce qui concerne la *Chronique ascendante*), malgré tout ce qui eût dû l'avertir de son erreur, n'a pas hésité un instant à l'attribuer à Wace, parce que Wace y est nommé à la première ligne.

prix qu'il y attachait et protester contre les entreprises des correcteurs et des refondeurs, il ajoutait :

Et o sa main les mots escrit,
Et si tailliez et si curez,
Et si assis et si posez,
Que *plus ne meins* n'i a mestier.

Au vers 2226, on lit encore :

Si com Beneeiz l'aparçeit,

et au vers 3213 :

Beneeiz dit que rien ne let
De quant que Daires le retrait.

On pourrait multiplier ces citations (1).

D'un autre côté, on sait et nous l'avons rappelé tout-à-l'heure, qu'un poète du nom de Benoît a écrit une *Chronique des ducs de Normandie* (2). Maître Wace nous l'avait appris. Dans les derniers vers de son *Roman de Rou*, il se plaignait avec amertume que le roi d'Angleterre lui eût substitué un rival, qu'il eût chargé Beneeit (Benoît) de refaire et de continuer l'histoire des Ducs normands :

Die en avant ki dire en deit:
Jo ai dit por maistre Beneit
Ki cest ovre à dire a emprise
Com li reis l'a desor li mise;
Quant li Reis li a rové à faire,
Leissier la dei, si m'en dei taire.
. . . .
Ci fault li livres maistre Wace
Qui'n velt avant fere, si'n face (3).

Nous n'avons d'ailleurs pas besoin du témoignage de Wace, car le poème

(1) On lit encore ailleurs :

Desor porreiz oïr oimès
La tresziеme bataille après :
Beneeiz qui l'estoire dit
Oiez con faitement l'escrit.

(2) La *Chronique*, composée de deux parties, ne compte pas moins de 44,474 vers : 2,164 dans la première, 42,310 dans la seconde.

(3) V. *Rou*, t. II, p. 40. — Benoît, dans son livre, a fait à plusieurs reprises allusion à cet ordre qui lui a été donné par Henri II. V. t. I[er], p. 517, et t. III, p. 296.

est arrivé jusqu'à nous. Il a été publié il y a quelques années (1). On trouve le nom de Benoît dans un sommaire qui précède le récit du règne de Richard :

> L'estorie de Guillaume fenist ci longue espée,
> Si cun Beneeit l'a escrite et translatée,

et dans le premier sommaire de l'histoire du Conquérant on lit encore : « Ici comence l'estorie del rei Guillaume si cum Beneeit l'a translatée. »

Il est facile de marquer approximativement la date à laquelle cette *Chronique* de Benoît a été composée. Car nous savons en quel temps Wace a écrit : nous savons du moins qu'il ne faut pas remonter plus haut que 1170. Il nous apprend, dans des vers souvent cités, qu'il a connu trois rois Henri :

> Treis reis Henris ai coneuz
> En Normendie toz veuz ;
> D'Engleterre et de Normendie
> Orent tuit tres la seignorie.
> Le secunt Henris ke jo di
> Fu niès al primerein Henri,
> Né de Mahelt l'empereriz ;
> E li tiers fu al secunt filz (2).

Or, le fils de Henri II ne fut associé par lui à la couronne qu'en 1170. C'est donc après cette année qu'il faut placer l'achèvement du poème de Wace, et plus tard encore celui de Benoît (3), puisque nous voyons que Wace lui cédait avec dépit la plume d'historiographe. Si même, comme l'a remarqué M. Édélestand du Méril (4), on prenait à

(1) V. *Documents inédits de l'Histoire de France*, *Chronique des ducs de Normandie*, éditée par F. Michel, 1836-1844, 3 vol. in-4°.

(2) *Rou*, t. II, p. 408.

(3) Les deux livres ont dû se suivre de près. On pourrait même croire que la *Chronique* a été écrite au même temps que la dernière partie du *Rou* de Wace. Car Benoît semble n'avoir pas eu connaissance du livre de son rival. Quand il raconte l'histoire du Moine tombé dans l'eau en allant à un rendez-vous et miraculeusement rendu à la vie, il dit :

> Por ce li advinrent teus faiz
> Qui unques ne furent retraiz
> *D'autre, que j'en seie recors.*
>
> Ne voil que miens en seit li tors
> De laissier ni d'oblier
> Chose digne de reconter.

(4) V. Édélest. du Méril, *La vie et les ouvrages de Wace*, p. 36-37.

la lettre le dernier vers cité, il faudrait descendre jusqu'à 1183 (1). Car c'est cette année que le fils de Henri II mourait et légitimait l'emploi de ce mot *fut*. Mais il est probable qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à cette forme grammaticale. Car nous voyons que le poète l'applique, dans le même passage, à Henri II lui-même, et il n'entend pas parler de lui comme d'un mort, puisqu'il vient de nous dire que le roi a désigné Benoît pour écrire l'histoire des ducs normands. Je ne relève pas cette autre preuve de l'antériorité de Wace, qu'on peut signaler dans le livre de Benoît lui-même, et qu'a notée M. F. Michel. Le poète dit, il est vrai :

Si me fiasse tant en mei
Et je m'en osasse entremetre,
Ce qu'en truis escrit eu la letre
En retraisisse cherement.
Mes le latin dit et comprent
Od sume, od glose, ceo m'est vis,
Où romanz ne puet estre mis,
Choses multes : por ceo m'est grief.
Mes mult me torne a meschief
Que sa haute escience tace
Autresi *cum fist Maistre Wace* (2).

Mais la partie du *Roman de Rou*, à laquelle Benoît fait ici allusion, est probablement antérieure de beaucoup à la seconde. La seconde, en effet, commence par un long préambule, à la fin duquel le poète résume la première; ce qui semble indiquer que ses auditeurs avaient eu le temps de l'oublier. Il y répète même presque textuellement le début de sa première composition. On pourrait, en voyant cela, conclure que, pour cette partie du moins, la *Chronique ascendante* a eu raison en nous disant que Wace écrivait le *Rou* en 1160.

Mais nous n'avons même pas besoin de la déclaration de Wace pour savoir que Benoît écrivait sous Henri II et à une époque déjà avancée de son règne. On ne peut hésiter sur ce point, quand on voit avec quelle

(1) La mort du jeune Henri est du 11 juin 1183.
(2) V. Benoît de Sainte-More, *Chroniq. des Ducs*, v. 23655.

insistance, il parle de ses longues guerres, des tribulations et des persécutions subies par lui :

Ja n'iert mais al siecle oïe
Si pesmes persecutions,
Si estranges sedutions,
Si forz enginz, si manz agaiz,
Com lon li a maintes feis faiz
Qui les traïsons, les desleiz,
Quom li a faiz par tantes feiz,
Les troubles et les desfiances,
Les avantures, les chaances,
Dunt il aura tantes eues,
Et tantes l'en sunt avenues
Voudreit retraire et acunter,
Et as paroles assigner,
Ne direit pas que cil mentissent
Ne que de nule rien faillissent
Qui tele interpretacion
Tele glose et tele entencion
I donereient (1).

Et il parle plus loin :

De sa grant persecution
Et des pesmes aversitez
Qui li sorstrent par ses regnez (2).

Ces termes si forts ne peuvent évidemment s'entendre que de la partie du règne de Henri II qui a suivi le meurtre de Thomas Becket et les révoltes des fils du roi. Et comme un peu après le poète le montre sortant

(1) V. *Chroniq.*, v. 7892-7910. Nous croyons qu'il faut lire ainsi le texte, en finissant la phrase après le mot *donereient*, et non, comme l'a publiée M. F. Michel :

Tele glose et tele entention
I donerent des reis humains,
Est sor trestoz li soverains, etc.

Et il ajoute que le texte (tel qu'il le donne) est incompréhensible, et qu'il faut supposer qu'il manque là deux vers. En écrivant comme nous *donereient*, et non *donerent*, en mettant un point, et en faisant de la fin du vers « Des reis humains » le commencement du développement suivant, « Des reis humains est sor trestoz soverains », le texte ne présente aucune obscurité.

(2) Ces lamentations sympathiques de Benoît font songer que parmi les œuvres de Pierre de Blois figure un Compendium de Job, qu'il avait composé, nous dit-on, à la demande de Henri II pour lui

triomphant et plus affermi de tant d'épreuves, il n'est que trois dates entre lesquelles on puisse hésiter : 1175, où le roi pardonne à ses fils et fait rentrer sous sa domination les diverses provinces qui avaient essayé de s'y soustraire ; ou l'année 1184 marquée par la grande réconciliation de toute la famille royale, des fils avec leur père, de la reine avec son mari, après la mort du jeune Henri : ou 1187, lorsque les rois de France et d'Angleterre signent la paix et se préparent à la Croisade. On ne peut s'arrêter à cette date de 1187. La façon dont Benoît parle des pélerinages en Terre-Sainte s'accorderait mal avec l'exaltation pieuse qui saisit toute l'Europe cette année-là, avec l'ardeur que témoignait le roi protecteur du poète. Benoît, en effet, parlant de la dévotion ardente témoignée par le duc Robert au tombeau du Christ disait :

Neu teneient pas à eschar
Icil qui dunt s'i esmoveient,
En autre sen s'i conteneient
Que cil, ceo m'est avis, ne funt,
C'est bien séu, qui ore i vunt,
Qui mult plus pecheor se trovent
Au repairier que quant il movent (1).

Entre ces trois dates, je m'arrêterais de préférence à celle de 1175, où le roi a trouvé le plus long intervalle de repos. Ce serait quelque temps après que Benoît aurait écrit le passage que nous citions tout à l'heure, et qui termine à peu près le premier quart de son poème. Dans les années suivantes, il aurait composé les trente-quatre autres mille vers de sa *Chronique*.

Mais les deux Benoît, dont nous venons de constater l'existence et d'établir les droits incontestables à la propriété du *Roman de Troie* et de la *Chronique* : le Benoît de l'un et le Benoît de Sainte-More de l'autre sont-ils un seul et même personnage ?

La plupart des écrivains qui se sont occupés de Benoît sont de cet avis.

inspirer la patience dans quelques-unes de ses tribulations. C'est probablement dans le même but qu'il avait écrit un traité qui figure le 12e dans la liste de ses œuvres : *Sur l'utilité des tribulations*. C'était aussi sans doute dans le même esprit qu'il avait publié une histoire et un éloge de Henri II, sous ce titre significatif : *De prestigiis fortunæ*.

(1) V. *Chron. des ducs de Normandie*, v. 31731.

Telle est l'opinion très-arrêtée de l'abbé de La Rue, celui de tous les historiens de Benoît de Sainte-More, qui a parlé de lui avec le plus de détail (1). Il est vrai que les arguments qu'il fournit à l'appui de son opinion ne sont pas sans réplique.

Il dit que le choix fait de lui par Henri II pour écrire l'*Histoire des ducs de Normandie* de préférence à Wace suppose qu'il s'était fait connaître déjà par quelque importante publication, et il n'hésite pas à reconnaître cette œuvre dans le *Roman de Troie.* La première partie de la supposition est plausible; mais nous verrons que le *Roman de Troie* a dû être postérieur à la *Chronique*, et que le livre cherché par l'abbé de La Rue n'est pas celui qu'il signale, mais une autre œuvre dont nous réclamerons la propriété pour Benoît, le *Roman d'Eneas*, qu'une allusion du *Roman de Troie* nous signale comme antérieur.

L'abbé de La Rue croyait voir une preuve nouvelle de l'identité des deux auteurs dans ce fait que celui qui a écrit la *Chronique*, pour relever le mérite de ses princes Normands, les compare volontiers aux héros Grecs et Troyens. Ainsi, lorsque Harlette s'afflige, en quittant ses parents pour passer dans le palais du duc Robert, le poète la plaint de ce qu'elle ne peut deviner la grandeur du héros auquel elle donnera le jour, et qui égalera celle d'Hector :

> Si donc seust estre devine,
> Mult par eust sis quers grant joie :
> Kar des Hector le proz de Troie,
> Cil ki fu fiz del rei Priant,
> Ne sui recors ne remembrant
> Que meudres princes fust puis nez.

De même pour exalter la gloire de Guillaume-le-Conquérant, qui dans un seul jour et dans une seule bataille obtint la couronne d'Angleterre, le poète rappelle les inutiles efforts des rois de la Grèce contre une seule ville pendant dix ans :

> Agamemnon ne les Grezeis,
> Ne bien plus de cinquante reis,
> Ne porent Troie en dis ans prendre,

(1) V. abbé de La Rue, *Jongleurs et Trouvères*, t. II.

Unkes n'i sorent tant entendre;
Et icist dux od ses Normanz,
Et od ses altres bien aidanz
Conquist un reaume plenier.

L'abbé de La Rue pouvait bien, en effet, penser que des allusions de ce genre et cette préoccupation des héros de l'épopée homérique étaient toutes naturelles chez un homme qui venait, selon lui, de consacrer quelques trente mille vers à célébrer leurs exploits.

A cela un critique objecte, non sans raison, que la preuve n'est pas décisive, que les souvenirs de Troie étaient trop populaires au moyen-âge, pour qu'on puisse y voir comme la propriété et la marque de fabrique d'un seul poète (1). Le critique a seulement le tort d'apporter à l'appui de son blâme le passage de *Flamenca* que nous avons cité au début. En effet, le poème de *Flamenca* est de beaucoup postérieur au *Roman de Troie.* Son dernier et savant éditeur croit qu'il ne remonte pas au-delà de la première moitié du XIIIe siècle, entre 1220 et 1250 (2), et bien loin de pouvoir être invoqué contre l'originalité de Benoît de Sainte-More, il offre des traits qui sont incontestablement des souvenirs de son *Roman de Troie,* et de cet autre poème que nous signalions tout à l'heure. On pourrait donc aussi bien répondre au critique que c'est justement le poème de Benoît de Sainte-More qui a donné aux héros Troyens cette popularité qu'on veut invoquer contre lui.

Mais ce qu'on n'a pas songé à dire, c'est que Benoît ici ne fait que traduire textuellement Guillaume de Poitiers (3).

Il convient d'ajouter que les assertions de l'abbé de La Rue en ces matières ne peuvent jamais être acceptées sans débat, qu'il faut toujours se tenir en défiance contre les envahissements de son patriotisme. On sait en effet qu'il a porté dans la défense des titres de la poésie anglo-normande les mêmes ardeurs, les mêmes hardiesses de parti pris que Raynouard et Fauriel dans la glorification de la poésie provençale (4). Cherchons donc d'autres témoignages.

(1) V. F. Michel, *Chronique des ducs de Normandie.* Introd., p. XVII.

(2) V. *Flamenca*, Introduction, p. XXI.

(3) V. Guillaume de Poitiers, *Vie de Guillaume-le-Conquérant*, p. 413. Caen, Mancel, 1826.

(4) C'est pour éviter une objection de ce genre que nous n'invoquons pas le témoignage de M. Pluquet,

L'*Histoire littéraire de la France* (Tomes XIIIe et XVIIe) n'hésite pas à attribuer au même auteur les deux ouvrages (1).

De même, M. Paulin Paris affirmant sans discussion que l'auteur florissait vers le milieu du XIIe siècle, ajoute : « On croit jusqu'à présent que le Beneois, auteur de la *Chronique rimée des Normands*, est véritablement Benoît de Sainte-More (2). »

C'est aussi l'opinion de M. Leroux de Lincy. Dans sa description des manuscrits qui contiennent le *Roman de Brut*, il parle « du *Roman de Troie* composé par Benoît de Sainte-More, trouvère anglo-normand du XIIe siècle. »

M. J.-V. Leclerc semble moins explicite, cependant il paraît incliner tout-à-fait pour l'identité des deux auteurs et n'hésite que sur leur nationalité (3).

qui écrit sans hésitation, à propos de la *Chronique des ducs* : « Benoît de Sainte-More rival et contemporain de Wace. »

(1) V. *Histoire littéraire*, t. XIIIe, sous la signature de Ginguené, p. 423, t. XVIIe, p. 615, 635, 644, sous la signature d'A. Duval. A propos de ce dernier article, on peut remarquer qu'il dément en certains points le premier. Il place le *Roman de Troie* dans la première moitié du XIIIe siècle. Dans le XIIIe volume, on le supposait antérieur à la *Chronique*, ce qui le plaçait nécessairement au XIIe siècle. — Roquefort (*De l'état de la poésie française*, etc. Paris, 1815-1821, p. 160-161) réunit aussi les deux Benoît ; mais sa courte notice, faite à ce qu'il semble d'après l'abbé de La Rue, et un souvenir confus de Galland (*Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. II, p. 675) est sans aucune autorité. Il raconte que le poète a résidé en Angleterre, « l'on ignore les motifs qui l'engagèrent à revenir en France : après avoir débarqué en Normandie, il se rendit à Paris, puis à Beauvais. Ayant trouvé, parmi les manuscrits de la bibliothèque de la cathédrale de cette ville, la version de Darès le Phrygien, il en fit une traduction en vers français. Roquefort a malheureusement oublié de nous dire où il a pris ces intéressants détails, dont Benoît ne fait nulle mention. Je suppose qu'il a tout simplement lu trop rapidement le mémoire très-fautif de Galland, et que trouvant, page 674, quelques détails sur Benoît, et voyant au bas de la page 675 que l'auteur a trouvé l'original de son histoire

En un des livres de l'aumaire
Monsignor saint Pierre à Beauvais,

il n'a pas remarqué qu'il ne s'agissait plus ici de Benoît de Sainte-More, mais de l'auteur *d'Érec et d'Énide*, et qu'il a réuni les deux passages. — Auguis, dans *Les Poètes français depuis le XIIe siècle jusqu'à Malherbe*, p. 94, copie Roquefort ; il ajoute seulement, sur la *Chronique*, ce jugement pittoresque, qui n'a pas dû donner envie de lire le poète : « C'est un mélange de roman, de saxon, de suédois, de danois et surtout de latin estropié ou plutôt dégénéré par la multitude des abréviations. En général, ce poète n'a pas un style aussi clair et une versification aussi coulante que Wace. » La conclusion ne nous paraît pas plus solide que l'exorde.

(2) V. P. Paris, *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, t. I, p. 72.

(3) V. *Histoire littéraire*, t. XXIII, p. 384 ; t. XXIV, p. 584.

L'érudit laborieux auquel on doit la publication de tant de textes du moyen-âge, et en particulier de la volumineuse *Chronique des ducs de Normandie*, s'est nécessairement trouvé en face du problème que nous agitons en ce moment. Il l'a même repris à deux fois, d'abord dans une introduction assez développée, en tête de son premier volume, puis dans sa *Description du manuscrit de Tours*, d'où il a tiré des variantes (1). Par malheur, il semble avoir été moins soucieux de le résoudre que de combattre l'abbé de La Rue, et de conjurer ce qu'il semble regarder comme un vrai danger public, celui de voir le bon abbé faire entrer dans sa phalange un anglo-normand de plus.

Ses deux conclusions se démentent et se troublent l'une l'autre, sans qu'il ait pu arriver à une affirmation nette et décisive. Dans l'Introduction datée de 1836, l'auteur de la Chronique est *Benoît*, il n'est pas de *Sainte-More*, il n'a pas écrit le *Roman de Troie*, et il est Normand. Dans la seconde préface, datée de 1844, Benoît tout court et Benoît de Sainte-More ne sont qu'un seul et même personnage; la Chronique et le Roman lui appartiennent, il n'est plus Normand, il est Tourangeau. Nous ne voulons pas insister sur les contradictions des deux passages, ni montrer combien la formule donnée à la seconde assertion la rend vague et tout-à-fait insuffisante pour le lecteur qui voudrait asseoir son jugement. Je veux seulement de ces affirmations retenir deux traits: de la première, « que rien sans doute dans la *Chronique des ducs de Normandie* ne nous empêche de croire que le Benoît qui s'y nomme ne soit auteur du *Roman de Troie* (2); » de la seconde, que les deux auteurs en réalité ne font qu'un (3).

C'est la conclusion à laquelle s'arrête l'éditeur. Il ne le dit pas d'une façon aussi explicite qu'on le pourrait souhaiter; mais il faut tenir compte de la situation particulière où il se trouve et de son embarras vis-à-vis de lui-même et de son premier jugement. Il mêle à cela une question de nationalité que nous aurons à examiner plus tard; mais ce n'est pas là le point le plus essentiel. En effet, que Benoît soit Normand ou

(1) V. *Chronique des ducs de Normandie*, t. I, p. XVI-XIX. — T. III, p. 397-398.

(2) *Ibid.*, t. I, p. XVI.

(3) *Ibid.*, t. III. « La réunion de ces circonstances peut faire croire que né à Ste-More, *dont le nom se trouve ajouté au sien dans le Roman de Troie.* »

Tourangeau, c'est-là un fait important sans doute, mais qui cependant est secondaire et intéresse surtout le patriotisme provincial ; mais de savoir si l'auteur de la *Chronique* et celui du *Roman de Troie* sont un seul et même auteur, et par conséquent à quel moment a vécu le second, c'est-là un fait des plus graves pour l'histoire littéraire ; car il nous peut donner la date de l'apparition du poème, il nous apprend à quel moment le moyen-âge a commencé à se passionner pour les héros antiques.

Je ne cite que pour mémoire les assertions du savant M. Wright (1). Elles ne sont pas le résultat de recherches personnelles. Il s'est contenté de reproduire la dernière opinion de M. F. Michel, comme le prouvent les termes mêmes de sa note.

On le voit donc, la plupart des témoignages s'accordent en faveur de l'identité des deux auteurs. Cependant, il est une autre opinion qui veut voir en Benoît de Sainte-More un personnage tout-à-fait différent du Benoît de la *Chronique*, qui signale en lui un élève de Chrétien de Troyes imitant assez gauchement son maître, et transportant dans les sujets antiques les embellissements chevaleresques que celui-ci avait appliqués aux histoires de la Table-Ronde, tandis que nous voyons au contraire en Benoît de Sainte-More un poète original, n'ayant pris conseil que de lui-même, et ayant donné à ses récits une teinte de galanterie chevaleresque, non pour copier un auteur en renom ; mais parce que c'était la tendance générale du temps, et l'effet de la civilisation et des circonstances particulières dans lesquelles il a vécu. Comme d'un autre côté quelques-uns de ceux qui ont réuni les deux auteurs ne paraissent pas même avoir pensé qu'il y eût là une question possible, et qu'aucune des affirmations que nous venons de relever ne nous semble assez catégorique, assez précise, ni surtout appuyée sur des développements suffisants, nous croyons qu'il convient de chercher un supplément d'informations, et de reprendre la question textes en main.

Or, si l'on compare attentivement les deux œuvres, la *Chronique des ducs* et le *Roman de Troie*, on reconnaît bientôt des deux côtés les mêmes procédés de composition, les mêmes habitudes et pour

(1) V. Th. Wright, *Biographia Britannica literaria*. Anglo norman period., p. 258.

ainsi dire les mêmes plis de pensée, les mêmes allures morales, le même langage.

Des deux côtés, le poète prétend n'être que traducteur. Il le marque sans cesse et parfois de la façon la plus naïve. S'il traduit le début du huitième livre de Guillaume de Jumiéges, qui avait dit : « Pour ne pas interrompre le cours de cette histoire, il convient que nous disions quelque chose, en peu de mots, des deux frères de Henri, » Benoît écrit :

Ce quert l'estoire e le latin
Que de ses frères ne me tace.

Il traduit, en effet, avec assez d'exactitude, si l'on peut appeler exactitude le soin de n'omettre rien de son auteur, sans se refuser pourtant d'y ajouter beaucoup. Dans le *Roman de Troie*, il reproduit avant tout Darès ; dans la *Chronique*, Guillaume de Jumiéges (1) qui, écrivant son histoire avant 1087, avait lui-même arrangé le récit de Dudon de Saint-Quentin, composé une soixantaine d'années auparavant. Lorsque Darès lui manque, il le complète par Dictys, sans trop s'inquiéter s'ils ne se contredisent pas quelque peu, s'ils peuvent se rattacher bien exactement l'un à l'autre. De même, dans l'histoire des ducs, quand Guillaume de Jumiéges lui paraît incomplet, il s'adresse à un autre historien. Ainsi, Guillaume raconte avec beaucoup de sécheresse la mort du conquérant ; Benoît, qui le trouve trop bref, s'adresse alors à Orderic Vital. Il le reproduit avec autant d'exactitude qu'il l'avait fait pour Guillaume de Jumiéges ; il reproduit ses réflexions morales et toute sa rhétorique. « Vous tous qui me lisez, disait Orderic, après avoir raconté comment le roi, à peine mort, fut abandonné presque nu par les serviteurs, qui pillèrent tout le mobilier royal, contemplez, je vous prie, ce qu'est la fidélité mondaine ! » et le poète nous dit :

Eissi poez veer tot cler,
Si bien vos volez porpenser,

(1) Il se contente de changer quelquefois l'ordre des chapitres, commençant par le second, reportant plus loin le premier ; mais il reproduit sa description du monde, il cite comme lui saint Augustin, il le suit tout au long.

Saveir queus est la fei mondaine,
Cum ele est trespassable et vaine,
E cum lom a tost oblié
Iceo que l'om a plus amé (1).

« O pompe du siècle, s'écriait encore Orderic, combien tu es méprisable, parce que tu es trop vaine et périssable ! C'est à juste droit qu'on te compare à ces bulles que fait en tombant l'eau de la pluie, puisque tu te gonfles en un instant, et tout à coup tu es réduite à rien. Voilà le plus puissant des héros, à qui tout à l'heure plus de cent mille soldats obéissaient avec avidité ; voilà qu'il est dépouillé honteusement par les siens dans une demeure étrangère (2) ! » Benoît reproduit encore ce mouvement en le paraphrasant :

Ahi terrienne noblece,
E tote mundaine richesce,
Gloire, seignoremenz d'enpire,
Tant par fereiz à despire
Que tot vostre sol haucement
Repaire e revert à néent (3).

Certes, il est impossible de contester que Benoît, ici, ne soit simplement le traducteur d'Orderic, et il y a d'autant plus d'intérêt à le remarquer que l'on a assuré qu'Orderic Vital n'avait pu être connu de Wace (4). Il y a ici une démonstration sans réplique : ce qui était possible à Benoît de Sainte-More l'était également à maître Wace.

(1) V. *Chronique*, t. II, p. 191, v. 39692.

(2) « O secularis pompa ! quam despicabilis es, quia nimis vana et labilis es ! Recte pluvialibus bullis æquanda diceris, quæ in momento turgida erigeris subitoque in nihilum redigeris. Ecce potentissimus heros, cui nuper plusquam centum millia militum serviebant avide, et quem multæ gentes cum tremore metuebant, ecce a suis turpiter in domo non sua spoliatus est. » Ord. Vit. *Hist. eccl.*, lib. VII. Édit. Duchesne, 661. B.

(3) *Chroniq. des Ducs*, t. III, p. 292, v. 39699.

(4) V. une dissertation de Depping, *Hist. de la Normandie*, *Rou*, t. I, p. 154. — M. Le Provost dit aussi (note sur *Rou*), en signalant la conformité de circonstances dans le récit de la mort de Guillaume par Wace et le récit plus détaillé d'Orderic, que le premier semble n'en être qu'une traduction libre et abrégée du second ; qu'il paraît néanmoins peu vraisemblable qu'il ait eu communication de l'ouvrage d'Orderic qui, à cette époque, n'était probablement guère connu hors de l'enceinte de St-Évroul, qu'ils ont pu puiser à une source commune. Cette citation de Benoît répond à ses doutes.

Cependant Benoît ne se contente pas de ces larges emprunts. Dans des additions, le plus souvent assez brèves, il fait preuve de lectures variées. C'est ainsi qu'il complète de temps en temps ou redresse le texte de Darès ; ainsi que dans sa *Chronique,* là où Guillaume de Jumiéges a cité saint Augustin, il joint le témoignage de Pline. Si son auteur décrit la Germanie et la Scythie, il ajoute aux détails qu'il donne, il remonte à Isidore de Séville, il semble avoir lu Jornandes (1). Il sait, à propos de Clovis, ce que ne dit pas Guillaume, le nom de celui qui le baptisa, saint Romiz (saint Rémy),

Eisi cum jeo'n l'estorie le truis.

Il ne se refuse pas d'ajouter aux témoignages des livres des légendes populaires, des souvenirs transmis par les jongleurs, que dédaignait la gravité des historiens latins. Guillaume de Poitiers nous dit qu'on célébrait Guillaume I[er] dans des chansons ; mais il se garde bien de les citer. Benoît les enregistre avec soin. Ainsi faisait Wace ; il invoquait le témoignage des jongleurs :

A jugleors oï en m'effance chanter (2).

Et à cet endroit, il cite quelques faits que, sur cette seule autorité, il ne veut pas raconter plus longuement ; ailleurs, profitant davantage des souvenirs populaires, il leur emprunte d'assez longs récits. De même Benoît, dans le récit du règne de Richard I[er], aux événements racontés par Guillaume de Jumiéges et par Dudon de Saint-Quentin, ajoute des légendes comme l'*Histoire du Pommier,* comme celle du *Sacristain de St-Ouen,* et il dit :

Cist fait e autres mult plosors,
Que ne reconte li autors,
Fist saveir tot apertement
Del duc au pople et a la gent
Que del fiz Deu estoit amez.

(1) Jornandes était bien connu dès le XII[e] siècle. On montre, dans une bibliothèque du collége Baliol, d'Oxford, un manuscrit où sont rassemblés Eutrope, Paul Diacre, Jornandes, Orose, etc., et qu'on croit annoté par Guillaume de Malmesbury.

(2) V. *Rou*, v. 2,108.

C'est alors qu'il s'abandonne avec le plus de complaisance à son imagination ; il en est de même, dans le *Roman de Troie*, quand il ajoute à son texte.

Dans la *Chronique* et dans le *Roman*, nous trouvons le même soin à citer ses autorités, le même scrupule inquiet à se référer à son auteur, la même exactitude naïve à le constater, dans des termes identiques. Et cette similitude est d'autant plus frappante que ce ne sont pas de ces choses qui puissent charmer un imitateur : c'est là un trait de caractère, la marque d'un esprit honnête et timoré. A chaque instant, dans le *Roman de Troie*, le poète invoque le témoignage de Darès et de Dictys, et nous dit :

Si com reconte li escrit.
Si con g'en Daires truis lisant.
. . . Car bien savons retraire
Quant qu'en conte l'estoire Daire.
Tot ce que me retrait Dithis
Voldrai continuer enpres (1).

Et dans la *Chronique*, on lit :

Si cum retrait Ysidorus... (2).
Quand Charles li chauz fu feniz,
Si cum reconte li escriz (3).

A chaque instant, on rencontre dans les deux livres ces formules :

Si cum nos retrait l'escriture (4),

c'est-à-dire le texte qu'il traduit :

. . Si cum jeo truis :
Si cum en l'estorie trovums.

(1) V. plus loin *Roman de Troie*.
(2) V. *Chronique*, t. I, p. 4, v. 50 ; p. 15, v. 356.
(3) V. *Ibid.*, t. III, p. 379, v. 41867.
(4) V. *Ibid.*, t. I, p. 4, v. 40, etc.

Si cum je truis e sui lisans:
Et con j'es livres ai trové (1) :
Ceo dit la lettre et li escriz (2).

Malgré tous ses efforts pour varier l'expression de cette pensée, ces protestations reviennent sans cesse chez lui avec une naïve uniformité, jusqu'à en être fastidieuses, et nous arriverions au même résultat en multipliant trop nos preuves. Cela devient si bien une habitude machinale, qu'en vingt-six vers, il répète jusqu'à trois fois la même assertion. On dirait qu'il craint de ne pouvoir jamais assez protester de son honnêteté. Il le fait, par moment, en termes exprès :

Tant puis bien dire senz mentir
. . . .
Translatee ai l'estoire e dite
Eissi cum l'ai trovée escrite:
N'ai mis fauseté ne mençonge (3).

Quand il ajoute quelque chose à son texte, il a soin d'en prévenir son lecteur. Lorsqu'il décrit la nef de Jason, il nous dit qu'elle était « moult belle, et grande, et forte, et que le bord en fut très-bien garni ; il ajoute :

Ço solent dire li plosor,
Mes gie ne truis mie en l'auctor,
Que ço fu la première nef
Où onques ot veile ne tref,
Ne qui onques corust par mer (4).

Le faux Darès, en effet, s'était contenté de dire : « Navem ædificavit quam pulcherrimam. » C'est là, du reste, un trait de caractère qu'on retrouve chez les écrivains normands de ce temps, et qui pourra nous

(1) V. plus loin *Roman de Troie*, et *Chronique*, t. I, p. 76, v. 2068, 2072. — V. encore les vers 12700, 41890, 41910, 41690, etc.
(2) V. *Chronique*, t. I, p. 14, v. 353.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 296, v. 39802.
(4) V. *Roman de Troie*, v. 898-903.

aider à retrouver la nationalité de Benoît de Sainte-More. Historiens latins, ou historiens en rimes vulgaires, ils tiennent à convaincre le public de leur véracité. Geoffroy Gaimar qui, quelques années avant Wace et avant Benoît, au moins avant 1146, écrivait l'histoire des rois d'Angleterre, a soin de nommer tous les auteurs qu'il a consultés, de dire où ils se trouvent, par quelles séries de puissantes entremises il a pu se les procurer, et, craignant de ne pas inspirer encore assez de confiance, il prend à témoin un personnage considérable, un des grands barons de l'Angleterre, Nicolas de Trailly, parent du propriétaire du plus précieux de ces volumes :

Et qui ne creit ço ke jo di
Demand a Nicol de Trailli.

Les mêmes exemples de conscience et d'exactitude lui étaient donnés par les écrivains latins, que Benoît suivait dans sa *Chronique ;* par Orderic Vital, par exemple, disant qu'ici il a pour guide Guillaume de Jumiéges, là Baudry. Mais aucun n'y a mis cette instance qu'y met notre auteur.

On retrouve dans les deux poèmes la même tendance à moraliser, à vanter par exemple les services rendus par l'instruction, l'utilité que peut présenter l'histoire. On lira plus loin le long prologue du *Roman de Troie*, où Benoît exalte les bienfaits du savoir ; on y trouvera de frappants rapports avec certains passages de la *Chronique* (1).

Et à ce propos, il convient de renouveler l'observation que nous avons faite plus haut. Ici encore, Benoît n'est que traducteur. Il se souvient d'Orderic Vital au début de son sixième livre : « L'esprit humain a besoin

(1) Voir, par exemple, la *Chronique*, t. I, p. 519, v. 12559, 12666, 12673, etc.

U l'om mult cler se veit et mire.
. . . .
Et s'in vivront plus sagement
Et mieux et plus honestement
. . . .
Nus n'a el sicele manantie
Fors cil qui meine honeste vie.

Bon sunt li fait à reconter,
Et mult les fait bon esculter.
Kar ceus en forment à bien faire
Qui les oent sovent retraire.
Autresi sunt cum mireors
Les estoires des ancesors ;
Maintes choses i ot l'om dire.

Cet autre passage ne rappelle-t-il pas encore exactement le même début du *Roman de Troie?* Après avoir parlé des difficultés de sa tâche, il dit :

de s'exercer et de se fortifier par des études assidues et de se former sagement aux vertus par la connaissance des choses passées. Ainsi chacun doit apprendre comment il doit vivre chaque jour, et pour sa propre utilité avoir sans cesse devant les yeux les exemples mémorables laissés par les anciens héros. Il arrive souvent que beaucoup d'événements retentissent aux oreilles des ignorants comme des choses inouïes. Fréquemment, de nouveaux faits se présentent tout à coup et n'offrent qu'obscurité aux yeux inexpérimentés de l'intelligence, si elle ne se rappelle pas les résolutions passées. C'est pourquoi les hommes studieux doivent s'appliquer à connaître les choses secrètes et mettre un haut prix à tout ce qui peut servir à instruire l'âme dans tout ce qui est bien (1). »

Il convient, du reste, de remarquer que c'est là un trait de race, aussi bien qu'un fait particulier à Benoît de Sainte-More.

Nous voyons que ces moralités, que ces réflexions édifiantes étaient dans l'habitude des écrivains normands du temps. Cela était bien dans le caractère sérieux et doctrinal de l'esprit normand lui-même. Nous voyons que Wace a commencé la première et la seconde partie de son poème de *Rou* par un développement analogue.

Et avant Wace et Benoît, et après Orderic Vital, Jean de Salisbury, dans le prologue de son *Polycraticus* écrit dans l'Angleterre normande, vantait, lui aussi, les services rendus par l'histoire, et disait comme

Mais ne m'i puis desconforter.
Se mis sens est humle et petiz,
Jeo crei que le Sainz Esperiz
I uvera ensemble od mei :
Kar ne conuis, ne jeo ne vei
Qu'en l'estorie ait riens se bien nun,
E doctrine, e cognitiun,
A ceus qui i voldront entendre ;
Maint bon essample i porrunt prendre.
Les diz les faiz des anceisors
Unt mestier éu as plusors.
Nul ne set rien parfitement
S'il n'ot, u ne veit e n'aprent.
Sens ne naist pas es quors humains,
De ceo vos faz jeo bien certains,
Cum fait un arbre en un vergier;
Tut autre chose i a mestier :
Oïr, veeir, aprendre, faire,
Retenir, orrer, e retraire ;
Senz ceo ne puet de nul eage
Nuls estre pruz, vaillant ne sage.
Tels sunt afaitié e curteis
E maistre des arz et des leis,
Si ne fust buens enseignemenz,
Doctrine, oïrs, retenemenz,
Qui fussent sans discretion,
Vilain, senz sen et senz raison.
E emporte li oeor.
Cil qui sunt bon reteneor
Ne puet estre que li usages
Vaillanz nes en face en face e plus sages.
(*Chronique*, t. I, p. 78, v. 2126-2156.)

(1) Orderic Vital, t. III, p. 1. Caen, Mancel, 1836.

Wace, qui paraît se souvenir de lui : « Quis enim Alexandros sciret aut Cœsares, etc.? »

On peut noter encore que la *Chronique* et le *Roman* affectionnent un même ordre de développements qu'on ne rencontre point ailleurs ; dans les deux livres, le poète va demander à une géographie plus ou moins exacte des ornements pour son poème. Au début de la *Chronique*, Benoît s'aidant d'Isidore de Séville place une longue description géographique de trois cent cinquante vers, tandis que Dudon de Saint-Quentin et Guillaume de Jumiéges, qu'il traduit, n'avaient que quelques lignes. De même dans le *Roman de Troie*, au moment de parler des Amazones, le poète s'arrête pour faire une longue description du monde (1).

Il est un autre trait tout-à-fait caractéristique, que l'on retrouve chez l'auteur du *Roman de Troie* et chez l'auteur de la *Chronique*, et qui ne se rencontre pas chez les écrivains du même temps qui ont traité des sujets analogues. Je veux parler de ces peintures d'amour, de cette galanterie chevaleresque, qui sera l'un des anachronismes les plus frappants du récit de Benoît, mais qui était en même temps une de ses grandes séductions, sans doute, pour les contemporains, et sa grande originalité. Nous verrons que Benoît s'est plu à enrichir d'ornements de cė genre son récit de la guerre de Troie : il ne les a pas moins prodigués dans sa *Chronique*, et c'est à ces développements qu'il s'arrête de préférence. Naturellement jamais Darès ni Dictys n'avaient songé à rien de semblable ; mais les historiens normands qu'il traduit dans sa *Chronique* ne lui offraient pas plus de modèles à cet égard. Là où Guillaume de Jumiéges nous dit que tel ou tel personnage a aimé, Benoît s'arrête avec complaisance à la peinture de cette tendresse, par exemple aux amours de Rou et de Popa. Guillaume de Jumiéges s'était contenté de rappeler le fait : « Il prit aussi dans cette ville (Bayeux) une très-noble jeune fille nommée Popa, fille de Bérenger, homme illustre. Peu de temps après il s'unit avec elle à la manière des Danois, et il eut d'elle son fils Guillaume et une fille très-belle nommée Gerloc (2). » Que Benoît ne

(1) Il est beaucoup question dans le *Roman de Troie* de *Inde la major*. Je la retrouve dans la *Chronique*, v. 42002 :

De ci qu'en Inde la major.

(2) V. Guillaume de Jumiéges, liv. II, ch. XII.

s'en tient pas quitte pour si peu ! Celle qui fut aimée de Rou était, nous dit-il :

Pope une pucele honorée :
N'aveit si bele en la cuntrée (1).

Il nous dépeint longuement ses charmes. Il décrit avec un soigneux détail les sentiments que sa vue éveille dans le cœur du chef barbare (2). Enfin il tient à bien marquer le caractère de leur union, à montrer en quel honneur l'a tenue Rou : ce n'est pas le mariage chrétien ; mais ce n'est pas non plus ce concubinage dont parle Wace :

Solum la costume e les leis
Qu'en Danemarche unt li Daneis,
L'ad prise à feme à grant hautesce,
A grant joie, a grant leesce,
Mult la tint honoréement.

C'est là à nos yeux un argument des plus considérables, et ce qui le rend tout-à-fait concluant c'est un rapprochement que le hasard nous permet heureusement de faire entre la chronique et les œuvres analogues. En effet, cette histoire des ducs de Normandie a été racontée dans le même temps par deux autres auteurs. Geoffroy Gaimar dans la première moitié du siècle, Wace dans les mêmes années que Benoît, ont retracé les mêmes faits. Aucun d'eux n'a songé à donner ces embellissements au livre qu'il traduit. C'est donc là un procédé de traduction, une sorte de mérite qui appartient au propre à Benoît, qui est du fait non du temps, mais de l'auteur, et qui prouve une fois de plus qu'il n'y a qu'un seul Benoît.

(1) V. *Chronique*, t. I, p. 226, v. 4123, etc.
(2) V. *Ibid.*, v. 5141.

Li corps li oil qui bien la veient
Ne puet estre ne se resceient
En desier et en dulçor
E en esveil de fin amor.
Rous, quant il la veit, si s'en esveille
En fine amor, n'est pas merveille ;
Kar de si très grand bealté fine
Mire son vis e sa peitrine
Que de voleir, ce li e vis,
En a tot le corage espris.
Mult est li sons cors esjoiz,
Quant il se veit de li saisiz,
Mult l'onure, mult l'a chérie,
Sovent li plaist mult que la veie,
Sur trestote rien li agrée,
Tute li a s'amur donée.

Cette histoire de Popa et de Rou, que Benoît nous a si joliment contée, Wace la résumait brutalement en un vers :

Rou en a fet sa mie, ki mult l'a désirée.

Mais la différence est plus sensible encore dans le récit que les deux poètes contemporains font des amours du duc Robert et d'Arlette. Wace la raconte en six vers :

Une meschine i out amée ;
Arlot ot num, de burgeis née,
Meschine ert uncore e pucele ;
Avenant li sembla e bele.
Menée li fu à son lit,
Sun bon en fist e sun délit.

Dans Benoît c'est tout un poème, et un poème des plus originaux. L'auteur peint la rencontre, le ravissement du duc :

Un jor qu'il veneit de chacier,
En choisi une en un gravier,
Denz le ruissel d'un fontenil....
Beaus fu li jorz, et li tens chauz.
Ce que ne covri sis bliauz
Des piez et des jambes parurent,
Qui si tres beaus e si blans furent
Que ce fu bien au duc avis
Que neifs ert pasle e flors de lis
Avers la soe grant blancheor :
Merveilles i torna s'amor (1).

Il trace un gracieux portrait de la jeune fille au physique et au moral :

Fille ert d'un borzeis la pucele
Sage e corteise, e proz e bele,
Bloie, od bel front e od beaus oils,

(1) *Chronique*, t. II, p. 555, v. 31222-31239.

Où ja ne fust trovez orguilz,
Mais benignitez e franchise;
Si n'en fu nule mieuz aprise.
E s'aveit la color plus fine
Que flors de rose ne d'espine,
Nés bien seant, boche e menton;
Riens n'ot plus avenant façon,
Ne plus bel col, ne plus beaus braz (1).

A cette grâce de description, le poète joint une gravité et une élévation qu'on est presque étonné de rencontrer en un tel récit et qui lui donnent une physionomie très-particulière. Il ne s'agit plus d'une vulgaire galanterie, mais d'une union prédestinée, autorisée par un mystérieux consentement de Dieu, et d'où doit sortir une longue suite de rois. La jeune fille semble avoir conscience du rôle auquel elle est appelée et le pressentiment des grandeurs futures de l'enfant qui naîtra d'elle (2). Le poète lui a donné une détermination héroïque, une sorte de fierté féodale et biblique d'avoir été choisie par son seigneur, qui ôte à cette histoire tout caractère vulgaire, et la relève singulièrement. C'est elle-même qui décide son père hésitant. Mais elle n'ira pas au rendez-vous assigné, comme une maîtresse, comme une folle amoureuse. Ce sont des noces auxquelles manquera, il est vrai, la consécration de l'église, parce que la mésalliance est trop grande, mais qui se feront au grand jour. Ce n'est pas le libertinage qui la conduit, ni la séduction : elle a conscience qu'elle doit un prince à son pays. Il y a ainsi, sur toute cette histoire, comme une sorte d'éclat fatal et une gravité presque religieuse.

Des qu'eissi est à estre
Solon sa richesce e son estre
. . . . Fait robe fresche taillier,
Bele e bien faite et bien seante,
E a son cors bien avenante.

(1) *Chronique*, t. II, p. 556, v. 31240-31251.
(2) Le poète les rappelle, à ce moment, dans ces vers :

Des Hector le proz de Troie,
Cil qui fu fiz del rei Priant,
Ne sui recorz ne remembrant,
Que meudres princes fust puis nez
Qu'en li fu la nuit engendrez.

Les messagers du duc veulent la mener au château « tout en secret et à celei », cachée sous une chape de laine, « pour qu'il ne soit apercevance d'elle, ni parlance, ni mauvais propos entre la gent vilaine. »

Mais ce li fu ne bon ne bel.
Eissi fait la pucele sage :
Ne l'ai-ge unques en corage,
Que se li dux à sei me mande,
Qui mun gent cors quert et demande,
Que je auge cum soudeiere,
Ne cume povre chamberere;
Ainceis irai, c'en est la summe,
Cum pucele, fille a prodhome.
. . . .
Kar mauveistié ne legerie,
Ne aucune ovre de folie,
N'i sera ja sor mei reprise.

Elle demande donc qu'ils fassent venir leurs palefrois :

Ce vos pré e requer doucement,
Kar issi irom plus gentement;
Cil entendent son grant saveir.

Ils arrivent à la porte du château, la jeune fille descend de sa monture. Le portier était sur ses gardes, et le guichet ouvert ; les messagers entrent, mais la jeune fille ne les suit pas. Ils croient qu'elle hésite, qu'elle craint d'être vue :

Bele, funt il, venez avant,
Ne dotez que riens vos i sace.
Vez ! délivre est tote la place.

Mais autre est la pensée d'Arlette. Elle ne veut pas entrer honteusement par la porte dérobée ; il faut que la grande porte s'ouvre devant elle :

. . . . . N'est pas raison ne bien,
Quant li dux m'a à sei mandée,

Que sa porte me seit véée.
Ou vos la me fereiz ovrir,
Ou de rien n'ert à mon pleisir.
Des qu'eissi vout de mei li dux,
Par guichet, n'a si estreit us,
N'est gent que l'om passer me face,
Ne unques Damne Deu ne place.
Dunc n'est il grant chose de mei,
Des qu'il eissi me mande à sei?
Ovrez la porte, beaus amis.

Les messagers admirent « son grant escient, son sens et son afaitement », et cèdent avec empressement à son désir. Ainsi, la jeune fille marque nettement et hardiment son rôle et sa place, moins que la femme, plus que la maîtresse. Tout ce récit a évidemment une couleur tout-à-fait originale et fière, et vraiment poétique.

La différence entre le récit des deux poètes contemporains ne tient pas seulement ici à une différence de talent littéraire, mais surtout aux mœurs qu'ils représentent. Celui de Benoît appartient évidemment à une civilisation plus élégante. Dans Wace, le langage est d'une brutalité singulière. A un certain moment du récit, « li Duc, nous dit-il, demanda ke desveit », c'est-à-dire le duc lui demanda si elle était folle. Et le poète tient à son expression ; lorsque la jeune fille est agitée par un songe, le duc

Demanda li ceo ke desveit,
Ke si pleigneit e tressailleit.

Et quand elle lui a raconté son rêve :

Co iert bien, dist il, se Dex plaist ;
Cunforta la, vers sei la traist.

Dans Benoît, le langage est plein de courtoisie :

E li dux enquist bonement :
Qu'est ce, bele? nel celez mie,

Por qu'avez esté effreie ?

. . . .

Quant li dux a la chose oïe,
Si li dist : « Bele duce amie...

On a pu remarquer la douceur de langage et les termes caressants. En toute circonstance, on retrouve ainsi chez Benoît tout le vocabulaire de la galanterie chevaleresque (1).

Et puisque nous avons rapproché ces deux noms de Wace et de Benoît, il convient d'insister sur cette comparaison qu'amenait naturellement le souvenir de leur rivalité : elle nous aidera à mieux connaître notre poète. Quand on a lu, l'un à côté de l'autre, le *Roman de Rou* et la *Chronique des Ducs*, on s'explique aisément pourquoi Benoît a remplacé Wace par la volonté de Henri II, dans la tâche d'historiographe de Normandie. Ce n'est pas seulement dans les galantes narrations, mais dans toutes la contexture de leurs livres que la différence éclate entre les deux poètes. A côté du maigre et sec récit de Wace, qui semble toujours occupé de résumer son auteur et de le réduire au strict nécessaire, la narration de Benoît se déroule avec abondance et ampleur. Il a l'air tout-à-fait à l'aise en tous ses récits. Que l'on compare, par exemple, cette légende du *Sacristain de St-Ouen*, que les deux poètes ont transportée dans l'*Histoire de Richard ;* là où Wace se contente de rappeler brièvement les faits, Benoît abonde en jolis détails, il fait le portrait de la dame en termes qui rappellent La Fontaine, il déploie dans toute cette histoire l'amusante et piquante faconde des conteurs de fabliaux. Il a bien plus l'instinct poétique ; il voit ce qu'il raconte et le fait voir à ses auditeurs.

Wace se contente d'indiquer les choses, Benoît les décrit (2). Quelque

(1) Là où Wace, parlant d'une alliance entre Louis d'Outre-Mer et l'Empereur d'Allemagne, dit :

Par brief et par message manda li rois de France
Kil vienge prendre o li amor et aliance.

Benoît écrit :

Bien les porreit faire assembler,
E lier d'amor enterine,
Et leials, e tenable e fine.

(2) Comparer, dans les deux poètes, l'Histoire de la réception de Richard à Rouen, l'enthousiasme populaire, le banquet, le service, etc.

point de comparaison que l'on choisisse, l'avantage reste à Benoît. Voyez, par exemple, le *Songe de Rou,* chez les deux auteurs, qui, en ce point, traduisent tous deux un récit de Guillaume de Jumiéges, qui ne manquait ni d'élégance, ni de grâce. Le conte de Wace est d'une extrême sécheresse. On dirait le résumé d'un poète fait par un homme qui ne l'est pas. Benoît, au contraire, a gardé tout le charme de l'original; il y a joint, cette grâce un peu enfantine, cette fleur de naïveté que donne l'usage d'une langue jeune, et que le français a gardé jusqu'à Jean Marot. Le récit de Benoît est facile, aisé, plein de descriptions agréables et de traits pris sur nature. Il connaît les personnages, il dépeint leurs traits, leurs allures, leur costume ; il les fait parler. Là, où Wace se contente de dire :

A Willame parla, si fist bien son message, etc.

Benoît sait et répète ce qui a été dit. On dirait, en toute circonstance, que Wace a voulu s'en tirer au meilleur marché possible ; il le confesse naïvement :

A Rou somes venu e de Rou vous diron.
Là comence l'estoire ke vos dire devon.
Mes pour l'ovre espleiter li vers abregeron,
La veie est lungue e grief, e li labor cremon.

On nous permettra de citer un dernier passage où la différence entre les deux auteurs est tout-à-fait saisissante. Quand Guillaume Longue-Épée a ménagé une entrevue entre Louis d'Outre-Mer et l'empereur d'Allemagne, les barons des diverses nations se disputent les logements. Pour apaiser la turbulence des Normands et faire tout rentrer dans l'ordre, Guillaume n'a pas besoin de se montrer lui-même ; il lui suffit d'envoyer sa grande épée. Wace se contente de dire :

S'espée i enveia, ses a fait despartir.

Benoît a trouvé là l'occasion d'un récit du plus grand caractère, et qui a tout l'éclat et toute la grandeur épiques. Cette formidable épée, il la connaît et la décrit longuement :

Sa grant espée d'alemaigne,
U out sis livres de fin or,
Entre le heut et l'entrecor,
Od pierres fines precioses,
E od ovres trop merveilluses,
Eisi faites, si entaillies,
E si sutivement deboissies,
C'une plus bele arme ne meillor
N'out quons ne reis n'empereor (1).

Et il exprime à merveille le tremblement et le respect.

Par un de ses barons i enveia s'espée;
Des ke cil ki la tint l'a sor Normanz mostrée,
N'i ot poiz ki osast doner colp ne colé e,

disait Wace. Combien le tableau tracé par Benoît n'est-il pas plus saisissant.

Cil prent l'espée qui resplent,
Qui plus vaut de cent mars d'argent,
Arière turne al bruiseiz,
E au trés fier comploteiz;
L'espée au duc lur a mostrée.
Et quand chascun l'a esgardée,
Od le dévié que cil lor fait,
Si n'i ot unc puis autre plait,
Mais del eissir senz demorance,
Od grant poür, e od dotance,
Que li dux od eus ne s'iresse.
Mult par out al eissir grant presse;
Nuls n'en issi si orgoillus,
Vers l'espée ne fust hontos,
Ne qui par devant li passast
Parfundement ne li clinast.
Paisible e quoi, e senz murmure,
Revienent au duc à dreiture (2).

(1) V. *Chronique*, t. I, p. 444, v. 10470-10478.
(2) V. *Chronique*, ibid., 10489-10506

On pourrait multiplier les exemples. Ceux-ci suffisent amplement pour prouver que Benoît de Sainte-More sait bien mieux écrire, qu'il est bien plus complètement et plus véritablement poète que son rival. Aussi dans toute la première partie de son œuvre, presque légendaire, et qui laissait par là même un champ plus libre à son imagination, il offre une lecture plus attachante. La valeur historique n'y gagne peut-être pas beaucoup ; on peut être en peine de distinguer entre ce qu'il sait et ce qu'il invente, mais nous ne voulons parler ici que du talent de narration et de l'effet produit sur le public. On peut dire que Benoît est plutôt un poète, Wace est plutôt un chroniqueur. Aussi par une suite toute naturelle, dans ce qui touche au règne de Guillaume-le-Conquérant et surtout à la bataille d'Hastings, dans cette partie l'une des plus intéressantes pour nous, Wace reprend l'avantage. Du débarquement de Guillaume à la fin de la bataille, Wace a deux mille quatre cent-soixante vers, Benoît n'en a que six cents, et son récit manque tout-à-fait de chaleur. Contrairement à ses habitudes, il ne fait guère que résumer la narration de Guillaume de Poitiers. Au contraire, de tout le poème de Wace, la partie où il retrace la bataille d'Hastings est celle qu'il a traitée avec le plus de soin, avec les développements les plus abondants, où il a mis plus de mouvement et d'intérêt. Son récit, vivant et animé, abonde en curieux détails de mœurs. On dirait par instant une véritable chanson de geste. Je crains même que parfois il ne fasse entrer dans sa narration, pour lui donner plus d'attrait, le souvenir de quelques-unes des plus belles chansons de sa connaissance. Il y a entr'autres un passage important qui rappelle de la façon la plus précise la Chanson d'Antioche. C'est le récit d'une scène des plus saisissantes, qui précède la bataille, lorsque Guillaume demande vainement à quelques-uns de ses plus fidèles barons de porter son étendard.

Grant merci, dist Raol, aiez (1);
Mais li gonfanon par ma fei
Ne sera hui porté par mei.
D'oltre chose vos servirai,

(1) *Roman de Rou*, v. 12780.

En la bataille od vos irai.
. . . .
Si apela Galtier Giffart :
Cil gonfanon, dist il, pernez,
En la bataille le portez.
Galtier Giffart li respondi :
Sire, dist il, por Deu merci,
. . . .
Mais jo serai en la bataille,
N'aveiz home qui mielx i vaille.

Ces propositions et ces refus qui se répètent dans les mêmes formes, l'héroïsme qui préfère le poste le plus périlleux et le rôle le plus actif à l'honneur de porter l'étendard, tout cela a quelque chose de vraiment épique. Mais dans la chanson d'Antioche, Godefroy de Bouillon faisait, aux principaux croisés, une proposition semblable accueillie par les mêmes héroïques refus.

La querelle d'Harold et de son frère Gurth, et les amers reproches dont celui-ci accable le roi, cette scène que Wace ne craint pas de répéter à plusieurs fois, le mépris qu'à deux reprises Guillaume témoigne pour des présages, présentent cette même affinité avec la chanson de geste, et semblent nous autoriser à penser qu'en bien des points Wace s'est plus soucié d'enrichir son récit que de le remplir de faits authentiques. Déjà, du reste, son savant éditeur avait donné lieu de douter de la véracité du vieux chroniqueur, quand il remarquait que la liste qu'il donne, le long dénombrement qu'il fait des Normands qui s'illustrèrent dans le combat d'Hastings, étaient pleins d'anachronismes et qu'il y fait figurer des familles qui ne furent fondées que plus tard, d'autres qui étaient éteintes en 1066.

Cependant malgré ces réserves, on peut dire que Wace connaît surtout les choses normandes, et cela explique la faveur qu'il a trouvée chez les Antiquaires de Normandie. Dès que la bataille d'Hastings est terminée, il semble ne plus rien savoir. Du reste du règne, de tout ce qui se passe en Angleterre, il ne nous dit presque rien; tandis que Benoît, plus complet et embrassant plus de choses, poursuit cette histoire avec

le même soin et la même abondance que le reste (1). De la victoire d'Hastings à l'incendie de Mantes, Wace n'a que cent-dix vers, Benoît en a seize cent-dix : la politique de Guillaume à l'égard des Anglais, les premiers efforts de l'indépendance saxonne, les conspirations, les guerres, les relations avec l'Écosse, les incursions des Danois appelés par les Saxons, tout cela est raconté avec un long détail. Il assure même que s'il ne s'étend davantage, c'est dans la crainte d'ennuyer son lecteur (2). Et ce n'est pas là une vaine parole. Il nous a prouvé en maint endroit de son livre qu'il tient compte des conditions littéraires.

De même en toute circonstance, de même pour le règne de Guillaume-le-Roux, Wace ne connaît bien que ce qui s'est passé en Normandie, ou dans le voisinage. Il n'y a pas trace chez lui des démêlés de Guillaume-le-Roux et de saint Anselme. Pour les mêmes raisons sa géographie de la Normandie est beaucoup plus complète et plus précise que celle de Benoît. Benoît semble peu connaître la Basse-Normandie. Il évite de citer des noms. Il laisse à cet égard un certain vague à ses récits. Wace, en toute occasion, précise le lieu. Quand, par exemple, Guillaume, jeune encore, est à Valognes en danger de périr sous les coups de quatre de ses barons, et ne leur échappe que par une fuite précipitée, Wace nous apprend que c'est à Ryes, près de Bayeux, qu'il est reconnu par un chevalier nommé Hubert qui lui donna un cheval frais et le fit conduire à Falaise par un de ses fils. Benoît sait seulement qu'il n'a osé passer à Bayeux, qu'il est allé

Loinz par desoz devers la mer

et que

Parmi une ville champestre
Passout, mais mult celot son estre.

(1) Benoît semble, en toute circonstance, plus exact et plus près de ses autorités. Il appelle Gurim comme Guillaume de Jumiéges, celui que Wace appelle Garin. Il dit l'île de Canzie (*Scanzia*, dans G. de Jumiéges) là où Wace écrit l'Escosse, etc.

(2) V. *Chronique*, t. III, p. 274-275.

Ne vos puis retraire, ne n'est leus,
(Kar des que trop dure li jeus,
Si est ennuis e vilanie)
Solement la setme partie
De ce qu'il fist, n'où il ala,
. . . .
Les leis, les dreiz, les jugemens
Et les bons establissemens, etc.

La différence est sensible encore lorsque les deux auteurs rapportent ce qui précéda la bataille des Dunes, et les mouvements de l'armée du duc et de celle des barons révoltés ; mais surtout dans le récit de la dernière expédition conduite en Normandie par le roi de France Henri, et de la défaite de son arrière-garde à Varaville.

Benoît dit d'une façon assez vague :

Passent Oismeis e Bessin :
Riens ne content, o eus estrive,
Ci quil vienent as guez de Dive ;
Ne finassent desqu'à la mer,
Qui sis laissast en paiz aler.

Wace, au contraire, suit le roi de France pas à pas (1). Il ne connaît pas moins bien les étapes du duc. Il était à Falaise quand le roi était à St-Pierre-sur-Dive. Maintenant il longe l'armée du roi :

Par la valée lez Bavent
Conduist sa gent serréement.

Plus tard, lorsque le duc a donné sur l'arrière-garde française, que le pont de Varaville s'est rompu sous le poids des combattants, que le flot qui monte coupe toute communication entre les deux rives, et que toute une partie de l'armée d'invasion, séparée du corps principal, tombe sous les coups des Normands, le narrateur nous montre le roi, monté sur la hauteur, assistant impuissant au désastre des siens ; la vue de pays

(1) En Normandie sunt entré
Par de juxte Oismes sunt passé,
. . . . .
Tut Oismes volent trespasser
E Beessin tresk'à la mer,
A S[t] Pierre vindrent sor Dive.
. . . .
Li Roiz son ovre apareilla
Vers Baiues, ce dist, ira,
Beessin tot essillera,
Et quant d'iluec repairera,
Par Varaville passera,
Auge et Lievin vastera.
Par Beessin Franceiz corurent,
Jusqu'à l'eve de Seule furent,
A Caem diluec returnerent,
A Caem Ogne passerent,
Encore ert Caem sanz chastel,
N'i aveit feit mur ne quesnel.
Quant li Reis de Caem torna,
Par Varaville s'en rala.

que décrit Wace est des plus exactes, et les baigneurs de Cabourg ou de Houlgate peuvent aller la chercher encore aujourd'hui :

> Munté fu de suz Bastebore,
> Vit Varaville, e vit Cabore,
> Vit les marez, vit les valées
> De plusors pars lunges e lées,
> Vit l'ewe grant, vit li pons frait.

Wace n'oublie pas les *fosses* qui coupent toutes ces plaines, et que connaissent bien les chasseurs au marais. Il semble même apporter à toutes ces descriptions une certaine coquetterie. On y reconnaît un homme familier avec la connaissance du pays. On y apprendrait, si l'on ne le savait d'ailleurs, qu'il a longtemps vécu à Caen et dans le Bessin, qu'il a dû faire en tout ce pays des courses fréquentes, que la possession de la prébende de Bayeux n'expliquerait pas, mais qui étaient familières aux trouvères. Sans doute c'était en promenant ses chansons qu'il était devenu si exact géographe (1).

De ces remarques diverses que nous venons de rassembler, on peut tirer cette conclusion que Wace et Benoît de Sainte-More appartiennent à deux écoles différentes, différentes par le temps, par l'inspiration, différentes par le milieu social dans lequel elles se sont produites. Wace est tout-à-fait un poète à la vieille marque, un véritable chantre de geste. C'est pour cela que, dans la plus grande partie de son premier livre de *Rou*, il a pris tout naturellement la tirade monorime. Il se plaît avant tout à peindre les rencontres sanglantes, la bataille « l'âpre et rude fête. » Il se rattache certainement à une autre génération que Benoît. Au moment où il écrivait la seconde partie de *Rou*, Wace était très-avancé en âge.

(1) Ce n'est pas seulement pour la géographie, mais pour la narration tout entière que Wace, à propos de ce combat de Varaville, se montre mieux renseigné que Benoît. Son récit est d'une grande *réalité* et tout-à-fait saisissant. On dirait l'œuvre d'un témoin oculaire. Wace a ajouté un détail que ni Guillaume, ni Benoît son traducteur fidèle n'ont signalé. Ici le roi passe la rivière à gué, bientôt la mer monte et rend le gué impraticable ; Wace joint à cela un pont qui est vieux et qui se rompt sous le poids de l'armée. Je me demande si le pont existait bien au temps de la bataille, si Wace ne l'a pas ajouté de sa propre autorité pour embellir son récit, le faire plus détaillé et plus dramatique, ou tout naïvement parce qu'il l'a trouvé à cette place. On sait qu'il ne se refuse pas d'antidater les faits. C'est une recherche à faire dans les Archives des *Pontifes*.

Il invoque le témoignage de son père comme celui d'un témoin oculaire de l'embarquement de Guillaume en 1066, et les détails qu'il tient de lui sont si précis qu'évidemment son père avait atteint l'âge d'homme. Celui-ci lui a répété souvent, quand il était enfant lui-même,

> Ke set cenz nès quatre meins furent,
> Ke nès, ke batels, ke esqueis
> A porter armes e harneis.

Cela conduit à penser que Wace est né au plus tard tout au début du XII[e] siècle, qu'il était plus que septuagénaire quand il achevait le *Rou*. Il est le dernier représentant d'une école finissante. Il n'est plus à la mode. C'est là ce qui explique pourquoi Henri II lui préfère un rival.

Benoît représente au contraire la jeune école. On sent qu'on est ici avec les contemporains des *Romans de la Table-Ronde*. Car les deux poètes diffèrent autant par l'inspiration morale que par l'âge.

Wace est tout-à-fait de la race des vieux trouvères, vivant avec le peuple, s'inspirant de lui, de ses goûts, de ses mœurs. Il paraît avoir eu une tenue médiocre. C'est lui-même qui nous l'apprend dans les vers qui terminent la première partie de *Rou* (1).

Les vers de Benoît, au contraire, témoignent d'un état de société tout différent. C'est un poète de cour, ayant passé sa vie dans une grande cour. Nous en aurons la preuve tout à l'heure; toutes ses œuvres indiquent le goût et le besoin d'une civilisation plus relevée, qui n'a pu se développer ainsi que par le commerce des dames et des seigneurs déjà préoccupés d'élégance, et chez lui comme au temps où se formera chez nous la société polie, l'érudition s'unit à la galanterie.

Les traits divers que nous avons rassemblés jusqu'ici nous ont montré que la *Chronique* et le *Roman de Troie* avaient entr'eux les plus frappants rapports; qu'ils se séparaient, au contraire, tout-à-fait des œuvres du

(1)
> Al duc de Normendie nos esteut repairier;
> Mez daler lunges voies se pot l'en bien lassier;
> E de beles chansons se pot l'en envoisier.
> Ki chante beivre deit, u prendre altre loier:
> De son mestier se deit ki ke pot avancier.
> Volentiers preist grace, quer de prendre ai mestier.

même temps. Si maintenant nous étudions de près la langue des deux livres, nous arriverons encore à une conclusion identique.

Ce sont d'abord des termes qui se présentent dans d'autres écrits, mais qui sont employés ici avec prédilection, avec insistance (1).

Ce sont d'autres mots que la *Chronique* et le *Roman* affectionnent, des mots caractéristiques qui ne se présentent point ailleurs. Ainsi, non-seulement ils se servent du mot *fait* pour *parfait*, et surtout du mot *faitement*, qui revient sans cesse dans le résumé qui précède le *Roman de Troie;* mais encore on rencontre à plusieurs reprises dans les deux œuvres une sorte d'augmentatif assez barbare de *faitement*, le mot *faiterement* ou *faitierement*, que je ne retrouve que chez un autre écrivain normand, Jordan Fantosme. La *Chronique des Ducs* dit au vers 10131 :

Joïz eisi faiterement

et au vers 6382 et 15083 :

Porquei ne con faiterement.
Furent si tuit faiterement.

Et le *Roman de Troie*, de son côté, aux vers 163 et 331, dit :

Donc orreiz con faiterement.
Puis dirai con faiterement.

Il est à remarquer, du reste, que les deux livres aiment tous deux ces longs adverbes et ces lourdes terminaisons, et qu'il en est qu'on ne trouve guère que chez eux, comme *demenement*.

Tel est encore ce terme de *macain*, qui semble d'origine germaine et rappelle l'anglais *to make :*

Trop esteit sages et macains

dit le *Roman de Troie* (v. 5295), en parlant d'Agamemnon, et la *Chronique* dit vers 16036 :

Sages est ceste genz e macaigne.

(1) Il serait fastidieux d'en donner ici la liste. On les trouvera indiqués dans le *Lexique*, à la suite du poème.

Deboissié ou *deboissi*, pour *travaillé*, revient souvent dans les deux poèmes. La *Chronique*, v. 10476, parle de pierres fines

Si entaillées
E si sutivement deboissées.

Ils emploient volontiers le mot *dévié* pour *interdiction* (1) : le mot *volenterif* ou *volunterif, volentrif, voluntif*, pour désireux.

On trouve chez tous les trouvères des mots en *eïs* pour exprimer diverses phases de la bataille : le *chapleïs*, l'*abateis*. La *Chronique* et le *Roman* s'en servent volontiers, et ils en ajoutent d'autres d'une formation analogue, comme *amasseiz*, *bruiseis*, *debruiseiz*, *complotéis* ; *retenteis* d'épée, etc., dans le *Roman de Troie*.

On retrouve des deux parts les mêmes termes de marine, placés de même. La *Chronique* et le *Roman* dépeignent de la même façon une tempête :

N'i a ne veile ne hobenc,
Utage, n'escote ne drenc.

On pourrait signaler encore toute une série de locutions qui reviennent très-fréquemment chez eux et qui leur sont particulières. On trouve dans la *Chronique* le mot *pez* ou *peis* pour vouloir :

Mes quens Herbert n'i out ses pez.

De là ils ont fait *sor* ou *dessus son peis* pour dire contre son gré. Cette formule se rencontre fréquemment dans la *Chronique* ; elle y est jusqu'à trois fois dans onze vers : « E sus mon peis, desus tun peis, adonc sor mun peis. » De même dans le *Roman de Troie*, on lit en plusieurs endroits, et en particulier au vers 276 :

Desor son voil e sor son peis.

Le même roman emploie souvent d'une manière absolue les mots : *lor*

(1) Comme dans la *Chronique*, vers 10495 :

Od le devié que cil lor fait.

Et vers 15214 :

Cele devié trestuit retrait.

voil, *lor oes* pour dire: « Selon leur désir, selon leur vœu, si leur vœu était exaucé. » De même dans la *Chronique*, on lit:

Que ja, *lor veus*, mes a nul jor.

Telle est encore cette forme que le *Roman de Troie* semble affectionner : *au chief del tor*, pour « en fin de compte, en dernière analyse, » et qui se retrouve également dans la *Chronique*, aux vers 8838, 11633, 25495, 41146 :

Teu mérite a al chief deu tor.
Qui sis honist au chief del tor.
Tot li trespasse al chief de tor.

Et, puisqu'il est question de langage, on peut encore signaler dans les deux œuvres une même disposition oratoire. Nous marquions tout à l'heure que là où Wace se contentait de dire: « il parla et fit bien son message, » Benoît plaçait un discours abondant et généralement assez fluide. Évidemment la langue s'est dénouée. De même le poète prodigue les discours dans le *Roman de Troie* (1).

Tous ces rapports sont frappants. Jamais plus complète analogie entre deux œuvres n'a autorisé à y reconnaître la main d'un seul et même auteur (2). Mais le poète lui-même nous apporte un dernier témoignage qui seul pourrait sembler un peu vague, mais qui, appuyé de tous les autres, devient tout-à-fait décisif. Au moment où Benoît raconte la victoire de Guillaume à la bataille d'Hastings, il ajoute :

(1) On pourrait remarquer aussi que tous deux se plaisent à citer les *Proverbes du Vilain*. Mais on pourrait appliquer la même observation à Chrétien de Troie et à d'autres poètes du temps.

(2) Nous n'avons pas discuté l'objection qu'on pourrait tirer de la différence des noms, l'auteur de la *Chronique* n'étant jamais désigné que sous le nom de Benoît, tandis que celui du *Roman de Troie* se nomme lui-même Benoît de Sainte-More. Elle ne nous semble pas des plus considérables ; les œuvres mêmes du poète nous en offrent la preuve et nous fournissent la réponse. Ce n'est pas lui, en effet, qui nous a donné son nom dans la *Chronique*, il n'est nommé que dans les sommaires: et même dans le *Roman de Troie*, il ne prend ce nom de Sainte-More qu'une seule fois ; toutes les autres fois (et le cas se présente souvent), sans se soucier de mettre en péril son identité, il ne s'est jamais nommé que Benoît tout court; si bien que si le vers 127 avait disparu, il n'y aurait eu ni doute ni discussion possible. L'on voit que Benoît n'attachait pas grand intérêt à la chose.

Veez merveilles, *poez entendre*
Qu'en vos deit mostrer e aprendre
Qu'Agamemnon ne li grezeis,
Ne bien plus de quarante reis,
Ne porent Troie en dis anz prendre ;
Unques n'i sorent tant entendre.

Ces vers n'indiquent-ils pas de la façon la plus claire que Benoît, à ce moment-là, s'occupait de la composition du *Roman de Troie?*

Et ceci nous donne la date du poème. Il a dû suivre de près la publication de la *Chronique.* On trouve d'ailleurs dans le livre lui-même un détail qui nous aidera à la préciser davantage. Dans un passage du *Roman de Troie*, que ne paraît avoir connu aucun de ceux qui ont fait l'histoire de Benoît (car si on a souvent prononcé son nom, si on a cité son poème, on l'a peu lu, ou l'on n'en a lu que les premiers et les derniers vers), nous trouvons une dédicace adressée à un personnage qui ne peut être que la femme d'Henri II. Au vers 12440, au milieu du récit des amours de Troïlus et de Briseida, l'auteur, qui raillait assez rudement le naturel des femmes, tout à coup s'interrompt. Il demande grâce pour ses vers à celle pour laquelle il écrit, dont il fait le plus grand éloge, et qu'il appelle « riche dame de riche roi. » Or, ce titre ne s'adresse à personne mieux qu'à l'épouse de Henri II, à cette Éléonore de Guienne, qui avait apporté en dot à son mari la moitié de la France. Or, comme c'est en 1184 que la reine est rendue à la liberté après une longue captivité, ce serait à cette année-là qu'il conviendrait de rapporter la composition du *Roman de Troie* (1).

Il est donc évident pour nous que l'auteur du *Roman de Troie* est le même que celui de la *Chronique des ducs de Normandie*, et dès lors tout ce qu'on sait du second se doit nécessairement appliquer au premier.

(1) Le *Roman de Troie* est évidemment antérieur à certaines parties du *Roman d'Alexandre*, œuvre, comme on sait, de plusieurs auteurs et de plusieurs temps, entre autres au récit du voyage du héros macédonien chez les Amazones. Car cette partie contient une allusion évidente au poème de Benoît de Sainte-More. L'auteur y parlant d'Amabel, la reine de ces vaillantes héroïnes, et voulant nous donner une idée de sa beauté, nous dit, se rappelant sans doute Hélène et Polyxène :

Il n'a si bele dame dusc'al siége de Troie.

Tous les renseignements que nous chercherions inutilement dans le *Roman de Troie* sur sa nationalité, sa condition, le milieu dans lequel il a vécu, nous pouvons les demander à la *Chronique*.

A quel pays appartient Benoît de Sainte-More? La question a été très-controversée. Benoît n'a pas eu tout-à-fait le même honneur qu'Homère. Cependant trois provinces au moins de notre France, la Normandie, la Touraine et la Champagne, se disputent la gloire de lui avoir donné le jour (1).

L'abbé de La Rue n'a pas hésité à le classer parmi les poètes anglo-normands ; mais sans rien préciser sur le lieu de sa naissance.

M. Paulin Paris tient pour la Champagne, et son opinion est au premier abord des plus séduisantes. En effet, il y a à deux lieues de Troyes une petite ville de Sainte-More, bien connue encore aujourd'hui des antiquaires par son église gothique, et qui semble bien choisie pour être le lieu de naissance d'un poète, à deux pas du plus grand écrivain français de ce temps, de ce Chrétien qui sut donner tant de richesse, tant de délicatesse, tant de passion, et déjà tant de grâce à l'invention française au XIIe siècle. Mais il y a plus, et tandis que les autres n'apportent à l'appui de leur dire que des conjectures et des vraisemblances, M. Paulin Paris a un texte. Il a retrouvé une ballade inédite d'Eustache Deschamps où, parlant des Champenois qui se sont illustrés par leur savoir, après avoir rappelé Pierre Comestor, qu'il appelle le Mangeur, le poète nomme Sainte-More :

> Habile sont à l'escripture
> Les pluseurs, et à concepvoir,
> Dont cinq d'iceux met en figure,
> Le Mangeur qui par tres grant cure

(1) On a même voulu, jusqu'à un certain point, faire entrer la Grèce en concurrence avec elles. Boivin, en effet (V. le Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale), sans se prononcer sur le lieu de naissance de l'auteur, croit que son poème a été composé à la cour de Baudoin, empereur de Constantinople : « Hujus poematis auctor Benedictus a Sancta Maura quem Constantinopolim migrasse urbe a Balduino capta crediderim. » Mais l'opinion de Boivin ne reposant que sur l'existence d'un exemplaire tronqué de l'*Histoire de Troie*, en grec politique, qu'il croyait sans examen être l'original du poème français, et où nul aujourd'hui ne songe à voir autre chose qu'une traduction mutilée de notre vieux texte, son assertion tombe d'elle-même, et il n'y a pas à la discuter.

Voulut scholastique traiter,
Saincte More Ovide esclairer, etc. (1).

Cela semble décisif; mais il est à noter d'abord que le nom de Benoît ne figure pas du tout ici : puisque le savant critique s'est peut-être un peu trop hâté, sur le témoignage un peu vague de ces vers, d'adjuger notre poète à « sa douce Champagne. » La phrase de Deschamps, en effet, semble indiquer non pas un homme qui s'est inspiré d'Ovide, comme le dit M. Paulin Pâris, mais un commentateur du poète latin, un de ceux qui le *moralisaient* comme Philippe de Vitry.

Cette très-vraisemblable supposition que nous faisons là se trouve vérifiée par les faits. Il y a eu, en effet, un écrivain, né en Champagne, qui a porté ce nom de Sainte-More, mais ce n'était pas notre Benoît; c'était un certain Chrestien Legonais de Sainte-More, qui avait justement traduit en prose l'Ovide moralisé de Philippe de Vitry (2).

Et cette rectification a une bien autre portée. Non-seulement elle prouve que ce n'est pas de Benoît qu'il s'agit ici, mais ces vers se retournent contre ceux qui les invoquent; ils démontrent de la façon la plus évidente que ce n'est pas en Champagne qu'il faut chercher la naissance de Benoît. En effet, puisque Eustache Deschamps a été si soigneux de nommer même un traducteur de Philippe de Vitry, il n'eût pas manqué de citer l'auteur d'un livre aussi populaire que le *Roman de Troie*.

Les prétentions de la Touraine ont trouvé de nombreux champions, même jusqu'en Normandie (3).

Ginguené, dans l'*Histoire littéraire de France*, incline à penser que Benoît est né dans la petite ville de Ste-More, à quelques lieues de Tours ; mais il n'apporte aucune preuve à l'appui de son opinion, et il est permis de supposer qu'il n'avait d'autre autorité pour l'appuyer que le nom même que porte le poète.

M. Francisque Michel, après avoir, dans son premier volume (4), par

(1) V. P. Pâris, *Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, t. VI, p. 435.

(2) V. *Hist. litt.*, t. XXIV, p. 456.

(3) Nous voulons parler de M. Pluquet (V. *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.* sur les trouvères normands, t. I, p. 397, 1824). Nous ne discutons pas son opinion, parce qu'il ne fait que reproduire le passage de Rochefort que nous avons indiqué déjà, p. 29, dans la note.

(4) V. *Chronique des Ducs*, tom. Ier, Introd., p. xv.

des arguments qui nous paraissent mériter d'être repris, établi que Benoît était normand, semble dans le troisième, dans un passage auquel nous avons déjà fait des emprunts (1), se rallier à l'opinion de Ginguené. De l'existence d'un manuscrit de la *Chronique* dans le monastère de Marmoutiers (aujourd'hui à la bibliothèque de Tours), on pourrait induire, nous dit-il, que, né à S[te]-More, il a fait profession à Marmoutiers et y écrivit sa *Chronique* dont un exemplaire, peut-être autographe, dut rester dans la bibliothèque du couvent; et il ajoute que sans doute Henri II avait choisi pour remplacer Wace un bénédictin de Marmoutiers, parce que son père, Geoffroy-le-Bel, avait trouvé un historien dans un des moines de cette abbaye.

Mais ce sont là de pures suppositions que tout vient démentir. On n'établit pas que le manuscrit soit du XII[e] siècle. Rien ne prouve qu'il ait toujours habité les rayons de Marmoutiers. Sa présence ne prouverait pas que l'auteur soit né dans le voisinage. En supposant que le volume soit venu dès sa naissance occuper la place qu'il ne devait plus quitter pendant tant de siècles, ce que l'éditeur rappelle des relations de l'abbaye avec les rois d'Angleterre prouverait seulement que les moines avaient dû, de bonne heure, chercher à posséder l'histoire d'une dynastie qui avait témoigné faveur à leur couvent. La lecture des œuvres de Benoît montre de la plus éclatante façon qu'elles n'ont pas été composées au fond d'un cloître, et un passage de la *Chronique* prouve que celui de Marmoutiers aurait pu moins que tout autre réclamer cet honneur. En effet, racontant d'après Guillaume de Jumiéges que Henri I[er] avait comblé l'abbaye de ses dons, le poète dit qu'il avait contribué puissamment aux grands travaux qu'on y faisait faire, et entr'autres,

Faire lor fist, *ce dist l'autor*,
Du suen mult riche dormeor.

S'il eût été lui-même un des habitants de Marmoutiers, il n'eût pas, sur des faits semblables, recouru seulement au témoignage de Guillaume; il y eût ajouté quelque témoignage personnel. Et on pourrait de tout

(1) *Chronique*, tom. III, p. 397.

ceci, contre l'attente du critique, conclure sans paradoxe, contrairement à lui, que Benoît n'était pas de Touraine.

Je n'ai pas besoin de discuter l'opinion de M. Thomas Wright. « Il y a, nous dit-il, de fortes raisons de croire ce trouvère natif de la petite ville de S[te]-More dans le district de Tours (1). » Mais comme il avoue dans une note qu'il ne s'appuie en ce point que sur l'opinion exprimée par M. F. Michel (2), on voit que son témoignage n'ajoute rien au précédent.

Revenons donc à ces textes signalés par M. Francisque Michel, en complétant ses recherches. Nous y verrons en maint endroit l'auteur nous affirmer de la façon la plus explicite qu'il était normand. Sans cesse il dit « les nôtres » quand il parle de cette nation. Au vers 9540 de la *Chronique*, racontant la guerre engagée contre le duc Guillaume-Longue-Épée par des vassaux révoltés, il dit en parlant des troupes du duc :

Mult s'i contienent bien *les noz.*

Et plus loin, au vers 9558 :

Lor vont *les noz* plus tres hardiz
Que n'est li faucs vers la perdriz.

De même, en parlant des barons révoltés contre Guillaume-le-Bâtard, il écrit :

Maint *nos* en i unt abatu.

Et dans le récit de la bataille d'Hastings :

Dunt *li nostre* orent grand esmoi.
Ou *li nostre* erent au contenz (3).

(1) V. Th. Wright, *Bibl. Brit. litt.*, p. 258.

(2) *Ibid.* « This information is deduced chiefly from the circumstance of a fine ms. of the Chronicle of the Dukes having been recently discovered at Tours, which had belonged to the abbey of Marmoutier. See the appendix to the third vol. of M. Michel's edit. of Benoit. »

(3) *Chronique*, t. III, v. 37335 et v. 37368.

Et quand il parle des Français, il dit :

Plus ne se puent il tenir
De *nos* amerement haïr.

On pourrait supposer ici que, fidèle à ses habitudes de traduction exacte, il ne fait qu'emprunter une formule à son auteur, à Guillaume de Jumiéges, ou à tel autre. Il n'en est pas trace dans les passages qu'il reproduit.

D'un autre côté, il ne parle des Français qu'avec aigreur, avec amertume, avec ces rancunes persistantes de voisins qui se détestent et qui ont souvent maille à partir. Il applaudit à leurs malheurs, il y voit une punition providentielle de leur haine pour les Normands (1).

Ici M. F. Michel objecte que quelques-uns de ces vers cités d'abord par lui, comme prouvant que l'auteur était normand, peuvent tout aussi bien le désigner comme Tourangeau. Personne, dit-il, n'ignore que la Touraine faisait alors partie des possessions de Henri, sous le règne et par l'ordre duquel Benoît écrivait. Mais si au temps de Henri II, Normands et Tourangeaux étaient réunis sous la même domination, à l'époque à laquelle se rapportent les divers passages cités, ils n'avaient aucun intérêt commun, et partout Benoît a eu soin de bien spécifier qu'il s'agissait des Normands seuls, que c'était à eux uniquement que s'appliquait ce pronom *les nôtres*.

Il est cependant encore une objection possible et que nous ne devons pas négliger. Ce nom de Sainte-More que porte notre Benoît ne se

(1) Ci devra l'om essample prendre
Conoistre, aperceivre e entendre
Cum toz jors unt grant felonie
Franceis vers ceus de Normondie,
Cum toz jorz heent les seignors.
Ci orra l'om lur crueltez
E lur laides iniquitez
. . . .
Plus que la chievre ne s'apese
Des chous bruster, s'ele en a ese,
Plus ne se puent il tenir
De nos amerement haïr (*)
. . . .
S'erent franceis cruels e fels,
Mult reverteit sovent sor els,
E enz es laz que il tendeient
Par mult sovent feiz se perneient,
Des bastons qu'aveient coilliz
Erent par maintes feiz laidiz (**).

(*) V. *Chronique*, t. Ier, p. 518, v. 12640.

(**) *Ibid.* V. encore t. III, p. 319.

trouve nulle part en Normandie, tandis qu'il existe, nous l'avons vu tout à l'heure, dans les deux autres provinces qui revendiquent le poète (1). Ici l'abbé de La Rue nous fournit une réponse et prouve que ce nom n'est pas si étranger qu'il semble tout d'abord aux Normands, conquérants de l'Angleterre ; il nous dit qu'il y a été porté par des familles d'origine normande ; que Leland, d'après la Chronique de Coventry, cite Hugues, Guillaume et Joscelin de Sainte-More (2).

A tous les arguments que nous avons apportés, il convient enfin d'en joindre un dernier qui se peut trouver dans les entrailles même du texte, et que celui-ci ne refuse pas. On sait que les rimes, en certains cas, même dans des copies altérées, peuvent fournir une indication de la nationalité première de l'œuvre, comme ces ossements de races disparues qui disent l'âge de certains terrains. Ainsi les imparfaits de la première conjugaison ont, dans le dialecte normand, une forme de terminaison spéciale. Par suite de cette particularité grammaticale, tandis que ces imparfaits chez les poètes de l'Ile-de-France riment avec les autres, et à chaque instant se mêlent et se confondent, dans le dialecte normand la séparation est rigoureuse et fatale. Et l'indice se conserve même à travers les altérations des copistes. Car le copiste français, pour franciser un texte

(1) Et même dans une troisième qui n'a pas songé à le réclamer. Il y a en Bourgogne, dans l'Yonne, je crois, un village de ce nom. —Dans un autre passage de Benoît on trouve une trace de rancunes de voisinage qui peut conduire à la même conclusion. Benoît n'aime pas les Bretons, il les maltraite souvent : il prétend qu'ils sont

Sorfaiz, orguillos e felons.

(2) On pourrait tirer du choix de certains noms, dans le livre de Benoît, une autre preuve de l'origine anglo-normande du Roman de Troie. Ainsi, parmi les fils de Priam, Benoît place un certain Cassibalan (V. *Rom. de Troie*, v. 7963), qui n'a certainement rien de commun avec la tradition homérique. Mais il est facile de le trouver ailleurs. On a reconnu ce Cassivellaunus (ou Caswallon), ce chef vaillant, indomptable champion de l'indépendance Bretonne, qui lutta avec succès contre César et dont César lui-même a raconté l'histoire. (V. César, *Comment.*, liv.V, ch. XIX, etc.) Cassibelan figure avec honneur dans le *Brut* de Wace. Un autre est désigné (v. 7969) sous le nom du *filz Mahez* (Mathilde) ; c'est le nom de la mère d'Henri. On rencontre aussi dans le livre des noms à physionomie anglaise ; un des alliés de Priam est fils du roi *Doglas :* des termes qui ne se trouvent qu'en Angleterre comme la chose elle-même : un des héros du poème a les cheveux *auborne* , ce mot si anglais qui désigne des reflets si particuliers.—N'est-ce pas encore un souvenir de Henri II, que ce rôle et cette importance donnés par l'auteur aux bâtards de Priam ? On sait ce qu'Henri faisait pour les siens, et comment les fils de Rosamonde, Richard Longue-Épée et Geoffroy, qui fut évêque de Lincoln et archevêque d'Yorck, étaient élevés avec ceux de la reine Éléonore.

normand, n'a pas à changer les mots, il ne change que la finale, écrivant *oient* au lieu de *oent*. Au contraire, si l'on voulait arranger en normand un texte français, il faudrait sans cesse remanier les rimes. Nous avons fait l'épreuve sur la plus grande partie du roman de Troie; sauf trois exceptions, la règle y est constamment observée; les imparfaits de la première conjugaison n'admettent jamais d'étrangers à la rime. Ce ne peut être là évidemment une rencontre purement fortuite.

Cependant il reste encore une difficulté. Si l'auteur est véritablement normand, comme nous croyons l'avoir établi, ce sont les manuscrits normands qui devraient dominer; or, c'est justement le contraire qui se présente ici. Sur les vingt-deux manuscrits que nous connaissons, il n'en est qu'un seul, le numéro 2181 de la Bibliothèque impériale, qui soit franchement normand : deux exemplaires (les n°s 1610 et 12600) gardent des traces, mais fort effacées, d'une rédaction normande; les autres appartiennent aux différents dialectes de notre vieille langue, mais surtout au français de l'Ile-de-France. Et de là ce fait singulier, et qui semble tout de suite détruire toute notre argumentation précédente, que la *Chronique des Ducs de Normandie* se lit seulement dans deux manuscrits normands, tandis que si l'on ne cherchait pas avec grand soin, on serait en droit de croire qu'il n'y a pas de manuscrit normand du *Roman de Troie*.

Mais on sait que souvent les copistes traduisaient naïvement en leur propre langue toutes les œuvres qu'ils voulaient reproduire. D'une part, ils les lisaient eux-mêmes ainsi; de l'autre, ils tenaient à être entendus le mieux possible de leurs auditeurs ou de leurs lecteurs. Le moyen-âge n'avait pas nos pieux scrupules sur l'exactitude des textes, notre respect pour les droits de l'auteur, notre préoccupation pour sa personnalité. Notre siècle, éminemment critique, s'intéresse à la date, à la nationalité, à l'originalité de l'écrivain. Le moyen-âge, comme un enfant, ne voyait que l'œuvre et s'occupait peu de l'auteur; dans l'œuvre même, il ne voyait que l'effet produit sur lui-même, l'intérêt et non les ressorts, ni les moyens employés. Peu lui importaient dans la cathédrale le nom et la personne de l'architecte, dans le poème la personnalité du poète. Ainsi, plus une œuvre était vite répandue, plus elle perdait vite la marque originelle. Les rédactions en dialectes divers étaient comme une

série de traductions, où le texte primitif avait souvent chance de disparaître, surtout lorsque, comme ici, il n'appartenait pas au dialecte de la majorité des lecteurs. La *Chronique*, avec son accent de patriotisme normand très-marqué, intéressait surtout ceux dont elle reproduisait l'histoire; elle s'est, par cela même, conservée dans leur langue. Le *Roman de Troie*, au contraire, offrait au point de vue de la nationalité ce caractère impersonnel, ce caractère avant tout général et humain qui devait faire, au moyen-âge comme aux XVIe et XVIIe siècles, le succès de ce genre de sujets. Ils n'étaient ni français, ni anglais, ni italiens; c'était le passé commun des nations de l'Occident, de l'humanité instruite, des peuples initiés à la connaissance des langues classiques. Ainsi le succès même et la popularité du *Roman de Troie* avaient tout de suite effacé sa nationalité.

En outre, le manuscrit 2181 n'est qu'incomplètement normand. Il a gardé soigneusement les finales normandes : il écrit *seient*, *feseient*, *deslei*, *tornei*, etc.; mais partout où le son n'exige pas une orthographe particulière, il néglige l'orthographe normande, il a même des moments d'oubli, et écrit parfois par *eit* au lieu de *ot* les imparfaits de la première conjugaison. Évidemment ce manuscrit à l'aspect normand n'est pas l'œuvre d'un normand, mais d'un copiste français qui ne veut pas refaire les vers, qui voudrait même les reproduire exactement, mais qui les change instinctivement et les écrit à sa façon.

Mais ces singularités, loin de détruire notre thèse, en sont au contraire les appuis les plus incontestables et la démonstration même. Un texte tout-à-fait normand pourrait être la transcription d'un original français faite par un copiste normand. Ce texte-ci, au contraire, qui veut être normand, mais où, à chaque instant, échappent naïvement, instinctivement, des traces d'une orthographe différente, par cela même qu'il est incomplètement normand, et par la façon dont il l'est, prouve l'existence d'un original normand antérieur. Les traces beaucoup plus rares de formes normandes dans les autres manuscrits cités fortifient encore notre conclusion. L'étude attentive des textes amène donc invinciblement à conclure que Benoît appartenait à la Normandie elle-même, non aux provinces annexées par les ducs normands, qu'il n'était pas normand de soumission, mais normand de race.

Et par là, bien qu'il ait écrit en Angleterre et sous les yeux d'un roi anglais, il appartient bien à l'histoire littéraire de la France. Il convient de regarder de près ici ce qu'étaient ce prince et sa cour, pour bien connaître Benoît de Sainte-More et les conditions dans lesquelles son talent s'est développé.

Autour de Henri II, surtout dans les années paisibles qui s'étendent de son avènement aux débats avec Thomas Becket, une cour avait dû se grouper, qui avait été un grand foyer de culture sociale et intellectuelle. Une cour se forme, et les élégances sociales se développent tout naturellement autour d'un souverain riche, possesseur de vastes domaines, et attirant à lui une foule de grands seigneurs. Or, Henri II était certainement le plus riche et le plus puissant des princes de son temps. Si les poètes de cette époque, gallois, anglais ou normands, se sont plu à célébrer la cour du roi Arthur, souverain de l'univers, où se pressaient à l'envi les barons du monde entier, on est en droit de penser qu'une flatterie délicate à l'adresse de Henri n'était pas étrangère à ces peintures. Roi d'Angleterre, suzerain d'Écosse, conquérant de l'Irlande, roi de Galles, il était encore duc de Normandie et de bien d'autres provinces. Vassal du roi de France pour une partie de ses domaines, Henri était dans ce pays même plus puissant que son suzerain.

Avant qu'il possédât l'Angleterre, ses États se trouvaient deux fois plus étendus que ceux du roi de France. « Bientôt roi d'Angleterre, maître de tout le littoral de la France depuis la Flandre jusqu'aux Pyrénées, suzerain de la Bretagne, il prît l'Anjou, le Maine et la Touraine à son frère; il réduisit la Gascogne; il gouverna la Flandre comme tuteur et gardien en l'absence du comte; il prît le Quercy au comte de Toulouse. Allié du roi d'Aragon, comte de Barcelone et de Provence, il réduisit le Berry, le Limousin, l'Auvergne et acheta la Marche. A sa mort, il possédait les pays qui répondent à quarante-sept de nos départements et le roi n'en avait pas vingt (1). » C'était là un fait qui n'avait pas pu passer inaperçu des contemporains. Aussi Robert de Crickdale, dédiant son livre à Henri II, lui expliquait-il son hommage en disant qu'il n'avait pas cru convenable que le maître et l'arbitre de régions si

(1) V. Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 321.

nombreuses, ignorât les diverses parties de cet univers dont il dominait une si grande part (1).

Et il y avait surtout un pouvoir bien autrement effectif; le roi de France, pour la moitié de ses États, n'a qu'une autorité nominale, des États qui relèvent de lui, mais qui ne lui obéissent que par leurs souverains féodaux; Henri II, par lui-même ou par sa femme, est maître personnel des siens. Sa puissance militaire est énorme. Il a à la fois la puissance d'apparat, la force féodale, avec ses vassaux, barons et chevaliers, et la puissance réelle, la force moderne par ses soudoyers Gallois, Anglais, Brabançons, troupes qu'il a dans sa main, qui n'ont pas de liens de parenté ni de vasselage avec les ennemis qu'il veut choisir, qui servent quand il veut, où il veut, aussi longtemps qu'il veut.

L'Europe semble reconnaître le grand caractère de cette royauté. Les filles de Henri II entrent dans toutes les maisons souveraines. L'une d'elles devait être l'aïeule de saint Louis.

Aussi se plaisait-il à s'entourer de toutes les splendeurs de la puissance. Pour avoir une idée des magnificences qu'il déployait, il suffit de lire le récit de celles qu'étalait Becket quand il l'eut fait son chancelier. Voyez, par exemple, la description de ce cortége, de ce luxe où l'on retrouve encore quelques restes de barbarie, qu'il étale à ses entrées dans les villes de France, lorsqu'il marche contre Toulouse (2). En voyant défiler ce cortége triomphal, chacun s'écriait : Quel homme doit donc être le roi d'Angleterre quand son chancelier voyage en tel équipage !

Henri II paraît avoir été admirablement fait pour ce grand rôle. Il avait les grâces de la royauté. Girauld le Gallois, dans le passage que nous citions plus haut, nous dit qu'il était affable, souple, enjoué, et que, quelle que fût sa secrète pensée, il ne le cédait à personne en urbanité. On trouvait en lui toutes les aptitudes des hommes appelés à conduire des foules. On admirait l'étonnante puissance de sa mémoire. « Il n'oubliait jamais, disait-on, ce

(1) « In congruum fore tot et tantarum regionum dominum et rectorem ignorare partes orbis cujus non minima parte dominaris. » Wright, *Bibl. Brit.*, 1186.

(2) V. la description de William Faty Stephen, citée par Lingard, t. II, p. 321-328, note, et par Michelet, *Hist. de France*.

qu'il avait entendu une fois ; celui qu'il avait une fois regardé en face n'était plus un étranger pour lui (1). »

Surtout, il avait tous les instincts d'un vrai roi tel qu'on l'entendra plus tard, ne voulant voir autour de lui aucune autorité qui ne relevât de lui. Selon Jean Brompton, il disait à ses familiers comme Alexandre, que le monde tout entier était bien peu de chose pour un seul homme puissant. La jalousie, ou plutôt la fureur de la domination, jalousie qui se traduira plus tard par la majesté et la hauteur, éclate parfois chez lui naïvement, d'une façon toute physique, presque bestiale. S'il rencontrait quelque contradiction, ses yeux s'injectaient de sang, ses regards semblaient enflammés. Un page lui ayant, dans une circonstance semblable, apporté une lettre, le roi se jeta sur lui et tenta de lui arracher les yeux, il ne put s'échapper sans blessures (2). Son ministre favori, Hamet, ayant voulu lui présenter quelques observations, il le poursuivit jusque sur l'escalier. En apprenant que son ancien protégé Becket avait osé de Vezelay excommunier six de ses plus chers amis, il jette son chapeau, son épée, ses habits, il arrache le tapis de soie qui couvrait son lit et se met à mâcher la paille (3).

Les panégyristes l'appelaient « un lion de justice (4). » Ses ennemis lui appliquaient la même épithète en la commentant : « Leo et leone truculentior, dum vehementius excanduit. » Il faut noter cependant que des écrivains, même ecclésiastiques, comme Guillaume de Newburg, se sont plu à célébrer la bonté et l'humanité de l'adversaire de Th. Beket. Il avait adouci les pénalités sur la chasse ; il avait pris en main la protection des naufragés et réprimé le droit d'épave. Il tenait à défendre les mineurs, les pauvres, les veuves. Il ne leva que des impôts modérés, n'aimant pas la guerre, quoiqu'il l'ait souvent faite, ménageant le sang de ses sujets, aimant mieux gagner par argent ou par adresse.

Il rêvait déjà d'établir l'égalité, en abaissant les grands, en élevant les petits. En ce temps de moralité féodale, où les castes sont de droit divin, on regarda cela comme une impiété, un outrage au droit, un crime

(1) V. Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 316.

(2) V. Epist. S. Thomæ, 1, 45.

(3) V. *Scriptores fr.*, t. VI, p. 215. « Et cœpit stramineas masticare festucas.

(4) Leo justitiæ, c'était l'expression qu'on avait empruntée aux prophéties de Merlin, pour l'appliquer au roi Henri Ier.

contre nature. C'est ainsi que le présente un écrivain contemporain qui, attaché à Thomas Becket et puni par le roi de ce dévouement, nous a laissé de lui un rancuneux et saisissant portrait (1). Unissant, nous dit-on, aux rejetons des plus nobles familles des filles de condition misérable, il a fait de tous leurs héritiers des gens de rien; unissant les nobles héritiers à des serfs, il a réduit tout le monde à la roture : « Filias miseræ conditionis corruptas et oppressas copulans clarissimis, heredes omnes mechanicos creavit. Servis generosas copulans, pedaneæ conditionis fecit universos. » C'est l'image que donne de lui Giraud de Barri, disant sans colère : Il fut très-empressé à établir la paix et à l'observer, aimant les humbles, écrasant la noblesse, foulant aux pieds l'orgueil; comblant de biens les affamés et renvoyant à vide les riches, exaltant les humbles et déposant les superbes, unissant ou plutôt confondant les droits du sacerdoce et de l'empire, et étant *tout à lui seul*, « et omnia solus existens. »

A son armée de Brabançons et de Gallois il en avait joint une autre non moins redoutable au clergé et aux barons, une armée de légistes. On a beaucoup célébré les légistes, comme ayant contribué à affranchir les peuples de la féodalité; ils ont été surtout, en tous les temps, les aides du pouvoir absolu lorsqu'il n'ose pas attaquer de front ce qui lui fait obstacle, aidant à tourner les résistances, à ressaisir par le détail ce qu'on semble abandonner en gros, à dévorer feuille à feuille les libertés ou les pouvoirs contraires. A tous les droits donnés par le ciel, il a substitué le droit du forum : « omne jus poli jure fori demutavit », disait l'écrivain que nous citions tout à l'heure. Petite phrase, mais qui dit beaucoup et montre que la haîne fait découvrir bien des choses. Ce droit du *forum*, c'est-à-dire le droit romain substitué à tous les autres droits, au droit du ciel, au droit chrétien et au droit féodal, c'est la révolution que vont tenter tous les pouvoirs laïques, qu'après Henri II essaiera Philippe-le-Bel.

Auprès de cette royauté du XIIe siècle, il ne faudrait pas, bien entendu, songer à trouver par avance quelque chose de semblable, par exemple, à la cour de Louis XIV. C'étaient parfois de terribles courti-

(1) « Humilitatis amator, nobilitatis oppressor et superbiæ calcator. »

sans que ceux qui entouraient le roi d'Angleterre. On rencontre là les plus étranges et les plus violents contrastes. Il faut s'y attendre avec une société qui s'essaie aux élégances de la civilisation, mais qui, par certains côtés, est encore à demi-sauvage, et qui d'ailleurs a pour origine toutes les violences et les horreurs de la conquête. Horrible est le portrait que nous a fait d'eux un homme qui avait vécu en familiarité avec eux, le confident de Thomas Becket, Jean de Salisbury, dans ce livre bizarrement composé, bizarrement intitulé : *Polycraticus* ou de *Nugis Curialium*, des Folies des gens de cour (1). Ce mot de Curialis, l'*homme de cour*, qui, au XVI[e] siècle et au XVII[e], avec B. Castiglione ou B. Gracian, résumera toutes les perfections, est dans la bouche de Jean de Salisbury le synonyme de tous les vices, de toutes les violences, de toutes les abominations, de toutes les monstruosités morales. Le *Polycraticus* est la plus violente des satires. C'est, du reste, un fait à noter que l'abondance des satires à ce moment, satires latines et satires en langue vulgaire, satires contre les moines (2), satires contre les courtisans. Nous voyions la satire tout à l'heure avoir sa place dans les concours des écoliers. Le titre même de Jean de Salisbury, *De Nugis Curialium*, est repris par Gautier Map. Les satiriques sont de tous les auteurs latins les plus connus, les plus souvent cités. A chaque instant vous retrouvez ces mots : *ut ait Satiricus, ut ait Ethicus.*

A ces violentes et sauvages natures il fallait de violents exercices, des plaisirs de sang. Ce sont de rudes chasseurs. Voyez les ardeurs qu'ils y portent. Jean de Salisbury les a peintes d'affreuses couleurs, et n'a pas consacré moins de treize pages à ses invectives et à ses désolations morales. On y trouve des phrases terribles. Ce n'est plus un divertissement, mais une furie. Ils ne gardent presque plus rien d'humain, nous dit-il : ce sont à demi des bêtes féroces. On n'en trouve pas un qui sache ce que c'est que sobriété. Par des voies mystérieuses et véritablement miraculeuses, la vengeance divine semble se plaire à prendre pour théâtre de ses exécutions ces forêts conquises par le pillage, et théâtre de leurs sauvages plaisirs, ces forêts tant aimées des conquérants nor-

(1) V. Baldassar Castiglione, *Il Cortegiano*, Venise, Alde, 1528, in-f°. — *L'Homme de cour*, de Baltazar Gracian, trad. par Amelot de La Houssaye. Lyon, 1693.

(2) Par exemple, le *Speculum Stultorum*, de Nigellus Wireker.

mands, si jalousement gardées, au mépris de toute humanité. Ils y meurent en bêtes après y avoir vécu comme des bêtes. Joignez à cela la passion des tournois, ce heurt de deux lourdes machines de guerre où vainqueur et vaincu restent souvent étendus sur le champ, comme morts, pour le plus grand honneur des dames (1). Le Chevalier errant n'est pas une fiction des poètes du temps. On voit les grands seigneurs courir le monde en quête de cette gloire violente et brutale, comme ce jeune Henri que son père fit si malheureusement pour lui couronner de son vivant, et qui semblait beaucoup moins glorieux de son titre de roi que de ses prouesses en champ clos. Il avait passé trois ans à courir les cours du continent pour y disputer les prix des joûtes (2). Son frère Richard conquiert la même renommée. Joignez à cela les longs repas, où l'on répare les pertes de ces énormes fatigues, où la forte nourriture appelle les excès de boisson, qui dégénèrent bientôt en de bruyantes orgies, et que Jean de Salisbury compare aux festins des Centaures, d'où l'on ne revenait pas sans cicatrices « Convivia centororum a quibus sine cicatrice nemo revertitur. » Joignez à cela enfin les débauches les plus monstrueuses et les plus effrontées, impudemment violentes ; joignez-y les plus absurdes superstitions, astrologues, sorciers, magiciens, etc. Jean de Salisbury en compte jusqu'à treize espèces : *incantatores, arioli, aruspices, physici, vultivoli, imaginarii, conjectores, chiromantici, specularii, mathematici, salissatores, sortilegi, augures*, superstitions si bien enracinées que le moraliste qui les combat a peine à s'en défendre ; que non-seulement il écrit un chapitre entier *de Variis ominibus*, mais tout un livre sur ces faux prophètes, prétendus révélateurs de l'avenir.

Et cependant ces grands chasseurs, grands mangeurs et grands buveurs, contempteurs de tout droit et de toute justice, ces violents, ont déjà des instincts de civilisation très-prononcés. Ce livre même où Jean de Salisbury les attaque si violemment, au milieu de toutes ses

(1) *Polycraticus*, Gil., 1848, t. III, p. 24, etc. « Semiferi... Raro invenitur quisquam eorum modestus aut gravis, sobrius nunquam. Proceres nostros inter venandum veris variisque miraculis indignatio divina percussit, bestialemque sæpe invenerunt exitum vitæ, qui, dum licuit, bestialiter vixerant. — Divini judicii contemptores, in vindictam ferarum, imaginem Dei exquisitis suppliciis vexarunt, nec veriti sunt hominem pro bestiola perdere, quem unigenitus redemit sanguine suo. »

(2) « Præ universis mortalibus obtinuit gloriam et supereminentiam militiæ secularis. » Petr. Blesensis, Épist. 2.

invectives, nous donne l'idée d'une société déjà élégante et raffinée. On y voit qu'elle n'est pas encore arrivée à la politesse achevée, mais, ce qui est un signe de civilisation, qu'elle s'en préoccupe beaucoup. Une partie de l'ouvrage est une sorte de cours de civilité. L'auteur y discute tout ce qui touche aux convenances sociales, à la tenue d'un banquet, aux conversations qui doivent l'égayer. Il y indique la direction que le maître de maison peut donner à l'entretien, les plaisanteries même personnelles qui ne blessent pas; il dit comment il y faut mêler de sages et utiles propos sans pédantisme et « appeler avec la coupe mère de la joie les Nymphes et les Muses (1). »

Il signale la recherche des tables, il prétend qu'on a dépassé à cet égard les inventions des anciens, et que ce qu'on signalait chez les Romains comme excès et dépravation du luxe est devenu une marque de délicatesse et de vie élégante et de magnificence. Il parle de parfums rares, de viandes et de vins amenés à grands frais des pays les plus lointains. Déjà, dès le milieu du siècle, Guillaume de Malmesbury nous donnait des renseignements analogues; il signalait chez les Normands la recherche des vêtements, la délicatesse excessive de la table, « vestibus ad invidiam culti, cibis citra ullam nimietatem delicati », leur hospitalité facile et splendide, les recherches de leur magnificence, « diem sibi perisse existimat opulentus, quam non aliqua præclara magnificentia illustravit. » Jean de Salisbury dit de même: « Nostrates in luxus splendore gloriantur. »

Les auteurs du temps témoignent d'un grand adoucissement et même d'un amollissement de mœurs, qui est un signe incontestable de civilisation. Jean de Salisbury assure qu'au milieu de ces mœurs élégantes les chevaliers ont perdu le goût de la guerre, qu'ils sont uniquement occupés de tendre des piéges à la pudeur d'autrui, de prostituer la leur, de faire assaut de beau langage, de s'asseoir chaque jour à de splendides festins.

Et à ces banquets parfois si tumultueux ils appellent le plus souvent des intermèdes délicats que nous pourrions leur envier. Ils y écoutent des récits poétiques, ils y entendent chanter ou repètent eux-mêmes

(1) V. *Polycraticus*, lib. VIII, c. 10.

des chansons d'amour (1). Ils sont passionnés pour la musique. Parmi les écrits latins du temps, on trouve un traité *de Harmonia* ou *de Musica* de Richard-le-Sacristain. Et cette musique était déjà des plus savantes et des plus raffinées, si l'on en croit les longs détails dans lesquels est entré Jean de Salisbury, dont le témoignage a d'autant plus de prix qu'il déteste cette société. « Quum præcinentium et succinentium, canentium et decinentium, intercinentium et occinentium præmolles modulationes audieris, Sirenum concentus credas esse, non hominum, et de vocum facilitate miraberis. Ea siquidem est ascendendi descendendique facilitas, ea sectio vel geminatio notularum, ea replicatio articulorum, singulorumque consolidatio, sic acuta vel acutissima gravibus et subgravibus temperantur, ut auribus sui judicii fere subtrahatur auctoritas. » Le même auteur se plaint qu'on ait efféminé le chant d'église lui-même. Et devançant certains rigoristes de notre temps, il se plaint que dans le sanctuaire même « lascivientis vocis luxu, quadam ostentatione sui, muliebribus modis notularum articulorumque cœsuris stupentes animas emollire nitantur. Nostra ætas, prolapsa ad fabulas et quævis inania, oculorum et aurium voluptate suam mulcet desidiam, luxuriam accendit, conquirens undique fomenta vitiorum. Nonne piger desidiam instruit et somnos provocat instrumentorum suavitate aut vocum modulis, hilaritate canentium aut fabulantium gratia ? Desidiam nostri prorogant histriones. »

Jean nous montre ses contemporains passionnés pour les spectacles de toutes sortes ; « spectacula et infinita tyrocinia vanitatis. » Tout un chapitre du *Polycraticus* est consacré aux histrions eux-mêmes : « Hinc mimi, salii vel saliares, balatrones, æmiliani gladiatores, palæstritæ, gignadii, præstigiatores et tota joculatorum turba procedit. » Sa continuelle préoccupation d'élégance classique donne ici, comme en d'autres points, un certain vague à ses renseignements sur l'état social de son temps ; on est en peine de distinguer entre ce qu'il lui prend et ce qu'il emprunte aux anciens, mais d'autres témoignages contemporains sont plus explicites. Pierre de Blois, par exemple, se plaint de voir le noble

(1) V. J. de Salisbury, *Polycraticus*, p. 44. « Convivia carminibus excitantur. Cytharis et lyra et tympano et tibia... » Il nous montre des hommes graves occupés à chanter « amatoria quæ ab ipsis dicuntur elegantius stulticinia et bucolica. »

talent de son frère Guillaume, au lieu de se consacrer aux saintes études, se perdre à écrire des comédies et des tragédies. M. Wright en a publié une intitulée : *Alda* (1). On sait qu'un certain Hilarius, élève d'Abélard, qu'on a cru reconnaître pour anglais à certains détails de ses œuvres, avait écrit dans la première moitié du siècle un miracle de saint Nicolas, un *Lazare*, un *Daniel*.

Le goût des plaisirs littéraires est si bien répandu que nous voyons déjà en honneur ces lectures publiques si recherchées aujourd'hui encore en Angleterre. Giraud de Barri nous raconte que lorsqu'il eut achevé sa *Topographie de l'Irlande*, divisée en trois livres ou « distinctiones », il la lut devant une réunion publique de l'Université d'Oxford et y consacra trois journées (2). L'auteur y déploya même des magnificences qui n'ont pas été souvent renouvelées depuis. A la lecture, il joignit des fêtes splendides qui ne durent pas peu contribuer à développer l'enthousiasme des auditeurs. Il donna chaque jour l'hospitalité, *hospitio suscepit et exhibuit*, le premier jour, aux pauvres de la ville ; le deuxième, aux docteurs et aux étudiants les plus illustres ; le troisième, au reste des écoliers, aux bourgeois et aux chevaliers.

Cette cour de Henri II, que nous venons d'essayer de peindre, était tout-à-fait française, et lui-même est un prince éminemment français. Il a fait, il est vrai, une rude guerre au roi de France ; mais c'était vraiment une guerre civile, où une moitié de notre pays était sans cesse poussée contre l'autre. Né en France, ayant toujours parlé notre langue, Henri a passé une partie de sa vie sur le continent, allant sans cesse de l'Angleterre à ses possessions ducales, avec cette activité incessante qui lassait ses courtisans (3) et étonnait tant les contemporains dans un homme qui avait hérité de sa mère tous les traits de la race de Guillaume, la taille ramassée, l'obésité précoce, le ventre énorme et en pointe. Autour de lui, comme autour du roi de France, on ne connaît que deux langues : le

(1) V. Th. Wright, *Early mysteries*, in-8°, p. 192.

(2) V. Giraldus Cambrensis, *De Gestis*, lib. II, c. 16.

(3) Il était toujours sur pied : « A mane usque ad vesperam stat in pedes. » V. Lingard, p. 313 : « Après la chasse, il prenait un repas à la hâte, et se levant, en dépit des murmures de ses courtisans, il les faisait marcher ou se tenir debout avec lui jusqu'au temps du repos. » On croirait lire la contre-partie de l'histoire de Henri IV et du duc de Mayenne, et de la vengeance clémente du Béarnais. Ici, c'est par avance la revanche des hommes gras.

latin pour les savants, le français pour l'usage ordinaire. Nous en trouvons une preuve saisissante dans Girauld de Barri. Lorsque celui-ci va prêcher la croisade dans le pays de Galles, 1188, quoique Gallois par sa mère, attaché à l'église de St-David, et ayant longtemps habité le pays, il ne prêche qu'en latin et en français ; il y trouve, si on l'en croit, l'occasion d'un de ses plus beaux triomphes oratoires, qui rappelle ceux de saint Bernard en Allemagne. Quoique l'immense majorité de ses auditeurs n'entendît ni l'une ni l'autre de ces langues, touchés cependant de sa parole, ils fondent en larmes et se précipitent en foule pour prendre la croix (1). L'archevêque Baudoin disait qu'il n'avait jamais vu tant pleurer dans un jour.

La littérature courante est toute française ; il n'y est question ni de normand, ni d'anglo-normand. Wace, racontant la bataille d'Hastings, parle du succès des Français. C'est de France que vient la règle du beau langage ; et Gervais, de Pont-Ste-Maxence, peut s'écrier avec fierté dans son poème sur Thomas Becket :

Et bon est mon langaage, en France fu jeo né.

Sous l'influence française, il se produit dans l'Angleterre normande un magnifique développement d'imagination romanesque. Si, en effet, Luce du Gast ou du Gad, et Robert de Borron ne sont pas des noms légendaires, si les belles rédactions en prose du Lancelot, du Tristan et du Saint-Graal (qui malheureusement ne nous sont arrivées qu'évidemment remaniées) s'y écrivaient en même temps que les récits de Benoît de Sainte-More, il faut avouer que cette province littéraire de notre France n'avait rien à envier à la mère-patrie.

Presque tous les hommes qui s'illustrent dans les lettres ou les affaires ont tout au moins passé par la France ; ils sont allés achever de s'instruire à Paris, comme Jean de Salisbury, Girauld-le-Cambrien, Daniel de Merlay, etc. Les barons de Henri II sont français : de Normandie, d'Anjou, ou de Touraine. L'église anglaise est remplie de Français, au rang desquels on trouve cet habile et savant Pierre de Blois.

(1) V. Giraldus Cambrensis, *De gestis*, lib. II, c. 16.

Cependant, il ne faut pas oublier que, sous cette prédominance de la langue et de la race françaises, il y avait d'autres éléments qui tendaient à reparaître et qui donnaient à la cour de Henri II une physionomie particulière, qu'on a eu raison de signaler. Si, pour développer les intelligences, la diversité des études et des inspirations est un puissant excitant, nul centre, au moyen-âge, n'a présenté de semblables ressources. C'était un lieu de fusion des idées ; on a eu droit d'y reconnaître la source de tout un développement littéraire et de tout un cycle.

On y trouvait réunies les nationalités les plus diverses. On a pu, à juste titre, comparer le spectacle qu'elle offrait à ce tableau que Fortunat nous a tracé de la cour des Mérovingiens, où, par un curieux hommage au pouvoir de la civilisation, des rois barbares se faisaient honneur de grouper autour d'eux des poètes de toute race, parlant même des langues que ces princes n'entendaient pas. « A côté du dernier adorateur de la Muse latine, à côté de la lyre d'Achille retentissaient la harpe du barbare et la hrote du breton. » De même à la cour de Henri, quatre races, quatre langues et quatre génies étaient en présence. A côté des Français du Nord, il y avait des Provençaux, des Saxons, et des Celtes. Henri II, en effet, avait réuni sous sa loi tout le monde celtique : Celtes du pays de Galles qu'il avait réduits, Celtes d'Écosse et d'Irlande qu'il avait faits ses tributaires, Celtes de la Bretagne française, où il avait converti en suzeraineté effective la suprématie purement nominale accordée jusque-là aux ducs normands. Il paraît avoir été en particulier très-préoccupé des Gallois. Il les surveillait avec un soin jaloux. Il ne voulut jamais laisser Girauld de Barri occuper le siége de saint David, disant que l'orgueil et les prétentions des Gallois en seraient augmentés. Moitié par politique, pour rattacher à lui toute une partie remuante et jusque-là indisciplinée de l'Angleterre, moitié par un attrait d'imagination, il tint beaucoup à se rallier les Gallois et les Bretons en général. Il avait fait chercher et n'avait pas manqué de trouver le tombeau d'Arthur, « ce mystérieux tombeau dont la découverte devait marquer la fin de l'indépendance celtique et la consommation des temps (1). » Il y avait dans l'entourage de Henri II des Gallois d'ori-

(1) V. Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 329.

gine, qui, s'ils n'en parlaient pas d'habitude la langue, étaient familiarisés avec les choses galloises, en avaient gardé l'esprit et les traditions, les mettaient en latin et les répandaient autour d'eux, comme Gautier Map, originaire des marches de Galles, Glocestershire ou Herefordshire, comme Girauld de Barri ou le Cambrien, normand de grande race par son père, gallois par sa mère, et allié aux princes du South-Wales. Il y avait aussi des hommes de race anglo-saxonne, comme Becket et Jean de Salisbury. Celui-ci nous montre comment, sous Henri II, l'élément anglais reparaissait. Ce sont les Anglais, dit-il, qui ont assuré la soumission du comté de Bretagne ; ils se sont montrés au siége de Chinon : « Anglos et Normannos jam multiplex confederatio univit. »

La race anglaise se relevait aussi dans l'ordre des lettres et du savoir. Elle avait des rapports de plus en plus fréquents avec le Continent, surtout avec Paris, la métropole de la culture intellectuelle.

Il paraît y avoir eu à ce moment en Angleterre une vive ardeur scientifique. Les études astronomiques ont trouvé de nombreux disciples. Aux noms de Gerland, qui avait écrit vers 1082, d'Athelard de Bath, qui avait composé vers 1116 des livres d'astronomie, le règne de Henri II en avait ajouté plusieurs autres. Quelques esprits curieux ne se contentent pas des enseignements que peuvent leur apporter les livres, ils vont s'instruire aux foyers même de la science, ils vont la chercher à ses sources. Daniel de Merlay, né à ce qu'on suppose dans la ville de Merlay, en Norfolk, ou d'après ses propres déclarations dans le diocèse de Norwich, et qui paraît avoir écrit vers 1175, nous raconte qu'il est allé étudier à Paris, et que, peu satisfait de la science qu'il y a trouvée, il a passé en Espagne, et que sachant que c'est à Tolède que la science des Arabes, qui consiste presque tout entière dans le *quadrivium*, a trouvé de son temps le culte le plus fameux, il s'est hâté d'y courir pour y entendre les plus sages philosophes du monde. Il en était revenu avec une foule de livres précieux « cum pretiosa multitudine librorum (1) », et il avait écrit un livre d'astronomie en deux parties, dont la première traitait de la création, de la nature, de la matière et du monde ; la seconde, de la nature et des mouvements des corps célestes. Ces rapports

(1) D. de Merlay, *De naturis inferiorum et superiorum*. Préface. Cité par Th. Wright, *Bibl. Brit.*, p. 227.

des écrivains anglais avec les Arabes n'étaient pas une rareté. On nous cite un certain Alfred, appelé encore Alfred de Sarchel qui, vers 1170, traduisait en latin des livres des Arabes et d'Aristote.

Au nom de Daniel de Merlay, il faut joindre ceux de Guillaume le clerc, astronome et astrologue de Jean, connétable de Chester, 1185; de Roger de Hereford qui, vers la même date, composa divers traités d'astronomie (1) et s'était occupé aussi de la transmutation des métaux.

On se livre aussi à des études géographiques. Girauld de Barri assure que, dans sa jeunesse, il avait composé une *Chronographie* et une *Cosmographie*. Vers 1154 Caradoc de Lancarvan écrit un livre de *Situ Orbis*. Nous avons vu tout à l'heure Robert de Crickdale abrégeant Pline-l'Ancien, y chercher avant tout la connaissance des parties du monde. L'exemple de cet auteur nous montre qu'on s'intéresse à l'histoire naturelle. Il nous enseigne en même temps pourquoi Benoît de Sainte-More citera Pline à plusieurs reprises. Gervais de Tilbury, dans ses *Otia Imperialia*, dédiés à l'empereur Othon, livre écrit sous le roi Jean, mais où il rappelle des événements datant de 1183, parle de la triple division du monde, et donne une description géographique de chaque contrée et de ses singularités.

L'ardeur pour les lettres est plus grande encore. M. Th. Wright n'a pas compté, sous le règne de Henri II, moins de soixante-neuf écrivains latins pour la plupart. Ce sont surtout des chroniqueurs ou des historiens. On peut signaler en effet à cette époque, en Angleterre, un grand nombre de travaux historiques. C'étaient la plupart du temps des histoires locales d'églises ou de couvents et des vies de saints; mais d'autres s'essayaient à retracer l'histoire générale. Un historien anglais, Robert Henry, remarque, à ce propos, qu'ils surpassent, tant en mérite qu'en nombre, ceux de toute autre nation de l'Europe à cette époque. La curiosité dépassait même les limites de l'Angleterre. On avait vu, dans la première moitié du siècle, vers 1140, Robert de Rétines traduire le Coran et écrire une vie de Mahomet. Il est resté, du même temps, d'énormes recueils de sermons, d'homélies et de traités théologiques. Les

(1) *Theorica Planetarum; de quatuor partibus Judicii astronomiæ*, en quatre livres, de *Ortu et occasu signorum*, et encore *Collectaneum annorum omnium planetarum*, 1170. Il a évidemment étudié les travaux des Arabes; il fait allusion à leur façon de compter les mois et les années.

poètes latins ne sont pas moins nombreux et s'exercent dans les genres les plus divers. On composait des codes poétiques à leur usage, comme la *Nova poetria* de Geoffroy de Vinsauf.

Les sources d'instruction s'étaient multipliées. A Londres, au temps de Thomas Becket, d'après Williams Fitz Stephens, auteur d'une vie du prélat, trois églises principales avaient des écoles célèbres : « Tres principales ecclesiæ scholas celebres habent de privilegio et antiqua dignitate »; d'autres s'ouvraient chaque jour sous les auspices de quelque notoriété philosophique. Et si l'on en croit ses descriptions, il y avait une grande activité d'études qui se manifestait dans des luttes publiques. Les jours de fête, dans les églises qui les célébraient, il s'engageait des concours entre les représentants des diverses écoles. On y faisait assaut de dialectique ou de rhétorique; c'était le lot des élèves les plus avancés. Les plus jeunes engageaient des luttes poétiques, « versibus inter se conrixantur », ou disputaient sur les principes de la grammaire. Il y a là quelque chose qui rappelle nos concours d'aujourd'hui; mais il s'y mêlait des exercices plus libres. Les adversaires, « avec une licence sans frein », échangeaient de mordantes épigrammes, attaquaient leurs camarades sans les nommer, « avec toute la licence de l'antique vers fescennin, » et souvent même, nous dit l'auteur, leur hardiesse s'attaquait plus haut, à la grande joie de l'auditoire. « Licentia fescennina socios, suppressis nominibus liberius lædunt, lædorias jaculantur et scommata; salibus socraticis sociorum vel forte majorum vitia tangunt vel mordacius dente rodunt theonino audacibus dithyrambis. »

D'autres écoles, dont la gloire devait subsister jusqu'à nos jours, étaient alors déjà fameuses. Oxford s'était relevé sous le règne de Henri II des désastres éprouvés au temps du roi Étienne, qui avait brûlé la ville et dispersé les maîtres et les disciples. Cambridge était déjà un séminaire de savoir. Il sortait de là chaque année, au témoignage d'un contemporain, une foule de maîtres qui allaient répandre l'instruction dans l'Angleterre tout entière. Pierre de Blois se plaît à témoigner de son état florissant. Les écoles cathédrales avaient repris une vie nouvelle. Quelques-uns de leurs maîtres ou scolastiques étaient comptés parmi les plus illustres savants du temps. Le scolastique de Lincoln était le fameux Guillaume du Mont, qui avait d'abord professé à Paris avec distinction.

On signale encore au même temps une autre école, celle de Dunstable, dépendant de l'abbaye de St-Albans, qui avait alors pour chef Alexandre Neckam. Les écoles monastiques s'étaient en même temps multipliées.

On ne sortait pas toujours de là fort savant. Si l'on en croit l'auteur d'une vie de Thomas Becket, écrite de 1172 à 1175, quelques-uns des messagers envoyés au pape par Henri II, ne témoignent pas d'une grande connaissance du latin ; si les uns s'en tirent à leur honneur, les autres maltraitent fort la langue de Cicéron :

> Tel qui fist personel del verbe impersonal,
> Singuler et plurel aveient tut par igal.

Mais les exemples abondent qui nous prouvent que d'autres savaient tirer un meilleur fruit de ces études. Il suffit de citer Jean de Salisbury et Joseph d'Exeter. Je ne parle pas de Pierre de Blois qui était venu du Continent. Aux portraits tracés par les satiriques, on peut opposer celui que ce dernier écrivain, chancelier de l'archevêque de Cantorbéry, nous fait des ecclésiastiques qui entourent le prélat ; il les peint comme des hommes qui connaissent parfaitement les lettres, chez lesquels on trouve toute la rectitude de la justice, toute prudence, toutes les formes du savoir, et qui s'exercent après l'oraison et avant le dîner à la lecture, à la discussion philosophique, à l'administration de la justice.

Henri II lui-même était plus que tout autre prince disposé à seconder ce mouvement intellectuel. Il s'intéressait vivement à toutes les choses de l'esprit. Une foule de livres de ce temps lui sont dédiés, livres en toutes les langues, poèmes français et poèmes latins, et travaux de toute sorte. C'était pour lui plaire que Wace écrivait ; c'est à lui que Benoît, à plusieurs reprises, consacre sa *Chronique.* Joseph Iscanus lui dédie sa *Destruction de Troie*, écrite en vers latins assez purs. C'est pour lui que Robert de Crickdale abrége Pline. Il a si bien l'amour de la poésie qu'il ne se contente pas de goûter celle qui vient s'offrir à lui, il va en chercher une toute nouvelle pour les hommes de race française. Les historiens anglais sont pleins de témoignages de son goût pour les vieux récits et les traditions poétiques des Gallois (1), et l'on nous dit qu'il

(1) V. Girald. Cambrensis. « Sicut ab historico cantore britone audiverat antiquo.—Ex gestis Britonum et eorum cantoribus historicis frequenter audiverat. » *Hist. Malmesb.*, apud Gales, p. 295.

allait jusqu'au fond du pays de Galles pour entendre chanter les antiques légendes d'Arthur.

Henri II était en même temps un juge des plus compétents. C'est un témoignage que Benoît, dans sa *Chronique*, se plaît à lui rendre à plusieurs reprises. Il déclare qu'il écrit pour le souverain du monde

> Qui meuz conuist œvre bien dite,
> E bien seant, e bien escrite.

On voit dans le même auteur que le roi se plaisait à se faire lire les œuvres littéraires. Benoît, parlant de sa *Chronique*, exprime le désir de la lire assez bien devant lui pour qu'il ne la blâme ni ne la dédaigne (1).

Et nous ne saurions voir dans les paroles de Benoît une simple flatterie ; son témoignage est confirmé par bien d'autres écrivains du temps. Robert de Crickdale, dans le préambule de son *Abrégé de Pline*, assure que si le roi est invincible dans les combats, dès qu'il a trouvé le repos, il ne cultive pas avec moins d'ardeur la science des lettres (2). Jean de Salisbury, à la veille du jour où il allait partager les épreuves et les ressentiments de Thomas Becket, faisait du roi le plus éclatant éloge (3). On est, du reste, disposé à accepter ces déclarations des écrivains, quand on sait qu'il était lettré aussi bien qu'homme de son temps. Girauld de Barri, qui a été si longtemps en lutte avec lui, le dit en termes exprès : *Citra animi turbationes et iracundiæ motus princeps eloquentissimus, et quod iis temporibus conspicuum est, litteris eruditus* (4).

Sa femme, Éléonore, n'avait pas moins le goût des lettres. Héritière du comte de Poitiers et d'Aquitaine, fille de cette France méridionale où la poésie des troubadours avait alors son plein épanouissement, elle

(1) Et que si devant lui la lise (je la lise)
Kil ne la blasme ne despise.
V. *Chronique des Ducs*.

(2) V. J. Saresb., *Opera omnia*, t. III. *Polycraticus*. Nous n'assignons pas à ce livre la date que lui ont donnée tous les biographes de J. de Salisbury. Ils la placent en 1156 : c'est là une erreur évidente. Ils n'ont pas songé à lire sa dédicace, adressée à Thomas Becket, alors chancelier de Henri II, et où on lit : « dum Tolosam cingitis. » Or, on sait que l'expédition contre Toulouse est de 1159.

(3) V. *Procemium in Def. Plin.*, British Musæum. Ms. Reg. 15, c. XIV. « Siquidem notum est quia cum sis in bellicis negotiis invictissimus, parto otio, non minus es in litterali scientia studiosus. »

(4) V. *Script. fr.*, t. XIII, p. 213. — Giraldus Cambrensis, *Hibernia expugnata*.

avait vu sa jeunesse comme tout entourée de poésie. Un chroniqueur, Richard-le-Poitevin, gémissant sur la captivité où Henri II a jeté la souveraine du Midi, rappelle dans son latin demi-barbare et demi-poétique ces riants souvenirs et cette civilisation aimable: « La cithare a fait place au deuil. Nourrie dans la liberté royale aux temps de ta molle jeunesse, tes compagnes chantaient, tu dansais au son de leur guitare. Reviens si tu peux, reviens à tes villes (1). » Elle se plaisait, nous dit-on, à refaire autour d'elle une image de la patrie absente, de ce Midi si plein de fêtes. Elle s'entourait de troubadours.

Elle protégeait tous les poètes. M. de La Villemarqué nous montre cette reine de la Grande-Bretagne, à laquelle la Guienne, le Languedoc et la Provence étaient aussi soumis, faisant répandre dans toute l'Europe, par la langue et la poésie romane, l'épopée d'Arthur où sa race était représentée, comme l'héritière du roi breton qui avait porté trente couronnes. Elle avait été la protectrice de Wace. Un imitateur anglais du roman de *Brut*, au XIIIe siècle, Layamon, prêtre de Ernley, en parlant des sources diverses de son poème, dit entr'autres choses qu'il a pris un livre qui avait été fait par un clerc français nommé Wace, qui savait bien écrire, et qui donna son œuvre à la noble Éléonore, qui fut la femme de Henri le grand roi.

Benoît semble n'avoir pas été moins favorisé par la reine. Nous avons vu plus haut que c'était à elle qu'il dédiait le *Roman de Troie*, comme à sa protectrice ordinaire.

Il a dû être aussi en grande faveur et en grande familiarité auprès de son puissant époux. Nous en avons la preuve dans l'abdication chagrine de Wace. Nous y pouvons joindre le témoignage de Benoît lui-même (2). Sa reconnaissance éclate à tout instant, et cette reconnaissance même est une preuve de bienfaits reçus. Il parle sans cesse de Henri II sur un ton de respect et d'affection, avec une préoccupation tendre de son approbation, en même temps qu'avec une confiance entière dans son indulgence. Son premier livre se terminait par l'éloge du Roi

(1) V. *Script. fr.*, tom. XII, pages 20-21.
(2) V. *Chron.*, t. II, p. 383, v. 26518.

Or dunge Deus par sa ducor,
Qu'al pleisir seit de mun signor,
Del bon rei Henri fiz Maheut,
Que si benigne, com il seut,
Seit al oïr e al entendre.

et de la sûreté de son goût, par l'expression de l'ardent désir qu'avait le poète de le satisfaire (1). A la fin de l'histoire de Guillaume Longue-Épée, il montre le même dévouement tendre et passionné envers celui qu'il appelle le *bon roi* (2). Il est heureux de voir son œuvre en bonne voie. La tâche est lourde, mais le désir de plaire au roi la rendra légère (3). Il assure qu'il ne forme souhait plus ardent que de raconter sa vie (4). Il appelle sur lui toutes les bénédictions du ciel (5). Nous avons vu (p. 25) avec quel profond attendrissement il parlait des épreuves auxquelles le roi avait été soumis : il y trouve une occasion nouvelle de le glorifier (6).

(1) V. *Chron.*, t. I, p. 79, v. 21570 :

Avantage ai en cest labur
Que al soverein e al meillur
Escrif, translat, truis e rimei,
Qui el mund seit de nule lei,
Qui meus conuist oevre bien dite
E bien seant et bien escrite,
Deus m'i doint faire son plaisir,
Kar c'est la riens que plus desir!

(2) V. *Chron.*, t. I, p. 517, v. 12619 :

Onques est ma pensée esjoie
Kar dès or est l'ovre envaïe.

(3) *Id.*, ibid., v. 12621 :

S'il ne pleust à mon seignor,
Trop i eust aspre labor
E esmaiable e demoranz ;
Mais sis voleirs e sis talanz
Mes jois douçors à acomplir,
Kar riens sus ciel tant ne désir.
Deus m'i dunt tant terme e espace
Que l'ovre li achef e face,
E que si davant lui la lise (je la lise)
Kil ne la blasme ne despise.

(4) *Id.*, ibid., p. 358, v. 7930 :

La est mis cors et là s'atent :
Kar riens ne me porreit tant pleire
Cume les suens faiz a retraire.

(5) *Id.*, ibid., v. 7946 :

L'aimt, e le gart, e le maintienge,
E qu'eissi seit, e si avienge,
Qu'au soen grant pople governer,
Qu'a à défendre et à garder,
Deserve la haute corone,
Que Deus à ses chers amis done,
Durablement od lui sens fin,
En la compaignie serafin.

N'est-ce pas encore de la protection royale qu'il faut entendre ce passage (V. les vers 12709-12711) :

Des or dei core a pleine veile
Kar mult me conduit clere esteile
Qui es haus ciels luist e resplent.

(6) *Id.*, ibid., p. 357, v. 7910.

Des reis humains
Est sor trestoz li soverains,
Sor toz saives, sor toz preisiez,
E sor toz li plus esauciez,
Sor toz poiez et celebrables
Et sor autres li plus loables
Tant est esauciez son haut nom
. . . .
Poi chose est de ceux à lire
Qui avant unt tenu empire.

Quelles marques Benoît a-t-il reçues de la bienveillance royale, et quelle a été sa situation à la cour de Henri II, quelle était sa condition? Nous n'avons pu trouver aucun renseignement précis à cet égard. Seulement après avoir lu attentivement sa *Chronique*, on peut sans témérité affirmer qu'il a été clerc. M. J.-V. Leclerc le croyait positivement ; se demandant si on pouvait attribuer à Benoît une sorte de cantique sur Thomas Becket, il disait : « l'habit qu'il se donne (les neirs dras) indique un bénédictin comme l'était le célèbre rimeur du XII[e] siècle. » M. Fr. Michel, de son côté, remarque que Wace lui a donné le titre de maître, comme il se le donne à lui-même. On peut ajouter qu'un clerc seul devait être aussi familier avec la latine, que le supposent ces habitudes de traduction et la longueur même de la tâche accomplie (1). Son savoir, il est vrai, est très-relatif, et Benoît se montre parfois un assez médiocre latiniste. C'est à lui qu'est due cette invention, qui a fait fortune au moyen-âge, d'un Cornelius, neveu de Salluste ; c'est ainsi qu'il traduit Cornelius Nepos Sallustio suo. Mais quelqu'idée que ces erreurs puissent nous donner de sa latinité, il n'y avait qu'un clerc qui pût avoir ces connaissances et cette persévérance.

Benoît, du reste, a mis une certaine coquetterie à revendiquer ses mérites en ce point, et à marquer lui-même toutes les difficultés de sa tâche :

(1) V. *Chron.*, v. 26533. On lit encore t. I[er], p. 78, v. 2123 :

> Grant est l'estudie e le laburs ;
> Grant esmaiz sereit a plusurs,
> De si faite ovre translater :

et ailleurs :

> Soffert i ai grant labur.

Wace en disait à peu près autant de son côté (V. *Rou*, v. 2104) :

> La geste est grande, lunge, e grieve a translater
> Mais len me porreit bien mon engien aviver :
> Mult mest doux li travail, quant jo kuid conquester.

Et au vers 10439 :

> Lunge est la geste des Normanz
> Et a metre est grieve en romanz.

Et au vers 10461, là où il nous donne sa biographie :

> Lunge est la geste ainz k'ele fin't.

Tous deux, du reste, avaient pu prendre la première idée de ces plaintes dans Orderic Vital.

... Ce sai bien, si m'est avis
C'un mult sage home e mult apris
Faut a poi dire assez sovent,
Si qu'il en pert par jugement;
Et je, qui nuit et jor ne fin,
Qui si *trois encombros latin*,
Se je i mesfaz n'est pas merveille;
Kar riens, for Deu, ne m'i conseille.

Et pour mieux faire acte de connaisseur, il signalait les lacunes de Wace: par exemple dans ce passage que nous avons cité page 24, lorsqu'il traduisait lui-même, d'après Dudon, le sermon adressé par Richard aux Danois, que son prédécesseur s'était contenté d'indiquer.

Nous trouverions une indication nouvelle de sa condition dans le soin qu'il a de relever, à propos de chaque prince, les dons qu'il a faits aux églises. C'est là un des mérites qu'il loue en Guillaume-le-Conquérant, et il regrette de n'avoir pas le temps de l'exposer avec détail (1). S'il fait l'éloge de Guillaume-le-Roux, il note que ses brillantes qualités ont été ternies par la guerre qu'il a faite au clergé et à toutes les maisons religieuses (2). Il rappelle ses démêlés avec saint Anselme et rapproche ce récit de celui de la mort du prince pour y faire sentir une punition divine. Il raconte avec complaisance le songe qu'eut Guillaume la veille de sa mort, son entretien avec l'évêque de Rochester, les conseils et presque le sermon de celui-ci (3) et cette croyance répandue à une révélation miraculeuse de la mort du persécuteur, faite au moment même à Hugues, abbé de Cluny, chez qui se trouvait saint Anselme.

Au contraire, il loue fort le roi Henri I[er],

Qui tant ama Deu e servi (4).

Et il énumère avec soin les églises qu'il bâtit, les abbayes qu'il fonda

(1) V. *Chron.*, t. III, v. 39205.
(2) *Id.*, ibid., v. 40432.
(3) *Id.*, ibid., p. 325-342.
(4) *Id.*, ibid., v. 40442 et surtout les vers qui terminent le morceau :

Si fu li dux reis liberaus,
Si vers saintes gens comunaus, etc.

ou qu'il enrichit de ses dons. Il a pris le même soin à enregistrer toutes les pieuses fondations de Richard I[er] (1). Enfin, quand il raconte le mariage de Guillaume et de Mathilde, et la condamnation ecclésiastique dont il fut l'objet, désarmé par la vue de ces deux belles abbayes qu'ils ont bâties à Caen, « riches, belles et bien servies », il espère que Dieu leur aura pardonné le mépris qu'ils ont fait des lois de l'Église (2).

On peut signaler, en outre, en maint endroit de son livre, un ton de religieuse gravité qui pourrait être une indication de plus. Son vers, tout imparfait qu'il est encore, ne manque pas de majesté quand il parle de Dieu (3). Comme un Bossuet du XII[e] siècle, il se plaît à montrer, dans les malheurs des peuples, la main de Dieu, et la juste punition de leurs iniquités. C'est là l'enseignement qu'il tire du récit des effroyables dévastations des Normands (4). On retrouve ailleurs un développement analogue. Le poète aime à terminer les divers livres de son histoire par des méditations morales et philosophiques de ce genre. Lorsqu'il a raconté comment Robert meurt empoisonné à Nicée, il ajoute :

Si sunt trespassé li vaillant,
Li fort, li riche, li puissant.

(1) V. *Chron.*, t. II, p. 362.
(2) *Id.*, ibid., v. 35173-35176.
(3) Par exemple, dans ces vers :

Deus qui justz est, purs e igaus,
E reis de toz les reis mortaus,
Par qui regnent et regneront
Cil qui furent et qui seront.

Et encore au début de son deuxième livre :

Quant la supernelle providence
. . . De la haute majesté,
En quei Deus maint en trinité,
Reis des Angels, faitres del mund,
Peres des choses qui y sunt,
Qui tut governe et tut ordeine,
Qui tutes riens vivans asene,
Dunt tut biens vient et crie et naist,
Et qui tut fait, quanques loi plaist.

(4) *Id.*, t. I, p. 76, v. 2075 :

Ceste grant mesaventure,
Vile e huntuse a demesure,
Esteit eissi à avenir :
Kar Deus le voleit consentir.
Par leur granz infidelitez,
E par leur granz iniquitez,
Furent il del tut afliz,
E morz, e vencuz, e hunis,
Qu'il coneussent lur desleiz,
E lur mesfaiz, e lur nonfeiz,
E lur orgueilz, e lur mautez,
Lur orribles perversitez :
Pur ceo avint ceste feiée
Que de vils gent, de reneiée,
Fussent destruit, mort e veincu.

Certe chose est, si savon bien,
Que mort n'esparne nule rien;
Tot muert, tot vait et trespasse
For Deu servir e Deu amer, etc. (1).

Ce ton, qui est celui qui règne généralement dans la *Chronique* de Benoît, semble indiquer suffisamment un homme appartenant à l'Église, et comprenant toute la gravité de son état. Lui-même, d'ailleurs, dans le *Roman de Troie*, semble nous dire expressément que c'était bien là sa profession. Dans la description qu'il fait de la ville de Troie, sa formule ordinaire : « comme je trouve lisant », est remplacée par celle-ci : « ce trovent li clerc lisant. »

Quant à cette étrangeté d'un clerc racontant avec tant de complaisance les galantes aventures de Médée, de Briseida, ou d'Achille, non-seulement cela n'avait rien de choquant pour le moyen-âge, mais en particulier à cette cour de Henri II les exemples abondent. Pour n'en citer qu'un seul, Gautier Map, qui passe pour avoir le premier raconté les aventures des chevaliers de la Table-Ronde, et dont le *De Nugis curialium* est, en certains passages, un des ancêtres des *Contes de Perrault*, Gautier Map était archidiacre d'Oxford.

Cette condition sociale, vaguement indiquée, fait songer à un autre personnage du même nom que l'histoire littéraire nous présente à ce moment, à un autre Benoît qui est mort abbé de Peterborough. Il y aurait une tentation assez naturelle à les réunir ; l'histoire de Benoît de Sainte-More se complèterait ainsi tout à coup, et les dates et bien des faits de leur vie s'y prêteraient à merveille. Ils ont vécu en même temps. Benoît de Sainte-More a été bénédictin, selon M. V. Leclerc ; celui dont nous parlons ici a été abbé d'un monastère de l'ordre de St-Benoît. Benoît de Sainte-More annonce, en divers endroits de son livre, qu'il

(1) On reconnait là le thème que développera sans cesse Bossuet dans ses *Oraisons funèbres*, entr'autres dans celle du prince de Condé. Voir aussi dans la *Chronique*, à propos du naufrage de la *Blanche-Nef* et des enfants de Henri Ier, sur l'inconstance de la fortune :

E cum les joies terriennes
Sunt estranges e alienes,
Fauses, decevans, e muables,
A qui plus aime poi estables.

voulait écrire la vie de Henri II. Le plus important ouvrage qu'ait laissé Benoît de Peterborough, est une vie de ce prince (1).

Il est vrai que ceux qui ont parlé de Benoît de Peterborough ne citent de lui que des livres latins, mais nous savons que notre Benoît était très-familier avec cette langue, et il n'y a rien d'impossible à ce qu'il ait été à la fois écrivain religieux et historien en latin, et poète en langue vulgaire. Nous citions à l'instant l'exemple plus ou moins légendaire de Gautier Map, qui se trouve dans ce cas. Mais chacun d'eux a, de son côté, une histoire complète, indépendante, et on ne voit pas trop le point de contact, le point par lequel on pourrait les réunir. Nous trouvons le Benoît dont nous parlons ici, en 1175, prieur de l'église de la Ste-Trinité de Cantorbéry (2). En 1177, le roi lui donne l'abbaye de Peterborough (3). Il est signalé parmi les personnages qui assistaient au couronnement de Richard-Cœur-de-Lion (4). On nous dit que ce roi lui était fort attaché, qu'il l'honorait de sa familiarité, le regardait comme un de ses plus fidèles amis, qu'il avait pour lui un attachement tout filial et lui donnait même souvent le titre de père (5). L'historien de l'abbaye de Peterborough parle avec éloge de ses mœurs, de son administration

(1) « Benedictus abbas Petroburgensis, *De vita et gestis Henricii II* primum edidit Thomas Hearnius, Oxonii MDCCXXV, 2 vol. in-8°. — Dans la collection qui a pour titre : « Rerum Britannicarum medii ævi scriptores, Gesta Regis Henrici II, » Le docteur Giles a publié *Benedict of Peterborough edited from the Cotton.* M^ss^ London, 1807, 2 vol. Outre sa *Chronique,* il a donné de lui l'*Histoire de la Passion de Thomas Becket* et quelques lettres. Il assure, dans sa préface, que D. Brial faisait bien peu de cas de l'édition de Hearne (underrated). L'ouvrage de Benoît commence ainsi : « Anno ab incarnatione domini 1170 Henricus rex Angliæ filius Mathildis imperatricis tenuit curiam suam apud Namnetim in Britannia, etc. » — On a quelquefois confondu Benoît de Peterborough avec Benoît de Sansetun, chapelain de Jean-Sans-Terre et évêque de Rochester en 1215.

(2) V. Baleus, *De scriptoribus maj. Brytanniæ*, cent. III, l. II, p. 246. « Primum fuit cantuarensis prior vel cœnobiarcha. — V. aussi Pitseus, *De illustribus Angliæ scriptoribus*, p. 271, oct. 18, n° 288 — Leland suppose qu'il avait été en grande familiarité avec Th. Becket.

(3) V. Leland, *De scriptor. Britan.*, p. 217. Abbas factus anno d. 1177. — *De Vita Henrici*, ed. Hearnius, p. 210, anno MCLXXVII. « Eadem die Dominus rex ibi concessit Benedicto priori ecclesiæ sanctæ Trinitatis Cantuariæ, abbatiam de Burgo. »

(4) *Rerum Britan., med. æv. script. Gesta regis Henri II,* tom. II, 79. Parmi ceux qui assistent au couronnement figure « Benedictus abbas de Burgo », dans l'éd. de Hearnius, p. 556.

(5) V. Roberti Swafhami, *Historia Cœnobii Burgensis*, tom. II. Script. Historiæ Anglicanæ a Josepho Sparkio editorum. « Erat enim dicto regi (Ricardo) valde specialis amicus et familiaris; in tantum ut ipsum dictus rex patrem suum vocare solebat », et plus loin il est dit : « A dicto rege tanquam pater bonus et amicus fidelissimus diligebatur.

épiscopale, de ses rapports avec les princes, et nous le montre très-empressé à enrichir la bibliothèque du couvent, *plurimos libros scribere fecit* (1), et à faire élever une église. Il mourut à la fin de septembre 1193, *in die sancti Michaelis* (2). Il a composé plusieurs livres latins, cette Chronique de son temps, dont nous parlions tout à l'heure, qui commence en 1190, dans l'année qui a précédé la mort de Becket, et finit à l'année 1192, chronique précieuse par la gravité du récit, le sérieux et le bon sens du narrateur, la quantité de documents officiels qu'elle renferme; il a laissé, en outre, une vie de Thomas Becket et une relation de ses miracles (3). On ne dit nulle part qu'il ait jamais écrit en français. Il n'y a rien dans tout cela qui répugne absolument à ce qu'on le confonde avec Benoît de Sainte-More; mais il n'y a rien non plus qui nous autorise positivement à le faire.

Avant d'en finir avec la *Biographie de Benoît de Sainte-More*, il nous reste à trancher une dernière question. Nous avons revendiqué pour lui la propriété de deux grandes œuvres : la *Chronique des ducs de Normandie* et le *Roman de Troie*. N'a-t-il composé que ces deux poèmes, ou convient-il de lui en attribuer d'autres encore? Est-il l'auteur de l'*Eneas*, comme on l'assure généralement? Convient-il de réclamer pour lui le *Roman de Thèbes*? A-t-il écrit cette vie de Thomas Becket, signée du nom de Benoît, que M. F. Michel a publiée à la suite de la *Chronique des ducs de Normandie*, sans la lui attribuer? Est-ce lui qui a, comme le voulait l'abbé de La Rue, écrit cette espèce de chant d'adieu d'un chevalier partant pour la croisade, qui se trouve inscrit à la suite d'un exemplaire de la *Chronique*?

La question, au premier abord, peut paraître superflue. Quand on songe que la *Chronique* a 44474 vers, que le *Roman de Troie* en compte plus de 30000, que l'on arrive ainsi pour ces deux poèmes seuls au

(1) V. Robert Swafhami, *Historia cœnobii Burgensis*, t. II, p. 97. Entre autres, *Petri Heliæ de grammatica cum multis aliis in uno volumine*.

(2) Id., *ibid.*

(3) *De Vita sancti Thomæ cantuarensis et Passione liber unus.* — *De ejusdem post mortem miraculis liber unus.*—V. sur Benoît de Péterborough, outre les écrivains que nous avons cités, Gerardus Joannes Vossius, *De Historicis latinis*, p. 398. Lugd. Batav., 1627, in-4°. — Possevinus — Gulielmi Cavei, *Hist. lat.*, t. II, p. 596. Genev., MDCCXX. — Th. Wright, *Bibl. litt. Brit.*, p. 359. — Gervas. apud Warton, A. Sacr., vol. I, p. 138.

chiffre effrayant de 75000 vers; il semble qu'il y ait là de quoi satisfaire amplement les ambitions d'un poète et surtout de son biographe.

Mais il convient de remarquer tout d'abord, comme le faisait M. Demogeot, que ses vers n'ont que huit syllabes, ce qui réduit déjà le total presque de moitié; et surtout, que l'argument qui serait d'une grande valeur s'il s'agissait d'un écrivain des âges classiques,

Vingt fois sur le métier remettant son ouvrage,

en a beaucoup moins quand il s'agit du moyen-âge, dont les compositions rappelleraient tout au plus le poète dont parle Horace, et qui souvent dictait deux cents vers sans s'arrêter, *stans pede in uno.* Les vers du XII[e] siècle, en effet, étaient un peu plus faciles à écrire qu'une prose qui a conscience d'elle-même; on n'y voit nulle part la trace d'un travail de style; l'auteur ne craint pas de répéter sans cesse les mêmes formules; à chaque instant vous rencontrez de ces vers de remplissage, pour ainsi dire frappés à l'emporte-pièce, que l'écrivain a déjà employés, que d'autres avaient employés avant lui; les auteurs eux-mêmes ne semblent pas avoir attaché la moindre importance à la forme de leurs créations; elle était, sans aucun scrupule, sans cesse remaniée, et c'est pour cela même que l'idée de la propriété littéraire paraît à peine avoir existé au moyen-âge; que tant d'embarras nous ont été réservés, et que la recherche de la paternité poétique y est devenue si difficile et tant de fois illusoire. Il faut noter enfin que le rival malheureux de Benoît, Maître Wace, n'a pas écrit seulement le *Brut* en 15300 vers, le *Rou* en 16547 vers, et la *Vie de saint Nicolas,* et la *Conception de la Vierge,* mais qu'il avait, en outre (c'est lui qui nous le dit), composé une foule de romans :

De romanz faire m'entremis,
Mult en escris et mult en fis.

Ajoutons que l'auteur d'un J. César, traduction ou imitation de Lucain, en 10000 vers, nous avertit qu'il a consacré quatre mois à son œuvre :

Denz IIII mois fu accomplis.

Nous pouvons donc, sans scrupule, examiner les divers points de la question, à commencer par l'*Eneas*.

Ici Benoît a pour lui la *possession*. Tous ceux qui ont parlé de l'*Eneas* y ont, sans hésiter, attaché son nom. Ainsi ont fait l'*Histoire littéraire de la France*, M. Paulin Paris (Manuscrits de la Bibliothèque du Roi); Bartsch dans sa *Chrestomathie française;* M. Pey dans son *Essai sur li Romans d'Eneas*, etc. Cependant, comme aucun d'eux n'apporte de preuves à l'appui de cette affirmation, il est utile, il est nécessaire de reprendre la question comme si elle n'avait jamais été tranchée.

Marquons tout de suite qu'après l'avoir étudiée soigneusement et en grand détail, le résultat auquel nous arriverons sera cette même opinion courante, qui devra seulement en être fortifiée; que même, quelque regret que nous puissions éprouver, nous serons forcément moins affirmatif que nos prédécesseurs, que nous n'avons rencontré aucun argument décisif, que nous n'apportons qu'une suite de probabilités, mais qui, s'appuyant et se complétant l'une l'autre, sans prétendre devenir une certitude, en approchent cependant autant qu'on peut le faire en ces délicates matières.

Il faut remarquer, avant tout, qu'un grand élément d'information nous manque. L'*Eneas* n'est point signé. Dans le procès engagé tout à l'heure nous avions un nom; il s'agissait uniquement de savoir si Benoît et Benoît de Sainte-More n'étaient qu'une seule et même personne. Ici la question est bien plus compliquée et plus embarrassante. Il faut rendre un nom à l'anonyme.

Cet anonyme seul est déjà une grave objection à la revendication de l'*Eneas* pour Benoît de Sainte-More. Comment, en effet, cet homme que nous voyons dans le *Roman de Troie* si soigneux de signer son œuvre ne s'est-il pas nommé dans celle-ci? Nous présentons l'objection avec toute sa force, sans la débattre encore, et en laissant à la suite de la discussion le soin d'y répondre, en faisant pourtant remarquer qu'il est tout d'abord une réponse qui se présente, de la valeur exacte de l'objection. Nous verrons tout à l'heure que l'*Eneas* est antérieur aux deux œuvres dont nous nous sommes déjà occupé. Or, nous avons déjà vu que, dans la *Chronique*, Benoît ne s'est pas nommé non plus, que son nom nous était donné seulement par deux des sommaires du manuscrit

et par Wace, son rival. On peut supposer que c'est seulement assez tard que, se voyant disputer la propriété de ses œuvres, il s'est décidé à se nommer dans la troisième.

Nous écarterons avant tout de la discussion un argument qui a pourtant évidemment pesé d'un grand poids sur la décision de tous ceux qui ont parlé de l'*Eneas* : c'est qu'il se trouve dans les manuscrits réuni au *Roman de Troie*. C'est ainsi qu'on le rencontre dans le manuscrit 60 de la Bibliothèque impériale (1). Il vient immédiatement après, sans prologue, sans introduction ; il commence comme une continuation de l'autre :

Quant Menelas ot Troie assise,
Onc n'en torna tres qu'il l'ot prise,
Gasta la terre et le regné.

Et le préambule, très-gauchement fait du reste, du manuscrit qui réunit le *Roman de Thèbes*, celui de *Troie* et l'*Eneas*, les résume tous trois comme ne formant qu'un seul ouvrage, comme si chacun d'eux n'était que la suite du précédent. Mais ce sommaire, bien postérieur aux poèmes (XVe siècle), ne saurait constituer un argument pas plus que le rapprochement des deux textes dans le même volume. On sait, en effet, comment les recueils manuscrits du moyen-âge se sont la plupart du temps formés au hasard, et combien d'œuvres disparates, non-seulement par le nom des auteurs, mais par les sujets et les dates, s'y trouvent confusément entassées.

Lorsque les copistes ont prétendu y mettre de l'ordre, préoccupés uniquement de former un corps d'histoire avec des compositions tout-à-fait étrangères l'une à l'autre, et s'inquiétant peu des embarras qu'ils pourraient créer à la postérité, ils ont souvent réuni les écrits des provenances les plus diverses, sans se soucier aucunement des écrivains (2).

(1) De même dans un exemplaire manuscrit de la Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, n° 250, on trouve réunis le *Roman de Troie*, l'*Eneas*, le *Brut*. Et le Catalogue dit : Les trois romans semblent se continuer et n'en faire qu'un.

(2) Quelques-uns de nos manuscrits du *Roman de Troie* nous offrent des exemples frappants de ces confusions. Le n° 794 contient *Erec et Enide*, la *Charrette*, *Cliges*, le *Chevalier au Lion*, *Athènes*, le *Brut*, les *Empereurs de Rome*, *Perceval le vieil et la suite*, le *Roman de Troie*. Dans le n° 1450, il

Nous ne dirons pas non plus que celui qui avait commencé par raconter les épreuves des fugitifs de Troie devait être naturellement amené à retracer cette guerre même qui leur avait enlevé leur patrie, et qu'il devait regarder cette histoire comme sienne du droit de son premier succès.

Nous chercherons dans les textes seuls de l'*Eneas* et du *Roman de Troie* quelques indications précises.

Le *Roman de Troie* nous apprend tout d'abord une chose, c'est que l'*Eneas* lui est antérieur (1). L'auteur, en effet, écrit :

... Et Eneas s'en fu ralez,
Issi con vos oï avez,
Par mainte mer o sa navie.
Tant quil remest en Lombardie (2).

Ainsi, avant le *Roman de Troie*, le *Roman d'Eneas* existait. Nous en avons ici une preuve sans réplique. Nous n'en voulons pas tirer d'autre conclusion pour le moment (3). Nous ne voulons pas de cette mention faite par Benoît, conclure qu'il renvoie le lecteur ou l'éditeur à une œuvre de lui-même. On sait que les trouvères ont souvent ainsi et à peu près en ces termes rappelé des compositions antérieures, sans en revendiquer pour cela la propriété. Seulement rapprochée d'autres indications, celle-ci prendra une importance particulière.

L'*Eneas* a dû être l'œuvre d'un normand. Les textes que nous en possédons aujourd'hui sont purement français; mais en les regardant de près, on s'aperçoit aisément qu'ils ont dû exister d'abord dans une rédaction normande. On peut leur appliquer la remarque que nous avons faite déjà pour le texte du *Roman de Troie.* On n'y trouve pas un imparfait de la première conjugaison rimant avec un parfait d'une con-

est réuni au *Roman de Rou*, à *Erec*, à *Perceval*, etc. : dans le n° 1553, à des poésies pieuses : dans le n° 821, à des traités en prose, à des poèmes religieux ou moraux : *Caton*, *Boece*, la *Passion*, le *Livre des Rois*, etc., etc.

(1) Cela est d'autant plus intéressant à remarquer qu'on croit généralement le contraire. Un savant critique, M. Leroux de Lincy, *Descript. des manuscrit du Brut*, p. XXIII, écrit à propos de l'*Eneas* du manuscrit de 1450 : « Il fait suite au *Roman de Troie*, et c'est visiblement dans ce but qu'il a été composé. »

(2) V. plus loin le *Roman de Troie.*

(3) V. *Li Romans d'Eneas*, p. 37, v. 26-27. Nous renvoyons au texte de M. Pey plutôt qu'aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, parce qu'il sera plus facile au lecteur de recourir au premier.

jugaison différente. Les imparfaits de la première conjugaison s'y trouvent régulièrement réunis par la rime. Enfin, signe plus décisif encore, on en trouve quelques-uns que le copiste a été obligé de conserver, parce qu'ils rimaient avec un mot terminé en *ot*. Ainsi

> Demanda li se ele amot :
> Cele li dit qu'onques ne sot (1).

Et plus loin :

> Et aperceust que l'esgardot,
> Et sospira, que plus n'i pot.

Le livre a dû être écrit à la cour de Henri II et vers le temps de Jean de Salisbury et de Girauld de Cambrie. J'en trouve la preuve dans la grande importance donnée à un certain détail de mœurs très-particulier et très-caractéristique. Lorsqu'Amata, ennemie d'Énée ici comme dans l'*Énéide*, veut étouffer la passion naissante de sa fille pour le Troyen, elle accuse celui-ci d'un vice abominable. Cette imputation étrange, sur la voie de laquelle Virgile n'avait pu mettre le poète, et surtout la longue insistance de celui-ci, resteraient pour nous sans explication possible, si nous ne retrouvions des plaintes analogues dans des contemporains de Benoît de Sainte-More, si nous n'y voyions surtout qu'on attribuait ces abominations aux Gallois, qui se prétendaient alors même les vrais descendants des Troyens.

Dans la *Description du pays de Galles* par Giraud de Cambrie, on lit les phrases suivantes : « A peccatis urgentibus, et præcipue detestabili illo et nefando sodomitico, divina ultione, tam olim Trojam quam postea Britanniam amiserunt. Legitur enim in Romana historia quod Constantinus imperator Occidentali imperio B. Silvestro (sic) et successoribus suis, cum, Urbe relicta, Trojam reædificare proponens, ibique Orientalis imperii caput erigere volens, audivit hanc vocem : Vadis reædificare Sodomam. De Mailgone quoque Britonum rege aliisque plurimis in historia Britonum legitur eodem vitio laborantibus (2). » Jean de Salisbury,

(1) V. *Li Romans d'Eneas*, p. 55, v. 1 et 2.

(2) V. *Anglia sacra*, t. II, p. 451. — Giraldus Cambrensis, *De Illaudabilibus Walliæ*, cap. VII.

dans son *Polycraticus*, signale aussi avec un grand luxe de détails les mêmes dépravations : « Cum auctoribus suis quos Sodoma devoravit.... Sexus perdidit locum.... Venus mutatur in alteram formam (1). »

Et qu'on le remarque bien : nous ne prétendons pas dire que ce soit là un fait absolument spécial au temps de Henri II. Malheureusement cette triste accusation se retrouve à différents moments du moyen-âge. Nous la voyons dès le Xe siècle se faire jour dans les écrits de Gerbert, et bien d'autres la répètent. Ce qui fait à nos yeux l'importance de notre observation, c'est la réunion de circonstances que nous signalons.

On voit que le cercle se resserre de plus en plus. L'*Eneas* est antérieur au *Roman de Troie;* il est d'un auteur normand; il a été probablement écrit à la cour de Henri II. Ajoutons maintenant qu'il offre avec le *Roman de Troie* des rapports de composition singuliers.

Benoît de Sainte-More, racontant la guerre de Troie, a banni les dieux de son poème. Cependant, comme il sent bien qu'il faut parler aux imaginations, au merveilleux homérique il en a substitué un autre. Il éblouit son lecteur par la richesse de ses peintures, il sème l'or, les pierres précieuses, et il se plaît à décrire des inventions singulières, fantastiques, qu'il attribue aux enchanteurs, mais qui relèvent plutôt d'une mécanique ingénieuse que de la féerie. Il y joint les étonnements de l'histoire de la nature, telle que la connaissait le XIIe siècle, telle que la peignaient les *Volucraires*, les *Bestiaires*, les *Lapidaires*, prêtant aux plantes et aux animaux des vertus et des puissances singulières, etc. Enfin, il introduit bon gré mal gré dans ces sujets antiques des peintures galantes.

L'*Eneas* n'a sous ce rapport rien à envier au *Roman de Troie*. Les descriptions y ont la même splendeur; elles sont même parfois plus riches dans le premier poème, comme si dans le second l'auteur sentant qu'il court risque de se répéter, usait plus discrètement de cette ressource. Carthage, telle que la décrit le poète, ressemble tout-à-fait à Troie. On a apporté la même magnificence dans la construction de ses murailles. On y voit également briller les marbres les plus précieux et des couleurs les plus éclatantes, couverts des plus précieuses sculptures; on y voit

(1) V. J. Saresber, *Opera omnia*. Oxonii, Parker, 1848, t. III, p. 206.

reluire l'or, le vermillon et l'azur. Le poète y ajoute un détail emprunté à cette prétendue érudition qu'il se plaît des deux côtés à étaler :

Tot environ ont fait trois rans
De maignetes (1), par molt grant sens ;
Li magnete est de tel nature,
Ja nus hom armés n'i venist
Que la piere a soi ne traisist ;
Tant n'i venissent à haubers
Ne fussent lues al mur ahers (2).

Voilà qui laisse bien loin derrière soi, il faut l'avouer, les inventions modernes, les plaques de fer, les cuirasses et les blindages.

Le palais de Didon ne le cède en rien à celui de Priam. Le pin qui se trouve à la porte du dernier rappelle même à peine la vigne merveilleuse dont on peut voir la description dans l'*Eneas*, dont le cep est d'or, dont les grappes merveilleuses sont faites de pierres précieuses, et sur les branches de laquelle dix mille oiseaux en or émaillé, de toute taille et de tout plumage, font entendre une harmonie ravissante (3).

On trouve des deux côtés les mêmes fantastiques merveilles, où la féerie et la mécanique se mêlent. La description de la sépulture de Camille, dans l'*Eneas*, ce *colons* (pigeon) d'or qui retient dans son bec la chaîne à laquelle est suspendue la lampe qui toujours brûle sur la tombe, et qui ne tombera que le jour où un archer « tresgeté par grand art », assis en face du pigeon sur un perron de marbre, lui décochera la flèche qu'il tient toujours dirigée contre lui ; cette invention rappelle tout-à-fait les fantastiques merveilles de la *Chambre de Beauté*, telles qu'on pourra les lire plus loin dans le *Roman de Troie*.

Il est vrai que ce genre d'embellissements n'est pas absolument particulier aux deux poèmes. On retrouve, par exemple, dans un des plus charmants poèmes du XIII[e] siècle, dans *Floire et Blanceflor*, le *Paul*

(1) *Aimant.*

(2) V. Pey, *Essai sur li Romans d'Eneas*, p. 6.

(3) V. *Id.*, p. 8. — Il est à remarquer que la vigne d'or figure dans Dictys, le livre que traduira Benoit dans le *Roman de Troie*. C'est le présent qu'offre Priam à Euripylus, fils de Telephe, pour le décider à venir à Troie : « Vitem quamdam auro effectam et ob id per populos mirabilem. » Dictys, liv. IV, ch. XIV. C'est là un souvenir historique. Aristobule avait offert à Pompée une vigne d'or.

et Virginie du moyen-âge, des peintures analogues, la même richesse de descriptions, les mêmes prodiges féeriques (1). Mais on ne saurait invoquer l'autorité de ce petit poème contre Benoît de Sainte-More; car il est certainement postérieur. Quand on ne le saurait pas d'ailleurs, on en trouverait dans le livre même des preuves incontestables. La coupe que, dans la première des deux rédactions publiées par M. Du Méril, les marchands donnent en échange de *Blanceflor*, est décorée de scènes empruntées au *Roman de Troie* (2), et on y voit certains traits que le poète n'a pu prendre à la tradition antique, mais au poème français, comme « le riche doignon de Troie », souvenir évident de la brillante description de Benoît. Et l'auteur de *Floire* réunissant, comme nous le faisons ici, les deux poèmes, nous dit que cette coupe

Li rois Eneas l'emporta
De Troies, quant il s'en ala,
Si la dona en Lombardie
A Lavine qui fu sa mie.

Et sur le point particulier qui nous occupe, l'auteur anonyme de *Floire et Blanceflor* n'est de la façon la plus évidente que l'imitateur de Benoît de Sainte-More; il procède tout-à-fait de lui.

Quant aux prodiges de Virgile, l'enchanteur qu'on pourrait invoquer à ce propos, ils n'ont rien de commun avec ceci. Ce sont, en effet, des prodiges; ce ne sont pas ces inventions ingénieuses où une mécanique compliquée et plus ou moins fantastique semble avoir plus de part que la magie. Nous en dirons autant de certains récits épars dans le *Violier des histoires romaines* et dans d'autres livres du moyen-âge (3). Outre que les récits sont pour la plupart postérieurs, ce qui nous frappe surtout

(1) V. *Floire et Blanceflor*, publié par Éd. Du Méril, Paris, 1856. — V. en particulier pour les riches descriptions *La Tombe de Blanceflor*, p. 23, v. 542-580; *La Tour des Pucelles*, p. 65, v. 1595; *Le Harnais du cheval de Floire*, p. 40, v. 965-1000; — et, pour les détails féeriques, *La Tombe de Blanceflor*, p. 23, v. 580-653; *Le Verger de l'Émir*, p. 71, v. 1720.

(2) V. *Ibid.*, p. 19, v. 440 et suiv.

(3) Par exemple, dans le *Roman d'Abdalane*, de la fin du XIII[e] siècle, peut-être traduit d'un original latin qui aurait existé en 1228. On y voit un bon nécromancien revenant de Tolède, une couronne magique destinée à descendre sur la tête de celui que les dieux désigneront pour souverain d'Abdalane, deux figures monstrueuses qui vomiront une horrible écume sur les usurpateurs, des monceaux d'or et d'argent devant les pas de l'élu du ciel, une vierge qui devait ouvrir son cœur dès qu'il paraîtrait.

ici, ce qui rapproche pour nous les deux poèmes, évidemment voisins par la date, c'est l'importance semblable donnée à ce genre de développements, c'est la place toute particulière qu'ils y occupent, c'est la complaisance avec laquelle l'auteur s'y arrête. C'est qu'il en fait un des éléments essentiels de son œuvre. Nous reviendrons, du reste, plus loin sur cette question.

Des deux côtés, par un anachronisme hardi, l'auteur introduit l'amour chevaleresque dans les sujets antiques, comme il l'avait introduit déjà dans les récits de Dudon de Saint-Quentin, d'Orderic Vital et de Guillaume de Jumiéges, qui n'avaient jamais songé à pareille chose. La peinture des amours de Lavinie et d'Énée fait songer aux tableaux du même genre que l'auteur du *Roman de Troie* introduit dans son poème, aux aventures amoureuses de Jason, de Pâris, de Troïlus et d'Achille. On retrouve des deux côtés la même complaisance à peindre ces tendresses; le même mélange de naïveté, de malice, de délicatesse parfois, unies à la rudesse et à la grossièreté persistante des mœurs; ces monologues où il y a de la finesse, parfois même de la subtilité, une analyse déjà pénétrante, et qui cependant ne ressemblent pas aux peintures analogues de la Table-Ronde.

Enfin, dans l'*Eneas* on retrouve, comme dans le *Roman de Troie*, le même esprit de sagesse, ramenant les inventions les plus hardies de la poésie antique aux proportions d'événements vraisemblables et naturels, et supprimant l'intervention des dieux : le sévère bon sens normand corrigeant et expurgeant la poésie.

Nous devons cependant reconnaître qu'on peut élever encore une autre objection. Si l'*Eneas* et le *Roman de Troie* sont l'œuvre d'un seul auteur, comment a-t-il fait jouer un si triste rôle dans le second au personnage qui était le héros du premier ? Comment a-t-il pu le représenter comme le Ganelon du *Roman de Troie?* Ce serait lui supposer la mémoire bien courte que d'imaginer qu'il avait oublié le premier poème en composant le second. Mais à cela on peut répondre que la difficulté resterait la même si on admettait que les deux auteurs sont différents; que faisant allusion à l'*Eneas*, il eût dû protester contre l'erreur où était tombé son devancier; qu'avec cette disposition qu'ont les trouvères à se faire valoir aux dépens de leurs rivaux, il n'eût pas

manqué de montrer comme il avait des renseignements plus exacts et plus complets; que, s'il a gardé le silence sur ce point, c'est qu'il avait justement à ménager un auteur auquel il portait intérêt, que dans l'*Eneas* même il n'a pas craint d'élever contre Enée une accusation des plus odieuses. Et enfin et surtout, la grande raison à faire valoir, c'est que Benoît de Sainte-More est un traducteur, appartenant à un âge où la foi l'emporte sur la critique, où l'on est plein de vénération pour tous les monuments du passé, où les trouvères justifient leurs plus monstrueuses inventions en disant qu'ils les ont trouvées dans un livre en une armoire. Il reproduit ses auteurs, sans s'inquiéter si celui qu'il a suivi d'un côté contredit celui qu'il a suivi de l'autre ; à tous les doutes il répondrait volontiers : « C'était écrit » (1).

Tout cela ne constitue pas encore une démonstration, mais une simple présomption. Nous la donnons pour telle. Le vieux *distinguo* de la scholastique, tant critiqué, mais qui avait pourtant son mérite (car une bonne distinction est le fondement de toute connaissance), trouve bien ici sa place. Si, pour la *Chronique* et le *Roman de Troie*, nous avons pu affirmer l'identité des deux auteurs, ici nous nous contenterons de dire : il n'est pas impossible que l'auteur du *Roman de Troie* ait été aussi l'auteur du *Roman d'Eneas* (2).

(1) Aux preuves d'antériorité de l'*Eneas* que nous a fournies le texte du *Roman de Troie*, et que confirme l'autorité de l'imitateur allemand Herbort von Fritslar, renvoyant de son côté, dans le même endroit, à un poème allemand antérieur, l'*Emigration d'Enée*, on pourrait en joindre d'autres, tirés de l'*Eneas*. En effet, des nombreuses allusions à la ruine de Troie qu'on y rencontre, pas une ne se rapporte au grand poème de Benoît. Dans l'*Eneas*, c'est Ménélas qui a détruit la ville, c'est lui qui était le chef de l'expédition, c'est lui qui a tout fait : nulle part dans le *Roman de Troie*, il n'a pas ce rôle prépondérant. L'*Eneas* parle d'une coupe que possède Enée, et qui lui a été donnée par Ménélas quand il fut envoyé vers lui en ambassade ; il n'est pas question de cela dans le *Roman de Troie*. Dans l'*Eneas*, le fils d'Anchise, descendant aux enfers, y voit, comme dans Virgile, les plus illustres de ses compatriotes tombés dans les combats. Si le *Roman de Troie* avait existé déjà, le héros troyen eût dû y retrouver Troïlus dont le poète a fait l'égal d'Hector : il n'est pas même nommé.

(2) Avant de quitter tout-à-fait l'*Eneas*, nous devons placer ici une petite rectification. Nous avons dit plus haut (page 93) qu'on n'y trouvait pas un imparfait de la première conjugaison rimant avec un imparfait d'une conjugaison différente. L'assertion sous cette forme est trop absolue. *Il en est jusqu'à trois.* Trois sur dix mille quatre cents vers ! On serait en droit de les regarder comme le fait des copistes ; et ils ne sauraient en tout cas fournir une objection sérieuse. Nous voyons, en effet, dans des textes incontestablement normands, que les poètes, usant des extrêmes libertés que donnait la rime, ne se gênaient pas, au besoin, pour altérer les formes de l'imparfait. Dans un poème bien plus court de Philippe de Than, je recueille plusieurs exemples de ce genre : *destruisouent* rimant avec *aloent*, *demenoent* avec *vendouent*, *estont* avec *signifiont*. (V. Wright, *Popular treaties*, etc., Londres, 1841.)

D'autres plus hardis (1) n'ont pas hésité à attribuer à Benoît non-seulement l'*Eneas*, mais un autre poème du même genre, emprunté également à l'antiquité classique, le *Roman de Thèbes* (2), imitation de Stace, comme l'*Eneas* l'était de Virgile.

Le *Roman de Thèbes*, comme l'*Eneas*, nous est arrivé anonyme. Il est souvent dans les manuscrits réuni à celui de Troie; on les trouve ainsi dans le manuscrit 60 et dans le manuscrit 375 : de là sans doute l'attribution. Mais nous avons déjà dit que ce rapprochement de deux textes, le plus souvent fortuit, ne pouvait être invoqué comme un argument sérieux en faveur de leur parenté. Et nous ne croyons pas qu'il y ait d'autre raison de maintenir cette réunion que le désir de donner un nom connu à une œuvre qui n'en porte pas.

Nous ne voyons pas, en effet, qu'on ait produit aucune preuve décisive; et nulle part nous ne trouvons aucun témoignage précis et formel qui permette de trancher la question. Il faut donc se contenter de rechercher quelques indications dans l'examen attentif et le rapprochement des deux œuvres.

Or, le résultat de cette comparaison, c'est qu'il y a entr'elles d'incontestables rapports; mais que les différences sont plus frappantes encore.

Ainsi le début du *Roman de Thèbes* rappelle, à certains égards, celui du *Roman de Troie* et semble en être comme le résumé (3). Mais outre que c'est là, ainsi que nous l'avons dit, une sorte de lieu commun du temps, je serais plutôt tenté d'y reconnaître (ce que je crois être la vérité) un imitateur de Benoît de Sainte-More, qui, tenté par le succès de son livre, essaie d'appliquer le même système à une autre œuvre de l'antiquité, que Benoît lui-même empressé de se recopier.

On retrouve, dans tout le livre, le même caractère. On peut noter

(1) Par exemple, l'*Histoire littéraire*, t. XIX, p. 666, qui se fonde sur l'analogie qu'on peut signaler entre les trois ouvrages.

(2) Le *Roman de Thèbes* nous a été conservé dans trois manuscrits de la Bibliothèque impériale. Mss. f. fr. 60, 375 (V. plus loin notre notice sur les Mss. du *Roman de Troie*) et 784, qui réunit le *Roman de Thèbes* et l'*Eneas*, et ne contient que ces deux poèmes; le *Roman de Thèbes* y compte 18,000 vers, 12,000 dans le Mss. 60, 13,500, dans le Mss. 375. La Bibliothèque impériale en possède en outre une traduction en prose, l'*Ystoire de Thèbes*, Mss. f. fr. n° 301.

(3) V. aux *Notes*.

dans le *Roman de Thèbes* et dans le *Roman de Troie* des procédés de composition analogues, mais comme le sont ceux d'un écrivain original et d'un imitateur.

Comme l'auteur du *Roman de Troie*, celui du *Roman de Thèbes* ajoute souvent à son modèle des développements auxquels le poète n'avait pas songé, et qu'il emprunte aux habitudes et aux mœurs de son propre temps.

Comme lui, il supprime le surnaturel; s'il n'exclut pas aussi absolument que Benoît les dieux de son poème, il les relègue en un coin, et ils n'ont aucune influence sur la marche des événements.

Comme lui, il remplace le merveilleux divin par le merveilleux des descriptions. Il se plaira, suivant son exemple, à décrire en détail le char d'Amphiaraüs, œuvre de Vulcain, qui y a dessiné des représentations merveilleuses; la tente du roi, où sont retracés les exploits des souverains de la Grèce, et, ce qui rappelle les entraînements géographiques de Benoît dans le *Roman de Troie*, l'Été, l'Hiver et la *Mappemonde*.

Comme lui, il fait ses héros amoureux; il semble que c'était là désormais une des nécessités premières de ce genre de compositions. Mais l'imitateur n'a ni la variété ni l'abondance de son modèle, et ces histoires d'amour, si complaisamment développées par Benoît, ne sont guère ici qu'indiquées.

Comparé à l'*Éneas* et au *Roman de Troie*, le *Roman de Thèbes* présente une évidente infériorité littéraire, si l'on peut bien appliquer ce terme en pareille étude.

Et cette infériorité, rapprochée de ce fait que nous allons établir, que le *Roman de Thèbes* est postérieur au *Roman de Troie*, nous paraît constituer un argument décisif. Si c'eût été là une première œuvre, on s'expliquerait sa faiblesse, c'eût été le germe des compositions suivantes; on pourrait supposer que l'auteur s'essayait à des développements tout nouveaux. Mais après le succès du *Roman de Troie*, on ne saurait comprendre que ces développements, tout à l'heure si largement traités, avortassent ainsi maintenant entre les mains du même auteur, et qu'il balbutiât avec cette timidité ses premières inventions.

Nous disons que le *Roman de Thèbes* est postérieur au *Roman de Troie*; c'est le livre lui-même qui nous en fournit la preuve dans certaines allusions que nous y pouvons relever.

On sait avec quelle prudence il faut user de renseignements de ce genre et combien pour la solution de ces problèmes, dont les données sont en général si vagues et formées d'éléments souvent contradictoires, il convient d'être réservé et de marcher toujours « bride en main ». Nous ne saurions affirmer avec une pleine sécurité que si nous avions sous les yeux les textes originaux de ces poèmes; mais les copies que nous possédons, plus ou moins postérieures à la naissance de l'œuvre, doivent laisser le critique très-incertain. On court bien des fois le risque de se trouver en présence d'interpolations. Il est clair, en effet, que le copiste, la tête pleine de souvenirs de poèmes analogues à celui qu'il reproduit, a dû bien souvent, de son chef, mettre l'œuvre qu'il transcrivait au courant des connaissances du moment, et la compléter avec son érudition personnelle. Ce qui complique encore ici le problème, c'est que les allusions à d'autres sujets antiques peuvent aussi bien s'appliquer aux poèmes latins qu'à leurs imitations en langue vulgaire, les trouvères, auteurs de ces imitations, devant nécessairement avoir fait des études latines et avoir été familiers non-seulement avec leur auteur, mais avec les autres poètes latins que l'on connaissait de leur temps. On ne peut donc se prononcer avec assurance que lorsque l'allusion porte sur quelque circonstance qui n'appartient qu'à l'œuvre du trouvère. Or, ces conditions se trouvent dans le témoignage que nous apporte le *Roman de Thèbes*. Non-seulement on y trouve deux vers qu'on pourrait appliquer à l'œuvre de Benoît, et qui pourtant, s'ils étaient seuls, ne fourniraient pas une preuve décisive, à un moment où l'*Histoire de Troie* a été si populaire; mais dans un autre passage on trouve une allusion bien autrement concluante. En effet, lorsque Tydée a succombé, pour consoler le père du héros, le roi Adrastus promet de lui envoyer son petit-fils, celui qui sera le grand Diomède; et le poète s'interrompt un instant pour parler de sa gloire à venir, et d'un combat où, sans l'intervention d'Hector, il eût vaincu et tué Énée (1).

Or, dans le *Roman de Troie*, nous trouvons (vers 11114-11130) le récit d'une rencontre de Diomède et d'Énée que le héros grec renverse en lui adressant un discours railleur, pour tomber un instant après

(1) V. aux *Notes* le passage du *Roman de Thèbes*.

sous l'épée d'Hector (vers 11145-11148). Et ce qui montre l'intérêt que le vieux trouvère attachait à cette rencontre, c'est qu'il l'a préparée de très-loin. Dans une ambassade de Diomède à Troie, qui rappelle quelque peu le grand lien commun de la *Chanson de Geste*, comme le héros grec a bravé et provoqué les Troyens, et qu'Énée, se levant vivement, lui a répondu que, s'il ne respectait la présence de Priam, il lui ferait payer cher son insolent message. Diomède, relevant avec empressement le défi, donne rendez-vous à Énée sur le champ de bataille (V. *Roman de Troie*, vers 6603). Et c'est là une invention qui appartient tout entière à Benoît. Ni la provocation, ni la rencontre ne se trouvent dans Darès; et si Homère a mis Énée aux prises avec Diomède, ce n'est pas Hector, c'est Vénus qui le sauve de la fureur de son adversaire (1).

Dès lors que nous avons démontré l'antériorité du *Roman de Troie* sur celui de *Thèbes*, à plus forte raison devons-nous conclure à celle de l'*Eneas*. Nous pourrions, du reste, signaler ici le souvenir de l'*Eneas* en plusieurs passages (2).

Le *Roman de Thèbes* nous fournit une autre indication qui, venant à l'appui de celle que nous venons de signaler, peut nous aider à en préciser la date. Parmi les chevaliers de toutes les nationalités qui se rencontrent sous les murs de Thèbes, la Lombardie en a envoyé un, le seigneur de Monceniz, « le filz au marquis Boniface, qui tint Verziax : n'est-il pas permis de reconnaître ici le grand marquis Boniface de Montferrat, qui prit une part si considérable à la croisade de 1202; et comme il n'est pas question ici de ses exploits d'Orient et de sa royauté de Thessalonique, cela voudrait dire que le poème est de la fin du XIIe siècle.

Il semble enfin être le dernier venu de ces poèmes classiques : en effet, nous y lisons deux vers (3), qui, avec les réserves que nous indiquions tout à l'heure, peuvent être regardés comme une allusion au *J. César* de J. Forest.

(1) V. aux *Notes*.

(2) Ainsi, le rameau d'olivier dans la main des messagers et le sens qu'y attachaient les anciens, l'histoire d'Arachnée, certain proverbe de celui qui tirait le serpent du buisson, que Turnus appliquait à Drancès et qu'Étéocle applique à Daires qui l'a trahie.

(3) V. aux *Notes*.

Pour achever ces recherches de dates que nous avons faites dans le *Roman de Thèbes*, il convient de remarquer qu'il offre toute une série d'allusions, qui, à défaut d'autres renseignements, nous apprendraient qu'il a paru après la plupart des grands poèmes du moyen-âge, qu'il est postérieur à la chanson de *Roland*, à la chanson des *Saisnes*, à la chanson d'*Antioche*, au *Vilain Hervis* (une branche des *Lorrains*), même à *Hue Capet* (1).

D'un autre côté, il est antérieur aux poèmes d'*Ypomédon*, de Hugues de Rotelande, et de *Floire et Blanceflor*. Car nous trouvons dans ces derniers d'évidentes allusions à notre poème. L'*Ypomédon* renvoie au *Roman de Thèbes* pour avoir la suite des aventures de son héros, frère utérin de Capanée; et le *Roman de Floire et Blanceflor*, vantant la beauté des deux jeunes gens, dit qu'on ne saurait leur comparer « Paris de Troie..... Parthonopeus, n'Ypomedon.... ne Antigone, ne Ysmaine », les personnages principaux du *Roman de Thèbes*.

Quant à la nationalité de l'écrivain, il semble assez difficile de la préciser. A l'exemple de Benoît, aux noms que lui fournissait son auteur, il en a ajouté d'autres, qu'avec une parfaite impartialité il emprunte à toutes les races; on y rencontre des Juifs, des Turcs, etc., jusqu'à un duc de Roussie. Pour les nations chez lesquelles à cette date pouvait naître un poème français, nous voyons figurer dans le *Roman*, peints sous des couleurs également favorables, des Anglais, des Lombards, des Français. C'est cependant pour ceux-ci qu'il paraît montrer le plus de faveur; il revient avec complaisance aux choses françaises. Parlant d'une troupe de chevaliers dont il vante la belle prestance et la pompe guerrière, il nous dira qu'ils étaient tous armés à guise de France. Parthénopée, dont il célèbre la grâce, l'élégance et la beauté, était, nous dit-il, « vestuz en guise de françois. » Enfin, je ne trouve guère chez lui qu'une indication géographique moderne; il l'a prise d'une petite ville au cœur de l'Ile-de-France : « de Dimoe jusqu'à *Luzarches*. » On peut donc, sans trop de témérité, supposer que le poète lui-même appartenait à l'Ile-de-France.

On a été tenté encore de mettre au compte de Benoît de Sainte-More la *Chronique ascendante des ducs de Normandie*, que M. Pluquet

(1) V. aux *Notes* les passages du *Roman de Thèbes* qui le prouvent.

publiait en 1821 en l'attribuant à Wace (1). M. E. Du Méril a donné d'excellentes raisons pour la contester à celui-ci. Nous étendrions volontiers à Benoît, s'il en était besoin, la même argumentation (2). C'est, selon nous, l'œuvre de quelque compilateur des deux poètes. Il a lu Wace, on s'en aperçoit dès le premier vers où il se reporte au livre de celui-ci, loin de se donner, comme on l'a cru, pour Wace lui-même : plus loin, il semble copier Benoît (3). C'est, le plus souvent, une sorte de sommaire confus, bizarrement ordonné ou plutôt dérangé, du *Rou* de Wace. L'auteur affecte la forme et les allures des chansons de geste : son travail présente une série de couplets monorimes de longueur inégale, dont chacun commence par une reprise bien accentuée.

L'abbé De La Rue a voulu porter à l'actif de Benoît une autre œuvre qui n'a pas d'importance par elle-même ni par son étendue, ni par l'originalité du sujet ou des inventions, mais qui, si elle lui appartenait, fournirait un précieux renseignement sur la personnalité de son auteur. Il s'agit d'une sorte de chanson sur la croisade, qui se trouve à la suite de la *Chronique* dans le manuscrit de Londres (Bibl. Harléienne, 1717) et dans le dernier couplet de laquelle l'auteur demande à Dieu de le ramener à sa dame. L'abbé De La Rue n'hésitait pas à l'attribuer à Benoît et y voyait la preuve qu'il avait été chevalier. Conclusion doublement hasardée! Cette galante prière ne prouve pas du tout la chevalerie de son auteur, et nous avons déjà dit et répété combien

(1) V. *Mém. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, t. Ier, p. 441. Le chroniqueur renvoie à Fécamp ceux qui douteraient de ses assertions. Notons en passant que l'abbaye de Fécamp paraît jouer chez les écrivains d'origine normande le même rôle que l'abbaye de St-Denis pour les écrivains de France. Il a dû y avoir là une bibliothèque considérable. Les auteurs normands y vont chercher volontiers leurs autorités. C'est là que Wace renvoie le lecteur en un endroit; et ce qui semble prouver que ce n'est pas une attribution en l'air, c'est là aussi que Chrétien de Troyes assure avoir trouvé l'origine de son Perceval :

Je ne cuit c'onques hom humain
Veist mes œvre aussi riche,
Si com li contes nos afiche,
Qui a Fecam est tot escriz.

L'*Histoire littéraire* commet la même erreur, on y lit : « l'auteur se nomme dès les premiers vers. »

(2) V. Édélestand Du Méril, *La vie et les ouvrages de Wace*, p. 42-43.

(3) Par exemple, ses ressentiments contre les Français :

Les boisdies de France ne sont mie à celer,
Toz tems voudrent Francheis Normanz deseriter.

peu significative était cette rencontre de deux textes en un même volume.

Il reste un dernier poème sur lequel il peut y avoir lieu à discussion. C'est un chant en l'honneur de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, *de sancto Thoma archiepiscopo cantuariensi*, en couplets de forme lyrique, de six vers divisés en deux tercets, que M. F. Michel a publié (1) à la suite de la *Chronique des Ducs* et où l'auteur lui-même nous apprend qu'il s'appelle Benoit (2).

L'abbé De La Rue et M. F. Michel s'accordent à refuser cette œuvre à notre poète. Nous sommes de leur avis, mais pour des raisons différentes des leurs. Ils disent tous deux qu'il est peu vraisemblable que le poète se soit signalé à l'attention du roi en célébrant le martyr glorieux de l'homme qu'il avait fait assassiner. L'argument semble plausible; cependant on voit qu'il n'est pas solide en réalité, et que d'avoir écrit une vie de Thomas Becket n'était pas une cause de défaveur auprès du roi. Tel avait été le cas de cet autre Benoît que nous avons vu cependant, par l'influence de Henri II, élu abbé de Péterborough en 1177. On voit aussi le plus fameux et le plus habile de ceux qui ont raconté en langue vulgaire la vie de Thomas Becket, Garnier de Pont Sainte-Maxence, penser, qu'en écrivant ce récit, il méritera les faveurs de toute la famille royale.

Le clergé, de son côté, n'avait pas gardé rancune à Henri. Guillaume de Newbury dit: « *Rerum et libertatum ecclesiasticarum, sicut post mortem ejus claruit, defensor et conservator precipuus, viros religiosos honoravit.* »

On peut remarquer, d'ailleurs, que le roi est ici traité avec grand honneur (3); qu'il est en général fort ménagé, autant du moins qu'il peut l'être dans un panégyrique de sa victime. On rappelle, il est vrai, la parole funeste qu'il a prononcée; mais l'auteur se hâte d'ajouter « qu'il n'a point donné l'ordre de « mal faire », qu'il n'en a fait le commandement à personne, « ni haut ni bas. »

(1) D'après le manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds du roi, 7268, 28 A, f. cxxviii verso, col. 2. L'abbé De La Rue en signale un manuscrit, Bibliothèque Harléienne, n° 3775.

(2) V. F. Michel, *Chron.*, t. III, p. 509. « Freie Beneit le pecheur od les neir dras. »

(3) V. *Chron.*, t. III, appendice II, p. 464, v. 103.

Mais il y a d'autres motifs qui ne nous permettent pas d'attribuer cette œuvre à Benoît de Sainte-More. Le poète habile, souvent élégant, que nous connaissons, ne peut être l'auteur de cette rédaction barbare, incorrecte, où le rythme français est sans cesse méconnu (1). On pourrait supposer que la faute en est aux copistes ; mais il est une foule d'endroits où, avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de les mettre en cause, et impossible de reconstituer les vers. C'est une œuvre naïve et toute populaire ; soit que, comme le croyait l'abbé De La Rue, elle ait été composée sous le règne d'Édouard III, dans un temps ou l'Angleterre commençait à désapprendre le français, et où les oreilles anglaises n'en saisissaient plus bien les règles et les conditions fondamentales ; soit qu'elle ait été (ce qui nous paraît plus probable) écrite à une date plus voisine de la mort de Becket par quelque poète anglo-saxon s'essayant à rimer dans la langue des conquérants (2).

Nous n'en avons pas encore tout-à-fait fini avec le catalogue des œuvres de Benoît. Il rêvait une autre entreprise : il eût voulu raconter la vie de son protecteur Henri II ; c'est lui qui nous l'apprend à plusieurs reprises. A la fin de l'histoire de Guillaume Longue-Épée, il écrit :

Cy me repos et cy fenis,
Mais n'acheve pas mis travail.
Quels lignie est plus grans ne maire
De ceste, ainz que vienge *al buen rei ?*

(1) C'est aussi l'opinion de M. J. V. Leclerc (V. *Hist. litt.*, t. XXIII, p. 384). Il ne peut pas non plus reconnaître ici l'œuvre de Benoît. Tout en disant que le genre même de l'écrit pourrait en expliquer les faiblesses de rédaction, il ne croit pas que Benoît de Sainte-More, même pour se mettre à la portée de la foule des pèlerins, ait jamais écrit ces mauvais couplets.

(2) Cette vie de Thomas Becket nous offre une rencontre assez particulière ; elle met en présence trois Benoît, qu'il semble impossible de réunir : Benoît de Sainte-More, Benoît de Peterborough, que nous avons dû déjà distinguer de lui, et un troisième Benoît, qui ne serait connu que par là ; à moins qu'on ne veuille supposer que Benoît de Peterborough, pour populariser son livre et dans un but d'édification, avait pris la peine de se traduire lui-même :

Ceste vie vus a mostré
De latin en Romans translaté
Por vus aider ;

ou que l'auteur de la traduction française ne prétend pas se nommer lui-même, mais réclamer les prières des fidèles pour l'auteur qu'il traduit, pour Benoît de Peterborough.

Et plus loin, arrivé au règne de Henri Ier, après avoir remercié Dieu qui l'a soutenu jusque-là dans son travail, il exprime de nouveau son désir de peindre Henri II et son vif regret d'avoir tant tardé (1). Mais il n'a pu réaliser son dessein, ou l'œuvre n'a pas été conservée : en tout cas, elle n'a laissé aucune trace.

Enfin, dans le *Roman de Troie*, il annonçait un autre projet. Après la description assez confuse qu'il a faite, d'après *Ethicus* (2), des diverses parties du monde, il assure qu'il voudrait consacrer à ce sujet un travail plus complet (3) ; mais nous ne voyons pas qu'il ait jamais exécuté ce dessein (4).

Il est temps de tirer les conclusions de cette longue étude ; nous pouvons, ce nous semble, donner celles-ci sans trop de témérité :

Il est certain que le Benoît, auteur de la *Chronique des ducs de Normandie*, et le Benoît de Sainte-More, auteur du *Roman de Troie*, ne sont qu'un seul et même personnage.

Il est certain qu'il a écrit sous le règne de Henri II, entre les années 1175 et 1185.

Il est certain qu'il était Normand d'origine (5), ou tout au moins il s'était si bien fait de l'Angleterre normande une seconde patrie qu'il a voulu lui-même passer pour Normand.

(1) V. *Chron.*, t. III, p. 299, v. 39831-39837.

(2) V. les extraits d'*Ethicus*, à la suite de Διονύσου Περιηγήσεις et de Solin. Paris, Henri Estienne, 1590.

(3) V. *Roman de Troie*, v. 23132-23143.

(4) En supposant que la pensée fût sérieuse, c'eût été probablement quelque livre *De partibus et situ orbis*, dans le genre de la *Mappemonde* qu'un certain *Pierre*, au début du XIIIe siècle (V. *Hist. litt.*, t. XIII, p. 293), disait avoir composée d'après Solinus :

Uns livres dont il estrait,
Et d'autres, le sens clairement.

— Leland., *Collect.*, V. 3, p. 189, signale un *Compotus* et un traité *Libellus de augmento et decremento lunæ* d'un Benoît. A-t-il quelque chose de commun avec le nôtre ?

(5) Nous avons dit (p. 63-64) que le texte de Benoît portait en lui-même des preuves de sa nationalité. L'une des plus frappantes est la présence de certaines rimes, qui ne peuvent exister que par l'emploi, à la fin de l'un des vers, de la forme normande de l'imparfait de la première conjugaison, l'autre vers se terminant par le mot *sot*, ou *plot*, ou *ot*, ou *pot*. Nous avons relevé seize de ces rimes ; nous les signalons ici, pour plus de précision : v. 731, 763, 1217, 4130, 5435, 11231, 11315, 13821, 15323, 16729, 16745, 25400, 27025, 27633, 28543, 29773.

Il est plus que probable que c'est lui aussi qui a composé l'*Eneas*.

Et ainsi l'on voit que nous n'avons pas surfait son importance, et que Benoît de Sainte-More a des titres sérieux au souvenir de la postérité. Non-seulement il a été l'historien poétique de sa nation ; mais si, outre ce *Roman de Troie* que nous lui rendons, l'auteur de la *Chronique des ducs* a aussi le droit de revendiquer l'*Eneas*, il a résumé pour le moyen-âge presque toute l'épopée antique. Non-seulement, en effet, l'*Eneas* traduisait l'œuvre de Virgile, et le *Roman de Troie* remplaçait l'*Iliade* pour les hommes du XIIe siècle ; mais ce dernier poème leur offrait, au début, un abrégé des Argonautiques, à la fin un résumé de l'Odyssée ; il reproduisait les Cycliques, et racontait les tragiques aventures des Atrides. Ainsi Benoît était, auprès des imaginations populaires, l'introducteur des héros antiques, le révélateur de l'épopée gréco-latine, et le plus vénérable ancêtre de la *Renaissance*.

III.

COMMENT BENOIT A ÉTÉ AMENÉ A ÉCRIRE SON LIVRE. — LES TRADITIONS TROYENNES DANS L'ANTIQUITÉ, EN FRANCE, EN NORMANDIE ET EN ANGLETERRE.

Nous croyons avoir suffisamment établi que le *Roman de Troie* est bien l'œuvre d'un poète de la cour de Henri II d'Angleterre. Mais on est aussitôt tenté de se demander comment Benoît de Sainte-More a pu être conduit à raconter cette histoire ; comment, en un temps qui semble tout occupé de lui-même, de querelles entre la papauté et le pouvoir temporel, de guerres civiles et de guerres avec la France ou de préparatifs de croisades, un poète normand a pu être amené à traiter ces sujets qui semblent tout d'abord si éloignés de toutes les préoccupations courantes. Comment a-t-il pu imaginer qu'il intéresserait les contemporains de Thomas Becket, de Bertrand de Born et d'Éléonore de Guyenne aux infortunes d'Hector et aux destinées de Pergame ?

Tout étonnement cesse pour qui connaît l'histoire littéraire du XIIe siècle, et l'état intellectuel et moral du moyen-âge en général. Il était préparé à entendre de pareils chants, à la fois par son ignorance et

son savoir. Par son savoir, car l'antiquité latine était très-familière au moyen-âge. Nous avons vu en particulier tout ce qu'il y avait autour de Henri II de goût pour les choses littéraires, de connaissance des auteurs latins. Le latin n'est pas pour les hommes de ce temps une langue morte, c'est pour tous les gens qui se piquent d'un peu de culture intellectuelle la langue courante ; c'est la langue des hautes connaissances, la langue de la foi et la langue de l'Église, comme la langue de l'école ; c'est la langue des affaires, la langue de la diplomatie, la langue de l'histoire, de celle qui se fait comme de celle qui se raconte. C'est aussi la langue du droit ancien qui est en train de devenir le droit nouveau, la loi royale; la langue du droit romain qui, à ce moment même, sort de l'école et commence à entrer dans les faits, s'impose, devient la règle pratique, amenant avec lui la théorie romaine du pouvoir (1). Le latin est ainsi la langue de l'âme, de l'esprit et du fait. Les ouvrages latins sont des livres de lecture ordinaire ; ils sont feuilletés, commentés, cités, copiés. Il y avait donc déjà tout un auditoire préparé pour entendre parler de sujets antiques.

Mais Benoît ne s'adresse pas au public savant ou même simplement lettré. Il écrit dans la langue vulgaire pour tous ceux que charment les *Chansons de Geste* et les *Romans de la Table-Ronde*. Il fallait donc que ces sujets fussent également accessibles à la foule, et ils l'étaient grâce à une disposition particulière de l'esprit du moyen-âge, qui n'était pas moins préparé à les goûter par son ignorance même. Ce qui lui manque en effet surtout, c'est la critique, et par là même, pour les esprits cultivés comme pour la multitude à leur suite, pour les hommes qui ont reçu la culture latine et pour le peuple qui en a de temps en temps par eux de vagues échos, la guerre de Troie pouvait sembler très-naturellement un événement national, une page de l'histoire des ancêtres.

(1) V. Michelet, *Histoire de France*. — En 1111, dit M. Michelet, la fameuse comtesse Mathilde, la cousine de Godefroi de Bouillon, l'amie de Grégoire VII, avait autorisé l'école de Bologne, fondée par le bolonais Irnerio. L'empereur Henri V avait confirmé cette autorisation, sentant tout le parti que le pouvoir impérial tirerait des traditions de l'ancien empire. Le jeune duc d'Anjou, Henri Plantagenet, fils de la normande Mathilde, veuve de ce même empereur Henri V, trouva à Angers, à Rouen, en Angleterre, les traditions de l'école de Bologne. Dès 1124, l'évêque d'Angers était un savant juriste. Déjà avant lui le fameux italien Lanfranc, l'homme de Guillaume le Conquérant, avait d'abord enseigné à Bologne et concouru à la restauration du droit. Nous avons dit plus haut, page 69, comment Henri II avait favorisé le développement du droit romain en Angleterre.

Il faut se rappeler, en effet, que l'histoire, que la connaissance de l'antiquité est soumise alors à de tout autres lois qu'aujourd'hui. Le moyen-âge n'a aucune donnée de la chronologie. C'est là le caractère des peuples enfants : tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de distinguer entre *hier* et *autrefois*. Non-seulement l'Arabe se soucie peu des dates de l'histoire, il ne compte pas même les jours ; le temps n'est rien pour lui. Le paysan même ne peut se faire une idée des degrés d'antiquité, il sait seulement que « *c'est bien ancien.* » En réalité, il ne connaît que deux dates, le présent et le passé, et tous les passés se valent ; ils se confondent dans le même éloignement et la même brume. C'est pour cela que le moyen-âge ne s'inquiète pas de distinguer entre les diverses antiquités, entre l'antiquité païenne et l'antiquité juive ou chrétienne (1). Il mêle la Bible et le paganisme, la Grèce, Rome et l'Orient. Il ne connaît que les *Anciens*. Feuilletez les livres de l'un des hommes les plus instruits de ce temps, de celui qui a le plus lu et retenu, de Jean de Salisbury, ses œuvres sont une vaste encyclopédie, une bibliothèque de traits historiques empruntés à toutes les époques, à tous les peuples ; tout cela pour lui compose l'histoire des anciens (2). Mais ce ne sont pas seulement les anciens, ce sont les ancêtres « *majores nostri* », comme eût dit un sénateur de Rome. Jean dit *notre* en parlant des auteurs latins « *noster Terentius* (3). » Et l'assimilation, l'identité se font si naïvement complètes en son esprit que cela nuit à l'intérêt et à l'utilité de son livre. Dans ce traité, qui prétend être une satire des mœurs de la cour de Henri II, les souvenirs de l'ancienne Rome et les souvenirs du XII[e] siècle se confondent si bien qu'on ne sait pas s'il se souvient de ses auteurs ou s'il peint d'après nature, s'il nous décrit un personnage qu'il a connu ou s'il ne l'a contemplé qu'à travers Horace

(1) Benoît les confond sans cesse. S'il veut parler d'un narrateur fameux, il dit qu'on n'en pourrait trouver un plus habile quand Plinius serait vivant « ou cil qui fit Apocalis. » Ses personnages font les mêmes confusions : Achille, amoureux et combattu entre *Amour* et *Meffait*, cherche dans ses souvenirs des héros qui aient succombé à la passion ; il cite tour à tour Narcissus, Fortis Sanson, David et Salomon ; il dit qu'il a pour lui l'exemple des « ancessors. »

(2) Orderic Vital, dans ses prologues, passe de Béhemoth à Erynnis. Il leur fait une place égale dans ses lamentations. Il explique également par leur intervention les iniquités des hommes.

(3) V. Joann. Sal., *Op.*, t. III, p. 293, comment il parle de Trajan et la prétendue lettre de Plutarque à Trajan, qu'il reproduit.

ou Juvénal, s'il l'a vu passer dans le Forum et la Suburra, ou bien dans la rue du Fouarre, près du petit Pont, ou dans la cité de Londres.

On s'explique dès lors comment les héros de l'histoire grecque et romaine pouvaient devenir aussi populaires que ceux de la *Chanson de Geste*. C'étaient tous des *ancêtres*, seulement un peu plus anciens les uns que les autres. On sentait vaguement cette différence d'âge, mais sans y attacher grande importance.

Et, entre tous les souvenirs de l'antiquité, ceux de Troie étaient particulièrement, et pour les causes que nous allons dire, familiers à tous les esprits. Nous verrons encore que nul n'était plus qu'un clerc normand naturellement amené à se préoccuper de l'histoire des Troyens, et à y reconnaître un thème populaire et presque patriotique.

Nous voyons, en effet, que l'historien de la guerre de Troie, qui a remplacé Homère et fait autorité au moyen-âge, est très-répandu et en grand honneur dans les monastères normands, que la préoccupation des origines troyennes avait pénétré depuis longtemps dans l'esprit des historiens de la Normandie, et était devenu pour ainsi dire « croyance d'État »; enfin, qu'un autre courant, le courant breton, venant, grâce à une série de causes que nous indiquerons, se rencontrer et s'unir avec le courant normand, la cour de Henri II et l'Angleterre étaient une grande officine de contes troyens, et nous verrons ainsi se produire tout naturellement en l'esprit du poète un désir qui, sans cela, semblerait si loin de toutes les inspirations du temps.

Mais, après avoir établi que ce poème devait tout naturellement se produire à la cour toute française de Henri II, il ne nous sera pas moins facile de montrer comment il devait devenir aussitôt populaire dans la vieille France. Il y avait des siècles, en effet, que non-seulement l'histoire de Troie était répandue en France, mais que nos vieux historiens, jaloux de réclamer pour nous toutes les gloires du passé et d'ennoblir les origines de notre race, les avaient fait remonter jusqu'au plus grand fait de l'antiquité et proclamé notre parenté originelle, non-seulement avec la race de Priam, mais avec Philippe et Alexandre. Ce qui, en passant, explique non-seulement comment Benoît a été amené à raconter le siége de Troie, mais aussi, ce qu'on n'a pas remarqué jusqu'ici, comment d'autres avaient pu être tentés de chanter la vie et les combats

d'Alexandre, et comment ces poèmes avaient eu chez nous un tel succès: Alexandre et les Macédoniens étaient les parents des Français. C'étaient donc là des sujets nationaux au premier chef, quelque invraisemblable que cela paraisse au premier abord. Essayons d'établir cette filiation d'idées et comment la tradition est venue de Troie à Benoît de Sainte-More.

Déjà, l'auteur de l'*Iliade* avait annoncé à la race d'Énée de grandes destinées. On est assez surpris de rencontrer chez lui cette prophétie :

νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται.
Iliade, ch. XX, v. 307.

Les Romains s'en sont emparés et l'ont convertie à leur usage; Virgile l'a reproduite en l'amplifiant et donnant aux fils d'Énée le monde au lieu de l'héritage d'Ilion :

At domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum et qui nascentur ab illis.
Æneid., liv. III, v. 97.

On sait quel emploi les autres poètes du temps d'Auguste ont fait de ces souvenirs de la guerre de Troie. Mais l'idée des origines troyennes de Rome n'était pas uniquement leur œuvre. Virgile et Horace ont détourné au profit d'une famille une tradition nationale; ils ne l'ont pas créée. Bien longtemps avant eux, nous la trouvons adoptée à Rome. Nous n'avons pas à chercher ici quelle en était la légitimité. Les historiens des premiers temps de Rome peuvent et doivent distinguer entre les éléments divers de ce mythe, marquer ceux qui sont empruntés à des époques différentes, y signaler des confusions, des invraisemblances; pour nous, nous n'avons qu'à les constater (1).

Les historiens romains, d'accord avec les poètes Nœvius et Ennius, sont unanimes à placer aux origines de l'histoire romaine Énée, son arrivée en Italie avec les Troyens fugitifs, son établissement au milieu des

(1) Voir, pour la discussion de ce point, Niebühr, *Hist. rom.*, trad. de Golbéry, t. I, p. 250 et suiv.

Latins, dans lequel se fond le peuple nouvellement venu, hôte plutôt que conquérant. S'ils varient sur la réception qui leur est faite, sur les détails de leur établissement, du moins ils s'accordent sur le fait d'une colonisation troyenne (1).

Et ce ne sont pas seulement les écrivains de l'époque impériale ou de la République finissante et inclinant déjà vers l'Empire qui enregistrent cette tradition. Ce qui est plus concluant, une série de faits se rapportant à diverses époques de la République, constate que ce fut vraiment à Rome, dès un temps reculé, « un article de foi politique. »

Niebühr a remarqué que les premières négociations que l'on connaisse entre les Romains et les États de la Grèce proprement dite, eurent pour objet la liberté des Acarnaniens demandée par le sénat aux Étoliens ; et cette intervention était motivée sur leur reconnaissance envers un peuple dont les ancêtres, seuls entre tous les Grecs, n'avaient pris aucune

(1) Salluste rappelle brièvement la tradition sans essayer même de distinguer entre les fondateurs de Rome même et de la puissance romaine (V. p. 16, *Catilina*, ch. XVI). Tite-Live a consigné cette croyance au début de son immense ouvrage, à la première ligne, et rien n'est plus solennellement affirmatif, plus décisif, plus magistral que son témoignage à cet égard : « C'est un point bien constaté qu'après la prise de Troie, tous les autres Troyens furent exterminés : seuls, Énée et Anténor furent épargnés par les Grecs par égard pour un ancien droit d'hospitalité, et parce qu'ils avaient toujours conseillé de faire la paix et de rendre Hélène. Plus tard, Anténor, après des accidents divers, pénétra jusqu'au fond du golfe Adriatique. Banni de son pays par un désastre analogue (*ab simili clade*), mais réservé par les destins à fonder une puissance plus haute, Énée vint d'abord en Macédoine..... puis aborda aux champs de Laurentum et les occupa, etc. » Et il conduit sans interruption la race d'Énée, d'Ascagne, fils d'Énée, à Romulus et à Remus par Silvius, Æneas Silvius, etc..... — La gens Julia n'était pas la seule qui fût allée chercher des ancêtres dans la guerre de Troie : nous voyons par Horace (lib. III, od. 17) que les Lamiæ prétendaient descendre de Lamus, roi des Lestrigons ; les Mamilius remontaient à Ulysse.

On peut supposer que Velleius Paterculus racontait la même histoire. Son ouvrage, qui débute aujourd'hui avec la fin des infortunes des chefs grecs au siége d'Ilion, et les colonies fondées par eux, racontait probablement d'abord l'histoire de ceux de ces fugitifs de Troie qui intéressaient le plus les Romains. Le siége de Troie est une des dates auxquelles il se rapporte, une époque. Denys d'Halicarnasse dans ses *Antiquités romaines* (Paris, Robert Étienne, 1546, p. 28, etc.), raconte avec de longs détails l'histoire d'Énée, sa sortie de Troie, ses voyages, son arrivée en Italie et toutes les traditions qui s'y rapportent. Justin raconte, d'après Trogue Pompée (*Hist.*, ch. XLIII), que les premiers habitants de l'Italie furent les Aborigènes sur lesquels régna d'abord Saturne...; que, sous son troisième successeur, Faunus, Evandre aborda en Italie...; que, sous le règne de Latinus, petit-fils de Faunus, Énée, abandonnant Troie prise d'assaut par les Grecs, vint en Italie, etc... (V. aussi Lycophron, vers 1250, si le passage n'est pas interpolé). Diodore de Sicile (lib. VII, ch. II et III ; édit. Didot, t. I, p. 312) rappelle brièvement comment Énée sortit de Troie, et comment il devint roi des Latins : « παρέλαβε τὴν τῶν Λατίνων βασιλείαν ». Plutarque, dans ses *Questions romaines* (284, 287), désigne les Romains comme Τρώων ἄγλαα τεκνα μεμιγμένα παῖσι Λατίνων.

part à la guerre contre « les Troyens ancêtres des Romains. » Niebühr pense que cet acte ne doit pas être antérieur à l'an 507 de Rome, mais qu'il ne saurait être non plus postérieur à 515 ou 516.

A la même époque, les Romains témoignent un vif intérêt aux habitants fort obscurs d'Ilion. Dans une lettre écrite au roi Séleucus, qu'on croit être Callinicus, qui régnait dès 509, le sénat réclame pour condition d'un traité de paix et d'alliance l'exemption de tributs en faveur de cette petite ville. Les Romains la comprennent dans le premier traité conclu avec la Macédoine. Quinze ans plus tard, ils proclament d'une façon solennelle cette parenté. Quand les Scipions traversèrent l'Hellespont, ils témoignèrent une grande satisfaction de revoir la patrie de leurs ancêtres; le consul se rendit à la citadelle pour offrir un sacrifice à Minerve.

Il y avait là sans doute un acte théâtral et une complicité des deux parts; les Iliens savaient bien et les Romains devaient savoir, comme l'a remarqué Niebühr (1), que les Iliens étaient une colonie d'Éoliens qui n'avaient pas même gardé la pureté de leur origine. Car les rois de Macédoine, qui tantôt agrandissaient la ville et tantôt en changeaient l'emplacement, avaient encore mêlé aux anciens citoyens une multitude prise dans toutes les nations. Il ne faut pas, en effet, donner trop d'importance à ces faits signalés par l'auteur allemand. Ils ne signifient pas que le Sénat romain ni les Scipions fussent bien convaincus de la parenté ni voulussent faire un acte de foi à propos des origines de Rome. De la part du Sénat, qui n'agissait guère par des raisons de sentiment, il y avait là une pensée politique. Il avait déjà les yeux tournés vers la Grèce; il s'y préparait des motifs d'intervention; il reconnaissait volontiers au loin des parents pauvres dont il pût, au besoin, réclamer la protection, ou se ménageait des successions collatérales. C'est ainsi qu'on le verra reconnaître les Samothraces pour les parents du peuple romain (2). A ce moment, du reste, la légende est répandue, acceptée, proclamée de toutes parts. Les poètes de Rome, Ennius, Nœvius, l'inscrivent dans leurs livres; les généraux romains saisissent les occasions de l'affirmer

(1) V. Niebühr, *Hist. rom.*, tom. I, p. 265.
(2) V. Servius, *Ad Æneid.*, III, 2.

publiquement; Flaminius, après la guerre de Macédoine, consacre dans le temple de Delphes des boucliers attestant l'origine troyenne des Romains.

Les Grecs avaient d'autant plus volontiers accueilli ces prétentions du sénat romain, que, dès que leurs historiens avaient commencé à se préoccuper de Rome, la majorité d'entre eux avait accepté cette idée des origines troyennes de Rome, d'une part au moins faite à l'élément troyen dans la naissance de la ville (1). Leur amour-propre y trouvait son compte, ils étaient les fils des vainqueurs (2).

Au milieu de la diversité des récits sur ce point, il était un fait constamment admis, celui d'un grand mouvement de peuples en Italie, d'une colonisation à la suite de la guerre de Troie. Ce n'était pas, en effet, Rome toute seule qui prétendait à ces origines troyennes. Une foule de villes en Italie, comme Metaponte, Petelie, Arpi, Padoue (3), faisaient remonter leur histoire jusqu'à ce grand désastre, jusqu'à ce grand siége qui avait laissé un tel souvenir dans les nations de l'antiquité classique : les unes se réclamant des Troyens, les autres des Grecs, quelques-unes d'un mélange des deux peuples ralliés et humanisés sous la main de la destinée et l'impression de ces grandes infortunes. L'histoire d'Achéménide le Grec accueilli par les Troyens qu'attendrit sa misère est comme un écho dernier de ces sentiments.

Si l'origine de cette croyance à Rome se perd dans la nuit des temps, elle s'y perpétue même lorsque l'empire a quitté la ville éternelle; lorsqu'il est installé à Bysance, nous voyons qu'on revendique encore les origines

(1) Niebühr a pu conclure de là que ce ne sont pas les Grecs qui ont fourni aux Romains des origines, que cette croyance s'est imposée aux Grecs eux-mêmes : qu'elle était répandue à Rome avant que la littérature grecque y fût devenue populaire. On en retrouve la trace dans la religion même des peuples latins. Timée de Sicile, écrivant vers l'an 490, dit qu'il tient de quelques Laviniens qu'on adore à Lavinium des pénates d'argile apportés par les Troyens. — V. Lycophron, V. 1242, 1252, 1253. — Denys, I, 72, p. 58. — Festus—Scylax dans Strabon, p. 4. — Strabon à propos de Démétrius Poliorcète, p. 232. — Callias, hist. d'Agathoclès.

(2) D'après Solin, quelques historiens attribuaient à des Grecs la fondation de Rome. V. C. J., Solini polyhistor. Henri Estienne, 1577, p. 10.

(3) On peut remarquer à ce propos que des deux côtés de l'Adriatique on se vantait d'une origine troyenne. Les Illyriens prétendaient avoir reçu une colonie de Troyens sous le nom de Dardaniens. Antonius Sabellicus, VIe liv., Ennéade 7, parle des Troyens d'Illyrie. — Claude l'Illyrique comptait parmi ses titres l'honneur d'être issu des Troyens.

troyennes. On s'appuie désormais de l'autorité du génie de Virgile. Son témoignage a pris pour les Romains la même gravité que celui d'Homère avait eue pour les Grecs (on sait quelle part énorme les anciens font aux poètes dans la constitution des traditions officielles). On lit dans les Novelles de Justinien, n° 47 : « Si quis enim respexerit ad vetustissima hominum et antiqua reipublicæ, Æneas nobis trojanus rex reipublicæ princeps, et nos quidem Æneadæ ab illo vocamur (1). »

L'exemple de Rome devait trouver des imitateurs. Dès que Rome eut commencé à être bien décidément la reine des nations de l'antiquité, les peuples barbares eux-mêmes voulurent retrouver au plus profond de leurs annales les traces d'une origine commune avec les dominateurs du monde; ils se piquèrent d'être, selon l'expression originale de Belleforest, « les bons et loyaulx cousins des sénateurs de Rome. » On a souvent cité le mot qui termine une lettre de Cicéron (2), et où il fait allusion à la parenté avec les Romains réclamée par les Éduens. Cicéron a l'air de s'en amuser : « Una mehercule nostra vel severa vel jocosa congressio pluris erit quam non modo hostes, sed etiam fratres nostri Ædui. » Et rien chez lui n'indique sur quoi reposait cette prétention : elle semble n'avoir rien de commun avec l'origine troyenne, et n'avoir été fondée que sur des rapports de bonne amitié.

Diodore de Sicile fait aussi allusion aux Éduens lorsque, parlant des diverses nations qui habitent la Gaule, il dit qu'il en est une qui a avec les Romains une parenté antique et une affection qui subsiste encore aujourd'hui : συγγένειαν παλαιάν καὶ φιλίαν τὴν μεχρὶ τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων διαμένουσαν.

Lorsque Claude proposa d'étendre à la Gaule tout entière le droit de cité romaine, Tacite nous apprend que les Éduens furent les premiers auxquels fut accordée l'entrée du sénat de Rome. Il ajoute : « Ce fut un privilége donné à l'ancienneté de notre alliance, et à ce que, seuls entre les Gaulois, ils échangent avec le peuple romain le titre de frères (3). »

Ces souvenirs sont rappelés encore dans un panégyrique prononcé par Eumènes devant Constantin, au nom des Flaviens (4).

(1) Cité par M. Leroux de Lincy (analyse du *Roman de Brut*, p. 92).

(2) V. *Epist. ad div.*, liv. VII, ep. 10, ad Trebatium.

(3) V. Tacite, *Annales*, liv. II, ch. xxv.

(4) « Quelle nation, dit-il, dans l'univers entier, pourrait prétendre obtenir, dans la tendresse du peuple

De même les Bataves, d'après une inscription antique trouvée à l'embouchure du Rhin (*apud Grut.*, p. 499), s'intitulaient *Civ. Batavi fratres et amici populi romani.*

Jusqu'ici, cependant, et dans les témoignages officiels, nulle trace de communauté dans une origine troyenne. Juste-Lipse, qui cite les passages d'Eumènes, pense avec raison, selon nous, qu'il n'y a là qu'un terme d'affection, une expression empruntée aux habitudes de langage des Gaulois et des Germains, chez qui on donne le nom de frères et d'amis à des alliés fidèles.

Chez les poètes, et à partir de l'*Énéide* et de son grand succès, la prétention à la parenté par les Troyens se précise. Lucain dit que les Arvernes osaient se prétendre les frères des Latins, et *issus comme eux du sang troyen :*

Arverni que ausi Latio se fingere fratres
Sanguine ab Iliaco.

Sidoine Apollinaire réclame aussi pour sa patrie ce titre d'honneur :

Est mihi quæ Latio sé sanguine tollit alumnam
Tellus clara viris.

Et, ailleurs, il écrit : « Audebant se quondam Latio fratres dicere et sanguine ab Iliaco populos computare (1). » A mesure que la domination romaine s'affermissait en Gaule, et que la culture littéraire s'y répandait, accueillie ardemment partout, ces traditions avaient dû de plus en plus s'y enraciner.

L'histoire elle-même se prêtait jusqu'à un certain point à ces altéra-

romain une place supérieure à celle des Éduens. Ce sont eux qui, les premiers entre ces nations barbares et sauvages de la Gaule, ont été par plusieurs sénatus-consultes appelés les frères du peuple romain ; et tandis que, des autres peuples situés du Rhône au Rhin, nous ne pouvions attendre tout au plus qu'une tranquillité suspecte, seuls ils se glorifiaient du titre de nos parents. » Et ailleurs : « Les Mamertins en Sicile, les habitants d'Ilium en Asie ont réclamé une origine fabuleuse. Seuls les Éduens, sans être poussés par la crainte, ni par un sentiment d'adulation, mais par une simple et franche affection, ont été acceptés comme les frères du peuple romain. »

(1) V. Sidonii Apollinaris *Opera*, Lutet., 1598, lib. VII, ep. 7, p. 147.

tions de la vérité. Des colonies grecques étaient venues, dans une antiquité déjà reculée, s'établir en Gaule. Marseille était une colonie phocéenne. Bientôt l'imagination complaisante des peuples avait pu oublier Phocée, et rattacher ce fait d'une colonisation grecque au souvenir bien plus fameux de la dispersion des Grecs après le siége de Troie. C'est là ce que semble dire un passage d'Ammien Marcellin, qui écrit, sans discuter cette croyance : « Aiunt quidam post excidium Trojæ fugientes Græcos, undique dispersos, loca hæc occupâsse tunc vacua (1). »

On comprend ces prétentions, fruit de la politique et de l'adulation. Les sujets se rapprochaient ainsi de leurs vainqueurs. Grâce à ces inventions si faciles et si conformes à la tradition poétique de l'antiquité, ils relevaient et ennoblissaient leur servitude. Ce n'était plus une conquête, c'était une rentrée dans une famille qui avait longtemps oublié ses liens. Ce qui est plus frappant, ce qui montre quelle impression de grandeur s'attachait au nom de Rome, même déchue, et quel ébranlement cette colossale puissance avait laissé dans les imaginations, on vit les barbares mêmes qui s'en partageaient sans résistance les derniers débris, fascinés par la grandeur de ce vaincu, s'écrier comme Henri III devant le cadavre du duc de Guise : Mon Dieu, qu'il est donc grand ! il est encore plus grand mort que vivant ! Leurs chefs voulurent se rattacher à elle, se draper dans un lambeau de sa pourpre. Ils étaient fiers de porter des titres romains, de s'appeler consul ou patrice. Ils essayaient de parer leurs jeunes monarchies d'un reflet de l'ancienne grandeur romaine. Les plus puissants d'entre eux rêvèrent d'être les continuateurs des Romains. Ce ne fut pas même assez pour eux, et ils furent jaloux de se retrouver dans la nuit des temps une parenté plus ou moins authentique avec ceux dont la défaite était encore si imposante.

On retrouve ces traditions chez les Francs dès la plus haute antiquité (2), au moins dès leur arrivée sur les bords du bas Rhin. Leurs premiers chroniqueurs voulant faire à la fois œuvre de patriotisme et d'érudition essayèrent de rattacher l'histoire de nos origines à celles des origines de

(1) V. Ammien Marcellin, liv. XV.

(2) V. Rothe, *Die trojasage der Franken*. Germania, t. I, p. 34-52. Rothe croit que l'hypothèse de l'origine troyenne des Francs est purement mythologique.

Rome, telles que les poètes du temps d'Auguste les avaient désormais imposées à toutes les imaginations.

Dès le milieu du VII[e] siècle, Frédégaire le Scholastique (1), dans cette chronique qu'il prétend extraire d'Eusèbe, traduit par saint Jérôme (2), et qu'il sème de toutes sortes de légendes populaires qui ont cours de son temps, et dont ni saint Jérôme ni Eusèbe n'ont soupçonné l'existence, donne aux Francs cette étrange origine : « En ce temps, dit-il, Priam « (sic) (3) enleva Hélène; Memnon et les Amazones vinrent à son « secours. C'est à lui que remonte l'origine des Francs. Priam fut leur « premier roi. Il est écrit ensuite dans les livres d'histoire comment ils « eurent pour roi Friga (4), puis comment ils se divisèrent en deux « parties, dont l'une se dirigea vers la Macédoine, et prit le nom de Macé- « doniens, du peuple par lequel elle avait été accueillie (5). Là ils défen- « dirent vaillamment le pays attaqué par de puissants voisins, et se con- « fondirent par des alliances avec leurs nouveaux concitoyens, et on vit « aux jours de Philippe et d'Alexandre ce que valait leur courage.

« Une autre partie du peuple troyen sortie de Phrygie, trompée par « Ulysse, mais échappant à la captivité, erra en beaucoup de régions « avec ses femmes et ses enfants. Ils se choisirent pour roi un certain « Francio qui donna son nom aux Francs. Sous la conduite de ce chef « intrépide, ils ravagèrent une partie de l'Asie, passèrent en Europe et « s'établirent entre le Rhin, le Danube et la mer. C'est là que mourut « Francio (6). »

(1) V. *Rer. Gall. Script.*, t. II, p. 461. « In illo tempore, etc. »

(2) « Antiquiores nostri auctores quorum primus et precipuus Eusebius, postquam imitator ejus Ieronymus, post Prosper et Sigebertus, » dit Lambert d'Ardres.

(3) Déjà le nom de Priam, roi franc, se trouve dans Prosperi Tyronis Chronicon. V. *Rer Gall. Script.*, tom. I, p. 636, à l'année 382 post Christ. « Priamus quidem regnat in Francia quantum altius colligere potuimus. » Mais on pense que tout ce qui touche les rois francs dans cette chronique n'y est que par interpolation.

(4) Il n'est pas besoin d'avertir que ce nom du roi Friga n'est probablement qu'une forme vicieuse du mot Phryga, dont l'ignorant narrateur a fait Frigam et un nom d'homme.

(5) V. *Rerum Gall. Script.*, tom. II, p. 461 : « Ex aliis Fredegarii exceptis delecta quæ ad histor. Francorum pertinent. »

(6) Fréret, tom. V, pag. 155 et suivantes, de l'*Origine des Français*, pense que la première source de toutes ces légendes est peut-être dans la ressemblance des noms de Phrygia et Phrysia, le séjour de la première nation des Francs qui passa en Gaule longtemps avant Julien, d'autant mieux que dans le

« La tradition affirme que de la même origine est sortie une troisième « nation, celle des Torci. Lorsque les Francs eurent parcouru l'Asie en « combattant, ils pénétrèrent en Europe et une partie de la nation s'établit « sur le rivage du Danube entre l'Océan et la Thrace. Ils élurent un « roi nommé Turquotus, de qui la nation prit le nom de Torci (1). « Les Francs de cette expédition menaient en marche avec eux leurs « femmes et leurs enfants, et il n'y avait pas de nation qui pût leur résister « en bataille. Mais ils livrèrent plusieurs combats lorsqu'ils s'établirent « sur le Rhin (2). Ils étaient alors en petit nombre. De la captivité de « Troie à la première olympiade il s'écoula 460 ans (3). »

Tel est le récit confus, médiocrement intelligible en quelques-unes de ses parties, que nous fait Frédégaire sans indiquer où il en a pris les éléments.

On voit comment se préparait par les lettres cette idée que Charlemagne allait bientôt faire éclater dans la politique, comment les Francs se proclamaient déjà les légitimes héritiers des Romains, comment à ce titre ils allaient tout naturellement revendiquer l'empire de l'Italie contre d'autres barbares qui ne songeaient pas à réclamer la même parenté.

Il semble du reste que Frédegaire n'avait pas été l'inventeur de la légende troyenne, mais qu'elle était déjà répandue et populaire avant lui : en effet, au temps même où il écrit, nous voyons les chancelleries la consacrer officiellement. Nous voyons les princes se parer solennellement de cette ori-

VII[e] siècle les peuples de Frise étaient appelés Frigones, comme on le voit déjà dans l'anonyme de Ravennes. On changea de même, dit-il, le nom d'Ansegises en celui d'Anchises ; de Priarius, roi des Allemands sur le haut Rhin on fit un Priamus, et là-dessus on bâtit un roman dans un temps d'ignorance où il en fallait encore moins pour autoriser une tradition.—Peut-être cependant y a-t-il au fond de tout cela un vague ressouvenir d'émigrations de peuplades d'origine phrygienne en Thrace d'abord, puis dans les contrées voisines du Danube, et de là vers les bords du Rhin. Cette tradition troyenne, abandonnée complètement pendant deux siècles, a retrouvé de nos jours un défenseur convaincu. V. Moet de la Forte-Maison, *Les Francs, leur origine et leur histoire*. Paris, Franck, 1868. — Braun, *Les Troyens sur les bords du Rhin* (1836), admet aussi la possibilité d'un fond historique.

(1) V. plus loin, chapitre VIII, une note sur ce passage et les Torci.

(2) Le texte ajoute ici « dum a Turquoto *minuati* sunt. » N'est-ce pas plutôt *nominati* qu'il conviendrait de lire ?

(3) Il est à noter que Grégoire de Tours, lib. II, ch. 9, n'a point raconté toutes ces belles choses. Il se contente de dire : « Tradunt multi (Francos) de Pannonia fuisse digressos et primum quidem « littora Rheni amnis incoluisse, dehinc, transacto Rheno, Thoringiam transmeasse, ibique juxta pagos « vel civitates, reges crinitos super se creavisse de prima, et ita dicam nobiliori suorum familia. »

gine antique (1). L'importance qu'elle pouvait avoir nous est révélée par ce fait que le premier qui ait songé à s'en faire un titre de gloire est un prince qui a été comme un essai de Charlemagne sous la première race. On lit dans une charte de Dagobert que les Francs sont sortis du très-noble et très-antique sang des débris de Troie « ex nobilissimo et antiquo Trojanorum reliquiarum sanguine nati, » et le souvenir de cette déclaration s'est perpétué sur les bords du Rhin. Dans une inscription de Trèves qu'a connue le cardinal Baronius on lit : « Ego qui persecutor domini et sponsæ suæ ecclesiæ fui, videlicet Ragnerus, qui non sum dignus vocari dux, sed prædo, filius justi ac boni Sadigeri, filii Ferrici »; suit une liste généalogique qui se termine ainsi « Filii Marcomiri, filii Clodii, filii Dagoberti *ex præclara Trojanorum familia orti*, Francorum orientalium et occidentalium regum et ducum filiis. »

Le récit que nous venons de lire dans Frédégaire se retrouve à peu de chose près, mais plus bref et plus précis, dans un abrégé de Grégoire de Tours, qu'on attribue au même auteur (2).

L'auteur des *Gesta regum Francorum*, empruntés à Grégoire de Tours et à d'autres, qui écrivait vers le même temps que Frédégaire (3), et que l'on a désigné sous le nom du « Fabuleux anonyme », reprend le récit de Frédégaire en le complétant sur certains points. Il commence son livre en ces termes : « Rapportons le principe et l'origine de la nation des Francs et les actions de ses rois, « regum gesta. » Il y a donc en Asie une ville des Troyens où est la cité d'Ilion, « oppidum Trojanorum ubi est civitas quæ Ilium dicetur, » où régna Énée. Ce fut une race forte et vaillante. Contre Énée, roi des Troyens, se levèrent les rois des Grecs, avec une nombreuse armée, et ils combattirent contre lui, avec un grand carnage. Énée, vaincu, se réfugia dans la cité d'Ilium. Après un

(1) C'est la remarque que faisait déjà au XVII[e] siècle Audigier (de l'*Origine des Français*), en parlant de cette opinion qui, avec Hunibald et Manethon, tire les Français de Francus ou Francion, supposé prince troyen : « à quoi nos propres monarques semblent avoir applaudi, se trouvant des titres tendant à cela sous chaque race. »

(2) V. Duchesne, *Script. franc.*, tom. I, p. 723. *Gregorii Turonensis Chronica excerpta ex Fredegarii Scholastici historia miscella franc. epitomali*, Ed. Ruinart, p. 548. Cette opinion a été soutenue par Heeren, *Histor. Werke*, t. II, p. 255.

(3) La chronique qui porte ce titre va jusqu'en 740, sous Thierry IV (de Chelles). Mais les éditeurs des *Gall. Rer. Script.* y reconnaissent plusieurs auteurs, dont le premier se serait arrêté en 641.

siége de dix ans, il s'enfuit en Italie pour soudoyer ces nations et s'assurer leur secours, « locare gentes illas ut ei auxilium ferrent. » Deux autres de leurs princes, Priam et Antenor, avec d'autres guerriers de l'armée troyenne, au nombre de douze mille, s'enfuirent sur leurs vaisseaux. Pénétrant jusqu'aux bords du Tanaïs, ils naviguèrent à travers les Palus-Méotides et parvinrent aux confins de la Pannonie, et occupèrent les espaces qui touchent aux Palus-Méotides, et ils commencèrent à y élever une ville qui conservât leur souvenir, et ils l'appelèrent Sicambrie (1), et ils y habitèrent de longues années et formèrent une grande nation (2). »

Sous le règne de l'empereur Valentinien, ils forcent les Alains dans les Palus-Méotides, et sont baptisés par l'empereur « du nom de Francs en langue attique, ce qui se traduit en latin « fier » de la dureté ou de la fierté de leur cœur. » L'empereur les exempte en même temps de tout tribut pour dix années. Au bout de ce terme ils refusent de s'y soumettre de nouveau. Attaqués par des forces supérieures, après une défense héroïque et après avoir perdu leur chef Priam, ils sont forcés de battre en retraite ; ils quittent Sicambrie, et viennent s'établir sur le Rhin avec leurs chefs, Marcomir fils de Priam, et Sunnon fils d'Antenor (3). Sunnon meurt, et Marcomir les engage à se donner un seul roi. Ce fut Pharamond, « et levarunt eum super se regem crinitum. »

Les récits de Frédégaire et de l'anonyme se retrouvent plus ou moins altérés dans tous nos vieux historiens : dans la *Chronique* de Moissac (4), dans le *Chronica rerum Francorum breviter digesta* (5), dans Aimoin, moine de St-Benoît-sur-Loire (6), dans Roricon (7), dans Adon, évêque

(1) Bonfini, dans son *Histoire de Hongrie* au XV[e] siècle, retrouvait les traces de Sicambrie dans Bude la vieille, Alt-Offen. On prétendait qu'on y avait découvert, au temps de Mathias Corvin, une inscription attestant qu'elle avait été bâtie par la légion sicambrienne. Lazius, *de Aliq. gent. Mig.*; Bertius, *Rer. Germ.*, etc., ont répété cette histoire.

(2) Rigord, plus instruit, dira *arctica lingua* au lieu de *attica*. Dom Bouquet, tom. II, préf., supposait que ce pouvait être *hattica* pour *cattica*, la langue des Cattes.

(3) Ces deux noms de Marcomir et de Sunnon ont été pris à Grégoire de Tours. L'an 389, Arbogast traite avec deux chefs de ce nom, « subreguli ou regales » des Francs.

(4) V. *Rer. Gall. Script.*, t. III, p. 648.

(5) V. Duchesne, t. I, p. 797.

(6) V. *Rer. Gall. Script.*, t. III, p. 21.

(7) V. Duchesne, t. I, p. 799.

de Vienne (*De sexta mundi œtate*), dans le *Draco Normunnicus* (1), dans Sigebert de Gembloux (2), dans Hugues de Saint-Victor (3) et dans Jean de Marmoutiers (4). Chez ces divers narrateurs, la légende présente des différences de détail ; l'imagination des écrivains s'est donné libre carrière quand il s'est agi de marquer le premier auteur de la race ; mais les détails essentiels se retrouvent chez tous. Les Francs sont sortis de Troie ; ils se sont établis d'abord en Pannonie ; par une migration dernière, ils sont venus sur les bords du Rhin, et de là en Gaule.

Ces idées étaient devenues si populaires, qu'on voit tous les panégyristes rattacher leurs héros à ces souvenirs de Troie, en s'emparant des moindres ressemblances de noms. Paul Diacre (Warnfried) qui, d'abord secrétaire de Didier, s'était ensuite attaché à Charlemagne, découvre qu'Ansegise, fils d'Arnulf, évêque de Metz, descendait d'Anchise le Troyen ; il l'insinue dans son livre sur les évêques de Metz et dans l'épitaphe de Rothaïde, fille de Pépin.

Les princes de la seconde race, comme ceux de la première, s'em-

(1) V. *Notices des manuscrits*, t. VIII, p. 297, chap. XIV, Sommaire.

(2) V. *Rerum Gall. Script.*, t. III, p. 332.

(3) Voici comment le dernier de ces narrateurs, Hugues de Saint-Victor, raconte ces mêmes faits (j'emprunte la traduction de Cl. Malingre, *Traité de la loi salique*, 1614).

« Après la totale subversion de la très-noble cité de Troye, qui fut environ 3977 ou 80 ans après la création du monde et 1190 ans avant l'incarnation de Jésus-Christ, 2 ans avant le trépas de Samson, juge d'Israël, un nommé Francion et ses frères, enfants d'Hector aisné fils du roi Priam, avec Turcus, fils de Troilus, et en leur compagnie Helenus, leur oncle, grand devineur et astrologien, s'enfuirent et eschappèrent subtilement le danger des flammes et le glaive des Grecs avec grande multitude de Troyens, comme aussi firent semblablement Énée, fils d'Anchise, Anthenor le jeune, Priam, nepveu d'Énée, et plusieurs autres qui peurent s'échapper et se sauver..... »

« Francion et ses gens s'en allèrent en Pannonie, aujourd'hui appelée *Hongrie*, où ils édifièrent une cité qu'ils nommèrent *Sicambre*, laquelle longtemps après fut destruite, et auprès du lieu où elle était fut rebâtie une autre belle cité qui de présent est appelée *Bude*, et commencèrent alors les Sicambres, habitants de ladite ville de Sicambre, à s'appeler François, à cause dudit Francion, fondateur de leur cité, et qui premier les avait là menez, ce qui arriva environ le temps où David régnoit en Judée. Quand ils eurent là demeuré environ 230 ans, leur peuple creut et multiplia de telle sorte qu'il n'y avait plus assez de pays ni de terre pour les nourrir. Et pour ce se débandèrent d'eux bien vingt-deux mille hommes sous la conduite d'un duc nommé Ubros pour aller ailleurs chercher lieu à eux convenable pour habiter. Ils passèrent à ceste fin le pays de Germanie, traversèrent les fleuve du Rhin et de la Marne et pénétrèrent jusqu'en Gaule au pays de la rivière de Seine, où demeurèrent ainsi les premières nations de Gaule appelées François de Francion. Ce fut la naissance du nom François. »

(4) V. *Historiæ Gauffredi ducis Norman.*, etc., lib. II, Bibl. L. Bochelli. Paris, Chevallier, 1610, à la suite du *Grégoire de Tours*.

pressent de consacrer officiellement la tradition. Charles le Chauve, dans une charte, dit comme Dagobert : « Ex præclaro et antiquo Trojanorum sanguine nati. »

L'opinion est si bien admise que l'*Histoire de Troie* de Darès est considérée comme le premier des livres nationaux. Dans le plus ancien manuscrit que nous en possédions (1), le récit est intitulé la *Geste des Troyens*, *explicit Gesta Trojanorum*, et il a pour suite la *Geste des Français*, *incipit Gesta Francorum a S*[to] *Gregorio*. L'auteur a donné pour préambule aux emprunts qu'il fait à notre vieil historien un récit en une page et demie de tous les faits que nous venons de lire. Un manuscrit de la bibliothèque de Montpellier, indiqué dans les catalogues comme un exemplaire de Darès, mais qui n'en est qu'une réduction, un abrégé d'abrégé, s'intitule plus explicitement encore *Historia Daretis de Origine Francorum*. Et, quand l'auteur a achevé son résumé très-bref et très-infidèle, comme le manuscrit de Paris, il rappelle rapidement la ruine de Troie, et il ajoute : « *Et exinde origo Francorum fuit* ; et ce fut là l'origine des Français. »

Mais les Français n'avaient pas été les seuls à se réclamer d'une origine troyenne. Il semblait que ce fût là la condition même de la noblesse d'un peuple ; on se plaisait à dire, comme plus tard Jean Le Maire : « De toute ancienneté la fleur de la noblesse d'Asie s'est venue rendre en Europe, dont elle n'a depuis bougé. » Ajoutons avec M. du Méril que la suprématie religieuse de Rome au moyen-âge devait rendre plus général et plus vif encore le désir des peuples de se rattacher aux mêmes origines (2).

Des écrivains allemands réclament le même honneur pour leur pays. Otto de Freysingen mort en 1158, dans sa Chronique (Cuspinianus, Strasbourg) après avoir dit comme Frédégaire que selon quelques historiens « les Francs ont pris leur nom d'un certain Francon, prince des Troyens, qui s'établit près du Rhin, » ajoute, comme preuve du fait, qu'on montre encore une ville qu'il construisit et appela Troie du nom

(1) Bibl. imp., fonds latin, n° 7906.

(2) M. Ed. de Méril signale dans des poëmes latins du moyen-âge de nombreuses allusions au souvenir de Troie qui en prouvent la popularité.

de sa patrie et qu'il donna au fleuve qui la baignait le nom de Xanthe. « Détruite par les Sarrasins, elle fut rebâtie par les chrétiens et s'appelle encore Xanthis (1). » Il dit ensuite que Conrad de Franconie descendait par sa mère des princes gaulois qui, eux, étaient issus de la race antique des Troyens (2). Otto de Brunswick (liv. II, ch. 26 de son histoire) répète presque textuellement les paroles d'Otto de Freysingen. La même tradition a été recueillie dans la vie de Saint Anno (3).

Ces inventions étaient si bien devenues le patrimoine commun de l'Europe que nous les voyons gagner jusqu'à l'extrême Nord et se mêler aux traditions scandinaves primitives. Le compilateur de *l'Edda* (4) dans le prologue et l'épilogue qu'il a donnés pour cadres aux vieux chants qu'il a rassemblés, les rattache hardiment aux souvenirs de Troie. S'emparant de ces réminiscences d'Orient qui se montrent dans les poèmes scandinaves et des rapports que peut fournir de nom de *Ases*, il voit en eux les hommes de l'Asie. Il nous dit dans son préambule que la plus magnifique des villes bâties par les hommes était Troie, située près du centre de la terre (5); que les héros les plus célébres du Nord ont toujours tenu à honneur de descendre des princes de Troie et les ont mis au nombre de leurs aïeux, que dans leur admiration ils ont même remplacé Odin par Priam. Il rappelle l'illustration d'Hector « l'homme le plus fameux du monde par sa force, sa taille et son habileté guerrière. « C'est de là qu'Odin était sorti, et il prit, ainsi que ses compagnons, le nom de Troyen, tant ce nom inspirait de respect. » Plus loin il assure qu'Odin arrivé dans la Suède et y fondant la ville de Sigtuna, y établit, conformément à la coutume de Troie, douze chefs chargés de rendre la justice suivant les lois de cette ville. Dans

(1) H. Th. Leodius *De Sicambris* dit qu'il y a une ville de Xanthum « in Cliviis non procul a Passiburgio. »

(2) Otto préfère de beaucoup l'autorité des apocryphes à celle de Virgile; il dit en parlant d'Énée : « Viro forti ut ipse (Vergilius) adulatur, ut vero ab aliis traditur, patriæ proditori ac necromantico, ut- « pote qui etiam uxorem suam diis suis immolaverit, ut scribit Vergilius. »

(3) On retrouve encore la légende troyenne que nous savons dans *Domus Carolingiæ genealogia* (V. Pertz, t. II, p. 310); *Annales Quedlinburgenses* (Pertz, t. III, p. 30); *Petri diaconi chronologica Roman. regum, etc.* (Pertz, t. III, p. 319); *Folcuini gesta abbatum Lobiensium* (Pertz, t. IV, 55). Elle est aussi dans la Chronique de Salerne (Pertz, t. III, p. 513).

(4) V. *Edda Islandorum*, anno. Chr. MCCXV. Islandie conscripta, etc. Petr. Joh. Reseini op. et stud. Havniœ 1565, in-4°.

(5) « Les fils d'Odin élevèrent une ville au centre de la terre et l'appelèrent Asgord; nous lui donnons le nom de Troie, c'est là que demeuraient les dieux. »

l'épilogue, expliquant en quel esprit les chrétiens doivent lire les poétiques inventions des Skaldes, il essaie de montrer comment les événements de l'*Edda* ne sont que la reproduction, sous d'autres noms, des principaux événements du siége de Troie, comment ce que les Ases appellent les flammes de Surtur n'est que l'embrasement de Troie, etc... La légende troyenne s'est glissée dans le corps même du récit, soit grâce à certaines analogies de mots complaisamment admises, soit sous forme de glose appartenant évidemment au compilateur.

Tout cela n'a certes rien à démêler avec la tradition scandinave authentique (1) ; mais on y peut voir la preuve que les pays Scandinaves eux-mêmes au moyen-âge avaient été conquis par l'influence gréco-latine. On voit déjà se produire ici cet effort de la Renaissance pour dénationaliser en quelque sorte tous les souvenirs primitifs et les absorber dans la seule tradition classique.

Cette croyance était répandue depuis longtemps chez un peuple scandinave aussi d'origine, mais établi en terre gallo-romaine.

A peine fixés sur notre sol, les Normands s'étaient empressés d'élever la même prétention ; nous la voyons se faire jour chez leurs plus anciens historiens. Aux origines de leur race, ils placent les Daces qu'ils confondent avec les Danois, et ils saisissent avec ardeur l'occasion de rapprochement que le nom de ceux-ci permet de faire avec un nom de l'épopée antique, ne songeant pas que c'est le nom des Grecs ; « Igitur Daci nuncupantur a suis Danai vel Dani », écrit Dudon de Saint-Quentin, qui écrivait vers 1015. Seulement, comme les Romains avaient pris pour eux la descendance d'Énée, les Francs celle d'Hector, les Normands ont dû se contenter d'un ancêtre un peu moins noble. Ils descendent, assure le chroniqueur, d'Anténor qui jadis, après la dévastation de Troie, s'échappant du milieu des Grecs, pénétra avec les siens jusqu'aux frontières de l'Illyrie (2). Ainsi les peuples se partageaient les héros de la guerre de Troie.

(1) C'est cependant ce qu'a cru et affirmé un annotateur de Wharton (V. *The hist. of engl. poetry*, t. I. p. 131). Donnant à ces faits une importance et une antiquité qu'on ne saurait leur reconnaître, il y voit une tradition vraiment nationale des Scandinaves et croit pouvoir soutenir que c'est de là qu'elle se serait répandue chez les Bretons et les Francs. C'est là un système tout-à-fait inadmissible.

(2) V. *Mém. de la société des Antiq. de Norm.*, XXIII[e] vol., 2[e] partie, édit. Lair. « Gloriantur que « se ex Antenore progenitos; qui quondam Trojæ finibus depopulatis mediis elapsus Achivis Illyricos « fines penetravit cum suis. »

Le *Draco Normannicus* que nous avons vu tout à l'heure enregistrer les origines troyennes des Francs ne contient dans ses sommaires aucune allusion à une descendance semblable pour les Normands.

Mais Guillaume de Jumièges a soin de la revendiquer (1). Il dit que les Normands sont venus des Goths sortis de l'île de Scanza..... qui de là sont allés s'établir dans la Dacie appelée aussi Danemarck, et il ajoute : « Ils prétendaient en outre que les Troyens étaient issus de leur race, et racontaient qu'Anténor, à la suite d'une trahison qu'il avait commise, s'échappa avant la destruction de cette ville avec deux mille chevaliers et cinq cents hommes de suite ; qu'après avoir longtemps erré sur la mer, il aborda en Germanie, qu'il régna ensuite dans la Dacie, et la nomma Danemarck, du nom d'un certain Danaüs, roi de sa race. C'est pour ce motif que les Daces sont appelés Daniens ou Danois (2). »

Guillaume de Poitiers, racontant la vie de Guillaume-le-Conquérant, n'a pas à rappeler les origines de la nation ; mais il est tout plein d'allusions aux souvenirs de la guerre de Troie. Il nous dit que Guillaume n'eût pas craint de lutter en combat singulier avec Harold, que les poètes comparent à Hector ou à Turnus, pas plus qu'Achille ne craignit de se battre avec Hector, ou Énée avec Turnus. C'est à lui que Benoît emprunte cette pensée de la rapidité de la conquête de l'Angleterre comparée à la lenteur du succès des Grecs devant Troie. Et, un peu plus loin, le même écrivain, parlant de la soumission des villes anglaises, écrit : « Si elles avaient été défendues par les remparts de Troie, le bras et l'habileté d'un tel homme les eussent bientôt renversées. » C'est sans doute en partie à cause de ces continuels retours à l'antiquité que les contempo-

(1) V. Guillaume de Jumièges, *Hist. des Normands*, liv. I, ch. IV.

(2) Benoît reproduit ces traditions au début de sa *Chronique des ducs :*

Icist Daneis cist Dacien
Se rapeloent Troien ;
E dirai vos en l'achaisun :
Quant cravantez fu Ylion
Si 'n fu exilliez Antenors
Qui mult emporta granz tresors ;
Od tant de gent come il en out
Sigla les mers que il ne sout,
Maintes feiz i fu assailliz
E damagiez et desconfiz,
Tant que il vint en cel païs
Que vos oez, dunt jeo vos dis ;
Ci prist od ses genz remasance,
E de lui sunt Daneis estrait.
Ceo quident bien, issi le dient,
E, sachez, mult s'en glorifient.

rains de Guillaume de Poitiers se plaisaient à l'exalter comme le digne rival des historiens anciens (1).

Les Normands avaient donc, comme les Français, leur légende troyenne. Portée en Angleterre, elle s'y rencontrait pour ainsi dire avec un troisième courant troyen, celui-là d'origine bretonne (2).

A l'origine des dynasties bretonnes, avant Locrin, Camber et Albanach, on rencontre un prince de nom romain et d'origine romaine, et venu en droite ligne du *Latium* et de *l'Enéide* de Virgile (3). L'*Enéide* sert ainsi de préambule et de frontispice au *Brut y Brenhined*, aux triades bretonnes et aux *Mabinogion*.

Le premier livre où l'on rencontre ces traditions nettement et complètement formulées est une composition étrange, barbare, intitulée *Eulogium Britanniæ, sive Historia Britonum* (4), que l'on attribue généralement à Nennius, mais dont on n'a pu préciser d'une façon bien satisfaisante ni la date ni l'auteur (5).

(1) On pourrait citer encore Hugues de Fleury, qui écrivant à Adèle, fille de Guillaume, comtesse de Blois, parle en passant, comme d'une chose courante, de la légende des Troyens, qui, sous Antenor et Priam, au nombre de douze cents, s'étaient réfugiés dans les Palus-Méotides.

(2) On peut noter encore que ces traditions étaient populaires même parmi les Saxons. Witlaf, roi des Saxons orientaux, dans une charte datée de 833, entr'autres cadeaux faits à l'abbaye de Croyland, lui donne une robe sur laquelle était brodée la destruction de Troie (V. Note on Wharton, *English Poetry*, 1840).

(3) Selon Jeffery, le nom de Bretagne, en souvenir de Brutus, aurait été donné au pays par Merlin, sous Cadwallader, qui régna de 676 à 703. La tradition de Brutus était donc déjà répandue auparavant. On y trouve des allusions dans quelques prophéties des Bardes. Selon M. Leroux de Lincy, Taliésin, au VI[e] siècle, parle d'une colonie troyenne en Angleterre. On lit, en effet, dans un poëme mystique de Taliésin : I was in Britain when the Trojan came. M. Günn explique *Trojan* par *Romains*. Cependant, selon ce même M. Günn, les Bretons, dès le VI[e] siècle, se vantaient de l'origine troyenne. M. Ed. du Méril cite un passage du *Kambriæ Epitome*, v. 173, où l'origine troyenne est revendiquée par les Bretons.

Extollunt Trojæ sanguinem,
De quo ducunt originem;
Propinquos satis reputant,
Quos centum gradus separant.

Jean de Salisbury faisait venir du Gaulois Brennus le nom de la Grande-Bretagne. C'est, dit-il, une tradition des Siennois.

(4) V. *Monumenta historiæ Britannica*, by Petrie, published by command of her Majesty, 1848, p. 47. *Eulogium Britanniæ, the Historia Britonum*, commony attributed to Nennius from a M. discovered in the library of the Vatican palace, by the reverend W. Günn, B. D. London, 1819.

(5) Il est assez difficile de dire d'une façon précise quand a été écrit ce livre. L'auteur lui-même assigne l'année 655 pour date à la fin de son récit. Seulement, on trouve dans les divers manuscrits des listes plus ou moins longues de rois, qui s'étendent bien au delà de ce terme, et qui peuvent, du reste, y

Du reste, ces questions nous touchent médiocrement. Ce que nous tenons à constater, c'est que, dès une antiquité très-reculée, ces croyances se retrouvaient parmi les Bretons, comme elles s'étaient rencontrées chez les Francs mérovingiens.

En effet, dans le troisième chapitre de Nennius, nous trouvons racontée

avoir été ajoutées à diverses époques. Selon M. Petrie, l'examen des manuscrits amène à en placer la rédaction entre les années 831 et 976. « Quelques érudits en fait de documents bretons, sincèrement originaux, dit M. Gautier (*Epopées nationales*, t. I, p. 424), ne croient qu'à la *Chronique de Nennius*, rédigée au IXe siècle. » M. Wright nous dit : Le plus ancien manuscrit établit que l'année où cette histoire a été écrite est 976. V. Wright, *Bibl. angl.-sax.*, art. *Nennius*. « The oldest manuscript states the year in which this history was written to be A. D. 976. » M. de la Villemarqué dit de son côté : « On sait que ce manuscrit est de l'écriture du Xe siècle, » et il place Nennius en 822. C'est la date aussi que lui assigne M. Leroux de Lincy.

L'histoire de Nennius lui-même est pleine d'incertitudes, et le dernier éditeur de la chronique qui porte son nom a eu raison de lui en disputer la propriété et de dire qu'il ne fallait l'attribuer ni à Nennius, ni à Gildas comme d'autres l'ont cru, mais se résigner à y reconnaître un compilateur anonyme.

Selon Leland, Nennius aurait été abbé de Bangor, où il avait été élevé ; échappé en 603 au massacre des moines il aurait trouvé un asile dans les îles écossaises. Les antiquaires gallois prétendent qu'il est plus ancien encore, et que le premier rédacteur de ces chroniques avait été un Nennius qui lutta contre César en combat singulier, et qui compila les traditions des bardes et des prêtres. Le Nennius de Bangor n'aurait été que le traducteur et le continuateur du premier.

Si, à propos de l'auteur anglo-saxon Beulan qui, selon Tanner (*Bibliotheca*), avait écrit un commentaire sur Nennius, *Annotationes in Nennium*, on avait autre chose que ce bref renseignement, nous aurions quelque chance de savoir quand a vécu Nennius lui-même ; malheureusement toute l'histoire de Beulan paraît se borner à ce nom et à ce titre.

Selon un des manuscrits consultés par M. Petrie (B. C.), Beulan aurait été le maître de Nennius. On y lit, en effet, après les généalogies dont nous allons parler tout à l'heure : « Sic inveni, ut tibi Samuel, id « est infans magistri mei, id est Beulani presbyteri, in ista pagina scripsi. »

M. Petrie nous dit que Nennius a été le disciple de l'évêque Elbodug ; que, né vers le VIIIe siècle, il aurait vécu jusque vers le milieu du IXe ; qu'il acheva son histoire en 858 par ordre de ses supérieurs. Il assure s'être servi de traditions, d'écrits, des monuments des anciens Bretons, des annales des Romains, des chroniques des saints Pères, de S. Jérôme, S. Prosper, Eusèbe (des parties des chapitres IIIe et XIIe sont en effet tirées d'Eusèbe), d'Ysidore, des histoires des Scots et des Saxons. C'est là ce que nous apprend une première préface ou prologue, qu'une seconde répète en la résumant. Par malheur, on a tout lieu de les croire toutes deux apocryphes, elles ne se trouvent que dans cinq manuscrits du XIIIe et du XIVe siècle, sur les trente que possède l'Angleterre. Le nom même de Nennius ne commence à paraître que dans des manuscrits du XIIIe siècle. Si bien qu'on a pu se demander si l'œuvre du prétendu Nennius n'était pas d'une date relativement récente. On remarque, en effet, qu'il n'y a pas d'allusion à ce livre antérieure au XIIe siècle. Les écrivains du XIIe siècle lui croyaient, au contraire, une antiquité bien plus grande. Guillaume de Malmesbury, qui écrivait ses *Gesta regum* avant 1215, Henri de Huntingdon et Geoffroy de Montmouth attribuent l'histoire des Bretons à Gildas, moine de Bangor, qui, né en 516, était mort vers 570. Ainsi fait Girald de Cambrie, et Geoffroy Gaimar écrit : « Ke Gilde dist en la Geste, » faisant sans doute allusion à cette même histoire. Cela semble avoir été l'opinion la plus commune du temps ; c'est à Gildas aussi que l'attribuent les manuscrits du XIIe siècle.

tout au long une histoire de l'origine des Bretons, telle à peu près que la racontera tout à l'heure Geoffroy de Monmouth et que maître Wace la traduira d'après lui. On y lit en effet : « In annalibus Romanorum sic scriptum est. Æneas post Trojanum bellum cum Ascanio filio suo venit in Italiam et superato Turno accipit Laviniam filiam Latini regis.... Ascanius autem Albam condidit et postea uxorem duxit et peperit ei filium nomine Silvium. Silvius autem duxit uxorem et gravida fuit. Et nuntiatum est Æneæ quod nurus sua gravida esset, et misit ad Ascanium filium suum ut mitteret magum suum ad considerandum uxorem et exploraret quid in utero haberet; si masculum vel feminam. Et venit magus et consideravit mulierem et reversus est, dixitque Ascanio, Æneæ filio, quod masculum haberet uxor ejus in utero et fatus ejus erit fortis, quia occidet inquit patrem et matrem suam et erit exosus omnibus hominibus (1). Propter hanc vaticinationem occisus est magus ab eis, et sic evenit ut in nativitate illius mulier est mortua, et nutritus est filius, vocatumque est nomen ejus Brito. Brito vero filius Silvii, filii Ascanii, filii Æneæ, filii Anchisæ, filii Capen, filii Assaraci, filii Tros, filii Erictonii, filii Dardani, filii Jovis de genere Cain, filii maledicti videntis et ridentis patrem Noe (2). Post multum etiam intervallum temporis, juxta vaticinationem magi, dum ipse luderet cum aliis inopino ictu sagittæ occidit patrem suum non de industria sed casu. Propter hanc causam expulsus est ab Italia et Ariminis fuit; et venit ad insulas maris Tyrrheni et expulsus est a Græcis pro causa occisionis Turni, quem Æneas occiderat, et pervenit in Gallos et ibi condidit civitatem Turonorum, et vocavit eam a nomine cujusdam militis sui qui vocatur Turnus, et postea ad istam venit insulam quæ a suo nomine accepit nomen, id est Britanniam, et implevit eam cum gente sua et habitavit ibi. Ab illo siquidem tempore habitata est Britannia usque in hunc diem (3). »

(1) Un manuscrit BB porte : « Et filius esset omnium Italorum fortissimus et amabilis omnibus hominibus. »

(2) Après ces généalogies, le manuscrit déjà cité ajoute : « Hæc genealogia non scripta in aliquo volumine Britanniæ, sed in scriptione mentis scriptoris fuit. »

(3) *Eulogium Britanniæ*, ch. III. — Nennius donne dans les chapitres XI, XII et XIII, une série d'explications des plus contradictoires sur l'origine du premier roi des Bretons; mais le résultat final est toujours le même; il vient toujours d'Énée.

Et l'auteur après cela a soin de nous marquer les dates. Il nous dit que « Énée régna trois ans chez les Latins, Ascagne trente-sept ans; qu'après lui Silvius, fils d'Énée, régna douze ans et Posthumus trente-neuf ans : il eut pour successeur Brito. Au temps où Brito régnait en Bretagne, Heli était juge en Israël et l'arche du Seigneur était au pouvoir des infidèles. »

Il est facile de deviner comment a pu se composer ce récit. On y reconnaît à la fois l'influence galloise dans l'histoire du mage du roi et de la peine qu'on lui fait subir, histoire qui rappelle quelque peu celle de Merlin, et des souvenirs confus de Virgile et surtout de Tite-Live.

De quand dataient ces inventions (1)? Étaient-elles d'origine populaire? Sont-elles nées dans la grande île, chez les Bretons eux-mêmes, qui, à la suite de la conquête romaine, se sont inventé une parenté avec les descendants d'Énée? Sont-elles écloses en Armorique de l'imitation des chroniqueurs français? Sont-elles sorties de l'imagination de quelque moine du IX[e] siècle trouvant toutes ces belles choses dans les nuages de son érudition, et qui, cherchant un nom classique à placer aux origines de sa nation, aura été mis sur la voie par le nom même de son pays? Ce que nous voulions seulement établir, c'est la haute antiquité de la tradition.

Le souvenir venait d'en être réveillé dans l'Angleterre normande, à la veille même du jour où Benoît de Sainte-More écrivait son poème, par un livre qui a eu dans le moyen-âge le plus grand retentissement et qui, bien que semblant ne s'adresser qu'à une curiosité restreinte, portait dans ses flancs toute une littérature. La légende de Brito ou Brutus, troyen d'origine (2) et fondateur de la royauté bretonne, se retrouve en ses principaux traits, avec seulement un peu plus de précision et moins d'incohérence, dans l'histoire des Bretons ou des antiquités légendaires de la Bretagne racontée par Geoffroy de Monmouth (3).

(1) M. Leroux de Lincy pense que la croyance à l'histoire de Brutus, roi de la Grande-Bretagne, s'est répandue en Angleterre avec la littérature classique au XI[e] siècle (V. *Analyse du Roman de Brut*, p. 28).

(2) Sur la tradition troyenne en Angleterre (V. *Cambo-Britton*, sept. 1820, juin 1821).

(3) V. Galfridus Monumetensis, *De Origine et Gestis regum Britanniæ*, libr. XII. Apud *Rerum Brit. Script. vetustiores*, Heidelbergiæ, 1587. Le récit de Geoffroy est trop connu pour que je veuille le

Geoffroy ne tenant aucun compte de Nennius dont il allait cependant reproduire en bien des points les récits, assurait qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait connu ces histoires. Pour lui, il avait été assez heureux pour pouvoir les lire dans un livre des plus précieux, où étaient rassemblées toutes les anciennes traditions de la race bretonne. « Au milieu, nous dit l'auteur, d'études et de méditations diverses, étant arrivé à l'histoire des rois de Bretagne, je m'étonnai fort de voir que dans la narration si développée que leur ont consacrée Gildas et Beda, il ne se trouve rien sur les rois qui avaient habité la Bretagne avant l'incarnation du Christ, rien non plus sur Arthur et leurs autres successeurs après l'incarnation, tandis que l'on sait que leurs exploits ont

reproduire ici. (V. l'analyse du *Brut* de Leroux de Lincy, pages 18 et 19, et les sources qu'il indique.) On croit que Geoffroy était originaire de la ville dont il porte le nom dans l'histoire; que, moine de l'abbaye bénédictine de cette ville, plus tard archidiacre de son église, patronné par Robert, comte de Glocester, fils naturel de Henri Ier, et par Alexandre, évêque de Lincoln, tous deux fort amis de la culture littéraire, il mourut vers 1154, évêque nommé et sacré, mais non installé, de St-Asaph en Cornouailles, où il avait été nommé dès 1152. Il est appelé parfois Geoffroy Arthur, l'enthousiasme populaire lui ayant fait un nom nouveau du nom du héros de ses contes.

Quant à la date de son livre, elle ne saurait être postérieure à 1154. On en connait dans la bibliothèque de Berne un exemplaire où il est précédé d'une dédicace au roi Étienne, qui régna de 1165 à 1154, et d'ailleurs la traduction ou l'imitation de Wace est de 1155 :

Puis que Dex incarnacion
Prist por nostre redemption
Mil et cent cinquante cinq ans
Fist Maistre Gasse cest romanz.

M. Th. Wright pense que l'œuvre doit avoir été composée en 1147. (V. Th. Wright, *Bibl. Brit. litt.*, p. 146.) Il croit voir dans une phrase du prologue du VIIe livre, dans une forme de verbe, la preuve que l'évêque Alexandre était mort au moment où écrivait l'auteur. Or, comme le prélat mourut au mois d'août 1147 et le comte Robert à la fin d'octobre de la même année, il en conclut que le livre a dû être terminé dans cet intervalle. Mais il nous semble qu'il accorde trop d'importance à l'imparfait qu'il signale et que l'histoire de Geoffroy dut être écrite plus tôt. J'en trouve la preuve dans des vers de Geoffroy Gaimar, qui nous dit que Robert de Glocester, qui avait fait faire le livre, l'avait envoyé à Gautier Espec, sur la demande de celui-ci, et que Gautier l'avait prêté lui-même à Raoul, le fils de Gilebert, qui, sur les instances de sa femme, avait envoyé à Helmeslac le lui emprunter. Tous ces emprunts et ces voyages du volume supposent un certain intervalle entre son achèvement et la mort de son propriétaire. Et d'ailleurs Geoffroy Gaimar écrit lui-même avant 1147, puisqu'il parle de Robert de Glocester comme vivant encore.

D'ailleurs, Henri de Huntingdon nous apprend qu'il en a vu, en 1139, un exemplaire dans la bibliothèque du couvent du Bec. M. Paulin Pâris (*Romans de la Table-Ronde*, Paris, Techener, 1868) tranche la difficulté en déclarant que le livre de Geoffroy « a dû subir plusieurs remaniements à des dates assez éloignées l'une de l'autre. »

mérité l'immortalité, et sont depuis longtemps et chez plusieurs nations célébrés dans de beaux chants qui se transmettent de bouche en bouche aussi fidèlement que s'ils étaient écrits. » Déclaration précieuse à recueillir; elle nous montre, contrairement à l'opinion de ceux qui ont voulu faire honneur à Geoffroy et à Wace, de la diffusion de ces récits, que bien avant eux les aventures des rois bretons étaient déjà populaires et répandues parmi le monde; et Wace lui-même avait, du reste, franchement déclaré qu'il n'était pas le premier poète qui se fût occupé de l'histoire d'Arthur (1). Notons de plus que Geoffroy n'a pas, comme on l'a dit, prêté des inventions à son original, que ce n'est pas à lui qu'appartiennent les embellissements poétiques; car il nous dit expressément que le texte qu'il reproduit était plein de beaux récits « perpulchris orationibus. » « Tandis, continue Geoffroy de Monmouth, que j'étais occupé de ces pensées et d'autres semblables, Gautier, archidiacre d'Oxford (2), instruit dans l'éloquence et dans les histoires étrangères, *m'offrit un très-ancien livre en langage breton*, depuis Brutus, premier roi des Bretons, jusqu'à Cadwalander, qui retraçait en de beaux récits, dans un ordre non interrompu, les actions de tous ces rois. *Cédant à ses prières*, je me suis appliqué à traduire en latin ce manuscrit. Robert, duc de Glocester, favorisez mon travail, etc. (3). »

Et pour plus de netteté, il écrit encore à la fin de son œuvre : « Je laisse à Karadoc de Lancaburn, mon contemporain, le soin de raconter l'histoire des rois qui se succédèrent depuis lors dans le pays de Galles. Je laisse à Guillaume de Malmesbury et à Henry de Huntingdon les rois saxons; mais je leur interdis de parler des rois des Bretons, puisqu'ils n'ont pas ce livre en langage breton, *librum illum Britannici sermonis*, que Gautier, l'archidiacre d'Oxford, a rapporté de Bretagne, livre

(1) C'est ce qu'a montré M. Leroux de Lincy en citant quatre vers de Wace lui-même. (V. *Analyse du Brut*, p. 49.)

(2) Gautier Calenius (*of Willingford*, selon M. P. Pâris). On retrouve sa trace comme archidiacre aux années 1110, 1138, 1147. C'est vers 1125 qu'on place son voyage en France. (V. Hersart de Villemarqué, p. 25.)

(3) Geoffroy était tout-à-fait apte à une telle besogne. Il était, en effet, très-versé dans la connaissance de la langue bretonne ou galloise. Non-seulement il est l'auteur de cette version du *Brut;* mais pendant qu'il était occupé de ce travail, il avait traduit les prophéties de Merlin.

composé en toute vérité en l'honneur de ces princes, et que j'ai essayé, comme on vient de le voir, de traduire en latin. »

Il est impossible à coup sûr de souhaiter une déclaration plus explicite. Geoffroy a traduit le précieux volume du breton en latin, à la prière de Gautier d'Oxford lui-même, et dédié sa traduction à Robert de Glocester. Cependant l'œuvre de Geoffroy a suscité des discussions très-diverses et très-vives qui ont laissé subsister bien des nuages. Ce n'est pas ici le lieu de soulever de nouveau ces questions (1). Ce qui

(1) Nous nous contenterons de les indiquer sommairement. On nous dit tout d'abord que le texte de la *Légende des Rois*, *Brut y Brenhined* ou encore *Brut Tysilio*, du nom du moine auquel les Gallois en ont mal à propos attribué la rédaction, de l'avis des plus compétents, n'est pas le texte original rapporté par Gautier, mais seulement la traduction du livre de Geoffroy de Monmouth, traduction d'une date relativement récente.

Quant à cet original lui-même, en quelle langue était-il rédigé? Si l'on prend au pied de la lettre la déclaration de Geoffroy de Monmouth, le texte découvert par Gautier d'Oxford était en breton, une langue qui n'était déjà plus tout-à-fait la même que le cambrien parlé par les Gallois. C'est ce que constate expressément un écrivain gallois du XIII[e] siècle, cité par M. de Villemarqué, et qui nous dit : le livre *breton* fut mis du dialecte breton dans le dialecte kimrique par Gautier, archidiacre d'Oxford.

M. H. de Villemarqué suppose que sous cette forme nouvelle la compilation armoricaine circula obscurément parmi les Gallois, jusqu'au jour où Robert de Glocester la rendit célèbre en patronnant dans toute l'Europe la traduction latine de Geoffroy de Monmouth. (V. *Rou*, p. 25.)

M. de Villemarqué voit encore une preuve de l'origine bretonne du livre dans ce fait que les Bretons du continent y sont sans cesse mis au-dessus des Bretons d'Angleterre. Cependant Gautier lui-même déclare que le livre qu'il a trouvé était écrit en *welsh*, en *gallois*. L'éditeur anglais du *Brut Y Tywy-Sogion*, Londres, 1860, le révérend John Williams ab Ithell M. A., partisan lui-même d'une première rédaction bretonne, croit pouvoir trancher la difficulté en remarquant que, comme il y a entre les deux dialectes breton et kimrique une grande parenté, comme ils ont de très-fortes ressemblances, il est possible qu'un écrivain gallois enthousiaste les ait réunis sous le même nom et ait considéré le premier comme son langage propre. Du reste, l'éditeur montre les deux termes pris indifféremment l'un pour l'autre, à la fin d'une copie de Geoffroy de Monmouth dans le Livre rouge et dans les analyses (statements) ajoutés à deux autres copies dans le *Myvyrian Archeology of Wales* (V. *The Myv. Arch. of Wales*, being a collection of historical documents from ancient M[ss]. London, 1806, 3 vol. in-8°, préface du tome I[er]). Dans le premier, en effet, on lit : ils n'ont pas le livre *breton* que Gautier, archidiacre d'Oxford, *traduisit du breton en latin ;* dans les deux autres ils n'ont pas le livre *welsh*.

Ces termes que nous soulignons nous indiquent une seconde difficulté. Quel est le premier traducteur latin du *Brut y Brenhined?* Geoffroy de Monmouth nous a tout à l'heure formellement déclaré que c'était lui-même, et le témoignage de Mathieu Paris lui vient en aide: « Historiam Britonum de lingua Britannica transtulit in latinam. » (V. Math. Paris, *Angl. hist. major. Parisiis*, 1644, in-f°, f° 60, col. 1, anno 1181.) Cependant nous voyons que l'on fait dire à Geoffroy, dans la phrase que nous rapportions tout à l'heure, que Gautier aurait mis lui-même en latin le livre découvert par lui. Mais nous avons vu dans le texte même de Geoffroy qu'il ne dit rien de sem-

importe et ce qui est hors de doute aujourd'hui, c'est que Geoffroy de Montmouth n'a pas inventé la matière de ses récits, c'est qu'il a reproduit avec plus ou moins d'exactitude, plus ou moins d'embellissements de style, des traditions authentiquement bretonnes. Et au premier rang de ces traditions se retrouve la légende troyenne.

Ces vieux récits dans leur rédaction originelle n'auraient eu qu'un nombre restreint de lecteurs. Dans le latin de Geoffroy de Monmouth, ils avaient bientôt fait le tour du monde. Ils avaient, il est vrai, trouvé quelques incrédules. Quelques-uns des contemporains eux-mêmes n'avaient qu'une confiance médiocre dans l'authenticité de toutes ces belles histoires. Guillaume de Newbury accusait Geoffroy d'avoir répandu sur le compte d'Arthur des fables empruntées aux vieilles légendes bretonnes et augmentées de ses propres inventions, et d'avoir inventé l'histoire des Bretons avant César ou reproduit comme authentiques les fictions des

blable; au contraire, il réclame expressément pour lui-même l'honneur d'avoir traduit le livre que Gautier, dit-il en finissant, *a rapporté* de Bretagne; il ne parle pas de traduction. Ne serait-ce pas qu'on aurait ici altéré le texte de Geoffroy pour le mettre d'accord avec une déclaration que le même recueil attribue à Gautier et qui est en désaccord complet avec l'assertion de Geoffroy de Monmouth. On lit, en effet, à la fin du *Brut y Brenhined:* « Moi, Gauthier, archidiacre d'Oxford, j'ai traduit ce livre de *welsh* en *latin*, et dans un âge plus avancé je l'ai traduit une seconde fois de latin en welsh (gallois). » Si Gautier, comme il le prétend ici, a traduit lui-même en latin le livre qu'il avait rapporté de Bretagne, on ne s'explique pas comment il s'est plu à se susciter à lui-même une concurrence en la personne de Geoffroy; à moins de prendre ici le verbe dans le sens que lui donnaient parfois les Romains et de croire que traduire signifie faire traduire.

Il y a dans la phrase de Gautier d'Oxford quelque chose encore qui demande explication, c'est ceci: « Et dans un âge plus avancé je l'ai traduit une seconde fois de latin en welsh. » Owen a donné de ce fait, étrange au premier abord, une explication quelque peu embrouillée. D'après lui, Gautier eût bien été ce curieux fortuné qui avait recueilli les traditions bretonnes, dont la poésie du moyen-âge allait, dans le *Roman de la Table-Ronde*, tirer un tel parti; mais, en outre, ce serait lui qui les aurait traduites en latin. Geoffroy de Monmouth se serait emparé de ce livre quelque peu aride, l'aurait augmenté, embelli, mis dans une langue plus élégante, et l'œuvre nouvelle serait bientôt devenue tellement populaire que l'auteur même de la découverte de ces contes, charmé comme tout le monde, les aurait repris ainsi transformés et traduits en gallois, afin que ceux qui les avaient donnés aux autres nations ne fussent pas seuls moins bien partagés que les autres. Il semble que tous ces doutes devraient être dissipés depuis longtemps. Si l'original armoricain existe encore, et cela semble résulter nettement d'un mot de M. de Villemarqué (*Romans de la Table-Ronde*, p. 27): « A défaut de l'original armoricain encore inédit » (*inédit* non point *perdu*), pourquoi ne pas le publier, ce qui permettrait la comparaison avec Geoffroy et ferait tout de suite tomber toute espèce de doute, au lieu de recommencer sans cesse des discussions à perte de vue sur les diverses transformations et traductions du livre?

autres. Girald de Cambrie parle des mensonges de l'histoire fabuleuse de Geoffroy : « Sicut fabulosa Galfridi Arturi mentitur historia » ; il dit ailleurs : « Notre fameux, pour ne pas dire notre fabuleux Arthur. »

Mais, en dépit de ces protestations, le livre avait fait fortune ; il y en eut bientôt d'innombrables copies. Les chroniqueurs anglais, d'origine anglaise ou française, s'étaient empressés de se saisir de cette proie qui leur était offerte. « Henri de Huntingdon, Alfred de Beverley, Robert du Mont dans sa continuation de Sigebert de Gembloux, avaient copié l'œuvre de Geoffroy de Monmouth. Geoffroy Gaimar et Wace en avaient fait autant de leur côté (1). »

L'œuvre était faite pour plaire à l'Angleterre. Elle y trouvait toute une antiquité ; et ses maîtres nouveaux, les Normands venus du continent, devaient d'autant plus applaudir à la trouvaille qu'ils pouvaient aisément, on l'a remarqué, s'en faire un secours politique, une sorte de justification de leur conquête. Grâce à ce livre si plein de la haine de la race saxonne, ils pouvaient donner la main aux anciens possesseurs du sol par dessus les Saxons usurpateurs, auxquels ils avaient fait sentir à leur tour le poids de l'esclavage : ils n'étaient plus des envahisseurs ; mais unis par une parenté originelle, dans la descendance troyenne, à la race indigène, ils en étaient les vengeurs et les continuateurs, les héritiers légitimes des rois bretons. Des prophéties attribuées à Merlin annonçaient que de la Neustrie viendrait le peuple qui rendrait aux anciens habitants leurs demeures et chasserait les oppresseurs. « Ce jour-là (le jour du triomphe des Normands), faisait-on dire au vieux devin, les montagnes de la Cambrie tressailleront d'allégresse, les fontaines d'Armorique jailliront, les chênes de la Cornouaille reverdiront. » Comment, dit M. de Villemarqué, la politique des conquérants eût-elle négligé de répandre les chants d'un prophète qui faisait d'eux les Cyrus d'un autre Israël ? Tout ce qui touchait aux origines bretonnes devait donc être vu avec plaisir et accueilli par les conquérants.

(1) Guillaume de Malmesbury avait déjà regretté de n'avoir pas de renseignements plus authentiques sur le roi breton ; faisant des emprunts à Nennius, il gémissait de voir que l'on n'eût pas plus longuement parlé d'Arthur : « De quo Britonum nugæ hodieque delirant, dignus plane quod non fallaces somniarent fabulæ sed veraces prædicarent historiæ ; quippe qui labantem patriam diu sustinuerit infractasque civium mentes ad bellum acuerit. »

Il est vrai qu'avec le temps ces illusions avaient disparu, et les dispositions avaient changé. Les Bretons de Galles n'avaient pas tardé à s'apercevoir que les Normands avaient conquis uniquement pour eux-mêmes. Plusieurs parmi les Gallois songèrent désormais à une restauration pour leur propre compte. Je lis dans l'*Itinéraire* de Girald le Cambrien ou le Gallois (Girauld de Barri), que les Gallois ont conçu les plus hautaines espérances (1). « Gloriantur ad invicem, prædicant et confidentissime jactant, toto (quod mirum est) in hac spe populo manente, quoniam in brevi cives (les indigènes, les possesseurs légitimes) revertentur, et juxta Merlini vaticinia, exterorum tam natione pereunte quam nuncupatione antiqua, in insula tam nomine quam omine Britones exultabunt (2). »

Mais la prétention des rois anglo-normands de représenter les vieux rois bretons après les avoir vengés n'en devait pas moins subsister.

Toutes ces imaginations troyennes nous semblent bien puériles. Cependant elles étaient universellement acceptées comme des faits historiques. Girald le Cambrien, qu'on ne peut accuser de partialité pour Geoffroy de Monmouth, et qui certes ne s'inspire pas de lui, car il a pris soin (nous venons de le voir) de nous mettre en garde contre son autorité, proclame, en maint endroit de ses écrits, l'origine troyenne des Bretons. Et son témoignage en ce point est d'autant plus intéressant que, tout savant qu'il est, il nous a conservé

(1) Henri II a paru souvent préoccupé des Gallois, il craignait de leur voir prendre trop d'importance. En 1176, Girauld de Barri, d'une grande famille normande mais de mère galloise, est élu évêque par les chanoines de St-David. Henri II s'y oppose parce qu'il est Gallois et allié de très-près aux princes et nobles Gallois. Il dit que l'orgueil et les prétentions des Gallois en seraient augmentées ; il craignait que l'activité bien connue du nouvel évêque ne battît en brèche la primatie de Cantorbéry.

(2) Girauld de Barri, dans cette description du pays de Galles, donne une singulière preuve d'impartialité. Après avoir établi soigneusement comment il est possible de réduire les Gallois, tout à coup il se ravise, il songe que comme fils de Normand il doit souhaiter la soumission du pays, mais que comme fils de Galloise il est intéressé à son affranchissement, et il écrit : « Sed quoniam pro Anglis hactenus diligenter admodum et exquisite disseruimus; sicut autem de utraque gente originem duximus sic æque pro utraque disputandum ratio dictat ; ad Kambros demum in calce libelli stilum vertamus, eos de arte rebellandi breviter, sed tamen efficaciter instruamus. » Et ce professeur d'insurrection indique avec beaucoup de soin et le plus grand détail les ressources particulières qu'offre pour la résistance ce pays accidenté, « terra tam hispida tam minutissimâ », et les meilleurs moyens de les utiliser.

plus que personne les souvenirs et les traditions populaires de son temps. Girald nous dit que ce qui peut inspirer aux Gallois l'audace de la rébellion, c'est « le souvenir non interrompu de *leur antique noblesse*, et non-seulement *de leur noblesse troyenne* (témoignage remarquable dans la bouche d'un Gallois, et qui prouve que ce n'est pas une invention apocryphe et née d'hier), mais aussi de leur empire breton et de cette longue et antique majesté royale. » Auparavant il avait écrit : « C'est ainsi qu'ils ont perdu Troie jadis, comme naguères ils ont perdu la Bretagne » (1).

S'il vante leurs instincts guerriers, il nous dit que c'est ainsi que leurs ancêtres

Æneadæ in ferrum pro libertate ruebant.

Quand il parle de la science des devins gallois, il dit que c'est un don qui leur est venu de leurs ancêtres, une marque de leur origine troyenne, que les devins étaient nombreux à Troie, et il cite Chalcas, Helenus et Cassandre (2).

Les allusions aux souvenirs de Troie viennent le plus naturellement du monde se placer sous sa plume. Il appelle Henri le Jeune, le fils de Henri II, Hectora Priamidem, Priameius Hector, ajoutant naïvement qu'il y a cependant entre eux cette différence qu'Hector combattait pour son père et qu'Henri le Jeune a combattu contre le sien.

Dans le V[e] livre de ses *Invectives,* racontant avec fierté sa lutte contre le roi Henri II, et voulant montrer que sa défaite définitive ne doit pas faire tort à sa gloire, c'est dans l'histoire de Troie qu'il va chercher un exemple et une consolation. « Si l'on considérait, dit-il, la ruine de Troie en elle-même et qu'on en jugeât les événements seulement par le résultat final, on serait tenté de rabaisser la gloire d'Hector que cepen-

(1) V. Giraldus Cambrensis, *De Illaudabilibus Walliæ*, c. VII.

(2) Le nom du pays de Galles, Kambria (V. *Descript. Kambriæ*) se rattache aussi selon lui aux origines troyennes. Il lui vient de son chef Kamber, un des trois fils de Brutus. « Brutus enim ab Ænea mediantibus avo Ascanio et patre Sylvio descendens. » C'est de Kamber que le pays s'est appelé Kambria et les habitants Kambri ou Kambrenses, *patriotæ Kambri*. C'est là le vrai nom; celui de Wallia n'appartient pas au breton.

dant l'univers entier exalte, parce qu'il a si vaillamment défendu son père et sa patrie, et il rappelle le vers d'Ovide :

Hectora quis nosset felix si Troja fuisset ?

Il prétend trouver de grandes conformités entre le gallois et le grec, et il pense qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on songe au long séjour que les Bretons, qui s'appelaient alors Troyens et plus tard Bretons, de Brutus leur chef, ont fait en Grèce après la chute de Troie (1).

Il se plaît à reconnaître des noms antiques sous les noms gallois. Il nous assure qu'on rencontre encore dans le pays de Galles des Æneas, des Rhesus, des Hector, des Achille, des Ajax, des Evandre, des Ulysse, des Hélène, des Elissa et d'autres appellations de ce genre qui sentent leur antiquité. Ces assertions semblent parfois quelque peu arbitraires. Il voit un Æneas, *Æneæ Claudii filius*, dans Eïnon Clud. Mais ces confusions prouvent moins encore une affectation pédantesque de l'auteur qu'une tendance de l'opinion du temps.

On trouverait ainsi dans tous les écrits de Girald une foule de témoignages de l'antiquité et de l'extrême popularité de l'histoire des héros troyens en Angleterre au XII[e] siècle, et la preuve que cette croyance y était vraiment nationale. L'auteur nous en donne une dernière preuve dans sa *Description du pays de Galles.* Donnant au début du livre la généalogie des princes du pays, il ajoute : « Un point qui me semble mériter d'être noté, c'est que les bardes cambriens, chanteurs ou récitateurs, conservent la généalogie de leurs princes dans leurs livres anciens et authentiques, et ils la savent en même temps par cœur en breton, et sont en état de la réciter sans hésitation de Rodri le Grand (2) jusqu'à la Sainte-Vierge, et de là jusqu'à Silvius, Ascagne et Énée, et d'Énée jusqu'à Adam (3). »

(1) V. Girald. Kambr., t. VI, p. 77, *Itinerarium Kambriæ*, liv. I, ch. VIII. Voir encore ce qu'il dit de la hardiesse des Bretons, de leur ardeur généreuse, reste et marque de leur origine, fruit d'une terre plus clémente, d'un soleil plus ardent.

(2) Il s'agit ici de Rodri Maelwynog (680), le successeur de Cadwalader, dont le nom ouvre l'histoire des rois gallois. V. le *Brut y Tywysogion or the Chronicle of the princes of Wales.*

(3) V. *Descrip. Kamb.* « Hoc etiam mihi notandum videtur quod Bardi Kambrenses cantatores seu

Tous les traits que nous venons de recueillir nous montrent qu'on était alors très-familier avec les souvenirs de l'*Énéide*, par conséquent avec toutes les traditions troyennes dont elle s'inspire ; et que ce n'était pas là seulement une affaire d'érudits, un souvenir savant, mais que ces idées étaient devenues populaires et se rattachaient aux prétentions patriotiques. Celui donc qui songeait à raconter en tous ses détails l'histoire de Troie elle-même, de ses luttes et de ses malheurs, celui-là ne devait pas trouver des auditeurs chez les savants seulement. Il traitait un sujet national et dans des conditions d'autant plus favorables que l'ignorance rapproche les distances, et que, pour des gens aussi peu soucieux de chronologie, les origines de la monarchie bretonne c'était hier.

Mais jusqu'ici nous n'avons pu voir qu'une sollicitation assez vague adressée à Benoît de Sainte-More de s'occuper de l'histoire d'Ilion. En feuilletant les historiens français des rois anglo-normands qui l'ont précédé, nous allons voir l'auteur de la *Chronique des ducs de Normandie* amené pour ainsi dire fatalement par son sujet même à se faire aussi l'historien de Troie. Il est un écrivain curieux à étudier à ce point de vue et qui va nous mettre tout-à-fait sur la voie.

Dans la première partie du XIIe siècle, à une date qui ne saurait être postérieure à 1146 (1), un poète sur lequel on n'a d'autres renseignements que ceux qu'il nous a donnés lui-même, Geoffroy Gaimar, avait été amené à écrire en langue vulgaire une histoire d'Angleterre, il nous a dit en quelles circonstances. Une noble dame, Constance, femme de Raoul, fils de Gilbert, avait fait copier et se plaisait à lire la vie de Henri Ier écrite par le trouvère David, dont l'œuvre n'a pas été retrouvée. Charmée par sa lecture, elle avait désiré remonter plus haut dans la connaissance de cette histoire. Nous retrouvons dans cette préoccupation de la noble dame une tendance familière depuis longtemps aux Normands. Comme tous les peuples qui ont fait déjà de grandes

recitatores genealogiam habent prædictorum principum in libris eorum antiquis et authenticis sed tamen Kambrice scriptam eamdemque memoriter tenent a Rotherico magno, etc. »

(1) British Musæum, Bib. Reg. M^s 13. A. XXI, fol. 149, verso. L'*Estorie des Engles*, par Geffrei Gaimar. Le manuscrit contient : *Histoire de la Bible*, en vers. — *Ymago mundi*. — *Cronicorum liber*. — *Le Brut*, de Me Wace. — L'*Estorie des Engles*. — *Hieronymi et aliorum de illustribus viris lib.*

choses, de bonne heure et du milieu même de leur barbarie, ils s'étaient inquiétés de leur histoire, et, par une autre disposition naturelle à ce temps, ils avaient dû rechercher et accepter aisément de lointaines et fabuleuses origines. Sur les instances de la noble suzeraine, Geoffroy s'était mis à l'œuvre ; et nous trouvons dans son livre le premier germe des compositions de maître Wace et de Benoît de Sainte-More.

Il y a, en effet, entre eux un rapport très-marqué et qu'on n'a pas suffisamment signalé. On s'est trop habitué à regarder maître Wace seul et à lui sacrifier les autres narrateurs en langue vulgaire de l'histoire des Anglo-Normands. Son livre a eu la bonne fortune d'être souvent reproduit, tandis que ceux de Gaimar et de Benoît restaient enfouis dans la poudre des bibliothèques anglaises. A cause de cela même, on lui a fait la part trop belle. Ce n'est pas lui qui a été l'initiateur de l'ordre d'idées qu'il a développées ; ce n'est pas lui qui a eu le premier le mérite de rapprocher divers historiens et de puiser à diverses sources; il n'a fait qu'amplifier G. Gaimar, de même qu'il devait être lui-même repris et amplifié par Benoît de Sainte-More (1).

Ainsi se trouve vérifiée, sur un point spécial et nouveau, une grande loi de l'histoire littéraire du moyen-âge, constatée déjà pour la Chanson de Geste. Il est arrivé à l'Histoire des rois d'Angleterre ce qui est arrivé à tant d'autres poèmes de ce temps; le même thème était repris successivement par plusieurs générations et amplifié successivement par chacune d'elles.

Comme l'histoire de Wace a été étudiée surtout en Normandie, au point de vue de l'histoire normande, on ne s'est pas mis en peine de chercher un lien à ses divers écrits, et de savoir s'ils n'avaient pas une commune origine.

C'est en étudiant le livre de Geoffroy Gaimar qu'on peut saisir ce lien et la pensée générale de tous les *historiens* de ce genre. Le point de vue auquel ils se plaçaient n'était plus le même que celui où s'étaient mis les historiens latins de Normandie, qu'ils traduisaient, il est vrai, mais auxquels ils joignaient d'autres renseignements et d'autres sources.

(1) G. Gaimar a raconté en 6,000 vers l'Histoire des ducs de Normandie : Wace en a 16,000, Benoît de Sainte-More, 42,310.

Dudon de St-Quentin, Guillaume de Jumiéges et Orderic Vital étaient avant tout les historiens du duché, les historiens des choses normandes, dont ils complétaient le récit en retraçant celle qui en avait été la plus grande, la conquête de l'Angleterre. Mais cette conquête même n'était pour eux qu'un détail de leur propre histoire. Ils pensaient comme Guillaume le Conquérant lui-même, lorsque prenant ses dispositions dernières il lègue à son fils aîné la Normandie parce qu'elle est son patrimoine, le bien fondamental, héréditaire; mais croit pouvoir disposer à son gré, et sans souci des droits d'hérédité, de l'Angleterre, parce qu'elle est chose acquise. Pour ces historiens foncièrement Normands, l'Angleterre aussi n'est qu'une annexe, une addition de leur histoire, mais cette histoire est normande avant tout. Peu à peu le point de vue a dû nécessairement changer, et bientôt il changera du tout au tout. Ce que doivent écrire les historiens en langue vulgaire, exprimant instinctivement et sans avoir à s'en rendre compte l'état des esprits autour d'eux, ce n'est plus l'histoire ducale, c'est l'histoire royale. Par le fait même du temps, l'état de la domination normande en Angleterre s'est modifiée; elle n'est plus purement normande comme aux premiers jours de la conquête. Ces éléments indigènes, violemment refoulés tout d'abord, ont peu à peu reparu. L'élément breton et même saxon tend chaque jour à reprendre son importance, et ce mouvement politique et social se fait sentir dans l'histoire et s'impose aux narrateurs. Cette tendance s'accentuera davantage encore sous Henri II, sous un prince héritier direct, il est vrai, des rois normands, mais qui n'est pas lui-même normand de race. Guillaume de Jumiéges et Orderic Vital dans l'Angleterre ne voient que les Normands vainqueurs; peu à peu on est forcé d'y voir autre chose.

Geoffroy Gaimar, écrivant pour la femme de Raoul, fils de Gilbert, l'histoire des prédécesseurs de Henri Ier, ne raconte pas seulement ce qu'ont fait les Normands, il s'inquiète aussi des Saxons, et avant eux des Bretons. Il nous dit lui-même qu'il a dû réunir des écrits de toute sorte; mais il s'est servi surtout d'un livre qui doit être celui de Geoffroy de Monmouth, l'histoire des rois bretons, que Robert, comte de Glocester, venait de faire traduire en latin d'après les livres des Gallois, et qu'avec toutes sortes de difficultés diplomatiques la pro-

tectrice emprunte pour lui, et par l'entremise de son mari, de Gautier Espec (1).

Mais Gaimar ne s'arrêtait pas aux Bretons d'Angleterre. Dans ce temps de féodalité et de noblesse, ceux qui faisaient l'histoire des familles, préoccupés avant tout de les faire remonter le plus haut possible, leur cherchaient des origines lointaines, fabuleuses. Les peuples avaient suivi la même tendance que les individus; et, avec ce manque de critique historique qui caractérise le temps, on avait admis sans débat les plus fabuleuses.

G. Gaimar, rencontrant dans les traditions bretonnes les origines troyennes, n'avait pas manqué de les enregistrer, et, désireux de se montrer historien consciencieux, il ne s'était pas même contenté de ce que lui en apprenait Nennius ou Geoffroy de Monmouth; il avait voulu remonter plus haut, jusqu'à ce qu'il croyait les sources, jusqu'au point où toute histoire manquait et se perdait dans la nuit des temps. Il avait fait commencer son récit à Troie même, et aux livres inspirés des traditions bretonnes il avait donné un prédécesseur, ce livre de Darès dont Benoît de Sainte-More va s'inspirer à son tour. Cela est établi avec la dernière évidence par le témoignage de Gaimar lui-même, et pour lui toute cette longue histoire n'est que l'histoire de Troie. On lit à la fin de son poème :

Si est parfeite la chançon;
Ore avons pes e menum joie.
Treske ci dit Gaima *de Troie* (2):
Il comencat la u Jasun
Ala conquere la Tuisun,
Si lad definé ci en dreit.
De Deu seium nus beneits. Amen.

C'est là, bien évidemment, un souvenir du livre de Darès. Le début

(1) Le texte de Gaimar est des plus obscurs. Il semble cependant qu'il faut appliquer au même ouvrage ce qu'il dit du livre du comte de Glocester, emprunté à Gautier Espec et du bon livre d'Oxford de Gautier l'Archidiacre. (V. *Chron. anglo-norm.* Rouen, 1836, t. Ier, p. 59-61.)

(2) Un historien littéraire a singulièrement compris ce vers : il y a vu que Gaimar était né à Troyes en Champagne. Il n'a pas remarqué que les deux vers suivants ne permettaient pas d'hésiter sur l'explication de celui-ci.

du poème de Gaimar a disparu, et nous ne savons pas quel développement il avait donné à cette partie de son œuvre, mais nous en savons assez pour voir quels étaient la pensée et l'ensemble de son œuvre. Nous voyons aussi comment Geoffroy Gaimar a tracé la voie à Benoît de Sainte-More, et comment les deux œuvres de celui-ci, qui nous paraissent au premier abord si dissemblables et sans aucun lien naturel, se rattachent au contraire l'une à l'autre. L'histoire de Troie, c'est le début même de l'histoire d'Angleterre, telle qu'on la comprend sous le règne de Henri II, et cela à un double titre; car cette histoire se retrouve à la fois aux origines du peuple conquérant et aux origines du peuple indigène, du premier possesseur, aux origines des Normands et aux origines des Bretons. C'est donc là comme une sorte de programme officiel, et Benoît refait pour Éléonore de Guienne (1) ce que Gaimar avait fait pour Constance. Seulement Benoît divise ce que son prédécesseur, beaucoup plus bref, avait réuni. Il en fait deux œuvres distinctes et bien autrement développées.

On comprend désormais comment Benoît a été amené à raconter l'histoire de Troie tout naturellement et comme par un courant d'opinion publique. Mais lui-même devait ensuite en augmenter beaucoup la force. C'est de lui dorénavant, même sans le nommer, souvent même sans le connaître, que partiront tous les souvenirs troyens. C'est la Troie de Benoît de Sainte-More, non celle de Virgile ou d'Homère, que connaîtra désormais le moyen-âge. Voyons donc comment il l'a représentée, et d'abord quelles étaient ses sources.

(1) Déjà, au dire de Layamon, c'était à celle-ci que Wace avait présenté *Le Brut d'Angleterre*, écrit en 1155 (V. Édélestand du Méril, *Sur la vie et les écrits de Wace*).

IV.

LES SOURCES DU ROMAN DE TROIE. — POÈMES LATINS SUR CE SUJET. — BENOIT A-T-IL CONNU HOMÈRE ? — DARÈS ET DICTYS, LEUR HISTOIRE. — BENOIT A-T-IL EU A SA DISPOSITION DES RÉDACTIONS DIFFÉRENTES DE CELLES QUE NOUS POSSÉDONS ? — OVIDE. — GUILLAUME DE MALMESBURY. — LOLLIUS D'URBIN.

Chercher de quels écrivains s'est inspiré Benoît de Sainte-More, quelle est l'importance des emprunts qu'il leur a pu faire, ce n'est pas une recherche de pure curiosité : nous sommes là au cœur même de notre sujet ; ainsi seulement nous pourrons apprécier en toute connaissance de cause les mérites de notre auteur, et faire chez lui la part de l'imitation et de l'invention personnelle. Selon que, sur un point surtout, la question aura été tranchée de telle ou telle façon, nous aurons à reconnaître en lui un simple et vulgaire traducteur ou un poète de l'imagination la plus riche et la plus féconde, transformant tout ce qu'il touche, animant les matières les plus arides ; un créateur véritable et des plus puissants, qui non-seulement a charmé par ses récits toute une suite de générations et toutes les nations de l'Europe, mais qui a créé des personnages vivants, des types originaux, et dont de grands génies se sont fait honneur de reproduire les inventions. Il sera pour tout ce cycle l'Homère inspirateur, le fleuve où est venue s'abreuver une légion de poètes.

Avant Benoît, dans le XI[e] et le XII[e] siècle, la ruine de Troie avait servi de thème à plusieurs poètes latins. Vers 1050 un moine de Fleury (St-Benoît-sur-Loire), nommé Bernard, avait composé un poème en cent quatre vers élégiaques léonins, auxquels on a donné un titre pompeux « de excidio Trojæ » (1), mais qui n'est en réalité qu'une lamentation d'Hécube.

(1) Publié par Barthius, *Advers*, l. XXXI, d. VII, col. 1432. — Goldast, *Ovid. Nas. Erot. et Amat.* p. 193. — Du Méril, *Poésies populaires latines*, 1843, p. 309. — V. *ibid.*, p. 310, sur les attributions de ce petit poème. — V. *Hist. litt.*, t. VII, p. 124-125. — M[ss] fr., t. IV, p. 51.

On nous dit qu'à peu près à la même époque, Audard ou Odon, depuis évêque de Cambrai, avait traité aussi ce genre de sujet (1).

Vers le milieu du XII[e] siècle, Simon Chèvre-d'Or (*Capra aurea*), chanoine de St-Victor (2), que l'on vantait comme un des meilleurs versificateurs latins de son temps, écrivait en vers élégiaques une *Iliade* (3) en deux livres qui, commençant à la naissance de Pâris (4), se terminait à la mort de Turnus, en embrassant tous les événements intermédiaires, et qu'il plaçait dévotement sous l'invocation de la Vierge (5). Dans le premier livre, il racontait l'éducation de Pâris, le rapt d'Hélène, l'union des Grecs pour la faire rendre à son époux, le siége et l'incendie de Troie; dans le second (f° 3, 13[e] vers), il retraçait les aventures d'Énée et des Troyens d'après Virgile, dont il réduit étrangement le récit. On voit que Simon réunissait dans son poème le *Roman de Troie* et l'*Eneas*. Benoît avait pu, jusqu'à un certain point, y prendre la première pensée de ses deux grandes compositions; il y trouvait jusqu'aux Amazones (f° 18). Nous venons de voir même que Simon était plus complet que Benoît; il remontait plus haut. Mais, en dépit des éloges qui lui sont prodigués dans le manuscrit qui nous a conservé ses vers (6), l'œuvre du chanoine de St-Victor n'a rien de commun avec

(1) V. *Hist. litt.*, t. VII, p. 125.

(2) V. *Id.*, t. XII, p. 487. Simon était entré à St-Victor sous l'administration de Gilduin, 1114-1155. — Sur Gilduin V. *Gall. christ.*, t. VII. p. 659-663; *Hist. eccl. Paris;* t. II, passim.

(3) C'est le titre que lui donne le manuscrit : *Explicit Ilias a Magistro Simone Aurea Capra*. V. Bibl. imp., ms. 8430 et non 430, comme dit l'*Hist. litt.* Il y occupe environ 1000 vers, du f° 17 recto au f° 25 verso. Là commence *Ovidius de Arte amandi*. On voit que Simon était un classique pour le XII[e] siècle.

(4) On peut voir, f° 17, comment Pâris échappe à la mort :

Nunc parvum natum per jussum regis in Idam
Servi tollentes ense necare parant,
Arridens gladio radianti parvulus, illum
Arridere putans qui sibi tristis erat.
Sed percussurus cernens cor flectit et ictum,
Et ferus et feriens desinit esse simul.

(5) « Adsit ad inceptum Sancta Maria meum. »

(6) On nous dit à la fin de la copie que cette œuvre a été « ab ipso nondum canonicato incomparabiliter « edita ut ab eodem jam canonicato mirabiliter correcta et amplificata..... dum dicat breviter et apta, « leniter et sententiose, subtiliter et ornate, eleganter et proprie, seriatim et perfecte. » On nous dit encore qu'il a un style, « dicendi modum », dont on n'avait point eu d'idée dans le siècle et sous les Auguste, et qui est fait pour désespérer les imitateurs.

la poésie ; c'est une sorte de sec résumé, de dénombrement prétentieux et antithétique des choses et des hommes de la guerre de Troie, une dessiccation plus encore qu'un résumé de l'*Énéide*. On en peut juger par ces vers qui terminent le poème :

Turnus ab Ænea duce dux cadit æmulus hoste,
  Inque viro virtus regia victa fuit.
Diffugiunt Rutuli, Phrygiis victoria cedit,
  Flet Juturna, Venus gaudet, Amata perit.
Sic datur Æneæ requies, Lavinia, regnum,
  Cujus et orbis erit nobile Roma caput.

Ces poèmes ne semblent guère que des exercices d'écolier ; ils n'ont pour nous d'autre intérêt que de nous montrer que l'imagination du XI[e] et du XII[e] siècle était familière avec ces sujets ; ils n'ont rien de commun avec l'œuvre de Benoît : il faut donc chercher ailleurs.

En voyant le sujet de son poème, on se demande tout d'abord s'il n'a pas connu Homère.

Le nom d'Homère n'a jamais cessé, au moyen-âge, d'être prononcé avec vénération (1). Béda le Vénérable, dans ce qu'il a écrit sur la grammaire et la prosodie, cite Homère à côté de Virgile, d'Ovide, de Lucain et de Lucrèce. Lorsque la cour de Charlemagne joue à l'antiquité et que chacun s'y choisit un parrain, Homère est un de ceux dont on emprunte le nom. Gunzon, appelé d'Italie par Othon le Grand, dans une diatribe contre le Scholastique de St-Gall, qui lui avait reproché une faute de grammaire dans la conversation, cite, pour se justifier, vingt auteurs différents. Il s'appuie sur l'autorité d'Homère, auquel il emprunte trois mots qu'il transcrit en caractères latins (V. Martène, *Ampliss. collect.*, t. I, p. 304).

Dans les chronologies fabuleuses qu'on écrit alors, Homère marque une date ; on dit le temps d'Homère comme le temps de Salomon. Il est cité en particulier avec honneur dans ce monde normand, au milieu duquel écrivait Benoît. Le vieil historien de Normandie, Dudon de Saint-

(1) Sur l'état des études grecques au moyen-âge, V. Thurot, *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXII, p. 46, 65, 108-110.

Quentin, que Benoît a eu entre les mains, nomme le poète grec et le nomme avec respect. En parlant de ses propres études, à côté de Virgile et d'Horace, il place « le grand Homère. » Ce sont les termes aussi par lesquels le désigne un moine de St-Ouen, Garnier, attaché à l'archevêque Robert, dans une satire lancée contre un moine étranger, et il le place à côté de Virgile, de Stace et d'Horace. Le commentaire de Bernard de Chartres sur l'*Énéide* (XIIe siècle) contient au préambule un jugement sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*. On retrouve le nom d'Homère partout. Il est dans la chanson de Roland. Il est nommé dans un petit poème latin sur la ruine de Troie (V. Ed. du Méril, *Poés. pop. lat.*, p. 404):

Alter Homerus ero vel eodem major Homero
Tot clades numero scribere si potero.

Ce qui, en passant, semble indiquer que l'auteur ne savait pas au juste ce qu'avait raconté Homère. Henri de Huntingdon, dans le prologue de son histoire, rappelant le mot d'Horace sur l'utilité morale d'Homère, commente cette parole comme un homme à qui Homère ne serait pas tout-à-fait étranger. Gautier Map le cite comme le maître de toute poésie; en parlant d'un poète en langue vulgaire, il dit que c'était l'Homère des laïques. Il dit ailleurs : « Quis in scriptis Homero major ? quis Marone felicior ? » Peut-être, après tout, ne le connaît-il que par les auteurs latins, par Ovide, par exemple, dont il cite, sans le nommer, un vers dans son *De nugis curialium* (1). On peut expliquer de même une allusion de Gilbert Foliot, évêque de Londres (2).

Jean de Salisbury, le contemporain et le fidèle ami de Thomas Becket, parle d'Homère à plusieurs reprises et avec un enthousiasme qui paraît le témoignage d'une étude personnelle et directe. Il appelle ses poèmes « illud celeberrimæ perfectionis opus. » Il dit de lui : « Homerus cœlestis fidelissimus imitator. » Il dit de Virgile : « Maro Homericæ perfectionis vates ingenii. » Et ce qui paraît plus concluant, ce qui semblerait montrer qu'il a lu Homère lui-même, et non les résumés latins dont

(1) Si nihil attuleris ibis Homere foras (Ovide, *De Arte Amat.*, lib. II, v. 220).

(2) Et sua riserunt tempora Mœonidem (*Ibid.*).

nous parlerons tout à l'heure, c'est qu'il a relevé de certains mots et de certaines choses qui ne se rencontrent jamais chez lui. Il remarque, par exemple, comme certains critiques plus modernes, qu'Homère n'a nulle part écrit le mot de « fortune », mais qu'il donne son rôle à une divinité qu'il désigne sous le nom de *morphan* (c'est *moiran* qu'il devrait dire ; l'erreur vient-elle de Jean de Salisbury ou d'un copiste ?) (1). Cependant, on peut, à la rigueur, supposer qu'il a pu prendre cette observation dans quelque grammairien inconnu ; mais voici qui semble plus décisif. Il cite, en les attribuant à Homère, des détails qui ne se retrouvent pas dans les abrégés, comme en ce passage : « Homerus non aliud sentit, validissimis Achillis manibus canoras fides aptando », etc. (V. *Polycr.*, lib. VIII, ch. XII, et *Iliad.*, ch. IX, v. 186.)

Lambert d'Ardres, qui vivait en 1203, parle d'Homère (*Chronicon Ghisnense*, p. 9), sans paraître, toutefois, le connaître mieux que Virgile (2). Il est, du reste, tout plein de ces souvenirs : en parlant de Raoul d'Ardres, il dit qu'il avait « le courage d'Hector » ; ailleurs, il le compare à Tydée (ce ne sont peut-être que les souvenirs de nos poèmes français). Il est cité par Jacobus Magnus (*Sophologium*, lib. II, ch. I) dans un passage sur les écrivains grecs et latins, où la chronologie est traitée avec le plus étrange sans-façon. Il est deux fois question de lui dans la *Bataille des Sept-Arts* (3). Guido Colonna invoque aussi le témoignage d'Homère, comme s'il l'avait sous les yeux ; mais ce qui prouve bien qu'il ne connaissait pas l'Homère véritable, c'est ce trait qu'il lui prête à propos de Troïlus, frappé par Achille : « Achille a tué deux Hector. » Jean de Mehun prétend avoir lu Homère ; Raison lui dit :

D'Omer ne te souvient,

(1) Jean de Salisbury se plait, en d'autres passages, à faire parade de ses connaissances en grec, ou du moins à émailler son texte de mots grecs. Ainsi (*Polycraticus*, lib. VIII, c. XXIV), on lit : « Nam Æneas, qui ibi fingitur animus, sic dictus eo quod est corporis habitator : ἔνναιος enim, ut Græcis placet, habitator est, δέμας corpus, et ab his componitur Æneas, etc. » On peut remarquer le titre même du livre *Polycraticus*.

(2) « Sic et ille quem poetarum eximius et doctissimus in divina Æneide pedetentim imitatus est ad unguem, Homerus, multis annis, teste Cornelio Africano, imo Pindaro, et Phrygio Darete, post excidium Trojanum natus est, qui tamen Trojanum sufficienter vel eleganter tractavit et docuit excidium. Nec quærit ab aliquo Virgilius ubi tantæ veritatis fabulam invenerit vel acceperit Homerus. »

(3) V. Jubinal, *Rutebœuf*, t. II, p. 426.

Puisque tu l'as estudié ;
Mais tu l'as ce semble oublié. (*Roman de la Rose*, v. 6800).

Petit-Radel, disant que le sicilien Aurispa, au XV[e] siècle, a tort de parler de l'*Odyssée* comme d'un livre nouvellement révélé, remarque qu'elle a été continuellement connue en France entre les temps de Raban Maur et ceux de Vincent de Beauvais, et nous avons nous-même signalé plus haut (p. 54) des imitations qui en ont été faites au moyen-âge. Le même savant croit que c'est en France que Bernard Giustiniani avait acquis l'exemplaire de l'*Iliade* sur lequel il a traduit le poème en 1474.

Mais il ne faut pas que cet ensemble de témoignages (1), cet accord d'admiration nous fassent une illusion trop complète. C'était probablement la plupart du temps un enthousiasme de tradition, qu'on prenait de confiance chez les auteurs latins, comme nous le voyions tout à l'heure pour Gautier Map. Il est à noter, d'ailleurs, qu'il est toujours cité à côté de poètes latins, comme si l'on eût cru qu'il avait lui-même écrit en cette langue. On peut douter qu'Homère fût bien connu, quand on voit Wace assurer que ce fut Brutus qui jeta les premiers fondements de Tours, « comme l'atteste Homère. » Et cependant, chez celui qui lui fait de tels prêts, on a pu signaler quelques imitations de l'*Odyssée*.

La plupart de ceux qui admiraient si chaudement Homère et le proclamaient le roi des poètes, ou ne l'avaient jamais lu (2), ou ne le connaissaient que par cette réduction latine en moins de onze cents vers, qu'on a si étrangement placée sous le nom de Pindare (3). C'était Pindare,

(1) On ne s'est pas aperçu que les vers d'une prétendue *Iliade* cités par Eberhard, « Explicuit præsens oculus », étaient tout simplement de Josephus Iscanius.

(2) M. Ed. du Méril croit cependant qu'il a existé, au moyen-âge, des traductions latines d'Homère. Il croit que c'est à une version de ce genre que fait allusion Raban Maur, quand il parle de « ce verbeux Homère, né à Cordoue, et qui a vécu en Afrique. » — Il existe, à la Bibliothèque impériale, une traduction latine de l'*Iliade*, vers par vers, due à Léon de Saint-Victor, n° 7881, in-fol. 80 feuillets. Il y en a un exemplaire de 1369. M. Libri (V. *Journal des Savants*, 1842, p. 49) signale, dans un *Corpus Poetarum* du XII[e] siècle, manuscrit de la bibliothèque de Dijon, une traduction en vers latins de quelques parties de l'*Iliade ;* n'est-ce pas tout simplement le *Pindarus ?*

(3) V. *Homeri quæ exstant omnia.....* cum perpetuis commentar. Spondani Mauleonensis. Basileæ, 1583. *Epitome ac summa universæ Iliados Homeri Pindaro Thebano auctore*, p. 428-443. Wernsdorff (V. *Ad*

nous dit expressément l'éditeur du XVI[e] siècle, qui avait réduit Homère à ces modestes proportions pour le rendre plus accessible à son fils ; il lui dédiait lui-même ce petit poème, « lit étroit où il avait resserré les flots du vaste océan (1). » Mais cette étrange attribution datait de bien plus loin. On trouve le livre cité sous ce titre, non-seulement dans une sorte de *Gradus ad Parnassum* du XIII[e] siècle, mais dans un dictionnaire latin, qu'on a pu attribuer au normand Alexandre de Villedieu, et qui semblait au savant Angelo Maï appartenir au XII[e] siècle, et par le caractère de l'écriture, et parce que l'auteur le plus récent qu'on y trouve cité est Marbode, mort en 1123.

Cet abrégé de l'*Iliade* paraît avoir été en grand honneur au moyen-âge. Eberhard de Béthune nous apprend qu'on l'expliquait dans les écoles. L'œuvre est d'une latinité fort acceptable ; les vers sont en général corrects et de tournure facile. L'auteur suit assez exactement les traces d'Homère ; on retrouve ici les principaux incidents de l'*Iliade* (2), autant que cela est possible dans un semblable précis. Le premier chant est réduit à cent douze vers, d'autres sont encore plus étroitement resserrés, les quatorze derniers n'occupent à eux tous que trois cent quarante vers. L'œuvre, en effet, manque de proportion. Certaines parties ont conservé des développements assez abondants ; quelques comparaisons homériques se retrouvent ici avec une certaine ampleur ; quelques récits rappellent également presque tous les traits de l'original, comme la rencontre de Ménélas et de Pâris et la description du bouclier d'Achille.

Poetar. Lat. min.) croit y reconnaître une œuvre romaine, parce qu'en parlant du danger que court Énée, lorsqu'il a osé attaquer Achille, il dit que si Neptune ne fût venu à son secours,

Non claræ *nobis* gentis mansisset origo :

argument qui n'est pas sans réplique, outre que le *nobis* est bien vague ; nous avons rappelé tout à l'heure que les hommes du moyen-âge, comme ceux de la renaissance, étaient habitués à voir des ancêtres dans les anciens. Il attribue la composition à Aviénus, au temps de Théodose. Ce livre a, en effet, tous les caractères d'un temps de décadence, où la culture littéraire est épuisée. On sent que le moyen-âge va commencer. On ne peut plus lire que des résumés, résumé de l'histoire, résumé de l'art militaire, résumé de rhétorique, résumé d'Homère.

(1) V. l'*Homère* de Polyard. Paris, 1515.

(2) Par exemple, l'histoire de Chryséis, le débat de Jupiter et de Junon, Thersite, le dénombrement des vaisseaux, le combat de Pâris et de Ménélas, les adieux d'Hector à son fils, la rencontre de Diomède et d'Énée, celle d'Hector et d'Ajax, etc.

D'autres, au contraire, sont sèchement résumées et ont perdu tout caractère et tout intérêt ; la querelle de Jupiter et de Junon, dans le premier livre, est réduite à huit vers. Junon seule y prend la parole ; l'éloquence du maître des dieux est résumée de cette façon sommaire :

> Talibus incusat dictis irata Tonantem,
> *Inque vicem summi patitur convicia Regis.*

Les dieux ici sont sacrifiés. Le faux Pindare ne les a pas, comme Darès, exclus de son œuvre; mais il se borne en quelque sorte à *constater* leur présence et la part qu'ils prennent à l'action par une indication rapide. Presque toutes les scènes de l'Olympe ont disparu. Quand l'auteur a raconté la fuite d'Hector devant Achille, il nous montre les deux guerriers

> Hic rursus super insequitur, fugere ille videtur ;
> Festinantque ambo. . . . .

Le versificateur a l'air plus pressé encore que ses héros. De temps en temps, cependant, il modifie le récit d'Homère ou il y ajoute quelque circonstance. Dans l'épisode de Dolon, les deux chefs grecs s'engagent dans une route affreuse, dans une contrée montagneuse, dont n'a point parlé Homère ; ils ne sont pas montés sur des chars, mais sur des chevaux.

L'auteur, du reste, a parfois des distractions. Un instant avant de nous dire que Vénus va demander à Vulcain une armure pour son fils, il a donné à Patrocle des armes forgées par la main du Dieu, *Vulcania arma.*

Il semble parfois traduire de souvenir plutôt que sur le texte même d'Homère. Ainsi, il est étrange qu'un homme qui a l'*Iliade* sous les yeux tombe dans cette erreur devenue traditionnelle, accréditée qu'elle a été par le témoignage de Virgile, et fasse traîner par Achille, trois fois autour de Troie, le corps d'Hector (1). Un peu plus loin, on rencontre une autre inattention. Quand il a conduit Priam dans le camp ennemi, il nous montre les chefs des Grecs admirant son audace, tandis qu'Ho-

(1) On sait que ce n'est pas dans Homère qu'Hector est traîné autour des murs de la ville; cette histoire est née probablement d'un souvenir confus des récits homériques. Dans l'*Iliade*, Hector fuyant

mère a pris soin d'entourer de tant de mystère le voyage du vieux roi ; c'est entre le vieillard et le meurtrier de son fils que se passe la scène.

Le poème se termine par un trait qui eût bien étonné Homère. A la fin du récit des funérailles d'Hector, on lit :

Inque leves abiit tantus dux ille favillas.

Du reste, en dépit de ses prétentions, le poète procède bien plus de Virgile et d'Ovide que d'Homère. Il est tout plein de souvenirs et de traits empruntés aux deux poètes latins.

On est en droit de supposer que c'est là l'*Iliade* qu'a, en général, connue le moyen-âge. C'est probablement sous cette forme que la possédait Richard de Furnival. On voit, dans sa *Biblionomia* (1), figu-

devant Achille fait trois fois le tour de la ville (*Iliad.*, X, 208). Quand il a succombé, son vainqueur traîne son cadavre aussitôt vers les vaisseaux (*Il.*, X, 395), et là, chaque jour, il lui inflige le même outrage autour du tombeau de Patrocle. C'est aux cycliques ou aux tragiques qu'est due, sans doute, la nouvelle version consignée par Virgile dans l'*Énéide*, et désormais devenue traditionnelle.

(1) V. Bibliothèque de la Sorbonne « *Biblionomia* magistri Richardi de Furnivalle Cancellarii Ambianensis. Clavis est istius ortuli secundum quod bibliotheca sua distincta est per areolas multipliciter tabulatas. » — Chacun de ces carrés (*areolæ*) ou compartiments est désigné par des lettres de couleur différente ; l'or est réservé pour le dernier où se trouve l'Écriture-Sainte ; l'argent pour l'avant-dernier, les sciences *lucratives*, et d'abord la médecine, etc. Il est toute une partie de cette bibliothèque qui reste pour nous entourée de mystère. On lit au folio 3 : « Ceterum preter illa quorum fecimus mentionem est et aliud genus tractatuum secretorum quorum profunditas publicis oculis dedignatur exponi ac proinde non est intentionis nostre ut inter prehabitos ordinentur. Sed eis deputandus est certus locus neminem preter dominum proprium admissurus quare nec eorum descriptio pertinet ad hunc librum. » Le premier carré est consacré aux livres de philosophie. La première tablette aux livres de grammaire, la seconde à la dialectique, la troisième à la rhétorique, les suivantes aux mathématiques, géométrie, arithmétique, à la musique, à l'astrologie, à la physique, à la métaphysique, à l'éthique ou morale. Sur la tablette dixième se trouvent les poètes. Richard nous donne lui-même les raisons de ce classement : « Sunt quedam iterumque, licet ex ipso dicendi genere potuissent videri pre ceteris ordinanda, ob humilitatem tamen materie ceteris post ponuntur, qualia sunt opera poetarum... Historiographos, epigrammaticos, amatorios, elegos, invecticos, satiricos, ethicos, apologicos, tragicos, comedos, centonicos, et quosdam alios qui licet habeant materiam excellentem, utpote theologiam, tamen propter styli similitudinem ordinantur cum eis. »

Comme la *Biblionomia* est encore inédite, nous donnons ici cette partie du catalogue :

Tabula X areole philosophice opera poetarum continens in hunc modum : *Virgilii* Bucolica, Eneis et Virgilioli numero quinque. *Phrygii Daretis* Yliados historia prosaice, deinde metrice. Item Meonii *Homeri* Libellus Yliados et versus *Primatis* Aurelianensis de eodem in uno volumine. — *Papinii Statii* libri Thebaidos et Achilleidos in 1 vol. — *Marci Annei Lucani* cordubensis liber de bello intestino nobilium civium romanorum in 1 vol. — *Galteri de Insula* dicti de *Castilione* liber Alexan-

rer en un même volume, entre l'histoire de l'Iliade de Darès le Phrygien en prose et en vers, et les vers de Primat d'Orléans sur Homère, le *livret de l'Iliade* d'Homère : « Phrygii Daretis Yliados historia « prosaice, deinde metrice (1), item Mœonii Homeri *Libellus* Yliados et « versus Primatis Aurelianensis de eodem in uno volumine. » Le *livret de l'Iliade* doit être l'abrégé dont nous parlons.

dreidos in 1 vol. — Richardi de Gerborredo post ep. Ambianensis liber de abbreviata hystoria Romanorum quæ dicitur tripartita, liber de quatuor virtutibus et Ave Maria in 1 vol. — Alb. Tibulli epigrammaton in 1 vol. — Propertii Aurelii lib. monobiblos, 1 vol. —Ovidii Nasonis Pelignensis lib. Heroydum qui est de epistolis, lib. Amorum qui est sine titulo, lib. de Arte amandi, lib. de Remedio Amoris, lib. de Supplenti rescriptionum ad dictas epistolas Ovidii ad quas scilicet ipse non rescripserat ; item ejusd. Ovidii libelli de Cuculo, de Pulice, de Sompno, de Medicamine Surdi, de Medicamine faciei et de Nuce, 1 vol. — Ejusdem lib. Fastorum, vel liticorum cum Semikalendario quem de cerimoniis secundum ritus gentilium composuit in honorem Germanici Cesaris qui erat futurus pontifex eo anno ut scilicet interventu ipsius Augusto sibi irato reconciliari valeret, 1 vol. — Ejusd. lib. Metamorphoseos, in quo laudans Augustum ex successione ab antecessoribus per Eneam, sperabat saltem sic ipsius sibi gratiam comparare, 1 vol. — Ejusd. libr. elegyographi in exilio suo facti, videlicet lib. Tristium, lib. de Ponto et invectiva sua in ybm invidum.

Tabula II areole philosophice opera poetarum etiam continens in hunc modum. Valerii Martialis Coci Julii Cesaris lib. epigramm., 1 vol. (Le titre donné ici au livre de Martial peut au moins nous dire comment le moyen-âge expliquait ce surnom du poète qui a tant occupé les critiques. C'est sous ce nom de *Cocus* qu'il a été surtout connu alors. C'est ainsi que le désigne Jean de Salisbury (*Polycraticus*, lib. VII, ch. VII et ch. XIII), citant deux épigrammes de lui. Il est encore nommé ainsi par G. Map (*de Nugis*, p. 153) : legi mirabilem illum Coquum, etc. Cela explique la distraction de Petit Radel, gémissant sur la disparition du poète Coquus (*Recherches sur les Bibliothèques*). Claudiani lib. invectivarum in Ruphinum et Eutropium atque preconiorum ipsius pro Honorio, Theodosio et Stilicone Coss. item lib. ejusd. de raptu Proserpinæ. — Aur. Persii Flacci lib. satirarum, 1 vol. — Q. F. Horatii Venusini lib. odarum et epodon, lib. sermonum, poetices et lib. epystolarum, 1 vol. — Censorini, Catonis et Theodori libri ethici, Aviani et Esopi libri apologici, Maximiani, Pamphili et Gete libri amatorii, 1 vol. — Baldoini Ceci apologya de Actibus Ysengrini, 1 vol. — Probe uxoris Adelphi liber centonum ex Virgilialis cum ubitatione Domini Stephani canonici S[t] Sepulcri ; item Aurelii Prudentis liber de Pugna Virtutum et Vitiorum, et sunt septem ; videlicet Fidei contra Ydolatriam, Pudicitiæ contra Libidinem, Patientiæ contra Iram, Humilitatis contra Superbiam, Sobrietatis contra Luxuriam, Benignitatis contra Avaritiam et Concordiæ contra Discordiam ; item ejusd. lib. de Hympnis et Canticis ad laudem divinam certis temporibus deputatis ; item cujusdam scribe lib. troporum ad laudem eamdem certis similiter temporibus canendorum, 1 vol. — L. Annei Senece cordubensis liber tragediarum et sunt numero decem, scilicet : Hercules furens, Thyestes, Thebais, Ypolitus, Œdipus, Trachiniæ, Medea, Agamemno, Octavia et Hercules Œteus ; item ludus ejusd. Senece de morte Claudii Neronis, 1 vol. — Publ. Terentii Afri lib. comediarum et sunt numero sex, scilicet Andria, Eunuchus, Eautontimoroumenos, Adelphi, Hechyra, Phormio, 1 vol. — Aratoris subdiaconi ad Florianum abbatem liber de Actibus Apostolorum ; item Mathei vindocinensis lib. de Thobie hystoria, 1 vol. — On lit à la suite : « Hi autem Karacteres sunt majorum voluminum super materiis antedictis ; hi vero *x*, *y*, *z*, sunt secretorum librorum quorum descriptionem ad hunc librum nolumus pertinere. »

(1) Cette rédaction métrique de Darès est probablement la traduction, en vers hexamètres, que l'on

Benoît aussi a parlé d'Homère, et tout en critiquant sa véracité, il a parlé de lui avec enthousiasme. Pour lui, Homère est « un clerc merveilleux, des plus sachanz »; et plus loin encore, il dit : « tant fu Homère de grand pris », de grande valeur. Mais, Benoît a-t-il bien qualité pour en juger ? A-t-il lu l'*Iliade ?* En retrouve-t-on trace dans son poème; ou, comme tant d'autres de ses contemporains, n'admire-t-il pas Homère sur parole ? C'est là une question qui serait vite jugée, s'il s'agissait d'un poète des âges classiques. Alors, l'imitation se fait une gloire de se tenir le plus près possible de son modèle. Homère reparaîtrait complet dans son œuvre. Déjà, à la veille de la grande renaissance, Jean Le Maire est frappé de la beauté d'un récit homérique ; il l'insère tout entier dans son étrange compilation, comme ces bas-reliefs antiques qu'on a encastrés dans les murailles de Narbonne : on l'y a bien vite reconnu. Au moyen-âge, la question se complique ; car il ne prend à l'antiquité qu'une sorte d'indication générale, qu'il développe ensuite en pleine liberté. On en a la preuve dans ce récit du *Dolapathos*, où l'on retrouve le souvenir évident de l'*Odyssée*, mais arrangé, défiguré, orné de circonstances nouvelles, grossi. Du reste, notre examen ne peut évidemment porter que sur une partie du poème de Benoît, et, dans cette partie même, seulement sur un certain nombre de morceaux, le reste, comme nous le verrons plus tard, étant tout-à-fait en dehors de l'invention homérique.

Cependant, un rapprochement est possible. Car on retrouve ici quelques-uns des événements qu'Homère a racontés avec le plus de soin : le combat de Ménélas et de Pâris, les adieux d'Andromaque et d'Hector, la mort de Patrocle, la douleur d'Achille, ses ressentiments contre les Grecs, son refus de combattre, la rencontre de Dolon, la mort d'Hector,

trouve avant l'*Iliade* de Simon Chèvre-d'Or, dans le manuscrit 8430 lat. de la Bibliothèque impériale, sous le titre de *Frigius Dares*, du f° 9 au f° 16 (environ 980 vers). Le poème commence ainsi :

Historiam Troje figmenta poetica turbant.
Unde, licet magnis fortuna sit invida ceptis,
Dignaque tam longis non sit mea buccina bellis,
Mens tamen incaluit, vestigia fida sequendo,
Daretis frigii Trojanum scribere bellum.

Il se termine par ce vers :

Et precor ille (sic) mei sit consummatio cepti.

Chryséis redemandée par son père (v. 26813) ; mais ils y sont devenus méconnaissables.

Benoît (*Rom. de Troie*, v. 11450) a, de même qu'Homère (*Il.*, ch. III), mis Pâris aux prises avec Ménélas ; mais son récit ne rappelle en rien la belle peinture du poète grec. Au lieu du combat solennellement préparé, solennellement engagé à la vue des deux armées, ce n'est plus qu'une rencontre fortuite, un accident de la bataille.

Dans la mort de Patrocle, il n'y a pas plus de ressouvenirs d'Homère. On y chercherait vainement les exploits du héros, et son trouble, lorsqu'il est frappé par Apollon. Les paroles d'Achille apprenant la mort de son compagnon n'ont rien de commun avec celles que lui prêtait Homère. Le ton même est tout différent. Au lieu de cette douleur violente, effrénée, de ce désespoir effrayant, il y a surtout ici douceur et tristesse. La haine du héros pour Hector n'a plus les sauvages éclats que lui prêtait Homère :

> Μή με, κύον, γούνων γουνάζεο, μηδὲ τοκήων.
> Αἴ γάρ πως αὐτόν με μένος καὶ θυμὸς ἀνείη
> ὤμ' ἀποταμνόμενον κρέα ἔδμεναι, οἷά μ'ἔοργας !
>
> (V. *Iliade*, XXII, vers 345-347.)

« *Chien, ne m'implore pas, n'embrasse pas mes genoux, n'invoque pas le nom de mon père. Je voudrais, dans ma rage, te déchirer tout vivant (tout crû) en morceaux et dévorer ta chair, pour me venger du mal que tu m'as fait.* »

Ce n'est pas le ressentiment d'un outrage qui pousse Achille à abandonner les Grecs, c'est l'amour qu'il ressent pour Polyxène. Ce n'est pas le désir de venger Patrocle qui le ramène au combat, c'est la vue des exploits de Troïlus.

La scène entre Hector et Andromaque ne rappelle en rien l'*Iliade* ; les incidents sont tout autres, et le ton, la couleur morale diffèrent plus encore. Les aventures de Dolon ne sont pas moins étrangères à l'*Iliade*. En tout cela, aucun souvenir d'Homère ; au contraire, Darès y est tout entier.

Il semble que c'est dans l'*Iliade* qu'on devrait aller chercher la pensée première d'un épisode qu'on ne rencontre pas dans l'inspirateur ordinaire de Benoît, qui occupe ici une place importante et qui était destiné à attirer l'attention : je veux parler des exploits du Sagittaire. Il paraît naturel, tout d'abord, de supposer que c'est une imitation du *Pandarus*

d'Homère, et que Benoît s'inspire ici du quatrième et du cinquième livre de l'*Iliade*. Mais, nous ne saurions y reconnaître aucun des traits de la peinture grecque; Benoît a composé, sans doute, son personnage avec le *Pandarus* de Dictys et un souvenir des Centaures.

Ainsi, partout on reconnaît Darès ou Dictys, nulle part Homère. Si, en certains points pourtant, par les discours, par la peinture des mœurs, par des comparaisons qu'il ne pouvait prendre dans les apocryphes (1), le trouvère se rapproche davantage du vieux poète grec, cela tient à des conditions particulières, à des rapports moraux que nous signalerons plus tard. Mais s'il a remplacé par des peintures souvent pleines d'animation les tristes récits qui lui ont servi de modèle, il le doit à sa seule imagination.

Il y a cependant chez lui une invention qui n'appartient ni à Dictys ni à Darès, et qui semble inspirée de quelques souvenirs de l'*Iliade*. Benoît suppose, pendant une trève, une entrevue pacifique d'Achille et d'Hector. Celui-ci propose à son adversaire de terminer la guerre par un combat singulier. Achille est prêt à accepter; mais les chefs grecs s'opposent au combat. Cette scène, qui met encore en relief le caractère d'Hector, rappelle un passage de l'*Iliade* (chant VII, v. 67-106), où une proposition semblable est faite par le héros. Les Grecs hésitent; Ménélas seul enfin se lève, mais les chefs interviennent et empêchent une lutte inégale. Le discours où Hector engage Achille à renoncer à d'inutiles menaces rappelle aussi un peu celui d'Énée (*Il.*, ch. xx).

Mais cela ne suffit pas pour conclure que Benoît a lu l'*Iliade*, lorsque tant de passages montrent qu'il ne l'a pas connue, à moins qu'on ne veuille admettre qu'il n'en a pas voulu tirer parti. C'est là une solution qu'il est difficile d'accepter. L'*Iliade* est une de ces œuvres qui s'imposent à qui les a lues, et qui, lors même que l'écrivain serait résolu d'avance à suivre d'autres guides, laisseront toujours leur trace dans son travail, même à son insu. Et cependant, en voyant ce que le poème de Virgile est devenu dans l'*Eneas*, qui prétend le reproduire, on hésite à prononcer une négation absolue.

(1) On pourrait supposer qu'il se souvient de certaines comparaisons d'Homère (V. *Iliade*, ch. II et ch. XII, v. 43).

Du reste, Benoît nous prévient lui-même qu'il ne faut pas chercher chez lui les récits d'Homère. Il n'a pas foi en son exactitude. « On « a, dit-il, raconté souvent comment Troie a péri; mais la vérité est « peu connue. Homère, qui fut clerc merveilleux, des plus savants, « trouvons-nous, a écrit de la destruction, du grand siége et des causes « pour lesquelles Troie fut dévastée et ne fut plus jamais réhabitée ; « mais son livre ne dit pas vrai. Car nous savons bien, sans aucun « doute, qu'il était né cent ans au moins après que la grande armée fut « assemblée. Il ne faut pas s'étonner s'il s'est trompé, lui qui n'assista « pas à cette guerre et qui n'en vit rien. Quand il en eut fait son livre « et que cette histoire fut racontée à Athènes, il s'éleva un étrange « débat. On voulut le condamner solennellement, parce qu'il avait fait « combattre les dieux contre les hommes charnels. Cela lui fut tenu à « égarement et à merveilleuse folie. Mais Homère fut de si grand prix « et fit si bien, à ce que je lis, que son livre fut reçu et tenu en au- « torité (V. *Rom. de Troie*, v. 42-70). »

Heureusement, pour redresser les mensonges d'Homère, nous possédons deux autorités précieuses, Darès de Phrygie et Dictys de Crète. Benoît prendra le premier pour guide, en le complétant à l'aide du second.

Qu'était-ce donc que Darès et Dictys ? Deux grands auteurs, fort peu lus aujourd'hui, mais qui ont joui d'une longue renommée, d'une autorité incontestée, et qui nous offrent une éclatante démonstration de la vanité de la gloire littéraire. Dictys et Darès, leurs noms s'appellent invinciblememt, et l'admiration complaisante du moyen-âge ne les a pas séparés, quoiqu'il convienne de signaler entre eux d'importantes différences, sont deux faussaires qui, à une date qu'il semble impossible de préciser, mais qu'on ne saurait faire remonter plus haut que la décadence des lettres latines, ont prétendu écrire en historiens le récit de la guerre de Troie et y rétablir la vérité, méconnue jusqu'à eux. Ils ont écrit le *Roman de Troie*, renonçant à toutes les qualités de l'histoire, sans avoir le charme du roman.

Entre eux et Homère, le moyen-âge, nous venons de le voir, se décidait un peu au hasard. Mais, quand il aurait connu Homère, le résultat eût été probablement le même. C'est là un fait qui peut aujourd'hui nous

paraître tout d'abord étrange et monstrueux, mais qui ne saurait étonner ceux qui connaissent quelque peu le moyen-âge.

Tout d'abord, le moyen-âge n'est point un âge littéraire. La pure beauté d'Homère ne l'aurait point frappé. Il est impossible qu'entre deux livres, dont l'un est un merveilleux chef-d'œuvre, l'autre une plate composition, la seule raison de supériorité littéraire suffise à l'entraîner. L'enthousiasme pour l'art déployé dans une œuvre n'appartient qu'à des époques de civilisation très-avancée. Les enfants et le peuple, qui n'est qu'un grand-enfant, demandent à un tableau ce qu'il représente, non quel talent d'exécution il suppose, à un livre ce qu'il raconte, non la façon dont il le raconte. « Cela est bien écrit » cette formule, si souvent employée par les gens du peuple, ne veut pas dire « il y a là des qualités de style », mais « cela intéresse. » Demandez à un enfant la différence entre l'*Iliade*, les *Contes* de Perrault ou l'*Histoire du Consulat*. Comme il refait en sa petite imagination toute histoire à sa mesure, comme il n'en prend que ce qu'il en peut porter, le plus beau livre pour lui est celui qui conte le plus d'histoires. Et c'est ainsi qu'en jugeait un auditoire populaire au XIIe et au XIIIe siècle.

En outre, Darès et Dictys se présentaient dans les conditions les plus séduisantes. Ils méritaient bien plus de confiance qu'Homère. Ils avaient été les témoins des événements. Dictys, en effet, si l'on s'en rapportait à sa propre déclaration, était un crétois qui, ayant accompagné Idoménée devant Troie, avait suivi tous les incidents du siége et les avait, jour par jour, consignés dans ses notes, que, pour plus de précision, il appelle le *Journal du Siége* (1). Ce qu'il n'avait pu voir lui-même, il le tenait des témoins les mieux informés, des principaux acteurs eux-mêmes. Dans une centaine de pages, il avait retracé toute la guerre de Troie, depuis ses origines jusqu'aux dernières aventures des chefs grecs, et aux difficultés de leur retour. Cependant, Dictys n'est pas tout-à-fait impartial : il favorise les Grecs ; il ne néglige aucune occasion d'opposer leur civilisation à la barbarie des Troyens ; il répète, à plusieurs reprises, que ceux-ci se plaisent à insulter les cadavres (2) : il prête,

(1) V. Dictys, Epistola Septimii « Ephemeridem belli trojani Dictys Cretensis conscripsit. »

(2) V. Dictys. « More solito illudere cadaveri gestientes. »

au contraire, à ses prétendus compatriotes une générosité qu'ils ne montrent nulle part dans Homère ; quand ils poursuivent les Troyens fugitifs, ils respectent les femmes (1). Il y avait là évidemment un témoin prévenu et suspect. Mais, par une rencontre des plus merveilleuses et des plus profitables à l'histoire consciencieuse, tandis que les Grecs avaient ainsi un spectateur fidèle et favorablement disposé de leurs exploits, les Troyens n'étaient pas moins heureux. Un prêtre phrygien, nommé Darès, saisi à point de la même pensée que Dictys, écrivait, de son côté, la même histoire, et préparait ainsi à la postérité le plus complet et le plus sûr moyen de contrôle du récit grec. Darès, écrivain et guerrier à la fois, supportant, comme les plus braves, le poids du jour, prenant sa part de tous les combats et de tous les exploits, mêlé aux Grecs dans la bataille et dans les entrevues qui suivaient les trèves, chaque soir, de retour dans la ville, écrivait le récit des événements de la journée, et, devinant déjà le retentissement qu'aurait dans l'avenir ce mémorable siége, avait soin, pour plus de clarté, de joindre à la narration des faits le portrait des héros.

Le moyen-âge ne pouvait être frappé de tout ce qu'il y avait d'invraisemblable dans ces assertions ; étranger à toute espèce de critique, il ne peut reconnaître une fraude, même grossière. Le livre lui inspire un respect superstitieux ; il a pour lui une vénération d'enfant ou d'homme ignorant. Dès qu'un auteur a écrit « comme dit la lettre, comme porte l'écrit », et surtout quand il a prouvé que l'écrit parle bien ainsi, tout le monde le croit et nul ne songe que la valeur d'un écrit puisse se discuter. Or, non-seulement le faux Darès affirmait un certain nombre de faits que le moyen-âge était tout disposé à admettre, par cela seul qu'il les trouvait affirmés ; mais il assurait encore, et d'un ton de parfaite conviction, qu'Homère avait menti, que lui seul, Darès, avait connu la vérité, et il apportait à l'appui de son dire les arguments que nous savons.

L'autorité d'Homère ainsi ruinée et celle de Darès bien établie, il ne restait à celui-ci, pour être en possession définitive de l'estime publique, qu'à répondre aux secrets instincts du moyen-âge ; ce qu'il fait à mer-

(1) V. Dictys. « Feminis abstinentes manus, parcentesque sexui. »

veille. Darès satisfaisait aux besoins de cette curiosité immense, enfantine, qui ne classait pas, qui ne comparait pas, mais qui demandait sans cesse des aliments nouveaux. Sous ce rapport, Darès avait sur Homère une incontestable supériorité ; il en savait bien plus long que lui, il racontait bien plus de faits. Son livre, il est vrai, n'a guère qu'une vingtaine de pages ; mais, comme il ne donne rien au vain luxe de la phrase, dans ces vingt pages il était plus riche et plus complet qu'Homère, et sa brièveté même le recommandait aux lecteurs ; ils y trouvaient beaucoup de substance sous un petit volume.

Ajoutons que le récit de ces faits et leur enchaînement étaient absolument dans le goût du moyen-âge. Il ne sait ce que c'est que composer, que prendre dans un événement le point essentiel, y ramener tout le reste et faire graviter autour de ce centre tous les événements secondaires. Ce système, où se fait sentir la personnalité de l'écrivain, où il domine les faits, les dispose au gré de sa pensée intime et selon son intention finale, est tout juste le contraire de la façon du moyen-âge, où le poète marche naïvement à la suite des événements. Tout poème pour lui est un cycle. Or, le Darès est le cycle de la guerre de Troie ; il n'en oublie rien, il ne laisse rien à dire ; il remonte aux origines, à la naissance de la ville, et il va au-delà de la chute. Il ne se contente pas de faire rebâtir Troie par Priam ; commençant à l'expédition des Argonautes, il raconte comment elle a été prise par Hercule, comment Laomédon a péri ; il retrace l'histoire du grand siége d'Ilion en tous ses incidents. Dictys est plus complet encore à certains égards : son récit, il est vrai, ne commence qu'au rapt d'Hélène ; mais, en échange, quand il a détruit la ville, il suit chacun des chefs et ne s'arrête que lorsque Ulysse est tombé sous les coups de son fils Télégonus. C'est l'espace même qu'embrassait le cycle troyen ; au dire de Photius, il se terminait « au retour d'Ulysse à Ithaque, où il est tué par son fils Télégonus, qui ne le connaît pas. » Ce qui a fait le succès de cette histoire (1), c'est qu'elle est complète. En outre, elle séduisait l'honnêteté du lecteur. A un temps

(1) Proclus nous dit aussi que les poèmes du cycle épique ont été conservés et trouvent une foule de lecteurs empressés, non pas tant pour leur supériorité poétique que pour la suite non interrompue d'événements qu'ils racontent. — V. Photii *Biblioth.*, Cod. CCXXXIX.

qui avait pour principe constant que nul ne peut être condamné sans avoir été entendu, elle offrait le grand attrait d'un jugement contradictoire ; le Grec et le Troyen venaient déposer tour à tour sur les mêmes événements. Comment des esprits crédules eussent-ils pu résister à une démonstration aussi rigoureuse ?

Enfin, elle ne choquait pas ses habitudes morales : le paganisme en était soigneusement banni, les dieux n'intervenaient plus ; l'histoire était tout humaine.

Toutefois, si l'on ne considérait en eux que leur valeur propre, ils ne mériteraient, à aucun titre, d'arrêter l'attention. Leurs livres ne sont qu'un entassement confus des plus misérables inventions, qui bouleversent toutes les idées reçues à propos des événements qu'ils racontent, et où le mensonge ne sait pas même se déguiser ; plates compilations, sans aucun intérêt littéraire, sans esprit et sans goût. Il convient cependant de marquer entre eux des différences. Si, en dépit d'un texte bien connu, il est permis d'établir des degrés, non-seulement du médiocre au pire, mais au détestable, il faut avouer que Dictys est très-supérieur à Darès, qui lui est évidemment postérieur, et s'est inspiré de son œuvre et de son esprit. Dictys appartient à une époque meilleure, moins enfoncée dans la barbarie. Son livre contient une foule de détails, de renseignements précis et d'apparence authentique, la trace d'emprunts faits à des textes sérieux, qui nous forcent à y reconnaître le produit d'un temps où l'on avait sous les yeux beaucoup de livres plus tard disparus et que le moyen-âge n'a point eus à sa disposition, soit les cycliques grecs, soit les poètes latins par lesquels ont été traités les sujets qui avaient échappé à Homère, comme le *Maurus* dont parle Ovide (*Amor.*, 2, 18), et qui avait écrit des *Antehomerica*, ou Camerinus, auteur de *Posthomerica* (*Pontic.*, IV, 16, 6). On retrouve ici trace des *Argonautiques*, des *Æthiopiques*, des Νόστοι, des *Télégonies*. Sa langue aussi est bien meilleure.

Cependant, il est impossible de signaler chez lui aucun talent littéraire. On n'y rencontre pas un sentiment, pas une émotion, pas un tableau. Ce sont, en général, de maigres résumés (1), où, par une ignorance der-

(1) Ses récits, en général très-secs, visent cependant à une précision qui devient parfois tout-à-fait

nière de toutes les conditions de l'art d'écrire, l'auteur insère au milieu de sa narration d'assez longs discours, qui, par un anachronisme dont il ne s'aperçoit pas, portent la trace d'une culture morale avancée.

Les œuvres des deux auteurs semblent une gageure faite contre la poésie homérique. Ils en ont tout d'abord enlevé soigneusement tout le merveilleux. Ils suppriment les dieux, et avec eux tout le surnaturel. Darès et Dictys semblent, avant tout, jaloux de prouver qu'ils sont étrangers à toute superstition. Ils croient ainsi probablement faire œuvre de critiques et prouver à leurs lecteurs qu'ils sont de vrais historiens (1). Ils ont toujours une explication, et une explication toute humaine, prête pour chaque prodige (2). Ainsi feront les autres écrivains apocryphes des mêmes événements appartenant probablement à la même date, comme Phidalius de Corinthe, Sisyphe de Cos et Flavius, dont l'existence nous est révélée par les Byzantins.

Les héros ne sont pas plus heureux que les dieux. Si les deux apocryphes ont fait disparaître complètement les uns, ils semblent s'attacher sans cesse à rabaisser les autres. Ils ont retranché du même coup le sublime et la poésie. Par la plus insigne maladresse, ou par une véritable profanation, Dictys a porté la main sur les plus beaux morceaux d'Homère pour les défigurer, et comme pour donner tout-à-fait sa mesure et faire éclater davantage son inintelligence littéraire. C'est ainsi qu'il n'a pas craint de refaire l'admirable scène de Priam aux pieds d'Achille. On ne saurait, si on ne l'avait pas lu, imaginer comment un barbare peut

ridicule. Ainsi, Philoctète tue Pâris méthodiquement et en détail. D'une première flèche, il lui perce la main gauche, de la seconde l'œil droit, de la troisième les pieds, et il ne le tue qu'après l'avoir épuisé : « Fatigatumque ad extremum interfecit » (V. Dictys, lib. IV, c. 20). Tzetzès s'est emparé de cette invention.

(1) C'est encore parmi les historiens que Dictys est classé expressément par son éditeur, l'allemand Dederich. — V. *Dictys cretensis*. A. Dederich, Bonnæ, Weber, 1833. Introd., p. XVII.

(2) V. *Dictys*, lib. IV, c. XX, l'explication du séjour des Grecs en Aulide et de la peste qui désole l'armée « ira ne cœlesti, *an ob mutationem aeris* »; ailleurs, « incertum alio ne casu an, ut omnibus videbatur, ira Apollinis. » L'auteur ne respecte pas les métaphores les plus consacrées; chez lui, Télèphe est guéri par deux médecins, non par la lance d'Achille. Il ne croit pas aux apparitions; il ne veut pas admettre que Pâris ait jugé les déesses sur l'Ida. Il fait dire par Pâris que « il a cru voir en songe Mercure amenant devant lui Junon, Minerve et Vénus. » Il raconte que Castor et Pollux ont disparu dans une expédition maritime, sans qu'on ait eu depuis de leurs nouvelles, et il ajoute : « Après cela, on a dit qu'ils avaient pris place parmi les immortels. »

mutiler un chef-d'œuvre en possession de l'admiration universelle. Il n'est aucun des traits de l'original, aucune des inventions les plus belles ou les plus ingénieuses qui ait pu échapper au sacrilége : il se fait un devoir de substituer à chaque beauté une monstruosité. Il ne comprend rien à Homère ni à la vérité humaine. Tout le monde se rappelle le beau récit grec. Ici, Priam se met en route au grand jour, en famille, accompagné de ses fils, de ses filles, d'Andromaque, suivi d'un pompeux cortége, un véritable convoi chargé de ses présents. Le Priam d'Homère et de la nature s'adressait au seul Achille. Le poète avait bien senti qu'il fallait qu'Achille fût seul, en effet, pour que le père désolé osât implorer le meurtrier de son fils et presser ses mains sanglantes, qu'il fallait les laisser tous deux face à face. Dans Dictys, Priam s'adresse à tous les rois de la Grèce et les prie de venir avec lui désarmer la colère d'Achille. Et de là une scène qui eût dû avertir l'écrivain. Nestor accueille la demande du vieux roi ; mais Ulysse l'insulte. Enfin, ils arrivent devant le fils de Pelée ; et, là encore, l'auteur a trouvé moyen de faire une peinture ridicule. Achille reçoit Priam, « en retenant sur son sein l'urne qui renferme les os de Patrocle ! » Le misérable prosateur a eu de plus la malencontreuse pensée de refaire le discours de Priam. Il n'a pas compris la merveilleuse éloquence de ce cri du vieux roi, de cette sublime entrée en matière : μνῆσαι πατρὸς σοῖο (1). Le trait s'est perdu dans la fin du discours, au milieu de misérables lieux communs. Et Achille, au lieu de se laisser attendrir, fait un long et pédantesque discours. Il moralise, il montre doctoralement que les Troyens paient aujourd'hui leurs iniquités. Il expose philosophiquement les vrais motifs de la guerre. Achille n'est pas homme à se contenter de l'explication vulgaire par l'enlèvement d'Hélène ; il montre qu'il y a un conflit de races : il s'agit de savoir qui des Grecs ou des Barbares doit donner des lois au monde ! En toutes circonstances, Dictys se plaît à faire parade ainsi de sa pénétration et à donner les secrètes raisons des choses ; et ces explications rabaissent toujours les personnages. Si Penthésilée vient au secours de Troie, il n'est pas bien sûr que ce ne soit pas la cupidité qui l'y ait conduite, *incertum*

(1) Plus mal inspiré encore, le faux Pindare l'a supprimée tout-à-fait. Par une idée doublement malheureuse, il a dépensé d'avance le plus pur de son bien, et, croyant faire merveille, a mis, à un autre endroit, ces paroles dans la bouche d'Hector suppliant Achille qui va lui porter le coup mortel.

pretio an bellandi cupidine. Il achève de se rendre insupportable en développant des moralités pédantesques ; il est plus rigoriste que les poètes anciens. Tandis que Virgile pleure la mort de Camille, le faux Dictys voit dans la mort de Penthésilée et dans la barbarie exercée par les Grecs sur son cadavre, une juste punition de l'impudeur avec laquelle elle est sortie de la modestie qui convient à son sexe. « Scilicet pœnam postremæ desperationis atque amentiæ..... ad postremum ipsa spectaculum dignum moribus suis præbuit. »

S'il a altéré l'histoire de Priam et d'Achille, il semble s'être plu davantage encore à altérer leur caractère. Le vieux Priam, environné par Homère de tant de majesté, est peint ici sous les traits les plus misérables. Il est insensé, sauvage, pervers, avide du bien d'autrui, toujours prêt à lancer l'insulte, toujours altéré de sang. C'est de lui que ses fils ont appris à oser tous les forfaits, à ne rien respecter.

Achille n'est pas mieux traité.

Le Darès est plus misérable encore. On ne peut pas même dire qu'il n'a pas de talent de narration ; il ne sait ce que c'est ; on ne trouve dans ce livre qu'un aride résumé, une sorte de table des matières, où, de temps en temps, au grand étonnement du lecteur, se glisse quelque ébauche de discours ou quelque développement d'idée qui s'arrête tout à coup. On ne saurait imaginer rien de plus monotone, je ne dirai pas que ses récits, mais que ses indications de batailles commençant toujours par ces mots : « tempus pugnæ supervenit », et auxquelles succède invariablement une même demande de trève pour ensevelir les morts (1); et son inexpérience d'écrivain va parfois jusqu'aux gaucheries et aux inattentions les plus grossières (2).

(1) Pour justifier la sévérité de notre appréciation on nous permettra quelques citations; je prends au hasard : « Telamon respondit nihil a se Priamo factum, sed quod virtutis causa donatum sit se nemini daturum. Ob hoc Antenorem insula discedere jubet..... Castor et Pollux negaverunt injuriam Priamo factam esse, sed Laomedontem eos priorem læsisse ; Antenorem discedere jubent. —Mittit ad portum qui dicant ut græci de finibus ejus discedant. » Il est impossible de raconter plus pauvrement qu'il ne le fait pour l'expédition des Argonautes. Après avoir dit, avec un certain développement, qu'ils ont été repoussés par Laomédon, tout à coup il tourne brusquement et résume ainsi toute leur histoire : « Quum ipsi non essent parati ad præliandum, navim conscenderunt, a terra recesserunt, Colchos profecti sunt, pellem abstulerunt, domum reversi sunt. »

(2) Il nous assure que Darès arrive à Cythère, où était un temple de Vénus, et il y fait un sacrifice à Diane. Ailleurs, dans la stérilité de son imagination, il ne peut arriver à nous marquer où se passent les

La forme vaut le fonds. Elle est généralement détestable, révélant non-seulement un temps où l'on ne sait plus le latin, mais un auteur absolument étranger à l'art d'écrire. Ses phrases mêmes sont à peine construites ; on dirait un thème d'écolier qui saurait à peine balbutier la langue de Rome ou même une langue quelconque (1).

Le Darès semble, du reste, incontestablement inspiré du Dictys. Il est animé du même esprit ; il est, comme lui, ennemi décidé du merveilleux. Seulement, à la différence de son modèle, au lieu de documents qu'il arrange à sa guise, il n'a que de vagues réminiscences. Cette singulière composition est surtout l'œuvre d'une mémoire troublée ; on y retrouve à chaque instant des souvenirs de l'antiquité, mais des souvenirs de seconde main, confus, mal digérés, et altérés, moins, ce semble, par la volonté de l'auteur que par le fait de son ignorance, parce qu'ils ne lui sont pas venus directement, mais par une tradition déjà incertaine. C'est ainsi que, dans sa lettre-préface, que nous avons vue naïvement reproduite par Benoît, il raconte qu'Homère a été mis en jugement à Athènes, et qu'on l'a regardé comme insensé pour avoir prétendu que les dieux avaient été en guerre réglée avec les hommes. On reconnaît aisément l'origine de cette anecdote : c'est une dernière réminiscence de la gloire littéraire d'Athènes, de son influence, de l'empressement avec lequel on courait s'y instruire, combiné avec un passage de Philostrate, et, en outre, un souvenir de la condamnation portée par Platon contre Homère, et du reproche qu'il lui adresse d'avoir ainsi altéré la majesté divine. Le blâme du philosophe est devenu, grâce à l'ignorance du plagiaire, un jugement régulier.

Ce n'est pas, on le voit, un intérêt littéraire qu'il faut chercher dans ces productions. Mais elles ont une si grande part dans l'œuvre de Benoît

événements, et il continue cependant : « retenus là par la tempête. » Il a parfois des naïvetés singulières. Commençant son livre par le récit de l'expédition de Jason, il ne nomme pas ses compagnons, et dit : « si l'on veut les connaître, qu'on lise les *Argonautes.* » Darès le Phrygien, le prétendu contemporain d'Hector, devinant le poëme d'Apollonius ou de Valérius Flaccus, et y renvoyant ses lecteurs!

(1) Il fait un incroyable abus du pronom démonstratif, qu'il répète avec une monotonie fatigante ; voyez ces trois phrases qui se suivent: « Hortatus est Jasonem et qui cum *eo* ituri erant ut animo forti irent..... *Ea* res claritatem Græciæ et ipsis factura videbatur. Demonstrare *eos* qui cum Jasone profecti sunt non nostrum est, sed qui vult *eos* cognoscere Argonautas legat. Dicit *ei* se velle *eum* legatum in Græciam mittere... si *ei* redderetur Hesiona.

qu'on ne saurait ici négliger d'en parler ; et, d'ailleurs, le long succès qu'elles ont rencontré, et qui les distingue entre toutes les œuvres apocryphes, doit leur assurer une place dans l'histoire générale des lettres et dans celle de la crédulité humaine. Jamais elle ne s'est montrée plus complaisante ; jamais plus impudent mensonge ne s'est imposé d'une façon plus complète et plus continue, non-seulement à la bonne foi populaire, mais même à l'étude des savants. Le moyen-âge n'a juré que par eux. Toute cette histoire, que Benoît reproduit avec un si amusant sérieux, est prise à la lettre par tout le monde, on la reproduit avec une exactitude qu'on serait heureux de trouver sur d'autres points (V. Hélinand, Vincent de Beauvais, *Spec.*, lib. III, ch. LXII). L'Orient et l'Occident vénèrent à l'envi les deux apocryphes, seulement ils semblent se les partager. En Orient, c'est Dictys que l'on invoque de préférence. Les Grecs du Bas-Empire, du VII[e] au XII[e] siècle, scholiastes, rhéteurs, grammairiens, chronographes, commentateurs d'Homère ou narrateurs de la guerre de Troie, Jean Malalas (1) ou Jean d'An-

(1) J. Malalas, « id est *rhetor*, sophista », dit Fabricius (V. *Bibl. græc.*). Comme on accorde, dans cette question de Darès et de Dictys, une assez grande importance au témoignage de Malalas, il convient de regarder avec quelque détail ce qu'il est et ce qu'il vaut. Malalas a fait, dans son histoire, une grande place à la guerre de Troie, qu'il raconte très-confusément. Après en avoir rapporté les précédents, redit l'histoire de Polymestor, tracé les portraits des héros des deux partis, et fait le dénombrement des vaisseaux grecs, où il reproduit avec fidélité les chiffres de Dictys, il passe au récit du débat engagé entre Ajax et Ulysse ; puis, quand il a mené à terme les aventures d'Ulysse et refait à sa façon la Télégonie, il revient sur ses pas et fait raconter la guerre de Troie à Pyrrhus par Teucer. Cette partie de sa narration est tirée, nous assure-t-il, de Sisyphe de Cos, qui assista à la guerre de Troie avec Teucer (v. p. 132). C'est après avoir trouvé ce récit qu'Homère a composé l'*Iliade*, et Virgile la suite de l'*Iliade*, καὶ Βεργύλλιος τὰ λοιπά. C'est encore dans Sisyphe que Malalas a appris que Leion, un des compagnons d'Ulysse, enleva la fille de Polyphème Elpe : « ἅτινα ὁ σοφώτατος Σίσυφος ὁ Κῶος ἐξέθετο. »

Si Malalas croit à Sisyphe de Cos, il croit bien plus encore à Dictys ; il accepte la découverte de son livre comme un fait complètement historique et l'enregistre à sa date, la douzième année du règne de Claude. Il a consacré au règne de Claude une centaine de lignes : la légende de Dictys que nous connaissons en occupe à elle seule neuf lignes : « τῷ δὲ ιγ' ἔτει τῆς βασιλείας τοῦ αὐτοῦ Κλαυδίου Καίσαρος ἔπαθεν ὑπὸ θεομηνιάς ἡ Κρήτη νῆσος πᾶσα ; ἐν οἷς χρόνοις ηὑρέθη ἐν τῷ μνήματι τοῦ Δίκτυος ἐν κασσιτερίνῳ κιβωτίῳ ἡ ἔκθεσις τοῦ τρωικοῦ πολέμου μετὰ ἀληθείας παρ' αὐτοῦ συγγραφεῖσα πᾶσα, ἔκειτο δε προσκέφαλα τοῦ λειψάνου τοῦ Δίκτυος· καὶ νομίσαντες τὸ αὐτὸ κιβώτιον θησαυρὸν εἶναι προσήνεγκαν αὐτὸ τῷ βασιλεῖ Κλαυδίῳ· καὶ ἐκέλευσε μετὰ τὸ ἀνοῖξαι καὶ γνῶναι τί ἐστι μεταγραφῆναι αὐτὰ καὶ ἐν τῇ δημοσίᾳ βιβλιοθήκῃ ἀποτεθῆναι αὐτά. »

Il cite Dictys à plusieurs reprises ; à propos de ce récit de Teucer, emprunté à Sisyphe de Cos, il nous

tioche, moine et scholastique dans l'église de cette ville vers le IXe siècle, ou peut-être même, comme le croit Fabricius (*Bibl. græc.*), à une date beaucoup plus voisine de Justinien, Suidas (1), Constantin et Isaac

disait : on retrouve aussi ces choses dans les histoires (Συγγράφαις) de Dictys, travail qui fut trouvé longtemps après Homère, sous Claude Néron, empereur, dans un tombeau (on voit ici une preuve de l'exactitude historique de Malalas : ici et ailleurs il confond Claude et Claudius Nero). A la fin du récit d'Ulysse, on lit : « C'est là ce que le *sage* Dictys a raconté, après l'avoir appris d'Ulysse lui-même. » C'est encore Dictys qu'il invoque quand il raconte comment Oreste, après son parricide, plaida sa cause contre Œax (Οἴακος), etc. V. p. 135 : « C'est ce que Dictys a raconté dans sa sixième *rhapsodie*. » Mais Dictys et Sisyphe de Cos ne sont pas les seuls écrivains, perdus pour nous, qu'ait lus Malalas. Il a eu le bonheur de lire Phidalius de Corinthe, qu'il appelle en un autre endroit Phidias. Phidalius avait dû imposer aux Grecs du Bas-Empire par des apparences de critique historique ; il prétendait expliquer, par des allégories morales, les récits de la mythologie grecque : ainsi pour les yeux du Cyclope ; ainsi pour Circé : l'histoire de celle-ci signifiait, selon lui, que la passion rend les hommes égaux aux animaux. Du reste, refaisant et confondant plusieurs récits d'Homère, il faisait de Circé la sœur de Calypso, et disait que, menacée par elle et voulant s'assurer des défenseurs, elle avait composé un philtre magique qui faisait oublier la patrie, etc. Malalas ajoutait : « Voilà ce qu'ont raconté Sisyphe et Dictys. Le très-sage Homère nous a dit poétiquement qu'à l'aide d'un breuvage magique, elle faisait perdre leur forme à ceux qui abordaient auprès d'elle. »

Cette prédilection pour les apocryphes peut inquiéter sur la valeur historique de Malalas ; mais la façon dont il raconte les événements connus est encore moins faite pour lui donner de l'autorité. Non-seulement il confond les événements et transpose les auteurs, plaçant Hérodote après Polybe ; mais voyez, par exemple, comment il raconte la mort de Claude : « Claude mourut de mort naturelle dans le palais, après avoir été alité deux jours, à l'âge de soixante-cinq ans « ἐτελεύτησεν οὖν ὁ αὐτὸς Κλαύδιος ἰδιῷ θανάτῳ ἐν τῷ παλατίῳ ἀῤῥωστήσας ἡμέρας δύο, ὢν ενιαυτῶν ξέ. » Était-ce là la tradition *officielle* à la cour de Constantinople, n'admettant pas qu'une impératrice pût commettre un crime ou qu'un empereur pût mourir assassiné ? Sans doute Malalas avait découvert quelque Dictys du temps de l'empire, qui lui avait permis de reconnaître que Tacite avait aussi bien qu'Homère altéré l'histoire. Le récit du règne de Néron ne dépare pas ce que nous venons de voir. Il nous apprend qu'il portait une barbe épaisse, δασυπώγων, ce que les bustes nombreux de Néron ne nous montraient pas, et qu'il avait l'âme bien réglée, εὔτακτος, ce que n'avait encore trouvé aucun des historiens de Néron. La première chose que fait Néron en montant sur le trône, au dire de Malalas, c'est de s'informer de Jésus-Christ. Ignorant qu'il fût crucifié (ce qui montre que le jeune empereur était fort étranger aux choses de son temps), il voulait le faire conduire à Rome, « comme un grand philosophe et un homme qui faisait des miracles. » Presque tout le règne de Néron est rempli par le récit des miracles de saint Pierre et de sa lutte contre Simon le Magicien. Néron fait exécuter Ponce-Pilate. Des crimes du fils d'Agrippine, pas un mot. Il meurt à soixante-neuf ans, empoisonné par les prêtres grecs, qui voulaient le remplacer par un épicurien. Le seul fait vraiment historique qu'on trouve dans toute cette partie de son livre, c'est que Lucain a vécu sous Néron. « Sous son règne, Lucain le Sage (remarquons cette transformation, toute à la façon du moyen-âge, du souvenir de Lucain) vivait à Rome, grand et honoré. » Ἐπὶ δὲ τῶν χρόνων τῆς βασιλείας αὐτοῦ Λουκανὸς ὁ σοφώτατος ἦν παρὰ Ῥωμαίοις μέγας καὶ ἐπαινούμενος.

(1) Suidas nomme Dictys, il parle de son journal Ἐφημερίδα en neuf livres et lui fait des emprunts.

Porphyrogénète (1), Eudoxia (2), Cédrenus (3), Tzetzès (4), Constantin Manassès (5), exaltent Dictys et le mettent sans cesse à contribution. Ils

(1) Constantin Porphyrogénète le cite avec respect. Isaac Porphyrogénète, quand il a quitté le trône pour le cloître (1059), amuse ses loisirs à compléter les récits d'Homère. Il retrace à son tour, comme l'avait fait Malalas, les portraits des héros de la guerre de Troie : τὰ παρ' ἡμῶν πρὸς τοῖς ἄλλοις συλλεχθέντα. Comme lui, il reproduit Dictys, crétois authentique, ὁ ἀληθῶς ἐκ τῆς Κρήτης ὁρμώμενος, et témoin oculaire de la guerre de Troie ; Isaac n'en doute pas un instant : Καὶ γάρ αὐτὸς ὁ συγγραφεὺς τοτὲ μετὰ τοῦ Ἰδομενεως... καὶ γὰρ καὶ τούτων ὁ Δίκτυς αὐτὸς συνεγραψατο, ὡς παρὼν καὶ ὄψει καθιστορησὰς πάντα τὰ παρ' αὐτῶν γεγραμμένα.

(2) V. les Ἰώνια de l'impératrice Eudoxie.

(3) Cédrenus, écrivant, au XI[e] siècle, un résumé historique (V. Γεωργίου τοῦ Κεδρήνου σύνοψις ἱστορίων. Paris, typis reg., 1647), n'a pas une foi moins entière en Dictys. Nous lisons, page 127 de son histoire, qu'Idoménée, qui fut l'un des chefs grecs, eut pour scribe Dictys, homme distingué et intelligent, ἀνὴρ ἀξιώλογος καὶ συνετός, qui avait accompagné les Crétois marchant contre Ilion. Il resta tout le temps de la guerre avec Idoménée et écrivit avec vérité la suite des événements du commencement à la fin. Il représente la physionomie de chacun des chefs χαρακτῆρας, comme les ayant vus tous, et les rappelle avec exactitude. Il note aussi avec soin les temps, les lieux et toutes les circonstances de tout ce qui arriva dans cette guerre et le nombre des navires que chacun des chefs amena avec lui, ce qu'Homère a décrit aussi dans le II[e] livre de l'*Iliade*.

C'est d'après lui qu'il raconte l'entrevue de Priam et d'Achille et les aventures de Télégonus.

Cédrenus, du reste, appartient à la même école que Malalas. Comme lui, ennemi de toute poésie, il explique par de vulgaires et faciles allégories, ainsi que le fera plus tard J. Lemaire, toutes les inventions de la mythologie grecque, l'existence de Vénus, le jugement de Pâris. C'est Pâris lui-même qui, « grâce à une instruction distinguée, à une connaissance des lettres non commune », a composé un hymne où il a dit toutes ces belles choses (v. p. 123) : « ἐκεῖ διαγων Πάρις συμμαθής τε περὶ τὰ γράμματα γνώριμος, καὶ παιδείας οὐ τῆς τυχούσης μετασχὼν εγκωμιαστικὸν λόγον καὶ ὕμνον εἰς τὴν Ἀροδίτην διετάξατο, τὴν ἐπιθυμίαν αὐτὴν λέγων εἶναι ἐξ ἧς καὶ τέκνα καὶ σοφίαν καὶ τέχνας ἐν λογικοῖς καὶ ἀλόγοις ἀποτίκτεται, καὶ αὐτὴν ἐν συγκρίσει την Αφροδιτην Παλλάδος προεκρινε καὶ Ἥρας, διὰ δὲ ἐμυθευσαντο τοῦτον κριτὴν τῶν τριῶν γενόμενον. »

(4) Tzetzès, dans sa *Métaphrase* d'Homère, en vers politiques, nomme Dictys à côté des *poètes* qui ont parlé de Troie avec le plus d'éclat : Δίκτυν συγγράψαμενον καλῶς τὴν Ἰλίαδα. Tzetzès n'est pas de ces gens crédules qui sont disposés à accepter Homère sur parole. Il fait profession de discuter les témoignages et de ne croire que la vérité après examen ; mais il ne doute pas un instant de l'autorité de Dictys (V. *Antehomerica*, 148 et 207. et *Posth.*, 14). Tzetzès connait encore bien d'autres historiens de la guerre de Troie. S'il nous raconte une légende de Polyxène amoureuse d'Achille, et allant, à la nouvelle de son trépas, s'étendre et mourir à ses côtés, il nous dira qu'il répète le récit de Flavius, qui diffère de celui d'Euripide (*Posth.*, v. 496). Il connait aussi *Lysias*, qui a parlé des Amazones et de Penthésilée (*Posth.*, v. 14).

(5) V. Κωνσταντίνου τοῦ Μανάσση σύνοψις ἱστορική. Paris, typis reg., 1865, p. 23. — C'est à Dictys évidemment qu'il fait allusion, quand, se préparant à raconter la guerre de Troie, il nous dit qu'il prendra pour guides ceux qui l'ont vue de leurs propres yeux et non Homère, dont il est forcé de reconnaître les infidélités, car Homère a la langue dorée ; le poète séducteur a eu à son service de

le proclament « sage et très-sage », tandis que pour eux Homère n'est qu'un misérable inventeur de fables. Ils croient à Dictys comme à tous ces prétendus prédécesseurs du chantre de Troie, à tous ces apocryphes qui s'appelaient alors légion, et dont Dictys et Darès sont restés pour nous les seuls représentants; à Phidalius de Corinthe, dont Jean Malalas a rapporté quelques fragments; à Syagrus ou Syagrius, qui, selon Élien (1), postérieur à Orphée et à Musée, avait, disait-on, le premier chanté la guerre de Troie; à Sisyphus de Cos, prétendu scribe de Teucer (2), à qui, Malalas et Tzetzès en sont convaincus, Homère avait emprunté la matière de ses chants; à Corinnus l'Ilien, disciple de Palamède, si l'on en croit Suidas, et qui, pendant le siége même, avait composé et écrit en caractères doriens inventés par son maître, une *Iliade* et un récit du combat de Dardanus contre les Paphlagoniens (3).

Les nations d'Occident ne faisaient pas moins bon accueil à Darès. Elles le préféraient, sans doute parce qu'il était plus court que Dictys, qu'il offrait comme un *Manuel de l'histoire de Troie*, et aussi parce que, favorable aux Troyens, il flattait les prétentions des peuples qui se

savants récits, mais il les a parfois changés et altérés. Il faut ajouter que Manassès ne s'est pas contenté des renseignements que lui donnaient les deux historiens apocryphes. Ce n'est certes pas chez eux qu'il a trouvé que Priam, découragé par le désastre des Amazones, et se voyant abandonné de tous, envoya demander des secours à David, secours que le saint roi refusa, soit qu'il fût alors, nous dit l'auteur, distrait par d'autres guerres, soit qu'il ne voulût pas avoir affaire aux Grecs idolâtres (*Ibid.*, p. 28). Eustathe semble n'avoir pas connu Dictys, à moins qu'il ne faille reconnaître son œuvre dans les Δικτυακὰ dont il parle « ὁ τά Δικτυακὰ μελετησὰς » (Ad Homer., *Il.*, xx, 2); mais il nomme Darès.

(1) V. Élien, *Hist. var.*, liv. XIV, ch. xxi.

(2) V. *J. Malalas*, apud *Corpus Script. Hist. Byzant.*, Bonn, 1831. — Tzetzès Chil. 5, hist. 9:

Σίσυφον Κῶον λέγουσι τοῦ Τεὐκρου γραμματὲα,
καὶ πρὸ Ὁμήρου γράψαι δε τούτον τὴν Ιλιάδα,
Τεύκρῳ συνεκστρατεύσαντα καὶ καθορῶντα παντα,
ἀφ'οὗ προσπλάττοντ' ὕστερον Ὅμηρον μεταφράσαι.

Et Malalas : ἥντινα συγγραφὴν εὑρηκὼς Ὅμηρος ὁ ποιητὴς τήν Ιλιάδα εξέθετο.

(3) Si l'on en croyait le titre d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 5691, f° 21, il faudrait ajouter à cette liste, et on y a ajouté en effet, un certain *Gnossius* de Crète. On lit en effet en tête de la première page : « Incipit Historia belli Trojani a *Gnosio* Cretense descripta qui fuit comes Idomenei »; mais ce n'est qu'un manuscrit de Dictys.

vantaient d'être leurs descendants (1). En France on le considérait comme le premier monument et le préambule obligé de l'histoire nationale.

Ce qui prouve avec quelle ardeur il était lu, c'est que les copistes le reproduisaient à l'envi. La Bibliothèque impériale de Paris toute seule en possède douze exemplaires (2). A la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier (3), on en trouve trois dont l'un est attribué

(1) Struve, citant les nombreuses éditions de Darès et Dictys, donne pour raison l'ignorance de l'art de la critique et la fureur des généalogies troyennes.

(2) Nous donnons ici les numéros et la date de ces divers manuscrits. L'un, n° 7906 (olim Colbertinus), est du IX[e] siècle, selon le *Catalogue*, ou plutôt et tout au moins du XI[e]; un autre appartient au XII[e] siècle, quatre au XIII[e], deux au XIV[e] et quatre au XV[e]. Ce sont les manuscrits f. lat. n° 1616 (XV[e] siècle). — N° 2874 (XIII[e] siècle). — N° 3359 (XV[e] siècle). — N° 4126 (XIV[e] siècle). — N° 4286 (XIII[e] siècle). — N° 5692 (XIV[e] siècle). — N° 5693 (XV[e] siècle). — N° 6503 (XII[e] siècle). — N° 7906 (IX[e] ou XI[e] siècle). — N° 784 (XV[e] siècle). — N° 126, f. N. D[e] (XIII[e] siècle). — N° 178 id. (XIII[e] siècle).

(3) V. Bibliothèque de l'Éc. de méd. de Montp., n° 121, in-fol. vélin. « Hystoria Daretis Trajanorum frigii de greco translata in latinum a Cornelio Nepote cum epistola Cornelii ad Salustium de hac historia. » XII[e] siècle, fonds de Clairvaux. — N° 131, in-fol. vélin. Id., XII[e] siècle. — N° 158, recueil in-4° vélin, fol. 14 v., fol. 20 r. « Historia Daretis Phrygii de origine francorum ab editis longa diversa. » (IX[e] siècle, fonds de Bouhier.)—Ce dernier manuscrit mérite qu'on s'y arrête un instant; l'indication du *Catalogue* pourrait tromper le lecteur. Le manuscrit 158 n'est pas un texte de Darès différent des textes ordinaires, mais un résumé fait, à ce qu'il semble, de mémoire, et par une mémoire infidèle. On y fait de Mennon (*sic*) un frère d'Agamemnon. Ce n'est plus Polibètes comme dans Darès, ou un roi inconnu comme dans Benoît, c'est Palamèdes qu'Hector s'apprêtait à dépouiller de ses armes quand il est tué par Achille. Anténor est remplacé par *Olixis*. Ce manuscrit est l'œuvre d'un copiste des plus ignorants; il est plein d'incorrections grossières. Cependant, au milieu de ces fautes barbares, les deux premiers feuillets présentent des traces d'une latinité très-supérieure à celle du Darès ordinaire. On y rencontre aussi un mot à demi grec, tout étonné de se trouver là « *cum trieribus*. » Le reste du manuscrit semble l'œuvre d'un homme plus familier avec la Vulgate qu'avec les auteurs classiques; le rapport du style est frappant : « Absque viris sanguinum et insidiatoribus. Ego vero sciscitabor deos meos. At ille credidit, et reddidit cadaver, et sepelierunt fleveruntque super eum fletu magno. — Dixit patri suo et matri : ecce in concupiscentia puellæ sororis nostræ exarsit cor Achille. » Le discours de Néoptolème commence par : « Ecce pater meus qui mortuus est præcedebat nos in omni certamine et vos non vultis ut vindicetur. — Et circumdederunt cum tubis et magno strepitu suburbana urbis. » — Énée a caché Polyxène : « Dixitque ei Agamemnon rex : ubi namque est illa puella? Eneas ait nescire se; Olixis vero invenit eam et adduxit ad regem. Dixit rex ad Eneam quare mentitus fuisti pro hac puella. Recede cum omnia (*sic*) quæ tua sunt ab hac urbe, etc. »

Il a soin de nous avertir qu'Alexandre, qui ravit Hélène, n'est pas « ille magnus macedo qui postea hortus (*sic*) fuit. »

Il paraît tenir Troïlus en grande estime : « Tunc induit Troilus luricam frater Hectoris sicut gigans ut mortem fratris ulcisceret. » Il fait traîner le corps de Troïlus par Achille autour des murs de Troie : « Trahensque corpus ipsius girabat civitatem Trojane », ce que ne dit ni Darès, ni Benoît.

au IXᵉ siècle; les deux autres, provenant de Clairvaux, appartiennent au XIIᵉ. Clairvaux lisait beaucoup Darès. La bibliothèque de Troyes (1) en possède un exemplaire de la même provenance. On retrouve des manuscrits de Darès dans toutes les bibliothèques de l'Europe (2).

La venue de l'imprimerie ne devait pas être moins favorable aux deux apocryphes que ne l'avait été le règne des manuscrits. Dès 1470, on imprimait le Dictys en Allemagne et en Italie (3). Darès n'était pas moins heureux et était même plus souvent reproduit.

On ne se contentait pas de le lire en prose. Nous avons vu (p. 153) que pour lui donner une séduction nouvelle on l'avait mis en vers. Et non-seulement on le lisait avec ardeur, non-seulement on s'empressait de le reproduire, mais tous les peuples de l'Europe, tour à tour, essayaient de se l'approprier et de le faire passer dans leur langue. De bonne heure, dès le XIIIᵉ siècle, il avait été traduit en français. Ces versions ont d'autant plus d'intérêt pour nous que la naissance de l'une d'elles tout au moins était due au poëme de Benoît; c'est l'auteur lui-même qui le confesse. En effet, au mois d'avril 1272, un moine de Corbie, auteur d'une histoire latine des reliques du couvent, Jean de Fliccecourt, « à la requête de dom Pierre de Besons, aumosnier de St-Pierre de Corbie, avoit translaté sans rime l'estoire des Troiens et de Troies du latin en roumans mot à mot, ensi comme il l'avoit trouvé en un des livres du livraire monseigneur saint Pierre de Corbie, » et une raison qu'il donnait de son choix, c'était que le *Roman de Troie* rimé (celui de Benoît de Sainte-More) était trop grand; de plus, qu'il était rare; enfin, le poète ayant dû pour « belement trouver sa rime » ajouter beaucoup de choses de son invention, c'était par Darès de Phrygie « qu'on porroit bien savoir la vérité. » « Si que cil qui veulent oïr les batailles de Troies et ne peuvent mie avoir le roman qui est rimé ou

(1) V. Bibl. de Troyes, n° 1940, in-8°, papier. Après les épîtres d'Horace, on trouve *Daretis frigii de excidio Trojæ historia* Cornelio Nepote interprete. A la suite viennent *Hermes Trismegistus*, le *Songe de Scipion*; Cicéron, *de officiis*, 1471. Il n'y a point de Dictys.

(2) On en trouve en Angleterre, British Musæum; Cambridge, Bibl. Cajana; Oxford, College of all souls. — V. encore Zanetti, *Latin. et Ital. Sti Marci Biblioth.*, p. 153, deux mss. de Dictys. — V. G. Hœnel, *Catal. lib. Ms.* Leipsick, 1830, in-4°.

(3) Et à Milan, 1477; Messine, 1498; Venise, 1499.—Darès, trois éditions la même année. On l'imprime jusqu'en Pologne. V. Brunet, *Manuel du Libr.*, art. Darès et Dictys, 1860, tom. II, col. 522 et 698-699.

pour che que il en est peu, si porroit avoir chestui legierement, car il est petit. Et porront bien savoir par chestui la verité (1). »

Vers le même temps, un religieux irlandais, de l'ordre de saint Dominique, Jofroy de Waterford (2), auteur de plusieurs traductions françaises d'auteurs latins (3), aidé de Servais Copale, mettait aussi Darès (4) en prose française (5) ; la version semble des plus exactes (6).

Au XV[e] siècle, afin d'aider la mémoire des lecteurs, il se trouve de prétendus poètes pour le résumer en quatrains et en sixains. Dans le ms., f. fr., 1671, ancien 7658, on peut lire l'*Ystoire de Troie abrégée*, en trente-trois sixains et un quatrain, dont l'auteur sollicite, dans un rondeau, les faveurs du duc de Bourbon et se réclame de Jean, duc de

(1) V. *Hist. littéraire*, tom. XXIII, p. 456. *Discours sur l'état des Lettres au XIV[e] siècle*, par J.-V. Leclerc. — Cette traduction se trouve à la Bibliothèque de Copenhague. V. *Description des manuscrits français*, par Abraams.

(2) V. *Hist. litt.*, t. XXI, p. 226.

(3) Eutrope et secretum secretorum.

(4) V. Bibl. imp., f. fr., n° 1822. Le volume porte au dos ce titre : *Sermons* de Voragine. La traduction de Darès commence au f° 46. Ce manuscrit présente un détail curieux, signalé déjà par M. Leclerc (*Hist. littéraire*, tome XXI, page 229) et qui prouve jusqu'où descendaient, au moyen-âge, l'instruction et l'amour de la lecture. Avant d'appartenir à Colbert, il a été, au XV[e] siècle, la propriété d'un menuisier et d'un charpentier, qui ont eu la bonne pensée d'y inscrire leurs noms.

(5) L'abbé Lebœuf (V. *Acad. des Inscript.*, vol. XVII, p. 28) et, après lui, l'abbé De La Rue (t. III) signalent une traduction en vers français de Darès. Il y a là une erreur. Les vers que cite l'abbé Lebœuf, d'après Montfaucon, ne sont que le début du *Roman de Troie*.

(6) On en pourra juger par l'extrait suivant, c'est la lettre du prétendu Cornélius Népos : « Chi comence lepistle Cornelius qu'il envoia à Saluste Crespus de l'estoire des Troiens, laquele estoire fu escrite en Grèce par Dares le Frigien. — Corneleus à Saluste le sien le Crespe salus. Quant je vinc à Athènes et mout de choses od grand estude lisoie : entre autres choses trovai lestoires Dares le Frigien de sa main demainne escrit, si con le titre mostre. Laquelle estoire ont en memoire li grigois et li troien. Celle estoire par tres grant amour enbrachais : et maintenant le translatai. Et nulle riens n'i voloie mettre ne amenuisier por l'estoire embellir. Car si je ce feisse om poroie cuider que l'estoire fust moie. Et por ce moi sembla bon : que si cum l'estoire fu vraiement par simple parole escrite ensi la torneroie de mot en mot de griu en latin. Si que ceus qui le liront puissent connoistre coment cestes choses sunt faites, et lequel des II quident estre plus verai ou ce que Dares le Frigien par escriture mist en memoire qui meismes le tens l'escrit et chevalerie hanta. Ou plus vuelent croire Osmer le grigois : qui mout d'ans après celle bataille fu nez. De laquel chose à Athènes tel jugement fu donnes que Osmers por forsenez fu tenuz, por ce que en lestoire des troiens escrit que les dieuz as homes soi combatoient. Chi finist li prologes. Or comence lestoire. » Le livre se terminait par l'énumération des princes tués ; on lit à la fin : « Ly nombres de ceux chideseur nomez des ocis ; nest fors des princes sens autres haus homes. Explicit. »

Calabre (1). Un autre écrivain de la même école a raconté, en trois sixains et quarante-six quatrains, « la destruction de Troyes la grant en brief » (V. ms. 2861, anc. 8415, portant au dos : Berry, *Chronique*, f° 224) (2). Quelque misérables que soient ces prétendus poèmes, ils étaient cependant goûtés, à ce qu'il semble. On retrouve celui-ci à la suite d'une *Chronique de France* en latin (ms. n° 5932), qui commençait par un rapide souvenir des origines troyennes. On les reproduisait encore au XVI[e] siècle ; nous retrouvons, dans deux manuscrits de cette date, « l'estoire abregée de Troie, selon Darès et Ditis en quatrains » (3).

(1) Nous en donnons, pour les curieux, un court échantillon:

Anthenor fut rendu pour Thoas le gregeois,
Alors Brisayda fu a Calcas rendue,
Troylus plus ne vit, sen fut s'amour perdue.

Par feminin vouloir tost se contraria;
Car Dyomedes print, Troylus oublia.
Hector et Achilles ce temps pendant convindrent,
Et du fait de la guerre haultes paroles tinrent;
Car la bataille misdrent sur la force d'eux deux,
Mais desadvoues furent contre le vouloir d'eux.

Voici comment il a raconté la mort d'Hector :

Le songe Andromacha, de Cassandra le sort
Ne les pleurs d'Ecuba nempescherent sa mort ;
Achilles tue Hector comme ung home dormant,
Car d'aguet le ferit un baron desarmant.
Priant pour faire honneur au chief des creatures
Fist faire pour Hector le chief des sepultures.

(2) En voici quelques vers :

Jason et Hercules vers Colcos sen aloyent,
A l'un des ports de Troyes raffreschir se vouloient;
Mais tost les fist partir le roy Laomedon,
Dont Troye fut puis arse et luy mort sans pardon.
Hesiona sa fille amena en servage
Et la tint Telamon sans loy de mariage.

Pryam son fils au temps de telle eversion
Maintenoit guerre au loins pour autre question,
Depuis Troyes refist, Ylion radouba,
O huit filz et trois filles qu'il avoit d'Ecuba,
Ravoir voult Alsione, response en a vilaine,
Troyens en orent duel, Paris en prist Helayne.

(3) V. Bibl. imp., ms. 1415 (anc. 7515), f° 493, et ms. 2873 (anc. 8061), f° 842.

La Renaissance ne fait point tort à la gloire des deux apocryphes. En plein XVI[e] siècle, lorsque l'on connaît et que l'on comprend les vrais auteurs, que la critique s'est enfin développée, on croit encore à l'authenticité de ces histoires. Trop heureux de posséder sur cette antiquité, pour laquelle on est passionné, des dépositions que l'on donne pour contemporaines de ces événements si fameux, on ne suppose pas un instant la supercherie, on n'examine rien. Tout le monde en France les cite avec confiance ; il en est de même en Italie. Tomaso Porcacchi, traducteur élégant et fidèle de Darès et de Dictys, déclarait qu'ils étaient « le premier et le principal anneau de la chaîne des historiens grecs. » Et, en effet, montrant dans sa préface le fruit et l'utilité qu'on peut tirer de la lecture des historiens, en tête de la liste, avant Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore de Sicile, etc., il plaçait Darès et Dictys; et, pour raconter leur vie, il se contentait de reproduire ce qu'ils nous ont appris d'eux-mêmes ; mais il le faisait avec un ton décisif et convaincu, qui ne devait pas laisser place au moindre doute chez ses lecteurs (1).

Ils étaient alors mis de nouveau en français (2); Darès ne trouvait pas moins de trois traducteurs (3), sans compter ce qui est reproduit dans les

(1) V. *Ditte candiotto e Darete frigio* della guerra Trojana tradotti per Tomaso Porcacchi Castiglione Arretino. — V. Daretis Phrygii vita ex Volaterrano.

(2) V. les Histoires de Dictys Cretensien..... interprétées en françois par Jean de La Lande, gentilhomme breton, 1556.

(3) V. La vraye et brève histoire de la guerre et ruine de Troie, etc., par M[e]. Mathurin Hézet ou Hérest, 1553. V. Brunet, *Manuel*. — Une autre traduction, citée par Fabricius « a Bourdelino. » — Enfin, la traduction publiée à Caen, en 1572, sous ce titre copieux : *Histoire véritable de la guerre des Grecs et des Troyens*, non moins se rapportant à ce temps que ressentant la docte et pure antiquité. Ensemble les effigies des Grecs et des Troyens plus signalés rapportées après le naturel, suyvant la description de l'autheur et de quelques médailles trouvées en bronze et aux marbres antiques. Escripte premièrement en grec par Dares de Phrygie, depuis traduite en latin par Corneille Nepveu et faite françoise par Charles de Bourgueville. Caen, par Benedict, imprimeur du roy, avec privilége dudit seigneur, 1572, in-4° de 97 pages, 19 grav. sur bois (on n'en connaît que cet exemplaire). — Pour en finir avec ces traductions, il faut citer celles d'Achaintre et Caillot, Paris, 1813, 2 vol. in-12, et de Compagnoni, Milan, 1819, in-8°. — On ne saurait imaginer, du reste, tout ce que le XVI[e] siècle, toujours très-préoccupé du profit moral (V. les *Préfaces* d'Amyot), voyait dans ces précieux auteurs. Jean de La Lande nous dit qu'il « y a rencontré tant de bons fruits en lisant Dictys qu'il n'a sceu se tenir de le transplanter en son langage françois, désireux en cela de servir aux grands plus que de plaire aux petits. On y trouve, en effet, tant de conseils aux affaires, tant de ruses aux entreprinses, tant de hardiesse aux exécutions et aux issues des choses tant d'heur et de malheur, que le lecteur ne pourra s'en retirer sans profit. On y rencontre des

additions et séquences de l'*Iliade* de Jehan Samxon 1530. L'Europe entière suivait cet exemple ; c'était en Italie avec Tomaso Porcacchi, 1570, le *Pogge*, dont la traduction était publiée en 1578, in-f°. En Allemagne, il était traduit deux fois, en 1536 et 1556. Il devait l'être même en flamand, et enfin en russe, au XVIIIe siècle, sur l'ordre de Pierre le Grand (1712, in-8°).

Enfin, le XVIIe siècle, si pénétré de l'antiquité, son adorateur, non plus idolâtre, mais éclairé, les adopte. Avec l'autorisation de Bossuet et du duc de Montausier, ils sont solennellement installés au rang des classiques, parmi les auteurs à l'usage du dauphin. Un critique des plus autorisés, Mme Dacier, les illustre d'un long et soigneux commentaire. Bachet de Meziriac, si impitoyable pour les erreurs d'Amyot, les cite sans cesse dans sa savante explication des *Héroïdes* d'Ovide. Enfin, l'esprit même qui animait Darès pénètre nos imitateurs de l'antiquité. Il convient donc de s'arrêter un instant à ce qui les concerne. Il faut au moins indiquer et essayer de préciser les principales questions auxquelles leurs œuvres peuvent donner lieu.

Nous les étudierons d'abord telles qu'elles nous sont parvenues ; nous aurons à chercher ensuite si c'est bien là le texte original, celui qu'a pu lire Benoît, ou s'il n'en a pas existé des rédactions antérieures plus complètes, écrites dans une autre langue, dont les textes que nous possédons ne seraient que les débris plus ou moins informes.

Remarquons tout d'abord que cette merveilleuse concordance toute seule, cet à-propos de deux journaux si exactement tenus, comme en partie double, en ces temps fabuleux, cette abondance de renseignements, cette prévision des curiosités de l'avenir, et ce soin à les satisfaire toutes par avance, auraient dû tout de suite mettre en garde des esprits moins naïfs.

exemples de toutes les vertus, et les conseils de l'expérience pour la conduite de la vie. Enfin, cet historien, déjà grave de luy-mesme, ne traite aussi que de choses et personnes graves et seulement dignes de ceux qui sont près du prince ou qui souvent sont ordonnez aux charges et affaires publiques. »

Le traducteur de Darès ne croit pas son auteur moins utile. Les lecteurs apprendront, entre autres choses, selon M. de Bras (C. de Bourgueville), « toutes les sortes de misères que la guerre apporte « coustumièrement avec elle, et se feront plus prudens par de tels exemples sans danger. » M. de Bras croit, de plus, accomplir un devoir patriotique ; car il est un des fidèles croyants de la légende troyenne.

Il est vrai que tout n'est pas absolument faux dans cette histoire ; on n'a pas inventé les noms comme les écrits. Celui de Darès figure dans Homère. Dans le cinquième chant de l'*Iliade*, il parle d'un prêtre troyen de ce nom (1). Une tradition s'était conservée dans la Grèce qu'un phrygien, appelé Darès, avait écrit une relation du siége de Troie antérieure à Homère. Élien assure que les écrits de Darès (il ne parle pas de Dictys) existaient encore de son temps : Ὅτι ἦν Ὀροιβαντίου Τροιζηνίου ἔπη πρὸ Ὁμήρου, ὥς φασιν οἱ Τροιζήνιοι λόγοι, καὶ μετὰ Φρύγα δε Δάρητα, οὗ Φρυγίαν Ἰλιάδα ἔτι καὶ νῦν ἀποσωζομένην οἶδα; πρὸ Ὁμήρου καὶ τοῦτον γενέσθαι λεγουσι (2). On lit dans le premier livre de Ptolémée Chennus, fils d'Hephestion : Ἀντίπατρός φησιν ὁ Ἀκάνθιος Δάρητα πρὸ Ὁμήρου γράψαντα τὴν Ἰλιάδα μνήμονα γενέσθαι Ἕκτορος, ὑπὲρ τοῦ μὴ ἀνελεῖν Πάτροκλον ἑταῖρον Ἀχιλλέος (3). Eustathe, à propos du livre XI de l'*Odyssée*, répète les mêmes détails, d'après Acanthios, et ajoute, en le citant encore, que ce Darès ayant abandonné son parti fut tué par Ulysse. Ἀντίπατρος, etc..... Ἀπόλλωνος τοῦ Θυμβραίου τοῦτο χρήσαντος· τὸν δὲ αυτομολήσαντα ὑπ Ὀδυσσέως ἀναιρεθῆναι.

Quant à Dictys, on ne sait de lui que ce que nous apprend son livre ; son nom n'est prononcé qu'assez tard. On ne le rencontre pas avant Syrianus, le maître de Proclus, 380-450. Celui-ci, dans son commentaire sur la rhétorique d'Hermogène, a écrit : Ἡ γοῦν κατὰ Κάδμον καὶ Δαναόν γραμματικὴ ἐπί τε τῶν Τρωϊκῶν ἠσκεῖτο ὡς Δίκτυς ἐν ταῖς Σφημερίσι φησί, etc. (cité par Fabricius, *Bibl. gr.*, 1, 5, 8, t. I, p. 31). Vers le même temps, Priscus Panites semble lui avoir emprunté un récit d'Ulysse recueilli par des Phéniciens et conduit par eux en Crète auprès d'Idoménée. Mais, n'est-ce pas plutôt Dictys qui a pillé Priscus Panites (4) ?

Quoi qu'il en soit de l'existence des deux prétendus historiens, il serait

(1) Ἦν δέ τις ἐν Τρώεσσι Δάρης, ἀφνειὸς, ἀμύμων,
Ἱρεὺς Ἡφαίστοιο.

(2) V. Élien, *Hist. var.*, liv. XI, ch. II.

(3) V. Photius, Bibl. *cod.*, XXX, édit. Bekker. Berlin, 1824. — On nous cite, à ce propos, plusieurs de ces conseillers μνήμονας, attachés aux jeunes héros de la guerre de Troie par leurs pères, à Achille, à Patrocle, à Protesilas, à Antiloque ; l'auteur dit à propos de celui-ci : μνήμονα ὑπὸ Νέστορος συνεζεῦχθαι τοὺ πατρός. Ptolémée Chennus a vécu sous Néron et jusqu'à Nerva ou Trajan. Il faut ajouter que, d'après les plus récents travaux de la critique, Ptolémée et Antipatros ne méritent aucune confiance.

(4) Dederich a remarqué, à propos de Dictys, que cela semble une sorte de nom appellatif venu de δείκνυμι, δείκτης, δίκτης, celui qui montre, *docens*, *doctor*, *vates*, l'historien, le narrateur.

puéril d'établir, par une dissertation en règle (1), que les compositions que nous pouvons lire encore aujourd'hui sous leurs noms ne peuvent appartenir aux temps héroïques, et d'en marquer toutes les impossibilités matérielles et morales et toutes les invraisemblances. Jamais livres apocryphes n'ont plus naïvement porté avec eux la démonstration de leur fausseté. Ils ne sauraient soutenir un instant l'examen à ce point de vue. Mais, s'ils n'ont pas l'ancienneté à laquelle ils prétendent, quelle date convient-il de leur assigner ?

La première pensée qui vient à l'esprit, c'est d'aller chercher cette date dans le voisinage même du *Roman de Troie*, et au plus profond du moyen-âge. L'absence de merveilleux païen, le ton de certains discours, une foule de traits particuliers et, par exemple, l'horreur que semblent inspirer à Dictys les exploits de Penthésilée, et cette dérogation aux mœurs de son sexe, semblent indiquer une époque chrétienne. Les deux apocryphes pourraient appartenir à ce temps où l'on rencontre tant de prétendues traductions dont le texte n'a jamais existé, à ce temps qui avait accueilli avec tant d'enthousiasme le faux Callisthène, et n'avait voulu croire que lui sur l'histoire d'Alexandre. L'une au moins de ces œuvres, le Darès, comme critique, comme composition et comme style, pourrait, sans invraisemblance, être rapprochée à bien des égards de la *Chronique* de Turpin. En outre, habitués que nous sommes à la pensée de la vénération de l'antiquité pour les poèmes d'Homère, il nous semble, au premier abord, impossible d'admettre que des compositions aussi étranges et qui contredisent d'une façon si scandaleuse toutes les données homériques, aient pu trouver place dans les littératures classiques. Mais, d'une part, l'absence du merveilleux païen n'est pas une marque de christianisme ; on sait que, dès le temps des Alexandrins, et quatre siècles avant le Christ, l'Evhémerisme avait déjà humanisé la mythologie, chassé les dieux de l'Olympe comme de l'histoire et de la

(1) Périzonius, en démontrant longuement et savamment qu'on ne pouvait y reconnaître l'œuvre d'un contemporain d'Idoménée, a donné un témoignage éclatant de son érudition, mais en a fait une dépense inutile. N'y a-t-il pas aussi abus de gravité de la part de Mme Dacier à démontrer sérieusement qu'on ne saurait attribuer le livre à Cornélius Népos? J'aime mieux la façon de L. Vives (*In Quinctio, de Tradendis disciplinis*), qui ne voit là que « des inventions de gens qui ont voulu se jouer avec cette guerre fameuse. »

poésie, fait d'eux autant d'hommes, sous prétexte que c'étaient des hommes dont on avait fait des dieux, et mis l'interprétation morale à la place de la poésie. En outre, une série de témoignages sérieux, de preuves matérielles même, ne nous permet pas de chercher au-dessous d'une certaine date l'existence de Dictys et de Darès (1). Enfin, une étude plus attentive des littératures antiques nous apprend que, malgré le respect de tout temps professé pour Homère, les poèmes dits homériques n'étaient pas le seul témoignage admis sur la guerre de Troie; ce grand événement avait donné lieu à bien des traditions diverses, et ces traditions étaient très-confuses.

Avant les historiens, la Grèce avait eu une histoire; elle embrassait toutes ses traditions mythologiques, tout son passé poétique, tout ce que la Grèce, en ces temps encore peu pénétrés d'esprit critique, savait sur elle-même et sur ses origines. Des éléments venus de côtés différents, historiques, religieux, cosmogoniques, des notions plus ou moins obscures d'astronomie et d'histoire naturelle se mêlaient, s'amalgamaient confusément, perdaient peu à peu leur valeur relative, leur particularité, et, flottant dans les imaginations populaires, y prenaient la forme, l'individualité, la réalité poétique. A ces souvenirs s'en joignaient d'autres plus précis et plus humains, les récits des grandes expéditions qui avaient laissé trace dans la mémoire des peuples. Le siége de Troie surtout, le plus grand événement du passé de la Grèce, par son caractère de réalité historique, avait dû fortement préoccuper les esprits et éveiller les imaginations. Il avait dû de bonne heure donner naissance à une foule de traditions et de récits populaires, comme, dans la France du moyen-âge, le nom et les aventures de Charlemagne.

Aussi, dès la plus haute antiquité, à côté des poèmes homériques, a-t-on pu signaler une série de récits de la guerre de Troie, les uns contemporains ou même antérieurs, les autres provoqués par le succès de l'épopée d'Homère. Tels avaient été les poèmes cycliques qui, après la grande diffusion des chants homériques, avaient célébré, dans le même rhythme, dans la même forme, avec les mêmes habitudes de compo-

(1) Ainsi, la bibliothèque du monastère de St-Gall possède, selon Dederich, un manuscrit de Dictys (D., n° 205), qui semble remonter au IX[e] siècle. Nous avons parlé tout à l'heure des manuscrits de Darès.

sition, les événements antérieurs ou postérieurs à ceux que retraçait l'*Iliade*.

Les cycliques ne s'étaient pas contentés de raconter le siége de Troie. Si celui-ci, par sa durée même, avait été fécond en péripéties dramatiques, il avait été suivi de toute une série d'importants événements. Dans une société encore mal établie, comme l'était celle-là, la longue absence de toute une partie de la population avait dû nécessairement donner naissance à de grandes révolutions et à des catastrophes; on l'avait vu antérieurement dans toute l'ancienne histoire de la Grèce, à Argos, après le siége de Thèbes, comme on devait le voir à Sparte, après les guerres de Messénie. Quand on eut célébré les exploits des chefs, on chanta les aventures de leur retour; de là les Νόστοι, les Télégonies, etc. On trouve dans Dictys la trace d'une Orestie, une histoire de Pyrrhus vengeant Pélée sur son oncle Acastus, etc., et ces récits étaient à l'*Odyssée* ce que les précédents étaient à l'*Iliade*.

Après les poètes cycliques étaient venus les logographes, les chroniqueurs de l'ancienne Grèce, qui, prétendant faire succéder l'histoire à la poésie, avaient mis en poussière les vieilles épopées et les cycles épiques, et recueilli toutes les traditions, qu'elles vinssent des poètes ou de la transmission populaire.

A ces historiens spéciaux de Troie il faudrait joindre beaucoup d'écrivains qui, racontant l'histoire de la Grèce et remontant à ses origines, touchaient en passant l'histoire du grand siége.

Les lyriques et les tragiques grecs (et à plus forte raison les latins après eux), ayant à puiser à tant de sources diverses, arrangent, altèrent à leur gré le cycle troyen. On sait ce que pensait Horace de la liberté d'invention accordée au poète :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Le succès même de ces vieux récits devait aider à leur altération, l'imagination grecque aimant à broder sur des thèmes connus, et les poètes ne pouvant les renouveler qu'en altérant les détails.

Dans l'immense travail d'érudition que vit éclore et nourrit la biblio-

thèque d'Alexandrie, les événements de la guerre de Troie, chantés par tant de poètes, durent nécessairement appeler les recherches des commentateurs. Ce sont les grammairiens d'Alexandrie qui durent, pour une bonne part, constituer le cycle troyen, recueillant les noms des principaux auteurs et en dressant la liste, réunissant et mettant en ordre les fragments de poèmes sur des sujets analogues et en formant un ensemble épique.

Les grammairiens ont achevé de porter le trouble dans toute cette histoire, parce que, soucieux avant tout de paraître plus savants que leurs devanciers et de fournir une explication à un texte obscur, ils ne cherchèrent à distinguer ni les époques ni les origines : ils entassèrent sans critique les traditions les plus diverses (1). Il est devenu impossible, après eux, de savoir ce qui était tradition authentique.

Toute l'ardeur intellectuelle déployée à ce moment dut rendre plus grande encore la confusion. Philosophes, sophistes et rhéteurs y travaillaient à l'envi, les uns cherchant des interprétations morales et religieuses, des symboles ; les autres se plaisant à faire montre de leur esprit en ébranlant les traditions les mieux acceptées : comme Dion Chrysostome, qui s'amusait à démontrer que Troie n'avait jamais été prise.

Les Romains n'ont pas moins contribué que les Grecs à étendre et à altérer les traditions troyennes (2). Ajoutez à cela que, lorsque devenus

(1) C'est ainsi, pour ne parler que de la mort d'Achille, qu'Hygin raconte qu'il périt sous les coups d'Apollon, qui, irrité de son orgueil, prit la forme de Pâris et le blessa d'une flèche au talon ; et, plus loin, oubliant ses propres paroles, il rapporte que les Grecs, en immolant Polyxène, voulurent venger la mort du héros qui, épris d'elle, étant venu sans défiance à une entrevue, avait été assassiné par Pâris et Déiphobe. On pourrait, sur une foule de points, signaler des contradictions aussi fortes.

(2) On sait que, depuis Liv. Andronicus et Nœvius, une légion de poètes a traité ces sujets. On nous a conservé les noms de Cneius Matius et de Ninnius Crassus, traducteurs de l'*Iliade*. Les *chants iliaques* d'Actius Labeon ont eu un succès de ridicule au temps d'Ovide. Macer traduisait l'*Iliade*, Camerinus racontait ce qui avait précédé les poèmes d'Homère, Largus les aventures d'Anténor, Lupus la chute de Troie, Tuticanus conduisait Ulysse chez les Phéaciens. Les malheurs de Pergame n'étaient pas moins populaires sous l'Empire. On connaît le poème attribué à Pétrone. C'est par des chants de ce genre que Lucain commençait sa gloire. On sait dans quelles dramatiques circonstances un auteur impérial donnait aux Romains la primeur de son poème sur la ruine de Troie. A ces noms, il faut joindre celui de Septimius Serenus, qui figure pour deux livres dans la bibliothèque de Bobbio, l'un de *Ruralibus*, l'autre de *Historia Trojana*, à moins que, pour ce second livre, on n'ait confondu Septimius Serenus avec le Septimius qui passait pour le rédacteur de notre Dictys.

familiers avec la Grèce, en vrais parvenus de la gloire, ils voulurent se faire des antiquités et les cherchèrent jusqu'à Troie, certains écrivains, dans un sentiment d'adulation, confondirent à dessein les traditions anciennes pour y chercher un fondement à ces prétentions nouvelles.

Les récits de la guerre de Troie devenaient ainsi de véritables romans historiques, d'autant mieux que c'était le fonds commun de toute invention, cher à la fois aux imaginations populaires et aux plus grands esprits (1); et dans une région moyenne se plaçait toute une série de compositions qui, tout d'abord, provoquent chez nous le plus profond étonnement, et qui unissaient les prétentions de l'histoire à toute la liberté de la poésie.

Tel est le caractère que prennent les récits troyens sous l'empire romain, au III[e] siècle après J.-C, au temps du mysticisme alexandrin, lorsque la philosophie grecque, transportée dans le voisinage de l'Orient, se pénètre de son esprit, et que le monde, devenu plus crédule, est affamé de merveilleux. Un des hommes qui ont le mieux répondu à ce besoin, le biographe fantastique du grand thaumaturge Apollonius de Tyane, Philostrate, avait écrit dans l'*Héroïque* (2), un véritable roman de Troie; et déjà, dans la vie d'Apollonius, on trouvait la preuve que les souvenirs du grand siége étaient encore bien vivaces. Philostrate, en effet, nous montre l'ombre d'Achille apparaissant au philosophe pour lui enjoindre d'éloigner de lui un disciple d'origine troyenne.

L'*Héroïque* a évidemment été connu des auteurs du Darès et du Dictys. Ils y ont trouvé l'exemple de cette liberté avec laquelle ils traitent les anciennes traditions. Darès, en particulier, lui fait encore d'autres emprunts plus directs et plus marqués. L'accusation qu'il dirige contre la véracité d'Homère est prise presque textuellement de Philostrate. C'est celui-ci qui, le premier, ne se contentant pas de s'éloigner d'Homère, n'a pas craint de l'accuser de mensonge, ajoutant qu'il a bien su la vérité, mais n'a pas voulu la dire pour être plus libre d'embellir son récit : accusation, du reste, toute naturelle de la part d'un homme

(1) Voir, à ce sujet, le livre très-curieux et très-solide de M. Chassang, *Histoire du roman dans l'antiquité*.

(2) V. Ἡρωϊκός. Φλαυίου Φιλοστράτου τὰ σωζόμενα, etc. Ed. Rayser, 1844-1848, et *Philost. Oper.* Didot, 1849. — V. *Journal des Savants*, 1849. — Chassang, *Hist. du roman*, p. 213 et suiv.

qui voulait aux héros d'Homère substituer des héros de son invention, comme Protésilas. C'est lui aussi qui reproche à Homère d'avoir mêlé les dieux aux hommes, d'avoir grandi ceux-ci, d'avoir amoindri et en quelque sorte avili les dieux. Il ne restait plus à Darès qu'à mêler à cette accusation de Philostrate un vague souvenir de Platon.

C'est à Philostrate encore que le faux Darès a emprunté ces portraits qui tiennent une si grande place dans son livre, et dont le développement complaisant fait un si frappant contraste avec la sécheresse habituelle du reste du volume. La ressemblance est frappante entre les deux écrivains. Et on ne saurait hésiter sur celui auquel appartient le mérite de l'invention ; quand un même développement se rencontre dans deux auteurs de mérite si inégal, il n'est pas difficile de reconnaître le copiste (1).

Le Darès et le Dictys n'étaient donc pas sans précédents. Les deux faussaires qui se cachent sous ces noms n'ont pas même eu le triste mérite d'inventer ce genre de supercherie, ni les étrangetés et les nouveautés qu'ils produisirent avec tant de confiance. Les éléments d'une œuvre semblable existaient dès la plus haute antiquité. Le *Roman de Troie*, ce titre si bien justifié du livre de Benoît, n'avait pas attendu la venue du trouvère, ni même celle de Darès et de Dictys. On serait plutôt admis à penser que ces derniers sont à peu près les seuls représentants qui aient survécu de tout un genre de littérature, dont les grands écrivains classiques n'ont pas tenu compte, mais qui devait trouver un public nombreux. De même, de nos jours, si la postérité ne lisait que nos écrivains sérieux, ne pourrait-elle pas ne pas même soupçonner l'existence de cette foule de romans, qui sont chaque jour la pâture de tant de milliers de lecteurs?

C'est donc avant le moyen-âge qu'il convient de chercher la trace de Dictys et de Darès, et à une date différente pour chacun d'eux. Comme aucun auteur ancien ne nous fournit sur Dictys le moindre renseignement, c'est dans la lecture même de son texte (2) qu'il faut essayer de trouver quelque indication.

(1) V. Ἡρωϊκός. Édit. Olearius, p. 693.

(2) La Bibliothèque impériale de Paris possède quatre manuscrits de Dictys, n°s 5690, 3789, 6072 et 11099, fonds latin ; mais ils appartiennent aux XIVe et XVe siècles. Les deux premiers sont du très-ancien fonds du roi ; les autres viennent de Baluz et de J. Bodin. Il faut y joindre le n° 5390? d'un prétendu *quotius*, qui n'est qu'un exemplaire de Dictys.

à cette période de la décadence latine (1), et il s'indigne contre l'erreur de ceux qui veulent le reporter jusqu'au IVe et au Ve siècle. « *Tam fœdus est error eorum quibus mala et pessima verba formulæque imposuere ut in quartum quintum seculum et ultra detrudere ausi sint.* » Mais l'argumentation de M. Dederich est loin d'être concluante. Si, dans les citations qu'il fait, les rapprochements avec Apulée sont nombreux, ils ne le sont pas moins avec Ammien Marcellin, avec Boëce, avec Sulpice Sévère, avec Paulin et Isidore de Séville. Cette disposition que Dederich signalait tout à l'heure à copier confusément des auteurs de tous les temps, sans aucun sentiment de critique, en recherchant surtout des étrangetés, indique les derniers temps de la décadence. Des témoignages même recueillis par le critique pourraient être invoqués par ceux qu'il combat et qui placent la rédaction du livre ou au temps de Dioclétien, ou soit d'une façon un peu vague après Constantin (2), ou qui, précisant davantage, en font, comme Vossius (dont Fabricius déclare la conjecture vraisemblable), un contemporain de Théodose.

A l'appui de cette supposition viennent les observations que quelques savants hommes ont cru pouvoir tirer des pièces préliminaires. Mercier (3) remarque qu'il est question, dans le prologue, d'un certain Rutilius Rufus, alors consulaire de Crète, et que c'est à Constantin qu'est due l'institution régulière des consulaires, qui soumit à des magistrats de ce nom vingt provinces en Occident et quinze en Orient, parmi lesquelles était la Crète.

Obrecht (4), reproduit par Périzonius, s'emparant de la dédicace de la lettre de Septimius à Quintus Aradius Rufinius (et non Arcadius, comme le dit l'édition *Ad usum Delphini*), constate qu'il y a eu un

(1) Dederich dit encore que Dictys est antérieur à Ptolémée, fils d'Héphestion. Car Malélas, Cedrénus et Tzetzès ont reproduit, en les attribuant à Dictys, quatre récits qui se retrouvent textuellement dans Ptolémée. Or, Héphestion d'Alexandrie a été le maître d'Élius Verus et vivait au IIe siècle de notre ère. Donc, Dictys vivait avant cette date. Mais, cela ne prouve-t-il pas uniquement que Ptolémée est une des sources où a puisé Dictys ?

(2) V. Barthius, *Adv.*, LVII, 20. — Jean Vossius, *Hist. lat.*, IN, 2. — Æ. Borrichius, *De Var. Linguæ latinæ Ætatibus*, p. 12. — Vossius, *De Idolis*, IV, 50. — Jos. Frid. Gronovius. — Fabricius (*Bibl. lat.*, t. II, p. 70).

(3) Dictys Cretensis, Ed. Josias Mercerius. Paris, 1618, in-12.

(4) V. Dictys Cretensis, edidit Obrecht. Argent, 1691, in-8°.

Quintus Aradius Rufinus qui a vécu sous Dioclétien, 1056, 1062 de Rome; un autre gouverneur de la province de Bysance, en 1073, U. C., cité par Ammien Marcellin, qui fut fait comte d'Orient par Julien en 363, 1116 ab U. C. Ainsi, l'on peut choisir de 1056 à 1116 (1).

Ces arguments, il est vrai, ne sont pas sans réplique. On a remarqué, en s'appuyant sur l'autorité de Saumaise, que la création des consulaires datait, non de Constantin ni d'Adrien, mais d'Auguste lui-même; que le nom de Quintus Aradius Rufinus pouvait être tout-à-fait fictif, comme celui de Septimius, et celui de Cornelius Nepos en tête du livre de Darès. Mais il pourrait tout au moins, comme celui de Néron, indiquer une date avant laquelle il est inutile de chercher.

Si donc, comme nous le pensons et comme nous allons essayer de le montrer, il ne faut pas croire à une traduction d'un texte grec, si le texte latin que nous possédons est le texte original et unique, c'est entre Constantin et Théodose, et plus près de celui-ci, qu'il conviendrait de le placer, un peu avant Claudien, au moment de ce dernier réveil de l'antiquité païenne, lorsque la littérature grecque, l'inspiration et l'érudition alexandrines ont pénétré tout-à-fait la littérature latine et qu'un rhéteur latin a toutes les ressources, tous les matériaux amassés par les derniers Grecs et a pu apprendre d'eux à traiter librement l'histoire. Ce ne peut être une démonstration précise, c'est tout au moins une vraisemblance, surtout quand la date indiquée concorde, comme ici, avec certaines présomptions morales.

Le Darès donne lieu à des recherches du même genre. Seulement, il est encore moins nécessaire ici que tout à l'heure de démontrer que le livre ne peut appartenir au temps dont il se réclame; que surtout ce misérable écrit n'a jamais eu rien à démêler avec les auteurs dont le nom figure en tête de la lettre d'envoi (2). La fraude est tellement maladroite et tellement monstrueuse qu'il serait tout-à-fait ridicule d'en

(1) Ainsi, Bähr (*Litt. lat.*, 2e édit., p. 210), qui le place avec Darès au Ve ou au VIe siècle, l'aurait trop rapproché.

(2) Des érudits considérables ont pourtant accepté sur parole la lettre préliminaire, et, croyant reconnaitre ici le style de Cornélius, n'ont pas hésité à lui attribuer la paternité de l'œuvre. C'est sous le nom de Cornelius Nepos qu'elle a été publiée avec le titre de *Trojana historia*, dans l'édit. de Wittemberg, 1516. in-4° (V. Brunet, *Darès*, t. II, p. 22). — Le moyen-âge, du reste, avait un faible pour Cor-

apporter aucune preuve et de montrer combien la forme même de la lettre est étrangère au temps de Salluste. C'est, du reste, une disposition commune aux époques d'ignorance, et qui doit tout d'abord mettre en défiance un siècle plus éclairé que celui qui prodigue ainsi au hasard les noms les plus illustres. Cela seul suffirait à prouver que le livre appartient à un temps où manquait la culture littéraire. Sans cela, la supercherie eût été plus ingénieuse; elle eût davantage tenu compte des vraisemblances, tandis qu'ici l'auteur ne soupçonne pas même qu'il les blesse.

La tentation est bien plus forte encore ici que pour Dictys de mettre le livre au compte du moyen-âge, et pour le style (nous en avons déjà donné une idée), et pour le sentiment moral; cela frappe dès les premières lignes. Auteur et personnages semblent être du XIIe siècle. C'est chez l'auteur cette façon de se mettre en scène, cette affirmation de sa personne, si familières aux trouvères, et qui sont un des traits de l'individualisme barbare : « Darès Phrygius, qui, etc... *ait se militasse usque dum,* etc... » Les personnages portent la même marque. Jason a tous les instincts de la chevalerie, la libéralité tant recommandée par les trouvères : « Omnes « eos qui sub avunculi ejus regno erant, hospites habebat et ab eis vali- « dissime amabatur », le goût des aventures, « ut erat fortis animi et « qui loca omnia nosse volebat. » Voyez encore comme le discours d'Agamemnon (V. Darès, ch. XXVI) est peu antique, comme il est, au fond, chrétien; comme il fait penser à Godefroy de Bouillon plus qu'à l'Agamemnon d'Homère. Ne croirait-on pas encore un souvenir tout chrétien que ce *bout de l'an* célébré en l'honneur d'Hector (V. Darès, ch. XXVII). L'écrivain, du reste, marque en maint endroit qu'il ne croit pas aux dieux du paganisme. Enfin, cette succession monotone de batailles semble faite pour l'auditoire des *Chansons de Geste.*

Tout cela peut servir à expliquer l'erreur de Schœll, attribuant le livre à un auteur anglais de la fin du XIIe siècle (1), Josephus Davonius

nelius Nepos; il avait la spécialité des épîtres apocryphes. Au devant du *De situ et mirabilibus Indiæ*, manuscrit très-répandu au moyen-âge, figure une épître latine, traduite, assure l'auteur, du grec par Cornelius Nepos.

(1) Il convient de noter que c'était aussi l'opinion de Struve, chez qui probablement Schœll l'avait prise (V. la *Bibl. hist.* de Struve, 1785. t. II, p. 75). Il est à noter que Struve nomme Darès et Dictys et

ou Iscanus, et ne voyant dans l'œuvre qui porte le nom de Darès que « le plan ou canevas en prose du poème latin », quelque chose comme ces livrets qu'au théâtre italien on distribue aux auditeurs peu familiers avec la langue. C'eût été quelque chose d'assez original que ce long résumé en prose publié par un écrivain concurremment avec son poème. Mais Josephus Iscanus n'est pas l'auteur du Darès ; il ne l'a pas même traduit. Si Schœll avait lu son poème, il aurait vu que c'était une imitation, non pas de Darès tout seul, mais de Darès et de Dictys, combinés à peu près comme ils l'ont été par Benoît, mais débarrassés des embellissements qui appartiennent à celui-ci, et relevés de réflexions et de moralités.

L'opinion de Schœll n'était même pas discutable. Les manuscrits répondent d'une façon souveraine. Nous en avons déjà signalé un à la Bibliothèque impériale, le n° 7906 (1), qui appartient au IX[e] ou tout au moins au XII[e] siècle (2). D'un autre côté, Mabillon (3) a signalé, dans la Bibliothèque Laurentienne, à Florence, un exemplaire du faux

ne connaît pas Benoît. M. Brunet a reproduit le jugement de Schœll (V. *Manuel du libr.*, t. II, p. 22). M. Paulin Pâris avait déjà (Ms. fr., t. I, p. 292) relevé l'erreur du critique allemand.

(1) Le manuscrit 7906, où se trouve le texte le plus ancien de Darès qui soit en France, des feuillets 69 verso, ligne 20, au feuillet 81 recto, ligne 22, est un volume sur vélin et qui porte inscrit au dos : *Terentii comediæ*. Térence y occupe les 34 premiers feuillets sur deux colonnes. Au feuillet 35, une autre main a copié des satires de Juvénal. Au feuillet 59, on a copié des fragments de l'*Énéide*, IV[e] et V[e] livres. Au feuillet 69 enfin, verso, 1[re] col., ligne 2, on lit : « Daretis frigii historia de Vastatione Trojæ a Cornelio Nepote in latinum sermonem translata : prologus. » Le texte de Darès, d'une écriture cursive de 34 à 35 lignes à la page, s'étend jusqu'au feuillet 81 recto, ligne 22. Là commence une *Geste des Français* : « Incipit Gesta francorum, a S[to] Gregorio », qui dans la pensée de l'auteur, est la continuation naturelle de Darès. Ce texte de Darès, comparé à celui de l'édition de M[me] Dacier, *Ad usum Delphini*, présente quelques variantes de médiocre importance. Cependant, la fin n'est pas tout-à-fait la même. On lit ici : « Acta et diurna indicant, quæ Dares dimisit conscripta, hominum milia DCCCLXXXVI et ex Trojanis ruerunt usque ad opidum proditum hominum milia DCLVI. Eneas... in grœciam ierat navibus CC quem omnis ætas hominum secuta est in milibus tribus et CCCC. Antenorem... Helenam et Andromacham mille CC. » De plus, à partir de la ligne 13 à la ligne 22, où finit l'ouvrage de Darès, on trouve la liste des principaux chefs tués par les héros des deux partis, liste que Guido de Colonna a reproduite, et qui commence ici par ces mots : « Quis Trojanorum quem Grœcorum occiderint : Hector Proteselaum, Patroclum, Merionem, etc. » A la ligne 18, la même formule est reprise pour les Grecs. Ces corrections et toute cette fin omise dans l'édition d'Amsterdam, 1702, sont reproduites exactement par la traduction italienne de T. Porcacchi.

(2) Au X[e] siècle, dit M. P. Pâris.

(3) V. Mabillon, *Mus. stat.*, t. I, p. 669. « Historiam Daretis Phrygii, quicumque sit impostor ille, de Exitu Trojanorum et eorum excidio in codice ante annos octingentos exarato. »

Darès qui avait plus de huit cents ans, ce qui en fait le contemporain du manuscrit de notre Bibliothèque impériale. Il figurait dans le catalogue de la bibliothèque de l'abbaye de Robbio, catalogue que l'on croit rédigé au Xe siècle; on l'y trouvait deux fois (1). Il figurait sous le titre de *Historia Homeri*, parmi les 256 volumes que possédait, en 831, l'abbaye de St-Ricquier (V. *Contes du XIIIe siècle,* introd.).

D'un autre côté, nous avons dit qu'il était connu d'Isidore de Séville, mort en 636, et ce qui montre encore que le Darès était lu avant le VIIe siècle (2), c'est que Frédégaire, le premier auteur de la légende troyenne des Francs, semble s'inspirer de lui; si bien que, dans deux manuscrits d'Aimoin, qui l'a reproduit (Mss. Bouhier et Canisy), le copiste, pour plus de clarté, a inséré des fragments de Darès. C'est donc vers le début du VIe siècle qu'il conviendrait de placer la rédaction du faux Darès. Il fallait, en effet, qu'il fût déjà écrit depuis un certain temps et répandu pour que l'évêque de Sicile le citât ainsi avec honneur. Peut-être conviendrait-il d'en chercher l'auteur, non dans *la latinité* elle-même, mais chez les barbares latinisés, parmi les Gaulois ou les Espagnols, dans quelque couvent, chez quelque moine encore lettré, qui, charmé des récits de la guerre de Troie, aurait voulu essayer d'en effacer toute empreinte de merveilleux païen.

Mais ici une autre question se présente. Benoît de Sainte-More n'a-t-il pas connu un Darès et un Dictys différents de ceux que nous possédons? N'y a-t-il pas eu, par exemple, du Dictys un texte original en grec, texte plus complet que celui que nous pouvons lire aujourd'hui; ou bien, en dépit des assertions de l'Épître dédicatoire et du Prologue, n'est-ce pas là la rédaction unique sortie du cerveau du faussaire?

Cette dernière opinion était celle de Jean Vossius, qui croyait que le livre n'avait jamais été écrit en grec. Ainsi pensait Scioppius. Le premier

(1) A côté de l'*Histoire d'Alexandre*, des discours de Cicéron et d'un livre de *diversis generibus monstrorum*. — « Libros Septimi Sereni II, unum de *Ruralibus*, alterum de Historia Trojana in qua et habetur historia Daretis. — Librum I Daretis de vastatione Trojæ (Olleris, *Gerbert*, p. 474). » — Le catalogue, dans le premier article, ne confond-il pas Septimius Serenus, et le prétendu Septimius de l'épître? — V. Muratori, *Antiq. ital. med. ævi.*, t. VII, col. 813.

(2) Ne pourrait-on pas de ce nom de Salluste, qui figure dans la préface, inférer qu'il était voisin du temps de l'empereur Julien, qui avait ramené sur lui l'attention et avait pris Salluste pour un des interlocuteurs de ses *Césars?*

éditeur français de Dictys croyait aussi que le livre n'avait jamais été écrit qu'en latin, avec des emprunts faits à des écrivains grecs (1). Mais pour la plupart des commentateurs de Dictys, pour ceux-là même qui, ne pouvant résister à la vérité, y reconnaissent une œuvre apocryphe, il n'y a pas sur ce point de doute possible. Ils croient à un Dictys grec (2), ils parlent du texte grec comme s'ils l'avaient tenu en main et comme s'ils l'avaient suivi depuis sa sortie du tombeau où il a dû dormir tant de siècles; dans leur parfaite candeur ils chercheraient volontiers les vestiges du monument.

Schœll, par exemple, n'hésite pas (3). Sans rien discuter, sur la foi du prologue, il accepte pour le règne de Néron la decouverte du texte que nous possédons, et, de sa seule autorité, assigne au temps de Tibère la composition de l'original.

Un savant hollandais, d'une érudition aussi vaste qu'indépendante, qui, devançant Niebühr, avait exprimé des doutes hardis sur l'histoire des premiers temps de Rome, mais qui n'a pas porté dans la question qui nous occupe la même liberté d'esprit, Périzonius, qui, le premier, a traité avec un grand appareil de science les questions soulevées par les livres de Dictys et de Darès, n'a pas le moindre doute sur l'existence d'un original grec de Dictys. Il en trouve la preuve dans quelques rares formes de langage, empruntées évidemment du grec et à grand'peine habillées d'un vêtement latin (4) : argument qui pourrait être d'une

(1) V. J. Vossius, *De Hist. lat.* : « Quisquis auctor est ejus operis latine non græce scripsit. » Mme Dacier et Vossius croient qu'il y a eu réellement un Dictys grec, mais qu'il n'est pas le même que celui que nous présente la version de Septimius.

(2) Il y a dans le texte de Dictys (lib. V, c. XVII) un passage de forme assez naïve, à qui sa naïveté même semble donner une certaine authenticité et qui indiquerait, en effet, une origine crétoise. « Neque sit mirum cuiquam, si, quamvis græci omnes, diverso tamen inter se sermone agunt, quum ne nós quidem, unius ejusdemque insulæ, simili lingua, sed varia permixtaque utamur. » Mais ce peut très-bien être là une petite adresse du faussaire.

(3) V. Schœll, *Litt. grecq.*, t. IV, p. 106. C'est, du reste, l'opinion généralement admise. Les dictionnaires biographiques, les catalogues rangent sans hésitation Darès et Dictys parmi les historiens grecs. Ainsi fait le catalogue du *British Musæum* (V. Ier vol., p. 395, n° 641, art. 1 ; IIIe vol., p. 36, n° 3536, 1). Brunet dit : « On sait que ces deux auteurs avaient *écrit leur ouvrage en grec* et qu'il n'en reste que la version latine. »

(4) Il serait aussi facile de démontrer par le texte même de Dictys qu'il a dû être pensé en latin. On y trouve, en effet, telles phrases qui ont la tournure la plus certainement latine et qui rappellent tout-à-fait Tacite. Lisez, par exemple, dans le IIIe livre, chapitre XVI, cette peinture des préoccupations des Troyens après la mort d'Hector. « Inter quæ et spes extremas multi credidere... nunnulli etiam pro

certaine valeur, si c'était là la physionomie habituelle du texte de Dictys, mais qui n'en a plus aucune dès qu'il s'agit seulement de quelques hellénismes isolés. Les relations de la Grèce et de Rome sous l'empire, la pénétration des deux littératures l'une par l'autre, étaient assez complètes pour que ces échanges soient sans valeur démonstrative; autant vaudrait déclarer que tel ouvrage anglais ou allemand de notre temps est une traduction du français, parce qu'on y rencontre quelques gallicismes.

Une fois engagé dans cette voie, Périzonius, cédant, malgré son incontestable esprit de critique, à cette tentation, irrésistible pour tout érudit, de donner une date et un auteur à tout livre anonyme, accepte les assertions de la lettre et du prologue, et s'emparant de cette mention que fait le livre d'un tremblement de terre en Crète sous Néron, tremblement de terre constaté par l'histoire, il croit à l'authenticité de tous les autres détails et n'est pas, dit-il, éloigné de croire « ego vix dubito » que le véritable auteur du Dictys soit ce Praxis ou Eupraxides dont il est question dans la lettre et dans le prologue, qui, spéculant sur l'engouement bien connu de Néron pour les arts de la Grèce et voulant donner plus d'autorité à sa supercherie, aurait pris le soin d'écrire son livre en caractères phéniciens et sur des écorces de tilleul (1). Les termes seuls des pièces même qu'il invoque et qu'il cite tout entières avec cette naïve complaisance auraient dû l'avertir de l'impossibilité de prendre au sérieux de semblables assertions. Le dernier éditeur de Dictys, Dederich, n'a pas de peine à démontrer qu'on ne peut tirer de l'indication qui avait frappé Périzonius qu'une conclusion unique, c'est qu'il est inutile de faire remonter les recherches plus haut que le règne de Néron.

confirmato habere... postremo omnia adversa, hostilia, tractas ablatasque spes, nullam salutis spem. » Et Périzonius nous fournit lui-même des armes contre sa propre opinion. Car dans Malalas, un des Byzantins qu'il croit avoir gardé des traces du vrai Dictys, il remarque des expressions d'une grécité singulière, comme δουλίδων κουβικουλαρίων et πραιδεύειν τὴν χώραν et ἴδια μανδάτα, qui n'appartiennent évidemment pas au grec que l'on parlait au temps de Néron, et qu'il aurait pu signaler, au contraire, comme de simples transcriptions du latin et comme la démonstration saisissante que le chronographe byzantin ne reproduisait pas un texte grec ancien et en usait assez librement avec celui dont il s'autorisait.

(1) Obrecht s'est rangé à la même opinion (V. *Ulr. Obrechti in Dictym Cretensem notæ*).

Périzonius voit encore une preuve de l'existence d'un texte grec de Dictys dans ce fait que certains écrivains des temps postérieurs qui se sont autorisés de lui ne reproduisent pas très-exactement le texte que nous possédons. Ainsi, Malalas décrit un repas auquel assistent, après la guerre de Troie, Pyrrhus et Teucer, et où ce dernier raconte au fils d'Achille tout ce qui a précédé et suivi la mort d'Hector; et Dictys n'a rien dit de ce repas. Mais Jean Malalas, qui assure expressément devoir à Sisyphe de Cos cette partie de son récit, n'a-t-il pas fait une confusion en disant qu'on le trouvait aussi dans Dictys ?

Fabricius remarque, de son côté, que Tzetzès, qui assure rapporter d'après Dictys la mort d'Œnone, la raconte autrement que le Dictys que nous connaissons. D'après celui-ci, elle meurt subitement (1) en apprenant la mort de son époux; d'après Tzetzès, elle se pend en apprenant la triste nouvelle. Mais il me semble en tout ceci que les doctes critiques accordent beaucoup trop au soin et à l'exactitude de MM. les chronographes byzantins, et qu'on en pourrait aussi bien conclure qu'ils ont lu légèrement leur auteur. Les écarts signalés sont d'ailleurs peu importants.

Mais voici qui est plus grave. Jean Malalas a inséré dans sa *Chronique* des portraits (2) de héros grecs et troyens, qu'il assure devoir à Dictys. Isaac Porphyrogenètes (3) et Tzetzès (4) en ont fait autant; il semble que c'était là un lieu commun obligé chez les historiens bysantins de la guerre de Troie. Or, comme ces portraits ne se trouvent pas dans le texte de Dictys que nous possédons, on en conclut qu'il en a existé un autre plus complet. En outre, comme le faux Septimius prétend avoir abrégé les derniers livres de l'original (cinq, selon

(1) V. Dictys, lib. IV, ch. XXI. « Adeo commotam uti amissa mente obstupefierit ac paulatium per mærorem deficiente animo concideret. » Tzetzès, Lycoph. dit : κατὰ τὸν Δίκτυν βρόχοις ἀπαχθεῖσα.

(2) V. J. Malalas, p. 182 et suiv.

(3) V. Jani Rutgersii, *Var. lectionum*, libri VI, Lugd. Bat. Elzévir, 1868, p. 509, Ἰσαακίου Πορφυρογεννήτου περὶ ἰδιότητος καὶ χαρακτήρων τῶν ἐν Τροίᾳ Ἑλλήνων τε και Τρώων. — Il est à noter que Rutgersius prétend reproduire un manuscrit de la bibliothèque d'Amsterdam, qui aurait été depuis détruit par un incendie.

(4) V. *Tzetzæ Antehomerica*, etc. Bekker, Berlin, 1816, p. 80, et Didot, 1840, avec l'*Hésiode*. — V. *Hom.*, v. 267. *Posthom.*, 363, 470, 498, 505, 525, 651. Tzetzès reproduit les traits principaux de Malalas, autant du moins que le permet la mesure des vers.

selon le texte de Dictys ; quatre, selon Suidas) (1), il a pu tout aussi bien abréger les premiers. Mais tout d'abord, même en nous plaçant au point de vue de ceux qui croient à Septimius et à sa lettre, il nous semble que son témoignage implique justement le contraire de ce qu'on en veut tirer, et qu'on y peut trouver la preuve que jamais les portraits n'ont été de Dictys. Cette franche déclaration de suppressions faites dans la fin du livre implique l'exactitude dans la reproduction des premiers livres. On est forcé d'en conclure que tout ce qui n'est pas dans les cinq premiers livres du texte latin n'était pas dans les cinq premiers livres du texte grec, s'il y a eu un texte grec. Or, les portraits ne pouvaient pas être dans la partie abrégée. Au début du sixième livre, la guerre de Troie est finie ; la plupart des héros ont succombé et sont ensevelis ; il serait un peu tard pour faire leurs portraits ; ils ne pouvaient avoir place que dans les premiers livres. Puisqu'ils ne sont pas dans ceux de Septimius, ils n'ont jamais été dans Dictys. D'ailleurs, si un traducteur eût voulu supprimer quelque chose, ce n'eût pas été justement ces portraits qui étaient une des nouveautés et à coup sûr une des curiosités du livre, un développement de « great attraction. » S'il faut chercher ici une explication, il semble plus naturel de supposer que J. Malalas, et Isaac après lui, avaient eu sous les yeux le texte de Darès réuni, comme dans nos éditions modernes, à celui de Dictys, et qu'il les auront confondus. Déjà, avant eux, Isidore de Séville paraît avoir, dans un sens contraire, fait la même confusion. En effet, il ne nomme que Darès ; et cependant il donne, à propos de son livre, un détail qui ne se trouve que dans Dictys, en l'altérant légèrement. Il parle de son histoire écrite, dit-on, sur des feuilles de palmier, *in foliis palmarum*.

Et, puisque nous sommes dans les hypothèses, ne pourrions-nous pas de tout ceci conclure que, comme le croyait un critique français, s'il y

(1) On ne peut tirer aucune induction sérieuse de ce chiffre. Quoique appuyé de l'autorité de Suidas, il ne repose, en réalité, que sur le témoignage de la lettre du faux Septimius et il y est très-incertain. Il varie selon les manuscrits et les éditions. Obrecht donne *quinque*, Dederich *quatuor*; mais il avoue que c'est lui-même qui a choisi ce chiffre : « sic correxi. » L'édition *Ad usum Delphini* donne seulement *residua quidem*. Le *Prologue*, qui, dans le système de ceux qui croient à un Dictys grec, appartiendrait à l'œuvre originale et devrait, par conséquent, faire foi, et dont la *Lettre*, en effet, n'est qu'une variante, annonçait simplement six livres, *de toto hoc bello sex volumina in tilias digessit*.

a jamais eu un texte grec de Dictys, il a dû être postérieur au texte latin; que, comme Gauthier Calenius pour l'histoire des rois bretons, quelque écrivain du Bas-Empire aura voulu rendre à sa patrie ce prétendu auteur grec qu'on ne connaissait qu'en latin (1), et que, pour ne négliger aucun moyen de l'embellir, il y aura joint les portraits de Darès. Cela expliquerait pourquoi les Grecs du Bas-Empire ne parlent jamais que de Dictys et pourquoi ils lui ont attribué les portraits.

Ces portraits, d'ailleurs, ne me semblent pas avoir toute l'importance qu'on leur veut donner. Sans doute, si on les compare à ceux de Darès, on est obligé de reconnaître qu'ils n'en sont pas la copie fidèle. L'ordre n'est pas le même. Il en est d'ajoutés, comme ceux de Philoctète, de Calchas, de Glaucus, d'Idoménée. Dans ceux qui figurent chez les deux écrivains on peut signaler de graves différences, parfois même des contradictions flagrantes; mais cependant les traits essentiels, caractéristiques, se retrouvent. Faut-il attacher plus d'importance aux différences ou aux ressemblances? Ajoutons que si les portraits d'Isaac Porphyrogénète ne ressemblent pas tout-à-fait à ceux de Darès, ils ne sont pas non plus complètement semblables à ceux de J. Malalas. Faudrait-il donc en conclure qu'Isaac a eu sous les yeux un troisième Dictys? Notons, en effet, que si l'on voulait donner cette grande autorité aux deux auteurs byzantins, leurs textes prouveraient qu'ils n'avaient pas sous les yeux un même original grec. Car certains traits, qui se trouvent les mêmes chez tous deux, ne sont pas exprimés par les mêmes mots, mais par des mots synonymes. Si, comme on le veut soutenir, ils copiaient un Dictys grec qui ne nous est pas parvenu, ils le copieraient identiquement. Cet emploi de synonymes suppose une traduction d'une langue étrangère. Enfin, quelques-uns des traits ajoutés par Malalas sont tellement vagues, il les applique si indifféremment à une foule de personnages, qu'on est bien en droit de suppose qu'il les doit à sa seule imagination, et que trouvant trop maigres les descriptions de Darès, il les a voulu compléter à sa façon. Un mot d'Isaac Porphyrogénète nous montre qu'il n'apportait pas à ce genre de peintures tout le sérieux qu'y voudraient trouver les critiques. Il nous dit qu'en peignant les traits de ses héros et quelques

(1) Montfaucon (Bibl. Coisliniana, p. 457) assure que le Darès a été retraduit en grec.

détails qui se rattachent à leur extérieur, il a voulu par ce genre d'écrits plaire à ses lecteurs. Ce sont donc, avant tout, des peintures de fantaisie. On est en droit de conclure, en finissant, que Malalas a pris les portraits dans Darès en confondant les noms des auteurs, et qu'Isaac a copié Malalas et nommé Dictys sur sa foi.

Dederich ne doute pas plus que Perizonius de l'existence d'un Dictys grec, dont Septimius n'aurait été que le traducteur ; et ce qui le prouve d'une façon plus éclatante, nous dit-il, c'est que J. Malalas, qui a beaucoup puisé dans Dictys, ne savait pas le latin (1), assertion purement gratuite et contre laquelle protesterait Malalas lui-même : il connaît les poètes latins, il vante Lucain.

Nous voyons, d'ailleurs, dans les livres byzantins, la preuve que le texte du prétendu Septimius était connu en Grèce. Eudoxie, page 128, reproduit la légende fameuse de la découverte du Dictys, et elle ajoute que, par l'ordre de l'empereur, un sage romain nommé Septimius traduisit les deux langues (l'auteur veut dire la version phénicienne et la version grecque) en langue romaine « οὗ τῷ προστάγματι Σεπτημῖνός τις Ῥωμαῖος σοφὸς ἑκατέραν τὴν γλῶτταν εἰς τὴν Ρομαϊκὴν φωνὴν μετήνεγκεν. » On pourrait même conclure de ce passage que c'est cette version seule que l'on connaissait ; sans cela, l'écrivain eût, à ce qu'il semble, parlé, à ce propos, de l'original conservé.

Dederich trouve un argument plus concluant encore dans un passage de Guido Colonna. « Guido, nous dit-il, *qui a lu Dictys en grec*, montre que Septimius, en traduisant Dictys, a omis bien des choses (2). » Mais l'argument se tourne contre son auteur et nous montre ce qu'il faut penser de toutes ces inductions. Sur quoi repose, en effet, cette assertion que Guido Colonna a lu Dictys en grec ? Sur ce que, en un certain endroit, parlant d'un fait qui ne se trouve pas dans le texte latin que nous connaissons, il fait appel à l'autorité de Dictys. Mais ici Guido ne fait (ce que le critique allemand n'a pas soupçonné) que copier Benoît de Sainte-More, à qui revient toute la responsabilité de cette

(1) Achaintre aussi (trad. de Dictys), citant les conformités de Malalas et de Cedrenus avec Dictys, ajoute : « On ne prétendra pas qu'ils ont suivi notre auteur, dont ils ne *pouvaient* avoir connaissance. » Et pourquoi ?

(2) V. Dederich, Introd., p. xxv.

déclaration. Et cette erreur énorme de Dederich, qui ignore absolument Benoît de Sainte-More et qui, par cela même, tombe si ingénument dans le piége de Guido, nous montre tout le profit que l'on peut tirer de la connaissance de notre vieux trouvère, même pour cette question de Dictys et de Darès (1).

Dederich, cependant, est convaincu par son propre raisonnement qu'il a existé un original de la version de Septimius, et il place cette traduction à la fin du second siècle après J.-C., et, ajoutant que pour qu'on éprouvât le besoin de traduire l'original il fallait qu'il jouît déjà d'une grande célébrité et qu'il fût déjà très-répandu, il en conclut qu'on peut, sans être accusé de trop d'audace, supposer que le *Journal de la guerre de Troie* avait été, vers le milieu du premier siècle (il faudrait, selon la remarque du critique lui-même, dire vers la fin), c'est-à-dire peu de temps après la mort de Néron, composé par un historien crétois ou grec, qui avait gardé un souvenir tout récent du tremblement de terre qui avait bouleversé la Crète. »

On serait, en effet, assez naturellement porté à admettre que le Dictys a été composé d'abord en grec, et à en chercher la naissance, non point en Crète, mais à Alexandrie. On sait que les Alexandrins étaient coutumiers du fait (2) et qu'ils avaient au plus haut degré ce talent éminemment grec de composer des livres fabuleux. Mais un Alexandrin eût fait probablement une composition moins sage; son imagination s'y serait donné plus librement carrière ; et, d'ailleurs, jamais personne, et pour

(1) C'eût été d'ailleurs un singulier intermédiaire avec la Grèce que Benoît de Sainte-More. Il faut, en effet, dans cette supposition dont nous parlons, admettre qu'il aurait lu le texte original. Guido Colonna, nous dit-on, a pris dans un Dictys grec ces pompeuses descriptions, qui se trouvent aussi dans Benoît. Si Benoît n'est pas l'auteur de ces inventions, il n'a pu les prendre à Guido, qui vivait cent ans après lui ; il a fallu que, comme Guido, il les prît dans le texte grec de Dictys, du Dictys authentique, qui avait existé à point nommé à ce moment en Occident, sans laisser de trace ni auparavant ni après. Mais Benoît ne soupçonne pas le grec. J'en prends au hasard une preuve qui montre en même temps qu'il n'entendait pas toujours très-bien le latin. Trouvant dans Dictys, livre V, chapitre VI, « eosque non Atridas sed Plisthenidas et ob id ignobiles appellare », Benoît traduit comme s'il y avait « id est », au lieu de « ob id », et prend le nom patronymique des Atrides pour une épithète outrageante, et il écrit intrépidement :

Plestenidas furent nomé ;
C'est *naient nobles* en grezeis.

(2) On en trouve les preuves amplement déduites dans l'*Hist. du Roman dans l'Antiquité* de M. Chassang.

cause, n'a vu le texte original de Dictys ; et ce n'est pas sans raison que Constantin Lascaris, au XV[e] siècle, affirmait que de son temps, nulle part en Grèce, on ne pouvait le trouver. Il a dû en être de même dans tous les temps, et on pouvait même se dispenser de le chercher. « Autant vaudrait se mettre en quête du texte original de *Don Quichotte* par Cid Hamet ben Engeli (1). » Donner un livre original pour une traduction est une ruse familière à qui veut en décliner pour un moment la paternité, ruse presque ingénue et qui ne prétend à tromper personne. C'est ainsi que Montesquieu assurait que le *Temple de Gnide* n'était que la traduction d'un manuscrit grec, apporté par un ambassadeur de France près la porte Ottomane. Il ajoutait : « Peu d'auteurs grecs sont venus jusqu'à nous. Nous recouvrons de temps en temps quelques pièces de ces trésors. *On a trouvé des ouvrages jusque dans les tombeaux de leurs auteurs*..... On ne sait ni le nom de l'auteur ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage. » Évidemment, Montesquieu, lorsqu'il écrivait cela, avait lu Septimius.

Ces histoires de tombeaux sont ordinaires aux faussaires (2). On avait fait à Cléopâtre les honneurs d'un livre trouvé dans les mêmes conditions que le Dictys (3). Le moyen-âge avait trouvé l'invention trop belle pour ne pas essayer de se l'approprier. L'auteur du poème de *Vetula*,

(1) Phrase de M. J.-Victor Leclerc à propos de Kiot de Provence, invoqué par Wolfram d'Eschembach (V. *Hist. litt.*, t. XXIV, p. 522).

(2) On retrouve des contes analogues à propos des *Épîtres* de Martial de Limoges, I[er] siècle après J.-C. (V. Fabric., *Bibl. lat.*, t. II, p. 269. — V. aussi les antiquités étrusques révélées par Allatius, et dans Photius, cod. CLXVI, des tables de cyprès, dont la découverte n'avait pas été moins fantastique. — V. aussi Plutarque, *De facie in orbe lunæ*). Petrus Crinitus, *De discipl. honesta*, alléguant le témoignage de Pline, *Hist. nat.*, dit que Dardanus, roi de Troie, « souverain en l'art magique, composa aucuns livres d'icelle lesquelz il commanda estre mis en sa sépulture, mais depuis sa mort un grand philosophe, nommé Abderites Democritus fit tant que les recouvra et les esclaircit et amplia de commentaires. »

(3) V. le livre indiqué par Fabricius, *Bibl. lat.*, t. III, lib. IV, c. 1 : « *De priapismo* sive propudiosa libidine Cleopatræ reginæ ejusque remediis, Epistola Heraclii imperatoris ad Sophoclem philosophum pro expositione libri sculpti tabulis æneis, inventique ad caput Cleopatræ reginæ *in suo sepulcro*. » La fameuse reine d'Égypte semble, du reste, avoir été le prétexte de toute une littérature en ce genre. V. encore : « *Sophoclis Sophistæ* ad Heraclium. *C. Antonii Cos*, ad L. Soranum de incontinentia libidinis Cleopatræ Reginæ. *Q. Sorani* ad Antonium Cos. de modo medendi ardorem ejusdem Cleopatræ. *Cleopatræ* ad Q. Soranum. *Q. Sorani* ad Cleopatram de medendo ardore libidinis. » Éditées, pour la première fois, par Gasp. Scioppius. Padoue, de la Bibl. Goldasti. V. *Errores Venerei*.

faussement attribué à Ovide, se souvenait évidemment du prologue de Dictys, quand il racontait comment « ce livre fut trouvé en un petit coffret d'ivoire en la sépulture dudit Ovide CCCC ans après sa mort tout frais et entier (1). »

N'est-ce pas de Dictys encore que s'est inspiré le romancier du moyen-âge, qui nous a appris « comment la merveilleuse et délétable histoire de Perceforest a esté révélée aux hommes. » Il nous raconte, en effet, que « l'an 1286, Édouard, roi d'Angleterre, épousa la fille du roy de France que on appelloyt le beau roy. Parmi les assistants se trouvait le comte Guillaume de Haynaut qui avait épousé la fille de Charles de Valois, frère du roi de France, qui tant mouta par sa prouesse en honneur et valeur de chevalerie qu'il fut nommé le duc de prouesse. Quand les noces furent passées, il voulut visiter le pays d'Angleterre. En une abbaye, près de la rivière de Hombre, appelée Burtimer, en souvenir de son fondateur le roi Burtimericus, qui avait vaincu là les païens d'Allemagne, on lui montra un curieux volume. En faisant, auprès de son église, réparer une vieille tour qu'il voulait réédifier pour le service de Dieu, dont les murs avaient 14 pieds d'épaisseur, l'abbé, sous un arc voulté qui était derrière le mur moitié en terre et moitié dehors, avait trouvé une cassette, et dans la cassette un manuscrit grec et une couronne royale. Il avait envoyé la couronne au roi et gardé le livre dix ans sans

(1) V. *La Vieille*, publiée par M. Cocheris, Paris, Aubry, 1861 : « Ci commence *Ovide de La Vieille*, translaté de latin en français par Maistre Jehan Le Fèvre, procureur au parlement (traducteur des distiques de Caton et de Théodule), et fut trouvé, etc. Auquel livre sont contenus moult nobles diz et enseignemens et au commencement il traite de la manière de son vivre. » M. Cocheris, s'appuyant sur un manuscrit d'Arnould de Gedhoven, mort en 1442, pense que l'auteur était Richard de Furnival. Voici comment est racontée la trouvaille dans la traduction de J. Le Fèvre : « Toutes voies avint il que ou forbourc de la cité de Dyoscore qui est le chief du royaume de la terre de Colcos, lequel est assiz delez un chastel qu'on nomme Thomis, quand on trayoit hors du cimetière les sépultures d'aucuns païens anciens, entre les autres sépultures en y ot un trové dont l'épigramme (c'est la superscription) estoit entaillée en lettres arméniques du languaige d'Arménie et avecques ce l'interprétation formoit teles paroles en latin : « Hic jacet Ovidius ingeniosissimus poetarum. Ci gist Ovide du tres plus grand engin des poetes. » Et ou chief d'icellui sepulcre fut trové un cofret d'yvoire et dedenz estoit cest livre frais et nouvel sans estre souillé ne point gasté de vieillesce.. Et pour ce que ceuls du païs d'Ermenie ne se y congnoissoient, ilz l'envoyèrent en Constantinople du temps du prince Huistache. Ou quel temps avoit en Constantinoble grant multitude de latins. Du commandement duquel prince ledit livre fut baillié et envoié à Maistre Leon, lors prothonotaire du S[t] Palais lequel quant il l'ot leu et advisé, le publia et envoya en plusieurs parties et climats du monde. »

pouvoir le lire. Enfin, au bout de dix années, était arrivé un navire et un clerc du pays de Grèce, fuyant son pays pour homicide ; il avait vu le livre et l'avait traduit du grec en latin, car il ne savait pas le breton. Le comte obtint qu'on lui prêtât la traduction latine et la fit mettre en français par son clerc (1). » Nous avons évidemment ici une édition rajeunie de la même légende.

Rabelais, chez qui l'on est sûr de retrouver toute invention bizarre, et qui a conservé toute la tradition du moyen-âge, n'a eu garde d'omettre l'histoire de Dictys et de sa merveilleuse découverte. C'est en un tombeau de bronze que la Généalogie de Gargantua a été trouvée, « au-dessoubz de l'olive tirant à Narsay, par Jan Audeau, en ung pré qu'il avoyt, duquel il faisoit lever les fossez (V. *Garg.*, ch. I) » ; et Rabelais ne manque pas d'ajouter qu' « elle estoit escripte, non en papier, non en parchemin, non en cire, mais en escorce de ulmeau. »

Nous avons vu tout à l'heure Montesquieu s'emparer à son tour de ce vieux conte ; malgré tant de rééditions, l'invention n'était pas tellement usée qu'on ne l'ait reprise encore de notre temps. En 1824, on publiait une *Histoire de Napoléon, écrite par lui-même et trouvée au pied de son tombeau ;* et dix ans plus tard, une revue bordelaise (*La Gironde*, fév. 1834), publiant un article intitulé « Installation de Michel de Montaigne comme maire de Bordeaux », le faisait précéder de cette note : « Il y a quelques années que des maçons, en travaillant à une maison autrefois habitée par Michel de Montaigne, au coin de l'impasse des Minimettes, à Bordeaux, découvrirent, sous une poutre, un manuscrit renfermé dans une cassette de bois de cyprès. C'était vraisemblablement le journal inédit d'un ancien serviteur de l'auteur des *Essais*, lequel avait sans doute habité avec lui cette maison. » C'était, on le voit, une dernière variante de la lettre de Septimius.

Il est probable qu'il n'y a jamais eu qu'une rédaction unique de Dictys, sortie tout entière, avec son préambule, d'un seul cerveau, qui a créé du même coup Dictys et son traducteur Septimius et inventé, pour recommander son livre aux gens crédules, toute cette histoire de tom-

(1) V. *La très-élégante, délicieuse, melliflue et très-plaisante histoire du très-noble roy Perceforest.* Paris, 1528, Galliot du Pré, f° 3, du ch. III au ch. X. Le livre commence par l'histoire de Brutus.

beau. C'est ainsi que l'inventeur du Darès a imaginé un Cornelius Nepos qui le découvre et le traduit. C'est une manière de renvoyer dans la nuit des temps les chercheurs indiscrets. Darès et Dictys, Septimius et Cornelius Nepos, et probablement aussi Aradius ou Arcadius Rufinus, n'ont jamais vécu que dans le pays des apocryphes (1).

Le texte que nous possédons aujourd'hui sous le nom de Dictys est donc le seul qui semble avoir jamais existé; c'est bien celui-là qu'a connu et embelli Benoît de Sainte-More. Benoît lui-même va nous en offrir la preuve tout à l'heure.

La question que soulevait le Dictys se présente tout naturellement à propos de Darès. Avons-nous là une œuvre créée de toutes pièces par son auteur, ou n'est-ce qu'une traduction, un remaniement d'une œuvre antérieure ? Pour Darès, comme pour Dictys, des critiques ont cherché l'original grec. Dederich (Introd., p. xxv) écrit, à propos de Septimius : « Les mêmes accusations s'élèvent contre Cornelius, le *traducteur* de Darès. » En effet, en voyant ce sec et maussade résumé, on a peine à croire qu'on soit en face d'un livre original. Il semble tout naturel de

(1) Dès lors une autre question, aussi gravement discutée par Dederich, disparaît du même coup. En lisant la lettre de Septimius et le prologue de Dictys, on est frappé de leur ressemblance et en même temps de certaines différences, au premier abord, peu explicables. Dederich, qui les a remarquées, pense que le prologue a dû être écrit en grec par l'auteur même du faux Dictys et que la lettre est l'œuvre du traducteur Septimius. Il suppose que celui-ci a lu assez légèrement l'œuvre du faux Dictys, qu'il l'a citée de mémoire, et de là certaines différences ou même certaines contradictions flagrantes. Il eût fallu ; en vérité, que Septimius eût la mémoire bien courte pour se rappeler si mal un texte aussi peu étendu, qu'il venait de traduire lui-même et qu'il recopiait à côté de sa lettre. Il est une explication beaucoup plus simple et plus vraisemblable : c'est évidemment ici le fait des copistes. Nous avons sous les yeux deux rédactions diverses d'une même pièce. Le prologue n'est que la refonte de la lettre, ou la lettre un abrégé du prologue. La question de priorité est très-douteuse. Cependant, il semble qu'il faut la donner au prologue. Il se trouve dans la plupart des manuscrits, dans le *Codex Argentinensis*, dans les manuscrits consultés par Mercier et dans ceux de Dederich, tandis que l'épître manque ; on ne la trouve pas dans les manuscrits les plus anciens, si l'on en croit Mercier, ni dans ceux dont s'est servi Dederich, ni dans trois des quatre manuscrits de la Bibliothèque Impériale, qui commencent par ces mots du prologue : « Dictis Cretensis genere », ni dans l'édition princeps. Dans quelques manuscrits, au contraire, le prologue manque ; il est remplacé par l'épître. Enfin il se sera rencontré un copiste qui, ayant ces deux rédactions sous les yeux et ne voulant rien perdre de son auteur, ne voulant pas non plus, par scrupule de conscience, les refondre dans une troisième rédaction, les aura données toutes deux, sans se soucier des embarras qu'il créerait aux commentateurs. C'est ainsi que les choses se passent dans un des manuscrits les plus récents de la Bibliothèque Impériale, le n° 6072. Les éditions anciennes de Milan et de Venise réunissent également le prologue et l'épître (dans cet ordre même).

supposer tout d'abord que ce n'est que l'abrégé, fait dans un temps d'ignorance, du livre dont parlait Élien.

Qu'il ait existé dans l'antiquité un Darès grec ou phénicien, cela ne paraît pas douteux, après la mention qu'en a faite Élien. Mais ce livre existait-il encore au temps du polygraphe grec ; était-ce le même que celui que nous possédons ? A-t-il été connu du moyen-âge et de Benoît ? Remarquons d'abord qu'Élien lui-même en parle d'une façon bien vague ; il ne dit pas avoir lu le livre, il dit seulement savoir qu'il s'en conserve un exemplaire : Φρύγα Δάρητα οὗ Φρυγίαν Ἰλιάδα ἔτι καὶ νῦν ἀποσωζομένην οἶδα. « Darès le Phrygien, dont je sais qu'il se conserve encore aujourd'hui une *Iliade phrygienne.* » Et qu'était-ce que cette histoire phrygienne ; était-ce une Iliade écrite en phrygien ou dans un sens favorable aux Phrygiens? Quand à Ptolémée Héphestion, il ne nous dit pas s'il a lu lui-même le livre de Darès. On pourrait inférer des détails qu'Eustathe et lui disent avoir recueillis sur ce personnage, dans le prétendu Antipatros, que le livre que nous connaissons sous le nom de Darès leur était absolument inconnu. En effet, des deux seuls faits qu'ils signalent, l'un, le conseil donné à Hector, n'a pas laissé trace dans le Darès que nous possédons aujourd'hui. On n'eût pas, cependant, manqué d'y consigner un fait aussi grave de sa propre histoire et qui montrait bien son importance auprès des premiers personnages de Troie. L'autre, qui a trait à sa mort de la main d'Ulysse, est en contradiction formelle avec Darès, puisqu'il nous dit avoir survécu à la ruine de la ville, et que, dans le dernier chapitre, il déclare être resté avec ceux qui s'attachèrent à Anténor.

On croit reconnaître encore la main d'un simple abréviateur à ce qu'à deux reprises, Darès est nommé dans le livre à la troisième personne ; mais c'est ainsi que les trouvères signeront tous leurs compositions. On signale aussi l'étendue disproportionnée qu'il a donnée à certains passages, comme les portraits, l'entrevue d'Hector et d'Andromaque, la mort d'Achille. Le manque de proportion est flagrant, il est vrai ; mais il n'a pas lieu d'étonner de la part d'un écrivain aussi inexpérimenté, c'est qu'il a copié tout au long dans son livre un passage d'un écrivain qui lui plaisait, mais non un premier Darès. Ce qui semble le plus probable, c'est que l'auteur de notre Darès n'a connu que la mention même d'Élien et y a pris la pensée de son livre.

Cependant, on nous dit que différents témoignages du moyen-âge semblent indiquer qu'on y a connu un Darès différent du nôtre. Beaucoup d'écrivains du temps se réclament de lui ; et pourtant, ce qu'ils racontent n'est pas toujours dans notre Darès. Certains critiques sont disposés à en conclure qu'il a existé dans le moyen-âge un autre Darès, où auraient été consignées les plus notables imaginations de Benoît et qu'il n'aurait eu qu'à traduire. Mais cette insinuation ne s'appuie sur rien, et en réalité, le seul argument de ces adversaires de Benoît, c'est qu'il leur est bien difficile d'admettre que notre vieux trouvère ait eu tant d'imagination. Mais il faut bien, dans cette hypothèse, que quelqu'un ait eu cette imagination au moyen-âge (car l'œuvre de Benoît en porte l'irrécusable empreinte), et dès lors pourquoi n'en pas laisser le bénéfice à Benoît lui-même ? Il est facile d'ailleurs de retrouver les sources de certaines de ces additions qu'on nous signale. En dehors de ce que leurs auteurs doivent, comme nous le verrons, à Benoît, ils mettent à contribution des écrits qui défraient l'érudition courante du moyen-âge, les *Métamorphoses* et les *Héroïdes* d'Ovide, Virgile, Homère, Pindare le Thébain, Orose, et deux ou trois auteurs moins connus que nous rencontrerons à l'occasion.

Et pour les additions plus importantes, la vérité se présente encore plus saisissante. Ce prétendu Darès, c'est Benoît lui-même qui en est le créateur. C'est ce qui résulte avec la dernière évidence de la lecture de Guido, chez qui précisément l'on a voulu trouver la preuve de l'existence d'un autre Darès. « Si l'on ajoute foi à son témoignage, dit « un critique, il serait resté jusqu'au XIII[e] siècle deux textes du faux « Darès, le texte original et l'abrégé. Guido reproche à l'abréviateur « d'avoir trop résumé, et il cite, d'après le texte le plus étendu, une « description tellement magnifique de la chambre où l'on a apporté « Hector blessé, que lui-même refuse d'y croire. »

Cela se trouve, en effet, dans Guido ; mais, en lisant notre texte de Benoît, on acquerra la preuve, et nous-même la donnerons en parlant de Guido, qu'ici, comme en maint autre endroit, l'écrivain italien a été dupe de son plagiat ; il n'a fait que copier le trouvère français, qu'il n'a nommé nulle part et qu'il prend sur sa propre déclaration, et sans autre vérification, pour le traducteur de Darès, et c'est à notre vieux poète qu'appartient tout l'honneur de la description.

Et ce qui montre encore d'une façon plus irréfragable qu'il est le vrai, le seul Darès et le seul Dictys qu'aient connus les écrivains du moyen-âge postérieurs à lui, comme Herbort, Guido, etc., que quand ils citent et copient Darès et Dictys, c'est le Darès et le Dictys que leur présentait Benoît, c'est qu'ils reproduisent scrupuleusement, avec les mêmes attributions de fantaisie, certaines confusions singulières faites par Benoît, et que lui seul pouvait faire. Et la preuve en ce point est absolument concluante, parce que là on ne peut pas dire que l'auteur s'appuie sur un Dictys différent du nôtre, parce que l'erreur lui est évidemment et incontestablement personnelle. Nous voyons comment elle s'est produite ; il a mal lu et mal compris un texte de Dictys que nous possédons. Nous trouvons chez Benoît (v. 28082) un récit singulier. Il nous dit qu'Énée, demeuré à Troie, est assailli par les gens des environs, et que Diomède vient le délivrer. On a droit de s'étonner de ce retour du prince grec, de son intervention chevaleresque et de sa subite tendresse pour un des vaincus de Troie. Mais c'est que Benoît a mal lu son auteur ; Dictys (lib. VI, ch. II) disait : « Cognoscit Diomedes ab « iis qui per ejus absentiam ejus regnum adfectabant *Œneum* multis « modis adflictari, ob quæ profectus ad ea loca omnes quos auctores « injuriæ repererat interfecit. » Le nom d'Œneus ne disait rien à Benoît ; il a lu celui d'Æneas qu'il connaissait bien. Il n'y a là qu'une méprise ; mais ce qui est grave et ce qui montre ce qu'il faut croire souvent de ses allégations, c'est qu'il nous assure que c'est pendant qu'Énée *était resté à Troie « si com la letre nos devise »* qu'il a été attaqué nuit et jour. Il écrit plus loin (v. 28100) : « Ici *l'auteur dit et conte* que Diomède vint à Troie pour délivrer Énée. » Il nous assure, en invoquant toujours l'autorité de Dictys (V. v. 28103-28104), que le combat fut des plus rudes, qu'il dura cinq jours, etc., etc., attribuant à l'auteur latin une foule de détails d'un récit qu'il n'a pu faire (V. *Roman de Troie*, v. 28082-28111). Et Guido et les autres traducteurs de Benoît répètent ce récit (V. Guido, l. 32). Ailleurs, trouvant une phrase assez amphibologique, où il est question d'Anténor et d'Énée : « Æneas orat... uti « secum Antenorem regno exagerent; quæ *postquam Antenori cognita sunt,* « *regrediens ad Trojam, aditu prohibetur* » (V. Dictys, lib. V, ch. XVII), Benoît se trompe de sujet et fait faire à Anténor les voyages que Dictys

prépare à livrer le Palladium aux Grecs; pour cela, il séduit par ses promesses et ses menaces la prêtresse Theano, à qui en était confiée la garde : « Multis precibus vi mixtis Theano, quæ ei templo sacerdos erat, impulit. » Benoît, qui ne connaît pas ce nom et ne sait pas qu'il est indéclinable, croit y reconnaître l'ablatif de Theanus, et de la prêtresse il fait un prêtre, Théanz, la forme francisée de Theanus (V. v. 25345 et 25545) ; et avec son habitude de décliner les noms latins, il écrit au vers 25344 : « o Theano le truis. » Et Guido écrit Thoans ; et Herbort : « Theanus der gute » (v. 15645)..Guido écrit aussi, comme Benoît, Messa (Messe), là où Darès écrivait Mæsia. Benoît, trouvant chez Darès (c. 14) « Thoas ex Ætolia », traduit « le vielz Thoas de la cité de Tolias » (v. 5615-16), et Herbort (v. 3341) : « von siner stat Tholias. » Au lieu de « Diorem, Polyxenum, Amphimachum » donnés par Darès, il écrit : « Anfimac, Dorion, Polyxenart (v. 5610) »; et Herbort « Dorion, Polisenar, Enfimacus (v. 3336) ; et Guido copie aussi Dorion, etc. De Bœotia Benoît a fait Boèce, et Herbort Boeze. De Paphlagonia Benoît faisait Pafagoine, et Herbort Pafagoye. Tlepolemus, dans quelques manuscrits de Benoît, devient Theophilus; de même dans Herbort (v. 3371). Herbort écrit (v. 3388) « der herre von Arysse », probablement parce qu'il a cru que Benoît avait écrit l'Arisse (Larisse). Là où Darès écrivait « Eumelus ex Pheris », Benoît a mis « Emelius de la contrée de Tygris (v. 5634) ; et Herbort « Merius von Tygris; et Guido « Melius de civitate sua Pigris. » De Hippothous Benoît a fait « Hupoz li granz », et Guido « Hupor ou Hupon grandis », etc., etc. (1). On retrouve ainsi dans Benoît tous les noms qui embarrassaient les commentateurs des écrivains qui l'ont imité, et qu'ils cherchaient inutilement dans les textes latins. C'est chez lui, par exemple, qu'Herbort a pris le nom de Fice, par lequel Benoît remplaçait Phœnicia (Herbort, v. 14297).

C'est donc à Benoît lui-même qu'il faut en revenir. C'est chez lui qu'on

(1) Et encore pour *Philoctetes*, Benoît écrit *Politenes* ou *Politetes* ; Herbort, *Politetes.* — Pour *Leontius*, Benoît, *Leurcins ;* Herbort (v. 3385), *Lyochin.* — Pour *Æsculapi*, Benoît, *Ascalopi ;* Herbort, *Ascalosius.* Benoît, *Capador de Capadie ;* Guido, *Capenor de Capidia.* — Benoît invente le royaume de *Botine*, Guido *de regno Brotino.* — Pour *Thracia*, Benoît écrit *Theresche* et Guido *de regno Thereo.* — Pour *Adrestia*, Benoît, *Agresse ;* Guido, *Agrestia.* — Pour *Astyanactem*, Benoît, *Asternantem* (v. 15388) ; Herbort, *Aternantes* (v. 9650), etc. Il en est de même chez Henri de Brunswick.

peut étudier fructueusement la question ; c'est chez lui qu'en est la solution. En vain la demanderait-on et l'a-t-on demandée à des écrivains postérieurs ? Qu'ils citent Darès à tort ou à raison ; que, laissant Benoît de côté, ils attribuent à Darès des inventions qu'on n'y retrouve plus aujourd'hui, cela ne peut rien nous apprendre ; nous serons toujours fondés à dire, et nous en aurons des preuves abondantes, qu'ils ont trouvé ces inventions dans Benoît, que c'est sur la foi de Benoît qu'ils les ont attribuées à l'auteur ancien. C'est donc dans le poème de Benoît qu'il faut chercher s'il a connu un Darès et un Dictys plus étendus que ceux que nous connaissons.

C'est la conclusion qui semblerait tout d'abord ressortir de la lecture de son livre. Nous savons déjà de quelle façon naïve Benoît, mettant à ses récits une étiquette et une marque de fabrique, se réclame à chaque instant de son auteur. J'ai noté soixante-trois de ces renvois (1). Or, souvent, ils sont justifiés. Ainsi, Benoît nous dit au vers 22248 :

J'ai en l'escrit Daires trové
Que il les a toz detrenchiez.

Darès disait en effet : « Alexander Antilochum et Achillem multis plagis confodit » (2). Il écrivait ailleurs : « Per aliquot dies pugnatur acriter : multa millia hominum ex utraque parte trucidantur. » Benoît traduit naïvement :

Ne truis le terme ne les dis
Que ceste bataille dura ;
Mès cil dedans et cil de là
Ço dit Daires qui partot fu
Milliers de gens i ont perdu (V. 20140.)

(1) V. *Roman de Troie*, v. 2051, 2947, 3107, 3131, 4239, 4255, 5108, 5183, 5420, 5490, 6204, 8799, 9957, 12018, 12275, 12303, 12590, 13011, 13988, 14048, 14080, 14333, 14345, 14523, 14883, 15126, 16205, 16210, 16593, 16638, 16982, 17332, 17488, 18726, 18859, 18952, 19272, 19937, 19996, 20020, 20111, 20140, 20560, 20571, 21173, 21395, 21515, 21520, 21557, 22248, 22477, 22518, 23602, 23619, 23704, 23722, 24174, 24257, 24268, 24640, 24801, etc. Darès est encore nommé v. 87, 89, 106.

(2) Il nous dira à propos d'une ambassade envoyée à Troie par les Grecs, qu' « il ne saurait nommer ceux qu'ils y députèrent, qu'il ne le trouve pas écrit et que l'histoire ne le lui dit pas » ; et, en effet, le texte latin, en parlant de l'ambassade, ne nommait pas les ambassadeurs. Voyez encore le passage où il nous apprend que Nestor avait mandé Ménélas à Pylos ; il avoue n'en pas savoir le

D'autres fois, le détail que donne Benoît était tout au moins en germe dans l'écrivain latin. Mais, vingt-huit fois au moins, Darès n'a pas songé à dire ce que lui fait dire Benoît. Je ne parle pas de certaines altérations du texte qui sont telles à nos yeux, qui ne l'étaient pas pour le moyen-âge. Ainsi Benoît reste très-exact quand, trouvant dans son auteur que Néoptolème, à son arrivée au camp grec, recevait les armes de son père, il traduisait (v. 23721)

Des armes de son pere Achilles
Ço nos reconte et dit Dares
Le firent en l'ost *chevalier.*

Mais voici qui devient une véritable infidélité. Ainsi Benoît tient à marquer avec précision le nombre des tués et des blessés dans chaque rencontre, en invoquant l'autorité de Darès (v. 14333, 16026), et Darès n'a donné aucun chiffre ; à marquer les dates, et Darès n'en a pas indiqué (v. 21515, 23705, 28268).

Il aime aussi à prendre Darès pour garant chaque fois qu'il emploie à propos d'un de ses personnages une formule admirative (v. 5420, 2135), et Darès n'avait rien dit; ou tout au moins Benoît donne plus de précision et quelque chose d'absolu aux jugements de son auteur. Il nous dit qu'Ulysse était le plus beau des Grecs (v. 5183); Darès disait seulement « formosum. » C'est ainsi également qu'il désignait Hélène : « formosam » ; chez Benoît,

Sormontoit de bialté Helène
Tote rien qui nasqui humaine ;
Ço dit Daires qui ço reconte.

De même, Darès n'a pas dit, et pour cause, qu'Hector « fu flors de chevalerie » (v. 5420), ni même rien d'équivalent. Mais on peut dire que ce sont là péchés véniels et que toutes ces admirations et ces en-

motif : « Je ne sais dire pourquoi. » Darès, en effet, n'en avait rien dit. De même, en parlant d'Æson, Benoît dit qu'il ne sait « s'il fut comte ou duc, car le livre ne lui dit rien de plus. » Et le livre, en effet, disait seulement : « Æsonis frater », etc., etc.

thousiasmes étaient en puissance dans les récits de Darès, à propos desquels Benoît les exprime.

Parfois, c'est tout simplement, à ce qu'il semble, pour les besoins de la rime que vient l'indication : c'est un vers tout fait qui tient une place vide. Parfois, cela devient comme un tic que l'auteur a contracté.

Mais ailleurs, il y a des additions qui n'appartiennent qu'à lui. Ce qui était vague et à peine indiqué dans Darès, chez lui est précis et détaillé. Darès nous dit que Priam est venu avec Hécube et Polyxène à la tombe d'Hector ; Benoît décrit le cortége des dames qui les accompagnent, en mettant cela au compte de Darès :

Ensemble o eles dame Heleine
Mainte dame et mainte pucele,
Et mainte riche dameisele
Avait o eles de grant pris,
Issi com gie el livre lis.

C'est d'après lui qu'il donne à Pâris un arc de cuir ; il n'y en a trace dans le latin. Darès a dit ailleurs : « Priamus... Jovi aram consecravit. » Benoît sait la place de cet autel, la richesse étrange dont il était ; il sait qu'il était fait du meilleur or qu'on pût trouver, et il a lu tout cela dans Darès. Mais ce qui est plus grave, et ce qui semble autoriser la croyance qu'il a connu un autre Darès, c'est lorsqu'il nous donne, en les appuyant de son nom, des faits dont il n'y a pas même trace dans le livre de Darès que nous possédons. Ainsi, Benoît met à son compte l'éloge de Célidis, quand Célidis n'y est pas même nommé. Il l'invoque pour garant des prouesses de son fantastique sagittaire (v. 12275 et 12281) ; et Darès n'a pas même parlé du sagittaire. C'est une invention de Benoît, qui a probablement combiné avec ce qu'il savait des Centaures un passage où Dictys raconte les exploits de Pandarus et le montre tué par Diomède dans des conditions analogues (V. Dictys, lib. II, c. XLI). L'auteur nous montrant, dans sa septième bataille, Hector tout saignant d'une blessure qu'il a reçue, ajoute : « Il n'est pas dit comment il l'eut, ni qui la fit. » Mais il y avait une bonne raison pour que Darès ne nommât pas l'auteur de la blessure : il ne savait même pas qu'Hector eût été blessé à ce moment, etc.

Benoît a raconté, avec de longs détails, comment succombent sous les coups d'Hector Epistroz et Scedius. Il nous dit qu'ils étaient jumeaux, s'aimant d'une tendre affection, et il raconte en cent-dix vers le combat qu'ils soutinrent contre Hector. C'est de Darès, assure-t-il, qu'il tient tout cela (v. 12118) : « ainsi comme Daires le fit écrire, je vous dirai comment il leur advint. » Or, Darès avait raconté leur mort en deux mots, les confondant avec une foule d'autres guerriers (V. Darès, c. XXI).

C'est Darès encore qui est cité comme garant de la splendeur du cortége d'Hector allant visiter Achille (v. 13011), et Darès ne parle pas même de cette entrevue. La fausseté de ses allégations se démontre parfois par elle-même. Ainsi, ce n'est évidemment pas dans Darès, quoi qu'il en dise, « si le livre ne nos ment », qu'il a pris ce costume de Diomède et d'Ulysse tout emprunté au moyen-âge : « ces habits de drap de soie de couleur ovré à bestes et à fleurs, d'or et de pierres tasselés, et ces chapeaux de plumes, etc. » (V. *Rom.*, v. 6204).

Nous le retrouvons plus loin cité sans plus de raison. Benoît a raconté, d'après lui, qu'à la suite de la mort de Palamède, les Grecs ont été repoussés jusqu'à leurs tentes et à leurs vaisseaux (V. *Rom. de Troie*, v. 18859). On trouve, en effet, dans Darès (ch. XXIX), à propos des exploits de Troïlus : « Argivos in castra fugat », dont ces vers peuvent, à la rigueur, être regardés comme la traduction. Mais Benoît n'en reste pas là ; il amène en scène Ajax qui, seul, sauve le camp. Il adresse aux Grecs de vives paroles qui raniment leur courage ; le combat s'engage avec une ardeur nouvelle, et Ajax y remporte le prix de la valeur.

Sor toz Thelamon Aïax
Prouz fu lo jor et buens vassax.
Que s'il ne fust, ço dit l'escrit,
Et Daires qui as ielz lo vit,
Mort fuissent tuit et les nes arses.

Or, Darès n'a pas dit un mot de cet exploit d'Ajax. On peut remarquer, il est vrai, que Benoît ici semble indiquer deux autorités : l'*écrit* et *Daires* ; que l'*écrit* peut indiquer Dictys, qui nous a montré Ajax sauvant

telle particularité du récit (V. p. 210, ligne 12), viennent nous avertir de l'invraisemblance et de l'impossibilité de l'attribution.

2° Nous savons comme, au moyen-âge, le poète en langue vulgaire, pour conquérir la confiance de son public, aime à se mettre sous la protection d'un texte latin. Benoît, racontant à ses auditeurs une histoire d'un ordre tout nouveau, et remontant à l'antiquité des antiquités, avait besoin plus qu'un autre d'une semblable autorité. Il s'en empare chaque fois qu'elle lui est offerte ; mais c'est surtout lorsqu'il invente qu'il est encore plus tenté de chercher cet abri respecté. Benoît, d'ailleurs, si nous voulons lire son texte avec attention, nous a lui-même prévenus à cet égard.. Il donnera tout Darès ; mais il donnera autre chose encore que Darès, c'est lui-même qui nous le dit. Au début de son poème, prenant ses sûretés et réservant ses droits d'auteur et ses titres de gloire, après avoir eu soin d'avertir qu'il serait un traducteur fidèle : « Le latin suivrai et la lettre; nulle autre chose n'y voudrai mettre sinon comme je le trouve écrit » (V. *Rom.*, v. 135-137), il ajoutait : « Je ne dis pas que je n'y mette quelque bon dit, si faire le sais » (v. 138-139). Voilà toutes ses additions nettement et franchement annoncées.

Du reste, les deux erreurs que nous signalions tout à l'heure (V. p. 204) dans l'interprétation de Dictys nous fournissent le moyen d'apprécier au juste ce que valent ses assertions, et avec quelle liberté il use parfois de ses auteurs et ce qu'il se permet d'y ajouter.

On peut donc conclure que Benoît en ce point n'a fait que suivre les exemples de ses contemporains et abriter derrière des noms alors vénérés les hardiesses de son imagination.

3° Nous retrouvons ici notre Darès tout entier. Toutes les inepties que nous y avons notées, tout ce qui nous a paru constituer l'impossibilité d'y reconnaître une œuvre classiquement antique, tout cela se retrouve dans Benoît. Benoît lui-même, contrairement à l'usage qu'on veut faire de son témoignage, Benoît apporte la preuve que le Darès dont il se sert, et quel qu'il ait pu être, ne peut pas être le livre dont a parlé Élien.

4° Mais ce ne peut pas être non plus un livre relativement moderne, un livre né au moyen-âge, à une date antérieure à Benoît. Nous savons,

par l'autorité des manuscrits, que le Darès, tel que nous le connaissons, existait au temps de Benoît, et même longtemps auparavant. Il faudrait donc admettre, contre toute vraisemblance, qu'on lisait à la fois et l'original et l'abrégé (1).

5° Mais nous avons de plus un témoignage presque contemporain de Benoît et tout-à-fait décisif qui nous montre qu'on ne connaissait alors qu'un Darès, le nôtre, ce Darès si bref en ses narrations ; ce sont ces deux traductions de Jean de Fliccecourt et de Jofroy de Watreford ou Waterford que nous avons signalées, pages 173-174, et qui étaient faites avec la pensée expresse de rendre le vrai Darès. Nous avons entendu Jean de Fliccecourt nous déclarer (page 174, ligne 2) que le livre était petit, et se plaindre (page 173) que Benoît, pour faire son métier de poète, « pour belement trover sa rime », avait énormément ajouté à son auteur. Or, le Darès que nous offrent les deux traducteurs n'est autre que celui que nous possédons.

La conclusion dernière à tirer de tout cela, c'est que le Darès a été composé de toutes pièces par un écrivain plus ingénieux que lettré, qui a connu l'indication d'Élien et a dû y prendre la pensée première de sa composition, qui a voulu compléter l'histoire fabuleuse de Troie, donner la contre-partie du livre de Dictys et faire entendre l'avocat des Troyens après celui des Grecs, mais à qui le talent et les ressources nécessaires ont manqué ; c'est que le moyen-âge jusqu'à Benoît de Sainte-More, et Benoît de Sainte-More lui-même (et c'est là ce qui nous intéresse surtout), n'ont point connu d'autre Darès que celui-là ; que, depuis le trouvère normand, on en a connu et cité un autre plus complet, le Darès que Benoît avait inventé.

Nous en pouvons dire autant pour le Dictys. Rien que les erreurs que nous avons citées (page 197, note 1, et page 205) suffiraient à prouver de la plus éclatante façon que Benoît n'a point eu sous les yeux un Dictys grec. Cette traduction de « Plisthenidas » (V. page 197, note 1) par « neant nobles » est incompréhensible en présence d'un texte grec ; mais étant

(1) Et d'ailleurs, ce n'est pas seulement un Darès plus complet, mais un autre Darès en contradiction avec le nôtre que Benoît aurait eu à sa disposition. Ainsi, dans le Darès latin, Briséida est une grecque ; dans Benoît, c'est une troyenne, fille de Calchas. Or, cette contradiction des deux Darès eût dû laisser quelque trace.

donnée l'inexpérience du traducteur, elle ressort tout naturellement du texte latin que nous connaissons et prouve que c'est bien celui-là, celui-là seul qu'il avait entre les mains. Cette autre méprise du trouvère, qui fait de « Phocensis » un nom d'homme, nous fournit une démonstration tout aussi saisissante. Avec un texte grec, sans doute, il eût pu faire encore une confusion analogue ; mais il eût appelé son personnage Phoceus et non Phocensis. Ce nom tout seul est le certificat de nationalité du livre que traduit Benoît.

Mais il reste encore quelques questions subsidiaires. A défaut d'Homère, il est un autre poète de l'antiquité, Ovide, si connu et si aimé du moyen-âge, chez qui l'on est tenté d'aller chercher l'original de certains développements du *Roman de Troie*, que l'auteur ne semble pas avoir pris à ses guides ordinaires. Tel est le récit des amours de Jason et de Médée, le discours de Polyxène mourante, le débat entre Ulysse et Ajax pour la possession du Palladium. Chacun de ces morceaux peut être rapproché d'un passage analogue des *Métamorphoses* (1).

Darès a placé au début de son livre l'expédition des Argonautes ; mais il n'en a pris que ce qui touchait à la première ruine de Troie. Quant aux aventures de Jason en Colchide, il ne leur a donné qu'une ligne : « Ils partirent pour Colchos, enlevèrent la toison et revinrent dans leur patrie. » Pour Médée, il n'en est pas question. Benoît, au contraire, a décrit longuement les exploits du héros et la passion de Médée. Mais il suffit d'un rapide examen pour voir que ce n'est point d'Ovide qu'il s'inspire, ou du moins que, s'il l'a lu, il en use fort librement avec ses souvenirs et refait complètement le récit à sa guise. Je ne parle pas du sentiment moral ; sur ce point, Benoît altère toujours son auteur, quel qu'il soit. Mais les détails du récit ne sont point les mêmes, et nous en aurons la preuve éclatante quand nous étudierons cette partie du *Roman de Troie*. On peut faire la même observation à propos du discours de Polyxène.

Ulysse et Ajax se disputant le Palladium font songer tout d'abord à ce passage d'Ovide, où tous deux réclament les armes d'Achille. Dictys, que Benoît suit en ce point, ne faisait point parler les deux adversaires.

(1) V. Ovide, *Métamorph.*, lib. VII et lib. XIII.

On sait, au contraire, quelles harangues ingénieuses leur avait prêtées Ovide, quelle habile rhétorique ils déployaient. Mais là encore aucun rapprochement n'est possible entre le poète latin et le vieux trouvère. Les discours sont absolument différents. Le poète du moyen-âge n'offre point trace de l'art savant de son devancier. Les proportions ne sont plus les mêmes. Dans Ovide, les deux harangues se faisaient à peu près équilibre ; ici, par un renversement malheureux des vraisemblances, Ulysse, l'éloquent Ulysse, prononce seulement quelques vers ; le discours d'Ajax a une étendue considérable. Les idées aussi ont complètement changé. On n'y rencontre aucune de celles d'Ovide ; en échange, on trouve de longs détails auxquels ils n'a pas songé. Chez lui, Ajax disait : « Je crois inutile de vous rappeler mes exploits, vous les avez vus. » L'Ajax de Benoît raconte longuement et ses triomphes et ceux d'Achille. On serait fort en peine de savoir où Benoît a pris toute cette longue histoire, si l'on ne s'apercevait que le trouvère qui, en ce moment, est occupé à rejoindre Dictys à Darès, est allé reprendre dans le second livre de Dictys (1) le récit des combats d'Achille au début du siége et le met dans la bouche d'Ajax.

On voit cependant qu'il a lu Ovide. On reconnaît l'influence du poète latin dans les développements de Benoît sur l'amour, dans ces recherches de bel esprit, qui se mêlent d'une façon si inattendue aux rudesses et aux inexpériences de cette poésie. On le reconnaît encore dans ces descriptions où se complaît Benoît, dans la richesse des détails, la splendeur des matériaux qu'il met en œuvre. Quand Benoît décrit la demeure de Priam, il se souvient à coup sûr de la peinture qu'a faite Ovide du palais du soleil ; le char du roi Fion ressemble beaucoup à celui de Phébus (2). C'est en souvenir de lui qu'Achille, dans ses chagrins amoureux, se compare à Narcisse ; que le poète fait allusion à Léandre (v. 22067). On le retrouve en beaucoup de traits particuliers (3). En résumé, l'on peut assurer que Benoît a certainement connu Ovide, mais qu'il lui doit peu.

(1) V. Dictys, lib. II, c. LXXXVI.

(2) V. Ovide. — V. *Métam.*, Phaëthon. « Aureus axis erat », etc.

(3) Par exemple, à propos du navire *Argo*, Benoît fait entendre qu'il sait, quoique Darès ne le dise pas, que ce fut le premier vaisseau qui osa s'ouvrir une route sur les mers. Il l'avait lu dans Ovide. C'est

On en peut dire autant pour Virgile. On retrouve ici quelques souvenirs de lui. C'est d'après lui, sans doute, et en transportant à Troïlus ce que Virgile racontait d'Hector, que Benoît fait traîner par Achille le cadavre du premier. Darès, nous l'avons vu (p. 211), disait seulement qu'il voulait l'enlever. Mais ce sont là des traits fugitifs qui tiennent une place médiocre dans le poème, et il faut toujours en revenir à Dictys et à Darès.

Sont-ce cependant bien là vraiment les seules sources où Benoît ait puisé? Si nous en croyons quelques critiques, il y en aurait encore une autre dont nous n'avons pas tenu compte. N'a-t-il pas fait des emprunts à ce Lollius d'Urbin, sur le compte duquel Chaucer a mis quelques-unes de ses inventions ? Ne serait-ce pas à Lollius que Benoît devrait tout ce qu'il n'a puisé ni dans Darès ni dans Dictys? N'est-ce pas là qu'il avait trouvé les amours de Troïlus et de Briséida ? N'est-il pas singulier, en effet, que lui, d'ordinaire si exact à suivre les traces de ses auteurs, ait tout à coup inventé tout un épisode dont ils ne lui donnaient pas même l'idée, et que, s'emparant d'un nom, il ait, sur ce nom, bâti toute une histoire, la plus originale et la plus piquante de son poème ?

Lollius d'Urbin est un auteur de conséquence, auquel il n'a manqué qu'une seule chose..... c'est d'avoir existé. Mais des auteurs de toutes les langues, des critiques des plus considérables ont parlé de lui et cru en lui. Schœll le nomme. Le savant Heyne, dans son commentaire sur l'*Énéide*, le cite et ne semble pas songer un instant à discuter son existence (1). D'ailleurs, Chaucer a reconnu expressément la dette qu'il a contractée envers lui : « As write our auctor called Lollius. » Lydgate, le disciple et l'ami de Chaucer, plus explicite encore que son maître, a eu soin de nous donner le titre du livre de Lollius : « a boke which called is Trophe in lumbard tung, as men may rede and se. »

L'éditeur de Troïlus et Cresséide, en 1721, réunissant les deux témoignages, dit sans sourciller : « Ce poème est traduit de Lollius, histo-

là aussi, sans doute, qu'il a pris ses plaintes contre les envieux. Dans son histoire de Médée, dont il n'emprunte pas le fond au poète latin, on retrouve pourtant des traits qui, évidemment, lui sont dus. Ainsi « les eves feseit corre arriere. » V. *Métam.*, VII, v. 199.

(1) V. *P. Virgilius Maro qualem publ. Heyne.* Paris, 1819, t. II, p. 203. Excursus ad librum I, XVII.

riographe d'Urbin en Italie ; il est appelé Trophe en langue lombarde » (1).

Comment douter encore, après cela, de l'existence de Lollius d'Urbin ? Cependant, nul n'a jamais vu une ligne de lui. Des critiques, animés du plus ardent désir (2) de disputer à Benoît l'honneur de ses inventions, ont mis la plus louable ardeur à poursuivre ce précieux original ; il n'a laissé aucune trace, et il faut bien provisoirement admettre que Benoît est, en effet, le premier qui, refaisant à son gré l'antiquité, a joint au sec et maussade roman de Darès ces abondants développements et ces galantes inventions.

Je serais assez, pour ma part, porté à supposer que cet historien de la guerre de Troie d'une si riche imagination est sorti tout entier de l'imagination plus riche encore de quelqu'un qui, entendant mal le latin, confondant les choses et les cas, a mal lu un vers d'Horace, et que le fameux poète d'Urbin n'a jamais eu d'autre acte de naissance que ce vers du poète latin :

Trojani belli scriptorem, maxime Lolli.

Et quant à ce titre singulier de Trophe en langue lombarde (c'est-à-dire en italien), qui exercerait vainement la science des lexicographes, nous ne pensons pas qu'il faille y chercher, comme l'éditeur du *Troïlus*, le vieux mot *trufe, truphe* (bourde, tromperie) italianisé : l'explication est ingénieuse ; mais nous ne la croyons pas à sa place. Ni Chaucer, ni Lydgate ne prétendaient convaincre leurs lecteurs qu'ils venaient du pays de Menterie. Je soupçonne que le mot désigne tout bonnement, d'une façon fort inattendue, la forme du poème de Boccace, qu'il est là pour « strofe » ou strophe, soit que Lydgate ait mal entendu le mot italien, soit qu'un copiste ignorant, au lieu de *is strophe*, ait écrit *is trophe*, le poème de Boccace étant écrit en octaves qui ne sont qu'une espèce de stance ou strophe.

« Observabimus tandem recentiorum quoque fabularum factum esse Troilum argumentum Lollii quidem Urbinatis et Guidonis de Columna ; unde Chaucer duxit suum Troilum et Cressidam. » Il est, par ce passage même, évident que Heyne ne parle de Lollius que sur l'autorité de Chaucer.

(1) Moland et d'Héricault, *Troïlus, Nouvelles françoises du XIVe siècle*. Paris, Janet. Introd., p. xcviii.

(2) V. *Ibid.* Préface du *Troïlus*.

Or, si Lollius n'existe pas, nous sommes en droit de conclure que Benoît n'a eu d'autres sources que Darès et Dictys, surtout Darès, augmentés de sa propre imagination et de l'esprit du moyen-âge dans les proportions que va nous révéler le chapitre suivant. Darès, qu'il n'a connu que dans le texte où nous le lisons nous-mêmes, ne lui a fourni qu'un grossier canevas. C'est donc à Benoît et à Benoît seul qu'appartient tout ce qu'il a pu développer d'invention poétique. En dépit de Darès et de Dictys, nous pouvons étudier le *Roman de Troie* comme une œuvre originale.

V.

LE ROMAN DE TROIE.

Nous connaissons maintenant les sources où a puisé Benoît de Sainte-More, les œuvres dont il s'est inspiré; il nous reste à voir l'usage qu'il en a fait.

C'est à Darès qu'il s'adresse de préférence, cela se conçoit aisément. Voyant dans l'histoire de Troie le préambule de l'histoire de sa propre nation, il devait suivre surtout l'auteur qui s'était donné pour l'historien national des Troyens. Benoît emprunte donc à Darès le fond même de son poème. Il se contente de joindre au texte latin un préambule où il exalte les avantages du savoir (v. 1-32), et aussitôt après, il commence à reproduire les inventions de l'auteur apocryphe, et tout d'abord la fameuse lettre de Cornelius Nepos à Salluste. Nous avons déjà dit (p. 84) comment, par un contre-sens original qui a fait fortune au moyen-âge, Benoît de Sainte-More avait le premier établi entre eux un lien de parenté que n'avait pas soupçonné l'antiquité. Il trouve encore moyen de tirer de son texte un nouveau renseignement que l'auteur latin n'avait pas songé à nous donner; il nous apprend que Cornelius à Athènes tenait école. « *Athenis studiosissime agerem*, j'étais à Athènes plongé dans l'étude », disait simplement le texte.

Ce n'est pas encore assez pour Benoît de Sainte-More (et nous pouvons ainsi, dès le début, nous faire une idée de son procédé de traduction); il pense que ses lecteurs voudront savoir où et comment cette précieuse trouvaille a été faite. De là cette naïve addition (v. 83):

Un jor gardot en une armaire,
Por traire un livre de grammaire;
Tant i a quis et reversé
Qu'entre les livres a trové
L'estoire que Daire ot escrite, etc.

Et il poursuit, n'omettant aucun des détails de la lettre. Puis, après un long sommaire de son poème, aussi exact que peu séduisant en la forme (v. 141-702), entrant dans le récit, il reproduit toutes les inventions de Darès, les précédents de la guerre de Troie, ses causes, les combats livrés sous les murs de la ville, etc., etc. Nous avons déjà indiqué, et nous verrons tout à l'heure avec plus de détail, comment il en use avec son auteur. Arrivé au récit de la mort de Penthésilée et de la grande trahison qui va livrer la ville aux Grecs, il quitte Darès pour Dictys. Déjà il avait fait à celui-ci quelques emprunts. On comprend, en effet, qu'ayant les deux livres sous les yeux et tenant à ne rien perdre de ses auteurs, il ait essayé de les compléter l'un par l'autre. Nous avons vu qu'il devait sans doute à Dictys l'idée première de son *Sagittaire*. Il lui a pris aussi quelques traits dans le récit de l'expédition de Pâris en Grèce et de la défense des vaisseaux grecs par Ajax. A partir du point que nous venons de signaler, il ne va plus le quitter; il reproduit le dernier chapitre de son IV[e] livre, le livre V et le livre VI tout entiers. Benoît a marqué avec une grande précision, dans son poème, l'endroit où il change de guide. Il dit au vers 24292, dans un passage qui est comme une sorte de prologue de la dernière partie de son œuvre: « Desormais vous entendrez en quelle manière en fut la fin..... Comme Ditis le dit vous me le pourrez ouïr raconter. » Et dans les vers suivants (24301-308), il trace rapidement la biographie de Dictys, nous donne les motifs de la confiance qu'il lui accorde (v. 24309-328) et indique rapidement ce qui fait le sujet de sa narration. Il est à remarquer que le trouvère ajoute moins à Dictys

qu'à Darès. Cela se comprend, du reste. Les récits de Dictys sont bien plus développés, et Benoît, qui a déjà fourni une longue carrière, est pressé d'arriver à son dénoûment; c'est lui qui nous le dit lui-même: « molt est las et travaillé. » Mais, au fond, le procédé est toujours le même et l'exactitude est très-relative (1). Il y a des moments où son infidélité est tout-à-fait innocente et tient, nous l'avons dit tout à l'heure (V. p. 204), à ce qu'il n'entend pas toujours bien son auteur ou qu'il l'a lu légèrement. Par moments, elle n'est qu'apparente; si, en tel endroit, le récit de Dictys s'est démesurément allongé, c'est que, ne se contentant pas de reproduire les derniers livres de l'écrivain latin, Benoît va rechercher dans les premiers tout ce qu'il pouvait faire entrer dans son œuvre; comme par exemple ce récit des exploits d'Achille en dehors du siége de Troie qu'il a mis dans la bouche d'Ajax réclamant le Palladium et qu'il prend au deuxième livre de Dictys, et un second récit de la mort de Palamède. Le trouvère avait déjà rapporté une fois cette mort d'après Darès, et Darès, sur ce point, est en opposition complète avec Dictys. Benoît, qui s'en aperçoit, et qui pourtant ne veut pas laisser échapper une narration qu'il trouve intéressante, sauve d'une façon assez originale les contradictions des deux auteurs. Darès avait donné un grand rôle à Palamède pendant toute la durée du siége de Troie, et Benoît l'avait imité en ce point. Dictys, au contraire, le fait périr dès les premiers jours du siége et entoure sa mort de circonstances étranges qu'on ne retrouve point ailleurs. « Feignant de vouloir partager avec lui un trésor qu'ils disaient avoir découvert dans un puits, Ulysse et Diomède éloignent tous les témoins et lui persuadent d'y descendre le premier. Palamède, sans défiance, s'y laisse glisser avec une corde; ils l'y abandonnent et l'écrasent sous des pierres qu'ils ont à la hâte ramassées dans le voisinage. » Comment Benoît conciliera-t-il ce récit avec celui où il a déjà montré Palamède tombant sous les coups de Pâris? L'imagination d'un trouvère n'est pas en peine pour si peu de

(1) On a pu déjà en voir la preuve (V. plus haut p. 210). Il complète son auteur avec l'aide de ses souvenirs ou de son imagination. Il ajoute des discours; V. discours d'Hélène à Anthénor, réponse de celui-ci, discours d'Ulysse, d'Anténor à Theanz, le gardien du Palladium. Dictys raconte en six lignes que les alliés de Troie s'éloignent au moment où la paix est conclue; Benoît raconte leur départ en quatre-vingt-dix vers: il en sait les motifs, il décrit le char de Penthésilée.

chose. Il suppose que le père de Palamède a été inexactement informé de la mort de son fils et irrité contre les Grecs par un récit mensonger. On lui a dit qu'il avait péri victime de la haine d'Ulysse. Et alors le récit de Dictys, complété par d'autres souvenirs, trouve naturellement sa place dans le poème de Benoît.

Ainsi, Benoît emprunte à Darès et à Dictys toute la trame de ses récits. Mais c'est là tout ce qu'il leur doit. Il leur prend les faits, le fond du sujet, le canevas de son œuvre, ce qu'il appelle la matière : « la matière ensuivrai » (v. 140). Mais ces matériaux qu'il a trouvés chez eux, il en use en maître. Ils lui appartiennent en propre, et par la façon dont il les dispose et par les développements qu'il leur a donnés.

Je crois tout-à-fait inutile de faire en détail l'analyse du *Roman de Troie* (1) et de montrer comment Benoît est fidèle à ses auteurs. Ce qu'il peut être intéressant de chercher dans son poème, ce sont ces *quelques bons dits* qu'il ne se défend pas d'y avoir *mis* (v. 130-138) ; ce sont ces additions qui n'appartiennent qu'à lui et qui constituent son originalité bien accentuée. En effet, Benoît a raison de réclamer la part de son imagination personnelle : la revendication est même trop modeste ; car ce qu'il ajoute ainsi, ce sont des développements considérables, de véritables créations. De tous les poèmes de cet ordre, le *Roman de Troie* est celui qui révèle la plus grande puissance d'imagination. Les autres, d'ailleurs, modelés sur des œuvres considérables, ne sont que des traductions plus ou moins libres : les auteurs de l'*Eneas*, du *Roman de Thèbes*, du *Roman de J. César*, sont nos premiers traducteurs de Virgile, de Stace et de Lucain. Ici tout était à faire ; les auteurs originaux n'offraient tout au plus qu'un canevas.

Les additions de Benoît sont de plusieurs sortes. Là où il n'y a dans Darès que de vagues énonciations, le trouvère, poussé par un véritable instinct poétique, met des renseignements précis. Et il est des mieux informés. Il sait que de mille Amazones, il n'en est revenu que quatre cent trente-sept. Ainsi de toutes choses. Il répare tous les oublis de Darès. Il sent que l'intérêt du public ne s'accommode pas de l'anonyme ; et, dans cette effroyable consommation d'hommes que fait son poème, il donne

(1) V. notre sommaire (p. 17-24, IIe partie).

des noms à toutes ces multitudes. Il faut avouer que son calendrier est des plus étranges et des plus variés (1). Non-seulement les noms anciens sont estropiés par lui ou par ses copistes ; mais, avec une liberté singulière, il y mêle une foule de noms qui n'ont rien à démêler avec l'antiquité, un Léopoldus de Rhodes, un Doglas, père du roi Fion, un Margariton, un Brun de Gimel, et Carut de Pierrelée, et Sardis de Vertfeuil, et Polyxenart de La Gaudine qui rime à Salamine, et un neveu du roi de Carthage, qui est sans doute un souvenir de l'*Eneas,* et qui, pour plus d'étrangeté, s'appelle Eliacin, etc., etc.

Il trouve dans son auteur un journal exact des divers engagements entre les deux partis ; il s'attache à n'en omettre aucun et les numérote scrupuleusement ; mais il y ajoute une foule d'incidents. Là où il n'y avait qu'une sèche indication, nous trouvons tout un poème. Le récit de la première bataille ne fournissait à Darès qu'un demi chapitre (V. Darès, ch. XIX). Ici elle occupe mil huit cent trente-trois vers. Dans chacune, le trouvère sait, ce que n'a pas soupçonné Darès, détacher certains épisodes et les mettre en relief. De plus, entre toutes ces batailles qu'il a racontées, il en est une surtout à laquelle il a voulu nous intéresser, et dans le récit de laquelle il a multiplié les détails. Des tableaux divers se succèdent, soutiennent et reposent la curiosité du lecteur.

Mais Benoît sait bien qu'il n'a plus affaire à cet auditoire des chansons de geste, qui ne se lassait jamais d'entendre raconter le même combat, et qui, comme les héros du paradis d'Odin, ne connaissait pas de musique plus agréable que le choc des armures et le bruit de l'épée retombant sur les boucliers ; il cherchera d'autres moyens d'intéresser.

Parfois, il s'adresse à la curiosité scientifique du temps (2). Il insère

(1) Déjà Dictys a bien des noms qui ne se trouvent pas dans Homère, qu'il emprunte à Quintus de Smyrne, à Tryphiodore, aux scoliastes, et ces listes se sont formées par de lentes accessions. — Il est une de ces erreurs de Benoît qui a été reproduite par ses imitateurs et qu'on a depuis souvent relevée, c'est celle de *Peleus* pour *Pelias*. Elle se trouvait probablement déjà dans des manuscrits de Darès. La traduction française de Darès, faite au XIII[e] siècle (V. Bibl. imp., ms. 1822, f° 46), porte : « Ly rois Peleus quant vit Jason tant estre accetables, etc. »

(2) Plusieurs écrivains normands s'étaient déjà dirigés de ce côté et avaient cherché là, de bonne heure, des sujets de poèmes ; cela s'accordait bien avec l'esprit sérieux et didactique de la race. Ce sont surtout des poètes normands qui ont composé ces *Bestiaires*, ces *Volucraires*, ces *Lapidaires*, si goûtés du moyen-âge. Il suffit de nommer Philippe de Than, Guillaume de Normandie, Guillaume Osmont ou

dans son texte de longs développements auxquels n'avait pas songé l'auteur latin, et qui témoignent chez notre trouvère, sinon de connaissances, au moins de préoccupations de ce genre. Nous avons eu déjà occasion (V. plus haut, p. 108) de signaler en particulier son goût pour les descriptions géographiques. Il plaçait au début de sa *Chronique* de longs détails de ce genre. Dans le *Roman de Troie,* au moment où il va introduire Penthésilée (v. 23055), il s'interrompt pour nous faire une longue description du monde (v. 23055-225), dont il emprunte les éléments à l'*Ethicus* (1). On peut noter, en passant, qu'en général sa géographie n'a rien à envier aux plus fantastiques du temps. Il ajoute, dans le même endroit, à son auteur toute une histoire des Amazones, histoire très-populaire au moyen-âge et dont la popularité ne sera pas sans influence sur les voyageurs du XVIe siècle.

Nous trouvons aussi chez lui des traces de cette histoire naturelle de fantaisie que connaissait le moyen-âge. Si, par exemple, il nous décrit le riche costume de l'une de ses héroïnes, il nous dira qu'une de ses robes était fourrée de la dépouille d'un animal qu'il appelle dindialos, et dont l'histoire et la capture sont entourées de circonstances étranges (2). Il paraît familier avec les polygraphes anciens (3), que le moyen-âge pratiquait d'autant plus volontiers qu'il était moins sensible aux pures mérites littéraires et qu'il était plus avide de savoir. Benoît cite nommément Pline et Isidore. La médecine trouve aussi place dans son poème. Il nomme Hippocrate (Ypocras) et Galien, etc.

Omons (V. J,-V. Leclerc, *Hist. litt.*, t. XXIII, p. 321). On cite même un certain Dourbault qui était allé jusqu'à mettre en vers le *Coutumier de la province.*

(1) L'*Ethicus*, à la suite du Διονύσου Περιήγησις de Henri Estienne, 1577. L'*Ethicus* paraît avoir été très-répandu à cette date en Angleterre. Je lis dans M. Wright : « The Cosmography of Ethicus appears by the number of manuscripts written in this country to have been extremely popular in England from the eigth to the eleventh and even to the twelfth century. » (V. Wright, *Essays an Archeol. subjects*, t. II, p. 3.)

(2) V. *Roman de Troie*, v. 13341. Les vers de Benoît font penser à l'Antalops ou Aptalos, Aptolos, Antula des *Bestiaires* (*Antalus* dans le *Trésor* de Brunetto Latini). V. Hippeau, *Bestiaire divin.*

(3) Les noms de Pline et d'Isidore sont très-souvent invoqués à cette date. Benoît avait dû lire aussi Solin (on sait combien le *Polyhistor* de celui-ci a été populaire au moyen-âge. On en trouvait jusqu'à quatre exemplaires dans la bibliothèque de Charles V; voir *Inv. de la bibl. des rois Charles V, VI et VII*, par Boivin, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. I, p. 361) et J. Honorius, tout plein de contes fantastiques sur des animaux fabuleux. Parmi les encyclopédistes du temps, Alex. Neckam, Athelard de Bath, etc., dévaient être aussi connus de lui.

Mais ce sont là des additions accidentelles, passagères. Il en est d'autres plus essentielles qu'il pratique d'habitude, et qui constituent le caractère même de son œuvre.

Nous avons dit que le livre de Darès n'était qu'un aride résumé. Benoît l'animera en donnant à ses personnages une physionomie, des mœurs, des caractères ; ajoutons tout de suite qu'il emprunte ces mœurs et ces caractères à son temps.

Le livre latin était dépouillé de tout merveilleux. Benoît sent qu'il manque en ce point à toutes les données poétiques ; il le complétera donc. Pour cela, il ne suivra pas l'exemple d'Homère ; il n'aura pas recours à l'intervention des puissances surhumaines. C'est à ses yeux une des supériorités de Darès sur Homère que d'avoir écarté de son œuvre ce qu'il regarde comme d'impudents mensonges et des outrages à la divinité (v. 60-66). Il ne peut pardonner au poète grec d'avoir mis les dieux aux prises avec les hommes ; c'est là, à ses yeux, un délire, une merveilleuse folie (v. 64-65). On sent là combien la croyance est autre au temps de Benoît que dans la Grèce homérique, combien les cieux se sont élevés, comme la séparation s'est faite entre l'humain et le divin. Le trouvère cherchera donc ailleurs le moyen de frapper les imaginations.

Enfin, le livre de Darès offrait de grandes lacunes pour des auditeurs épris des aventures de l'amour chevaleresque. Benoît complétera encore son auteur sur ce point. L'amour, la galanterie tiendront une grande place dans son livre. Il inventera, dans cet ordre d'idées, des fictions que l'Europe entière répétera après lui.

Il semble que Benoît ait voulu faire pour Darès ce que G. Gaimar prétendait faire pour l'histoire que le trouvère David avait écrite de Henri Ier, combler les mêmes lacunes et remplir le programme tracé par son prédécesseur. Le poème de David, disait Gaimar, est répandu en tous lieux :

Mais de festes ke tint li Reis
Del boschaier ne del gabeis
Del dosnaier et de l'amur
Ke demenat li reis.....
E de festes e de noblesces,
Des largetez e des richesces

O des barnages kil mena
E des larges dons kil dona
Ne dist gueres lescrit David (1).

Et Darès le faisait moins encore, et pour cause. Benoît veut raconter ces fêtes, ces joyeusetés, ce donoyer, ces belles amours, ces noblesses, ces largetés, et ces richesses, et ce barnage. Voyons comment il a traité chacun de ces points, et tout d'abord quelle place le merveilleux tient en son œuvre.

Il serait inutile d'y chercher celui que nous présente l'*Iliade*. On sait quelle est dans l'épopée homérique la part faite au *divin*. Non-seulement on y voit les dieux discuter et décider les destinées des nations ; mais ils sont sans cesse mêlés à l'action, poussant ou retenant les personnages, se mesurant même avec eux. Les héros d'Homère ont toujours un dieu à leur côté ; un dieu soutient Achille, un dieu égare Hector. Pâris assure que si Ménélas l'a vaincu, c'est que Pallas combattait avec lui ; mais il aura aussi ses dieux qui lui donneront la victoire dans une autre rencontre. Si un dieu conduit leur bras, un dieu aussi les inspire, et ce n'est pas là une métaphore. La moralité du héros est hors de lui ; sans l'inspiration divine, l'homme est comme la statue de Pygmalion attendant le souffle qui l'animera. De cette *pénétration* de l'épopée tout entière par le *divin*, il n'y a point ici de trace. Les dieux sont exclus du *Roman de Troie*, comme ils l'étaient des récits de Darès et de Dictys. Benoît de temps en temps constate leur existence, parle de leurs temples, des sacrifices qui leur sont offerts ; mais ils ne prennent aucune part aux événements.

En échange, il introduit dans son volume des êtres qu'on ne s'attendait guère à rencontrer en cette affaire. La féerie, dont le *Roman de la Table-Ronde* va faire un tel usage et dont les traditions étaient en ce moment-là si vivaces en Angleterre, nous en avons la preuve dans les livres latins de clercs très-instruits, de Gautier Map, par exemple, et de Girald le Gallois, figure dans le *Roman de Troie*. Il est vrai qu'elle y tient peu de place. Les fées y apparaissent seulement assez pour montrer qu'elle était populaire alors. Nous ne faisons qu'entrevoir Morgane la fée, qui a aimé Hector, mais qui a vu sa tendresse repoussée par lui ; c'est elle qui

(1) V. F. Michel, *Chron. angl.-norm. Estoire et généalogie des Ducs*, etc., par G. Gaimar.

lui a donné le bon cheval Galatée (*Rom. de Troie,* v. 7990). Le poète nous apprend encore par un mot que la mère de Memnon était déesse ou fée (v. 29404). Il nous dit aussi, à propos du monstre tué par Jason, que les gens le regardent avec stupeur et disent que c'est « chose faée. » Dans l'*Eneas* également, le poète parlant de l'épée apportée par Vénus au héros, nous dit que trois fées avaient assisté « au faer. »

C'est à la magie surtout que le trouvère demandera le merveilleux de son poème. Il est question en maint endroit de son livre de la magie « artimaire (ars major), nigromance ou grammaire », tous ces mots sont pour lui synonymes, et des magiciens ou enchanteurs, des « grant incanteor », et des œuvres merveilleuses « tregetées » par eux. Il les désigne souvent par le nom de poètes (1) ; poète, devin, sage auteur, enchanteur, à ses yeux tout cela semble se valoir. Ce sont « trois poètes, sages auteurs, qui moult surent de nigromance », qui ont créé les merveilles de la Chambre de Beauté (v. 14620) ; « trois sages enchanteurs, trois sages poètes, trois sages », qui ont élevé la sépulture d'Hector (v. 16605-626-685-751). La robe merveilleuse de Briséida a été faite par des enchanteurs et envoyée à Calchas par un sage indien (v. 13315). Poète et devin semblent ne faire qu'un aux funérailles d'Hector. Le moyen-âge devait être, en effet, disposé à confondre toutes ces choses, à réunir le don d'invention, le don de prophétie, la faculté de communiquer avec le monde supérieur et de modifier celui-ci. Pour lui la sagesse c'est la science par excellence ; le sage, c'est l'homme qui connaît le secret des choses : cela aboutit tout naturellement à la magie, la science pratique. A quoi bon la science, en effet, si elle ne conduit à des résultats ? Le vrai sage doit être le maître de la vie et de la mort, maître de changer les lois de la nature, de la dompter, de la soumettre à toutes ses volontés. C'est à cette sagesse de la magie qu'aboutissent toutes les sciences. Aristote, Virgile, Hippocrate, la philosophie, la poésie, la médecine, sont tous les trois pour le moyen-âge des sages, des enchanteurs, héros des mêmes aventures.

Les enchanteurs dans le *Roman de Troie* n'ont pas toute cette puissance.

(1) On sait qu'en latin le mot *vates* a les deux sens. M. du Méril, en parlant de Virgile et de ses prodiges (*Mél. Arch.*, p. 449), avait déjà remarqué que le moyen-âge était disposé à confondre les enchanteurs et les poètes.

Ils ne jouent pas ici le rôle qu'ils joueront par exemple dans la Jérusalem délivrée. Ils ne sont pas les représentants des puissances infernales ; ils n'ont pas d'influence sur la marche des événements ni sur le sort d'aucun des personnages ; ils se contentent de travailler à l'embellissement du poème ; ce sont d'ingénieux industriels qui habillent magnifiquement les personnages, leur fournissent des armes, ornent leur demeure ; leur art n'est que prestidigitation. Ils ont la baguette magique, qui fait éclore les merveilles. Mais leurs créations les plus extraordinaires ne sont pas, à proprement parler, des prodiges, ni des œuvres de magie, comme on en trouve dans la légende de Virgile (1). Ce sont surtout des prodiges de mécanique, de très-remarquables automates, qui, une fois mis en place, recommencent éternellement le même jeu. Tel est cet aigle d'or qui vole si naturellement, et ce petit satyre qui jongle si bien (2). Ce sont les enchanteurs qui ont fait ces quatre figures, si habilement colorées qu'on les eût crues vivantes ; ces deux jeunes filles admirablement belles et ces deux beaux jeunes garçons, qui, placés sur quatre piliers d'ambre, de jaspe, d'onyx, de jayet, aux angles de la Chambre de Beauté, y donnent des spectacles sans cesse renouvelés. L'une danse et fait mille tours, et fait paraître devant elles cent jeux divers, danses, luttes, combats d'animaux marins ou terrestres, qui se remplacent sans cesse, sans que l'on sache ce que sont devenus les précédents acteurs. L'autre, tantôt fait entendre une merveilleuse musique, pareille aux harmonies célestes, qui ferme l'oreille à tout autre bruit et rend la chambre propre à toutes les confidences, et tantôt sème des fleurs toujours nouvelles. L'autre tient un miroir magique où chacun se voit immédiatement tel qu'il est et reconnaît les défauts de sa toilette. L'autre enfin donne à chacun, à part et à lui seul, le conseil dont il a besoin. C'est encore aux enchanteurs que sont dus ces parfums vivifiants, et ces flammes qui s'allument toutes seules (3). Ce sont eux qui, devant la salle du roi Priam, ont planté ce pin merveilleux (4), « dont la tige mince et élancée, à

(1) Nous l'avons déjà marqué en cherchant l'auteur de l'*Eneas*.

(2) V. *Rom. de Troie*, v. 14760-14798.

(3) V. *Rom. de Troie*, v. 14584-14840.

(4) V. *Rom. de Troie*, v. 6250. Ce pin merveilleux de Benoît n'est-il pas le même que le beau pin « pulchra pinus » dont parle Sylvius Æneas dans sa description de Troie (*Chor. Asiæ*) ?

peine plus grosse qu'une lance, soutient un épais feuillage d'or qui s'étend sur toute la place. Les envoyés grecs s'étonnent et le tiennent à grande merveille (1). » Cela rappelle avec moins de richesse la vigne d'or qui est dans l'*Eneas*, dont les raisins sont des pierres précieuses, et sur laquelle chantent des oiseaux merveilleux. Ce sont eux enfin qui ont fait ce lit plus précieux encore par ses vertus que par les riches matériaux qui sont entrés dans sa construction, et où l'on ne sent ni douleur, ni peine, ni mal (2). C'est grâce à leur puissante entremise que Benoît a fait par moments de l'*Iliade* un conte des Mille et une Nuits.

Où Benoît a-t-il pris toutes ces inventions ? Faut-il voir là la preuve d'un grand développement de l'art de la mécanique (3), le souvenir embelli des œuvres de quelque héritier de ces ouvriers merveilleux, dont Haroun-al-Raschid envoyait des productions à Charlemagne, ou n'est-ce qu'une imagination du poète ?

Faut-il y chercher le souvenir de quelque merveilleux récit rapporté des Croisades et des enchanteurs d'Orient ?

Marco Polo assure qu'autour du Khan, il y avait des enchanteurs si habiles que, quand il voulait boire, les coupes pleines de vin se mettaient toutes seules en mouvement et faisaient au moins dix pas pour arriver jusqu'à lui. Le voyageur n'a pas vu lui-même le prodige, mais plus de dix mille personnes en ont été témoins. On voit que les récits de Benoît avaient préparé les esprits à écouter des récits comme ceux de Marco Polo, et que celui-ci devait beaucoup moins étonner ses lecteurs que ne le pense un savant et ingénieux critique (4). Le peuple accueillait volontiers tout merveilleux, et il en avait fait provision depuis longtemps.

Il y a, du reste, dans tout le livre de Benoît une préoccupation très-marquée de l'Orient, où l'on n'a pas de peine à reconnaître l'influence des Croisades. C'est d'Orient que viennent ces incomparables médecins, qui font des cures si merveilleuses, et le *bon mire*, Goz le Sage, que

(1) V. *Rom. de Troie*, v. 6255.

(2) V. *Rom. de Troie*, v. 14859.

(3) M. Ed. du Méril (*Floires et Blancheflor*) assure qu'en ce temps la mécanique n'était encore pratiquée ni même bien connue qu'en Orient.

(4) V. Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des Savants*, 1868.

l'on ne prisait pas moins qu'Hippocrate ou que Galien (v. 10183), et celui qui, appelé auprès d'Achille à demi-mort de ses blessures, le remet si vite sur pied, grâce « à un chaudeau précieux et sain (v. 16249). » C'est « en la partie d'Orient » qu'il place cet étrange empire des Amazones (v. 23231-183). C'est d'Orient que sont sortis Memnon et sa sœur, si merveilleusement disparue. Les constructions, les meubles, les vêtements portent la marque de l'Orient et de l'Orient musulman ; le poète nous parle de lits à « entaillie (ciselure ou gravure en creux) sarrazine. » Le lit d'Achille est un lit « turkeis. » Les animaux de l'Orient paraissent aussi dans le livre ; le char d'un des rois alliés de Priam est traîné par « deux dromadaires rapides et courants. » On peut, du reste, à propos de ce dernier détail, noter que Benoît songeant que l'action de son poème se passe en Orient, le pays des merveilles, a essayé de mettre de l'originalité dans ses peintures, d'y faire entrer le nouveau, l'étrange. On reconnaît chez lui ce même soin, quand il nous décrit l'armement des troupes de Péonie, les Perses et leurs cuivres (carquois) qui résonnent tout pleins de flèches sur leurs épaules. Cela rappelle Pâris dans l'*Iliade ;* mais c'est aussi vraiment un écho de l'Orient, probablement un souvenir des Croisades. Marco Polo nous apprend que, de son temps, la Perse et les pays voisins étaient le siége d'une industrie très-riche en armes de toutes sortes, et surtout en carquois et en flèches (1).

C'est pour répondre au même ordre d'idées que le poète s'est arrêté si complaisamment à décrire le *Sagittaire*, invention bizarre, naïvement effrayante, mélange du centaure de la poésie classique et des monstres créés par l'art hiératique du moyen-âge (V. *Rom. de Troie*, v. 12207), et qui restera jusque dans Shakespeare ; il parlera encore du « terrible Sagittaire » ; *dreadfull Sagittary.*

Mais Benoît n'avait même pas besoin d'aller chercher si loin. L'Angleterre, à ce moment, plus qu'aucune autre nation, croyait aveuglément aux merveilles des magiciens. Elle y était aidée par la diffusion des

(1) Un critique, M. du Méril, a dit que les poètes du temps, pour plaire à leur auditoire, répudiaient tous les détails de mœurs étrangères. Nous ne croyons pas à cette préoccupation, marque d'un temps plus critique. C'est dans toute la naïveté de leur âme que les auteurs commettent des anachronismes. Nous voyons, en effet, les trouvères cédant à une tout autre pensée que celle qu'on leur prête, essayer de peindre à leur façon la barbarie musulmane, et Benoît obéit évidemment à une intention semblable.

traditions galloises. L'enchanteur Merlin avait fait, quelques années auparavant, son entrée dans la littérature. Mais, déjà, les légendes de ce genre étaient familières aux imaginations populaires. De savants clercs eux-mêmes les recueillaient et les racontaient en latin ; nous en avons la preuve dans les écrits de Gautier Map et dans ceux de Girald le Gallois (1). Les auteurs et les livres qui affichaient les prétentions les plus sérieuses nous attestent l'immense importance accordée alors aux sorciers. Jean de Salisbury leur a consacré toute une partie du premier livre de son *Polycraticus;* il y revient dans le second (2). Il a des chapitres intitulés *De Præstigiatoribus* (3), *De Præstigio* (4), *qui sint Magi* (5), *De Speciebus magicæ, qui sint Incantatores, Arioli, Aruspices, Physici, Vultivoli, Imaginarii, Conjectores, Chiromanci, Specularii, Mathematici, Salissatores, Sortilegi, Augures* (6), *De variis ominibus* (7). A cette riche énumération, on reconnaît qu'il y a là une institution qui joue un grand rôle dans les mœurs du temps.

Et mieux encore, il trouvait dans un historien anglais (notons bien ce point) le germe et quelques-unes mêmes de ses plus frappantes inventions. Quelques-unes des merveilles les plus fantastiques de l'*Eneas* et du *Roman de Troie* se trouvent textuellement dans Guillaume de Malmesbury, et il nous avertit que ce sont là des histoires qui courent : « litteris mandamus quæ per omnium ora volitant. » C'est chez lui qu'on trouve, pour la première fois, cette légende de la découverte faite par Gerbert (8) d'un immense trésor, mystérieusement gardé. On y voit cet entassement de richesses qui rappelle les *Mille et une Nuits*, et qui se retrouve dans toutes les descriptions de Benoît, cet éblouissement de l'or : « un palais immense, des murailles d'or, des plafonds d'or, tout éclairé

(1) Galt. Map., *De Nugis Curialium.* — Giraldus Cambrensis, *Descript. Walliæ.* — *Hibernia.*

(2) V. Joannis Saresberiensis, *Op. omnia.* Oxon. Parker, 1848, t. III, *Polycraticus.*

(3) *Ibid.*, p. 44.

(4) *Ibid.*, p. 45.

(5) *Ibid.*, p. 46.

(6) *Ibid.*, p. 47.

(7) *Ibid.*, p. 50.

(8) On sait que l'histoire de Gerbert est toute légendaire. Sa tombe même avait une légende. On disait qu'elle se couvrait parfois de sueur, annonçant ainsi la mort du pape. V. Olleris, *Vie de Gerbert*, CXCVI et sqq.

d'or, des chevaliers d'or jouant avec des dés d'or, un roi d'or assis à table avec une reine d'or, etc. Dans un angle de la salle, une escarboucle admirable sous un petit volume dissipait, par son éclat, les ténèbres de la nuit (1). Dans l'angle opposé se tenait un enfant debout armé d'un arc, le nerf tendu, la flèche prête à partir, si quelque téméraire osait porter la main sur ces trésors. Le serviteur ne peut résister au désir de prendre sur la table un petit couteau d'un travail merveilleux. La flèche part, va frapper l'escarboucle et tout retombe dans les ténèbres. » Cela rappelle tout-à-fait les merveilles de la sépulture de Camille, dont nous parlerons dans notre prochain chapitre (2).

Guillaume, un peu plus loin, raconte une autre histoire toute pleine des mêmes splendeurs. Un moine, dans un voyage en Italie, pénétrant dans une grotte ouverte au flanc d'une montagne a pu entrevoir les trésors d'Octavien auxquels Benoît fait allusion (v. 1684 et 28594), des chevaux d'or avec des cavaliers d'or, etc.

C'est dans Guillaume aussi que Benoît a pris ces lampes qui brûlent sans s'éteindre jamais (v. 16751-758); qu'il avait déjà, pour l'*Eneas*, trouvé la lampe du tombeau de Pallas, et l'épitaphe même du jeune guerrier. C'est là aussi que se lisent des détails sur sa taille, sur la découverte de sa sépulture et l'indiscrétion d'un visiteur qui détruit l'enchantement et éteint la lampe, détails que des poètes et des chroniqueurs allemands, jaloux d'être plus complets que l'auteur de l'*Eneas*, reprendront pour les ajouter à son récit (3).

(1) Les pierres jetant une clarté qui remplace la lumière du jour sont un des lieux communs de la poésie du moyen-âge.

(2) V. *Rerum Angl. Scr.* 1601. Wilhelm Mon. Malm., p. 65, 66, 67. V. aussi le livre *Mirabilia Romæ*. On connait l'histoire des statues des dieux des nations vaincues par Rome, qui, placées au Capitole, avertissaient les Romains des soulèvements. Ce conte se retrouve encore dans Lydgate, *Fall of princes*.

(3) Henri de Veldeke, en effet, ajoute au texte de l'*Enéas* que le tombeau de Pallas fut retrouvé deux mille ans après sa mort, lors de l'expédition de l'empereur Frédéric Barberousse en Italie, et que le vent qui pénétra alors dans le caveau éteignit la lampe (V. Pey, *Henri de Veldeke*). On voit que le dernier trait est contraire au texte même de Guillaume, et le patriotisme de l'auteur allemand a gratuitement introduit ici le nom de Frédéric Barberousse. La tradition se répète dans les vieux chroniqueurs allemands. Au XV[e] siècle, le dominicain Félix Faber (*Evagatorium in terræ sanctæ peregrin.*, III. 54) la reproduit; mais il rapporte l'aventure au temps de Henri II, et il copie exactement les paroles de Guillaume de Malmesbury, qu'il ne connait pas toutefois; son autorité est la *Chronique* de Martin, probable-

Nous voyons donc où est la source des merveilles de Benoît. L'*Eneas* copie Guillaume de Malmesbury ; le *Roman de Troie* imagine des prodiges analogues. Cependant, en dépit de ces imaginations, on peut dire que le poème de Benoît reste tout-à-fait humain. Le poète a fait dans son œuvre une large place à la peinture des mœurs ; et bien qu'il n'eût pas sous les yeux Homère lui-même, et qu'il suive seulement le triste résumé que nous savons, où il n'y a pas trace de la couleur homérique, comme ce n'est que dans une époque très-sérieusement érudite et formée par une forte éducation critique que, par un puissant effort de volonté et d'intelligence, le poète peut s'arracher à son temps et faire revivre ses héros de la vie du passé, comme Benoît, au contraire, appartient à un temps de naïveté où l'écrivain ne reproduit que ce qu'il voit à côté de lui, il a pu se rapprocher d'Homère sans y songer ; et les mœurs de son poème, par cela même qu'elles sont une copie du moyen-âge, auraient pu rappeler exactement celles de l'*Iliade*. Un savant et ingénieux critique de ce temps-ci a montré avec beaucoup de bonheur que rien ne ressemblait plus aux mœurs décrites par Homère que les mœurs de toute une partie de la poésie au moyen-âge : « L'héroïsme chevaleresque, semblable par tant « de traits à celui des héros d'Homère, s'était fait alors une langue à « son image... On le voit bien aujourd'hui par ces nombreuses chansons « de geste qui sortent de la poussière de nos bibliothèques : c'est le même « ton de narration sincère, la même foi dans un merveilleux qui n'a

ment Martin Polonais, de qui la Bibliothèque impériale, ms. n° 1412, possède « *Les Croniques des Apostoles de Romme.* »

Comme on n'a pas songé à ces rapprochements avec Guillaume de Malmesbury, nous donnons ici tout le passage (V. Will. Malm., p. 84-87) :

« Tunc (sous Grégor. VI) corpus Pallantis filii Evandri de quo Virgilius narrat Romæ repertum est illibatum, ingenti stupore omnium, quod tot secula incorruptione sui superavit..... Hiatus vulneris quod in medio pectore Turnus fecerat quatuor pedibus et semis mensuratum est. Epitaphium hujus modi repertum est :

Filius Evandri Pallas, quem lancea Turni
Militis occidit, more suo jacet hic.

« Quod non tunc crediderim factum, licet dicatur Carmentis mater Evandri latinas litteras invenisse, sed ab Ennio vel aliquo antiquo compositum ; ardens lucerna ad caput inventa arte Mechanica ut nullius flatus violentia, nullius liquoris aspergine valeret extingui. Quod cum multi mirarentur, unus, ut semper aliqui solertius ingenium in malo habent, stylo subtus flammam foramen fecit ; ita introducto aere ignis evanuit. Corpus muro applicitum vastitate sui mænium altitudinem vicit. »

« rien d'artificiel, la même curiosité de détail pittoresque. Des aventures « étranges, de grands faits d'armes longuement racontés, peu ou point « de tactique sérieuse, mais une grande puissance de courage personnel ; « une sorte d'affection fraternelle pour le cheval, compagnon du guer- « rier ; le goût des belles armures, la passion des conquêtes, la passion « moins noble du butin et du pillage, l'exercice généreux de l'hospitalité, « le respect pour la femme tempérant la rudesse de ces mœurs barbares : « telles sont les mœurs vraiment épiques auxquelles n'a manqué que le « pinceau d'un Homère (1). »

Notons toutefois que, par une rencontre qui semble au premier abord singulière, ce poème homérique entre tous par le sujet n'est pas celui qui reproduit le mieux les mœurs homériques. Cela, du reste, s'explique aisément. Ces tableaux que rappelait M. Egger nous sont offerts par la rude *Chanson de Geste*, expression naïve des premiers temps du moyen-âge ; Benoît appartient à une période déjà plus civilisée.

On retrouve cependant chez lui des traces nombreuses de l'antiquité. De temps en temps ici, comme dans l'*Iliade*, les héros échangent des défis et des menaces (2). Nous retrouvons le respect pour les liens de l'hospitalité. C'est encore un trait tout homérique que cette ardeur qu'a Hector de posséder les armes de Patrocle, si naïvement exprimée et que Guido traduira exactement. Il y pense le jour, il y pense la nuit ; c'est une passion véritable. Le poète nous le dit expressément : « il les a aimées *par amour ;* et c'est raison : car, sous le ciel, il n'en est de meilleures. »

Ici les deux civilisations se ressemblent, les rapports se présentent d'eux-mêmes et s'imposent à l'écrivain (3). Il est d'autres usages dont il a trouvé la trace dans ses auteurs et qui ne sont pour lui que de l'his-

(1) M. Egger, *Mémoires de Littérature ancienne*, p. 168, *Des Traductions d'Homère*, déjà reproduit par M. Littré, *Histoire de la Langue française*, t. 1, p. 312-313.

(2) V. *Roman de Troie* (v. 6354, etc.) l'aventure de Teléfus, sa réponse à Achille.

(3) Les messagers ne répètent pas comme dans Homère les discours qu'on leur a tenus ; ils se contentent de les résumer, en y joignant même pour plus d'énergie quelques images de leur façon. Anténor racontant à Priam la réception qu'il a trouvée près de Pollux, lui dit :

Ne fereit por vos, ço dist, rien,
Ne quel fereit por un vieil chien.

toire. Ainsi il parle de jeux funèbres, mais il ne les décrit pas; il se contente de les signaler :

Plusors geus firent à la biere,
De maint endreit, de maint semblant;
Car a cel tens, ço truis lisant,
Ce feseit len as plus vaillanz
Morz de cest siècle trespassanz.
Quant i aveit mort ·I· baron,
Granz chanz, granz geus i feseit lon,
Tex con a morz aparteneient,
Solonc l'usage qu'il teneient.

Ailleurs il note ces usages, mais pour s'en étonner, comme lorsqu'il raconte que les Grecs coupèrent leurs cheveux sur la tombe d'Ajax. « Ils firent ce que gens ne firent jamais, etc. (v. 27168), ce leur advint de moult grand deuil (1). »

Mais ce qu'il nous faut surtout chercher ici et ce que nous trouvons fidèlement peint, ce sont les mœurs et les habitudes du XII[e] siècle. L'auteur, sans souci des scandales chronologiques qu'il peut donner, a francisé toute cette histoire. Il donne à l'antiquité les allures et l'esprit de son temps, ou plutôt on ne peut pas même dire qu'il les donne, il la voit naturellement ainsi, il ne saurait se la représenter autrement. Pas plus que les naïfs miniaturistes qui ont décoré plus tard ses manuscrits, Benoît n'a songé à aller chercher ailleurs qu'à ses côtés les motifs de ses peintures. Son livre est un musée complet du XII[e] siècle et de ses arts.

Nous retrouvons là tout d'abord son architecture civile et religieuse, ses palais et ses églises, avec leurs hardiesses de construction, leurs « arceaux », leurs sculptures, leurs grandes peintures (16602), les richesses qui les remplissent. La sépulture d'Hector est surtout intéres-

(1) Il est étonnant que Benoît n'ait pas profité de l'occasion pour décrire un tournoi. On avait, sans doute en souvenir des *jeux troyens* que dirige Ascagne dans Virgile et dont la tradition s'était conservée à Rome (V. Suétone, *Nero*, § 6; *Claudius*, § 21; *Caligula*, § 18), rattaché aux Troyens l'invention de de ces fêtes militaires. On lit dans le *Dictionnarium* de Jean de Garland (ms. du XIV[e] siècle): « Cum prosiliant ad Troiampium vel ad Trojanum agmen vel ad tornamentum »; et la glose, qui est du même temps, ajoute : « Troiampium, gallice *tournoiement*, a Troja, quia ibi inventum erat. » — Cité par E. du Méril.

sante à étudier à ce point de vue (v. 16591-805) ; le splendide tabernacle, le riche ciboire, décrits en leurs moindres détails, font tout-à-fait penser aux plus belles œuvres du XII[e] et du XIII[e] siècles en ce genre, par exemple au tabernacle de la Ste-Chapelle, tel que le décrit Viollet-le-Duc (1), et nous sommes heureux de constater en passant quel enthousiasme inspirent à Benoît les merveilles de l'art de son temps. « Trop ont grand sens, nous dit-il, ceux qui font ces choses (v. 16670) ! »

A la même date appartient l'architecture de ses palais. Il s'est donné libre carrière dans la description de la ville de Troie rebâtie par Priam (v. 2965-3172). C'est tout-à-fait une ville forte du moyen-âge, avec son pittoresque et ses richesses, mais encore embellie par la poésie. « Priam la « fait clore de bons murs de marbre, forts, épais et durs ; les terrasse- « ments en étaient très-hauts, de plus d'un trait d'arc. Tout autour, il y « a des tours faites à chaux et à sable. De marbre fin (2) et de liais, « jaune, indigo, vert et bleu, étaient tous les carreaux, bien entaillés « au ciseau. En plusieurs lieux on bâtit des forteresses avec bons « échaffauds et bretesches, sur grandes mottes en haut levées, environ- « nées de grands fossés. On y comptait trois mille maisons et plus, de « rois, de comtes et de ducs ; la moins forte n'aurait pas redouté tout « l'empire de France (nous voyons, en effet, plus loin, qu'Anténor et Énée « ont des maisons fortifiées : Énée a une vieille tour où il tient caché « Polyxène). Toutes les nations des environs étaient venues peupler la « ville, si bien que l'assise y durait trois jours et plus. On y voyait de « belles rues, avec de bonnes maisons et de beaux palais si riches qu'on « n'en saurait voir de pareils. Il n'était si pauvre maison où il n'y eût « pierre ou carreau, sinon de marbre entaillé. Et nul n'eût pu y souiller « son pied, car les rues étaient voûtées, se joignant l'une à l'autre ; le « sol était pavimenté, la voûte était bien ouvrée à or (3). » Mais toutes les ressources de l'architecture ont été réservées pour Ilion, le maître donjon de Troie : « Il s'élevait au plus haut de la ville sur une roche tout en-

(1) V. Viollet-le-Duc *(Dictionnaire d'architecture)* aux mots *civoire* et *tabernacle*.

(2) V. Raoul Tortaire et la description qu'il donne du château de Caen et de son revêtement de marbre.

(3) Comme nous publions le texte du *Roman de Troie* dans son entier, pour ne pas faire double emploi et rendre le poème plus accessible à tous, nous avons cru devoir traduire les passages que nous citons en nous tenant le plus près possible du texte et y renvoyant fidèlement le lecteur.

« tière taillée en cercle au compas, et dont le sommet ne mesurait pas « moins de cinq cents toises. C'est là qu'ils ont assis Ilion, d'où l'on peut « surveiller tout le pays. Il était si haut que celui qui le regardait « croyait qu'il allait se perdre dans la nue. Tous les carreaux de la mu- « raille étaient blancs, bleus, safranés, jaunes, vermeils, verts et pourprins, « dont les couleurs s'entremêlaient. Les œuvres furent par devise, à « fleurs, à bêtes, en telle façon qu'il n'y avait azur, ni teint, ni vermillon, « sinon de marbre. Les fenêtres sont travaillées en or et en cristal ; il « n'y avait chapiteau, ni pilier qu'on n'eût fait précieusement orner « d'œuvres singulières bien fouillées et bien entaillées au ciseau ; riches « sont les pavements, assez y eut or et argent. On y comptait dix « étages larges et amples, tous beaux, bien faits, bien travaillés ; les « batailles (meurtrières) et les créneaux étaient tous travaillés au ciseau ; « on avait placé par les murailles des images tout entières de fin or ; « et quand Ilion fut terminé il était de riche façon. Bien il est en or- « gueilleuse place. Il n'est rien qu'il ne semble menacer ; menacer peut « qui rien ne craint que ce qui lui peut venir par le ciel ! »

Benoît n'est pas encore au bout de ses descriptions. Il faut qu'il nous montre encore « la grande salle qu'a fait faire Priam, large, immense, « de marbre fin et d'ébène, richement sculptée, plus richement cou- « verte ; les pierres précieuses tapissent les murailles. Le pavé est d'une « richesse incomparable, tout orné d'œuvres levées ; l'imagination « s'étonne de tant d'inventions. A l'une des extrémités est le dais où « mange le roi, à l'autre un autel d'une magnificence incroyable sur « lequel s'élève une statue, toute en or, de Jupiter. Joignez à cela les « chambres voûtées, les chapelles, les verrières, les cloîtres, les oratoires, « les fontaines, les puits. » Benoît essaie-t-il ici de peindre quelque palais de Henri II, ou toutes ces magnificences sont-elles des souvenirs de l'extrême Orient apportées en Europe par les Croisades ? Si Marco Polo n'avait pas vécu cent ans après l'auteur, on croirait qu'il copie une page du hardi voyageur (1).

(1) En effet, la description du palais de Priam rappelle tout-à-fait celle que Marco Polo (1280) fait du palais du grand Khan. « Ce palais immense n'avait pas moins d'un mille sur chaque face de son « carré. Les murs étaient fort épais, crénelés et en pierre blanche (sans doute de marbre). » Dans l'in-

tière précieuse, nous apprend l'auteur, transparente pour ceux qui sont au dedans, et qui les défend des regards indiscrets; « où l'or d'Arabie « reflamboie et les douze pierres (1) jumelles (ailleurs pierres prin- « cipales), que Dieu choisit comme les plus belles quand il nomma « les pierres précieuses. Elles sont prodiguées tout autour de la chambre, « en long, en large; il n'y faut autre clarté. Le plus beau jour d'été « est moins brillant qu'elles ne faisaient la nuit obscure; elles garnissent « les linteaux, mêlées à l'or le plus pur. » La chambre est, en outre, toute pleine de sculptures, de figures, de formes, de peintures, de mille inventions magiques (2).

Il est dans ces diverses descriptions un détail qui me frappe et qui me semble mériter qu'on le note, c'est la place faite par le poète aux œuvres de la statuaire. Ici, ces figures de jeunes filles et de jeunes hommes; ailleurs, ces murailles d'Ilion toutes couvertes d'images; ailleurs encore, sur le tombeau d'Achille, une statue de Polyxène toute vivante; et cela est d'autant plus frappant que le poète ne fait que constater un fait de l'histoire des arts au moyen-âge. A ce moment-là, ce même mouvement s'opérait dans la réalité, et la statuaire prenait dans l'architecture une importance de plus en plus grande.

Et ces splendides demeures sont aussi richement garnies. Les curieux de mobilier trouveront ici toute satisfaction. C'est le lit d'Hector, un lit de cyprès à ciselure sarrazine, fait d'or et de pierre tout à l'entour, couvert d'un « feltre » cher et frais, d'un drap plus blanc que fleur ni neige, étoilé d'or « menuement »; c'est le lit d'Achille, un lit turc fait tout de pierre et d'or massif. Ce sont des tapis larges et grands, et par dessus « un faltre de cher ciclaton ouvré par deux esclavons » ou « le faltre sarragossais plus blanc que neige, tout ouvré d'or et de soie », sur lequel s'assied Priam. Mais le plus magnifique de tous ces meubles, c'est le lit de Médée, « un cher lit d'or et d'argent, les quatre faces bien travaillées et ornées également d'émail, d'émeraudes verdoyantes, de rubis clairs, etc., etc. (v. 1537-1554). »

(1) V. les *Notes* au vers 14585.

(2) V. *Rom.*, v. 14533, etc. — V. encore la sépulture d'Hector (v. 13598-761) et le tombeau d'Achille (v. 22343-409).

On peut citer encore parmi ces descriptions celle que le poète nous donne (v. 7857-884) du char du « roi Fion, le fils de Doglas, celui qui conquit maint riche royaume, mais qui mourut empoisonné par sa femme. » Ce char est le seul qui reste de tous ceux qui figuraient dans l'*Iliade*. L'auteur a déployé dans cette peinture tous les trésors de son imagination. « Il était d'étrange richesse ; en bataille, il y montait tout armé. Il « y avait sept cents marcs d'or et plus. Les roues étaient d'ébène, barrées « d'or fin par dessus ; les essieux et les rayons travaillés si finement et si « subtilement ouvragés, trop riche en était la ciselure (entaille), jamais « tel ne fut mené en bataille. L'extérieur fut de cuir bouilli et d'ivoire « tout peint à vernis. Il y avait tant d'or et de bonnes pierres, si précieuses « et si chères que tous ceux qui le voient s'émerveillent du travail et de « la façon. Dieu ne fit homme qui le perçât ni arme qui pût le fausser. » On y trouve tout un arsenal d'arcs garnis de leurs flèches, de haches danoises et d'épées (1).

Le costume des héros est aussi celui du XII[e] siècle ; le poète se plaît à en étaler toutes les magnificences. Nous avons dit tout à l'heure que la richesse des descriptions était un des éléments caractéristiques de son poème, une des additions essentielles qu'il faisait au récit de Darès, une des ressources par lesquelles il suppléait au merveilleux absent. Il aime à remuer les pierres précieuses ; elles sont moins abondantes dans un conte des *Mille et une Nuits*, dans ces merveilleuses vallées de Cachemire, toutes pavées de diamants, et que visite seul le Roc fabuleux ; il en fait des énumérations sans fin, brasme, saphir, topaze, sardoine, offiace, chrysolithe, béricle, émeraudes, améthystes, jaspes, rubis, escarboucles, chalcédoines. Quelques-unes de ces pierres, comme « l'offiace », ont des propriétés merveilleuses ; elle vaut une fontaine de Jouvence. Quiconque la voit, « souvent en rafraîchit et renouvelle, son teint en est plus beau. » Elle a des avantages plus grands encore ; elle a puissance sur le moral : qui la regarde une fois, ce jour-là échappe à la colère. On reconnaît ici un souvenir de ces *Lapidaires* du moyen-âge, qui, comme ses *Bestiaires*

(1) Ces riches descriptions ne doivent pas nous étonner. On sait quel développement les arts de luxe avaient atteint au temps de Henri II. Nous voyons qu'à Rome même on admirait et on recherchait les produits de son orfévrerie. V. l'historien anglais Henry et Walpole, *Anecdotes de la peinture.*

et ses *Volucraires*, appartiennent à une histoire naturelle légendaire. Il sème les pierres précieuses à pleines mains, non-seulement sur les habits et sur les armes de ses héros, et sur les *connoissances* (les caparaçons) de leurs coursiers, mais sur leurs meubles, sur les murs mêmes de leurs palais. L'armure de Penthésilée est magnifique. Le cercle et le nasal de son casque sont « ornés de pierres *principales* plus « resplendissantes que nul rayon ; elle porte un bouclier blanc avec une « bossette d'or, dont le bord est *ourlé* de rubis et d'émeraudes (1). » Le casque d'Achille est à or vergé. Ceux d'Agresse ont des écus d'or fin, de vert, d'azur. Remus a un « bouclier d'or bruni, recouvert « de pourpre tailladée, la pourpre est noire et l'or nouveau, l'écu en « était plus beau. » On reconnaît à ces détails le règne de Henri II. Pierre de Blois nous dit dans des lettres que les barons et les chevaliers de son temps ont des boucliers si richement dorés qu'ils présentent une perspective de butin plutôt que de danger à l'ennemi ; il prétend même que le soin de conserver ces splendides armures nuit souvent à leurs exploits. Il nous apprend aussi qu'ils faisaient peindre des combats sur leurs selles et sur leurs boucliers. Les historiens anglais nous ont conservé le souvenir de la perfection à laquelle était arrivé, en Angleterre, l'art de travailler les métaux et de faire de riches armures composées déjà de pièces délicatement agencées, bien polies, bien trempées et superbement dorées.

Les chevaux ne sont pas moins magnifiquement parés que leurs maîtres ; car les héros de Benoît ne sont plus, comme dans Homère, montés sur des chars, mais sur de grands coursiers de guerre. Celui de Penthésilée est « couvert d'un drap de soie blanc avec cent petites eschelettes (clo- « chettes) d'or, clair sonnant, qui y sont attachées » ; les autres chevaux portent des parures analogues. Le poète nous les montre tout couverts de drap de soie et de cendal.

Il n'a pas oublié de donner à ses personnages des armoiries. Achille « porte un lion d'or en vermeil, Hector un écu d'or à deux lions (2),

(1) V. *Petri Blesensis*, epist. 94, p. 146, 147.

(2) Il est à remarquer que ces armoiries changent quelquefois ; le poète donne ailleurs à Hector d'autres armes (v. 8029) : « Il n'eut qu'un lion en son écu, mais il fut vermeil d'or environ. » Priam a avec lui son dragon auquel on se rallie (v. 8008).

« Pyrrhus deux lionceaux, Leotètes un léopard, Troïlus deux lionceaux « d'azur en or vermeil, Philithoas et Félis des armes d'or à lion bis, « Palamèdes des bandes en l'écu d'argent, le gonfanon et la connaissance « pareils ; Pitagoras des armes d'argent à une bande de beli, Polydamas « un aigle d'or esmeré en vert assis. »

Il n'est pas moins exact à nous peindre les princes désarmés, dans tout l'éclat des magnificences chevaleresques. C'est ainsi, sous les habits d'un prince du XII[e] siècle, peut-être de Henri II lui-même, qu'Hector nous apparaît et qu'il se présente à une entrevue avec Achille, « riche- « ment vêtu d'un drap vermeil de Sarragosse ouvré à lionceaux d'orfrais, « fourré en dedans d'hermine. Il eut un manteau de pourpre sanguine dont « la pène (la fourrure) était de noire sebeline. » Aussi brillants sont les barons qui l'accompagnent, « tous chevaliers de grand renom ; le plus « pauvre était roi ou duc, le pire valait un roi. Là vous eussiez vu maint « bon cheval, mainte riche parure de drap de soie et de cendal, etc. Tout « le pays en reflamboie, tant il y a de vêtements de soie. Ils ne semblent « pas gent à pauvre homme (V. *Rom.*, v. 13012 et suiv.). » Ailleurs, il le représente couvert d'un cher manteau d'un drap de soie à or ouvré, « portant sur ses cheveux épais et luisants un cercle d'or qui jette moult grande resplendeur. Il en a le visage tout éclairé. » Ce cercle d'or, nous le retrouvons sur la tête de Polydamas, de Troïlus et d'Anténor et d'Énée, quand ils vont trouver Hélène. C'est l'insigne qu'il donne à tous les princes quand ils sont désarmés. Dans un autre passage, il nous montre Ulysse et Diomède en tenue de voyage, quand ils vont à Troie en ambassade, richement vêtus de draps de soie de couleur, ouvrés à bêtes et à fleurs (1), retenus par des agrafes où les pierres s'enchâssent dans l'or, la tête couverte de chapeaux de plumes cerclés d'or ; « ils les portent pour la chaleur de l'été (2). »

(1) L'Angleterre semble avoir eu à cette date une réputation pour ce genre de travaux. On a gardé des bulles adressées par un pape à plusieurs abbés d'Angleterre pour les engager à lui procurer des étoffes de soie brodées pour sa parure, des vêtements sacerdotaux couverts d'or et de pierres précieuses, d'autres ornés de figures d'hommes, de bêtes, d'oiseaux, d'arbres et de fleurs.

(2) On pourrait, du reste, refaire avec Benoît une histoire complète du costume au XII[e] siècle. Toutes les variétés s'en retrouvent ici. Nous voyons Menestheus dans un conseil des Grecs, « portant une cape de drap angraine (écarlate) dont il trait arrière le chaperon pour parler dans l'assemblée (v. 18235). » Félis porte aussi un chaperon sur son heaume.

Il n'a garde d'oublier l'habillement des femmes, « la robe de pourpre a or gotée » de Médée, son manteau de sebeline, couvert d'un drap d'outremer « qui valait sept fois son poids d'or fin, et ces riches parures que Briséida, au milieu de ses douleurs, fait « enmaller et trousser » avec tant de soin » ; et cette robe merveilleuse, aux couleurs changeantes et aux broderies variées, qui le jour est bien de sept couleurs.

Mais les personnages de Benoît de Sainte-More n'ont pas seulement la livrée du moyen-âge, ils en ont les habitudes, les mœurs, le caractère. Le moyen-âge revit tout entier dans son poème. C'est d'abord toute son existence guerrière. Benoît pourrait aider à compléter les chroniqueurs du XII[e] siècle. En lisant le récit de ces combats livrés sous les murs de Troie, on croirait lire Villehardouin. La description des vaisseaux grecs préparés en guerre (V. *Roman de Troie*, v. 7042) ne semble-t-elle pas détachée de sa *Chronique* (1).

Il est à remarquer en passant que dans ses descriptions de batailles, le poème annonce une tactique déjà plus savante que dans la *Chanson de Geste*. Ce ne sont plus ces combats élémentaires, tout individuels, les héros piquant leur destrier, et poussant tout droit devant eux tant qu'il peut les porter. Il y a des combinaisons stratégiques, des mouvements d'ensemble. Le récit en est moins homérique ; mais cela marque d'autant mieux la date. Il est de ces détails qui sont parfois curieux. Ici ce sont les sentinelles qui charment leur faction aux sons de la musique, (v. 10975) : « ceux de Troie dorment en paix. Par les portes et sur les « murs sont les gaites (sentinelles) qui chalemelent et qui cornent et qui « frestelent ; à ceux de l'armée grecque ils disent folie. » Nous assistons au réveil de la ville (v. 10980), nous voyons les guerriers s'armer (10984, 13863, 18460). Le poète, fidèle en cela à l'esprit de son siècle,

(1) Les chastiax ont es nes dreciez
Garniz de lances et d'espées.

On règle l'ordre de la marche :

En front devant en metent cent
Les veiles drecies al vent
Fetes de porpre et de cendax
Et de pailes enperiax
M. enseignes i ont dreciées
Qui totes furent despleiées
Molt par ont bien les borz garniz
De dars, d'escuz, d'espiez forbiz
D'aches danesches et d'espées
Et de gisarmes acerées.

n'oublie pas de marquer, après les fameux exploits, que, s'ils sont glorieux, ils sont aussi profitables. Chaque fois qu'un guerrier désarçonne son adversaire, il a soin de remettre le cheval à son écuyer. On trouve souvent des mentions comme celle-ci : « ils y ont gagné maint bon cheval qui valait plus de mille bezans ; le roi Priam les doit aimer. » Du reste ici, comme dans la *Chanson d'Antioche*, la conquête d'un cheval fameux est un de ces grands exploits qui suffisent à illustrer une vie.

Le poète a peint également avec beaucoup d'exactitude les relations féodales, les rapports des suzerains et des vassaux. En maint endroit de son poème se témoigne le dévouement passionné de ces derniers. A la mort de Sarpedon, de Serses, de Memnon, d'Achille, plusieurs des leurs, désolés, ne veulent pas leur survivre. Penthésilée excite parmi ses suivantes les mêmes regrets. « Elles se veulent toutes faire « occire, nous dit le poète ; à plusieurs en est le cœur parti. »

Ce qui n'empêche pas qu'on ne retrouve en même temps partout la trace de cette indépendance que la féodalité laissait au vassal, et qui, unie à ce dévouement, relevait singulièrement la soumission. Les opinions s'expriment avec une parfaite liberté, et chacun a toujours soin de réserver le sentiment de son voisin. Que ce soit Nestor ou Priam, Hector ou Achille, qui ait la parole, après avoir affirmé avec conviction qu'il n'y a qu'un seul parti à prendre, il finit cependant par dire : « que chacun toutefois dise à son plaisir. » Et à la fin d'un discours les assistants se font un devoir de marquer leur assentiment ; le poète note qu'ils répètent tous : « il a molt bien dit. » Priam est le premier à reconnaître le droit de ses sujets à cet égard. Dans une affaire qui l'intéresse personnellement, puisqu'il s'agit de sa sœur, ravie autrefois par Hercule et Télamon, il mande « un parlement qui fut moult grand » ; il ne veut rien faire sans son avis. Il annonce aux siens que, sur le refus des Grecs de lui donner satisfaction, il a résolu d'envoyer Pâris « pour forfaire par vengeance de l'outrage qu'on a fait à son pays. Mais tout d'abord je veux savoir, dit-il, votre pensée et votre vouloir. Car s'il vous plaît il ira, et s'il vous plaît il demeurera, et, si à l'un de vous déplaît cette affaire, qu'il n'ait garde de s'en taire ; mais qu'il dise toute sa pensée. Conseil doit croire celui qui demande conseil » (v. 4053-60). Nous voyons ailleurs Palamède refuser de reconnaître la suprématie d'Agamemnon ; il n'est pas engagé envers lui,

il n'était pas là quand les Grecs l'ont élu pour les commander, il ne lui a pas donné sa voix. Il entend n'être « assujetti à roi, ni à comte, ni à baron, si ce n'est par sa volonté. » Et sa prétention n'étonne personne ; « plusieurs, nous dit le poète, s'écrient qu'il a droit. » Agamemnon lui-même n'hésite pas à proclamer que son pouvoir a des limites, et qu'il ne l'a « ni en fief, ni en héritage. »

Les princes ne font rien sans consulter leurs hommes. Il est sans cesse question « de conseils et de parlements, où viennent tous ceux de l'honneur (du fief), et les plus riches et les meilleurs. » On nous dit que les rois, les princes et les barons ont été tous mandés par leur nom. Le butin se partage en commun (p. 418), et chacun « en a sa droite part. »

Ici, comme dans la réalité, les bourgeois ont un certain rôle dans la vie féodale : nous les voyons consultés ; comme lorsque les habitants d'Argos, sujets de Diomède, excités par sa femme, refusent de le recevoir.

Nous retrouvons dans le *Roman de Troie* la justice féodale. Quelques-uns des chefs grecs veulent faire expier à Hélène tous les désastres qu'elle a causés. Ils demandent qu'elle meure « à déshonneur sans avoir pardon. » Ulysse la sauve par son éloquence et la rend à son mari après trois jours de vifs débats ; « il l'en fit saisir par justice (v. 26194) », nous dit l'auteur.

Deux fois dans le poème nous rencontrons le duel judiciaire. C'est le recours de Palamède menacé de jugement (1), c'est aussi celui d'Oreste (2). La pensée du droit revient sans cesse. « Les Grecs ont tort et nous avons droit », dit en manière de conclusion Priam, comme disait Roland. Je me suis bien à mon droit mis, dit-il encore ailleurs (v. 6334), c'est-à-dire j'ai mis le droit de mon côté.

Nous retrouvons enfin ici la famille féodale, les parentés des grands vassaux, Enée et Anténor traînant après eux toute une clientèle, tout un clan qui embrasse aveuglément toutes leurs querelles. Nous y retrouvons les haines de famille, les captations, les formes de l'héritage féodal. Diomède est accusé d'avoir fait tuer son beau-frère Assandrus, parce qu'il était, avec la femme de Diomède, « parçonier del regne. »

(1) V. *Roman de Troie*, v. 27665.
(2) V. *Id.*, v. 28368.

On reconnaît partout les mœurs de la féodalité. Quand Ajax et les Atrides se seront querellés, aussitôt on se dit des deux parts « gardez-vous » (1), comme des Corses qui se sont déclaré la vendetta. Anténor et Enée en font autant.

Le trouvère n'a pas oublié de peindre la splendide libéralité du moyen-âge, les présents largement offerts et naïvement acceptés. Hélène fait des cadeaux aux princes troyens qui reviennent du combat « et donne à tous de ses chers avoirs. »

Le soir du premier combat où a paru Penthésilée, les Troyens la comblent de dons. Les trouvères ne sont pas oubliés dans ces générosités; l'auteur vante beaucoup Neptolemus « qui jamais n'aurait eu robe si chère que, si un conteur le lui eût demandé, il ne la donnât aussitôt (V. *Rom.*, 6975). »

La courtoisie chevaleresque se retrouve chez Priam. Il va au-devant d'Hélène. « Le roi, dit le poète, fut sage et courtois, il a pris les rênes aux nœuds d'orfréis du palefroi d'Hélène, et tout seul il la conduit et mène (v. 4828). »

Voici la large hospitalité, les banquets toujours servis. « Le soir de la bataille, mille chevaliers et mille et plus y mangèrent à grand honneur, l'eau fut prise au grand palais de Priam : en la salle sont préparés les mets « les mangers » grands et pleiniers. Qui veut manger en a à souhait. Ils furent servis bien et en paix. »

Voici les conseils tenus en plein air, le conseil d'Oètes sur une place au pied des arceaux (arvols) de la tour, ou près de la salle « en un herbier à l'ombre d'un olivier. »

Il n'est pas jusqu'aux habitudes religieuses du XII[e] siècle, ou du moins aux termes du XII[e] siècle, que le poète ne transporte dans son récit ; Chalcas dit en un passage : « moi qui suis évêque. » Pâris a été enseveli dans le temple de Minerve : Priam « au corps veut que l'on chante et serve, car auprès il y a grand couvent, et moult y a de sainte gent. » Le clergé de toute « l'evesquie » vient aux funérailles d'Hector (v. 16511). Les Troyens jeûnent pour honorer les âmes de leurs amis; ils pleurent ainsi pendant trois jours le roi de Perse. On célèbre un

(1) V. *Rom.*, v. 6975.

bout de l'an en l'honneur des héros (v. 17465). Lorsque les Grecs et les Troyens vont conclure la paix, on porte les saintuaires (les reliques, les saints corps) hors des murs entre les deux armées. Pallas enfin est « déesse de chevalerie » (v. 25284). Il est à noter cependant, à l'éloge de Benoît, que chez lui les choses ne vont pas aussi loin qu'elles iront chez quelques-uns de ses successeurs. Ses personnages invoquent pour garants de leurs serments Jupiter, Apollon, le soleil, la lune, la terre, la mer. Il a soin de dire le temple, non l'église de Minerve. Il applique la langue (1) de son temps aux choses d'une autre époque, mais il sent évidemment qu'il y a des différences, et tout ce côté de son récit est traité avec beaucoup de gravité. Le poète a soin de marquer le respect des héros pour les dieux. Priam, abandonné par eux, n'exercera pas ces vengeances bouffonnes que la *Chanson de Geste* en ses gaîtés se plaît à prêter aux Infidèles, comme Ferabras qui ôte à Tervagant son escarboucle, ou cet autre qui jette Mahom en un fossé « où les chiens et les porcs le mordent et le défoulent », ou Balan qui, irrité de la prise de Martiple, accable d'injures Bafom son idole.

Un dernier détail et des plus caractéristiques, qu'il ne faudrait pas omettre, c'est la part faite aux femmes dans le poème. Elles sont sans cesse mêlées à la vie guerrière. On sait comment, dans l'*Iliade*, Priam conduit Hélène au haut d'une des tours de Troie et se fait nommer par elle les chefs des Grecs. On retrouve ici des scènes analogues, mais avec des détails très-particuliers. Les dames et les jeunes filles vont d'elles-mêmes se placer sur les murailles, et de là elles suivent les incidents de la bataille et regardent qui mieux s'y comporte. Ainsi faisaient-elles dans la *Chanson de Geste ;* ainsi, dans *Gérard de Viane*, Aude et Guibour contemplaient du haut des murs le combat d'Olivier et de Roland ; ainsi, dans le poème des *Aliscamps*, Guibour pouvait engager avec son mari, fuyant devant les Sarrasins, le dialogue héroïque que l'on sait : « Non, tu n'es pas Guillaume. Si tu étais Guillaume, ils n'emmèneraient pas ces enfants et ces femmes, etc. » La scène ici est des plus vivantes, et grâce à la ressemblance des mœurs, Benoît a retrouvé Homère. « Les

(1) Il marque d'une façon assez curieuse la dignité des dieux ; Apollon, rendant des oracles, ajoute, comme un roi de France : « car tel sont li mien plaisir. »

dames sont parmi les estres et les entailles des fenêtres. Dame Hélène y est peureuse et pensive et toute tremblante. Autour d'elle la place s'éclaire (resclarzist) de la resplendeur de sa face. Son frais visage coloré est ce jour par maint vanté ; l'un la montre à l'autre au doigt. Polyxène, la fille du roi y est qui de rien n'est moins belle, et l'une d'elles appelle l'autre ; elles montrent (les guerriers) du doigt : voyez là Pâris, là est Hector, ce me semble, et de ce côté est Polidamas, qui va s'aller jeter dans la mêlée (ferir el tas). Il semble bien bon chevalier; voyez comme lui sied le heaume d'acier. Là est la bataille de Troïlus. Voyez Deyphebus qui s'élance ; voyez comme ils se serrent de près. Bientôt il y aura de plein élan mille joûtes mortelles engagées, pleines de haines. Bien devons être peureuses qui voyons en si cruelle balance notre vie, notre salut et notre joie..... Il n'est nulle qui ne doive trembler, car il n'est aucune qui de ses yeux ne voie sa mort ou sa vie. Chacune devant Dieu s'humilie (priant), que de toute mésaventure il garde leur gent et la maintienne (1). »

Le soir des batailles, elles demandent le nom « des mieux faisants » (v. 10220), et quel est le plus vaillant après Hector. Leur vue redouble la valeur du héros (v. 14085-14089).

Elles sont les témoins nécessaires de tous les grands exploits. Quand le chef troyen aura succombé, on verra Priam dans son héroïque douleur se mettre lui-même à la tête des siens pour le venger, et se baigner dans le sang des Grecs. Toutes les femmes de la ville du haut des murailles applaudissent au courage du vieux roi. On les retrouve dans les derniers désastres, quand les Troyens sont rejetés dans la ville pour n'en plus sortir, sur les murs, sur les tours, sur les créneaux poussant des cris et des gémissements; « jamais ne fut fait tel deuil. »

On voit que nous sommes en pleine chevalerie. Si Polidamas se couvre de gloire; c'est qu'il a un secret amour. Les héros en toute circonstance témoignent de leur culte pour la beauté. Le poète nous montre les princes grecs se pressant à l'envi sur les pas de Briséida la belle, « pour la remirer (v. 13814). » Les Grecs, profitant d'une trêve, iront à l'anniversaire d'Hector pour contempler les dames. Remarquons cependant

(1) *Rom. de Troie*, v. 10527. On retrouve des scènes analogues aux vers 8047 et suiv., 13926 et suiv.

que tout cela n'est qu'indiqué, que les femmes n'ont pas ici l'influence qu'elles auront dans le *Roman de la Table-Ronde ;* c'est quelque chose d'intermédiaire entre celui-ci et la *Chanson de Geste.*

Partout dans le poème, on retrouve la trace de souvenirs contemporains et locaux (1). Ainsi, cette grande forêt de Beletis, si bien gardée, où vont chasser les princes troyens (v. 14886), ne rappelle-t-elle pas la *grande forêt* faite par Guillaume le Conquérant aux dépens de tant de villages, et qui devait être si fatale à ses descendants ?

Ailleurs, la peinture des inquiétudes des Grecs, de leur désir de quitter l'expédition et de revoir leur pays, semble inspirée par un souvenir de la Croisade ; la rivalité d'Agamemnon et de Palamède fait songer à Godefroy et à Bohémond.

Une remarque qu'il convient de faire avant d'en finir avec ce qui touche aux mœurs, c'est que, s'il est facile d'y reconnaître bien des traits de la *Chanson de Geste*, sur certains points, on peut signaler un sentiment moral plus développé et plus délicat. L'éducation de l'âme humaine est en progrès ; elle se sent elle-même ; elle s'analyse et comprend mieux ses devoirs. Cela explique le succès qu'ont tout de suite obtenu les preux antiques ; le moyen-âge ne se demandait pas si l'image était exacte ; il trouvait là des personnages plus polis que ceux de la *Geste ;* il admirait sur la foi de l'auteur.

(1) Benoît a inventé les passe-ports. Télégonus porte sur lui un signe (v. 29819) pour montrer à tous d'où il est né, de quelle contrée. Benoît assure que c'était alors un usage général :

Par tot le mont le faisoit lon,
Ja huens n'oisist de son païs
Qui ne fust morz deffez ou pris,
Se desus lui ne fust trovez
Li signes dont il estoit nez. (*Rom.*, v. 29828, ms. 1610.)

Nous devons, à propos de ce signe, remarquer un nouveau contre-sens de Benoît. Dictys disait (ch. xv, liv. VI) : « Gerens hastile cui summitas marinæ turturis osse armabatur, scilicet in signum insulæ ipsius qua genitus erat. » Sa lance était armée d'un os de tourterelle marine en souvenir de l'île où il était né. Benoît traduit :

Un signe de poisson de mer
En semblance de *tor* ovrée
Portoit en une lance en son.

A propos de la *turtur marina*, ou plutôt *turtur marinus*, et de ses propriétés vénéneuses, voir Vossii Ger. Joan., *De Idolis*, lib. IV, p. 540, d'après Oppien, Eustathe et saint Ambroise.

qu'en effet, cette lutte entre le perfectionnement moral par l'idéal chrétien entrevu et la rudesse et la barbarie natives est le caractère même du XII[e] siècle ; nous en avons donné la preuve en peignant les mœurs de la cour de Henri II, et comme la poésie alors n'idéalise pas, on en trouve ici l'expression naïve.

On voit tout d'abord que nous sommes en un temps de violence. Benoît loue Hector de ce qu'il ne disait parole vilaine à personne, et une des incomparables vertus de la pierre appelée offiace, c'est que celui qui la portait « n'avait pas grande colère ce jour-là. » Priam, mécontent des résistances qu'il trouve chez Anténor et chez Énée, veut les faire tuer sans autre forme de procès et sans nul scrupule; ainsi fera, encore un siècle et demi plus tard, le roi Jean le *Bon*. Et comme les chefs troyens se gardent et déjouent les projets du roi, celui-ci a, non des remords, mais seulement des regrets de n'avoir pas réussi.

On retrouve dans le poème la croyance barbare que les enfants doivent payer pour leurs parents. Calchas, traître à son pays, a laissé sa fille à Troie. « Si ce n'est, dit l'auteur, que la jeune fille est sage et preuse, courtoise et belle, pour son père elle serait brûlée et démembrée. »

Et cependant, le poète signale chez quelques-uns de ses héros des goûts délicats et relevés. Quelques-uns chantent des lais bretons. Ajax, Anténor, Neptolémus sont passionnés pour la musique ; on voit que le poète s'adresse à un auditoire déjà cultivé.

Mais c'est surtout à propos des femmes que se montre la rudesse originelle. Il est des violences, il est vrai, contre lesquelles le poète semble se révolter. Il ne peut se résoudre à voir des princesses et des « gentiles femmes » réduites en esclavage; et sur ce point, donnant un violent démenti à l'histoire, il change bravement la fin du récit, « laissant à leur vouloir de l'aller ou du demeurer, par la commune décision de toute l'armée grecque. » Déjà, lors du retour de Pâris, non-seulement on rendait aux femmes qui avaient suivi Hélène leur liberté; mais on l'accordait même à leurs maris pour l'amour d'elles. Mais, à côté de cette

dans *Audigier*, cette triste et immonde parodie de la chevalerie, Graimberge victorieuse dit : « On ne doit pas tuer son prisonnier. »

courtoisie, quelle brutalité dans les mœurs, par exemple dans la peinture des amours de Médée et de Jason (1). Comme leur âpreté se montre mieux encore dans une dernière scène entre Hector et Andromaque! On y peut voir aussi comme chez les hommes de ce temps l'héroïsme même tourne aisément à la férocité. Je m'arrêterai d'autant plus volontiers à ce récit que c'est un des rares passages où une comparaison directe avec Homère est possible. Nous ne l'essaierons pas, bien entendu, au point de vue littéraire, mais seulement sous le rapport des mœurs. Tout le monde connaît l'admirable scène des *Adieux* dans le VI[e] livre de l'*Iliade*, et les inutiles efforts de Priam et d'Hécube au livre XXII pour retenir leur fils; ce sont ces deux passages que le faux Darès a combinés et que Benoît va traduire à la façon du moyen-âge. Il nous montrera Andromaque qui, épouvantée par un songe, supplie son mari de ne pas aller au combat ce jour-là, et qui, repoussée par lui, va se jeter aux pieds de Priam, qui défend à son fils de sortir de la ville. Mais que nous sommes tout de suite transportés loin du poème antique, qu'il nous sera difficile de reconnaître là les deux personnages! La scène héroïquement attendrissante que nous savons a fait place à un spectacle révoltant. Irrité de l'insistance de sa femme, « le doux, le preux » Hector la traite avec la plus atroce brutalité; il l'injurie, il semble prêt à la frapper; on dirait un sauvage en démence. Et la scène, de l'autre côté, n'est pas moins grossière. A la touchante Andromaque de l'*Iliade* a succédé une femme de la dernière classe du peuple, à la douleur violente, effrénée, horrible, toute physique. Elle cache les armes de son mari, et quand on les lui a rendues, elle tombe à plusieurs reprises sur le pavé; elle supplie, elle crie, elle va chercher main-forte, elle ameute ses belles-sœurs et toutes les femmes de la famille. Et voyez en quelles insultes se traduit la colère d'Hector. « Je vois et sais bien et n'en doute plus; en vous il n'y a ni sens ni savoir... n'en parlez plus, sachez-le bien, pour vous, je n'en céderais rien... Il en fut si enragé et si hors de lui que peu s'en fallut qu'il n'outrageât celle qui a fait cela. Elle perd à tout jamais lui et son amour pour avoir dit et découvert cela. Pour sa défense,

(1) L'auteur, dans la première entrevue des deux personnages, nous donne une singulière preuve du *savoir vivre* de Jason. V. *Rom.*, v. 1575 : « ne fu mie vilains, etc. »

pour sa menace, il ne sera jour qu'il ne la déteste, et *peu s'en faut qu'il ne la frappe* (1). » Et un peu plus loin, on lit encore : « Tant il est irrité qu'il ne sait que faire ; il hait et menace Andromaque. » Nous voilà loin du poétique mensonge de la galanterie chevaleresque, loin même de ce passage de Benoît, où il peignait les galants empressements de Diomède auprès de Briséida et où il célébrait la puissance de l'amour. Le contraste a dû se trouver trop souvent dans la réalité, et les brutalités pour l'épouse être la contre-partie de l'adoration poétique de la maîtresse (2).

La douleur d'Andromaque, ses efforts pour retenir son mari, sont peints avec la même frénésie : « De ses deux poings elle frappe de grands « coups, demenant deuil étrange et sauvage martyre ; elle s'arrache les « cheveux ; elle semble bien femme égarée. Tout échevelée et l'esprit « perdu », tout en pleurs, elle court prendre son fils Asternantes. Ce n'est pas, comme dans Homère, une servante qui le porte sur son sein. « Entre ses bras le charge et prend, dit le poète. » On dirait d'une lionne emportant aux dents un de ses petits. Et avec lui elle se jette aux pieds de son mari, le suppliant de prendre pitié de son fils, l'appelant « cœur cruel, loup enragé, qui n'a pas pitié de son enfant (3) » ; et elle tombe à terre évanouie. Ses supplications n'ont point touché Hector ; la pensée de son fils n'a pu l'attendrir, il ne le regarde même pas ; on lui amène son cheval ; il est prêt à sauter en selle, quand Andromaque, revenue à elle-même, s'élance hors du palais gémissante et « poussant « de si grands cris que bien loin en va le bruit, qu'il n'est personne à « Troie qui ne l'entende et que tout le monde en verse de chaudes « larmes. » Se tordant les mains, elle vient tout droit au roi Priam ; sa douleur est telle qu'elle ne peut trouver une parole, et quand enfin elle peut parler, son début répond à tout le reste : « Diva, fait-elle, es-tu hors de sens, « ies tu desvez ? »

Les sentiments naturels ont été impuissants ; ils ne peuvent rien sur ces rudes âmes ; c'est le devoir féodal tout seul, c'est l'autorité féodale

(1) V. tout le passage, *Roman de Troie*, v. 15251-15458, 15332.

(2) C'est la traduction tristement réaliste que fait par avance le moyen-âge des plaintes de Stratonice dans Polyeucte : « Mais après l'hyménée, ils sont rois à leur tour. »

(3) V. 15382.

qui peut en avoir raison. Andromaque le sait bien ; c'est à cette autorité qu'elle fait appel. « Va, sire, dit-elle, va tôt et le retiens. Je lui ai « apporté son fils à ses pieds ; de sa mère il a été prié, de Polyxéna et « d'Hélène : ç'a été parole vaine, il ne veut nul écouter. Va tôt, sire, « et retiens-le-moi. Il m'a aujourd'hui moult outragée et blâmée. » Elle ne peut en dire plus ; mais une fois encore, devant le roi, elle s'est pâmée sur le pavé. Et notons qu'ici ce n'est pas une vaine redite ; ce n'est pas stérilité d'imagination chez le narrateur. Chez ces personnages, en qui le physique domine, tout se traduit en mouvements physiques. A ces passions excessives la nature ne peut résister ; à chaque instant, elle faiblit, pour se relever bientôt plus violente. La passion se traduit en convulsions et en défaillances. Épuisée par ce dernier effort, Andromaque succombe enfin ; elle reste étendue à terre privée de sentiment, et tout à l'heure, quand Hector s'éloignera, elle ne le saura même pas.

Ces sauvages éclats d'une douleur toute physique naturellement se montrent bien plus encore chez les hommes. Hector, la merveille de chevalerie, est hideux à voir dans le récit de Benoît, quand la colère le transporte. Priam, sous le coup des terreurs d'Andromaque, est resté un instant sombre et pensif ; les larmes inondent son visage ; enfin il est monté à cheval à grand'peine, il s'éloigne dolent et irrité pour rejoindre Hector. Il atteint dans la rue son fils, « qui tout de douleur tressue. Les plaintes des femmes, leurs efforts pour l'empêcher d'aller chercher les Grecs, l'ont rendu furieux. Sous son heaume de Pavie, il a le visage enflammé et rouge, comme s'il avait pleuré. Les yeux lui sont enflés. Je veux vous en dire vérité ; il les a plus vermeils qu'un charbon. Férocité de léopard ou de lion près de la sienne ne monte à rien. Nul ne l'oserait regarder en face, tant son regard est cruel et farouche. » Priam enfin, mêlant les supplications et l'autorité, le force à retourner en arrière, mais sans qu'il veuille se désarmer. Il n'ose désobéir à son père et à son roi, et il ne sait comment demeurer ; il craint d'en être à jamais déshonoré. A chaque fois qu'un des siens rentre blessé, il veut s'élancer ; le roi le retient à grand'peine. Enfin, il voit les Troyens repoussés jusque dans leurs murs, et les Grecs qui les y poursuivent. Il n'y peut plus tenir. « Le sang lui est monté au visage et le cœur lui « gonfle au ventre « et li cueurs au ventre engroissiez. » Ses yeux se

« troublent ; il est si furieux, si hors de lui que nul ne l'ose approcher : « il se précipite enfin par les rues de la ville. »

Voilà la scène dans toute sa crudité. On aurait peine même à en comprendre la conception chez le poète, si l'on ne se rappelait ces incroyables violences que l'histoire nous a racontées de Henri II. Quelle grossière vérité, brutale et matérielle ! Quels effroyables éclats ! Quelle férocité en dépit du christianisme ! Où est l'âme en tout cela ? Il ne reste que la matière humaine qui fermente, que la bête féroce déchaînée. Comme à côté de cela éclate plus belle encore la beauté sereine de l'art grec !

Auprès de cette sauvagerie, et comme pour prouver à certains panégyristes du passé que la rudesse de mœurs n'a pas pour compagne nécessaire la droiture, nous trouvons les traces d'une moralité encore peu éclairée ; nous voyons de ces adresses barbares, cette habileté grossière à mettre de son côté une apparence de bon droit, une sorte d'honnêteté judaïque qui n'est qu'une perfidie de plus, l'honnêteté de Shylock voyant dans une convention la lettre, non l'esprit, parfaitement tranquille quand il a la lettre pour lui. Ainsi faisaient les Romains exécutant un traité avec Carthage, coupant les navires par la moitié « dimidias naves. » On prend ses sûretés avec le texte de la loi. « Je m'en suis bien à mon droit mis », dit Priam ; et les Grecs en font autant de leur côté. La conscience des gens paraît toute rassurée quand ils sont fidèles à la lettre du serment prêté ; mais ils ont soin qu'il ne les engage à rien. C'est ainsi que les Grecs font tomber Priam dans un piége abominable. De même aussi, ils prennent toutes leurs précautions naïvement machiavéliques pour pouvoir faire périr Hélène, sans qu'on puisse les accuser strictement de trahison. Ils décident pour cela qu'ils ne la recevront pas avant la prise de Troie ; « car, s'ils l'avaient reçue, ce serait mal après cela de la livrer à la « mort, et ils veulent qu'elle soit condamnée. »

On semble indulgent pour l'assassinat. Il y en a ici comme une jurisprudence ; on a le droit de frapper son ennemi même par surprise, à condition de poursuivre une juste vengeance et de garder une certaine loyauté. C'est la loi de la vendetta corse ; la guerre est déclarée : gardez-vous, je me garde. L'auteur ne blâme pas Pyrrhus quand il assassine ses cousins ; mais il le condamne « péché a fait, je crois » quand il tue

Cyniras, un de leurs chevaliers, parce qu'il l'avait appelé à lui (V. *Rom.*, v. 29195). La vengeance semble avoir aux yeux de ces hommes une légitimité qui prime et étouffe le sentiment cependant si vivace en eux de la loyauté. Hécube veut se venger d'Achille qui, au mépris de sa parole, a repris les armes et tué Troïlus ; elle le fera tuer en trahison ; le mot ne l'effraie pas, et le poète ne cherche pas à le voiler, et il ajoute : « nul homme ne s'en doit émerveiller, ni le tourner à grand mal ni à blâme. » Il est vrai que Pâris, à qui elle s'adresse, gémit d'avoir à remplir une pareille mission ; mais il n'ose désobéir à sa mère, et il finit par céder (v. 21895-21910).

Si le christianisme n'a pas mieux pénétré l'âme de ces personnages qui ont posé devant Benoît, il n'a pas même conquis absolument leurs respects. Un discours de Troïlus nous offre un curieux exemple de ce contraste singulier qu'a présenté parfois le moyen-âge, unissant à une soumission profonde pour l'église le dédain et la haine pour le clergé. Troïlus, dans le conseil de Priam, combat violemment l'opinion d'Hélénus. Il ne comprend pas que des chevaliers prennent avis d'un prêtre. Ses paroles rappellent tout-à-fait les violences de langage bien connues de Pierre Mauclerc, le comte de Bretagne. C'est ainsi que devait penser et parler souvent cette chevalerie toute pleine encore d'instincts germaniques, ne respirant que batailles, impatiente de la tutelle de l'église, méprisant d'instinct ces fils de serfs qui prétendaient lui commander au nom de Dieu, ou ceux de ses pairs qui avaient quitté les armes pour lesquelles ils étaient nés, et les renvoyant à l'ombre de l'autel, pour les rappeler quand une blessure mortelle ou une grande douleur rendait à l'église le chevalier meurtri et vaincu. « Provoires, dit le frère d'Hector, provoires sont toujours couards ; peu de chose suffit à les épouvanter. Celui-ci n'est point à écouter..... Il ne devrait parler entre chevaliers ; mais qu'il aille prier en ses moustiers et qu'il veille à être gros et gras. Nos vies ne s'accordent pas ; qu'il pense bien à se donner ses aises (aaisier son corps), car il n'a autre chose à faire. Pour nous, peine et travail pour prix conquérir devons aimer plus qu'autre avoir. Allons, allons, francs chevaliers, pourquoi vous vois-je ainsi vous étonner pour la parole d'un prêtre qui ici nous fait accroire mensonge. Trop fou est celui qui croit et accepte qu'il sache ce qui est à advenir d'ici en trois ans. Je n'en

crois rien ; c'est couardise qui le lui fait dire » (v. 3976 4004). Et tous les chevaliers applaudissent ; « il a très-bien dit », répètent-ils tous.

En tout ceci, la moralité des personnages de Benoît n'est guère supérieure à celle des héros qu'il croit représenter. Cependant, il y a un point où l'on sent des disciples du christianisme. Tout âpres et entiers qu'ils sont, ils professent volontiers l'humilité. Agamemnon, après les premiers engagements, propose dans le conseil des Grecs d'envoyer des ambassadeurs à Priam. Il commence son discours par une longue sortie contre l'orgueil. On sait combien le christianisme le déteste : c'est le péché des maudits, le sceau de la réprobation. « Molt doit on haïr orgueil : » on dirait un sermon.

Il est un dernier trait de mœurs que je veux relever. On s'est plu à montrer, de notre temps, que les héros du théâtre grec étaient bien plus humains, bien moins *héros* que ceux de la tragédie française au XVIIe siècle. On en pourrait dire autant des personnages de ce poème. Ils n'ont certainement rien de commun avec les types créés par Corneille. Ils ne font pas profession d'être de bronze, et la nature chez eux parle en toute liberté. Ils sont d'une naïveté parfaite, ne tenant pas à pousser de beaux sentiments et ne se piquant pas d'héroïsme. Différents en cela des héros de la *Table-Ronde* et de ceux du XVIIe siècle, ils ne courent pas après le danger. Les plus vaillants ne craignent pas de dire qu'ils le voient ; ils confesseront même ingénument, comme Tydeus dans le *Roman de Thèbes*, « qu'ils aimeraient autant être ailleurs », ce qui ne les empêchera pas de faire héroïquement leur devoir. C'est ainsi que le moyen-âge entend le courage, et l'histoire en ce point donne tout-à-fait raison aux romans renouvelés de l'antiquité et à la *Geste ;* Joinville, en pareille circonstance, sent et se comporte comme Tydeus ou Guillaume d'Orange. De même ici, Ulysse et Diomède n'hésitent pas à avouer que la tâche qui leur est confiée leur paraît rude, et tous deux « voudraient bien la paix. » Calchas est plus naïf encore, n'étant pas tenu d'être courageux par état ; pressé par sa fille, qui lui reproche d'avoir abandonné son pays, il assure qu'il n'a pu résister à l'ordre des dieux, qu'il ressent un chagrin profond de sa désertion ; mais, après tout, il pense qu'il vaut mieux se sauver ailleurs que mourir dans sa ville avec les Troyens ; et puisqu'il a retrouvé sa fille, il ne voit aucune raison de se chagriner. Le discours

d'Achille, lorsqu'il conseille aux Grecs d'abandonner le siége, en rappelant ce qu'il leur a déjà coûté, offre le même caractère ; le XVII[e] siècle eût refusé d'y reconnaître un héros. Disons tout de suite que d'autres à côté de lui soutiennent dignement ce rôle, que Thoas, que Menestheus font entendre de nobles paroles.

J'ajouterai que les héros de Benoît me paraissent en un point supérieurs à ceux de la *Geste ;* en même temps qu'ils sont moins épiques, ils ont plus d'initiative personnelle. Dans la *Chanson de Geste,* trop souvent les personnages ne semblent pas trouver en eux-mêmes le mobile de leurs actions. Leur courage n'est pas cette flamme intérieure toujours allumée ; ils sont tout prêts à faiblir. Il leur faut un secours étranger, le miracle, l'intervention d'un messager divin, la présence d'un ange. Dans la *Chanson d'Antioche,* il faut, pour les pousser au rempart, les instances de l'infidèle qui trahit sa patrie. Dans *Fierabras*, les barons assiégés commencent à perdre courage ; il faut pour les ranimer le secours de reliques dont la vue foudroie mille Sarrasins. Dans Benoît de Sainte-More, ils n'ont pas ces faiblesses ; ils se décident d'eux-mêmes ; le poème reste plus humain, et par là même il accuse une culture et une civilisation plus avancées.

Voilà comment, dans la peinture des mœurs, le moyen-âge, tout en gardant les noms antiques, a transformé les choses de l'antiquité. L'altération n'est pas moins saisissante quand il s'agit du caractère même des personnages auxquels le génie d'Homère avait donné des traits ineffaçables. Ainsi, Hector et Achille ont chez Benoît une physionomie toute nouvelle. Le trouvère prend ouvertement parti pour le premier, et l'on peut dire que le *Roman de Troie* est, à certains égards, la revanche d'Hector. C'est lui bien plutôt qu'Achille qui est ici le héros du poème, si l'on peut dire que l'auteur ait songé à chercher un héros. Il est évidemment plus favorable au troyen. Hector est pour lui l'idéal même du guerrier. « Des Troyens le plus hardi était sans mentir Hector le fils de « Priam, des Troyens voire du monde, de ceux qui furent, ni qui sont, « ni qui jamais doivent naître (1). La nature le fit le maître des bons ;

(1) Et cependant, par moments, fidèle à Darès, il diminue Hector sans le vouloir. Ainsi, ce n'est plus lui qui met le feu aux vaisseaux grecs ; ce sont, quand les Troyens ont perdu Hector, Deyphebus et Sarpedon, etc., qui parviennent à en brûler cinq cents.

« et elle voulut en lui montrer tout son savoir pour les perfections que « l'homme peut avoir, sauf qu'elle eût pu le faire plus beau. »

Il est à noter, en effet, que Benoît, si enthousiaste d'Hector, lui a donné quelques défauts physiques. « Il bégayait un peu, nous dit-il, et louchait quelque peu ; mais cela ne lui messéait pas. » Le poète se hâte d'ajouter que les qualités de son âme effaçaient ces imperfections. Dans cette image, au milieu des redondances ordinaires, il y a vraiment de beaux traits. « On n'aurait su, dit-il, imaginer quelqu'un de meilleur. Il surpassait tout homme en valeur. Il avait des cheveux blonds frisés, les épaules larges, le corps bien fait, les membres bien fournis, et ils n'étaient pas tendres. Car depuis que Troie fut venue aux grandes épreuves, jamais il ne se tint à l'écart. Il portait les armes nuit et jour, et jamais n'aima le repos ni l'oisiveté. Jamais dans le monde entier on ne vit si dur à la fatigue des armes ni si sûr. Rien ne manquait à sa largesse ; car si le monde avait été à lui tout entier, il l'eût volontiers donné aux bonnes gens. Il n'eût voulu retenir ni or ni argent, ni bon destrier, ni palefroi, ni riche atour, ni belle parure. *Il gardait pour lui sa vaillance et le franc cœur* qui l'engageait chaque jour à largement donner. Il n'avait pas plus d'égal en libéralité qu'il n'en avait en vaillance. Ainsi parfaite était sa prouesse. Sa courtoisie fut telle et si achevée que ceux de Troie et les Grecs à côté de lui n'étaient que droits vilains. En grand sens et en parfaite mesure, il surpassait toute créature. Car ni pour joie ni pour grande colère il ne fut conduit jusqu'à faire le moindre tort. Jamais on ne trouvera homme qui le vaille. Il était brun chevalier de visage ; il eut le cœur franc et doux et sage. Il était de si riche cœur que pour aucune occasion il n'eût voulu dire parole laide ni vilaine. Jamais on ne vit homme qui tant se peinât à porter les armes et à souffrir, ni à offrir du sien à tous. Jamais on ne vit homme meilleur. Il aimait ardemment la gloire et l'honneur. Jamais homme de mère né ne fut en aucune ville tant aimé. Car tous ceux de Troie l'aimaient, petits et grands (V. *Rom.*, v. 5293-5360). » Et ailleurs, parlant de Troïlus, il ajoute encore à cet éloge en disant qu'Hector fut droit « empereur et droit seigneur de tous ceux qui ont porté armure ; « Daires nous est garant qu'il fut fleur de chevalerie. »

Ce portrait d'Hector mérite qu'on s'y arrête. Car on peut, à ce propos, signaler une différence esthétique essentielle entre l'antiquité et le moyen-

âge, une grande différence dans l'art des deux époques. En comparant l'ancienne et la nouvelle *Iliade*, nous voyons que nous avons affaire à des races toutes différentes.

Chez le peuple grec, adorateur de la beauté, l'idée du personnage épique ne se sépare pas de celle d'une beauté supérieure. Que le poète le dise ou non, nous-mêmes, dès que nous pénétrons dans l'épopée homérique, nous revêtons instinctivement chacun des personnages de la forme la plus achevée ; chacun d'eux, suivant son âge et sa situation, devient le représentant le plus parfait du genre de beauté qui lui convient. Achille se présente à nous avec toutes les perfections juvéniles ; Agamemnon a la beauté majestueuse, la plénitude et la dignité de l'âge mûr ; Nestor est l'image de la plus belle vieillesse. Homère n'a pas craint de mettre en un coin du tableau la figure grimaçante de Thersite ; mais ce n'est qu'une exception. En lisant l'*Iliade*, nous nous plaisons à imaginer quelque beau bas-relief de Phidias tout à coup animé, et en prêtant la vie aux créations les plus parfaites de la statuaire grecque, nous nous croyons sûrs de ne pas donner au poète plus de style qu'il n'en avait. Nous savons que c'est ainsi que les Grecs comprenaient leur poète, que chez eux la statuaire a procédé de l'épopée, que Phidias s'inspirait d'Homère.

L'auteur de la nouvelle *Iliade* comprend autrement la beauté. Ce qu'il loue sous ce nom de beauté, c'est avant tout la force, avec la santé et la belle humeur qui l'accompagnent d'ordinaire. C'est une beauté vraiment virile, solide, grande, un peu massive, colorée par un sang jeune et abondant, suffisant à tous les travaux de cette rude vie de combats et d'exercices violents en plein air et au grand soleil. Sans doute, il ne faut pas demander au poète qui peint les rudes prouesses de la vie chevaleresque de concevoir la beauté comme l'a pu faire le XVIII[e] ou le XIX[e] siècle, vivant de la vie la plus artificielle au milieu de toutes les recherches du luxe et de la civilisation la plus raffinée ; il n'y faut pas chercher cette beauté mélancolique du roman moderne qui est toute dans l'expression et où la mode et la convention ont tant de part. Il fallait d'autres hommes pour se mouvoir à l'aise sous les lourdes armures. Mais le type qu'il présente ne diffère pas moins de la beauté selon l'art grec, qui, plus près de la nature, ignorant les grâces de la gracilité et de l'étiolement, offre, il est

vrai, le plus complet développement de toutes les perfections physiques, mais qui, tout en étant bien portante et bien vivante, est encore autre chose. Homère ne négligeait pas de donner la force à ses héros. Achille lance des rochers que douze hommes des âges suivants ne sauraient soulever. Mais cette vigueur n'est qu'un des éléments de sa supériorité physique, et au plus complet épanouissement de la matière le poète unit toujours une suprême élégance. Ici ceux des personnages dont le poète exalte la beauté sont en général « grands et gros et longs. » Ajax est « beau et espallu (aux larges épaules), et gros et carré de poitrine, de bras et de côtés, et fort et dur »; Agamemnon « membru à grand merveille »; Patrocle « long et grand »; Diomède « est fort et gros et carré et grand d'autant »; Nestor « grand et gros et large »; Palamèdes « grand et élancé, haut, long, blond et beau et droit. » Pelidri est grand aussi. C'est avec une évidente complaisance qu'il dit de quelques-uns de ses personnages qu'ils semblaient mieux géants qu'autres gens. Seul, Ulysse, dont un caprice du poète a fait le plus beau des Grecs, « n'était ni grand ni trop petit. » De même chez les Troyens, Priam est « long et grand », Hector « beau et parcréu (bien venu) et grand. » Nous verrons tout à l'heure, peint à peu près des mêmes traits, Troïlus qu'on nous donne comme beau à merveille (1).

Mais cette beauté toute franche et naïve et quelque peu massive et rustique, le poète ne tient pas même à la donner à tous ses héros. Il n'a pas cette préoccupation de la noblesse et ce respect des majestés que l'on aura quelques siècles plus tard. Il ne semble pas convaincu qu'un roi est nécessairement le plus beau des hommes, et sans souci de la dignité royale, il a peint hardiment quelques-uns de ses princes en toute laideur. Dans le désir qu'il a de leur donner une physionomie individuelle, quelques-uns de ses portraits tournent tout-à-fait à la caricature. Neptolémus, ce prince si secourable aux poètes, « était grand et long, gros par le ventre comme un billot... il avait les yeux gros et ronds. » Podalire n'est pas représenté sous des couleurs plus avantageuses : « il était si gros qu'il ne pouvait aller un pas. » Machaon « était un mer-

(1) A propos de ces yeux *verz* ou *vairs* qu'on retrouve si souvent dans la poésie du moyen-âge, on est tenté de chercher les yeux vairs (tachetés) de l'épervier; il est à remarquer que Darès donnait déjà à Patrocle des yeux *verds*, « viridibus et magnis. » On retrouvera les yeux *vers* dans J. Le Maire de Belges.

veilleux roi ; mais il n'était mie courtois : il avait le corps tout rond et peu de cheveux parmi le front (1). » C'est à Darès que Benoît emprunte les premiers traits. Darès avait dit « Podalirium crassum, Merionem rufum, mediocri statura, corpore rotundo » ; mais le trouvère s'est approprié les détails en les amplifiant et leur donnant une réalité qui semble due à des souvenirs individuels ; les auditeurs devaient reconnaître les originaux.

On voit que l'auteur en tout cela est médiocrement préoccupé de la beauté ; c'est que, de par la constitution de la société féodale, et de par l'éducation chrétienne, il est des choses qu'on fait alors passer avant elle. Le héros féodal qui se livre sous l'armure et la visière baissée à l'admiration de la foule doit avant tout être fort et vaillant et avoir une fière tournure. Ce sont là les mérites que relevait d'abord la *Chanson de Geste* chez ceux pour qui se passionnaient ses héroïnes. Joignez à cela que le sentiment chrétien, par une sorte d'instinctive réaction contre le paganisme adorateur de la forme, et pour mieux mettre en relief la beauté de l'âme, fait bon marché de la beauté du corps. Aussi, est-il à remarquer que le moyen-âge, plus spiritualiste qu'artiste, a donné aux hommes les plus grands par l'intelligence, quelques imperfections physiques. Si l'Hector de Benoît de Sainte-More louche et bégaie, Virgile, dans l'*Image du Monde,* nous est peint comme étant de petite stature et ayant le dos « tort un peu par nature. » On sait comment du sage Ésope on a fait un nain difforme. A une certaine date, on s'est même plu à peindre le Christ laid. Si la statuaire du XII[e] siècle est arrivée à des idées plus saines et a peuplé la façade de nos cathédrales de nobles figures qui en complètent bien l'incom-

(1) Nous complétons ici les portraits. — Neptolémus était vertueux à merveille, et ingénieux et plein de ressources. Il avait belle prestance et belle figure. Il n'avait robe si précieuse, si un conteur la lui demandait, qu'il ne la lui donnât tout de suite..... Il avait la chevelure noire. Il s'entendait à parler dans es assemblées et savait beaucoup de *lais*, il honorait fort clercs et laïques. — Podalire était de grande noblesse, mais jamais il n'aima la joie. En vain, chercherait-on par la terre entière pour trouver aussi orgueilleux que lui. Il était tout-à-fait vaillant et preux, mais triste aussi et dolent. — Machaon menaçait richement et était rude à toute gent. Il n'était ni trop grand, ni trop petit ; mais il se laissait aller à dormir malgré lui. — Benoît, du reste, en sait bien plus qu'Homère sur tous ces points, et il entre en de bien plus longs détails. Il nous apprend que dame Hélène avait entre les deux sourcils bien déliés et bien dessinés un seing ou grain de beauté qui lui avenait à merveille, que les sourcils de la belle Briséida se rejoignaient, que Cassandre avait des taches de rousseur, etc.

parable beauté, la laideur garde cependant encore trop de place dans cet art. Le dernier mot de l'art cependant doit être

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus,

les belles formes mises au service des belles idées et leur servant d'enveloppe. Mais c'est là le fait d'un art plus savant, et d'un spiritualisme plus réfléchi et assez sûr de sa puissance pour être convaincu qu'en offrant à la foule de belles images, elle ne s'arrêtera pas à regarder pour elles-mêmes et pour elles seules la beauté de la forme et la grâce des traits, mais qu'elle se plaira surtout à contempler le rayonnement d'une belle âme. L'art du moyen-âge semble se défier de lui-même, se défier surtout de son public. Il semble craindre que la beauté morale ne frappe pas assez à travers la beauté physique; et il supprime celle-ci pour laisser éclater celle-là; ajoutons ici qu'il est avant tout réaliste. Mais il est temps de revenir à Hector.

Dans toute la suite du poème, l'auteur justifie l'idée magnifique qu'il a donnée de lui. C'est à lui que sont réservés les grands exploits. Il renouvelle les prouesses de Godefroy de Bouillon et ce coup fameux qui a eu un tel retentissement dans les histoires des Croisades. Il sépare Xantipus en deux moitiés, il tue de même Prothénor: « il tranche « à Scédius le bras droit et le côté jusqu'au nombril; plus de mille « furent témoins de cet exploit. Il n'est chevalier au monde qui pût « se mesurer contre lui corps à corps sans qu'il lui fallût mourir. »

Lui-même résiste à tous les assauts; en vain, il est frappé de tous les côtés; « il n'en meut, ni ne chancelle », nous dit le poète. Il inspire aux siens une telle confiance que son père lui-même n'hésite pas un instant à le risquer.

Ce n'est pas cependant qu'il ne porte les traces de ses exploits. « A lui paraît bien quel est le jeu. Son visage est tout meurtri des « marques qu'y ont laissées les mailles du haubert; il a les épaules « enflées, et la chair bleue en plusieurs endroits des grands coups des « épées. Le hoqueton de drap de Sarragosse qu'il porte aujourd'hui pour « la première fois est tout déchiré et sans couleur, tout souillé et tout « couvert de sang glacé et de sueur. »

Aussi, voyez quelle adoration lui témoignent les Troyens, avec quelle ivresse il est accueilli par eux. « La ville tout entière vient au-devant « de lui. Il n'est personne qui ne pleure de joie quand ils le voient « entrer. Il ne demeure ni dame, ni pucelle, ni bourgeoise, ni « demoiselle qui ne vienne le contempler; on en voit bien mille « pleurer. La plupart s'écrient à haute voix : Voici de tous les vaillants « la fleur, le souverain et le plus preux. C'est lui qui nous vengera « tous des torts et des outrages qu'ils nous ont faits. Que le Seigneur « qui fit le monde le défende de tout accident, autant comme nous en « avons besoin. » Et ce cortége ne cesse de le suivre jusqu'au palais.

Sa puissance éclate mieux encore dans la terreur qu'il inspire à ses ennemis. « Ils le craignent plus que la mort, nous dit le poète. » Voyez encore quel hommage à sa force dans les paroles de haine que prononce contre lui Agamemnon. Il rappelle tous les désastres qu'il a causés aux Grecs, tous les chefs puissants qu'il leur a tués. Il assure que, si l'on pouvait se défaire de lui, les Troyens ne tiendraient pas un seul jour. « Il « est leur seul espoir, leur défense, leur château, leur appui, etc. Ils « ne font rien, sinon par lui, aux plus couards il donne osement. »

Les Grecs mêmes, auxquels il a fait tant de mal, ne peuvent s'empêcher de l'admirer. Lorsqu'à la faveur d'une trève Hector est venu à un entretien avec Achille, les Grecs se pressent à l'envi autour de lui pour le contempler à loisir, parce qu'ils ne l'avaient jamais vu, si ce n'est en tournoi : « Hector fut fort regardé et par les Grecs fortement loué ; ils se le montrent au doigt l'un à l'autre. » Et le poète ajoute que les plus prisés d'entre eux, de tout un mois, ne pourraient se rassasier ni se lasser de le regarder.

Benoît l'a introduit dans son œuvre d'une assez vaillante et fière manière. Les Grecs ont débarqué. Après avoir essayé vaillamment de les repousser, les Troyens ont dû céder. Déjà ils ont perdu tout espoir de réparer leurs pertes, quand « Hector arrive, piquant des deux, sur un « cheval bai d'Espagne. Parmi la presse, il pousse son cheval et s'élance. « Il rencontre Protésilas, le chef des assaillants ; du premier coup, il « traverse son écu, son haubert, et le renverse mort sur place, le cœur « traversé. Désormais, ceux-là peuvent songer à eux qui ne lui feront « pas passage et qui l'attendront de pied ferme. Hector ne cesse ni ne

« repose, il frappe et immole; en son poing tient l'épée nue, il en a « frappé maint coup. En peu de temps, les Grecs ont appris à le con- « naître. Ils reconnaîtront ses couleurs et le tranchant fer de sa lance. « Ils le redoutent à ce point que nul ne tient devant lui (v. 7476-7510). »

C'est ainsi qu'on le retrouve en chaque bataille abattant tout, fendant partout la presse, s'ouvrant une large voie. Là où il est, les Grecs sont battus et fuient; dès qu'il disparaît, ils reprennent l'avantage; les Troyens cèdent à leur tour. Benoît a peint cela d'une façon vraiment poétique dans ce récit de la dernière bataille d'Hector. Retenu par son père, il a vu la fuite des siens, il a vu rentrer ses amis blessés, il entend les cris de désespoir qui s'élèvent de toutes parts, et les supplications des Troyens qui n'espèrent qu'en lui. Son cœur éclate; furieux, hors de lui, il s'élance sur son cheval de guerre. Aussitôt quel changement, quel retour de fortune, quel coup de théâtre! « A sa vue, la joie est « rentrée dans tous les cœurs. Le peuple se précipite ravi, pleurant et « criant; plus de mille l'ont adoré. Ils lui disent tous à l'envi que les « Grecs ont bien vu qu'il n'était pas à la bataille, qu'ils y ont fait à leur « volonté..... mais maintenant ils vont payer jusqu'au plus petit. »

Hector arrive à la bataille. La presse est si grande des tués, des blessés et des fuyards qu'il a peine à sortir; mais enfin il s'est frayé une voie. Les Grecs ne tarderont pas à s'apercevoir de sa venue; on le sent à un certain frémissement qui se communique à toute la bataille. Toute la scène, dans le trouvère, est pleine de grandeur, de mouvement et d'éclat. Dès l'abord, le héros leur jette mort Eurypilus, sire et duc d'Orchomène; il mutile Assidus, un comte d'un merveilleux courage; les cris de guerre éclatent; les cors, les trompes, les olifants sonnent; les murailles en retentissent, tous les combattants en frémissent. Bien fut Hector reconnu!

Dès qu'ils l'ont aperçu, les ennemis quittent la ville à grands pas. Il dégage Polidamas que les Grecs entraînaient; il les a, en un instant, rejetés dans la plaine. Il tue Loètetes de sa lance, qu'il lui passe au travers du corps. « Le sort de la bataille est changé; c'est par Hector le « bon vassal; il blesse, il tue, il massacre tout. Jamais on ne vit sem- « blable rencontre, tel choc, tel carnage; par cent mille ils s'entretuent. « Par la cité retentissent et cors et cris; par les tentes également. Tous

« croient que la terre fond sous leurs pieds. Tout le champ est jonché « de morts. » Hector a frappé encore Politènes, chevalier merveilleux, promis à une sœur d'Achille, et qui portait la plus riche armure toute resplendissante d'or et de pierres précieuses ; il va le dépouiller quand Achille l'en empêche ; les voilà enfin en présence. « Ils se heurtent et « s'escriment rudement et sans merci ; ils se portent maints coups. Les « heaumes retentissent, les courroies se rompent ; ils ont les bras tout « fatigués. » Enfin, Hector saisit un épieu et en frappe à deux poings son adversaire, si rudement que celui-ci est presque renversé ; ses hommes l'entraînent en toute hâte, blessé, souffrant, furieux, et le dérobent à la mort. C'est ainsi, en effet, que se passent toujours les rencontres entre Achille et Hector ; c'est au dernier que reste toujours l'avantage. Une première fois, ils se sont trouvés face à face et se sont jetés l'un sur l'autre. « Il n'y eut haubert qui ne faussât et aucun d'eux qui ne saignât » ; mais Achille a plié le premier ; il a été renversé du choc et y a perdu son cheval. Cependant les Grecs l'ont remonté, et il est revenu au combat plein de fureur ; mais, cette fois encore, Hector lui assène sur son casque trois coups d'épée qui lui font le visage sanglant, et la presse les sépare sans qu'Achille ait pu se venger. Une autre fois, il n'est sauvé que par l'intervention de Diomède. Hector ne pourra être vaincu par son adversaire que grâce à une surprise ; ce n'est pas tout-à-fait une trahison, mais c'est une déloyauté. « Hector a abattu un roi, il le veut prendre « et retenir ; il le tenait par la ventraille et l'entraînait hors de la presse, « il ne se couvrait plus de son écu. Quand Achille s'en aperçoit, le per- « fide (cuverz) il pousse droit vers lui son destrier. Le haubert doublier « ne peut résister au coup : le foie et le poumon se répandent sur l'arçon. « Il tomba à la renverse. « Hélas ! s'écrie le poète, attendri pour son « propre compte, hélas ! quelle pesante aventure ; combien elle est hor- « rible et dure, et quelle pesante destinée ! »

Aussitôt, parmi les Troyens, tout se disperse, toute résistance a cessé du même coup. Pas un seul ne songe à lui-même. « *Ce leur est beau « qu'on les tue ;* chacun fait peu de cas de sa vie. Ils jettent lances et « écus. *La mort d'Hector les a vaincus,* et si bien tués et si découragés, « ils sont si pleins d'angoisse et si désolés que la plupart sont tombés « sans vie au milieu de la plaine. Les Grecs les massacrent sans qu'ils

« résistent, sans qu'ils essaient de délivrer aucun des leurs... Les Grecs « en tuent, en blessent tant qu'ils veulent. »

Il y a vraiment en tout ceci de la verve, de l'accent et du sentiment poétique. Et l'auteur est si bien partisan d'Hector, il est si bien habitué à s'associer à tous les sentiments des Troyens qu'il prend un plaisir singulier à venger leur héros. Au milieu du découragement universel, il amène Memnon, qui s'élance sur Achille, qui lui porte de violents coups d'épée, le renverse de sa selle, et le poète le laisse tout sanglant, battu, meurtri, se pâmant de douleur.

En tout ceci, Achille est évidemment sacrifié au héros troyen. Du reste, l'exemple avait été donné à Benoît par *ses* auteurs. Dictys, tout favorable qu'il est aux Grecs, avait singulièrement rabaissé la victoire d'Achille. Il allait attendre timidement Hector dans une embuscade; il le surprenait au passage d'un fleuve lorsqu'il allait au-devant de Penthésilée, et le frappait ainsi sans grand danger (Dictys, liv. III, ch. XII). Le narrateur laissait entendre qu'on avait des doutes sur la loyauté d'Achille. Les Grecs, le voyant en conversation avec un messager troyen, soupçonnaient une trahison et l'épiaient. Darès ne prend pas, il est vrai, parti contre lui comme le fera bientôt Benoît. Son combat contre Hector est ici tout-à-fait loyal. « Hector l'a frappé à la cuisse ; Achille « blessé se mit à le poursuivre avec plus de fureur et ne s'arrêta pas qu'il « ne l'eût tué (V. Darès, ch. XXIV). » Cependant, il se joint à quelques-uns de ses exploits des circonstances qui en diminuent singulièrement la gloire. S'il vient à bout de Troïlus, c'est avec l'aide de ses soldats. « Il « exhorte les Myrmidons à se jeter hardiment sur lui. Le cheval de « Troïlus blessé tombe et le renverse, embarrassé dans les rênes. Achille « survient en toute hâte et le tue (V. Darès, ch. XXXIII). »

Darès, en outre, a perdu tout-à-fait le sens de l'épopée antique. Son héros n'est plus l'objet d'une faveur spéciale des dieux ; il n'est plus invulnérable. A chaque instant, nous lisons qu'Achille revient blessé du combat. Il est blessé par Hector, blessé par Memnon, blessé par Troïlus ; il reste de longs jours cloué sur un lit de douleur. Benoît s'empare de ces détails et les aggrave ; il se plaît à mettre en relief toutes ces mésaventures d'Achille.

Cependant, quand il n'est pas en face d'Hector, il le traite encore avec

honneur, et trace parfois de lui un assez fier portrait. Il nous le montre luttant seul vaillamment contre une foule. Énée, Troïlus et plus de cinquante chevaliers se sont jetés sur lui et l'assaillent de toutes parts. « Mais, nous dit le poète, ni sanglier, ni lion, ni léopard ne se défend « comme il fait. On ne saurait vous redire la moitié seulement de sa « prouesse : il tue les uns, il blesse les autres. Ils connurent bien ce « jour-là et son courage et sa valeur. Nul n'aurait pensé qu'un seul « homme pût avoir défense comme il eut. » Ses armes sont faussées en sept endroits, son écu est tout taillé en pièces, « ainsi que son heaume « à or vergé : par les lacs pendent les quartiers. Il n'a pas le corps « entier, le sang lui jaillit par mainte blessure ; il allait périr enfin « s'il n'était secouru. » Achille ailleurs dira, en parlant de lui-même : « Il n'y a pas une place en mon écu qui ne soit rompue et percée à « jour (1). » Il est toujours prêt à payer de sa personne. Quand Hector lui propose de vider en combat singulier la querelle des deux peuples, il accepte l'offre avec ardeur ; ce sont les Grecs qui s'y opposent. Le poète nous peint en une image vraiment antique la terreur qu'il inspire : « Les Troyens fuient épouvantés devant lui ; ils fuient de sa voie comme « le cerf devant les chiens : il n'en reste aucun en dehors des remparts « qui ne soit sûr de la mort. » Enfin, nous le voyons dans le conseil des Grecs écouté avec une attention profonde ; « car il était craint et « redouté, et tenu en haute estime. » Cependant, nous venons de voir comment, selon Benoît, il triomphe de ses plus redoutables adversaires ; et quand l'amour se sera emparé de lui, le poète nous le montrera tout prêt à trahir les Grecs pour satisfaire sa passion. Cette passion même, dont nous allons parler plus longuement tout à l'heure, est une altération dernière du caractère homérique. Dans toutes ces peintures, Achille ressemble aussi peu au héros de l'*Iliade* qu'au jeune et brillant héros de l'*Iphigénie* de Racine.

Un dernier hommage rendu par Benoît à Hector, après la désolation des Troyens, c'est la joie sans borne des Grecs en apprenant sa mort. « Ils ne prisent pas un denier les pertes énormes qu'ils ont faites,

(1) V. *Rom. de Troie*, v. 13060. « En mon escu n'a pas un dor », dit le poète. *Dor* est une sorte de mesure. V. Ducange, *Gloss.*, au mot *dornus*. Le mot se retrouve dans le *Roman de Troie*, au vers 28124, et dans la *Chronique des Ducs* au v. 23380.

« puisqu'ils sont délivrés de leur mortel ennemi. Ils sont convaincus qu'il « ne saurait plus leur arriver ni peur ni mal. »

On peut dire que c'est à Benoît qu'appartient l'honneur de cette espèce d'apothéose d'Hector. Dans Dictys, la transformation n'était pas encore commencée. Il fuyait devant Achille ; ce n'était pas lui, mais Sarpédon qui tuait Patrocle. Darès, tout troyen qu'il prétendait être, ne lui avait pas fait cette place exceptionnelle. Dans ses portraits, il ne lui avait donné que trois lignes à peine et ne l'avait pas détaché du reste de la galerie, comme l'a fait le vieux trouvère. Dans le roman latin, je ne ne trouve guère qu'un trait qui ait pu inspirer notre poète, c'est celui-ci : « unde Hector recedebat, ibi Trojani fugabantur ; » mais il ne ressort pas sur le fond du récit. Une page plus loin, Agamemnon excite les Grecs à s'attacher surtout à lui : « ut maxime Hectorem persequantur. » La liste des chefs tués par lui est la plus longue ; mais nulle part, le faux Darès ne travaille à le mettre en relief, à lui donner cette grandeur particulière que lui assigne Benoît. C'est probablement de la lecture de Virgile, au temps où il composait l'*Eneas*, qu'il aura rapporté cette impression première et cette direction d'idées. C'est dans le IIe livre de l'*Énéide* qu'il aura d'abord appris à s'attendrir sur lui. Comme le moyen-âge connaît bien mieux Virgile qu'Homère, les admirations devaient être ainsi renversées, et le vaincu de l'*Iliade* prendre la première place. Le sentiment patriotique aura fait le reste ; puisque les nations d'Occident prétendaient descendre des Troyens, le poète devait donner à ceux-ci le beau rôle, exalter leur héros et lui faire une triomphante défaite.

Benoît, du reste, ne s'est pas contenté de faire d'Hector le plus vaillant des guerriers. Il connaît et remplit tous les devoirs d'un bon chef ; il est attentif à veiller sur les siens, il accourt à temps pour les tirer du péril, et son humanité est égale à sa vaillance. Au retour de la bataille, avant même de se désarmer, son premier soin est « de monter et des- « cendre par les hôtels, pour reconforter les blessés et pour dire et « commander qu'on les fasse bien servir et qu'on ne leur refuse rien de « ce qui leur plaît ou leur est nécessaire » ; alors seulement il va descendre « au grand palais. » Nous l'avons vu, pour ménager des existences, proposer à Achille un combat singulier. Il n'est pas moins humain à l'égard de ses adversaires. Il prend le parti des prisonniers ; il vient en aide à Énée pour sauver Thoas.

Aussi le poète s'est-il plu à nous le montrer l'objet d'une tendresse et d'une vénération particulières de la part des femmes. Elles se pressent autour de lui ; elles sentent en lui une protection particulière. Et en récompense elles lui rendent un honneur exceptionnel. « Quand il descend au « grand palais, à l'épée recevoir et prendre il y eut assez de dames et de « pucelles, riches et preuses et sages et belles. Elles le désarment vo- « lontiers ; elles seules le font ; jamais sergent ni écuyer ne le touche. » Elles se pressent toutes autour du lit où il est étendu blessé » ; elles le « veillent la nuit et le jour, Hélène avec les autres ; c'est elle-même « qui panse ses plaies, Hélène au franc cœur, qui moult l'aime et honore « et sert. »

Hector a toutes les vertus. Ce guerrier vaillant est le plus calme et le plus modéré des hommes. Il n'est pas moins prudent ; lui qui va faire si bon marché de sa vie, et à qui la guerre doit apporter une telle gloire, il essaie de détourner Priam de provoquer les Grecs. Il voudrait se mesurer avec eux et venger l'insulte faite à Laomédon ; mais il sent et montre tout le danger et toute la témérité de l'entreprise ; il supplie ses concitoyens de ne point s'engager légèrement dans une affaire dont ils seront les victimes. En toute rencontre il donne de sages conseils ; et cependant, aussi modeste que sage, il est toujours prêt à sacrifier son opinion à celle de la majorité. Cette modestie se retrouve en toute occasion. Aux outrages, aux violences d'Achille il répond simplement, en souriant, et quand il s'est laissé aller à rendre menaces pour menaces, tout à coup, revenant à lui-même et craignant de paraître présomptueux, « j'ai dit là une vilainie ; se vanter est grand « folie. J'ai ouï dire et raconter que nul franc homme ne peut monter en « grand prix par trop menacer. » Il n'est violent enfin que pour sa femme.

On voit quelle métamorphose ont subie les deux personnages les plus fameux de l'*Iliade*. Il serait trop long de poursuivre cette comparaison à propos de tous ceux qui figurent dans les deux poèmes ; je voudrais seulement indiquer rapidement quelques traits. Je ne veux pas m'arrêter à Agamemnon que le poète nous a peint « membru à « grand'merveille, le teint blanc, les cheveux plus blancs que neige « neigée, ne se pressant pas de parler, il était trop sage pour cela, « rude à la fatigue, noble, riche d'avoir et gracieux, » ni à Ménélas

qui ne joue qu'un rôle médiocre et que l'auteur a représenté sous des traits un peu communs; sa situation dans le poème a influé sur la description physique. Mais les Ajax, par exemple, n'ont rien à démêler avec leurs homonymes antiques. L'un nous est décrit comme « très-« curieux de sa parure, toujours vêtu richement, preux et sûr en « bataille, mais léger en paroles et se jouant moult volontiers. » L'autre, qu'il appelle Thelamon Ajax, était homme de grande valeur. Il y avait en lui « moult bon chasseur : en sa jeunesse il avait composé « mainte poésie, en tous biens il avait grand renom. Il avait la che-« velure noire et frisée. Il était de grande simplicité; mais contre « l'ennemi il avait le cœur cruel et hardi. Ni en bataille, ni en tournoi, « il n'eût porté foi à nul homme. Sous le ciel il n'y avait tel chevalier, « ni qui se vantât moins de ses exploits après manger. »

C'est aussi ailleurs que dans l'*Iliade* que l'auteur du *Roman de Troie* a pris le portrait du vieux Priam. « Priam fut merveilleusement beau « et long et grand. Il avait le nez, la bouche et le visage réguliers et « bien dessinés. Il avait la parole quelque peu cassée, la voix cepen-« dant agréable, douce et basse. Il était chevalier parfait et le matin « mangeait volontiers. Jamais aucun jour on ne le vit s'étonner, et « jamais il n'aima les langues méchantes. Il était tout-à-fait bon justi-« cier et de parole loyale. Il aimait à entendre contes, fables, chansons « et instruments et chants nouveaux; il s'y délectait et honorait beau-« coup les chevaliers. »

Benoît n'a point oublié le fils d'Anchise; mais celui-ci n'a que médiocrement à se louer de lui. Le poète nous le montre « gros et petit, « sage en faits et en paroles. Il savait bien haranguer les hommes et « chercher et poursuivre son avantage. Il était à merveille beau parleur, « et en justice doux conseiller. Il y avait en lui force sapience, vigueur, « révérence et vertu. Il avait les yeux vifs, la mine joyeuse. Il fut roux « de barbe et de cheveux (sans doute parce qu'on lui réserve le rôle « de Judas); il était plein de prouesse et convoitait fort richesse. »

Il serait aussi difficile de reconnaître ici le héros de l'*Odyssée;* et à ce propos, il n'est pas sans intérêt de voir comment le moyen-âge comprend et apprécie le rusé Ulysse, ce type si éminemment grec dont Homère avait voulu faire l'idéal de la sagesse. Ce qui, chez le poète

antique, était adresse et habileté est devenu complet mensonge dans un temps naïf qui appelle les choses par leur nom, et chez le poète de l'âge chevaleresque, amoureux de loyauté, et par là même peu disposé à admirer les finesses de cet autre temps. « Ulixes, nous dit Benoît, sur-« montait tous les Grecs. Il n'était ni trop grand ni trop petit, mais garni « de grand sens. Il était à merveille grand parleur ; mais en dix mille « chevaliers, il n'y en avait un qui fût aussi *tricheur*, ni un non plus qui « fût *si beau menteur* : de sa bouche sortaient grandes hâbleries, « granz « gabeiz » ; mais il était large (généreux) et courtois (v. 5183-5192). »

Nous avons signalé une autre addition faite par le *Roman de Troie* comme par l'*Eneas* aux épopées antiques ; ce sont des peintures d'amour, images fidèles de l'âge féodal. C'est, en effet, un des grands caractères du XII[e] et du XIII[e] siècle que cette universelle glorification de l'amour. On y aurait pu chanter, comme dans Euripide : « Amour, roi du monde. » Dans l'ordre religieux aussi bien que dans la société laïque, chez saint François d'Assise et les Mystiques, comme chez les troubadours et les trouvères, l'amour éclate, s'épanche et triomphe. Il en sort toute une poésie. Le moyen-âge met l'amour partout ; il le mêle à la vie de tous les grands hommes de l'antiquité. Il ne s'attaque pas seulement aux princes et aux rois, comme dans la tragédie du XVII[e] siècle ; les plus savants docteurs, ceux qu'on regarde comme les représentants par excellence, les types mêmes du savoir, ne sauraient y échapper : on dirait quelque souvenir d'Abailard. Rien n'est plus fameux aux XII[e] et XIII[e] siècles que les mésaventures amoureuses d'Aristote, d'Hippocrate et de Virgile (1). Le moyen-âge s'est plu à mettre en leur personne la philosophie, la poésie, la médecine, la science en toutes ses formes,

(1) Jean de Mehun répète la même accusation :

Luxure est un péchié que, qui s'i lesse vivre
Jamès jusqu'à la mort à peine s'en délivre.
Virgile et Aristote en furent ja si yvre
Que petit leur valurent leur engin et leur livre.

Au XVI[e] siècle, on citera Virgile parmi les grands hommes qui n'ont pas su résister à l'amour :

L'homme fort rendra faible et débile :
De ce tesmoins sont escrits en maints lieux
Sanson, David, Salomon et Virgile.

Le dernier vers semble un souvenir direct de Benoît ; on le retrouvera textuellement tout à l'heure. Sylvius Æneas, dans son petit roman *De Eurialo et Lucretia*, 1444, fait dire à un de ses personnages,

sous les pieds de la femme. En vain les biographes de Virgile nous ont-ils parlé de la pureté de ses mœurs et nous ont-ils dit qu'il avait été surnommé la Vierge ; il faut qu'il subisse la loi commune. Selon le moyen-âge, le chaste et doux poète a été toute sa vie l'esclave des femmes, et il meurt par elles. C'est en ce point surtout que Benoît s'est plu à amplifier son texte ; c'est là sa grande originalité, originalité qui doit lui demeurer entière. Je ne vois pas, en effet, où est la nécessité de ne reconnaître dans son œuvre qu'une maussade et maladroite imitation de Chrétien de Troyes. Poètes de cour et contemporains (1), ils ont été portés tous deux par ce grand courant amoureux qui a été l'âme du moyen-âge. Chacun d'eux a traduit à sa façon un sentiment qu'ils ne créaient ni l'un ni l'autre. S'il est des points sur lesquels ils se ressemblent, par exemple quand ils vantent à l'envi la puissance irrésistible de l'amour, la peinture même de cet amour a chez les deux poètes des caractères différents. Dans Benoît, nous ne retrouvons pas l'inspiration des romans de la Table-Ronde, mais quelque chose d'intermédiaire entre ceux-ci et la Chanson de Geste dans sa forme première, dans sa sévérité native. L'amour, dans les récits de Chrétien de Troyes, est un mélange de la conception galloise du rôle des femmes, de certains souvenirs d'Ovide, du raffinement littéraire, de l'élégance sociale des troubadours et des cours d'amour ; joignez à cela l'esprit champenois, esprit facile, ouvert, communicatif, quelque peu féminin, artiste et voluptueux, l'imagination champenoise aimable et riante, et naturellement amoureuse, et songeant volontiers de l'Orient. Si Chrétien de Troyes a été l'un des interprètes les plus complets de cette inspiration, une comtesse de Champagne s'intéressait à ses travaux (2), une comtesse de Champagne figure parmi les légistes de cette étrange juridiction des cours d'amour. C'est en Cham-

parlant de la puissance de l'amour : « Aspice poetas : Virgilius per funem tractus ad mediam turrim pependit, dum se mulierculæ sperat usurum amplexibus..... » Il ajoute : « Aristotelem tanquam equum mulier ascendit, freno coercuit et calcaribus pupugit. »

(1) Chrétien de Troyes, selon l'*Histoire littéraire*, t. XV, est mort entre 1195 et 1198, selon d'autres en 1191.

(2) Femme de Beaudoin IX, comte de Flandre. M. Michelet parle, dans son *Histoire de France*, de « cette excellente famille des comtes de Blois et de Champagne, qui, à cette même époque, encourageait « les communes commerçantes, divisait à Troyes la Seine en canaux et protégeait également saint Bernard « et Abailard, libres penseurs et poètes. »

pagne qu'est né Thibaut (1), le trouvère couronné, le prince des chansonniers du moyen-âge, vrai prince d'amour, mené en laisse par Blanche de Castille, perdant gaîment pour elle ses provinces. C'est le pays de La Fontaine et de Maucroix. Le génie normand, avant tout positif, sensé et viril, avait peu de goût pour ces délicatesses et ces recherches (2). La peinture de l'amour dans Benoît est beaucoup moins raffinée et bien moins compliquée que dans Chrétien de Troyes. Ce n'est pas cette absorption de l'âme tout entière par la passion, cette suppression de toute volonté, cette abdication complète entre les mains de la femme aimée. L'une des métaphores banales et ridicules de la poésie sortie de là au début du XVIIe siècle consiste à comparer la femme à un soleil, à un astre ; appliquée aux héros de la Table-Ronde elle n'est que littéralement juste. En l'absence de l'objet aimé, leur âme est dans une nuit profonde, absolue ; ils n'y voient plus, ils n'agissent plus, ils n'existent plus. Non-seulement, le chevalier perd toute volonté, il perd même le courage, le sentiment de l'honneur, tout ce qui fait de lui un chevalier. Tristan, prêt à mourir, a toute la faiblesse et toute la sensibilité nerveuse d'un héros de roman moderne ; il pleure, il confesse qu'il est vaincu. Lancelot, dans un tournoi, ne voit plus Genevièvre ; lui qui jusque-là n'a reculé devant aucun danger est tout prêt à fuir. On ne trouve rien de semblable dans le *Roman de Troie*. L'amour n'y est point une religion, ni une science, ni une philosophie ; on n'y trouve pas de théorie amoureuse, point d'idéale conception. Il y est bien plus humain, plus naïf, bien plus près de la nature. Un autre trait qui distingue tout-à-fait le *Roman de Troie* des romans de la Table-Ronde, c'est que le poète y est bien moins favorable à l'amour. Dans le roman de la Table-Ronde on le divinise ; là, comme dans le roman du XVIIe siècle, comme dans le roman en France il y a vingt ans, il est l'apanage des belles âmes, des cœurs chauds et richement doués. Ici le poète en montre surtout les dangers, les souffrances et les misères. L'amour emporte Médée, et, dès le premier jour, lui fait

(1) « Le fameux Thibault, le trouvère, dit M. Michelet, qui fit peindre ses vers à la reine Blanche « dans son palais de Provins, au milieu de roses transplantées de Jéricho. »

(2) Il a fallu un étrange parti-pris de patriotisme pour vouloir reconnaître en maître Wace l'initiateur de la France à la légende arthurienne. Il a pu en citer quelques faits ; il n'en a pas recueilli l'esprit. Il n'y a rien, au contraire, qui soit plus antipathique à sa nature.

oublier toute pudeur. Avec Pâris, il amène la ruine de Troie. Avec Briséida, il est synonyme de perfidie et de trahison; Troïlus ne l'a connu que pour être désolé et sacrifié. L'amour torture Achille et fait du plus vaillant des Grecs un traître à son pays; il le conduit à sa perte et dans les embûches de ses ennemis. Diomède qui nous représente l'amour heureux, l'amour conquérant, subira d'abord de longues tortures et paiera ses triomphes par de nombreuses tribulations. Polyxène elle-même sera malheureuse par l'amour, bien que cet amour soit légitime et autorisé par sa mère. Elle ne verra pas son hymen se conclure; son fiancé périra pour elle, entraîné en son nom, sans qu'elle le sache, dans un piége, et elle mourra immolée à son souvenir.

Mais si l'intention du poète semble une, les peintures qu'il a faites de cette passion et de ses effets sont des plus diverses; elles lui ont fourni quatre grands développements, quatre histoires d'amour : celles de Jason et de Médée, de Pâris et d'Hélène, de Troïlus et de Briséida, d'Achille et de Polyxène. Trois de ces récits étaient seulement indiqués par Darès; le quatrième, la peinture des amours troublés de Troïlus et de Briséida, appartient tout entière au vieux trouvère.

Le poète dans ces divers récits s'est attaché à montrer toutes les formes et toutes les variétés de la passion. Médée nous en représente les emportements, les entraînements physiques avec toute la naïveté, toute la soudaineté matérielle, toute la brusquerie, on pourrait dire toute la brutalité d'une époque encore à demi barbare. Achille et Diomède nous montrent les tourments de l'amour. Briséida nous représente surtout la coquetterie, ses grâces, son manége, ses déceptions; elle est aussi légère que charmante. Avec Polyxène nous trouvons l'amour pur, l'amour chaste et digne, l'amour contenu, tel qu'il peut être dans un cœur de noble jeune fille qui sait ce qu'elle doit de réserve et de retenue à son nom et à son rang.

Il est à remarquer qu'en ces récits du poète il manque un personnage dont nous ne saurions regretter l'absence, mais sans lequel plus tard il ne pourra exister une histoire amoureuse, qui y aura sa place marquée et son rôle essentiel. Il s'appellera le confident (1) dans la

(1) On ne saurait donner, dans le *Roman de Troie*, ce nom à l'ami d'Achille qui va demander pour lui à Hécube la main de Polyxène, et du reste ne joue aucun rôle.

tragédie du XVII[e] siècle : dans Boccace et Shakespeare, il se nomme Pandarus ; il pourrait s'appeler le complaisant et quelque chose de plus. Il existait déjà avant eux dans le roman de la Table-Ronde ; c'est Galehaut dans l'histoire de *Lancelot*.

Ces peintures diverses de Benoît sont habilement et largement ordonnées par lui, adroitement mêlées à la composition générale du poème, pour en soutenir et en varier l'intérêt. Elles se combinent avec le récit des grandes prouesses. Médée se montre au début de son poème. Plus loin, quand Troie a été détruite une première fois et rebâtie, quand la guerre se prépare, nous entrevoyons Pâris et Hélène. La grande guerre s'engage : le poète en décrit avec une grande ampleur et une richesse extrême de détails les premières rencontres ; nous avons vu les héros à l'œuvre. Briséida apparaît alors à la faveur d'une longue trêve, entre les premiers exploits d'Hector et le combat où il doit périr ; elle se montre de temps en temps quand l'intérêt guerrier est suspendu. Enfin, la peinture des agitations amoureuses d'Achille alterne avec le récit de ses exploits.

Le récit de la passion d'Achille pour Polyxène semble surtout dans la pensée du poète destiné à nous faire voir les effets de l'amour et à en exalter la puissance. Déjà il avait essayé quelque chose de semblable dans l'histoire de Diomède (V. *Roman de Troie*, v. 14927). Il avait dit son irrésistible pouvoir. Il avait peint ses inquiétudes, la perpétuelle instabilité de l'âme qu'il possède, l'abaissement, l'inutilité des prières, la fierté de celles à qui on les adresse augmentée par elles, ce trouble d'esprit qui fait que l'on dit ce qui est inutile, qu'on tait ce qui serait le plus profitable à dire, etc. Il reprend ici le thème avec plus d'abondance et plus de détails. Achille est digne d'être le héros d'une telle histoire ; « il fut de grande beauté, nous dit l'auteur ; jamais en nulle « royauté on ne vit meilleur chevalier. Il avait les yeux hardis et fiers, « les cheveux longs et *abornes* ; il n'était pas pensif ni morne, il avait « la physionomie gaie et joyeuse et courroucée en face de l'ennemi, il « était généreux et dépensier, et fort aimé de chevaliers. Il avait grand « renom à porter les armes ; en nulle terre il n'eut son égal, fors le « seul Hector (v. 5137). »

Le martyre d'Achille nous est peint dans une série de monologues :

le vieux trouvère emploie déjà volontiers cette forme qui sera si chère à la tragédie classique; et, comme elle, il nous y montre le héros s'analysant lui-même, étudiant avec soin, avec finesse même, ses sentiments divers. « En France, a dit très-justement M. Saint-Marc « Girardin, il ne suffit pas aux sentiments d'agir, il faut aussi qu'ils « s'expriment, et l'amour chez nous n'est pas seulement une passion, « c'est aussi une conversation. »

Il en est ainsi dès le XII[e] siècle. Le monologue tragique se plaît surtout à mettre en relief deux sentiments plus forts que les autres, entre lesquels le héros hésite, ballotté sans cesse de l'un à l'autre. C'est Rodrigue entre son père et Chimène, entre le devoir et l'amour; c'est Auguste entre le pardon et la soif de vengeance; c'est Polyeucte entre Pauline et sa foi nouvelle. Telle est la situation, telles sont les angoisses d'Achille; semblables sont les analyses qu'il fait de sa position et de ses sentiments; ainsi il est partagé et ballotté entre l'espérance et la crainte, entre l'amour qui le pousse vers Polyxène et la raison qui lui montre la folie de sa passion. La tragédie du XVII[e] siècle ne nous peindrait pas autrement le héros grec, sa défaite à la vue de la jeune fille, ses agitations, ses luttes avec lui-même. C'est là un genre de développement qui appartient à Benoît seul, à lui revient tout le mérite de ces essais de peinture morale et d'analyse. Darès ne disait que deux mots : « Achille les rencontre et contemple Polyxène, il y attache sa pensée, et commence à l'aimer violemment. Alors, poussé par la passion, il commence à consumer dans l'amour une vie odieuse. »

Achille, dans le *Roman de Troie*, est demeuré immobile tant que la jeune fille est restée dans le temple. « Il change de couleur, il l'a souvent « pâle, après vermeille. » Cependant, il n'a pas encore bien conscience de son mal. « A lui-même il se demande ce que peut être ce qu'il sent, « souvent il froidit et puis s'éprend. » Pour rien au monde il n'eût voulu s'éloigner tant qu'il a pu la contempler; quand enfin elle a disparu, il se retire à son tour, pensif et morne. Le poète suit avec complaisance le progrès du mal, l'état du héros, tout son être changé et transformé. Il est tellement absorbé par cette pensée unique qu'il n'entend plus rien; il cherche la solitude; malade, fatigué, il s'enferme dans sa tente, il éloigne ses amis les plus chers et les plus familiers, et il s'abandonne

tout entier à sa douleur et à ses plaintes. Il se représente tous les motifs qu'a Polyxène de le haïr..., elle est la fille de ses ennemis, il a tué ses frères, il a juré de détruire sa patrie. Puis il songe à toutes les espérances qu'il peut caresser (V. *Roman de Troie*, 17606-17719). Il passe tour à tour par les sentiments les plus divers, il va du désespoir aux rêves les plus séduisants.

L'érudition et le bel esprit (car nous en sommes déjà au bel esprit), se mêlent à l'expression naïve de ses agitations. Achille se compare à Narcisse ; comme lui il poursuit une ombre qui doit lui échapper toujours, comme lui il est amoureux de sa perte, et il ne lui reste plus qu'à mourir désespéré. Puis, cédant à une nouvelle impulsion et l'amour reprenant le dessus, il se dit que l'homme de cœur ne doit jamais s'abandonner ; il se demande pourquoi il ne tenterait pas une chance dernière de salut. Il envoie donc un de ses plus fidèles amis essayer de désarmer les justes ressentiments d'Hécube et demander la main de sa fille : en échange il se séparera des Grecs, et ceux-ci seront forcés d'abandonner le siége. Et pendant l'absence de son messager, Achille continue à gémir, il maudit cet amour qui lui ôte le courage et l'honneur ; il maudit sa folie, etc.

Remarquons en passant qu'ici comme dans le reste de ce récit, et Benoît en ce point ressemble à Chrétien de Troyes, il n'est pas seulement question de l'amour sentiment, mais d'amour, une sorte de puissance mystérieuse, de demi-divinité, de l'amour personnifié. Et nous voyons à ce propos combien le goût des personnifications abstraites qui, plus tard, et surtout au XVIIIe siècle, conduira à l'allégorie et à ses abus, a été de tout temps naturel et familier à l'esprit français. C'est le fait de la scolastique, de ces ardents débats des réalistes et des nominaux ; mais l'immense développement et le long triomphe de la scolastique en France tenaient eux-mêmes à une tendance originelle de l'esprit national. Le mot d'amour dans notre poète est pris tour à tour dans les deux sens que nous venons d'indiquer. Tantôt il nous représente Achille, à la vue de Polyxène, « de son amour travaillé... Amour lui montre de ses tours, « Amour lui a chargé tel fardeau qui moult est lourd à soutenir (v. 17599). » Parfois, il met aux prises deux abstractions : « Bien se sont rencontrés en lui Amour et Méfait. Bientôt Amour a fait plier Orgueil ; Force, Vertu,

ni Hardiesse ne lui vaut contre Amour néant (1). » Souvent il emploie le mot sans paraître se mettre trop en peine de distinguer entre les acceptions et les valeurs diverses qu'il lui donne. C'est une sorte de puissance supérieure (2), d'un ordre mal défini ; Achille nous dira : « Qu'en « puis-je mais si perds le sens ? Contre amour je ne vois nulle ressource. Il « n'est moyen de lutter, etc. (v. 18025). » Et pour excuser sa faiblesse, il se donne à lui-même d'illustres exemples que, avec une érudition qui a droit de nous faire sourire, il va chercher dans la Bible : « Qui « est-ce qui contre Amour est sage ? Ce ne fut pas Fortis (ou For- « tins) Samson, ni David le roi, ni Salomon, celui-là qui de sagesse fut « souverain sur tous les autres humains (v. 18020). » Dans d'autres passages, on reconnaît à ne pouvoir s'y tromper le dieu antique ; il a gardé ses attributs d'autrefois. « Amour à lui a trait (tiré) de près », nous dit le poète (v. 18000). C'est un souverain puissant qui a des milliers de sûjets ; c'est lui-même qui nous le dit (v. 17998) : ailleurs, il est question de sa « mesnie », sa troupe. On lui adresse des prières : « Pour Dieu, je le « prie qu'il me secoure..... comme il le faisait à nos ancêtres ; qu'en moi « il ne perde sa coutume. Que celui-là qui est seigneur du monde entier « me donne la douceur... qû'il donne aux autres (v. 18070). » L'auteur nous peint sa tyrannie capricieuse (v. 17980) ! Il nous décrit les souffrances et les misères et les agitations incessantes de ceux qui aiment (v. 17982). « C'est, ajoute-t-il, le service et la rente qu'Amour promet « maintes fois à ceux qui sont de sa bande. » C'est un maître jaloux et

(1) Dans le même temps, 1184, Jean de Hauteville ou Auville, auteur de l'*Architrenius*, trace le portrait de *Cupidon*.

(2) Tout ceci, du reste, se trouvait déjà tout au moins en germe dans l'*Eneas*. Cupido, le « frère charnel du héros » (je suis son frère, il est le mien, dit ailleurs l'*Eneas* ; de lui me devrait venir tout bien), tenait une grande place dans le poème. Seul entre les dieux du paganisme, il semblait avoir gardé sa divinité. On proclame à chaque instant son influence. « Le dieu d'amour qui m'a conquise », dit Lavine. Là comme dans le *Roman de Troie*, il traîne à sa suite tout un peuple, toute une armée, où il enrôle sans cesse de nouvelles recrues. C'est un adversaire irrésistible.

Quel defense a encontre Amor ?
N'i valent pas castel ne tor,
Ne halt palais ne halt fossé ;
Sos ciel n'a cele fermeté

Qui se puisse vers lui tenir
Ne son assalt longes sofrir.
Parmi set murs trairait son dart
Et naverroit de l'autre part (f° 41).

V. plus loin dans notre analyse de l'*Eneas*, le récit des amours du héros et de Lavine.

qui se plaît à tourmenter ses victimes et qui les raille. Quand Achille, attendri par les supplications des Grecs, a envoyé ses hommes à la bataille, et que, privés de leur chef, ils ont rudement souffert, Amour se plaît avec une joie maligne à lui montrer qu'il n'a su servir ni sa passion, ni son devoir. Le poète lui a prêté tout un long discours qui ne manque pas d'une certaine grâce piquante et coquette, et qui fait tout-à-fait songer à la plus galante mythologie du XVIII[e] siècle. « Que veux-tu « faire, lui dit-il ; espères-tu arriver ainsi à posséder Polyxène, ton « amie ? Ce n'est pas de cette façon que me servent mes sujets et ceux « qui m'aiment. Tu as fait voir hautement que tu me veux abandonner. « Tu connais peu mes secrets ; je t'avais mis au service de celle qui « est la resplendeur même de beauté, le miroir des autres dames ; et tu « as enfreint ma loi ! Tu n'aurais pas dû envoyer tes Mirmidonais à la « bataille ; celle qui est plus blanche que neige s'en est fortement « plainte à moi. Cet acte sera payé par toi ; elle en aura justice à son « plaisir. Tu l'expieras chèrement ; rude en sera la pénitence. Par sa « beauté et son image je crois bien qu'il te conviendra mourir. Tu ne « veux pas me servir comme il convient, avec gentilles réponses et belles « paroles être toujours prêt à faire mon commandement, à toute gent être « généreux, et franc, et simple, et doux, et honorer par dessus tout ceux « qui sont à moi ; tels sont ceux qui suivent ma bannière. C'est à ceux-là « que j'ai octroyé ma joie ; ceux-là savent de quelle douceur je suis après « la grande douleur. Mais tu es loin de me connaître, moi ni mes faveurs. « Je ne suis pas de ceux que l'on peut combattre en face ; mais il faut « prier humblement, et tout laisser, et tout abandonner pour accomplir « ma volonté. Rappelle-toi ce que tu attends. Ton amie n'est-elle pas « là dedans ; ne lui as-tu pas tué ses frères ? Tu lui as fait dommage et « tort. N'avais-tu pas promis à la reine au cœur vaillant que jamais tu « ne leur ferais la guerre ni aucun mal ? N'as-tu pas rompu la convention « et manqué à ta promesse quand tu as envoyé tes gens pour leur faire « dommage ? Mais il me semble qu'ils se sont terriblement bien défendus ; « de cent il n'en est pas revenu un seul. Sais-tu bien comment tu as « travaillé ? Tu t'es fait un triple tort ; tu perds tes hommes ; il me « semble que tu n'as ni prix ni honneur quand ils vont ainsi sans toi à « la bataille ; tu perds ton prix et ta valeur, et tu perds ton amie et

« ton amour. Tu mourras et tu n'auras d'elle nul secours..... Je veux « qu'elle se repaisse de tes tourments, qu'elle fasse sa volonté de te faire « mourir, de te tourmenter, qu'elle t'ôte le boire et le manger, le som« meil, le repos et la joie, sans espérance, sans consolation ; désormais, « je ferai en sorte qu'elle te tienne et te torture en ses lacs. » (*Rom. de Troie*, v. 20692-20762).

Achille, en effet, est la proie de l'amour. Il voudrait aller au secours de ses fidèles serviteurs qui meurent sans lui et par son abandon ; « mais « Amour le lui défend. Amour a si bien fondu sur lui qu'il n'ose y porter « le pied. Aimer lui ravit et promesse, et sens, et hardiesse, et valeur. « Il sent une terrible angoisse en son cœur ; il n'est en rien maître de « lui-même. Amour le tient pris en sa glu, si bien qu'il ne lui laisse « secourir ses gens qu'il voit massacrer et trancher en pièces (v. 20850). » De tous les chefs grecs, en effet, c'est lui qui a perdu le plus de ses hommes (v. 21580). Il faut que l'ennemi arrive jusqu'à ses tentes pour que, oubliant tout, « amie et amour », ivre de colère, il saisisse ses armes et coure au combat (v. *Rom.*, v. 21070). Cruellement blessé par Troïlus, il le tuera ; mais, malgré cette fatale victoire, il ne cessera pas d'appartenir à Polyxène.

Je ne veux pas pousser plus loin cette analyse : on a reconnu, et c'est tout ce que je voulais montrer, le héros classique, le héros amoureux, tel que nous l'offrira la tragédie cinq cents ans plus tard.

Du moment où le poète peignait l'amour, il devait faire et il a fait dans son livre une large place aux femmes. Celle qu'on est tenté d'y chercher tout d'abord y tient moins de place que toute autre. Elle est bien encore ici « de toutes beautés la fleur, de toutes dames la plus « belle. Jamais, ajoute le poète, il ne naquit en ce monde dame si belle « ni si blonde ; de toutes fut la souveraine : comme la couleur d'écar« late (graine) est plus belle que nulle autre, et tout ainsi comme la « rose en beauté surmonte toute chose, au dire de Darès qui nous « conte cette histoire, Hélène surmontait en beauté toute chose qui « naquit humaine » (V. son portrait, *Roman de Troie*, v. 5099-5120). Il l'a peinte de couleurs plus poétiques encore dans cette scène où les dames sur les murs se montrent « les mieux faisants de la journée » (v. 10530). Enfin dans une autre partie de son poème il lui a rendu

un autre et plus frappant hommage. A son retour, la Grèce tout entière se presse sur ses pas. « On veut voir celle par qui le monde a souffert « tant de peines, par qui la Grèce est appauvrie de tant de bonne « chevalerie, pour qui grands et petits sont morts, vaincus et mis en « pièces, pour qui les royaumes ont été dévastés, Troie mise en « flamme et renversée de fond en comble..... Ils la viennent regarder « et contempler avec étonnement. Ils en tenaient d'étranges (fiers) « discours entr'eux par la gent menue. » Cependant, il semble que c'est seulement par respect pour la tradition que Benoît lui a gardé ce haut rang. Il n'y a pas trace chez lui d'émotion et d'enthousiasme personnels. Il semble plutôt enregistrer son histoire que songer à en faire lui-même un thème de développements poétiques. Il abrége le récit de ses aventures, et il lui donne un autre caractère. Il ne s'est pas attaché à peindre en elle la grande séductrice et la grande coupable, la beauté irrésistible et fatale. On dirait qu'il a voulu surtout la faire touchante. Il la peint aimable et bonne ; à la vue des batailles peureuse et pensive et tremblante (dotose) ; il l'appelle dame Hélène au franc cœur. Elle est, il est vrai, facile à la séduction ; attirés l'un vers l'autre par la réputation de leur beauté, Pâris et elle se sont aimés dès la première entrevue. Elle n'est pas exempte de coquetterie ; quand Pâris prend congé d'elle, on nous dit qu'elle sut bien en vérité que Pâris la reviendrait voir. Elle est vite entraînée : le poete a décrit fort longuement l'attaque et la prise du temple ; pour la fille de Léda, « elle ne se fit « mie trop maltraiter (laidir) ; elle laissa bien voir qu'elle consentait. » Si sur le navire qui l'emmène à Troie « elle montre douleur et chagrin, « pleurant et durement se plaignant, et regrettant souvent son seigneur, « ses frères, sa fille et sa gent et ses amis et son lignage et son pays, sa « joie, son honneur, sa richesse et sa beauté et sa hautesse », elle semble avant tout soucieuse de paraître s'associer à la douleur de ses compagnes d'esclavage ; et quand Pâris a délivré celles-ci pour l'amour d'elle, elle fait entendre des paroles tout-à-fait résignées. « Sire, fit-elle, si Dieu « l'eût permis, je ne voudrais pas qu'il en fût ainsi ; et quand je vois et « entends qu'il n'en saurait être autrement il nous conviendra de souffrir, « que nous le veuillons ou non, votre plaisir. Or béni soit celui qui nous « fera du bien et nous portera honneur : il pourra trouver riche au-

« mône (v. 4707). Bien sais pour vrai qu'il me conviendra consentir, « que je le veuille ou non, à faire tout votre plaisir, puisque je ne me « pourrais défendre ; c'est en vain que je voudrais échapper. » Elle semble en tout cela de bien facile composition ; mais le poète rachète ces entraînements en lui donnant la bonté ; elle a gagné tous les cœurs autour d'elle ; Hécube et Priam l'aiment comme si elle était leur fille.

Elle a pour Hector une vive tendresse. Elle court le voir et l'embrasser au retour de chaque bataille ; quand il est blessé « c'est elle qui panse « ses plaies franchement et de bon gré. » Sa douleur, quand il a succombé, ne connaît pas de bornes ; elle s'arrache les cheveux, elle pousse des cris et des hurlements : « il n'y en a aucune qui en fasse tant, dit le poète, et ce lui fut moult bel. » Benoît semble avoir voulu lui obtenir le pardon de sa faute en l'entourant d'attendrissement. Elle ne paraît guère que pour se désoler. Elle n'occupe la scène un peu longuement qu'au moment de la mort de Pâris, gémissant sur la perte qu'elle a faite et surtout sur les maux qu'elle a causés elle-même, appelant à la vengeance toutes celles qu'elle a rendues veuves ou orphelines et maudissant sa destinée (v. 22845-22939). Sa douleur, son volontaire abaissement, son désespoir sont si touchants que les Troyens pleurent pour elle plus encore que pour Pâris. Dans ses adieux à Pâris et ses vœux pour être réunie à lui, il y a une franchise et une ingénuité de tendresse qui vont au cœur ; c'est bien la femme « au franc cœur » dont a parlé le poète, c'est celle qui s'est donnée tout entière, qui ne vit que pour son époux, qui ne peut exister sans lui (V. *Rom. de Troie*, v. 22849-22939). « Sire Pâris, beau doux ami, « que votre esprit ne se désole pas. Du mien qu'il accepte la compagnie ! « Jà suis-je votre douce amie, celle qui pour vous perd le sens, etc. » (v. 22917).

Le personnage de Médée est plus accusé. Le poète semble avoir voulu peindre en elle les emportements de la passion qui tout à coup éclate, envahit une âme et l'entraîne au plus complet oubli d'elle-même.

A propos de ces amours, je ne puis taire une réflexion qui s'est bien souvent présentée à moi en lisant les poèmes du moyen-âge. C'est que, en dépit des histoires de parti pris qui veulent voir à cette date la réalisation de l'idéal chrétien, le christianisme a bien peu pénétré les âmes de la foule, qu'elles n'en comprennent ni n'en réalisent l'esprit : c'est que la chasteté,

la pudeur, les délicatesses, qui nous semblent à nous si bien l'essence même du christianisme, leur sont tout-à-fait étrangères : c'est que, chose singulière, l'épopée et le drame païens ont à cet égard sur ces œuvres d'auteurs chrétiens une incontestable supériorité. La barbarie originelle est là encore toute vivace. Il y a quelques âmes d'une pureté divine, comme celle de saint Bernard; mais l'âme de la foule est restée brutale, violente ; elle n'a que des appétits. L'observation est à mes yeux des plus importantes ; car d'un côté elle est toute à la gloire des grands hommes du moyen-âge : elle nous montre quelle était la puissance de leur élan, de quelles ténèbres et de quelle bassesse ils sortaient, comme ils étaient loin et au-dessus de la foule ; et d'un autre côté elle prouve la logique profonde des choses humaines, et comme l'état politique d'un peuple est la résultante nécessaire de son développement intellectuel et moral, comme les nations ont toujours le gouvernement et, par suite, la liberté qu'elles méritent d'avoir. Le XVIIIe siècle s'indignait contre la féodalité ; mais le moyen-âge ne pouvait être que féodal. Il y avait une féodalité dans le sens où on l'entendait il y a un siècle, c'est-à-dire une aristocratie pour les âmes et les intelligences comme il y en avait une en politique. Il n'y avait pas plus loin, pour l'état politique, du vilain écrasé, pressuré, taillable et corvéable à merci, nu, sans défense contre le pillage et les blessures, au puissant baron couvert d'une impénétrable armure, maître du sol, honoré, respecté, seul en possession de ses droits d'homme, qu'il n'y en avait de l'intelligence et de l'âme de la foule (et ici grands seigneurs et manants se touchent), aux rares et nobles esprits qui font la grandeur intellectuelle et morale du moyen-âge.

Voyez, par exemple, dans le *Siége de Vienne*, cet admirable Roland, si héroïque, si merveilleusement chevaleresque en face d'Olivier ; voyez-le en présence de cette gentille Aude, que le poète nous montre si gracieuse, et qui, dans la chanson de Roland, est si dramatiquement fidèle à son souvenir et meurt sans dire un mot en apprenant qu'il n'est plus. Roland ici est d'une brutalité sauvage. Il veut mettre sa lourde main de soudard sur la jeune fille. Les hommes sont admirables entre eux ; vis-à-vis des femmes ce ne sont plus que des bêtes de proie et de luxure : ils ne les aiment pas, ils les convoitent. Dans un temps où le moyen-âge était encore mal connu, Walter Scott, qui peignait Ivanhoë de si

fausses couleurs, a fait un portrait vrai dans le templier Boisguilbert ; mais il a fallu, pour donner toute sa vérité au personnage, que les rancunes protestantes triomphassent du convenu et des fadeurs inséparables à ce moment du mot de chevalerie.

De même ici où la comparaison directe entre le moyen-âge et l'antiquité est possible, la supériorité morale est tout entière, incontestable, immense, du côté du poète païen. Apollonius a entouré la peinture de la tendresse de Médée de toutes sortes de précautions et de délicatesses ; il lui a donné toutes les pudeurs, toute la résistance et tous les scrupules de la jeune fille. Et tout d'abord ce n'est pas une ardeur sensuelle qui pousse Médée vers Jason ; c'est à la suite d'une conspiration des trois grandes déesses Junon, Minerve et Vénus (1) que l'Amour, se faisant l'exécuteur de leurs volontés, a percé le cœur de Médée d'une de ses flèches. Et Junon a eu soin de parer le héros grec d'une grâce toute divine, de donner plus d'éclat à sa personne, plus de charme à ses discours ; ses compagnons sont éblouis et ont peine à le reconnaître. Mais, alors même et sous le coup de la main divine, Médée ne se rendra pas tout de suite ; le poète nous fera assister au spectacle de ses luttes contre elle-même et contre le dieu, il les prolongera soigneusement ; et lorsqu'elle sera sur le point de céder, il y aura un dernier hommage à la retenue et à la pudeur féminines dans les adresses mêmes dont elle s'enveloppe, dans les ménagements qu'elle garde avec l'opinion, dans les apparences dont elle s'attache à couvrir sa défaite. Comme le poète retarde l'aveu de la jeune fille, quelle habile et touchante gradation avant qu'il éclate ! Et il ne s'agit encore que d'un aveu.

Au contraire, la peinture que Benoît de Sainte-More nous fait de l'amour de Médée est toute physique ; ce n'est qu'un entraînement des sens, brusque, ardent, sans hésitation, courant tout droit à sa satisfaction. Dès qu'elle se trouve en sa présence « il lui plut fort, et elle « l'aima moult en son cœur. » Ici, point d'embarras, point de regards timidement baissés. Le poète, qui décrit avec complaisance les avantages extérieurs du héros, nous montre Médée le regardant hardiment en face, ne pouvant, quoi qu'elle fasse, détacher de lui ses yeux,

(1) Virgile se souviendra de ce détail quand il peindra Didon et ses égarements.

« doux, francs et simples, et sans orgueil : bien elle le remire doucement » (v. 1251). Il ajoute naïvement : « bientôt elle lui aurait son « amour donné ; si elle était en lieu qu'il l'en requît, ne crois qu'elle « l'en éconduisît. Or, elle y tourne si bien son cœur, qu'elle ne laissera « à aucun prix d'en faire son pouvoir. Elle prisera peu tout son savoir, « si elle n'en accomplit son désir. Bien elle le désire à mariage. Désormais « la tient bien en ses lacs Amour contre qui rien n'a défense. »

On le voit, elle est vaincue dès le premier instant, le poète le dit avec une brutale naïveté ; il peindra sur le même ton ses impatiences (1), son attente (2), ses inquiétudes, etc. ; on les pourra lire tout au long, dans toute leur franchise, dans le texte du poème (3). Et, ce qui montre, mieux encore que tout le reste, l'absence de toute délicatesse, le poète est probablement convaincu que ce seul mot de mariage légitime toutes les naïvetés d'instincts de Médée (4).

L'histoire de Troïlus et de Briséida présente un autre caractère. C'est un tableau plein de malice, qui vient d'une façon tout-à-fait inattendue se mêler au drame. On lui pourrait donner pour épigraphe et pour résumé le mot de Shakespeare : « O femme, fragilité est ton nom ! » Il le faut joindre à tous ces contes piquants où nos vieux poètes, séduits et railleurs en même temps, maudissaient et adoraient la femme, la représentaient charmante et coupable. Comme eux, Benoît s'est plu à peindre sa grâce victorieuse, son penchant irrésistible à la coquetterie, sa facile défaite, et faisant œuvre à la fois de poète et de moraliste, il mêle à son piquant récit les réflexions et les sentences.

(1) Mol li tressalt li cuers el ventre
Molt crient que ne perde la nuit.

(2) Selon la jurisprudence amoureuse de la poésie du moyen-âge, qui règle les rapports des princesses et de leurs chevaliers, c'est Médée ici qui fait les premières avances. Un historien de cette poésie y reconnaît complaisamment une preuve du respect du moyen-âge pour les femmes, respect qui a besoin d'encouragements précis. Il me semble qu'il y faut voir surtout la preuve de la brutalité des mœurs et aussi une convenance sociale entre rangs différents, le vassal devant attendre les ordres de celui qui occupe un rang supérieur dans la hiérarchie féodale. Au XVII[e] siècle, dans une situation analogue, M[me] de La Fayette fait dire par un de ses personnages : « Vous ne pourriez prendre trop de soin de lui ôter la honte d'avoir fait les premiers pas. » Il s'agit ici de Catherine de Médicis et du vidame de Chartres. — Je ne saurais non plus partager sur ce point l'opinion de M. Ed. du Méril.

(3) V. *Roman de Troie*, v. 1460 et suivants.

(4) Médée fait avec Jason un vrai marché (V. *Roman de Troie*, v. 1395-1404).

Cette histoire paraît lui appartenir tout entière (1). C'est vraiment un de ses grands titres à l'attention (2). On peut dire que c'est à lui que Troïlus doit la vie. Troïlus est vraiment un fils de la poésie; on peut suivre à travers les âges sa croissance, et comme son avancement. Chez les écrivains grecs, poètes, mythographes, rhéteurs, il ne paraît que pour tomber sous les coups d'Achille. Dans Homère, il ne nous est signalé que par les regrets de Priam, pleurant « les fils vaillants que Mars lui a enlevés, Mestor égal aux dieux, Τρωΐλον ἱπποχάρμαν et Hector, un dieu parmi les mortels (*Il.*, id., v. 257). » Selon la plupart des poètes (V. Quintus, *Paralip.* IV, 155, 419 sq., et l'auteur des *Cypriaques)*, il a disparu de la scène avant même les événements qui font le sujet de l'*Iliade*. Selon d'autres (Lycophron, v. 307 sq. et Tzetzès, *Posth.*, 353 sq.), en désaccord sur ce point avec Homère, il ne succombe qu'après la mort de Memnon, et sa mort est le dernier exploit d'Achille. Les poètes tragiques le rajeunissent; ce n'est plus qu'un enfant dans la tragédie de Sophocle dont un scholiaste d'Homère (V. Sch., Vict., *ad Il.*, XXIV, 257), nous a conservé le souvenir. Il n'a pas l'honneur de mourir en combattant, il est surpris par Achille tandis qu'il exerçait ses chevaux. Il en est de même chez les poètes latins des âges classiques. Horace l'appelle « impubem Troilon. » Virgile (*Énéide*, liv. I) en a fait un enfant héroïque « engagé dans une lutte

(1) Il y a un vers de Benoît lui-même qui semblerait pouvoir laisser quelque doute sur ce point. Quand le vieux poète parle de l'amour mutuel de Troïlus et de Briséida, il ajoute : « Iço seivent tuit li plusor », ce qui semblerait indiquer que leur histoire était déjà populaire. Mais cela signifie que tout le monde à Troie est dans le secret.

(2) Nous avons déjà marqué (V. plus haut : V. *Sources du Roman de Troie*) qu'un critique l'avait trouvée si belle qu'il ne voudrait pas en laisser le mérite au vieux trouvère normand. Voici ses termes mêmes : « Il n'était pas bien sûr que Benoît fût capable d'avoir créé de tels types et inventé un drame « dont il n'eût pas trouvé le germe quelque part. » Après avoir déclaré « n'avoir épargné aucune re- « cherche pour enlever à Benoît de Sainte-More la gloire d'avoir inventé Troïlus et Briséida », il arrive enfin à cette conclusion : « Il faut supposer ou qu'une tradition perdue pour nous ou non formulée « jusqu'ici lui apporta l'ébauche de son œuvre, ou que le hasard, comme il en arrive parfois, lui a « fourni un croquis qu'il a dessiné sans en bien comprendre la naïve grandeur. » Ainsi, Benoît aurait fait *Troïlus* comme Trissotin son « quoi qu'en die. » Si la conclusion n'est qu'à demi-flatteuse pour le poète, elle indique au moins tout le mérite de sa création. « Troïlus, dit ailleurs le critique, a une ap- « parence particulière, originale, avec les caractères de grandeur et de beauté littéraires qui en font un type frappant, inaltérable, et que l'oubli n'atteindra plus. » V. *Nouvelles françaises en prose du XIV*[e] *siècle*, introd., p. LX, LXI et LXVI.

inégale contre Achille. » Il lui a composé une histoire en combinant le vague souvenir qu'il avait laissé dans la poésie grecque avec deux vers du 6e livre de l'*Iliade*, où Homère racontait la chute d'Adrestos renversé de son char (*Il.*, § 42, 43). Sénèque a répété le trait de Virgile « nimium cito congresse Achilli Troile. » Chez lui aussi, il est victime d'une imprudence juvénile, d'une héroïque témérité. Dans Dictys, fidèle à la donnée antique, Troïlus ne fait qu'apparaître pour être pris et tué par Achille.

Jusqu'ici nous ne trouvons rien du rôle que va lui donner Benoît de Sainte-More ; cependant il n'a pas tout-à-fait inventé Troïlus. Il en a fait un héros amoureux ; mais il était héros avant lui : à Darès en revient l'honneur. Dans les portraits qu'il a tracés des chefs des deux armées, il l'a peint sous de brillantes couleurs : « Troïlus était grand, « très-beau, d'une vigueur au-dessus de son âge, vaillant, impatient « de se signaler « magnum, pulcherrimum, pro ætate valentem, fortem, « cupidum virtutis » (1). Dès la première assemblée des Troyens, nous le voyons donner de hardis conseils, et demander à partager les périls de Pâris (2) ; nous le retrouvons combattant vaillamment aux côtés d'Hector (3). Quand celui-ci n'est plus, quand Sarpédon et Déiphobe ont disparu de la scène, Troïlus seul soutient encore la fortune de Troie. « Il s'avance au premier rang, il massacre, il dévaste, « il immole plusieurs des chefs argiens (3), il blesse Ménélas, il blesse « Diomède, il blesse Agamemnon (4), il blesse Achille (5) ; Ulysse « et Diomède se prirent à dire que Troïlus n'était pas un guerrier « moins vaillant qu'Hector (6) ». La réflexion est d'autant plus juste que l'auteur du Darès qui n'a pas beaucoup d'invention a fait de l'histoire de Troïlus une réplique exacte de celle de son frère ; non-seulement il console les Troyens de sa perte, mais il est comme lui leur seul espoir ; comme lui, il s'oppose à ce que l'on donne des trèves trop

(1) V. Darès, ch. XII.
(2) V. Darès, ch. XX. « Procedit in primis. Troilus, cædit, devastat, multos duces Argivorum interficit. »
(3) V. Darès, ch. XXX. « Diomedes et Ulysses dicere cœperunt Troilum non minus fortem virum esse « quam Hectorem. »
(4) *Ibid.*, ch. XXXI.
(5) *Ibid.*, ch. XXXIII.
(6) *Ibid.*, ch. XXX.

longues : il combat, il triomphe et meurt comme lui. Darès, qui a oublié de faire traîner par Achille le cadavre d'Hector, réserve cet outrage à celui de Troïlus (1).

Benoît a eu soin de conserver à son héros et ce rôle et cette vaillance. Troïlus tient dans son poème une place aussi grande qu'Hector, il ne le cède qu'à lui en valeur : le poète ne lui reproche que trop de hardiesse. Hector, si bon appréciateur du courage, lui dit : « Peur « me fait le vasselage et la prouesse et le courage que je connais en « vous si grands....., ne vous engagez follement entre vos mortels « ennemis. » Il sera le digne successeur de son frère, il balance la fortune d'Achille, il le terrasse à plusieurs reprises, et s'il est enfin tué par lui, ce n'est qu'à l'aide d'une trahison. Ce sont bien là les principaux traits du Troïlus de Darès, comme de celui que va nous peindre Benoît; mais ce qui n'était dans le premier qu'une pâle et vague esquisse va devenir une vivante figure, et le trouvère y ajoutera des traits nouveaux.

Il a fait de Troïlus le vrai type du chevalier en sa jeunesse et en sa fleur, réunissant la force et la beauté, le courage et le charme, le plus redoutable sur le champ de bataille, le plus digne d'être aimé. « Troïlus fut beau à merveille; il eut le visage riant, la face vermeille, « un clair regard ouvert, le front plein, la beauté d'un vrai chevalier. « Il eut les cheveux blonds, bien avenants, et naturellement reluisants; « les yeux vifs et pleins de gaieté. Jamais créature ne fut de cette « beauté. Quand il était de bonne humeur, il regardait si doucement « que c'était un charme de le voir. Mais il est une chose que je « dois vous dire pour être vrai, c'est que pour ses ennemis, il avait « un autre aspect et un autre regard. Il avait le nez haut et bien « mesuré, car la nature le fit pour porter armes. Il eut la bouche « belle et les dents blanches plus que n'est ivoire ni argent, le « menton carré, le col long et droit comme il convenait sous l'armure,

(1) Cette tradition sur la mort de Troïlus semble avoir été connue déjà au temps d'Ausone. L'épitaphe qu'il a consacrée à Troïlus paraît faire plutôt allusion à la tradition reproduite par Darès qu'à celle de Virgile :

Hectore prostrato nec dis, nec viribus æquis,
Congressus sævo Troilus Alcidæ
Raptatus bigis, fratris conjungor honori,
Cujus ob exemplum nec mihi pœna gravis.

« les épaules bien faites, bien abattues et descendantes, les flancs « fournis, les mains bien faites et de beaux bras. Il fut bien taillé par « la ceinture, et son vêtement lui allait bien ; il eut les jambes pleines « et était à merveille beau chevalier, la jambe droite et le pied « arrondi, tous les membres bien taillés, l'enfourchure large (1) ; il était « de très-belle stature : grand, mais cette grandeur allait bien à sa « force. Je ne crois pas qu'il y ait eu si vaillant homme jusqu'aux « limites de la terre, qui plus aimât la joie et le déduit, ne disant « jamais parole ennuyeuse, ni qui eût tant riche courage, ni qui « tant convoitât valeur et prouesse. Il ne fut ni de mine menteuse « (forfez), ni outrageux ; mais franc, doux et amoureux. Il fut bien « aimé et bien aima, et en endura mainte pesante aventure. Il était « bachelier et jouvencel, le plus beau de tous ceux de Troie et le « plus preux, sauf son frère Hector qui fut droit empereur et vrai sire « de qui porta les armes ; bien nous est Darès garant qu'il fut fleur « de chevalerie. Et celui-ci était bien de sa race, son vrai frère de « prouesse, de courtoisie et de largesse (2). »

Il entre en scène ici comme dans Darès, en prenant hardiment parti pour Pâris et pour son expédition en Grèce, et combattant Hélénus qui donne des conseils timides (3).

Il est de toutes les batailles ; dès la première, il justifie par ses exploits la hauteur de sa parole. Quand Hector a momentanément quitté le combat, c'est lui qui avec Pâris arrête les Grecs victorieux. Le soir quand on se demande, en présence des dames, à qui après Hector il faut donner le prix, tout le monde s'accorde à désigner Troïlus ; chacun le sait et le répète (10126). A la seconde rencontre, le poète nous le montre fièrement en selle conduisant une des *batailles* troyennes (4). Il se jette au plus épais du combat ; c'est lui qui dégage Pâris renversé par Ulysse. Dans la troisième bataille, il se trouve en face de Diomède qui bientôt va devenir son ennemi particulier. Ils échangent des coups

(1) Dans la *Prinse et Délivrance de François I*[er], on nous dit que « les dames espaignoles le voyant « d'une si belle stature..... tenoient propos l'une à l'autre que en toutes les Espaignes n'y avoit point « de si bel gentilhomme, tant bien troussé, *tant bien fendu*, etc.

(2) V. *Roman de Troie*, v. 5373.-5426.

(3) *Id.*, v. 3977.

(4) *Id.*, v. 7548, 10660-10704, 11149.

terribles, et ne sont séparés que par le mouvement du combat. On le retrouve dans tous les chocs, au premier rang, aux côtés d'Hector, dans la bataille comme au palais.

Jusqu'ici Benoît n'a guère fait que de développer le germe contenu dans Darès, lui donner la vie, l'animer des couleurs du XII[e] siècle. Pour que ce vaillant chevalier fût tout-à-fait selon le cœur du moyen-âge, il fallait quelque chose encore. Benoît le sait bien, et à toutes ses perfections Troïlus en joindra une dernière : il sera amoureux.

Darès n'avait songé à rien de semblable (1). Cela d'ailleurs eût été tout contraire à l'esprit de son livre. Il fournissait, il est vrai, à Benoît le nom et un aimable portrait de Briséida : « Elle était belle, grande, « blanche, avec des cheveux blonds et souples, des sourcils qui se « joignaient à leur naissance, de beaux yeux, le corps bien propor- « tionné, elle était douce, affable, pudique de cœur, simple et pieuse. « Briseidam formosam, alta statura, candidam, capillo flavo et molli, « superciliis junctis, oculis venustis, corpore æquali, blandam, affa- « bilem, verecundam, animo simplici, piam. »

Mais Darès place tout d'abord Briséida dans le camp des Grecs. En dessinant cette gracieuse image, il n'a eu évidemment en vue que la captive d'Achille; il n'a songé à établir aucun lien de parenté entre elle et ce Calchas dont il faisait si bizarrement un transfuge de Troie. Pour Benoît, les choses vont autrement; le portrait de Briséida probablement l'a charmé, et comme c'est la seule femme qu'il rencontre en dehors de la famille de Priam, la seule aussi qui soit libre d'aimer Troïlus, il en a fait la fille de Calchas, le troyen, qui en désertant son parti, a laissé dans la ville cette fille « très-prisée, bien apprise et bien enseignée et de grande renommée » (2). » Elle était avenante,

(1) Qu'on ne nous dise pas que cette transformation de Troïlus se voyait peut-être dans ce Darès original qu'on ne peut retrouver. Même, dans cette supposition, le Darès que nous possédons est au moins le résumé de l'ancien ; si l'original avait raconté les amours de Troïlus et de Briséida, celui-ci l'eût rappelé en un mot. Ce ne peut être non plus une objection contre l'originalité de Benoît que la brusquerie avec laquelle ce récit est introduit dans le poème et s'arrête ; d'abord, s'il l'avait emprunté, il lui était aussi facile de le copier tout entier : et il lui a donné tout le développement qu'il comportait ; c'est un tableau malicieux de la légèreté et de la coquetterie féminines. Dès que Briséida s'est donnée à Diomède, l'histoire est achevée.

(2) V. *Roman de Troie*, v. 12953-54.

« nous dit le poète, ni trop petite, ni trop grande, elle était plus « belle et blonde et blanche que fleur de lis ou neige sur branche, « mais ses sourcils qui se rejoignaient lui mésavenaient quelque peu. « Elle avait les yeux beaux de grande manière, et était tout-à-fait « belle parlière. Elle était de tenue élégante et de sage contenance. « Elle fut bien aimée et aima bien aussi, mais son cœur était chan- « geant. Elle était de nature amoureuse, et simple, et aumônière, « et charitable (1). »

Une trêve a été conclue entre les Grecs et les Troyens. Calchas en a profité pour réclamer sa fille et la soustraire à la ruine dont il a eu la prophétique révélation. Après une certaine hésitation, Priam a consenti à la rendre; mais Briséida ne s'éloigne qu'à regret, elle aime Troïlus, elle est aimée de lui. Leurs adieux sont des plus déchirants. Troïlus se désole, mais la douleur de Briséida est plus éclatante encore. Elle sent qu'elle ne pourra survivre à la séparation, elle demande aux dieux de la faire périr avant le fatal instant. La dernière nuit qu'ils passent ensemble, ils la donnent aux larmes et au désespoir autant qu'à la démonstration ardente de leur tendresse. Au moment de se quitter, ils éclatent en plaintes et en soupirs.

Mais, au milieu de cette inconsolable douleur, Briséida ne néglige pas le soin de sa beauté. Le malin poète n'a garde d'oublier ce détail, et il décrit avec une complaisance railleuse toutes les richesses de sa parure. La jeune fille préside elle-même aux préparatifs du départ, « elle fait emmaller ses chers avoirs et trousser *toutes* ses « robes. Elle vêtit et atourna son corps des plus riches *garnements*, « qu'elle possède » (v. 13303).

Les princesses Troyennes ont grande pitié de la jeune fille et de sa douleur; « molt en pleura dame Hélène », et Briséida, en les quittant, pousse de grands cris; car son cœur est dans la désolation. Troïlus et elle se jurent une fidélité à toute épreuve. Briséida fait éclater une tendresse infinie: « la jeune fille pense mourir, quand « de celui-là elle doit se séparer, que tant elle aime, et tant elle a « cher. Elle ne cesse de le prier qu'il ne l'oublie; car de la vie elle ne

(1) V. *Roman de Troie*, v. 5257-70.

« sera jamais d'un autre amie, toujours elle lui gardera son amour; jamais « nul autre ne l'aura, ni jamais nul d'elle n'aura joie » (v. 13469-477). Mais le poète comme s'il craignait de nous laisser aller à une trop vive émotion, s'empresse de nous rassurer sur le compte de cette extrême douleur. Si la jeune fille, nous dit-il, est désolée, avec le temps elle sera calmée : « avec le temps elle aura tout oublié, et si bien « changé son vouloir, peu lui sera de ceux de Troie. Si maintenant elle « a deuil, bientôt elle aura joie. A tel qui jamais ne la vit, bientôt « elle aura tourné son amour. Bientôt elle sera reconfortée. A femme « douleur dure peu (dure petit), d'un œil elle pleure, de l'autre elle « rit. Bientôt change leur vouloir. Assez est folle la plus sage. Tel « qu'elle a eu sept ans pour ami, en un jour elle l'a oublié » (v. 13403-410). Avec cela exigeant la plus entière indulgence, et, quelles que soient leurs fautes, prétendant qu'on leur pardonne et que nul ne les doit blâmer, et assurant qu'elles sont innocentes. « De toutes les folies, dit « l'auteur, en manière de conclusion, de folies c'est la plus grande. Qui « s'y confie et s'y retire soi-même se vend et déçoit. » Et, pour plus de malice, le poète reconnaît qu'il est pourtant d'heureuses exceptions, entre autres sa protectrice, « Riche dame de riche rei », qui échappe si glorieusement aux conditions de son sexe (V. *Roman de Troie*, v. 13431-13444). Cette femme unique, ce rare trésor, cette femme forte, comme l'appelle Salomon, considérant « les faiblesses qu'il sut « et reconnut dans la plupart », le poète témoigne pour elle un enthousiasme dont l'exagération semble quelque peu ironique, et laisse percer une certaine incrédulité (V. *Roman de Troie*, v. 13461-13465).

Troïlus s'apercevra bientôt que Briséida n'est pas de ces rares héroïnes. Les Grecs sont venus en grand cortége la recevoir, les princes les plus brillants et les plus fameux de l'armée sont là réunis; il a fallu leur remettre la jeune fille. « Troïlus n'a joie ni ris, bien « retourne triste et pensif; et le fils de Tydeus l'emmène. » Le fils de Tydeus, Diomède, va prendre la place de Troïlus et le bannir du cœur de la jeune fille comme du récit, non sans avoir payé un large tribu à sa coquetterie, non sans qu'il ait acheté son bonheur par bien des larmes et des tribulations. Remarquons que le poète ne fait qu'indiquer l'amour de Troïlus; il ne nous le montre avec Briséida

que pour la lui enlever aussitôt. Il ne reparaîtra que pour maudire sa perfidie devant l'armée troyenne et l'armée grecque, et, un peu plus tard, pour déplorer en quelques vers sans couleur son abandon. Le personnage que le poète a tenu à peindre, c'est Briséida ; ce qu'il voulait mettre en relief ici, ce n'était pas l'amour tendre et dévoué, mais la coquetterie et la légèreté féminines.

Et ce n'est pas sans dessein qu'entre tous les héros grecs il a choisi Diomède. Briséida sera ainsi bien plus inexcusable, car elle sait que Diomède est l'ennemi particulier de celui qu'elle aime. Le poète qui a montré en cela un vrai talent de préparation nous a avertis qu'il n'était pas d'adversaire que Troïlus détestât davantage. Et ce qui aggrave encore la faute de la jeune fille, c'est que Diomède qui va la rendre infidèle, celui auquel elle va sacrifier son bien-aimé Troïlus, ne semble avoir aucune de ces séductions qui peuvent expliquer un entraînement si prompt et si complet. Ce portrait de Diomède est tracé avec une certaine verve railleuse, ce n'est guère qu'un grand vaillant soudart; il nous représente d'une façon originale le don Juan du moyen-âge. « Fort fut Diomède et gros et carré, et grand assez, etc. »

Mais Diomède est entreprenant, hardi et rusé, prodigue de promesses et peu soucieux de les tenir (v. 5198) (1). Il ne perd pas de temps; aussi prompt en amour qu'en guerre, il déclare à la jeune fille « que « celui-là a raison de s'estimer haut à qui de son amour elle veut bien « faire don, qu'il faut qu'il ait plus de cœur que lion. » Il se met tout à son service, assurant hardiment que son cœur n'avait jamais battu jusque-là (2).

Briséida repousse les offres de Diomède, mais sans trop d'étonnement et sans colère ; elle parle, il est vrai, de son inconsolable douleur, de son regret d'abandonner son cher Troïlus; elle sent combien c'est chose délicate que l'honneur d'une femme, combien celles mêmes qui vivent dans la plus sévère retraite ont peine à le garder à l'abri de tout soupçon, combien elle, condamnée à vivre au milieu d'un camp, se doit observer

(1) On peut noter ici que c'est là une addition de Benoît, qu'aucun de ces traits ne se trouvait dans Darès. Benoît a été le premier à les placer dans ses portraits.

(2) Notons encore que ces développements présentent presque toujours de la finesse et souvent de la grâce, mais que parfois pourtant un certain accent brutal se retrouve.

avec plus de soin encore. Mais, en dépit de ces déclarations, il semble qu'elle est bien prompte à reconnaître que Diomède est fait pour inspirer de la tendresse, qu'il n'est « sous ciel si riche pucelle, ni demoisèlle si « prisée, si elle dût aimer, qui pût le refuser. » Après de semblables paroles, nous n'avons qu'une médiocre confiance dans sa persévérance, même après ces fermes assurances : « mais je n'y pense, et n'en ai vouloir, et que Dieu me garde de l'avoir. » Pour une première rencontre, elle cause bien longuement, elle disserte bien complaisamment sur l'amour; et si Troïlus assistait à l'entretien, il serait en droit de trouver que ces premières paroles ne sont pas faites pour décourager des tentatives nouvelles, qu'elles semblent au contraire réserver l'avenir, et que les fidélités du moyen-âge se mettaient bien promptement à l'aise avec leur conscience : « Sire, dit-elle, pour cette fois il n'est beau, ni bon, raison ni droit que d'amour vous donne parole. Par trop légère et par trop folle me pourriez toujours tenir. »

Elle s'empresse bien à lui donner acte de sa déclaration : « Si vous m'avez dit votre désir, bien je l'ai ouï et entendu. » Diomède a bien raison, ce semble, d'en être tout joyeux et de trouver qu'elle n'était « mie trop sauvage », et on ne saurait l'accuser de témérité, lorsque, au moment de la quitter, il lui dérobe un de ses gants sans que la jeune fille « en semble trop marrie. »

Aux offres galantes de Diomède se joignent les hommages des Grecs qui vantent à l'envi la beauté de Briséida et se pressent autour d'elle. La jeune fille fait admirer son esprit autant que ses grâces, son succès est complet. Aussi quatre jours ne se sont pas écoulés qu'elle est déjà toute consolée, et elle n'avait plus « ni volonté, ni courage de retourner en la cité. »

Cependant Briséida n'a pas le cœur mauvais, le poète a voulu seulement la montrer légère. Non-seulement, en effet, elle se croit fidèle à Troïlus, mais elle a de nobles sentiments ; elle est indignée de la défection de son père et la lui reproche dans les termes les plus chaleureux et les plus dignes (1). Elle n'a pas d'ailleurs perdu tout

(1) Saisissons cette occasion de rendre à Benoit ce qui est à Benoit et de le défendre d'un reproche immérité, d'autant mieux que le juste renom du critique donnerait à ce reproche plus de poids. L'éditeur

souvenir de son ami. Bientôt les Troyens et les Grecs se sont retrouvés aux prises, et Diomède, pour l'amour de Briséida, est allé joûter contre Troïlus, il l'a renversé de sa selle, et s'est saisi de son destrier et l'a fait conduire à la jeune fille par un de ses écuyers, comme un trophée de sa victoire. Briséida accepte le cadeau, elle prend le destrier par « l'annelet d'or à cristal », mais elle se plaint tout d'abord de la victoire de Diomède. « Dis-moi, fait-elle, à ton « seigneur qu'il m'honore mal en ceci. Si vraiment il m'aime, il ne doit « pas maltraiter ceux qui me sont chers. » Elle est fière encore de la vaillance de Troïlus : « Avant cinq jours, dit-elle, il saura si bien « se venger qu'il réparera la perte qu'il a faite. Ce n'est pas un « vilain qu'on puisse outrager, car sous le ciel il n'est tel chevalier. « Je suis bien sûre qu'il recouvrera sa proie sans souci de qui l'en « voudra empêcher, et tel le voudra faire qui pourrait le payer chère- « ment. » Mais, la coquette qu'elle est, elle ne veut pas décourager les hommages qui viennent à elle : « Va, dit-elle, retourne à la bataille « et salue de ma part ton seigneur, et dis lui que j'aurais tort, puis- « qu'il m'aime, de le haïr. »

Diomède n'a pas résisté à ces provocations, il appartient tout entier à l'amour. Il n'a plus qu'une pensée au monde, posséder Briséida. Mais, comme tout cœur bien épris, malgré toute son assurance, il commence à douter de son succès. Briséida s'est bientôt aperçue de l'ardeur de sa passion, elle se fait un jeu de la provoquer en lui tenant rigueur. « Elle est tant de grand savoir qu'elle aperçut et « reconnut bien qu'il l'aime par dessus toute chose. Pour cela elle lui « est trois fois plus dure. Toujours ont dames telle nature » (v. 14965-69).

Et le poète poursuit, peignant en traits piquants le manége de la coquetterie féminine, ses duretés calculées, l'abaissement de Diomède,

du *Troïlus* loue le traducteur en prose du *Roman de Troie* d'avoir montré quelque bienveillance pour Briséida. « Celui-ci, dit-il dans cette version, prend le cheval par la rêne et dit : Va à ton seigneur et « lui dis que mauvais amour me porte quand il hait ceux qui m'aiment ; mais Troïlus ne tardera pas « à prendre vengeance, car il n'est pas homme qui grandement tarde dans sa honte. Ce traducteur, on « le voit, semble vouloir nous donner meilleure opinion de notre héroïne, et sa vertu se défend un peu plus longuement que dans les textes du XIII[e] siècle. » On peut constater dans notre texte que ce n'est pas au XIII[e] siècle ni au XII[e] qu'il faut s'en prendre, et que tout ceci n'est que du Benoît mis en prose.

ses prières, et ce trouble d'un amour vrai « qui sans cesse lui fait « oublier ce qui mieux lui viendrait à dire. »

La malicieuse jeune fille raille Diomède, elle se plaît à exalter la valeur des Troyens et surtout celle de Troïlus; elle se fait une joie maligne de les pousser l'un contre l'autre et de les mettre aux prises. « La générosité, dit-elle, lui a mal réussi. Il a eu un tort de se « dessaisir pour elle du bon destrier qu'il avait conquis....., il lui « eût rendu grand service en la bataille où Troïlus a pris sa revanche. « C'est grande folie que de prétendre à ravir à ceux de Troie leur « héritage. Ils ne sont pas faciles à chasser de leur royaume ni de « leur terre..... Ce sont preux et vaillants chevaliers. » Cependant elle lui prêtera le cheval qu'il lui a donné: « mais qu'il le garde « bien, car ils sont gens à le reprendre; et celui qui a conquis le « cheval de Diomède n'est ni couard ni facile à étonner. Il n'aurait « pu tomber aux mains d'un plus vaillant. »

Diomède est un peu confus de cet éloge de son rival, il se défend avec un certain embarras. « Il ne faut pas s'émerveiller si « chevalier perd son destrier; qui bien se veut d'armes peiner et « mener grandes prouesses gagne et perd souvent. » Il est du reste le premier à rendre hommage à la valeur de Troïlus. Avec une loyauté toute chevaleresque, il proclamera tout à l'heure dans le conseil des Grecs, que celui-ci a « dignement remplacé Hector, qu'il en a fait « lui-même maintes fois l'épreuve, qu'on ne saurait dans le monde « entier trouver aujourd'hui si preux et si vaillant..... qu'il n'a « jamais entendu nommer chevalier auquel il voulût davantage res-« sembler. » (*Roman de Troie*, v. 19892-905.)

Il jure de garder cette fois son cheval; mais, victorieux ou vaincu, il ne veut vivre que pour Briséida; « à elle il se livre, il se « rend et octroie. »

Mais si Briséida s'amuse de son captif, elle ne veut pas le désespérer; elle est heureuse et ravie de le voir « ainsi en ses lacs. » C'est lorsqu'elle vient de le poursuivre de ses railleries qu'elle lui accorde un don; elle récompense son dévouement en l'acceptant pour chevalier, elle lui donne pour son fanon « la droite manche de son bras. » « Troïlus, dit le poète, peut désormais savoir qu'il aurait

« tort de plus compter sur son amour. » Troïlus le sait, et, quelques jours après, quand il rencontre Diomède, au milieu de la mêlée, sur le terrain jonché d'enseignes et de gonfanons, de lances et de tronçons, il le renverse à terre presque expirant et laisse éclater sa colère. Il l'engage à aller retrouver la fille de Calchas. Il l'eût volontiers ménagé par amour pour elle, s'il avait eu le temps d'y songer. C'est la perfidie de Briséida « et sa courte foi » qui lui ont valu ce traitement. Diomède est aujourd'hui là où était Troïlus ; mais qu'il prenne garde, comme dit Brabantio au More : « Bien avez « à veiller. Si vous l'avez aujourd'hui sans partage, bien d'autres « seront accueillis avant que le siége s'achève » (v. 20086).

Le danger de Diomède fait éclater l'amour de Briséida ; si railleuse tout à l'heure, maintenant elle essaie inutilement de garder son secret. Elle ne peut plus « couvrir sa pensée que les pleurs, les larmes, les « soupirs ne lui échappent sans repos, elle montre bien que de son « cœur elle l'aime par-dessus toute chose. » La crainte de l'opinion, ni les conseils, ni les menaces de son père, ne sauraient désormais la retenir. Elle veut aller s'assurer elle-même des mortels dangers que court celui qui s'est donné tout à elle. Cependant, au moment de trahir le souvenir de Troïlus, elle a des remords, et, dans un monologue assez long, elle nous montre toutes ses agitations. On peut voir là comment Benoît s'essaie à peindre les troubles du cœur, ses entraînements, ses retours, les luttes d'une âme avec elle-même quand elle se sent prête à devenir coupable et qu'elle veut en vain se retenir. Elle s'inquiète de ce qu'on dira d'elle, de sa réputation qui va se perdre : « de moi ne sera pas fait bon écrit, ni chantée bonne « chanson..., mauvais sentiment j'eus, et fol savoir quand je trahis « mon ami qui nul jour ne l'avait mérité. Mon cœur eût dû rester « avec lui si étroitement enchaîné et retenu que jamais nul autre n'en « fût écouté....., fausse et légère et folle j'ai été d'en écouter parole. « Qui se veut garder loyalement ne doit point parole écouter..... » Combien n'est-elle pas coupable ? Qui eut jamais ami comparable à celui-là, et à qui l'a-t-elle sacrifié ? à celui-là même qui est son ennemi le plus acharné. Mais que lui servirait de se repentir ? Il n'y a plus de retour possible. D'ailleurs la faute en est-elle bien à elle ?

Si elle fût restée dans la cité de Troie, son cœur serait fidèle encore ; mais ici seule, sans conseil, sans appui, que pouvait-elle ? Tel l'en blâmera qui ne lui eût donné nulle consolation..... Elle a lutté, elle s'est débattue, mais en vain (1) ; sa conscience la tourmente et la poursuit encore, elle en étouffe les dernières protestations. C'en est fait, désormais elle n'aimera plus que Diomède : « Dieu fasse bien à « Troïlus ; mais puisque je ne puis plus l'aimer, ni lui moi, à celui-ci « me donne et octroie (2). »

Nous n'avons fait qu'esquisser cette histoire, que résumer le récit de Benoît. C'en est assez pourtant pour qu'on y reconnaisse une grande légèreté de touche et la trace d'une civilisation déjà très-raffinée. C'est là un joli et piquant portrait de la mobilité féminine. La douleur naïve de Briséida, son désespoir qu'elle croit éternel, ses promesses faites de bonne foi, la coquetterie qui s'éveille en elle et, au milieu de ses larmes, la dispose à écouter avec complaisance les paroles de Diomède, et qui, lorsqu'elle se croit encore tout au passé et prend même bravement parti pour lui, lui fait déjà prêter l'oreille à l'avenir, la joie qu'elle a de sentir son empire, sa gaîté, sa malice et ce besoin qu'elle éprouvera bientôt de consoler celui qu'elle maltraite, ce cœur d'autant plus près de se donner qu'il raille et semble se refuser davantage, cette naïveté de sentiments contraires lorsqu'elle voudrait se garder à Troïlus et pourtant se laisser entraîner vers Diomède : tout cela est délicatement étudié, peint avec finesse et malice, et compose un petit tableau des plus attrayants.

Ce qui n'était ici qu'un épisode deviendra une source poétique, où puiseront quelques-uns des poètes les plus fameux de l'Italie et de l'Angleterre. Mais, en développant l'histoire, Boccace, Chaucer et Shakespeare en changeront tout-à-fait le caractère. Le récit français garde donc toute son originalité et mérite qu'on l'aille chercher dans le vieux texte même.

(1) V. *Roman de Troie*, v. 20310.

Molt voldreie aveir cel talent
Que n'éusse remembrement
Des ovres faites d'en arrière !

(2) V. *Rom. de Troie*, v. 20227-20303. — Notons en passant comme Briséida montre ici naïvement l'utilité des monologues tragiques : « Mon cœur, dit-elle, est désormais garni et prêt à faire ce qui lui « plaira. *Par parole l'ai tant amené* que désormais lui ferai sa volonté. »

A côté de Briséida, le poète a peint, dans le personnage de Polyxène, la jeune fille sous des traits tout différents, et avec une délicatesse qu'on est presque étonné de rencontrer à cette date. Briséida était dans cette situation sociale qui de tout temps a semblé vouer les femmes à être la proie de l'amour. Elle n'a plus de mère ; son père est un transfuge poursuivi par le mépris des siens; elle est par sa destinée traînée d'un camp dans l'autre. Polyxène appartient à une tout autre condition. Fille de roi, elle a été élevée sous l'aile de sa mère et toujours à ses côtés. Le vieux poète en a fait l'idéal de la jeune fille ; son portrait est de tous celui qu'il a tracé de son pinceau le plus délicat et le plus attentif. C'est à elle qu'en toute circonstance il prodigue les hommages les plus enthousiastes ; c'est elle « qui de beauté est fleur (v. 11812). De la « beauté de Polyxène en vain essaierait-on de conter ; elle ne saurait être « décrite ; ni moi, ni un autre ne la pourrait dire. » Et après l'avoir essayé longuement (v. 5521-5556), il conclut en disant : « Si la beauté « de toute gent fût tout en un don seulement, de cela nous sommes « certains, Polyxène en aurait plus encore. »

Ce portrait, il l'a recommencé en plusieurs endroits de son poème et toujours avec une nouvelle ferveur. « Le lis et la rose vermeille sont « auprès d'elle décolorés. Tout ce que nature eut de beauté, elle le mit « en elle par grand loisir. Jamais Dieu n'y sut mieux réussir. »

Sa mort est, selon le poète, une perte pour la race humaine tout entière, condamnée par là même à déchoir : « Le monde en eût été « meilleur si une race était sortie d'elle. Ce qui était de beau y fut « perdu. Par dessus tous autres eussent été à contempler (remirables) et « de beauté resplendissants ceux qui d'elles fussent nés. » Il la place à côté d'Hélène : il aime à laisser entre elles le débat indécis. C'est là la question qui préoccupe le plus les chevaliers et les damoiseaux ; ils la discutent, mais ils n'osent la trancher : « sous le ciel il n'est cœur qui « pût penser, ni bouche qui pût dire les beautés, ni les resplendeurs « de la moins belle d'elles deux. »

Il semble même parfois que c'est pour Polyxène que sont ses plus secrètes et plus profondes sympathies. C'est elle qui ravit tous les cœurs, « elle est la belle, la preuse et la sage, et de toutes la plus prisée » (v. 26341). Les ennemis eux-mêmes voudraient ne pas la laisser mourir ;

quand elle va périr, immolée sur le tombeau d'Achille, l'armée grecque tout entière se désole : « ils pleurent et crient et se lamentent, chacun « voudrait la racheter, ils donneraient sept cents fois son pesant d'or. » Et ici le poète prête à ses personnages un sentiment bien grec. Ce qui intéresse les Grecs à la victime, selon Benoît, ce n'est ni sa jeunesse, ni son innocence, ni l'injustice de sa destinée, c'est l'admiration pour son incomparable beauté.

Ce personnage de Polyxène était une des plus fines, des plus touchantes, des plus chastes créations de la poésie classique. A son souvenir se rattache tout l'intérêt mélancolique du plus grand désastre qu'ait vu l'antiquité ; et seule elle échappe aux outrages qui flétrissent ses sœurs et entre pure dans la mort. Quant aux amours d'Achille et de Polyxène, on a remarqué (1) que c'était là un fruit assez tardif de l'imagination hellénique. Chez les cycliques et les tragiques, ce n'est qu'une victime sacrifiée à Achille ; mais déjà à la fin de l'époque alexandrine les choses changent : Achille est amoureux de la jeune fille, et elle est la cause innocente de sa mort. Benoît lui a fait faire un pas, il la montre sensible à la recherche d'Achille (2). Mais Polyxène, amoureuse, ne ressemble aucunement à ces héroïnes de la Geste qui laissaient si brutalement éclater leurs instincts. Elle a été formée par l'éducation du christianisme et d'une société civilisée, et n'a que des sentiments contenus. Elle a reçu, avec toute la réserve de la fille la mieux élevée des temps modernes, la déclaration qu'en présence de sa mère lui a faite le messager d'Achille « mettant en « son vouloir lui, sa terre et son avoir. Et elle n'en tint autre plaid : « elle ne le reçoit ni ne lui dit orgueil, outrage ni dépit. Elle ne fait « semblant que l'offre lui déplaise, ni qu'en rien elle lui semblât belle » (v. 17960-64).

Ce n'est pas qu'elle soit indifférente à la tendresse d'Achille ; loin de là, elle l'aime franchement : « tant en avait parlé sa mère qu'il lui plaisait et beau lui était qu'il la devait prendre à femme » (v. 21217). Elle avait su du messager que pour elle il s'abstenait de paraître au combat, qu'il voulait décider l'armée grecque à abandonner le siége, qu'il s'y était essayé

(1) V. Chassang, *Le Roman dans l'Antiquité*, p. 368.

(2) Benoît se rapproche ici de Philostrate et de Tzetzès, s'en rapproche sans les connaître ; car il ne leur emprunte pas le dénoûment qu'ils ont donné à l'aventure, le suicide de Polyxène.

longtemps. Quand il a changé de résolution, elle en a ressenti une douleur profonde. Mais elle sait étouffer au besoin l'expression de sa tendresse. Elle connaît, aussi bien qu'une princesse du XVII[e] siècle, ce qu'elle doit à son rang ; l'auteur le marque expressément et lui en fait honneur, il nous dit que Polyxène n'était pas « bourgeoise. » Lorsqu'elle est condamnée à mourir, elle sait accepter son sort avec beaucoup de dignité : « elle n'avait pas, dit le poète, mérité de mourir, surtout d'être sacrifiée « à Achille, elle était innocente de sa mort. »

Benoît de Sainte-More se rencontre ici avec plusieurs poètes illustres, avec Euripide, avec Ovide, avec Sénèque ; mais il ne ressemble à aucun d'eux. Ce que tous ses prédécesseurs semblent surtout avoir voulu mettre en relief, c'est la résolution de la jeune fille et sa fermeté devant la mort. C'est là le côté de son caractère qu'accuse particulièrement Euripide (1). Cela est plus marqué encore dans Ovide ; chez lui, ce personnage de Polyxène a déjà de la raideur, elle sent l'école et se drape dans son héroïsme, elle a une fermeté toute stoïque et quelque chose de viril. Elle prononce quelques phrases courtes et à effet, il y a déjà chez elle du Sénèque. Ce dernier, enfin, fidèle à ses habitudes, a enchéri sur Euripide et sur Ovide, et outré leurs intentions. De la douce victime résignée il a fait une sorte d'amazone farouche courant à la mort. Ce n'est pas assez pour lui qu'elle n'ait pas peur de mourir, il faut qu'elle fasse reculer son bourreau, et elle met dans sa chute même une intention vengeresse contre Achille. L'image qu'a tracée Benoît se distingue de toutes celles que nous venons de passer en revue. Comme M. Patin le remarque à propos de Racine, mais dans une proportion inverse, il semble avoir instinctivement combiné l'Iphigénie et la Polyxène d'Euripide. Elle est chez lui aussi fière, aussi vaillante contre la mort, aussi héroïquement résignée que chez aucun de ses prédécesseurs, mais sans bravade, sans étalage, plus jeune fille, plus aimable et plus touchante. Le poète nous la montre tout d'abord émue et tremblante ; son cœur bat plus vite, sa voix se fait à peine entendre. Cependant peu à peu elle s'affermit et prononcera un assez long discours. Benoît est sous ce rapport, de tous les historiens de Polyxène, celui qui se rapproche le plus d'Euripide ; on

(1) Sur Polyxène, v. Patin, *Théâtre grec, Euripide*.—Saint-Marc-Girardin, *Litt. dram.*, t. I, p. 18-19.

serait, par moments, tenté de croire qu'il l'a lu (1). Seulement il n'a fait aucune place au souvenir d'Hécube. « C'est là, lui fait-il dire, « une triste et honteuse vengeance..... est-ce une œuvre digne de si « puissants rois ? ne sont-ils pas saouls de carnage et de sang ? comment « peuvent-ils avoir encore de sa mort faim et désir ? Elle ne voudrait « vivre à aucun prix. La vie ne lui réserve plus aucune joie. D'elle ne « sortira ni fils, ni fille en qui s'avilisse et s'abâtardisse le lignage « dont elle est née : Je ne refuse pas ma destinée ; avec ma virginité « je mourrai. Il est beau de ne pas abaisser la hauteur de ma valeur. « Je ne dois avoir d'amour pour créature vivante. Et que Dieu m'en « préserve ! Or, je ne veux pas qu'on me pardonne ni qu'on m'ab- « solve..... Bien le refuse (le desvoil). Mes yeux auraient trop à pleurer ? « Vienne la mort, je ne la refuse pas. Je n'ai désir de vivre davantage. « A la mort je donne ma virginité..... Je ne veux pas qu'elle soit à « ceux-là qui m'ont tué mon père bien aimé..... Je suis transportée « de joie quand je meurs, et quand d'eux me sépare. Bien haïrais leur « compagnie. » On le voit dans tout cela, la jeune fille reste simple (2)

(1) En effet, ni Dictys, ni Darès n'ont donné ce développement au récit de la mort de Polyxène ; les détails qu'on trouve dans Ovide et le sentiment général de son récit sont complètement différents. Voyez, au contraire, dans Euripide (*Hécube*, v. 340-376) : « Tu te détournes, dit Polyxène à Ulysse ; tu veux te soustraire à mes supplications ; ne crains rien, tu es à l'abri de ce danger. » Elle le suivra volontairement, demandant à mourir, θανεῖν χρῄζουσ' ! Elle ne veut pas qu'on la prenne pour une femme lâche et aimant la vie... Hier, fille de roi, presque l'égale des dieux, etc... aujourd'hui esclave... La vie n'a plus aucun prix pour elle. Un maître l'achètera pour de l'argent, elle, la sœur d'Hector et des autres... Un esclave souillera le lit de celle qui fut fiancée à des rois. Elle accepte la mort froidement, sans emphase, sans prétention, avec un complet détachement, suppliant sa mère de ne pas la retenir, de consentir à cette mort qui la sauve de l'indignité. Elle tend la gorge au couteau, n'ayant qu'un souci, ne permettre à personne de porter la main sur elle et tomber chastement.

(2) Il faut cependant signaler un trait de bel esprit qui termine assez fâcheusement le discours, qu'on est étonné de rencontrer au milieu de tant d'autres détails encore empreints de rudesse, et qui nous montre à quelle recherche et à quel raffinement était arrivée déjà cette civilisation voisine, par ce frappant contraste, de la Renaissance. « C'est l'Envie qui est cause de son trépas ; l'Envie se plaignait de sa « beauté ; la voilà désormais satisfaite. Elle n'eût point été condamnée à mort, si l'Envie ne l'eût fait « faire. » Cela nous montre en même temps que le poète, pas plus qu'Horace dans cette pièce d'Europe à laquelle nous faisions naguère allusion, ne prend son sujet au sérieux et que les peintures d'amour ne sont pour lui qu'un jeu. On trouvait, du reste, déjà dans l'*Eneas*, dans le discours où le héros troyen pleure la mort de Pallas, un trait tout-à-fait semblable :

Mès ne povoit souffrir envie
Que tu ne perdisses la vie
Que j'eusse conquis la terre
Ne par toi finée la guerre.

Ajoutons cela aux rapports que nous avons signalés entre les deux poèmes.

et touchante ; elle meurt héroïquement sans vouloir se poser en héroïne (1).

De ces éléments divers le poète a formé une œuvre qui, malgré ses interminables longueurs, n'est pas dépourvue de tout attrait. S'il est trop servilement enchaîné à un original sans intérêt, si le journal de ses batailles est monotone, s'il a autant qu'aucun de ses contemporains le défaut de la prolixité (2) ; si tout chez lui, trèves et combats, se prolonge d'une façon invraisemblable, parce que le trouvère, qui s'attache à suivre pas à pas son auteur, nous laisse naïvement voir combien il est en peine de remplir ses dix années, il est cependant certains mérites qui se révèlent à une étude attentive.

On ne saurait demander à Benoît une composition savante. Les lois de la composition n'étaient pas d'ailleurs au XII[e] siècle ce qu'elles étaient pour un poète de l'âge classique, ou ce qu'elles seraient pour nous. Nos trouvères ne s'inquiétaient guère de savoir s'ils étaient fidèles aux lois de l'Épopée, en admettant qu'il y ait des lois de l'Épopée ; ils faisaient de l'Épopée sans le savoir. Benoît à cet égard ressemble tout-à-fait à ses contemporains. Il n'a pas songé à être un poète épique ; tout au plus faudrait-il voir en lui un cyclique ; ou plutôt, ici comme dans sa *Chronique des Ducs de Normandie*, il a voulu écrire une histoire, « nous dire la vérité » sur le siége de Troie, la dire complète, nous apprendre pourquoi et comment la ville fut prise, ce que devinrent les vainqueurs et les débris des vaincus. Il ne s'arrête que quand le sujet est épuisé.

Il ne faut pas non plus chercher ici l'habileté poétique. Il ne sait pas tirer parti d'une situation, s'arrêter aux endroits essentiels, dra-

(1) Ce nom de Polyxène était devenu très-populaire au moyen-âge. J'y trouve des allusions en deux œuvres différentes de Sylvius Æneas, dans le *De Eurialo et Lucretia*, p. 71. Eurialus, dans son enthousiasme amoureux, s'écrie : « Tu mihi Polyxena es, tu Æmilia (de la Théséide de Boccace), tu Venus » ; et dans les *Litteræ eroticæ* Hannibal dux Numidiæ..... Lucretiæ, p. 81 : « Nec Polyxenam tibi comparaverim. »

(2) La prolixité a été le défaut de la poésie du moyen-âge. Il semble qu'il en a conscience. Dans le *Dolopathos*, un des merveilleux talents qu'on admire en Virgile c'est que ce grand philosophe, par son savoir surhumain, a réduit les sept arts en un livre si petit qu'il tiendrait dans la paume de la main :

Un livre fist brief et petit
Comme son poius, où il descrit
Tos les sept ars.

matiques, tracer de beaux tableaux. On peut lui reprocher de développer tout avec la même conscience, la même ignorance de la valeur relative et littéraire des choses. Il donnera la même importance au partage des dépouilles (1), à la délibération des Grecs sur la récompense à donner aux traîtres, qu'à la mort de Priam. Il faut ici écarter avec soin tout souvenir de Virgile et des admirables pages du deuxième livre, ne pas songer à cette mort si touchante du vieux roi, à ce dernier et inutile effort pour défendre les siens, *arma diu senior*, à toute cette famille qui se groupe autour de lui pour mourir ; sans cela on jetterait le volume de Benoît avec dépit et colère. Cependant il montre parfois un véritable instinct de narrateur. Le récit de la première rencontre entre les Troyens et les Grecs est bien entendu, les incidents y sont bien ménagés, l'intérêt gradué ; l'auteur y a mêlé assez habilement les échecs et les retours successifs : Protésilas enfin rétablit les affaires des Grecs, quand apparaît Hector, devant qui tous reculent. Le poète arrive bien à la conclusion de son récit : « désormais est commencé le jeu. » On pourrait louer également l'art avec lequel il prépare l'arrivée de Penthésilée et amène par elle une péripétie. Il y a dans ses descriptions de batailles du mouvement et de la variété. Il ne fait pas disparaître tout de suite ses personnages, il les engage dans de rudes combats, puis, au moment le plus dangereux, un flot de combattants survient, « sur eux verse la bataille qui les sépare, etc... »

Nous avons vu tout à l'heure à propos des exploits d'Hector que le vieux poète avait parfois véritablement l'accent épique. On pourrait citer encore d'autres passages, par exemple celui où il nous peint Achille reparaissant sur le champ de bataille. Ses soldats que, sur la prière d'Agamemnon, il a envoyés combattre sans lui, ont été battus et repoussés jusqu'à ses tentes et viennent mourir à sa vue. La colère, l'orgueil outragé, le désir de venger les siens, triomphent de toutes ses résolutions. « En hâte sans hésiter il jette sur son dos « son haubert, il a le cœur gros dans la poitrine. Ils lui ont

(1) On serait tenté d'appliquer à tous les poètes de ce temps le mot de Dandin : « Il dit fort posément ce dont on n'a que faire et... »

« mis son casque sur le chef....., il est monté sur son cheval de « guerre ; il a pris son écu aux couleurs éclatantes..... , un damoi- « seau lui a donné une lance grosse qui remplit le poing, avec une « enseigne de cendal, puis il fait sonner deux cors. Il ne se souvient « plus, tant il est furieux ni d'amie, ni d'amour. Il ne témoigne pas « qu'il en fut jamais rien. Que désormais les Troyens se gardent !.... « Il fait comme le loup affamé entre les agneaux, etc..... Il fait reculer « toutes les batailles. Tant fut redouté son écu, dès qu'il fut reconnu ! « Ses soldats ont retrouvé toute leur vigueur. Les Troyens s'étonnent « et reculent. Achille leur fait payer chèrement son repos » (V. *Roman de Troie*, v. 21077-21115).

Très-belle aussi et très-saisissante est la rencontre de Troïlus et d'Achille (V. *Roman de Troie*, v. 21129, 21150). Mais plus énergique et plus originale encore est cette peinture de Deyphebus trouvant dans l'ardeur de sa haine la force de ne pas mourir avant d'être vengé (v. 18973-995). Blessé à mort par Palamède, il demande à son frère de retourner à la bataille, de faire payer son trépas à son adversaire, avant qu'on retire le fer de sa plaie : « car si je puis « savoir sa mort, sans que mon âme en soit marrie, je sortirai de « cette vie. » Pâris revient vainqueur. La mort de Deyphebus est fièrement peinte, la scène est fort touchante : « il ne voyait plus, il « n'entendait plus. Pâris se jette sur lui en pleurant ; et lui que la « mort déjà possède ouvrit les yeux à grand'peine, et pour parler fit « un tel effort que par trois fois il lui demande s'il était vengé. Quand « il le sut, bien lui fut beau et bien lui plut. Maintenant, dit-il, « ôtez-moi la lance ; la mort désormais ne me sera pas pesante. Je verrai, « si je puis, avant la fin du jour, l'âme d'Hector, mon cher seigneur. « Droit à son âme ira la mienne. Désormais il me tarde d'y être. « Consolez-moi, fit-il, mon père et sur toute chose ma mère. Que « les dieux leur soient en aide » (v. 18973-18995) !

Enfin, c'est une peinture énergique que celle que Benoît a ajoutée à son original, du fils d'Héber venant, avec dix de ses compagnons comme lui tous mutilés et sanglants, reprocher à Achille qu'ils meurent par lui, et mourir, en le maudissant, aux pieds de celui qui les a trahis.

Ajoutons bien vite que Benoît ne tient pas du tout à rester sur ce ton. Il n'est pas Gaulois pour rien. Il ne craint pas de s'égayer quand l'envie lui en vient. Non-seulement ses héros échangent volontiers des brocards (1), mais lui-même quittant le ton solennel de l'épopée, raconte souvent les batailles avec une gaîté railleuse et une goguenardise toute française et soldatesque, que les situations les plus dramatiques et les plus douloureuses n'altèrent pas (2), et qui se retrouvera dans toute notre vieille littérature; ce sera encore un des traits caractéristiques de Jean Marot, le dernier des poètes du moyen-âge. C'est sur ce ton qu'il racontera les batailles; c'est la marque de la race, la note railleuse qui éclate au milieu des scènes les plus tragiques. Cela explique pourquoi le moyen-âge n'a rien fait de supérieur à ses fabliaux (3).

On peut enfin relever chez Benoît certains mérites de forme et signaler quelque talent littéraire. Sa langue a les caractères généraux du temps. Simple, claire, nette, brève, un peu raide, un peu nue (4), volontiers mo-

(1) V. *Rom. de Troie*, Discours de Diomède à Énée, v. 11119-11133; Polidamas à Palamède, v. 11270-11286 et 1247-1250.

(2) On en peut voir des exemples, *Rom. de Troie*, v. 7189. — v. 8024. — v. 19144-19147. — v. 19590-19606. — v. 27503-27506. — v. 29170-29171, etc.

(3) On retrouve encore ce même caractère populaire dans la complaisance avec laquelle il cite des proverbes. Benoît paraît plein de vénération pour cette forme de sagesse populaire :

Le proverbe dit molt bien
Qui onques ne failli de rien (v. 1879).

V. encore un discours d'Hector, v. 3785 :

Li vileins dist, mais il menti
Que ja mors hom n'aura ami (f° 59).
De grant naient entre en barate
Qui ço bargaigne qu'il n'achate (f° 65).

V. encore v. 2830, 6305, 6406, etc. Chrétien de Troyes cite aussi les *Proverbes du Vilain*. On avait fait de bonne heure d'amples recueils de ces locutions populaires; les *Proverbes du Vilain*, en huitains aussi diffus que mal rimés, nous sont parvenus dans des copies très-nombreuses et très-diverses. Je remarque, dans le *Roman de Thèbes*, un discours d'Éthiocles (Étéocle) qui est des plus curieux, par cette familiarité goguenarde que nous venons de signaler et par les proverbes dont il est émaillé :

A sot asnon racontez fable,
Vos paroles semez en sable;
Debatuz vos estes en vain,
Bien sauriez par autrui main
Le serpent traire du buisson.
Sachiez que bien vos conoisson:
Bien sauriez humer ceus mox:
Lessiez ester iceste note,
En autre sens tornez la rote.

(4) Malgré toute la faiblesse à laquelle on se sent naturellement porté pour *son* auteur, je ne saurais cependant m'associer aux éloges que le style de Benoît a reçus d'un critique allemand que nous aurons

nosyllabique, peu soucieuse des liaisons, des nuances et des flexions, elle fait penser aux armures des chevaliers qui ne se plient qu'à angles droits; mais il la manie déjà avec plus d'aisance que la plupart de ses contemporains. Il aime à faire parler ses personnages et passe sans trop de peine du style indirect au style direct. Il manie même assez lestement l'ironie (1). Il a des discours bien faits, largement développés, nerveux, d'un ton ferme et héroïque. Il suffit de voir le fier et rude langage que tient Thoas à Achille, quand celui-ci parle d'abandonner le siége (2), ou le mâle discours de Briséida à son père, pour lui reprocher d'avoir trahi son pays (3), ou celui dans lequel Agamemnon, avec une vivacité et une liberté d'allures singulières, pendant soixante vers (4), essaie de ranimer son frère Ménélas après l'outrage qu'il a reçu (5).

On dirait du reste qu'Agamemnon est l'orateur en titre du trouvère; c'est à lui qu'il donne la parole dans les grandes occasions. En même

occasion de citer bientôt plus amplement. M. Dunger, *Die sage vom troj. Kriege*, etc., à propos de Herbort von Fritslar, le premier imitateur allemand de Benoît, assure que le style serré et nerveux d'Herbort contraste avec *l'ample* expression du poète français. Il me semble que c'est singulièrement exagérer les mérites de style de notre trouvère.

(1) V. *Rom. de Troie*, v. 19585-19615, le discours d'Achille raillant la patience des Grecs.

(2) *Ibid.*, v. 18238-18321.

(3) *Ibid.*, v. 13685-13739.

(4) *Ibid.*, v. 4930.

De co, fet il, bien vos gardez
Que jamès hom de mère nez
Se poisse aparceveir ne dire
Que vos en aiez doul ne ire.
Li preisié home de lonc tens
Qui tant orent valor et sens,
Ne conquistrent pas les enors
En dels en larmes et en plors.
Mes quant lon lor feseit ledure
Si prenoient enging et cure
Con il se poïssent vengier :
Issi le font buen chevalier.
Qui n'a guerre n'aversité,
Ne damage, ne povreté,
Coment conoistra sa valor ?

(5) On retrouve les mêmes qualités dans d'autres passages, par exemple dans celui-ci :

Seignor baron
Molt estes prou et de grant nom ;
Fort ont été vostre anceisor,
Molt ont éu pris et valor,
Onc de riens nule n'avilièrent
Les dignités qu'il vos lessièrent.
Devez garder et essalcier
Quen ne vos en puisse abessier.
Une telle ovre avez emprise
Que bien savez tuit sanz devise,
Se vos n'en venez al desus,
Que vostre pris ne durra plus :
Si perira vostre puissance ;
N'en iert plus faite remembrance.
La grant enor que vos avez,
Se vos ceste ovre n'achevez,
Iert tote cassée et périe
Et vostre terre tote honie, etc.

temps le poète sait au besoin être touchant. Pour en avoir la preuve, on n'a qu'à lire le discours d'Hécube se lamentant auprès du cadavre d'Hector (1) et auprès de celui de Troïlus (2).

Sans doute, on est forcé de reconnaître que chez Benoît, comme chez tous ses contemporains, les formules sont souvent excessives et monotones ; chaque héros est toujours le plus grand et le plus preux des hommes ; chaque bataille est la plus horrible. On rencontre chez lui, comme chez tous les trouvères, de ces vers tout faits, qui peuvent se placer partout : « nus homs de mère nez, III. M. chevaliers et plus, veiant M. chevaliers. » Mais il faut dire aussi que souvent il échappe à cette banalité ; il essaie de varier ses tableaux. Il ne se contente pas de nous donner de jolies descriptions du printemps, un lieu commun de la poésie du moyen-âge, mais qu'il relève par une grâce toute particulière (3) et qui fait songer aux printemps de Livry de Mme de Sévigné (4) ; il essaie des peintures moins rebattues, comme lorsqu'il nous décrit l'hiver, ou un matin brumeux ; il a vraiment le sentiment de la campagne (5), et dans tous ses tableaux on entrevoit un coin de nature.

Il a des traits saisissants dans le récit de la ruine de Troie : « du carnage les palais saignent, etc. » Il ajoute à son texte de touchants détails. Quand Priam ensevelit le dernier de ses fils, il dépose dans la tombe son sceptre et sa couronne, pour les sauver des mains des grecs et honorer le mort, et comme si avec son dernier rejeton il ensevelissait sa royauté même.

Ailleurs, ce sont des vers heureux qui font image. Peut-on, par exemple, peindre d'un trait plus vif la rayonnante beauté d'Hélène ?

Entor li resclarzit la place
De la resplendor de sa face.

D'autres fois, c'est un trait familier qui saisit ; comme ce portrait

(1) V. *Rom. de Troie*, v. 16377-16408.

(2) *Ibid.*, v. 21668-21717.

(3) *Ibid.*, v. 939-944, et ailleurs : « Quant vint al tens que Vers duise. »

(4) V. *Lettre de Mme de Sévigné*, édit. Montmarqué, t. II, p. 263.

(5) On pouvait déjà signaler le même caractère dans la *Chronique*. V. le passage où Richard harangue la nuit les Danois : « en une place verte, erbue, etc. »

d'Achille sur son coursier de Nubie : « Il est assis sur son cheval, ainsi « planté comme s'il y était né (1). »

Il a quelques brèves comparaisons qui rappellent Homère par l'intention, sinon par le développement. Nous avons vu à l'instant celle qu'il appliquait à Achille, il en a d'analogues pour Hector. Il en offre d'autres qui ne sont qu'à lui et qui ont une physionomie toute naïve et toute rustique (2).

Il sait s'abstenir de paraître dans le récit, si ce n'est de temps en temps à la veille des grandes catastrophes, où d'une façon toute lyrique il intervient pour pleurer la mort des héros ou la faire pressentir, par exemple lorsque Hector va succomber et que cette grande tristesse lui arrache des regrets sympathiques, ou lorsque, dans la nuit qui a suivi la première bataille, les Troyens blessés gémissent. Quand Hésione est emmenée en esclavage, à la vue de cette grande infortune, l'auteur s'écrie : « Grand ire en ai et molt grant peine. »

Enfin, sachons gré à ce poète d'un temps d'ordinaire si prolixe de savoir se taire à propos. Priam s'évanouit sur le corps d'Hector sans trouver une parole.

Nous ne voulons pas pousser plus loin cette analyse : il nous semble qu'elle suffit à expliquer et à justifier le long et éclatant succès du poème. Le *Roman de Troie* est l'œuvre capitale de cette partie de la poésie du moyen-âge, la plus largement conçue, la plus libre d'allure, celle où l'imagination s'est le plus amplement donné carrière. Si le premier caractère du poète est le don de création, Benoît a vraiment mérité ce titre. Du fonds le plus sec et le plus aride il a fait jaillir une œuvre des plus variées et des plus vivantes. Des centaines de personnages y apparaissent, s'y agitent, y vivent, y meurent. Les scènes les plus diverses, les sentiments les plus différents y sont représentés tour à tour, c'est tout un monde. Et, de ces êtres sortis de son cerveau, quelques-uns sont entrés en pleine possession

(1) On dirait en un endroit une allusion au mot fameux des Gaulois : voulant dire combien Troie est redoutable, il écrit :

Menacer puet qui rien ne craint,
Se devers le Ciel ne lui vient.

(2) La farine que l'on tamise
Ne chiet pas si espès d'asses
Con darz et quarrials empenez.

de la vie littéraire, aussi bien que les héros de Virgile et d'Homère. C'est l'Hector de Benoît de Sainte-More que le moyen-âge a admiré, en qui il s'est reconnu, dont il a fait le type de l'honneur et des vertus chevaleresques. Troïlus est vraiment le fils de son imagination. N'eût-il pas d'autres titres, c'en serait assez pour légitimer la longue attention que nous lui avons donnée.

Entre toutes ces nébuleuses qui peuplent notre ciel poétique du moyen-âge, et parmi ces écrivains qui se confondent un peu pour nous à cette distance, et que les contemporains eux-mêmes semblent avoir volontiers confondus, comme s'ils ne reconnaissaient entre eux aucune originalité puissante, Benoît de Sainte-More mérite d'avoir une place à part ; il a son éclat propre. Non-seulement il a créé une branche nouvelle de poésie, mais il y a porté des qualités particulières. Il y a vraiment en lui l'étoffe et la qualité d'un poète.

VI.

AUTRES POÈMES. — SOUVENIRS DE L'ODYSSÉE DANS LE *ROMAN DE TROIE*. — LE RETOUR DES CHEFS, ETC. — LA GRÈCE TRAGIQUE, ETC. — L'*ENÉAS*, LE *ROMAN DE THÈBES*. — LE *JULIUS CESAR*, ETC.

Nous avons dit que le *Roman de Troie* était un véritable cycle troyen ; et l'auteur ne se contente pas d'y raconter le siége et la destruction de Troie, il retrace aussi tous les événements qui s'y rattachent de près ou de loin. Son livre embrasse presque toute l'histoire héroïque de la Grèce. Il offrait aux hommes du XII[e] siècle comme un résumé des cycliques et des tragiques grecs. L'auteur lui a donné pour introduction l'histoire des Argonautes. Les 2680 derniers vers sont consacrés à retracer le retour des chefs grecs, les courses errantes d'Ulysse, les sombres aventures des Alcides, le meurtre d'Agamemnon et la vengeance de sa mort par Oreste, la jalousie d'Hermione contre Andromaque et la mort de Pyrrhus, enfin la mort d'Ulysse. Nous retrouvons là l'*Odyssée*, l'*Agamemnon* et l'*Orestie*, les Νόςοι et la *Télégonie*.

Benoît a rapidement raconté la mort d'Agamemnon (v. 27925, etc.), en la rattachant à la vengeance de Naulus. Il y a quelque intérêt à voir comment l'imagination du moyen-âge a refait ces vieux récits, et comment il s'en représente les divers héros. Égisthe est pour lui un vassal riche et renommé, mais « qui n'était ni roi, ni comte, ni duc. » Oreste (1) est soustrait par Taltibius aux coups des assassins de son père, et conduit par lui auprès d'Idoménée « pour qu'il le nourrisse et l'ait cher, tant qu'il le fasse chevalier, qu'il puisse être roi couronné du royaume dont il est né. » Lorsqu'il a atteint l'âge de quinze ans, il songe à aller venger son père. Mais l'histoire a pris ici un tout autre caractère ; le poète du XIIe siècle n'a pu se résigner à présenter à son public, comme le faisaient les tragiques grecs, un fils de roi rentrant tout seul, comme un vagabond, dans le palais de ses pères, et accomplissant lui-même sa vengeance. Ici Oreste est accompagné de deux mille chevaliers. Le trouvère ne comprend pas ces habiletés, ce piége où vont tomber les coupables. Tout se passe au grand jour. Oreste rentre de vive force en possession du royaume paternel. Mycènes lui a fermé ses portes ; il la prend d'assaut, après un siége vigoureusement soutenu. L'histoire dans la tragédie grecque était tout individuelle : Égisthe et Clytemnestre ont tué seuls Agamemnon ; ici, ils ont des complices. Oreste, maître de la ville, fait brûler, tourmenter et pendre à de hautes fourches ceux qui ont consenti à la mort de leur seigneur. L'auteur a trouvé moyen d'ajouter de l'horreur au parricide d'Oreste. Les dieux, comme dans la tradition grecque, lui ordonnent de tuer sa mère de ses mains « et d'apprendre ainsi au monde comment vengeance a été prise d'elle et de la trahison qu'elle a faite de mettre à mort son seigneur. » A cet ordre affreux, Oreste ne frémit pas ; le poète nous dit « qu'il n'entend rien là qui lui déplaise » (v. 28,194), et l'exécution de l'ordre divin est devenue aussi plus horrible ; l'auteur y a mêlé les traditions bibliques aux traditions grecques, Jézabel à Clytemnestre. Oreste saisit lui-même sa

(1) Le moyen-âge a connu une *Orestie* latine. Summer (*Cat. codd. Bibl. Bern.*, 11507), signale, sous ce titre : *Orestis tragedia*, un poëme en un millier de vers hexamètres, mêlés de récits et de dialogues.

mère, et sous les yeux de ses concitoyens (ce qui rend l'acte plus effroyable encore)

Il méismes à ses mains
Les mameles li trait del cors;
Esrachier li fist totes fors;

« et par les carrefours il la fait manger toute aux chiens. »

Le châtiment d'Égisthe est aussi public; il venait avec une troupe de chevaliers étrangers au secours de Mycènes, il rencontre une embuscade de chevaliers d'élite qui met sa suite en déroute. Égisthe tombe aux mains d'Oreste qui le fait traîner « tout nu, sans braies et sans souliers par les rues de la cité, et le fait pendre aux fourches: »

Tant i estut, tant i pendi
Que par pièces s'en descendi.

Le procès d'Oreste est très-simplifié. Ici, comme dans la tragédie grecque, le parricide est traduit en jugement; non plus devant l'Aréopage, mais devant les plus brillants et les plus sages de la Grèce, « li halt hom, li sené. » Mais au lieu de la grande scène retracée par Euripide, de ce long plaidoyer, de cette grande lutte d'éloquence, nous n'avons plus ici qu'un duel judiciaire.

Ménétius offre « de défendre Oreste contre ceux qui voudront dire « qu'il ne soit digne de l'empire et de gouverner son royaume »; il soutient « qu'il ne doit perdre terre pour cela, qu'il ne mérite ni « exil, ni déshéritement »; et « il tend son gage en la cour. » Personne ne se lève pour le contredire. Oreste est absous, et « il est « commandé que cette affaire ne lui soit plus en mal retraite. » Nulle part on ne sent mieux la différence de génie des deux peuples; on ne comprend mieux comment l'un a pu écrire de si beaux poèmes, si abondamment et si complaisamment développés; comment, dans un état de civilisation presque analogue, les poèmes de l'autre ne sont que de secs résumés. Là, nous trouvons une race amie de la parole; la parole est la maîtresse souveraine de cette société grecque; la vie ou la mort d'Oreste sera le prix de l'éloquence. Ici, nous assistons au

triomphe de la force; c'est une main armée d'un gantelet de fer qui va décider de tout.

Après cela le trouvère raconte les aventures d'Ulysse (v. 28419). Benoît avait-il lu l'Odyssée? cela paraît peu probable. Il en avait sans doute entendu quelque lointain écho; il en trouvait dans le faux Dictys un vague souvenir. Il reproduit fidèlement le texte latin, en émaillant seulement son récit de quelques erreurs de noms, écrivant par exemple « Myrre » pour Ismarus; le brodant, quand l'occasion s'en présente, de quelques enjolivements chevaleresques, et le complétant çà et là par quelques souvenirs des poètes latins, d'Ovide surtout.

Ulysse est arrivé chez Idoménée, le roi de Crète « en deux grandes nefs à marchand » louées par lui. Il a perdu tout ce qu'il possédait, après avoir échappé à grand'peine à la vengeance des gens de Thélamon Ajax et du père de Palamède. Idoménée s'étonne de le voir réduit à une si grande misère. Ulysse lui raconte comment il a passé en « Myrre » sans accident; comment, « à Lotofagos » (1), il a pris « port, où on ne lui fit ni tort ni mal »; comment ensuite, après deux jours de navigation, un effroyable orage le chassa vers la « Cezile », et comment « la destinée mauvaise le conduisit à mauvais port. » Des Lestrigons et des Cyclopes d'Homère Benoît, à l'exemple de Dictys, a fait deux rois, Lestigorus et Ciclopain, frères germains, qui, enflammés de cupidité à la vue des richesses du prince grec, le dépouillent à l'envi. Bientôt surviennent leurs deux fils, Alfat et Polixénius (c'est la façon dont notre vieux poète écrit les noms d'Antiphatès et de Polyphème), qui font un grand massacre de ses compagnons et enferment étroitement les survivants. Enfin, Polixénius, ému de pitié, leur rend la liberté et les traite avec honneur. Mais le roi avait une fille, Destrigora, dont Anfénor (Elpenor), un compagnon chéri d'Ulysse, devient éperdument amoureux, et qu'il enlève grâce à l'habileté du roi d'Ithaque. Par malheur, les amours d'Anfénor sont découvertes, et ici se place un confus souvenir de l'*Odyssée* que le faux Dictys n'a pu fournir à notre poète. Dictys (p. 224) se bornait à dire: « Ubi res cognita est, interventu parentis « puella ablata per vim, exactus per Æoli insulas, etc. » Benoît fait

(1) Dictys, lib. VI, C. 5, p. 223. Pour l'erreur du nom, v. plus haut, chapitre IV.

raconter par Ulysse qu'ils ont été poursuivis, qu'ils ne purent s'éloigner à temps, qu'atteints par Polixénius, ils ont été forcés de laisser entre ses mains la jeune fille, mais qu'ils ont pu eux-mêmes s'échapper. Ce qui est curieux, et ce qui prouve que notre poète n'a pas lu le texte d'Homère, mais quelques arides résumés, c'est qu'il ne connaît pas le moyen employé par Ulysse. Il croit qu'il a eu recours à quelque procédé magique, mais il n'en sait pas davantage. On dirait qu'il n'a pas lu lui-même ce récit, qu'il lui a été fait par quelqu'un qui en avait oublié les circonstances :

Ateinz fumes ; *mès par boisdie,*
Par artimaire et par mestrie,
Lor echapames ; n'en sai plus.

L'auteur du *Dolopathos*, qui a raconté la même histoire, l'a fait bien mieux que Benoît, et s'il a dénaturé le récit d'Homère, il semble que c'est en connaissance de cause. Benoît sait aussi, ce que ne disait pas Dictys, qu'Ulysse a crevé l'œil de Polyphème ; mais, évidemment, il ne sait pas comment cela est arrivé, et il déguise d'une façon assez originale son ignorance. « Polixénius, dit-il, nous enleva sa sœur ; mais tout au moins il y perdit un œil, car je le lui crevai de mes mains. Ce fut par aventure étrange, car la nuit était fort obscure. »

Un peu plus loin, Benoît, suivant encore Dictys, mais brouillant quelque peu son texte, nous dit que le vent poussa Ulysse parmi les îles d'Oloi (Œoli dans Dictys), et que là il est accueilli par deux belles reines, Cirxes et Calixa. Ici encore il en sait plus long que son auteur. Celui-ci (p. 224) se contentait de dire « toutes deux reines des îles qu'elles habitaient, elles attiraient à l'amour le cœur de leurs hôtes par certaines séductions. » Benoît nous dit qu'elles étaient « les repaires des errants » (veut-il dire seulement les voyageurs ou les chevaliers errants ?) ; il sait qu'elles connaissaient *arts* et *sorts,* qu'elles enchantaient si bien leurs hôtes, « qu'en eux n'y avait plus ni raison ni sens ; car celui qui était tombé en leurs mains

Tant estoit d'eles embéuz
Et de lor amor deceuz
Qu'il ne pensoit jamais aillors ;
Griement vendoient lor amors.

« Elles dévoraient et prenaient tout et n'avaient merci de nul être vivant. « Elles faisaient pauvre et mendiant maint homme vaillant et riche. » Il a raconté assez longuement l'aventure de Circé. Il nous parle de « ses « *sorceries*, de ses *œuvres*, de ses *conjuraisons*, *charais* et *poisons* »; il sait « qu'elle transfigurait les hommes et les changeait en mainte semblance « par l'étrange art de nigromance. »

Ce qui montre qu'il a connu un autre texte que celui de Dictys, c'est qu'à la suite de ce récit il conduit Ulysse chez la reine Lacafise (Calypso), dont il fait un personnage distinct de cette Calixa, par laquelle il traduisait tout à l'heure le Calypson de Dyctis, et raconte en détail la terreur mêlée de ravissement qu'elle inspire à Ulysse, qui craignait de ne pouvoir triompher de ses artifices. Revenant à son texte, le poète raconte ensuite rapidement le voyage d'Ulysse « à un oracle précieux, « saint et vertueux », où on allait savoir « ce que devenoient les âmes « qui des corps sortoient. » Il s'arrête à peindre les sirènes et leurs dangers. « Des périls de mer c'est le plus grand. Elles sont perfides et mé« chantes. Elles ont des voix claires et angéliques. Leur chant est beau « sur tout autre. Qui l'entend ne peut songer à autre chose ni ne peut « se défendre d'elles. Là où l'on les entend chanter sont tous les grands « périls de mer. Nul n'a crainte ni pensée, à rien si ce n'est de les « entendre. Elles perdent et égarent les vaisseaux, elles se prennent aux « navires, c'est leur jeu et leur nature, et les entraînent au fond des « mers. » Mais grâce aux sages précautions d'Ulysse, « à ses enchan« tements, à ses grands arts et à sa maistrie », nul ne se laisse prendre à leurs séductions. Les Grecs en tuent plus d'un millier.

Ulysse arrive entre Sillain et Caridin, Scyllam et Charybdim, « là où sont « les nombrils de mer que nul ne peut outre-passer »: c'est ainsi que le poète traduit le « *illata sorbere solitum* » de Dictys. Puis il tombe aux mains des Phéniciens, dont l'auteur fait « un peuple de pillards sans merci qui « ne sert point Dieu: qui tombe entre leurs mains est mort sans faute. « Toujours ils sont *uslague* par mer. » On reconnaît ici les *Outlaws*, les déshérités saxons qu'a faits la conquête normande. Le poète conduit ensuite le héros chez Alcinon (Alcinoüs) et enfin à Ithaque. Nous voyons là une nouvelle preuve que Benoît ne connaît pas l'*Odyssée*. Comme Dictys, il fait timide et lâche la vengeance d'Ulysse. C'est la nuit,

« lorsque les prétendants sont couchés tout enivrés, qu'Ulysse les met « en pièces, aucun n'échappe vivant : il les a tous tués et détranchés ; « ainsi, il s'en est vengé la nuit. »

Mais il est temps de laisser le *Roman de Troie*, et d'étudier les autres imitations des épopées antiques tentées par le moyen-âge. Il y aura d'autant plus d'intérêt à le faire que jusqu'ici nous n'avons pas pu faire cette recherche qui était la première séduction de notre étude ; que nous n'avons pas pu voir comment la poésie française, encore balbutiante, s'essayait à transporter dans une langue nouvelle les grandes inventions de l'antiquité. Il nous a fallu, en effet, étudier le *Roman de Troie* surtout en lui-même. Les rapprochements avec l'antiquité s'y sont offerts rarement et d'une façon bien vague. Le caractère même du guide qu'avait choisi Benoît, de ce livre sans physionomie et si complètement étranger à tout esprit antique, rendait impossible toute comparaison précise. Les poèmes dont nous allons nous occuper, l'*Eneas*, le *Jules César*, le *Roman de Thèbes*, qui sont des imitations incontestables de Virgile, de Lucain et de Stace, vont nous permettre cette étude plus directe ; mais elles prouveront en même temps que, comme nous le supposions tout à l'heure, si Benoît avait été mis en présence d'Homère lui-même, son poème n'eût pas été probablement différent de celui que nous connaissons.

Virgile, Stace et Lucain ont été très-connus du moyen-âge. Leurs œuvres n'avaient point cessé d'y être lues. Elles se retrouvaient dans toutes les bibliothèques ; elles figurent dans tous les catalogues, depuis celui de l'abbaye de Bobbio, qu'on dit avoir été rédigé au Xe siècle (1), jusqu'à la *Biblionomia* de Richard de Furnival au XIIIe. La littérature latine du temps emprunte sans cesse à leurs écrits des citations, des exemples, des allusions. L'imagination de la foule elle-même s'était préoccupée d'eux. On sait, et ce n'est pas ici le lieu de refaire cette étrange histoire, quelle popularité le nom de Virgile possédait au moyen-âge, quel singulier roman on avait bâti autour de son nom. Après en avoir fait un des ancêtres du christianisme, un précur-

(1) Au Xe siècle, il y avait un exemplaire de Stace dans la Bibliothèque de la cathédrale de Rochester (V. Wharton, *Story of Engl. poet.*) ; le manuscrit est aujourd'hui au British Museum. Lucain figurait dans la cathédrale d'Yorck, à Bobbio, etc.

seur, un voyant, une sorte de saint Jean-Baptiste païen, après l'avoir appelé avec les prophètes et les sibylles auprès du Christ, le moyen-âge en avait fait un magicien, un puissant enchanteur favori de l'empereur, et un héros ou plutôt un vaincu d'amour (1) ; nous avons tout à l'heure fait allusion à ces bizarres imaginations ; rien n'a été plus populaire au moyen-âge que la légende de Virgile. En outre, ses œuvres étaient de celles que le moyen-âge avait le plus lues et citées le plus souvent.

Stace n'était guère moins célèbre. On le considérait comme un des ancêtres du christianisme. On ne sait pas au juste comment il est mort. On a dit qu'admis dans la familiarité de Domitien il avait été, dans un jour de colère, frappé par lui d'un style aigu. Le moyen-âge se plaisait à croire que, rallié au christianisme, il avait essayé de calmer la cruauté de l'empereur envers ses frères, et qu'il avait été puni par la mort de sa généreuse intervention. Aussi son nom n'était-il jamais cité qu'avec respect. On le plaçait à côté des maîtres de l'art; c'est ainsi qu'il figure dans la *Chronique ascendante des ducs de Normandie* (2). Dans le *Département des livres* on lit: « Estace le Grand et Virgile »; Stace est proclamé grand, Virgile n'a pas d'épithète. On explique la Thébaïde dans les épreuves publiques. Il n'est pas d'écrivain latin qui ne lui emprunte des vers. Gerbert l'admire; Guillaume de Poitiers fait allusion aux héros qu'il a chantés; Pierre Maurice, abbé de Cluny, vante en lui une des lumières de la poésie et de la philosophie; Guy, évêque d'Amiens, le prend pour modèle; Guillaume le Breton' l'invoque dans sa *Philippide;* saint Bernard le

(1) V. *Les faits merveilleux de Virgile.*—F. Michel. *Quæ vices quæque mutationes et Virgilium ipsum et ejus carmina per mediam ætatem exceperint.*—Edel. du Méril. *Mélanges archéologiques ; de Virgile enchanteur.*—*Les faits merveilleux de Virgile* ont eu une immense popularité. J'en trouve les plus scabreux détails concourant d'une étrange façon à l'illustration d'un livre des plus sérieux, d'un Commentaire des Évangiles: *Theophylacti archiepiscopi Bulgariæ in IV Evang. Enarrat.* Pet.. Vidoræi Sumpt. 1524. Le frontispice est formé de divers tableaux qui se rattachent les uns aux autres et occupent surtout les encoignures; on y voit David et Goliath, qui sont là quelque peu à leur place, étrangement réunis à Pyrame et Thisbé, et au Jugement de Pâris. Dans le haut du cadre, à la place la plus apparente, on voit d'un côté Virgile suspendu en l'air dans la corbeille, et de l'autre l'étrange et grossière vengeance du poète, la fille de l'empereur renouvelant par le procédé que l'on sait le feu de la ville de Rome, hommes et femmes venant s'y pourvoir. — On attachait son nom à toutes choses. Rabelais (*Pantagruel*, ch. XXXIII) parle de la pomme qui est à Rome *en l'agueille de Virgile.*

(2) Ce ne fu mie el temps Virgile ne Orace
Ne el tems Alexandre, ne Cesar, ne Orace.

cite ; Nicolas Clamanges l'appelle un second Virgile (1) ; Dante nous a dit en quelle estime il le tenait (v. *de Vulg. Eloquio*, II, c. VI) ; il a fait plus encore : il lui a consacré tout un chant de son *Purgatoire* (2).

Sans avoir une légende, Lucain était fameux aussi. Nous avons vu la grande place que lui faisaient dans l'histoire les narrateurs byzantins. On retrouve sa trace dans tout le moyen-âge. Adhelmus, premier évêque de Sherborn, mort en 709, le cite dans la préface de ses *Enigmes*. Bède le vénérable vante Lucain « veteranum poetam » et lui emprunte des vers; Alcuin, dans ses livres de grammaire et de rhétorique, lui prend de nombreux exemples. Alardus Cameracensis, dans l'ouvrage qui a pour titre *Livres estrais de Philosofie et moralité*, parmi « les maîtres de clergie » nomme Tulle le premier et Lucan le cinquième « Lucans qui fu soutix et connaissans de maintes clergies diverses » ; il est cité avec éloge dans l'*Alexandre*

Encor le dit Lucans qui est sage auctors
Que de tous çaus du siècle fu Alixandre flors.

Guiot de Provins le place parmi les philosophes, entre Virgile et Stace. *La Bataille des Sept-Arts* lui fait le même honneur. Jean de Salisbury le cite sans cesse. Il figure parmi les historiens, à côté de Suétone et de Salluste, au titre de toutes les *Histoires universelles* du moyen-âge, du *Faict des Romains*, etc. Quand on voit les poètes latins si répandus, on ne s'étonne pas que la poésie en langue vulgaire, toujours en quête de sujets et trouvant là de vastes magasins d'histoires, ait un jour songé à s'approprier les épopées latines. Il suffit pour cela de quelque trouvère échappé du cloître ou de l'école.

L'*Énéide* fut traduite la première. Le roman d'*Enéas* (3) devança même le *Roman de Troie*, c'est celui-ci qui nous en a fourni la preuve ;

(1) Etienne de Tournay, mort en 1200, dans une de ses lettres, emprunte à la *Thebaïde* de Stace, comme à un livre de lecture familière, un terme de comparaison : « Divinam ejus responsionem ut *Thebais Æneida*, longe sequor, et vestigia semper adoro. »

(2) V. Danglard, *Sur les Sylves de Stace*, p. 11.

(3) La Bibliothèque impériale possède quatre copies de l'*Eneas* : le ms. 60 (anc. 6737, fo 148), XIVe siècle; présente des lacunes. — Le ms. 784 (anc. 7189), bon texte du XIIIe siècle ; par malheur toute la dernière partie du manuscrit, à partir du fo 33, est d'une autre main et du XIVe siècle : la fin est écourtée. C'est à lui cependant que nous avons autant que possible emprunté nos citations. — Le ms. 1416 (anc. 7515), XIIIe siècle (1292), nombreuses lacunes. — Le ms. 1450 (anc. 7535), le plus

avant de remonter jusqu'à Homère ou aux pseudo-homéristes, on s'était adressé à Virgile. Aux Gestes diverses des barons français un poète avait joint la *Geste des Romains*, ne voyant dans le livre de Virgile qu'une geste comme une autre. L'antiquité, du reste, l'avait mis sur la voie. Au dire de Servius (lib. VI, c. 7), le livre de Virgile ne portait pas autrefois le titre d'*Énéide*, mais celui d'*Exploits du peuple Romain, Gesta populi Romani*: ce que le moyen-âge traduisait tout naturellement la *Geste des Romains*; le titre était tout trouvé.

L'auteur ne s'est pas nommé; mais, à certains traits, il est permis de reconnaître le trouvère habile et fécond qui devait bientôt écrire la longue *Chronique des ducs de Normandie* et le vaste cycle du *Roman de Troie*.

Entre toutes les traductions de l'*Énéide*, il n'en est pas de plus curieuse que celle-là. En présence des autres, on ne peut étudier que le traducteur lui-même; il n'y a qu'un homme, le talent ou le mérite d'un homme, aux prises avec une œuvre généralement plus forte que lui, et contre laquelle il se débat avec plus ou moins de bonheur. Ici, c'est toute une époque, toute une civilisation en face de la civilisation antique, nous confessant comment elle la comprend et ce qu'elle peut s'en approprier; quelles sont, entre ses inventions, celles qui lui sont sympathiques, celles qu'elle ne comprend pas ou qui lui répugnent.

Au premier abord, l'*Énéide* se retrouve presque tout entière dans l'*Eneas*. Ici comme dans le poème latin, Énée est poursuivi par la haine de Junon (1); jeté par la tempête sur une côte inconnue, il est

complet, non le meilleur. — On en trouve un autre à la Bibliothèque de l'École de Médecine de Montpellier, n° 251. — Le poème commence par ces vers (ms. 784):

Quant Menelaux ot Troie assise
Ainz n'en torna tant qu'il l'ot prise
Gasta la terre et tot le regne
Pour la venjance de sa fame; (fenne)
La cité prist par traison.

(1) V. Bibl. Impér., Ms. 784, f° 70, *Eneas*.

Juno vit Eneas en mer:
VII ans tous plains le travailla,
Par pluseurs mers le demena;
Ele hea toute sa geste.
A 1 jour li vint grant tempeste.

On retrouve ici sa tendresse pour Carthage:

accueilli par Didon, aimé par elle; et, sur l'ordre des dieux, il l'abandonne pour courir à d'autres destinées. Il aborde en Italie, et descend aux enfers pour chercher auprès de son père le secret de l'avenir; il soutient de longs combats contre Turnus; il a pour alliés Évandre et Pallas; pour adversaires, Mézence et Camille. Latinus l'accepte pour gendre; Amata le repousse; cependant il est enfin vainqueur, épouse Lavinie, et donne naissance aux rois d'Albe et à la race des Jules. Le trouvère a conservé également la plupart des épisodes ajoutés par Virgile à la narration principale, comme l'histoire du cerf apprivoisé de Sylvia, l'amitié de Nisus et d'Euryale, etc. Et il ne s'est pas contenté de reproduire la suite des événements, il n'a pas demandé au poème latin seulement un canevas qu'il pût broder ensuite à sa fantaisie avec les couleurs de son temps : il veut reproduire aussi les détails de l'original : il veut faire œuvre de traducteur, et il y apporte les plus consciencieux efforts; la version est par moments aussi littérale qu'on pouvait l'être à cette date. Les discours surtout semblent l'avoir charmé; il s'attache à les rendre fidèlement. Dès le commencement de son poème, dans les plaintes désespérées d'Énée au fort de la tempête, dans les

La deesse Juno vouloit
Que Cartage fust chief du mont,
Et li roiaume qui i sont
A lui fussent trestout enclin.

Mais le poète ajoute qu'elle ne put y réussir. C'est à Rome que les dieux ont destiné la domination de l'univers; c'est au Capitole que sera placé le siége de cet empire. Benoît traduit à sa façon le *Capitole immobilis saxum :*

Li Capitoiles sist à destre,
Hors du chastel à une part
Où furent par comun esgart
Li senateur mis pour juger,
Pour tenir droit, pour tórt plessier;
Ce fu liex pour tenir les plaiz.
Par merveilleux enging fu fez;
Molt fu larges et biaus dedenz;
Voutes et ars y ot' 11 cenz.
Ja n'i parlast nus si tres bas
Ne fust oiz en ellepas
Par tout le Capitoile entier.
Li XXIIII· sennatour
I estoient ja esgardé.
Puis ot Roume la poeste
D'iluec a molt lointien aage.

Du reste, le Capitole était au moyen-âge le sujet de toutes sortes de légendes (V. les *Merveilles de Rome).* J'en trouve deux descriptions dans les *Croniques des Apostoiles de Rome,* de Martin Polonois (V. Bibl. impér., n° 1412). On y lit, f° 34 : « Au chief de ce palais estoit 1 haute tournelle fermée de haus murs, couverte d'or et de vairre pour estre miroir à ceulz qui le palès de jour regarderoient, etc. »

— Nous abrégerons nos citations de l'*Eneas.* M. Pey (Paris, Didot, 1856) en a donné de très-longs extraits, et nous nous proposons nous-même de le publier bientôt en entier.

paroles qu'il prononce en abordant en Libye, on reconnaît les idées et le mouvement du texte latin (1).

Et ce ne sont pas seulement les longs développements qu'il imite : ces traits restés fameux, ces vers si souvent cités, qui sont comme des médailles de Virgile, où, sous la forme la plus précise et la plus achevée, il a enfermé et comme condensé toute sa tendresse d'âme et l'expression de son mélancolique et doux génie, le vieux trouvère s'est efforcé de se les approprier et de n'en rien laisser perdre (2). On voit qu'il en comprend la beauté ; c'est là un point qu'il faut noter à son honneur, et qui montre qu'il a déjà quelque sentiment des choses littéraires.

Les lecteurs de l'*Eneas* pouvaient donc à la rigueur savoir à peu près ce que contenait l'*Énéide*. Cependant si le tableau est le même, il est vu à travers de certains verres colorés d'une certaine façon, qui l'altèrent parfois, parfois le rapetissent et le déforment. Très-souvent, là où l'on retrouve les développements mêmes de Virgile, ce n'est pourtant plus

(1) *Æneis*, lib, I, v. 94. — V. *Eneas*, f° 71.

Dans Eneas forment s'escrie :
Par Deu, fet-il, bon furent né
Cil qui a Troye la cité
Furent detrenchié et ocis.
Pourquoi m'en tornai ge chetif?
Mieux vousisse que Achilles
M'eust ocis et Tytides,
Là où furent ocis tant conte,
Que si moreusse a tel honte!
Pourcoi ne m'ont ocis li grieu?
Molt mont ceulli en hé li Deu (*).
Ne puis en terre converser,
Et nov ans ja en ceste mer (**)
Molt longuement m'ont traveillié;
Si n'ont de moi nulle pitié.

Le début du deuxième livre est rendu avec la même fidélité : « Conticuere omnes, etc. »

Tous se turent par le palés
Et escoutèrent à grant fés.
Eneas souffrit un petit
Et en aprés si li a dit :
Dame, fet-il, ma grant tristor
Me ramembrez et ma dolor.
Ja nel comencerai à dire
De cele eure n'aie grant ire;
Quant moi remembre du grant deul,
Ja nel conteroie mon veul.
Mès quant vous plest que je le die
Ja en orrez moult grant partie.
La vérité vous en dirai,
Car ge i fui ; sel vi et sai.

(2) Par exemple la belle et humaine parole de Didon « non ignara mali » ; le beau contraste entre la royauté modeste d'Évandre et les grandeurs de Rome :

Petite et povre ert et desclose :
Encore adont iert pou de chose.
Puis fist Rome iluec endroit
Qui tout le mont a en destroit ;
De toute terre fu roisne.

(*) « Li grieu » dit à tort le texte.
(**) Et non pas « novans ai » comme dit le texte

Virgile, ce n'est plus la langue, ni le style, et moins encore l'âme de Virgile. Il est des choses qu'évidemment le trouvère n'a pas comprises, d'autres qu'il a cru comprendre et qu'il a transformées naïvement, d'autres qu'il comprenait sans doute, mais qu'il a repoussées sciemment. Ainsi le second livre, sauf le récit de Sinon (qu'il traduit très-exactement), est réduit par lui à une trentaine de vers ; cinq vers lui suffisent à résumer le troisième ; le cinquième enfin lui en fournit à peine une centaine, dont les seize premiers contiennent tout ce qui précède l'apparition d'Anchise à son fils, c'est-à-dire les cinq sixièmes du livre. C'est que le long détail géographique n'eût pas été compris des auditeurs et ne l'était peut-être pas du poète lui-même ; c'est que le moyen-âge ne se serait pas intéressé à la description de ces jeux qu'il ne connaissait pas ; le poète ne garde que ce qui pouvait frapper également les hommes des deux époques. Parfois il est trahi par l'instrument dont il se sert : il ne peut échapper aux défauts de son temps. Dans la traduction des discours dont nous parlions tout à l'heure, il est à la fois sec et prolixe ; il paraphrase longuement (1), il ne sait pas finir, et ajoute une suite aux discours de Virgile (2). De même, pour les passages plus courts, on ne peut guère louer chez lui que l'intention ; mais il y a cependant un intérêt presque touchant à le voir aborder si vaillamment la lutte avec des armes tellement inégales et essayer de transporter dans sa langue encore balbutiante

(1) Ainsi le beau vers « forsan et hæc olim meminisse juvabit » devient chez lui (V. *Eneas*, f° 71) :

Ne vos devez mie esmaier
Se vos avez eu poour
En cele mer mal et dolor.
Ca avant vous delitera
Quant il vos en remembera.
Bon vous sera à raconter
Les maux qu'avez souffert en mer.
Hom qui s'esmeut en autre terre
Pour pais et pour païs conquerre
A grant annor ne puet venir
Se bien et mal ne puet souffrir.
Qui tous jours a sa volonté
Nonques n'aura mal enduré
Ce m'est avis ja ne sora
En sa vie que bien sera.
Mes se il souffre .I. pou mesaise,
Que il n'ait tout ce qui li plaise,
Ce m'est avis miex prisera
Le bien après quant il l'aura
. . . .
Nous conduiront li Dieu ù fie
En Lombardie la majour.
(Eneas, f° 72.)

(2) Par exemple à celui que nous citions tout à l'heure (V. p. 321, n° 1).

Promise m'ont ne sait quel terre,
Ne sai ou je la voise querre.
Molt ai trové illes en mer,
N'encor n'en ai oï parler ;
Querant la vois à molt grant paine
Si com fortune me demaine.

et demi-enfantine les formules les plus savamment achevées d'un idiome riche, abondant et souple, et arrivé à sa perfection dernière.

Il est enfin des choses qu'il croit bien comprendre, mais auxquelles il donne, sans le soupçonner, une physionomie toute nouvelle, si bien qu'il peut impunément en placer d'autres à côté qui appartiennent à un autre monde et à une autre civilisation ; il a tellement modifié celles qu'il a conservées, qu'elles ne font plus disparate avec celles qu'il y ajoute.

En effet, le poète a beau vouloir imiter Virgile, on reconnaît ici à chaque pas l'influence d'un état social et moral tout différent. C'est encore Junon, il est vrai, qui cause les malheurs des Troyens ; mais le poète nous le dit plutôt qu'il ne la montre à l'œuvre. En général, il a supprimé dans tout son livre l'intervention directe, on pourrait dire l'intervention active des dieux. Il connaît Eolus, le roi des vents, qu'il faut tout d'abord apaiser, mais il se contente de le nommer. On ne voit plus Jupiter promenant ses regards sur la mer et sur la vaste étendue des terres, ni Vénus venant l'implorer. On n'assiste plus à l'entretien des deux immortels ; on n'entend plus le roi des dieux, dans sa majesté sereine de Jupiter Capitolin, lui révéler l'ordre constant des destinées et le rôle magnifique réservé à Rome ; le poète a supprimé le déguisement de Vénus et son apparition aux yeux de son fils ; l'amour ne vient plus prendre la place d'Ascagne. Vénus, il est vrai, intervient encore dans le poème, mais les choses se passent plus simplement. Comme dans Virgile, elle est inquiète sur le sort d'Énée, « elle le voit entre sauvage « gent. Elle eut d'amour la puissance ; quand elle voit qu'*Eneas* a « mandé son fils, elle vient à lui, le prend entre ses bras et le baise étroi- « tement. A ce baiser elle lui a donné de faire aimer grand pouvoir ; « elle défend que, fors la reine et Eneas, nul ne le baise, puis elle « s'éloigne à grands pas (1). » On ne verra pas non plus, dans la partie du poème qui reproduit le septième livre de Virgile, Junon allant chercher une des furies, exciter elle-même la guerre entre les Troyens et les Latins.

(1) Elle ot d'amor la poesté
. . . .
A lui vint, en ses braz le prent
Baisa le mout étroitement
A ce baiser li a donné
De faire amer grant poesté :
Qui après lui le baisera
Du feu d'amor espris sera.
C'omme ne fame nel bese plus
For la roïnne et Eneas.

Alecto ne vient plus infecter de ses poisons le cœur d'Amata et pousser Turnus au combat ; c'est la reine qui d'elle-même va se plaindre à Latinus ; c'est elle qui pousse Turnus au combat. L'auteur du XII[e] siècle n'a pas la pensée, qui viendra plus tard à ses successeurs, de substituer, substitution facile, ce qu'on a appelé le merveilleux chrétien au merveilleux païen, de mettre par exemple un démon là où Virgile avait placé une furie ; le messager infernal est remplacé par un simple chevalier. En même temps qu'Alecto, l'auteur a supprimé la grande poésie, cette belle explosion de la colère de Turnus, ce signal de la guerre si magnifiquement donné, ce terrible éclat de la trompette infernale qui ira retentir jusque dans les vers du Tasse.

Les puissances de la terre et de l'air mêlées par le poète ancien aux combats des mortels, toutes les scènes ainsi agrandies, l'horreur des combats faite plus horrible encore, mille détails vulgaires tout à coup empreints d'une souveraine beauté, tout cela a complètement disparu. Le trouvère repousse également le merveilleux physique. Il ne changera point en nymphes les vaisseaux d'Énée brûlés par Turnus. Il dissipe le nuage dont Vénus, dans sa prudence maternelle, enveloppait le héros et son compagnon. Il y a cependant une part encore faite au merveilleux, mais c'est celui qui convient à des imaginations un peu enfantines, le merveilleux des contes. De tous les êtres surnaturels qui passent dans l'*Enéide,* il ne conserve que la Renommée, à cause de ses cent yeux et de ses cent oreilles, et il paraphrase avec une visible complaisance la description antique. Il s'attache surtout au côté anecdotique. Il n'a garde d'oublier le traité fallacieux conclu par Didon avec Iarbas (1) ; c'est là un beau conte, digne d'un fabliau, et fait pour amuser le moyen-âge. Il recueille avec soin le mot d'Ascagne, s'écriant que les Troyens mangent leurs tables et leurs « tailloirs » ; l'aventure et le mot lui paraissent si piquants qu'il les fait redire par Énée. Il n'omet rien de ce qui est seulement singulier.

(1) V. *Eneas*, f° 72, verso :

Par grant sens li ala requerre
Quil li vendist tant de sa terre
Com porprendroit .I. cuir de tor.
. . . .
Et le prince li otroia
Qui de l'enging ne se garda.
Dido trencha par courroictes
Le cuir, qui molt furent grellettes.

Il n'a pas non plus songé à reproduire ces tableaux du temple de Junon, où était retracée toute l'histoire du siége de Troie, et à la vue desquels l'espoir rentrait dans le cœur d'Énée. Du même coup, il a supprimé l'attendrissement du héros, ces larmes qu'on lui pardonne cette fois, et ces traits de sentiment si souvent cités : *Sunt lacrimæ rerum*, etc. Il les remplace par une description éblouissante des splendeurs de la ville de Didon, ville de marbre et d'or, où il a semé à pleines mains les pierres précieuses, l'azur, le vermillon, les riches peintures, les inventions fantastiques. Nous saisissons ici une différence essentielle des deux *Énéides*. Là où l'auteur latin parlait au cœur, le trouvère s'adresse surtout aux yeux ; à l'émotion il substitue l'étrange, les prestiges des *Mille et une Nuits*. Et à ces splendeurs étourdissantes il joint d'autres merveilles que lui fournit l'histoire naturelle légendaire du moyen-âge.

Aussi l'esprit du livre, son inspiration générale ont changé. Cela devait être, et cela marque deux états différents de l'imagination, du développement intellectuel et moral de l'humanité.

Notons aussi que le poète donne à toutes choses les couleurs de son temps, aux personnages le costume, les mœurs, les habitudes du XII[e] siècle (1). Eneas a des chevaliers, un sénéchal : Dido est suivie de cent demoiselles de prix, filles de comtes ou de marquis. Le chef troyen, fidèle aux habitudes féodales, consulte ses hommes en toutes circonstances. Dès le début du poème, au moment de quitter la Troade, « quand il fut « sorti de la ville, sous un arbre, loin dehors, il a assemblé avec lui grande « gent ; il demande à tous également (communément) s'ils se voudront « tenir avec lui, et avec lui souffrir bien et mal ou retourner dans « la ville. » Il demande l'avis « de ses barons » avant d'abandonner en Sicile la population invalide et avant d'aller réclamer le secours d'Evander. De même son rival Turnus, au début de la guerre, se déclare

(1) Le poète a cependant conservé quelques traits de mœurs antiques; Turnus, rencontrant Pallas, lui demande qui il est, et Pallas s'empresse de répondre à la question. Énée, abordant à Pallantée, tient en main un rameau d'olivier :

Dont tendi son bras vers la rive
Et li montra .1. rain d'olive.

Mais le poète a soin de nous dire que c'est là un usage antique, dont son temps a perdu le sens et qu'il se croit obligé d'expliquer. Cependant il raconte, sans s'étonner, que l'on brûle les corps.

prêt à renoncer au secours des siens, s'ils ne croient pas qu'il ait pour lui la justice. « Si vous croyez que j'aie tort, je vous en prie, ne me « portez pas secours, mais dites-moi que je me repose. » Mézentius répond au nom de tous qu'il a le bon droit pour lui et qu'ils sont prêts à repousser Eneas. Les raisons qu'il donne à l'appui de sa résolution sont d'une naïveté parfaite. « Nous ne voulons pas, dit-il, d'un étranger sur « nous ; nous serions vieux et chenus avant de le connaître, et de long- « temps il ne saurait ce que vaut chacun de nous. Il donnerait nos terres « à ceux qui l'ont suivi en ce pays. » Mais Mézentius veut qu'avant de lui déclarer la guerre, on le somme de produire ses raisons en public ; s'il s'y refuse, Turnus le fera défier. Turnus, le futur époux de Lavine (Lavinia), a été saisi par avance du fief de Latinus ; « il a déjà recueilli les « tours, les donjons et les hommages des barons. » Quand Eneas implore l'aide d'Evander, il offre de se reconnaître son vassal et de tenir de lui son fief. Il s'est fait accompagner dans ce voyage de ses jongleurs et de ses maîtres enchanteurs, et il leur fait faire devant le roi arcadien « les jeux « de Troie. » Il arme Pallas chevalier. Nous reconnaissons ici toutes les habitudes militaires du XII[e] siècle, la façon de combattre, les armures, les équipements de chevaux de guerre, le système de fortification. On pourrait, avec les seuls récits de notre poète, reconstruire une forteresse française ou normande du temps de Philippe Auguste et de Henri II ; M. Viollet-Leduc ne les décrit pas plus complètement. Nous retrouvons les remparts, les fossés, les hautes tours, les palissades, les chemins de ronde, les bretèches, le hérisson, le pont qui se relève, la porte fermée au moyen du fléau, la poterne par où s'échappe une garnison trop pressée, les fortifications avancées. Toute la partie du poème qui retrace des actions guerrières est en général traitée avec beaucoup de verve : les descriptions de combats, les discours prêtés aux chefs sont pleins de vie et d'entrain, et le ton qui leur est donné est un dernier témoignage des mœurs du XII[e] siècle ; ici, comme nous l'avons vu dans le *Roman de Troie*, comme nous le verrons dans le *Roman de Thèbes*, une certaine tournure goguenarde et familièrement héroïque remplace l'élégance et la gravité latines (1).

(1) En parlant d'un chevalier qui tombe frappé d'une flèche, l'auteur de l'*Eneas* écrit : « Il ne

Enfin, par une dernière concession à l'esprit du temps, l'auteur a donné à son œuvre un long complément, auquel n'avait pas songé Virgile, une longue histoire d'amour comme les comprenait le XII[e] siècle.

En somme, on peut dire que l'*Eneas*, bien que dans la pensée de son auteur il soit une traduction de l'*Énéide*, est vraiment une œuvre nouvelle et originale.

Le poème s'ouvre par une courte introduction. Avant de reproduire Virgile, et au moment de transporter ses auditeurs dans ce monde tout nouveau et de dérouler devant eux des événements si étrangers à toutes leurs traditions, l'auteur a senti qu'il fallait rappeler brièvement les faits qui ont précédé l'ouverture du poème, c'est-à-dire la ruine de Troie et la fuite des Troyens qui ont échappé aux coups des Grecs (1). Ces premiers vers, qui semblent tout d'abord établir un lien entre l'*Eneas* et le *Roman de Troie*, donneraient lieu de penser que le premier n'est que la suite du second, si le témoignage même que nous avons emprunté au *Roman de Troie* (2) ne prouvait qu'ici, comme dans tant d'autres *suites* du moyen-âge, l'ordre naturel des dates a été renversé. « Eneas qui tint en héritage une grande partie de la ville de Troie » a vu le désastre des siens. Mais sa mère Vénus, « la déesse d'amour, » lui commande d'abandonner une ville condamnée par le jugement des dieux, et d'aller chercher la contrée d'où est sorti Dardanus, le fondateur de Troie. Il rassemble donc sa « gent et son trésor », sort de Troie, « menant son fils par la main, et faisant emporter avec soi son père Anchises, qui

leur dit puis ni bien ni mal. » Quand les Troyens fuyant devant Turnus se précipitent dans la mer, Pallas leur crie :

Que querez vous en ceste mer ?
Revoulez vous à Troie aler?
N'i passerez or pas si tost.
Estez iluec, valet, avant,
Len ne conquiert pas en fuiant.

De même quand l'aîné des fils de Tirrhus a la gorge percée d'une flèche, « cela lui valut une saignée », dit le poète ; et de Galésus tué sur le coup « il n'eut à chercher un médecin, ni à s'inquiéter du paiement. » Voir aussi le discours ironique d'Amata :

Il lui dourra molt grant doaire,
Toute la mer qu'il a siglée,
Puisqu'il parti de sa contrée.

(1) V. Bibl. Impér., ms. 784, f° 70. V. plus haut, p. 319 (note 1).

(2) Nous avons déjà noté, du reste, que l'allusion n'est qu'apparente et que ce bref résumé de l'*Iliade* ne peut s'appliquer au poème de Benoît.

était moult vieux homme (1) ». Notons qu'il ne le porte pas lui-même; le trouvère n'aura pas jugé l'attitude assez digne pour un prince. Il trouve près du rivage vingt-deux barques tout équipées que les Grecs ont abandonnées ; il s'en empare et s'éloigne avec les siens, guidé par une étoile (v. 1-92).

Mais le courroux de Junon va le poursuivre sur les mers ; elle n'a pas oublié le jugement injurieux de Pâris. Ici le trouvère a rejoint Virgile et l'*Énéide;* seulement il la complète à sa manière, en racontant longuement l'histoire à laquelle Virgile s'était contenté de faire allusion.

Je ne veux pas le suivre pas à pas. Dans cette partie du poème, je ne veux m'attacher qu'à ce qui a trait aux aventures de Didon. Le trouvère en ce point a essayé de ne rien laisser perdre de ce que lui offrait son modèle. On voit que le beau récit de Virgile s'est emparé de lui ; il a senti que la peinture de cette passion, de cet égarement, de cette mort lamentable devait être un des grands intérêts de son œuvre. Aussi lui a-t-il fait une large place, reproduisant avec toute la fidélité dont il est capable le premier et le quatrième livre de l'*Énéide.* Notons cependant comme un trait caractéristique de cette poésie que, tout en étant aussi long que le poète latin, le trouvère ne nous donne qu'une partie de son œuvre.

Des messagers d'Eneas sont venus implorer la reine de Carthage. Ils ne l'ont pas trouvée, comme chez Virgile, dans le temple de la déesse, entourée d'armes, assise sur un trône élevé, semblable à Diane environnée de ses nymphes. Ici, le tableau est plus simple : elle est « dans un parloir, sous la tour, avec molt grand barnage » ; c'est là, en effet, encore un des traits de la *réduction* opérée par le trouvère. Il supprime l'image, il supprime les comparaisons, il supprime, hélas ! à peu près toute la poésie. Comme dans Virgile, Ilioneus sollicite la pitié de Didon. Celle-ci accueille à merveille les messagers. Le trouvère a fondu en un seul discours les deux que lui prêtait le poète latin ; mais il en a conservé les traits les plus touchants. On ne retrouve pas, il est vrai, au début, cette contenance modeste que le texte latin donnait à la reine ; mais le trouvère, en échange, n'a eu garde d'oublier la belle et humaine

(1) O soi en fist porter son pere
Anchises qui molt viex hom ert,
Et par la main mena son fils.

parole, la parole fameuse: *non ignara mali.* Elle a appris de ses propres malheurs à compatir à l'infortune (1). Elle offre à Eneas tous ses trésors; elle fait plus encore: s'il le veut, les deux peuples ne feront qu'une seule nation.

En recevant ces agréables nouvelles (2), Eneas est monté à cheval avec « sept-vingts » des siens. Il arrive à l'heure de nones en la cité. Ses « Troyens sont devant lui et chevauchent deux à deux; bourgeois, dames « et chevaliers, et des rues et des soliers, les vont à merveille re- « garder (3). » Il n'était pas besoin de demander qui de la compagnie était le seigneur; « sans que nul d'eux l'ouït dire, ils reconnaissaient « tous le roi. L'un le montre à l'autre au doigt. Moult était beau et ave- « nant, et chevalier fourni et grand. A tous en semblait le plus beau (4). » C'est là ce qui remplace chez le trouvère cette grâce divine que Vénus elle-même répandait sur les traits et la taille du héros. Dido vient au-devant de lui et le prend par « la main destre. En l'entaille d'une fenêtre « ils se sont assis loin de tous les autres, et Eneas lui dit comment il est « arrivé à Carthage et où il va. Puis il envoie chercher son fils et les « parures précieuses qu'il destine à la reine. Priam les faisait garder « dans son trésor; Hécube, la reine, les portait quand elle fut cou- « ronnée. » Ascagne arrive avec les présents. « La reine, qui moult « belle fut, les reçoit avec grands mercis; elle les estime moins pour « leur valeur que pour celui qui les donna. » Puis elle baise l'enfant.

(1) Je refus ja plus esgarée
Quant je ving en ceste contrée.
. . . .
Pour moi le sai, bien l'ai apris,
Que je doi bien avoir pitié
D'ome, sel voi desconseillé,

(2) Nous trouvons ici (f° 74) une forme de style qu'affectionne l'auteur, que nous reverrons plus loin dans l'entretien dernier de Dido et d'Eneas, et dans celui de Lavine et d'Amata :

Encontre eus ala, si leur dit :
Qu'avez trouvé ?—Moult bien —Et quoi ?—
Cartage. — Parlastes au roi ? —
Nannil. — Porcoi ? — N'y a seignor
Que dant Dido, meintient l'anor.
Parlastes vous à lui ? — Oil. —
Menaça vos ? — Par foi nannil. —
Et que dit dont ? — Promet vos bien
Soions séur, n'en douton rien, etc.

(3) Si troyen sunt devant lui
Et chevauchoient dui et dui.
Borjois dames et chevaliers
Et des rues et des soliers
Les vont à merveille esgarder.

(4) Sans ce que nus d'eus l'oïst dire
Connoissoient trestuit le roi ;
Li uns le montre à l'autre au doi.
Molt estoit biaux et avenans
Et chevaliers forniz et grant.
A toz en sembloit le plus bel.

Molt le besoit estroitement;
El se menoit moult malement,
Mout fait que fole qui l'atouche.
Venus y ot la flambe mise,
Dydo l'en tret qui est esprise.
Mortel poison la dame boit,
De son grant deul ne s'aperçoit,
O les baisiers tel rage prent
D'amors qui le cors li esprent.
Dont le rebaisa Eneas,
Et puis Dydo eneslepas :
De l'un en but l'autre l'amor.
Chascun en but bien à son tor.
Qui plus en baise plus en boit;
C'est Dydo qui plus fole estoit;
Ele y a pris mortel yvresce,
Ja l'a Amors en sa destresce!
Tant à la roïnne entendu
A lui baisier, que vespre fu.

On voit ce que sont devenus les six vers du poète latin, comme le trouvère s'appesantit sur tous les traits, et combien, à côté de cette insistance, la poésie de Virgile semble discrète.

Cela est bien plus frappant encore quand le trouvère arrive à l'admirable quatrième livre. Tout le monde sait sous quels traits Virgile a peint l'infortunée Didon. C'est la plus belle, la plus passionnée, la plus touchante et la moins coupable des victimes de l'amour. Comme bien d'autres femmes, c'est par ses vertus mêmes qu'elle est conduite à sa perte; c'est l'humanité, c'est la sympathie pour le malheur et la gloire qui ont ouvert son cœur à l'attendrissement. Mais cet attendrissement même ne suffirait pas à bannir le souvenir de Sichée qui veille sur son honneur. Pour qu'elle cède au sentiment qui l'entraîne, pour qu'elle succombe, il faudra l'intervention des dieux eux-mêmes. Enfin, épris de noblesse comme un écrivain du XVII[e] siècle, Virgile s'est plu à l'entourer de grandeur. C'est la plus passionnée des femmes, mais c'est toujours une reine qu'il nous montre en elle. Elle songe à l'intérêt de son peuple; elle veut le faire plus grand par son alliance avec les Troyens. Sur son bûcher, prête à périr, comme une héroïne

de Corneille elle pense à sa *gloire*. C'est une grande âme, une âme vraiment romaine, qui se consolera de mourir en repassant l'histoire de sa vie, en se rappelant les grandes choses qu'elle laisse derrière elle. Cette peinture de la passion la plus ardente qu'ait représentée l'antiquité est chaste. Ce ne sont pas les enivrements de l'amour que s'est attaché à décrire le poète, mais ses violences, ses fureurs, ses regrets; et surtout à chaque instant il renoue le fil qui rattache cette partie du récit au reste du poème. Le trouvère n'a rien conservé de tout cela. La Dido de l'*Eneas* ressemble beaucoup à la Médée du *Roman de Troie*, par cela même que cette Médée ressemblait peu à celle d'Apollonius de Rhodes. Il n'y a plus ici ni ménagements ni réserves. Le baiser de Vénus dévore cette âme. La passion y éclate tout à coup avec fureur, et la peinture que le poète fait de ses ravages est toute physique, naïvement et brutalement physique. Je n'oserais reproduire ici la description qu'il donne de son insomnie et de ses agitations, ni les longs détails dans lesquels il a délayé les cinq vers de Virgile et cette peinture ardente et cependant pleine de retenue, tant ils sont parfois ingénument bouffons, parfois d'une désespérante crudité (1).

(1) Ici Dido conduit le héros jusqu'à sa chambre; elle assiste à son coucher. « La roinne fu au « couvrir. Elle a peine à en partir. » Quatre comtes la ramènent chez elle. Quand elle s'y retrouve seule, « elle commence à songer à celui pour qui Amour l'a mise en tel émoi », de lui commença à « penser, etc. »

Torne et retorne molt sovent,
Ele souspire et si s'estent,
Soufle, gémist, et si baaille,
Moult se demente et se travaille,
Tremble, fremist, et si tressaut;
Le cuer li meut et si li faut:
Molt est la dame maubaillie.
Quant ce est qu'ele s'entroblie,
Ensemble o lui cuide gesir,
Tout nu à nu, par graut désir.
Entre ses bras le cuide estraindre,
S'amor ne puet covrir ne faindre.
Ele acole son couvertor;
Confort n'i treuve ne amor.
M. fois baise son orillier
Tout pour l'amor au chevalier.

C'est ainsi probablement que l'auteur traduit ce que Virgile dit plus loin. « Sola domo mœret vacua « stratisque relictis incubat. »

Cuide que cil qui est en sus
Se gise de lez lui tous nuz.
Il n'i est mie, aillors estoit;
Parole o lui com se le voit,
Enz en son lit le taste et quiert.
Quant nel treuve des poinz se fiert:
Ele pleure, si fet grant deul
De lermes sont moillé si eul,
Molt se retorne la roinne,
Primes adenz et puis sovinne (supina).
Ne puet durer, molt se demeine
Ml't tret la nuit travail et paine.

Quand enfin le jour commence à paraître, « au fil de l'aube », elle se lève en hâte sans attendre le secours de ses suivantes; « de mortelle « rage elle était éprise », elle va courant trouver sa sœur. Virgile n'avait eu garde de lui donner cette furie, cette course haletante. Elle débute par lui dire : Je me meurs; et dans un dialogue très-rapide, entrecoupé par les questions précipitées de sa sœur inquiète : « D'amour je suis « éperdue, fit-elle; je ne le puis céler : j'aime; » mais quand elle veut nommer celui qu'elle aime, elle ne peut parler et se pâme. Quand enfin elle est revenue à elle, elle s'essaie à redire la confession que Virgile a mise dans sa bouche. Elle avoue son admiration pour le héros troyen, sa passion; elle s'arrête seulement devant la promesse faite à Sichée. Mais l'aveu ici est bien moins ménagé et plus violent. Elle le fait avec une franchise, une naïveté que ne connaissaient pas en leurs plus grands égarements les héros amoureux du temps d'Auguste et de Louis XIV, mais qui sont familières à ceux du moyen-âge et quelque peu à ceux du XIXe siècle.

Cil a espris le mien courage,
Cil m'a donné la mortel rage,
Pour cestui muir tot à estrous,
Se pour ce non qu'à mon espous
Promis amor à mon vivant,
De lui *feisse mon amant.*

Cependant elle veut être fidèle à son serment; elle renouvelle les terribles imprécations que Virgile mettait dans sa bouche :

Miex veull morir que je li meute.
Ainçois parte terre souz moi,
Qui toute vive me trangloute,
Et feu du ciel m'arde trestoute ! etc.

Ici le trouvère ajoute à son modèle. Ce nom, que tout à l'heure elle ne pouvait prononcer, l'obsède; il faut qu'il lui échappe. « Elle n'aimera personne autre, dit-elle » ; celui-ci, d'ailleurs, ne lui est rien.

Ainz nel vi mès ne ne conui
Fors tant que ai oï parler,
Eneas l'ai oï nommer.

Et aussitôt « elle noircit et se pâma; peu s'en fallut qu'elle ne fût morte. »

En tout cela, c'est la chair qui parle toute seule; c'est la nature qui éclate, la nature animale contre laquelle l'âme n'a pas tenté de réagir, que n'a refrénée ni contenue aucune culture morale.

Le trouvère traduit assez fidèlement (en mettant à part, bien entendu, l'élégance et la délicatesse exquises) la réponse d'Anna, l'égarement de la reine, son oubli de toutes choses, tous les travaux suspendus (1). Dans Virgile, quand l'infortunée est arrivée à cet égarement, Junon s'attendrit, elle demande grâce à Vénus et lui propose d'unir les deux nations. Oubliant en apparence leurs ressentiments, les deux divinités s'unissent contre la faible mortelle et préparent à elles deux le piége où sa vertu va succomber. Habitué à mettre les dieux en dehors de son œuvre, le trouvère ne semble pas avoir compris combien cette intervention des déesses relevait la chute de Didon; il les a tout-à-fait éloignées du poème. Il a supprimé aussi la solennité de ces noces coupables qui les rachète (2); ce n'est qu'un entraînement vulgaire. Enée s'oublie dans le bonheur; mais un messager des dieux vient lui rappeler l'ordre constant des destinées et le devoir pour lui « d'aller en Lombardie. » Le trouvère n'y fait pas de façon, il réduit à ce seul vers l'intervention de Jupiter. Aussi l'impression produite sur Enée n'est-elle plus la même. Dans Virgile, quand il a entendu Mercure lui-même lui parler au nom du maître des dieux, il n'hésite plus un instant; il n'a plus qu'un désir, obéir en toute hâte, s'éloigner. Cependant, en dépit de cette *présence divine*, la prompte obéissance du héros nous étonne. Elle a aussi étonné le trouvère, tout moderne en ce point; et, comme le divin manque chez lui, il donne bien plus de satisfaction à notre humanité. Énée

(1) Ne monte mès sus murs ne tors,
De l'ouvrer n'est conte tenu;
Li mur purent estre rompu,
En lieu haut .1. en .1. i lieu bas;
Tout a guerpi pour Eneas.

Notez qu'il n'y a plus trace du « minæque murorum ingentes. » Évidemment la question de style, ici, n'est pas soupçonnée.

(2) V. *Æneis*, lib. IV, v.

. . . . Prima et Tellus et pronuba Juno
Dant signum; fulsere ignes et conscius Æther.

hésite, il est fort en peine, il voudrait bien demeurer. Cependant Didon est avertie de son projet de fuite. Avec sa répugnance pour le surnaturel, le poète n'a pas songé, comme son auteur, à mettre, à ce propos, en mouvement la Renommée qu'il avait tout à l'heure pris la peine de dépeindre si longuement. « Ne sais, dit-il naïvement, si ce fut homme « ou femme qui l'a découvert à la dame. » Il reproduit assez exactement le dernier entretien des deux personnages, les touchants reproches de Didon, les explications confuses d'Énée, la réponse irritée de la reine, sa tentative dernière pour le rappeler. Il supprime seulement les avertissements funèbres, l'appel de Sichée, ces songes, ces apparitions, toutes ces manifestations des puissances infernales qui peu à peu entourent Didon et l'attirent comme fascinée. Il est un personnage aussi qui s'est singulièrement modifié sous sa plume. La prêtresse massylienne, gardienne du temple des Hespérides, et chargée de nourrir le dragon qui veille sur les fruits sacrés, est devenue une vulgaire sorcière du voisinage (1).

Le trouvère n'a pas reproduit davantage le beau contraste qui est dans l'œuvre latine: cette admirable peinture de la nature tout entière apaisée, tandis que Didon est en proie à l'insomnie. Nous la retrouvons seulement au lever du jour, sur la haute tour d'où l'on aperçoit la mer et la flotte troyenne qui s'éloigne les voiles gonflées par le vent. Mais ici le sentiment a tout-à-fait changé, et le dénoûment est tout autre. Dans l'*Enéide* le cœur de la reine n'est plus ouvert qu'à des pensées de vengeance. De par le patriotisme de Virgile, Didon mourante est condamnée à maudire. De son bûcher sortira l'étincelle qui doit allumer entre les deux grandes nations de l'antiquité une guerre implacable. Avant d'expirer, elle appellera à la vengeance contre les descendants d'Énée les fils de Carthage. Le trouvère s'intéresse médiocrement à la grandeur romaine, aux débats de Carthage et de Rome ; il a montré en passant le

(1) Molt fort chose li est legiere :
Ele devinne et giète sort
Et ressuscite home de mort,
Le soleil fait bien esconser
A miedi, et retorner
Droit arrière vers Oriant ;
De la lune fait autretant,
Ele la fait nouvele ou plaine
III fois-ou IIII la semaine ;
D'enfer trait infernaux figures
Qui li aferment ses augures
El fait amer, et fait haïr,
De toutes riens fait son plesir.

lien du poème avec l'histoire de la Ville éternelle ; il n'y reviendra pas. Aussi, Didon chez lui est-elle moins possédée par le désir de la vengeance. D'ailleurs, le christianisme a mis sa marque sur ces vieux poèmes. Là où l'antiquité proclamait la légitimité, la sainteté même de la vengeance, la poésie du moyen-âge place le pardon. Dans le *Roman de Thèbes*, Athes, tombant sous les coups de Tydeus, pardonnera à son vainqueur ; Didon n'est pas moins clémente. Déjà son dernier entretien avec Énée ne se terminait pas, comme dans Virgile, par une malédiction, mais par une parole douloureuse et résignée : « Puisque je ne puis le retenir, qu'il « s'en aille ; moi, je n'ai plus qu'à mourir (1). » Elle est désespérée, elle gémit de sa faute, elle ne pourra survivre à l'abandon ; mais sa faiblesse même la dispose à l'indulgence. Quand elle a vu s'éloigner le perfide, l'amour est encore dans son sein ; elle s'évanouit, elle est tantôt brûlante et tantôt glacée ; son cœur bondit et tressaille (pantoise) ; elle essaie encore de rappeler le fugitif : « de sa manche de blanche hermine elle lui fait signe cent et cent fois. » Elle se décide enfin à mourir ; mais sa dernière parole est un pardon ; elle répète expressément le mot par deux fois : « Il m'a ocise à moult grand tort. Je lui pardonne ici ma mort. En signe d'accord, d'amour et de paix, elle baise ses parures et son lit » : Je vous le pardonne, sire Eneas », et le nom d'Eneas est le seul qu'en expirant, étouffée par le sang et la fumée, elle trouve encore le force de prononcer.

Nous avons insisté sur cette partie du vieux poème, parce qu'on y peut juger le procédé de l'auteur ; on y voit ce qu'il emprunte et ce qu'il laisse au poète latin. Je ne prétends pas pourtant le suivre pas à pas, mais signaler seulement ce qu'il y a de plus original dans son imitation.

Entre toutes les inventions de Virgile, celle de la descente aux enfers était faite pour intéresser ce moyen-âge qui accueillait avec tant de complaisance le récit du voyage au purgatoire de saint Patrick, et qui allait, un siècle et demi plus tard, enfanter le rêve sublime et lugubre de la *Divine Comédie*. Ici, comme dans Virgile, le héros troyen est conduit au séjour infernal par la sibylle ou « Sebile » ; mais ce n'est plus la prophé-

(1) V. *Eneas*, f° 82.

Aut s'en ; moi estouvra mourir.

tesse que nous connaissions ; elle ne révèle plus à Énée les menaces de l'avenir ; le poète a supprimé l'admirable scène de l'inspiration ; quoique l'auteur l'appelle « sage prestresse et très-sage devineresse », ce n'est plus qu'une terrible sorcière semblable à celle que faisait appeler Dido. Eneas la trouve à la porte du temple, « toute chenue, échevelée ; elle « avait le visage noir et froncé, la face jaune et empâlie ; elle semblait « femme de male part. » Le trouvère a supprimé aussi l'admirable invocation du poète latin, qui s'arrêtait au seuil des demeures mystérieuses, et demandait avec tremblement aux dieux d'enfer la permission de révéler leurs secrets. La majesté et la terreur des peintures latines vont être partout ici remplacées par la laideur. Cette poésie semble en avoir soif, le mot se retrouve partout. « Au commencement, dit le trouvère, ils « trouvent quantité de « laide gent » : mort et douleur, faim et souf- « france, et puanteur, et plaintes, et pleurs, et félonies. » Il se contente de les énumérer ; les développements poétiques, qui étaient comme une belle draperie enveloppant les funèbres apparitions, ont disparu ; il ne reste que les squelettes. L'entrée de l'enfer dans Virgile était effrayante ; ici elle est « laide. » L'arbre des songes, l'orme ombreux, immense, de Virgile est devenu « un arbre laid, molt ancien, laid et moussu. » Le trouvère ne soupçonne pas « les beautés de l'horreur ». Charon, « le « dieu du passage », ne peut échapper à cet enlaidissement général. Au lieu du personnage imposant, de la verte, et puissante, et divine vieillesse qu'a peinte Virgile, au lieu de ce titan de Michel-Ange si bien reproduit par E. Delacroix, le trouvère nous peint un vieil homme grotesque. La transformation mérite d'être étudiée de près ; nous surprenons là toute une veine particulière d'imagination. « Il était vieux *et laid*, et rechigné, « et tout chenu et froncé. Il eut le visage noir et confondu, le chef « mêlé et tout chenu, les oreilles grandes et velues, les sourcils gros et « moussus, les yeux plus rouges que charbon, longues la barbe et la « moustache (1). »

Mais c'est surtout dans la peinture de Cerbère que le poète s'est donné

(1) Vielz ert et laiz et rechingniez
Et touz chanuz et touz fronciez ;
Le vis ot negre et confondu,
Le chief mellé et tout chanu,
Oreilles grandes et velues,
Sorcilles grosses et moussues,
Les eulz plus rouges que charbon
Longue la barbe et le guernon.

carrière. Virgile le représentait seulement immense, aboyant, le dos hérissé de couleuvres. Le trouvère nous peint un de ces monstres fantastiquement effroyables, comme l'imagination peureuse du moyen-âge en tordait en forme de gargouilles, en enroulait dans des mêlées étranges, à quelque vieux pilier saxon ou aux chapiteaux de ses cathédrales. C'est ici que la laideur triomphe ; l'auteur lui-même nous avertit : « Trop par « est *laid* à demesure et de trop terrible façon. Il a les jambes et les « pieds velus et les orteils tout crochus, de grands ongles comme griffon, « le dos aigu et recourbé, le ventre gros et enflé, une grande bosse sur « l'échine, la poitrine sèche et maigre, les épaules grêles, les bras gros, « les mains crochues. » La laideur est partout, naïve, franche, surabondante, débordante. Au lieu des sombres peintures du poète ancien, nous avons un enfer tel qu'on le représente dans les fêtes de village pour effrayer les bonnes gens.

Le trouvère a cependant conservé la plupart des inventions de son modèle : le Fleuve d'oubli, les Enfants vagissants, Minos sur son tribunal, les Victimes d'amour, et parmi elles Dido qu'Eneas essaie en vain de désarmer. Nous retrouvons ici les guerriers morts en combattant, la terreur des Grecs, « la mestre cité d'enfer, une *belle* cité », dit pour la première fois le poète, et les principaux supplices. Le poète en a abrégé l'énumération, mais il a corrigé son auteur en un point : sous l'influence du christianisme, il a essayé de peindre de couleurs nouvelles l'éternel tourment. Aux rochers, aux roues, à l'immobilité, il substitue une torture d'une autre espèce, une espèce de torture morale, qui, en dehors de tout détail physique, est plus terrible et se suffit à elle-même (1).

(1) Iluec a 1 feu parmenable,
N'en ist lumiere ne clartez ;
Il art et brule les dampnez ;
Il les art et si les tormente,
Ne de repos n'ont nul atente,
En torment sont et en dolor :
Et molt les tormente poour,
Poourеux sunt et seuffrent mal.
Ainsi ne sunt pas li mortal ;
Quant aucun crient .1. fort torment,
La poour pert dès qu'il la sent.
Mès ceus tormente la poour
Communalment o la doulour.
Li mal sunt grant et pooreux :
Li feu ardant e tenebreus
A fin n'estraingnent li torment ;
Il durent sanz definement.
Iluec vit Mort, et fin comence,
Definement y a croissance,
Destruission restorement,
Ne faut por fin ne por torment,
Molt les tormente et crucie ;
Et si ont pardurable vie.
A fin les tret parfetement
Et dure par durablement.

Ils arrivent enfin aux Champs-Élysées « où les saints hommes étaient « en clarté, grand repos et félicité : en grand douceur ils y étaient ; les « champs étaient tout fleuris, grand joie y abonde, toujours y a liesse et « fête. » Eneas y rencontre son père, qui lui révèle les futures grandeurs de sa race. Mais le trouvère a supprimé le solennel début de son discours, le beau développement platonicien que peut-être il ne comprenait pas bien lui-même, et que son auditoire n'eût point compris du tout. L'évolution millenaire des âmes est remplacée par un ardent désir de monter sur la terre. De toute la longue lignée des héros de Rome il n'est resté ici que quatre noms : Silvius, Romulus, Julius César le preux, et César Augustus, qui aura le monde sous sa puissance. Anchises annonce très-sommairement à son fils leur gloire et les grandeurs de Rome, et le reconduit en hâte par la porte d'ivoire.

Nous avons, à la suite du vieux trouvère, achevé la première moitié de l'*Enéide*, la plus belle, de beaucoup, aux yeux des modernes, et nous n'avons encore parcouru que trois mille vers du poème français, c'est-à-dire à peine les trois dixièmes de l'œuvre entière. La remarque a son importance ; on voit que ce qui séduit l'écrivain du XII[e] siècle, ce ne sont pas les beaux développements poétiques qui nous charment nous-mêmes, c'est la partie qui renferme le plus de récits.

Il ne néglige aucun de ceux que contiennent les six derniers livres ; j'y veux seulement relever quelques traits caractéristiques. Le trouvère a élagué ce qui tenait à des habitudes religieuses particulières à l'antiquité, ce désordre sacré où Amata entraînait sa fille et toutes les femmes du Latium ; mais il a conservé soigneusement « la faible occasion et l'assez peu de commençaille » d'où, selon Virgile, est sortie cette terrible guerre, cette histoire du cerf apprivoisé de Sylvia, la fille de Tyrrhus, tué par les Troyens, et il a donné à cette aventure une couleur et une importance toutes nouvelles. Il ne s'est pas contenté de reprendre la peinture de Virgile en y ajoutant une foule de détails merveilleux. Le poète latin, satisfait d'avoir mis les deux peuples aux prises, passait vite ; le trouvère s'arrête avec complaisance, heureux d'avoir à peindre une belle chasse héroïque et chevaleresque, assaisonnée de tuerie et de pillage. Il la prolonge à plaisir. Ascagne s'attache à la poursuite de son cerf avec une ténacité singulière ; quand il l'a mortellement frappé, et que les paysans

de la contrée essaient de le lui disputer, il enlève sa troupe par un discours jovial et plein d'entrain, où l'on reconnait l'accent du temps.

Que faites vous franc chevalier?
Le cerf demeure a escorchier;
Bien i pourrons tant demorer
Qu'il n'iert mie cuit au digner.
Chascuns à fière de l'espée;
Si i ferons forte peurée.
A la viande devons trere;
Car de ce a chascuns afere.

Il lui faut son cerf, il ira le forcer jusqu'au fond du châtelet de Tyrrhus; pour l'avoir, il fera un siége en règle, et emportera la place d'assaut. Enfin, il le tient et l'écorche; et, ce qui est un trait de mœurs, les Troyens ne négligent pas en passant de tout piller dans la maison, et de charger des sommiers de butin.

La différence d'habitudes a mis partout sa marque. Inquiète pour son fils ici comme dans l'*Énéide*, Vénus voudrait lui donner des armes d'or et d'argent si bien travaillées qu'elles ne pussent être faussées; elle va les demander au dieu qui forgeait les foudres de Jupiter. L'auteur sait que l'entreprise est difficile, qu'entre les deux immortels il y a eu « mautalent maint jour. » Cependant le divin forgeron cède aux séductions de son épouse, et « après trois mois et un petit plus » de travail, il lui remet une armure merveilleuse. Mais le bouclier d'Énée ne porte aucune sculpture : cette ornementation est trop étrangère aux habitudes militaires et à l'art du temps; les pierres précieuses, semées à profusion, ont remplacé le divin travail.

Pour nous donner une idée de la bonté de l'épée, le poète suppose une épreuve qui est bien dans les conditions ordinaires de cette imagination qui ne demandait rien moins à l'épée des preux que de trancher des montagnes. Vulcain l'essaie sur son enclume, large de sept pieds, épaisse de neuf, et que quatre bœufs ne pourraient déplacer; l'épée en fait deux parts, « sans plier ou s'émouvoir. »

Cette même tendance à outrer partout les couleurs se retrouve dans le portrait de Cacus. Ce n'est plus seulement le redoutable brigand de

l'*Enéide*, mais un anthropophage (1). Il est à noter en ce point qu'il semble avoir répugné à l'auteur de nous montrer Hercule, roi et fils de dieu, conduisant des bœufs comme un vilain, il ne s'explique pas sur le larcin de Cacus; il se contente de nous dire que « le dieu l'a tué pour un « méfait qu'il lui fit. »

Le poète du XII[e] siècle n'a pas oublié le touchant tableau de l'amitié et de la mort de Nisus et d'Euryale. Les mêmes hommes qui s'intéressaient si vivement aux étranges aventures d'*Amis* et d'*Amiles*, et aux détails parfois grossiers et révoltants de leur héroïque affection, devaient lire avec bonheur le récit de la tendresse passionnée des deux Troyens. C'est un des passages du poème latin que le trouvère a traduits avec le plus de soin. Il en a conservé presque tous les détails et les a rendus avec intérêt; l'expression de l'amitié des deux jeunes gens est restée touchante. Le discours que le poète met dans la bouche de Nisus, quand il s'aperçoit qu'Euryale ne l'a pas suivi, a de la grâce et de l'émotion. Il s'y mêle une certaine recherche; le *Roman de Troie* portait les mêmes raffinements dans la peinture de l'amour. Le poète croit à une mystérieuse correspondance entre deux âmes qui s'aiment (2). Il ne nous parle pas du désespoir de la mère d'Euryale. Avec une liberté dont il nous donne bien des preuves, il transporte ailleurs ses plaintes et les prête à la mère de Pallas dont n'avait pas parlé Virgile, qui faisait plus seule la vieillesse d'Évandre.

Cette partie du poème a pris chez lui une couleur toute nouvelle. Il a reproduit, il est vrai, les derniers adieux d'Énée à Pallas, qu'il traduit avec beaucoup de délicatesse et de grâce, et la douleur du père; mais il a modifié d'une façon très-marquée les inventions du poète latin. Celui-ci, soucieux avant tout de l'honneur de son héros et de son rôle providentiel, ne donnait à Évandre qu'une douleur contenue. Il pleure son fils, mais il semble avant tout préoccupé de ne point incriminer les Troyens. Dans sa douleur même, il ne veut pas blesser son puissant allié.

(1) Quant il avoit un homme pris
Il l'ocioit, le sanc buvoit,
La chair et les os en menjoit;
Il ne menjoit se home non.

(2) V. *Æneis*, lib. XI, v. 158-159.

N'est pas encor mort mes amis,
Je sens qu'encor est mis cuers vis;
Se il sentist doulor mortal
Mon cuers sentist toute autretal.

Il semble se consoler en pensant que Pallas est mort pour une si grande cause. Il ne croit pas avoir trop payé de son sang l'honneur de la servir. Il y a là une vénération de Rome, un sentiment de ce qui est dû à sa grandeur, qui fait songer invinciblement aux courtisans de Louis XIV, et à la réserve monarchique de leurs douleurs en présence du maître; c'est ainsi qu'un familier de Versailles eût pleuré son enfant mort pour le service du roi. Virgile a eu soin aussi de ne pas amener la mère de Pallas auprès de son cadavre; il sait que la douleur maternelle ne saurait garder ces ménagements respectueux : il nous avertit par la bouche d'Évandre qu'elle avait devancé son fils dans la tombe. Le vieux trouvère est à la fois plus héroïque et plus naturel. Il insiste sur les exploits de Pallas. Les Troyens qui accompagnent son corps montrent au roi avec orgueil les prisonniers qu'il a faits, les armes et les chevaux qu'il a enlevés aux ennemis; ils comptent ses « chevaleries. » Du discours d'Évandre le poète français n'a gardé que sa douleur d'avoir trop vécu, et il a transporté ici la peinture qu'avait donnée Virgile de la douleur de la mère d'Euryale en la faisant bien autrement emportée et violente. Nous retrouvons en cet endroit entre l'art antique et l'art du moyen-âge ces différences que nous avons signalées déjà, à propos du *Roman de Troie* et d'Andromaque. La mère de Pallas maudit les Troyens, elle éclate en reproches et en outrages (1). Elle maudit les dieux qui n'ont pas su défendre son fils; elle renonce à leur culte, elle doute de leur puissance; l'emportement de son chagrin va jusqu'au blasphème (2).

Mais ce n'est pas la seule addition que l'auteur du XII[e] siècle ait faite ici à son texte. Virgile, plus empressé de parler au cœur qu'aux yeux, n'a pas songé à nous peindre la sépulture de Pallas. Le poète

(1) Mar vit les onques Troyens!
Onques d'eus n'oï se mal non
Et fauseté et traïson.
Maudite soit lor sorvenue!
. . . .
Lor malefoi nous a grevé,
. . . .
Mauvese foi nous i portoient.

(2) James nul deu n'aorerai
Ne honnor mès ne lor ferai;
Jamès n'auront de moi servise
Mal ai or sauf le sacrefise
Que lor fesoie chascun jor.
. . . .
Ou il ont esté endormi
Ou mes prières n'ont oï,
Ou ne pueent home sauver
Garantie vie ni tenter.
Il m'ont montré mauvesement
Que il puissent onques noiant.

du moyen-âge, qui ne laisse échapper aucune occasion de décrire, nous peint le caveau où l'on a placé le cercueil ; il compte « les piliers dorés, « les tabernacles, les œuvres de peintures, les bonnes entaillures, les « carreaux de marbre taillés à bêtes et à fleurs. » Il nous décrit les quatre lionceaux qui supportent le cercueil, le pavé de cristal et d'ivoire, le toit d'ébénus, l'aiguille argentée qui le surmonte, ornée d'un pommeau sur lequel est un oiseau d'or fin, et la lampe où brûle une pierre merveilleuse, le besto *(sic)*, que rien ne peut éteindre, et qui ne se consume pas. Il raconte l'embaumement de Pallas, et nous rapporte l'inscription qu'on a gravée sur le bord du couvercle de la tombe (1). L'histoire de Camille (2) présente des embellissements analogues (3).

Nous avons signalé en débutant l'allure toute nouvelle que, sous l'influence des mœurs de son temps, le poète donnait aux discours qu'il emprunte du latin. Cela se marque d'une façon piquante dans son récit de l'altercation entre Turnus et Drancès. C'est un de ceux où l'on sent le mieux la différence des mœurs, où l'on voit combien celles du XII[e] siècle sont plus rudes, et en même temps plus franches et plus naturelles. Le ton, dans le poète latin, est plus oratoire ; ici il est plus familier et plus personnel encore ; l'auteur a coupé davantage le dialogue, et lui a donné plus de vivacité et de mouvement. Du discours de Turnus il n'a gardé que les outrages à Drancès, qu'il s'est plu à amplifier. Il en a fait une longue raillerie surabondante, excessive, brutale ; Turnus se gausse à souhait de son adversaire. La scène est prise sur le vif : c'est ainsi, avec ce sans-façon et cette verve gouailleuse que discutaient les barons français des croisades.

Par vous conquerré je petit ;
Encore est touz sains vostre escu,

(1) Nous l'avons rapportée plus haut (V. p. 232).

(2) Il a quelque peu modifié sa physionomie :

Ne fu fame de tel savoir, Molt ert sage preuz et cortoise.

de bellatrix il a fait :

Molt par amoit chevalerie, Le jour iert rois, la nuit roine.

(3) Il a fait dans ce passage des additions d'un autre genre à Virgile. Il met dans la bouche du meurtrier de Camille un discours où il a prodigué les jovialités soldatesques et grossières (V. *Eneas*, f° 43). On y retrouve un souvenir de Juvénal :

Bien pourriez être lassée, Mais ja n'en seriez saoulée.

Que en besoing ne fut véu.
Se avions plez à tenir,
Bien vous i feriez ouïr.
Vous vous deffendriez de touz,
Iluec seriez vous moult prouz;
Mès là où lon se doit combatre
Ne vous voudriez pas embatre.
Tex si embat qui le compère.
N'i a des enfanz vostre mère
Ne mès que vous, si le gardez.
Bataille a fere n'est santez.
Vous n'estes pas musars ne fox;
Car se ne cremissiez les cox
Bien croi que iriez avant,
Et ferriez (frapperiez) dès maintenant,
Se cil à cui vous combatriez
Aioient tuit les poins liez.
Vos armes sont chier achatées;
Si doivent bien estre gardées.
Se vostre escu estoit perciez
Vous en seriez domagiez
Tant com l'aurez ainsint entier
Ne le convendra à changier.
Cheval avez courant molt tost,
N'a plus isnel en trestot l'ost;
Mès vous l'avez si bien apris
S'il voit armes, tost est restis;
Mais molt est bien duis de fouir,
Ne s'en puet nus à lui tenir.
Quand un po vous tourne à destresse
Plustôt fuiez que chien en lesce
. . . .
De la langue vous combatez.

Le trouvère semble plus favorable à Drancès que ne l'a été Virgile. Il nous dit qu'il n'y avait plus sage en la cour, ni qui sût mieux donner un loyal conseil; seulement il se piquait peu de chevalerie. Il n'a pas ici les habiletés de parole, les savantes perfidies du Drancès latin; il est plus franc et plus provoquant vis-à-vis de Turnus. Il confesse naïvement l'intérêt qu'il prend à sa propre personne, mais il démasque avec

un brutal bon sens ce qu'il y a d'égoïsme dans l'héroïsme de Turnus. « Il proclame, dit-il, que puisque Latinus lui a donné sa fille et sa terre, il entend n'y pas renoncer, et Eneas ne pourra la conquérir que mainte gent ne le paie chèrement: avant en mourront des milliers d'hommes. Il les met aisément en jeu, car ils ne lui coûtent rien. Il ferait deuil petit si nous y restions tous. Peu lui importerait qui y pérît, pourvu qu'il eût en paix le fief. » Et quand Turnus l'a accusé de lâcheté, il lui répond qu'il se pique peu d'héroïsme pour une affaire qui le touche aussi médiocrement. C'est à celui-là de faire œuvre de prouesse qui doit en recueillir le profit. « S'il en peut garder son corps, il ne s'y laissera pas prendre »; il sait que s'il y restait, « le deuil en serait bientôt pleuré. » Si jusqu'ici, ajoute-t-il, « j'ai su m'en garder, je le ferai mieux encore désormais. » Il déclare au roi avec plus de franchise encore que Turnus peut aller chercher sa femme et son fief sur le champ de bataille en face d'Eneas. Quant à nous, dit-il en finissant, je te le déclare, « nous n'octroyons pas que personne y meure plus, sinon eux deux. »

Nous retrouvons encore une fois les deux adversaires en présence aux portes de la ville. Turnus apostrophe son ennemi; mais il n'a pas le dernier mot : Drancès lui riposte avec une nouvelle verve. L'auteur semble prendre parti pour lui; c'est une protestation du bon sens gaulois qui trouve assez mauvais que les petits fassent toujours les frais de l'héroïsme et de la gloire des grands. Que de fois les pauvres gens dont on faisait des héros à leur corps défendant n'ont-ils pas dû dire avec le poète :

Par vostre cors fetes la guerre,
Mès de ce n'avez vous talent,
Fere voulez par autre gent.
. . . . . Ce n'est pas giex
De combatre vous ent touz siex.
Tant con pourrez gent aramir
Qui se lessent pour vous mourir,
N'irez pas avant au besoing.
Ainçois vous tendrez de bien loing.
. . . .
Vous avez la teche au vilain

Qui en tel lieu huie son chien
Où n'oseroit aler pour rien.
.....Vous voulez par autrui main
Le serpent traire du buisson.
. . . .
Ne hocherai pas les buissons
Dont pensez cueillir les moissons.

Je ne veux pas pousser plus loin ces rapprochements. Je veux seulement, pour finir, détacher du poème un épisode qui y tient une grande place et qui appartient tout entier au trouvère. Il rencontrait dans les derniers livres de l'Énéide le nom de Lavinia. Virgile s'est contenté de la nommer, sans songer à lui faire une histoire. Ce n'est pas l'amour qui conduit Énée auprès d'elle, c'est la volonté des dieux et l'ordre immuable des destins. Mais le poète français a trouvé qu'il y avait là une lacune, que ses auditeurs regretteraient le *Roman de Lavinie*, et il a voulu suppléer au silence du poète latin. Sur ce nom seul il a bâti toute une longue histoire. Quand Lavine (Lavinia) paraît pour la première fois dans le poème, nous n'en avions pas encore achevé les quatre cinquièmes, désormais il sera rempli tout entier par elle ; c'est à elle que le poète rapportera tous les événements, modifiant ainsi complètement l'*Enéide* et lui donnant un dénoûment tout nouveau.

Le trouvère a su fixer cette fugitive apparition qu'on entrevoyait à peine dans le livre latin, l'animer et lui donner une physionomie très-individuelle. Il se plaît en général dans ces conditions ; il semble que c'est alors seulement que son imagination, se sentant à l'aise, se donne libre carrière. C'est ainsi que, dans la *Chronique des ducs de Normandie*, il a brillamment développé l'histoire d'Arlette ; que, dans le *Roman de Troie*, il invente Briséida et ses aventures, et c'est une présomption de plus, et non des plus faibles, en faveur de l'attribution de l'*Eneas* au même auteur. C'est là que, n'étant gêné par aucun souvenir, il dissertera librement sur la puissance et les effets de l'amour, qu'il peindra avec délicatesse, parfois même avec subtilité, les troubles et les agitations de deux cœurs, qu'il tracera un tableau original.

Lavine nous représente l'ingénue au moyen-âge. Par elle se complète cette galerie de femmes que nous avons vue apparaître dans le *Roman*

de Troie, mais où ce type manquait. Polyxène pourrait en avoir quelque chose ; mais la peinture de l'*ingénuité* appartient à la Comédie, à l'amour heureux. Le peintre de Polyxène, préoccupé de sa fin tragique, s'est attaché à représenter en elle surtout la chasteté fière, la dignité et la résolution dans la mort. Il restait à tracer un gracieux et piquant portrait : celui de l'ingénue de la comédie, de la jeune fille qui ignore tout encore, mais qui a la meilleure volonté de tout savoir, qui écoute avidement, et à qui déjà son cœur en dit davantage, timide et rougissante, et pourtant déjà prête aux plus grandes audaces, et, par sa naïve témérité, déjouant toutes les surveillances. Cette image nous la retrouvons dans cette Agnès du XII[e] siècle.

On peut dire qu'il y a plusieurs ingénuités, ou plutôt qu'il y a plusieurs façons de la peindre ; il en est deux surtout : l'une qui lui est sympathique, l'autre maligne, qui s'en amuse ; l'une préoccupée surtout de nous dire ce qu'elle est, l'autre de chercher comment elle se dissipe; l'une montrant la pureté, la chasteté, l'innocence de l'ingénue ; l'autre ses curiosités, les embarras où elle jette celle qui la possède, ses ruses, ses roueries naïves ; la façon de l'idylle et la façon de la comédie. La première essaye de remonter à l'enfance de l'humanité, à l'heureuse innocence du monde naissant ; elle indique chez ceux qui essaient une telle peinture une simplicité d'âme réelle ou laborieusement retrouvée par un savant effort d'imagination ; l'autre appartient à des temps civilisés, où l'on aime beaucoup les femmes et où on les estime assez peu tout en les adorant ; où on les regarde comme des êtres dangereux et charmants et surtout perfides, prêts à tomber dans tous les piéges comme à les tendre tous ; où l'on se plaît à étudier le premier éveil de cette malice, de cette adresse, sous les apparences de la simplicité et de l'ignorance absolue. On pourrait dire que, dans notre littérature, la première de ces images, qui est l'innocence plutôt que l'ingénuité, n'a été tracée qu'une fois, n'a été peinte qu'une fois, lorsque le XVIII[e] siècle, blasé, essayait savamment de revenir à la nature ; ce fut la gloire d'un élève de Rousseau. Au contraire, de tout temps, en France, on s'est complu dans l'autre peinture ; on l'a tracée avec plus ou moins de sympathie, plus ou moins de malice. Molière est dans le premier cas ; dans une

pièce d'une grande gaieté, avec cette enfant gauche et ignorante qui pourrait être si aisément ridicule, il trouve moyen de nous attendrir presque pour elle, et, dans un rôle dont les situations sont des plus scabreuses, il garde à sa peinture une remarquable délicatesse. Le XVIII[e] siècle y porte un esprit différent et y prend un plaisir extrême, plaisir de libertin blasé, qu'affriande la très-grande jeunesse. On retrouve l'*ingénue* dans tout le théâtre de Favart, dans la *Chercheuse d'esprit*, dans *Annette et Lubin*, etc. ; elle est dans presque tous les tableaux de Boucher. Le poète du XII[e] siècle y met surtout de la gaieté, avec les couleurs de son temps, une franchise de désir quelque peu brutale, une impétuosité de sens qui se révèle dans la liberté du propos et des pensées, un sentiment tout physique de l'amour.

Un jour, Amata qui, dans Benoît comme dans Virgile, favorise Turnus, est seule avec sa fille. Elle veut s'assurer de l'état de son cœur ; elle craint qu'il ne se soit laissé prendre aux séductions de l'étranger. Elle lui dit qu'elle doit détester celui qui prétend la ravir par la violence à l'époux qui lui est promis et qui pour elle se jette en de tels périls : elle veut savoir s'il est aimé de Lavine. Mais Lavine ne sait ce que c'est que l'amour et le demande à sa mère. Celle-ci évite d'abord de répondre ; enfin « ton cœur, dit-elle, t'ap- « prendra à aimer. » Cependant comme la jeune fille insiste, elle lui répond qu'on ne peut en parler sans l'avoir senti, « que celui-là seul « peut bien parler d'un mal qui en est souffrant (1). — Amour est donc « une maladie, demande Lavine. — Nennil, mais bien petit s'en faut, « répond Amata, qui semble oublier quelque peu qu'elle plaide pour « l'amour de Turnus. »

Une fievre quartaine valt ;
Pire est amor que fievre ague :
D'amor estuet sovent suer
Et refroidir, fremir, trembler,
Et sospirer et baaillier

(1) S'or avoies infermeté,
Mieus saroies par vérité
Des angoisses que sentiroies
Et des dolors que tu aroies.
Qui lors t'en vouroit demander
N'en saroies tu mieus conter
Qui en seroies bien certaine
Que cele qui en seroit saine ?

Et perdre tot boivre et manger
. . . .
Muer color et espasmir
Geindre, plaindre, palir, penser
Et sanglotir, veillier, prier.

A cette peinture médiocrement séduisante, Lavine s'écrie qu'elle ne veut point être malade. En vain sa mère ajoute : « c'est un mal, il est vrai, « mais un mal plein de douceur. — Onc de bon mal n'ouïs parler », répond la jeune fille. La reine insiste ; elle veut lui faire entendre qu'Amour guérit les maux qu'il a faits, qu'à ses douleurs mêmes sont mêlées des douceurs infinies. On voit ici qu'Amata a lu Ovide et le récit des malheurs de Daphné. « Regarde, dit-elle, au temple, comme « Amour est peint subtilement, et tient deux dards en sa main droite « et une boîte en la gauche : l'un des dards a une pointe d'or qui fait « aimer, l'autre de plomb qui fait haïr (2). » Mais elle étale en vain toute son éloquence et les distinctions subtiles et les ingénieuses antithèses qu'on a si souvent brodées sur ce thème, Lavine répond que c'est assez pour elle de l'entendre nommer.

Mais bientôt ses résolutions vont changer, et l'auteur a tracé ici, d'une façon assez piquante, comme une contre-partie de la scène précédente. Ce doux mal qu'elle ne voulait pas connaître, quand il était question du protégé de sa mère, elle va le sentir pour un autre. Eneas, suivi d'un brillant cortége, est venu, sans armes, caracoler sous les murs de Laurente. A sa vue, le cœur de la jeune fille s'est ému ; l'amour tout à coup s'est emparé d'elle : le roman a déjà inventé le coup de foudre.

Le personnage pour lequel Lavine s'est si vite enflammée ne peut être évidemment celui qu'a peint Virgile. Son Énée ne saurait être le héros d'un roman de jeune fille. Aussi le trouvère n'a-t-il pas cru devoir garder les trois traits principaux que lui a donnés le poète latin : « *pius,* « *pater, lacrimans.* »

(1) Garde el temple confaitement
Amors est paint soltilement
Et tient dos dars en sa main destre
Et une boiste en la senestre :
Li uns des dars est d'or en som
Qui fait aimer, l'altres de plom
Qui fait haïr diversement.

Il supprime le titre de père parce qu'il n'a pas la reconnaissance filiale et patriotique de Virgile.

Je ne vois pas, il est vrai, qu'il ait songé à le faire jeune ; mais il lui a donné tous les mérites chevaleresques. C'est un vaillant et puissant homme de guerre. Quand il a conquis le cheval de Lausus, il bondit en selle tout armé. Il est beau, et sa beauté efface celle de tous les Troyens. Dans Virgile, cette beauté lui était communiquée à certains moments et par un don particulier de Vénus ; ici, il est toujours le plus beau des hommes. A Carthage, tout le monde l'avait reconnu à sa fière mine ; quand il paraît sous les murs de Laurente avec les siens, les assiégés admirent la belle prestance des Troyens, la richesse de leurs vêtements et de leurs armures. « Mais tous les « passe de beauté Eneas qui leur seigneur était ; chacun le loue qui « le voit ; ils disent qu'il est moult gent et beau, ils en font grand « éloge par les créneaux. Tous par la cité le louent et de prouesse « et de beauté. » C'est sa beauté aussi qui frappe d'abord Lavine.

Il a toutes les perfections amoureuses que réclamait la chevalerie, et c'est même pour cela sans doute que le poète, qui, pour être fidèle à son original, avait été obligé, en racontant son aventure avec Didon, de le montrer dans une situation assez embarrassée, a tenu à honneur, en peignant à loisir sa passion pour Lavine, de lui rendre tout son prestige.

Lavine, en le voyant, s'est sentie brûler et transir : les développements du poète rappellent la pièce fameuse de Sapho, dont il a trouvé l'écho dans la littérature latine. La jeune fille écoute avec inquiétude les mouvements de son cœur. « Serait-elle donc atteinte de ce mal dont lui parlait sa mère ? » Et, dans un monologue de plus de deux cent cinquante vers, elle se plaît à analyser ses sensations nouvelles. L'art plus savant de Molière s'est bien gardé de tracer un semblable tableau; son ingénue l'est plus complètement et plus délicatement ; il faut qu'Arnophe l'éclaire sans cesse sur ce qu'elle éprouve, la force à se l'avouer et à se l'avouer tout haut : l'amour s'empare d'elle sans qu'elle le sache et sans qu'elle le dise. L'ingénuité de Lavine a plus conscience d'elle-même ; elle est plus causeuse, et elle cause avec bel esprit. Elle se souvient de ce que lui a dit sa mère, et son inquiétude joue avec ses souvenirs.

Je sens les maus et les dolors
Que ma mere me dit d'amors.
U est li rasoagemens,
La boiste et tos li ongemens?
Ce me disoit ier la roïne
Que amor porte se mecine
Et qu'il saine soef sa plaie
. . . .
Je quit que la boiste est perdue,
U li pusons est espandue.

Elle a voulu se soustraire à la puissance de l'amour, l'amour se venge d'elle. Il l'a frappée de la flèche d'or qui fait aimer; il a frappé sans doute Eneas du dard de plomb qui fait haïr.

Or sai je ja d'amor assez
Bien me disoit ma mère voir :
Ne pooie pas tant savoir
Par nule altre come par moi
Molt en suis sage, molt i voi ;
Amors à l'escole m'a mise,
En poi d'ore m'a molt aprise.
Amors, molt sai bien ma leçon;
Or ne m'as tu lit se mal non,
Del bien me redevroies lire.

Le poète se plaît à cette idée de peindre l'écolière d'amour ; il va dans un instant mettre de nouveau des idées semblables dans la bouche de Lavine, mêlant l'esprit à la naïveté (1). Elle ne peut cependant se faire d'illusion ; elle se sent toute changée et pâlie et décolorée. L'œil de sa mère ne pourra s'y tromper. Si elle l'interroge, elle ne veut pas mentir, elle lui confessera qu'elle aime ; mais comment nommer celui-là même qu'elle lui a défendu d'aimer? Sa mère la tuera. Que lui importe, après tout? Elle ne voit plus à son tourment d'autre remède que la mort.

(1) Tu m'apréis hui grant leçon :
N'i ot un mot se de mal non ;
Car me relis de ta mecine...

Repose toi, fole Lavine :
Bien dois ceste leçon fermer,
Trop la sai je bien recorder.

On peut remarquer dans les deux passages cet emploi du mot lire, *enseigner*. C'est de là que viendra plus tard le nom des *Lecteurs royaux* du collége de France.

Mais Eneas ne soupçonne pas combien il est aimé. Les sensations des personnages de la poésie du XII[e] siècle sont aussi violentes que rapides; Lavine, le voyant s'éloigner sans jeter même un regard de son côté, se désole et tombe évanouie. « Il a emporté mon cœur », s'écrie-t-elle en revenant à la vie.

Après une nuit d'insomnie et d'agitations plus naïvement peintes encore que ne l'étaient celles de Didon (1), la fille et la mère se retrouvent en présence. Amata a remarqué sa pâleur. L'enfant dit qu'elle a eu la fièvre. Mais la reine ne saurait s'y tromper; elle a reconnu cette plainte

Et ces sospirs qui si lonc sont
D'amor vienent, de molt parfont;
Plaint et sospir qui d'amor vienent
Sont molt traitis, près del coer tienent.
Fille, tu aimes, ce m'est vis.

Mais elle ne la blâme pas d'aimer Turnus; Lavine s'en défend. Et qui donc aime-t-elle? « Vous avez oublié la première question, à savoir si j'aime ou non », répond l'enfant, décidée à lutter pied à pied. Mais la reine a reconnu « le mal, qui n'est pas mortel et qui, au contraire, fait vivre »; et, à force de presser sa fille et de lui demander le nom de celui qu'elle aime, elle parvient à le lui arracher lettre par lettre, syllabe par syllabe (2).

(1) Par droit nient s'ala colchier;
Car tote nuit l'estut vellièr,
Et dejeter et tressaillir,
Descovrir soi et recovrir.
El lit se torne d'en travers,
Primes adens, puis à envers.
Et met son cief al piés del lit:
La nuit ot poi de son delit.

« Assez avait mal en veillant, ajoute le poète, mais elle n'avait pas mieux en dormant. »

Quant li tresaloient li oel
Qui sovent erent en remoel,
Dont li ert vis qu'el le tenoit:
De la joie qu'ele en avoit,
Tornoit soi en cele freor,
Si enbraçoit son covertor.
. . . .
El se tornoit de l'autre part,
Relevoit soi, si s'aseoit,
Et dont se recolçoit à droit.

Au milieu de ces peintures d'un réalisme brutal et risible, il y a cependant des traits d'une certaine grâce naïve et piquante: « Elle appelle celui de Troie *tout soavet*, que nul ne l'entende, et dit entre les dents bellement: Amour, tu n'auras guère de mérite.

Amors ne t'ert gaire de pris
D'occire une pucelle tendre
Qui ne se puet à toi deffendre.

(2) Il a nom E,

Dont soupira, puis redist NE,
D'iloc a pièce noma As;
Tot en tramblant le dit et bas.

Mais si elle a livré le secret de son amour, elle le défend vaillamment; elle déclare hautement à sa mère que Turnus ne sera jamais son seigneur, qu'elle a octroyé son cœur à Eneas.

Demeurée seule, elle reste les yeux fixés sur sa tente. Son cœur est livré à de terribles combats. Sans doute Eneas ignore sa tendresse; elle voudrait la lui faire connaître. On voit que l'ingénue du XII[e] siècle est bien plus hardie que celle du XVII[e]; c'est elle qui fait les avances: telle semble être la jurisprudence amoureuse du moyen-âge. Agnès, dans Molière, répondra naïvement aux provocations d'Horace; mais elle ne les cherchera pas, elle ne les fera pas naître. Ici, c'est à Lavine qu'appartient toute initiative. Mais que faire? Portera-t-elle elle-même son message? Elle sent bien qu'Eneas la mépriserait. Attendra-t-elle que la bataille ait décidé à qui elle appartiendra? A cet égard elle n'a pas d'inquiétude; si Eneas est vaincu, elle est toute résolue au suicide, comme une héroïne de roman du XIX[e] siècle: « Je me tuerai, je n'en sais plus. » Mais si Eneas savait combien elle l'aime, n'en serait-il pas plus hardi au combat? Le moyen-âge, en effet, professe que le chevalier aimé d'une dame en sent doubler son courage (1). Lavine se décide donc à lui adresser un message. L'invention est piquante et ingénieuse. Comme Eneas s'approche de la ville et s'est arrêté en face de la tour à la fenêtre de laquelle est assise la jeune fille, « elle a pris encre et parchemin, l'a mis tout autour d'une flèche barbelée... avec un fil étroitement le lia, et un archer en appela (2). » Ce moyen de communication est familier au moyen-âge. C'est ainsi que souvent, du camp des assiégeants, un ami inconnu a fait passer un utile avis à une place attaquée; mais le procédé de l'ingénue est plus ingénieux et plus compliqué. « Ami, dit-elle à

(1) Car ains que la bataille soit
Li voil primes faire savoir:
S'en ert plus fiers, al mien espoir.
Molt l'en trovera cil plus dur,
Se de m'amor est asséur:
Molt en prendra grant hardement,
S'il set d'amor onques nient.

Et ailleurs:

Il en ferist molt mieus de lance,
Et molt en trencast mieus s'espée.

(2) Ele a pris enkre et parchemin,
Si a escrit tot en latin;
Le brief a plié molt estroit:
La damisele a le brief pris,
Environ la flece l'a mis
D'une sajete barbelée.
La letre fu dedans tornée,
Od un fil estroit le lia;
Et un archier en apela.

l'archer, tire-moi vite une flèche à ces hommes sous la tour. Ils sont là guettant tout le jour ; je crois que ce sont leurs espions. Si les trêves venaient à faillir, ils cherchent les côtés faibles de nos remparts, le point par où ils pourraient nous prendre. » Et comme l'archer se défend, disant qu'il ne veut pas violer la trêve solennellement jurée : « Tu peux le faire en toute sûreté, dit-elle. Je ne te demande pas de tirer à eux pour blesser personne, mais seulement pour les éloigner. Tire devant eux, qu'ils voient la flèche. Peu importe qu'ils s'en effrayent ; pourvu qu'aucun ne soit blessé, tu auras bien travaillé. » On voit que l'ingénue du XII[e] siècle a autant de ressources en l'esprit que celle du XVII[e]. Cet ingénieux procédé de correspondance, et ces précautions habiles font songer au pavé d'Agnès ; Molière ne se doutait pas sans doute qu'il n'était que le plagiaire d'un trouvère du temps de Philippe-Auguste.

L'ingénuité de Lavine ne se contente pas de cette déclaration par écrit ; du haut de sa tour elle y joint quelques démonstrations significatives (1) ; le poète n'a pas manqué de nous dire la façon dont Eneas les reçoit. Ce qu'il croit devoir à sa réputation de courtoisie, son double manége pour témoigner à Lavine sa joie et pour la cacher à ses compagnons, l'inutilité de ses précautions et les railleries des Troyens, la liberté familière dont elles témoignent (2) : tout cela constitue une scène de mœurs des plus

(1) Lavine vit, si l'esgarda,
Baisa .1. doigt, si li tendi ;
Et Eneas bien l'entendi
Que .1. baiser li envoit ;
Ne mes savoir pas ne pooit
De quel savor ert li baisers
. . . .
Tels .c. l'en envoia le jor
De là ù ele ert en la tor.

(2) Il l'esgarda molt dolcement,
S'il ne s'en tornast por sa gent.
N'i regardoit pas de droit oel,
Cele li tornoit a orgoel,
Et qu'il ne la daignast amer.
Quant il la voloit regarder,
Si començoit de l'autre part,
Et puis conduisoit son regart
Desi qu'en endroit il venoit,
En itel point ses iels tenoit,
Tout com pooit li afiçoit ;
En trespassant la regardoit :
Maint semblant se firent d'amor.
Quant vint à l'avesprer del jor,
Si s'en repaira Eneas,
Vers l'ost s'en ala tot le pas ;
La cité regardoit sovent,
Et dont redisoit à sa gent
Que molt par estoit li tors bele :
Plus le disoit por la pucele
Qu'il ne faisoit por la maisiere.
. . . .
Dont li refist un dolc regart.
Eneas garde cele part
Et aperceult que l'esgardot
Et sospira que plus n'i pot.
Tot si baron qui l'ont véu
Se sont molt tost apercéu.

originales, où Virgile aurait eu peine à reconnaître le fondateur de la grandeur romaine, mais qui s'accordait bien avec l'idée que le moyen-âge se faisait des perfections d'un prince fidèle à toutes les lois de la chevalerie (1).

Je n'ai pas la pensée de suivre toutes les péripéties du récit du trouvère, de redire après lui le trouble des deux amants, l'insomnie et la pâleur d'Eneas, les inquiétudes de Lavine, qui craint de n'être pas aimée, sa douleur et les reproches qu'elle s'adresse à elle-même quand elle voit qu'elle l'a calomnié, leur ravissement enfin quand ils sont sûrs de leur tendresse réciproque. Il convient seulement de noter comme l'entrée de Lavine dans le poème en a modifié tout le dénoûment. Dans Virgile tout est terminé avec la mort de Turnus. Ici, après une série d'incidents qui, sauf les altérations familières au trouvère, rappellent assez exactement le douxième livre de l'*Enéide*, Eneas a triomphé de son adversaire à peu près dans les mêmes conditions. Mais tout n'est pas fini encore. La question politique est réglée ; mais un cœur ne peut pas se livrer aussi brusquement, et pour le vieux trouvère l'histoire de Lavine et d'Eneas est pour le moins aussi intéressante que celle de la conquête du Latium. Turnus mort, le traité a été loyalement accompli : les « barons » latins ont prêté hommage à Eneas ; le roi Latinus lui a promis que dans huit jours il épouserait Lavine ; Eneas, par discrétion, s'est éloigné sans chercher à la voir. Ce prompt départ a troublé la jeune fille. Le poète peint ici une évolution de sentiments assez naturelle et l'ingénuité punie par elle-même. Dans le premier élan de sa jeune tendresse, et sous l'impulsion du danger, Lavine a laissé parler son cœur ; elle a confessé à Eneas son amour. Aujourd'hui que la victoire l'a mis en possession de son héri-

. . . .
. . . .
Site, font-il, à lor seignor,
Vées molt est bele li tor,
Mais il a un piler la sus
Qui alques pent vers nous ça jus
. . . .
Molt est bele ceste fenestre
Lès ce piler, deça sor destre :
Mais iloc estait un archiers
Qui molt trairoit ça volentiers.
Sire, car vous traies en sus,
Que il ne traie à vous ça jus.
Un poi s'en sourist Eneas
Qui entendit molt bien lor gas.

(1) Je note chez le vieux poète une pensée chère aux modernes, qui associent la nature entière au ravissement de notre âme. Eneas amoureux découvre mille beautés dans le pays qu'habite Lavine :

Molt m'en est plus biaus cis païs
Et molt me plaist ceste contrèe.

tage et de sa main, elle commence à se troubler. Elle craint le jugement qu'il aura pu porter de sa démarche ; ne va-t-il pas la croire légère et prompte à changer, « nouvellière d'amour », dit le texte, et douter d'elle pour l'avenir ? Eneas n'est pas moins inquiet ; il se reproche amèrement ce retard qu'il ne peut imputer qu'à lui-même et qui peut sembler une marque de froideur. Le vieux poète, qui aime fort à causer, n'a pas donné moins de cent soixante vers à ces lamentations et à cette douleur. Enfin, ces huit jours sont écoulés, rien ne s'oppose plus au bonheur des deux époux : on nous peint leurs transports. Le poème, cette fois, est bien terminé. L'auteur se contentera de résumer en quelques vers les grandes destinées de l'empire fondé par son héros.

On voit ce que le poète du XII[e] siècle a fait de l'*Énéide*, ce qu'il en a pris et ce qu'il en a laissé, ce qu'il a osé y ajouter. Le caractère religieux du poème a disparu, la majesté romaine également ; de l'antique épopée le trouvère a fait un conte et un roman. Grâce à l'*Eneas*, toute cette foule du moyen-âge, qui n'entendait pas le latin, connaissait les principales inventions de Virgile ; mais elle ne connaissait pas l'âme de Virgile, ni le génie poétique de Virgile.

A côté de l'*Eneas* vient se placer le *Roman de Thèbes* (1), imitation de la *Thébaïde* de Stace. On sait quelle vénération Stace professait pour Virgile. Le moyen-âge, sans s'inquiéter des distances marquées par le poète lui-même, avait fait au livre de l'élève le même honneur qu'au chef-d'œuvre divinisé par lui.

Le *Roman de Thèbes* offre à peu près les mêmes caractères généraux que l'*Eneas ;* il s'en inspire évidemment. Le procédé est le même des deux côtés. Ici comme là, le trouvère suit un modèle latin dont il reproduit le plus souvent le plan, la marche, les développements généraux (2) et les

(1) Bibl. Impér., ms. 60, f° 142 ; — ms. 375, f° 35-68 ; — ms. 784, f. 1-70.

(2) Il n'est donc pas besoin, comme l'a fait M. Éd. du Méril (V. *Floire et Blanceflor*, Introduction), de chercher au *Roman de Thèbes* une origine hellénique : « Les personnages, dit-il, sont grecs et le fond des récits conforme à l'antiquité. » Sans doute ; mais parce que le livre est une copie de Stace, il est inutile de remonter au-delà des Latins. — Ajoutons que c'est probablement dans ce même *Roman de Thèbes* que l'auteur de *Floire* a pris ces noms de Parthenopeus, d'Ypomedon, d'Antigone et d'Ysmaine, que le savant éditeur demande inutilement à « des poèmes perdus. » (V. Introd., p. CLXXIV et CLXXV.)

principaux incidents qu'il ne fait souvent que traduire (1). Cependant il en use quelquefois assez librement avec lui ; et l'auteur anonyme du

(1) Nous transcrirons la réponse d'Éthiocles à Tydeus en la rapprochant du texte de Stace, afin que l'on voie une fois pour toutes comment traduit le trouvère et comment par moments il se tient près de son texte, comment aussi souvent il le traite assez librement. En comparant les deux morceaux, on voit qu'il a supprimé la dernière partie du discours, qu'il en a déplacé le commencement et a mis plus loin, après une réplique de Tydée, les deux premiers vers du poète latin :

Quæ sors justa mihi quæ non indebitus armis
Sceptra dicavit honos, teneo longumque tenebo.

Mes ja poor rien que saches dire,
Ne vouldrai jà m'anor guerpir,
Tant com la puisse jà tenir :
Ne la guerpirai por menace
Que rois, ne dus ne quens me face.

Et plus loin :

Ne vouloit ça rien esploitier
Qui de toi fist son messagier.
Or li di dont de moie part
Que ce qu'il a très bien le gart ;
Je ne veuil mès dorenavant
Qu'il m'apiaut de covenant ;
Et sache bien de quanque j'ai
Que ja plain pié ne l'en lerai.
Or si verrons qui m'asaudra,
Ne qui plus de nous i vaudra.

Stace disait :

Cognita si dubiis fratris mihi jurgia signis
Ante forent. . . . .
Sufficeret vel sola fides qua torvus et illum
Mente gerens, etc.

Il a aussi quelque peu modifié le caractère du début, mettant dans l'entretien une variété et des gradations qui n'étaient pas dans le poète latin. Chez lui Éthiocles d'abord se modère, il n'éclate que sous les violences de Tideus. Il a conservé le corps du discours en le faisant seulement plus ironique que le latin.

Stace avait écrit :

Dixerat ; ast illi tacito sub pectore dudum
Ignea corda fremunt ; jacto velut aspera saxo
Cominus erigitur serpens.

Le trouvère commence :

Ethiocles pas ne s'argue
Et ne pourquant sa color mue.
Iriez fu molt en son corage ;
Mes em pes respont au message :
Mon frere mant, fet-il, par vos
Riches hom est ; jen sui joious.
La merci dieu onc si ancestre
De sa richesce ne pot estre.
Se li lessoie cest pais,
Il n'i seroit pas estais ;
Car il a là tant granz aferes
De cestui ne li seroit guères.
Mes por vous li mant une rien :
Lest moi ester ; si fera bien.
Estre li puet bel an seingnor
Se je puis ci vivre à anor ;
Car se je n'avoie honnor ça
Je m'en iroie à lui là.
Mon frère est-il : lez seroit granz
Que fusse povre et il manans.
Là se repost à grant delit
O sa fame gise en son lit
Et ge deça me contendré
A povreté si com pourré.
Que ameroit si riche fame (*)
Comme est là seue en ce regne ?

(*) Il est évident que le texte original portait *femme* rimant avec *règne*.

Roman de Thèbes va même en ce point beaucoup plus loin que son prédécesseur : on dirait parfois qu'il n'a pas sous les yeux le texte original et qu'il écrit avec ses seuls souvenirs. Il choisit à sa guise, il abrége ou supprime tel passage, il allonge tel autre : il introduit dans l'épopée antique des épisodes qui portent l'empreinte de son temps ; enfin, à ce qu'il conserve et croit rendre fidèlement il donne une physionomie absolument différente ; on voit que le sentiment chrétien et l'esprit moderne ont passé par là.

En général, il abrége ce qu'il emprunte à l'auteur latin. Les batailles de Stace, imitateur d'Homère et de Virgile, sont pour ainsi dire touffues ; l'auteur entasse les incidents ; les exploits des principaux personnages se multiplient, et autour d'eux se presse une foule de guerriers qui tombent sous leurs coups ou se frappent les uns les autres. Le trouvère semble craindre que l'attention de son auditoire ne s'égare au milieu de ces détails si abondants ; il ramène à deux ou trois événements les complications de chaque bataille. Il vous dira même sommairement que tel héros immola beaucoup d'ennemis ; il semble qu'il craindrait de s'attarder s'il retraçait en détail ses exploits.

Comme le faisait l'auteur de l'*Eneas*, l'auteur du *Roman de Thèbes* dessèche le récit original et en efface toute poésie. Procédant surtout par élimination, il supprime les comparaisons, si abondantes et si riches dans Homère et dans ses imitateurs ; Stace refuserait de se reconnaître dans cette prétendue traduction d'où l'on a retranché tout ce qui lui était le plus cher. Il supprime les images et tout ce qui était vie et détail heureux ; il ne garde que le strict nécessaire, le fait dépouillé de toute parure. Il néglige tous les détails mythologiques, les généalogies,

En son païs a grant plenté,
Ici auroit grant povreté ;
Sa richesce reprocheroit
Et toute jour nos maudiroit :
Ele tenceroit à mon pere
A mes sereurs et à ma mere.
Honte seroit que sa moullers
Nous menast ici ses dangiers.

On reconnaît ici les vers de Stace :

Te penes Inachiæ dotalis regia dono
Conjugis et Danaæ (quid enim majoribus actis
Invideam ?) cumulentur opes : nos horrida Dirces
Pascua et Euboicis arctatas fluctibus oras
Non indignati miserum dixisse parentum
Ædipoden : tibi larga (Pelops et Tantalus auctor)
Nobilitas, propriorque fluat de sanguine juncto
Jupiter. Anne feret luxu consueta paterno
Hunc regina larem ? Nostræ cui jure sorores
Anxia pensa trahant ; longo quam sordida luctu
Mater, et ex imis auditus forte tenebris
Offendat socer ille senex.

les traditions, tous ces embellissements d'érudition qu'un poète d'une époque classique, un André Chénier, par exemple, conserverait avec soin, mais qui auraient été lettre close pour les auditeurs du trouvère. Enfin il supprime à peu près le surnaturel. Les dieux ne sont pas aussi complètement bannis du *Roman de Thèbes* que du *Roman de Troie.* Mais l'auteur, nous le verrons, les a relégués dans un coin de son poème, et, pas plus que dans l'*Eneas*, ils n'ont d'influence sur la marche générale de l'action ; il se contente de faire en quelque sorte allusion à celle qu'ils ont dans l'original. Les messagers divins ont aussi disparu ; toute communication est supprimée entre le ciel et la terre, le poème est devenu histoire.

Cette disparition du surnaturel change parfois singulièrement les conditions où se trouvent placés les personnages. Ainsi, dans la *Thébaïde*, Bacchus, voulant sauver sa ville natale menacée de destruction, déchaînait sur la terre une épouvantable sécheresse : les ruisseaux, les fleuves même étaient taris. On comprend moins le désespoir des Grecs quand nous voyons le trouvère, qui, sans doute en sa qualité de fils du Nord brumeux, trouve déjà la chose énorme, se contenter de nous dire que la terre est un mois sans recevoir de pluie.

En de rares occasions, le poète remplace le merveilleux païen par un autre plus familier à son temps. Les fées prennent la place des dieux, mais sans avoir ici, plus que dans l'*Eneas*, une part active dans les événements. Elles étaient là quand fut forgée l'épée de Tydeus. Stace avait dit seulement que c'était un présent martial du grand Œneus ; le trouvère ne se contente pas à si peu de frais : « L'épée que lui donna Œneus quand il l'adouba, ni fer ni acier ne la peut retenir. Jamais chevalier n'eut si bonne. Galanz le Fèvre (le forgeron) la forgea, et Vulcanus la charma ; il y eut trois déesses au tremper, et trois fées au féer ; elle était fée en telle manière... que qui en sera frappé, de la plaie jamais ne guérira. »

Il écarte avec soin tout ce que ses auditeurs ne comprendraient pas, tout ce qui est en dehors de leurs habitudes. Quand il a raconté la mort d'Archèmorus et redit fort longuement le combat des Grecs contre l'énorme serpent qui l'a dévoré, parce qu'il y a là un de ces récits singuliers qui amusent le moyen-âge, il ne dit mot des cérémonies expiatoires et des

honneurs presque divins rendus à l'enfant. Il borne à cent cinquante vers la description des jeux, qui tenait tout un livre de Stace, et en élague sur sa route incidents et péripéties. Il ne donne qu'une vingtaine de vers au récit du crime des Lesbiennes, auquel l'auteur latin en avait consacré cinq cents.

Il réduit à quelques lignes et à quelques noms le long et pompeux dénombrement que, fidèle aux habitudes de l'épopée classique, Stace faisait des chefs de l'armée grecque. Nous ne trouvons plus ici que Parthonopex (Parthenopæus), « la plus belle créature que nature ait faite « en ce monde, Ypomedon (Hippomedon), Capaneus le Grand, qui fut « du lignage aux Géants », Amphiaras (Amphiaraüs), que Stace aurait peine à reconnaître dans ce portrait : « C'était un archevêque moult cour- « tois, il était maître de leur loi ; du ciel savait tout le secret. Il prend « réponses (oracles) et jette sorts, il fait revivre hommes morts. De « tous oiseaux il sut le latin, sous le ciel il n'y eut meilleur devin. »

Grâce à ces réductions et à ces suppressions, le récit de Stace se trouve fort écourté. Le trouvère supplée à ces lacunes par des additions de diverses sortes, les unes nécessaires à l'intelligence de son œuvre, les autres sorties de sa seule fantaisie.

Comme l'auteur de l'*Eneas*, il ajoute un préambule à l'œuvre qu'il imite, mais en donnant à ce préambule une plus grande étendue. La Thébaïde commençait à la malédiction lancée par Œdipe sur ses fils. Le trouvère a pensé que ses lecteurs avaient besoin d'un supplément d'instruction, et il raconte au début de son poème toutes les aventures du fils de Laïus, l'oracle menaçant, l'exposition, la rencontre du sphinx, l'union incestueuse avec Jocaste, la reconnaissance ; on peut voir ici ce que devient Sophocle au XII[e] siècle (1).

(1) Nous citons ici quelques vers pour qu'on puisse juger du ton que prend le récit :

Or verrons nous qui porra plus
Ou Apollo ou Laïus.
Se li enfes est decolez
Dont est li Dex à fox provez ;
S'il eschape des mains as trois
Poor em puet avoir li rois.

Les serviteurs sont attendris par la gentillesse de l'enfant.

Cil fu petit ; ne sot la sort,
Ne ne s'aperçut de sa mort,
Tendi les mains et si lor rist
Comme à sa norrice feist,
Et pour le ris qu'il a gité
Commeu sont de grant pité.

plaçant sur le passage de l'armée d'Adrastus, en une gorge étroite et horrible, qu'un enfant de quatorze ans défendrait seul contre mille géants, ne laissera passer les Grecs que lorsqu'ils auront deviné l'énigme. Tydeus enfin devine, et la vieille « aussitôt se pâme, et « devant les barons tombe morte » (1).

Parfois il ajoute de longs épisodes, qu'il emprunte tout entiers aux choses de son temps. Ainsi quand il nous a dit, d'après Stace, qu'Ypomédon a remplacé Tydeus dans le commandement des Grecs, il nous raconte avec d'amples détails une expédition entreprise par le nouveau chef pour ravitailler l'armée, et dans l'impression générale du récit on retrouve un souvenir saisissant des Croisades et de ces grandes famines qui trop souvent avaient décimé les armées chrétiennes. Et à cet épisode il en rattache tout de suite un autre bien plus étendu. C'est l'histoire d'un « baron » du roi Éthiocles (Étéocle), auquel a été confiée la garde d'une des tours de la ville et qui la livre pour racheter son fils prisonnier. Mais comme c'est, au dire du poète, « un homme habile, qui a vu maintes cours et sait beaucoup de choses », il veut, avec un judaïsme naïf, tout en violant le serment prêté à son suzerain sur les saintes reliques, mettre de son côté, comme un autre Shylock, sinon le droit, du moins l'apparence et la lettre. Il y a là une image curieuse de la justice et de la moralité féodales, de l'indépendance des vassaux et de l'appui que, en cas de résistance, ils étaient toujours sûrs de trouver chez leurs pairs.

Mais le trouvère n'invente pas toutes ses additions; il en est qu'il emprunte à ses souvenirs, à la *Chanson de Geste,* ou au roman antique de Benoît de Sainte-More. C'est chez le dernier qu'il a pris le goût

(1) V. manuscrit 784, folio 19, la fameuse énigme.

La vielle dit : or entendez,
Et que ce est si devinnez.
Qui primes vet a IIII piez,
Et puis à II, le tiers après?
Devine ou de la mort es près. —
Vielles tu faces male fin !
Quel miex m'en ert se jel devin ? —
Se devines, si m'ocirras,
Et puis après si passeras. —
Vielle molt es de la mort près.
Jel te dirai ne vivras mès.
Quant hom est viex vet à bastons,
Quant est petiz à genouillons;
Quant est en aé de quinze ans
Sor II piez vet, lores est granz.
La vielle l'ot; si s'est paumée,
Devant les barons chiet crevée.

tout-à-fait certaines pages du *Roman de Troie* et de l'*Eneas*. Il lui doit enfin des développements d'un autre genre. Après les galantes imaginations du trouvère normand, l'amour devait avoir sa place dans tous les poèmes inspirés de l'antiquité ; il ne pouvait pas plus y manquer que dans une tragédie du XVIIe siècle. Il figure en effet dans le *Roman de Thèbes*. Toutefois l'imitateur, en nous racontant les tragiques amours des filles de Jocaste, n'a pas su retrouver la variété et la richesse d'invention de son modèle. Les malheurs d'Antigone et d'Ysmaine *(sic)* tiennent une place médiocre dans le poème. On nous dit bien qu'elles sont belles toutes deux. « Ni en fable ni en chanson on ne saurait trouver beauté comparable à la leur. » Ysmaine est aimée d'un jeune Thébain nommé Athès. L'amour d'Antigone est né

En 1 cuir est Amphiaras
Qui fu fet outre S. Thomas :
Vulcans le fist par grant porpens
Et à lui faire mist lonc tens,
Par estuide et par grant conseil
I mist la lune et le soleil
Et tresgita le firmament.
Par art et par enchantement
IX espasces par ordre i fist ;
Es la greingnor les signes mist
Et es autres qui sont menors
Mist les plannetes et les cors.
La neuve mist enmi le monde;
Ce est la terre et mer parfonde.
En terre paint hommes et bestes
En mer poissons venz et tempestes.
Qui des VII arz set rien entendre
Iluec em puet assez apreudre.
Li jaiant sont en l'autre pan
Tout plain d'orgoil et de boban :
Les dieux veulent deseriter
Et par force des cieus giter.
Au monter sus ont fet eschale,
Onques nus hom ne vit itale ;
Car 1 pui ont sor l'autre mis,
Plus de VII en i ont assis
Et montent sus por les Dex prendre
Se d'eus ne se pueent deffendre.
Jupiter est de l'autre part,
Une foudre tient et 1 dart ;
Mars et Pallas sont en après ;
Cil dui soustiennent tot le fes,
Tuit li autres qui el ciel reinent
Isnelement leur armes prainent :
Cil d'eus n'i a qui quiere essoine,
Tuit se combattent par le trone
Et o perrières et o maux.
Fu fes derrière li forniax.
Paintes i furent les VII arz.
Gramaire y est painte o ses parz
Dyalectique o argumenz,
Et rectorique o jugemenz,
L'abaqz i tient Arismetique,
Par la game chante Musique,
Painte y est Dyathesaron,
Dyapainte, dyapason ;
Une verge ot Geometrie
Un astreleibe Astronomie...
El curre ot molt soutill entaille.
Bien fu ouvrez qu'il n'i ot faille.
Une ymage y ot tresgitée
Qui vet cornant a l'amenée
Une autre qui toz tenz fretele
Plus cler que rote ne que viele,
.. Li pan sont d'or fin trifuire
Et li thimon de blanc yvuire,
Les roes sont de crysopase,
Couleur ont de feu qui embrase.

Il est traîné par quatre « azoines » qui ne laissent pas de trace sur la terre. C'est dans Benoît encore que l'auteur a dû prendre ces Persans qui figurent dans l'armée d'Étéocle et qui sont d'incomparables archers.

dans des conditions plus dramatiques ; elle donne son cœur à un ennemi de son pays, au jeune Parthonopex, le plus beau des Grecs. Antigone et lui semblaient faits l'un pour l'autre, « car tous deux étaient d'un même âge, d'une beauté et d'un cœur. » Ils se sont aimés dès qu'ils se sont vus, et ils se sont vite fiancés (1). Les amours d'Antigone comme celles d'Ysmaine (2) ont un dénoûment tragique ; toutes deux sont condamnées à voir leurs amants périr sous leurs yeux. Le poète nous montre Antigone assise auprès d'une haute fenêtre regardant avec angoisse la lutte qui va s'engager entre son frère et son fiancé. La situation est des plus touchantes : « elle les vit l'un vers l'autre chevaucher : elle ne sait lequel elle a le plus cher ; elle sait seulement en son cœur qu'elle ne demeurera pas sans grand dommage. » Mais le poète se contente de l'indiquer ; et tandis qu'ailleurs il a recueilli les dernières paroles d'Ysmaine, tandis qu'ici même il nous représente Ethiocles désolé quand il voit mortellement frappé celui dont il aurait fait son ami et à qui il voulait donner sa sœur, et qu'il maudit le serviteur zélé qui l'a sauvé lui-même contre les lois de la chevalerie, tandis qu'il nous dit les regrets de Dirceus, le fidèle serviteur de

(1) Remarquons que le poète, dans les discours qu'il prête à Antigone, ne s'est pas mis fort en frais d'imagination. Il se souvient du *Roman de Troie.* La première réponse d'Antigone à Parthonopex rappelle en grande partie celle de Briséida à Diomède. Nous la citerons pour la naïveté de certains passages :

Par Dieu, ce respont la pucele,
Ceste amour seroit trop isnele.
Pucele sui, fille de roi,
Legierement amer ne doi;
Ne doi amer par legerie
Dont lem puisse dire folie :
Ainsi doit-on prier berchières
Ou ces autres fames legieres.
Ne vous connois n'onc ne vus vi
Ne mes ore que vous voi ci.
Se or vous doing donner parole
Bien me povez tenir pour fole.
Pour ce ne di, celer nel quier,
Ne vos éusse forment chier
S'estiez de si haut linage
Que vous fussiez de mon parage
Et ce fust chose destinée
Qu'à fame vous fusse donnée ;
Car biax estes sor tote gent
Onc ne vi mès homme tant gent

(2) Nous ferons, à propos d'Ysmaine, la même remarque que nous avons faite à propos de Médée ; le mérite de la délicatesse est tout entier du côté de l'auteur antique. Dans Stace, comme dans Sophocle, Ismène est timide et pleine de pudeur. Dans la *Thébaïde*, elle rougit à la seule pensée de son mariage :

Ecce ego, quæ thalamos, nec si pax alta maneret,
Tractarem sensu (pudet heu), connubia vidi.

Ici, au contraire, Ysmaine, que le poète nous représente du reste comme « une toute petite touse », proclame de la façon la moins équivoque sa bonne volonté pour Athès et parle de ses plaisirs sans aucune retenue (V. *Thèbes,* f° 30).

Parthonopex, il n'a pas seulement essayé de peindre la douleur d'Antigone.

Le souvenir de la Chanson de Geste se retrouve, et dans certaines allusions directes et précises du poète, et dans les débris de couplets monorimes, et dans la façon dont il décrit les batailles. Il ne comprend pas bien la guerre antique et ne s'intéresse guère à des incidents si différents de ceux qu'il connaît, et, pour la peindre, il se sert de ces chants qui retentissaient de tous côtés à ses oreilles. C'est certainement à la Chanson de Geste, qu'il doit l'invention saisissante de cette troupe d'honneur, qu'on voit aux côtés du roi de Thèbes et que nous avions déjà vue auprès de Charlemagne, toute composée de chevaliers « de grande race », vétérans de cent batailles, qui laissent « leurs barbes blanches flotter sur leurs cuirasses », et bien d'autres traits encore.

Mais ce qui n'est pas moins intéressant que ces additions, ce sont les transformations qu'il fait subir à son auteur. Elles sont d'autant plus curieuses à observer, que l'écrivain lui-même n'en a pas conscience ; il n'entend pas du tout altérer les choses : il les voit ainsi. Mœurs, habitudes, caractères, vêtement (1), tout a pris un aspect nouveau (2) et porte l'empreinte du XIIe siècle. Le poète en cela ressemble à ses prédécesseurs ; mais il y a dans le détail des diversités qui rendent l'étude encore piquante.

L'auteur du *Roman de Thèbes* semble attacher une grande impor-

(1) Il y a par exemple dans l'armement des détails qui ne manquent pas d'originalité. Ainsi, sur l'écu d'Éthiocles, on voit « en olifant » peint d'azur un grand chatel (f°s 39-40) :

Devant ot fet par gaberie
Peindre les jambes de sa mie.

(2) On peut faire la même remarque pour les noms des personnages. Le vieux trouvère a, il est vrai, conservé les principaux héros de Stace (en écrivant quelquefois leurs noms à sa façon) ; on retrouve dans son livre Amphiaras (Amphiaraüs), qu'on prononçait Amphiaraus, Adrastus, Éthidiocles ou Éthiocles [illegible]). Polinices, Tydeus, Parthonopex (Parthenopæus), Creonz li vielz et li chanuz Aymes (Aymon) [illegible]tres noms antiques pris au hasard, comme « Anthenor, un de ceux de Troye

tance au costume ; on dirait que c'est là que se porte l'effort de son imagination. Il abrégera les discours et les peintures de sentiment ; mais sur le costume il est intraitable : il ne néglige aucune occasion d'habiller ou de chausser ses personnages. Il décrit avec le même soin les ameublements, les splendeurs de la chambre « demeine » du roi d'Argos, « le pavement bien entaillé » et la tenture « d'une courtine « envoyée d'Égypte par la reine Sémiramis, et qui était l'œuvre de « celle qui mourut pour la déesse qu'elle vainquit », etc. En tous ces détails on reconnaît l'art du moyen-âge : on le retrouve encore dans la peinture du verger où Hypsipyle gardait Archemorus. « Il est « de toutes parts enclos de murs épais ; on y entre par une porte « d'ivoire entaillée d'œuvre trifoire ;.... la voûte qui la couvre est « toute peinte. »

Les mœurs n'ont pas moins changé : on sent partout une autre civilisation et un autre esprit ; cela se marque jusque dans les plus petits détails. Dans Stace, fidèle à la tradition homérique, Adrastus, apercevant la jeune Hypsipyle, croit voir une déesse. Chez le trouvère, les choses se passent plus prosaïquement et plus gaiement. « Tydeus, « sous un laurier, aperçoit la demoiselle » qui, selon la naïve esthétique de tous ces poèmes, « est si belle, si belle, qu'on chercherait « vainement plus belle en toute la terre ; elle tenait un petit enfant « et lui tendait de blanches fleurs. » A la vue des soldats, elle s'enfuit effrayée ; mais Tydeus « court après elle, sur le col du cheval se « baisse, la saisit par son bliaut, puis lui a dit tout en riant : Demoi- « selle, vous êtes prise. » Ainsi en maint endroit un certain entrain joyeux et familier remplace les poétiques illusions de l'épopée antique.

Les habitudes aussi sont différentes. Le trouvère a trouvé dans Stace des jeux longuement décrits. Il ne se contente pas, comme Benoît de

Versialx et Gironde et Silaciel du lignage d'Israel, et jusqu'à un Pancrasus, duc de Roussie. Éthidiocles a dans son armée 1000 Achopars et 500 *Turs*. Adrastus fait une allusion à Nabuchodonosor.

On y trouve aussi des souvenirs évidemment contemporains, par exemple des Anglais que l'auteur a connus, un Godeschal ou Godechaux, et surtout un Goodrich qui y est traité fort honorablement.

I en y ot qui fu englois ;
Godriche ot non, molt fu cortois :
Bon chevalier ot en Godriche.
Et si avoit escu molt riche ;
Ni a nul de si grant conroi
Fors seulement le cors le roi.
Sor Arondel sist de Nichole,
(Nichole n'est-ce pas Lincoln ?)

Sainte-More en pareil cas, de dire : « Ils célèbrent des jeux » ; il essaye de les représenter à son tour. Il y a quelque intérêt à voir comment il comprend ces luttes antiques, et comment il les modifie pour les rendre accessibles à l'auditoire du XIIe siècle. Il n'en a conservé que trois : la palestre (1), le jet du disque, qu'il appelle la plomée (plombée) et conte à sa façon ; et la course des chevaux, montés par les écuyers, qui remplace la course des chars. Le poète a décrit en détail cette dernière épreuve (2). On peut la comparer à une scène semblable dessinée dans le roman de Renauld de Montauban, et qui se termine par la déconvenue de Charlemagne. Ici, Adrastus fait crier par toute l'armée « que qui a cheval coure tôt ; le vainqueur aura deux chevaux de prix « et deux manteaux verts ou gris. » Aussitôt, on voit se presser dans la prairie une foule de bons chevaux sans selle ; les plus riches et les meilleurs ont fait venir les leurs ; les écuyers les promènent et les font valoir. On compte soixante-trois concurrents. Tydeus les conduit à la lisière du bois. A partir de là, il y a une lieue de plaine sans montagne et sans vallée. Les chevaux s'élancent. On dirait une course moderne sur le terrain de Longchamps ; ce sont les mêmes incidents, la même

(1) Voici comment le Trouvère nous la décrit ; on n'y reconnaîtra pas le jeu antique.

Li plus seingnor et li plus mestre
Firent le jeu de la palestre :
Ce est un jeux, ce dit l'estoire,
Dont cil qui vaint a molt grant gloire.
Or vous dirai des joueours
Quele est la painne et li labours.
Quant en la place sunt venu
Si se despoullent trestuit nu ;
N'i remeint nule creature
Chauce souler ne vesteure.
D'uile font bien lor cors enoindre,
Puis si se vont ensemble joindre,
Luitent à force et à pooir,
Chascuns se garde de cheoir.
Li quiex que puet son per aquerre
Tant que cheoir le fet à terre
Cil a le los et la coronne,
Et grant louier le roi li donne.
Ou par enging ou par savoir
Convient iluec victoire avoir.
Qui bien ne s'i guete et afaite
Cil a tost male perte faite,
Car ses compains souz soi le met
Ou soit par force ou par jambet.

(2) A propos de la plomée je relève un détail qui, à l'appui de ce que nous avons dit de Benoît en pareil cas, nous montre ce qu'il faut penser de ces appels à l'original latin. Le trouvère nous dit (f° 18) :

Forment redoutent itel jeu ;
Hom foibles n'i a point de leu,
Si com Estace le raconte,
Qui de cel jeu son per sormonte
Amenez est devant le roi,
Chevaux et armes et conroi
Li fait le rois sempres doner
Et de lorier bien coroner.

Or il serait inutile de chercher ces détails dans Stace, qui fait donner aux vainqueurs une peau de tigre, un arc, une épée.

tactique. Deux chevaux ont de beaucoup dépassé tous les autres. « L'un « appartient à Amphiaras, il est grand, large et tout brun; mais celui « qui le monte le travaille trop, il lui fait sentir l'éperon et lui lâche « la bride sur le cou. Le cheval court à toute vitesse; s'il lui eût tenu « la bride, il fût arrivé le premier au but. L'autre était bien rapide..., « il avait les jambes plates, le col court, la tête bien faite. Il était tout « noir, sauf un des pieds. Il valait deux cents livres. Parthonopex l'avait « conquis l'année précédente dans une guerre que les Persans firent en sa « terre. »

Cil qui sus sist iert veziez;
Il courgies tient en sa main :
Forment le serre et tient le frain,
Des esperons nel volt toucher,
Devant qu'il dut l'ost aprocher.
Devers destre le brun costoie,
Sel fait aler la droite voie.
Quant il vindrent bien près de l'ost
Le bon cheval lesse aler tost
Les esperons li heurte as flancs;

le coursier noir dépasse son concurrent de toute une portée de trait.

« Aussitôt, un grand tumulte s'élève entre les chevaliers et les « sergents. Ils vont regarder le bon cheval et font autour de lui grande « presse. » Ne se croirait-on pas dans l'enceinte réservée, en présence de l'enthousiasme bien senti des gentilshommes du turf se disputant l'honneur de contempler de plus près les formes exquises, le garot et les jambes incomparables du vengeur de Waterloo?

Mais l'empreinte du moyen-âge est bien plus visible encore lorsque le poète veut essayer de peindre les choses religieuses. On ne peut voir sans sourire ces étranges et naïves transformations. Les souvenirs de la Bible viennent chez lui tout naturellement se mêler aux événements de la Thébaïde. Quand il nous a raconté, d'après Stace, comment Amphiaras disparaît tout d'un coup, dévoré par un abîme (1), il le compare à Abiron et Dathan que la terre engloutit. Et lorsque,

(1) Un solsis (alias *sousci*), dit le poète (f° 34). Ce mot que je ne trouve dans aucun glossaire et qui veut dire évidemment fente, solution, de *solvere*, se retrouve encore en Normandie. Il y a près de Bayeux la *Fosse de Soussy* où disparaît une petite rivière.

poursuivant son récit, il veut nous apprendre comment les Grecs ont remplacé le devin, nous sommes transportés bien loin de la Grèce païenne, nous retrouvons tous les noms, toutes les cérémonies, toutes les habitudes du christianisme du XII[e] siècle.

Les Grecs, désolés d'avoir perdu leur guide spirituel, songent à la retraite. Mais le roi d'Amycles, un vaillant homme aux cheveux blanchis, « qui préfère les chevaleries à la chasse et à la pêche », veut d'abord qu'on remplace le mort et qu'on « élise un autre évêque » : quand ils l'auront nommé, « que tous alors confessent leurs péchés et qu'on apaise la colère de Dieu. »

Les barons sont fort en peine, quand « un *poète* antique qui avait en bois vécu maint jour, religieux de sa loi, vient à leur aide. » Il monte sur un perron et leur fait un bref sermon. « Diva, fait-il, c'est à bon « droit que Dieu vous a mis en cette détresse. Car entre vous règnent « péché, convoitise et méchanceté. Pour nos péchés, Dieu nous appelle et « nous flagelle de son fléau. Il prend vengeance de nos péchés, à nous « d'en faire pénitence. Dieu est de grande miséricorde ; aisément nous « aurons son pardon. C'est pour nos péchés, je crois, qu'est mort le maître « de la loi. Nous n'étions pas digne, sans doute, d'avoir sur nous tel « pasteur. C'est pour notre grande félonie que Dieu a abrégé sa vie. « Mais il ne nous a pas si bien abandonnés qu'il ne reste encore de « sa race ; nous avons encore de ses disciples dix ou douze, cinq ou « six. » Et il propose de choisir Mélampus ou Théodamas, qu'Amphiaras a instruits dès l'enfance. Toutefois, Mélampus est bien vieux pour un si lourd fardeau, et, suivant l'avis de l'ermite, les Grecs décident que « Théodamas aura l'étole. » Mais, comme un père de la primitive Église, comme un autre saint Ambroise, Théodamas s'excuse fort. Sa résistance ne fait qu'accroître l'ardeur des barons à le nommer, et ils le font évêque malgré lui.

Li griu par grant devotion
Firent icele eslection,
Qu'estre son gré, sanz symonie,
Theodamas ot la baillie.
Quant fu sacrez, touz les aüne,
Trois fois les fist faire jeüne ;

Au tiers jor, après hore none,
Or vestu une nove gone,
Et après sa char une here,
Procession comanda fere.

Ne semble-t-il pas qu'on lit une page de l'histoire des Croisades? Nous sommes à coup sûr bien loin de Stace.

Amphiaraüs lui-même n'a-t-il pas bien changé de physionomie? Il est devenu chez le trouvère

Un archevesque molt cortois;
Il estoit mestre de lor loy,
Du ciel savoit tot le secroi.
Il prent respons et giete sors
Revivre fet les homes mors,
De touz oisiax sot le latin;
Soz ciel n'avoit meillor devin.

Il n'est qu'un épisode qui ait gardé son caractère, c'est le récit de la mort de Capaneus foudroyé par les dieux qu'il a osé braver, récit que le trouvère emprunte au dixième livre de la *Thébaïde*. Il semble avoir voulu concentrer là tout le surnaturel de son poème; c'est là seulement qu'il fait paraître les dieux, qu'il les fait parler et agir en leur conservant à peu près le rôle que leur donnait l'épopée antique. La scène mérite d'autant mieux qu'on s'y arrête, que, dans toutes les compositions du même genre, on en chercherait inutilement une seconde du même genre.

Il est permis de supposer que le trouvère aura été frappé du caractère de la situation, originale et neuve dans la poésie du moyen-âge. Il ne connaissait pas encore cette poésie de révolte, ces peintures hardies, si bien faites pour saisir fortement les imaginations puissantes, de l'humanité enivrée de sa force, jetant un défi à un pouvoir qu'elle sait supérieur à elle, et finissant par succomber, terrassée, mais non vaincue. Tels avaient été chez les Grecs d'abord les héros de la puissance physique, les géants s'attaquant aux dieux; puis Prométhée, Capanée, Ajax; plus tard c'est la révolte de grandes âmes indignées

contre la destinée. Chez les Romains, elle trouve son expression dernière dans le vers fameux où Lucain a divinisé Caton et montré ce grand amoureux de la liberté balançant à lui seul la faveur des dieux, et glorifiant contre eux la cause qu'il a embrassée. Chez les modernes, c'est le Satan de Milton; c'est Nicomède raillant Rome qui l'écrase, c'est don Juan, ce sont les personnages de lord Byron appelant la foudre.

Le vieux trouvère semble avoir été aussi tenté par ces audaces, et il les a naïvement traduites. Capaneus, dont il a fait « un géant », gémit de voir tant de guerriers périr sous les murs de Thèbes. Il veut prendre la ville par adresse. Le lendemain, les Thébains doivent, vers l'heure de midi, célébrer une fête « de l'ancienne geste » en l'honneur de Cadmus; les Grecs en profiteront pour s'approcher à petit bruit d'une partie des murailles plus basse et mal gardée. En effet, pendant que toute la ville est en liesse et que « tous les anciens « hommes et les sages sont tout au jeu et à la rage » (traduction naïve de l'*orgie* antique), Capaneus, avec ses compagnons armés de piques et de maillets, agrandit une brèche faite la veille à une tour par une pierrière, et bientôt il atteint le sommet. De là il fait pleuvoir les débris de la muraille sur la ville, brisant « murs, tours et églises (1). » Il ne peut plus contenir sa joie; il insulte, il provoque les Thébains (2). Le trouvère s'est complu dans ce morceau; il y a versé tous les trésors de son érudition, il s'y est abandonné à son éloquence avec toute la

(1) On reconnait ici le texte de Stace. V. *Théb.*, lib. X, v. 861.

Dixit et alterno captiva in mœnia gressu
Surgit ovans.

Capaneus monte la frete
A grant esploit, l'espée traite;
A grant esploit la frete puie.

Simul insultans gressuque manuque
Molibus obstantes cuneos tabulataque sævus
Abstruit et truncas rupes in templa domosque
Præcipitat frangitque suis jam mœnibus urbem

Lance tiex carriax contreval
Comme est la teste d'un cheval,
Lance carriax et pierres bises
Froisse ces murs tors et églises.

(2) A haute voiz orrible et fiere
Les contralie en tel manière:
« Gent plus d'autre maléurée,
Qui tante poine as endurée,
Bien vous ai là touz enserrez,
Li murs est frainz et aterrez.
Vous osteron toutes les pierres
Que Amphion vostre harpierres
Assembla ci par artimaire
Et par la force de grammaire,
Et par le chant de sa viele;
N'i remandra tour ne tournele. »

prolixité familière à ses pareils. Capaneus ne se contente pas de ces provocations ; il s'attaque aux dieux eux-mêmes avec autant de naïveté que de violence.

N'i vaudra rien deu ne deesse,
Lire sautier, ne chanter messe.
N'i vaudra rien veu ne promesse
Que clers en fasse ne clergesse.
Ou sont ore tuit vostre dé,
Mars Venus et Hermyone,
Juno et Leuthocoe,
Et Palamon et Agave,
Qui por le despit de lor dé
Furent puis mort et forsené,
Et Bacus le fiuz Semelé
Qui ont Deu devin apelé ?
Et Amphyon et Niobe,
Et cil qui dedanz furent né,
Dans Ethion et danz Calcas,
Dame Juno, dame Pallas
Et Manto et Thiresias,
Et Pantheus et Athamas,
Et tuit li dieu de ceste vile ?
Neis s'il estoient III mile,
Viengnent rescorre la cité,
Tuit à moi seul viengnent combatre.
. . . .
Ja n'ai d'eus tous poor ne dote :
Ja n'en iert si pleine la rote
Que sempres desconfit ne soient,
Et trestuit cil qui en eulz croient.
Ma destre, m'espée et ma lance
Ce sont mi deu, c'est ma creance,
C'est ma vertu, et c'est ma gloire.
. . . .
Ne dieu du ciel, ne dieu de terre
Ne pueent pas soffrir ma guerre.
Dieu ne deesse n'est el monde
Que ma destre main ne confonde.
Néis dant Jupiter lor mestre

Ferai je croire en ma main destre.
De la sus le ferai cheoir.
. . . .
Et touz les autres ensement
Ferai vivre com autre gent;
D'eus ferai tout le mont delivre.
(R. de Thèb., f° 59.*)*

Les dieux de Thèbes et ceux de Grèce étaient dans les cieux réunis, autour de Jupiter, attendant avec respect ce qu'il allait décider du sort des deux armées en présence.

Car il le tienent à lor mestre.
Devant lui sont trestuit ensemble,
Li plus hardiz de poor trembl e
Li plus hardiz n'ose mot dire.

Ils gémissent sur les terribles épreuves auxquelles sont livrés les peuples qu'ils protégent, ils déplorent leur propre immortalité qui ne leur permet pas de mettre un terme à leur affliction. Pour en finir ils en viendraient volontiers aux mains; mais ils redoutent la colère de leur maître. Celui-ci leur explique à la façon du XII[e] siècle l'ordre des destinées.

Dit lor que chose destinée
Ne puet tolir neif ne gelée.
Dès que je suis Dieu apelez,
Que fu primes li mons fondez,
Que j'ai seur terre devisez
Les langages et les regnez,
Et par tantes diversitez
Vos otroié vos deitez,
Dès lores fut fet voirement,
Ne puet ores estre autrement.
Tout maintenant, sanz nule faille
Convient que soit ceste bataille.

Les dieux sont désolés de cet arrêt du sort; « mais tous sont muets « pour sa présence. » Junon « la dame de tous » ose enfin prendre la parole: elle se plaint avec amertume du mépris que lui témoigne son

époux. Elle ne peut rien faire pour la nation qu'elle aime et qui l'a tant honorée. Elle la voit tomber sous le glaive de l'ennemi sans pouvoir lui porter secours. En vain elle est la sœur et l'épouse de Jupiter. Puisque son peuple succombe ainsi, elle renonce à l'amour du roi de l'Olympe.

Inquiètes des paroles de Junon, toutes les divinités qui sont nées à Thèbes se lèvent à leur tour. Bacchus et Hercule, se tenant par la main, implorent le maître des dieux, et, lui rappelant l'amour qu'il a porté à leurs mères, le supplient de ne pas sacrifier Thèbes à ses ennemis. Au milieu de leurs discours, les provocations impies de Capanée sont arrivées jusqu'aux dieux. « Jupiter entendit la parole « qui moult était outrageuse et folle. » Tout d'abord il en veut prendre vengeance :

Des la bataille des jaianz
Ne fu mez outrages si granz
Qui se voudrent à nos combats
Et par force du ciel abatre.
Pour ce covient que je l'en face
Tiex enseignes et tiex venjance
Qui nos soit mes en remembrance
Que jamès nule creature
N'ose penser si grant injure.

Consultés par lui, les dieux l'engagent à lancer son tonnerre, « que « sous ses coups, l'audacieux soit tout embrasé, et que de lui rien ne « reste ! » Le ciel s'allume, « tremble le ciel, tremble la terre »; Capaneus tombe foudroyé. Tout ce passage ne manque ni d'une certaine fierté d'accent, ni même, par moments, d'un certain mérite de forme: on y a reconnu la trace de l'antiquité. Mais que de changements pourtant il serait encore facile d'y signaler !

Quand toute chose prend ainsi une physionomie nouvelle, les caractères ont dû se modifier aussi. De toutes ces transformations, ce n'est pas la moins curieuse ; c'est celle qui demande à être étudiée le plus attentivement. Voyez par exemple ce qu'est devenu Tydeus. Au premier abord, c'est à peu près le même personnage ; des deux côtés il a les mêmes aventures, il fait les mêmes exploits, il meurt à peu près de

la même façon, il est le héros du poème français, comme il était celui du poème latin, et cependant ce n'est pas le même homme.

Et tout d'abord il faut s'entendre sur ce mot de héros. Tydeus est un vaillant homme, ce n'est pas un héros à la façon du XVIIe siècle. Quoique sorti d'un poème latin, il n'a rien d'un Romain tel que les peindra Corneille; ce n'est pas à lui qu'on reprocherait de ne rien garder d'humain. La nature chez lui parle avec une parfaite ingénuité, et nous retrouvons là cette franchise de sentiment que nous avions déjà signalée dans l'*Eneas*.

Le courage de Tydeus est incontestable, c'est lui qu'on charge de toutes les missions difficiles. Polinices veut envoyer à son frère un messager pour réclamer son royaume, nul ne consent à accepter cette tâche; Tydeus seul ose s'offrir. « Il s'en va, chevauchant jour et « nuit, ayant faim et soif et dur lit. » Arrivé à Thèbes, il rappelle hardiment au roi les promesses qu'il a faites à son frère. Nous le verrons plus loin lutter seul héroïquement contre cinquante chevaliers qu'Éthiocles, désireux de se venger de celui « qui l'outragea à son « manger », a envoyés l'attendre dans la gorge où se cachait le Sphinx. Mais le poète nous dira naïvement que Tydeus voudrait bien ne pas y être: « Aperçut les, n'i volsist estre. » De même quand il se trouve en présence du Sphinx, il fait tout ce qu'il peut pour se dérober à l'obligation de deviner l'énigme; il ne rougit pas de confesser que le monstre « l'effraye. »

....Ja sui ge chevaliers;
Plus sai dé mes armes porter
Que je ne sai de deviner.
Sire compaing, car devinez,
Si vos d'augure rien savez.
En maint mal pas ai ge esté
Onc ne fui mes si effraé;
Cest deable que vous veez
Nous a trestuiz enfantosmez.

Mais cette concession faite à la nature, il ne se comporte pas moins bravement. Quand il est tombé dans l'embuscade, il voit bien qu'il est

« trahi, nous dit le poète, mais il ne s'est pas étonné (esbaïz). » C'est ainsi que le moyen-âge peint le courage, et l'histoire en ce point donne tout-à-fait raison aux romans renouvelés de l'antiquité et à la Geste ; Joinville, en pareille circonstance, sent et se comporte comme Tydeus ou Guillaume d'Orange. Différents en cela des personnages du roman de la *Table-Ronde* ou du XVII[e] siècle, les plus vaillants à cette date n'ont pas la prétention d'être des héros ; ils ne font pas profession d'être de bronze, ils ne craignent pas de dire qu'ils voient le danger ; ils avouent même qu'ils aimeraient autant être ailleurs ; ce qui ne les empêche pas de faire héroïquement leur devoir.

Le Tydeus du roman de Thèbes est tout différent de ce qu'il était dans le poème latin. Stace s'était attaché à le peindre féroce. Envoyé auprès du roi de Thèbes, dès le début de son discours il éclate en menaces ; à chaque instant, le poète latin lui prête d'horribles violences ; il ne craint pas d'accumuler les détails les plus repoussants, il va jusqu'à le montrer en un passage rejetant à ses adversaires les membres que son fer leur a tranchés (1). Enfin, pour achever le portrait, lorsqu'il se sent blessé à mort, sa douleur devient de la rage et se traduit par un acte atroce : il supplie ses compagnons de lui apporter la tête de son ennemi qu'il a frappé en tombant (2). Ceux-ci volent et ramènent Ménalippus blessé. Tydeus lui fait trancher la tête. « Il prend dans ses mains et contemple avec fureur ce visage ennemi et tiède encore, ces yeux égarés et qui n'ont pas eu le temps de se fixer. Ce n'est pas assez : Tisiphone vengeresse, ajoute le poète, lui demande plus encore. » Et quand Pallas revient, apportant l'immortalité au héros qu'elle protége, elle s'enfuit épouvantée en le voyant « tout souillé des débris de ce crâne qu'il a brisé, et buvant à longs traits le sang encore tiède ; ses compagnons ne peuvent lui arracher sa proie. » On dirait que Dante s'est souvenu de la Thébaïde en peignant Ugolin. Stace ne sent pas quel contraste choquant il y a entre cette horrible et repoussante peinture et les élégances recherchées de son style. Homère, dans une époque primitive, voulant peindre la douleur désespérée d'Achille et sa fureur de

(1) *Theb.*, lib. VIII, v. 700.

(2) *Ibid.*

Caput, o Caput, o mihi si quis Apportet, Menalippe, tuum

vengeance, n'a osé que lui prêter un vœu analogue, mais devant lequel il recule, et que déguise et adoucit encore l'expression. Virgile, dans une civilisation analogue à celle du temps de Stace, a compris que de tels tableaux étaient impossibles avec son beau langage; et, voulant peindre en Mézence la tyrannie et l'extrême férocité, il lui fait ordonner d'horribles cruautés; mais Mézence ne les accomplit pas lui-même. Stace, ici, est un éclatant témoin de la dépravation de cœur et d'imagination de la Rome impériale.

Notre trouvère n'a eu garde de reproduire le tableau de Stace. Il ne comprend pas qu'on peigne un chevalier comme Tydeus sous des traits si odieux, il a déjà à cet égard les instincts des poètes du XVII[e] siècle. Son Tydeus est le plus vaillant des hommes, mais il n'a rien de féroce. Tandis que le personnage latin est toujours tendu et emphatique en son langage, le Tydeus français est plein de bonne humeur et d'entrain. Sa gaîté ne se dément pas dans les plus rudes épreuves. Il gouaille volontiers ses ennemis, c'est déjà l'image complète du courage français.

Quand il les vit ainsi trembler
Si les començа à guaber :
« Ceste fievre, mon escient,
Vous est prise de hardiment.
Se de cest mal guerir volez
.I. seul petitet m'atendez ;
Ceste espée vous en garra,
Car reliques molt forz y a. »

Il est généreux et ne veut pas combattre plus faible que lui. C'est tout-à-fait contre sa volonté qu'il tue le jeune Athès, qui tombe victime d'une bravade chevaleresque. La bravade, la folle prouesse est presque une condition de la chevalerie. En effet, bien différent de l'esprit militaire et de l'esprit guerrier, l'esprit chevaleresque n'est pas seulement une des formes du courage, c'est un enthousiasme, une exaltation, une religion. Comme elle, il a ses martyrs, il a ses dévots et ses mystiques : on peut dire la folie de la chevalerie comme la folie de la croix. La prouesse, un mot qui a une double valeur, qui indique et la perfection de la vertu chevaleresque et les actes qui en naissent, ne

se contente pas des preuves du plus intrépide courage ; elle veut avant tout que l'on parle d'elle. C'était le souci de Joinville en Égypte : « il en sera parlé dans les chambres des dames » : et un des personnages du *Roman de Thèbes* dit : « Où sont les grands coups dont « vous vous vantez auprès des cheminées ? » Le preux chevalier ne doit ressembler à rien ni à personne : la prouesse doit étonner, frapper les imaginations ; il y faut des entreprises extraordinaires, des actes inouïs. Elle ne reculera pas devant les actions les plus étranges et les plus folles : ce sont elles dont on parlera le plus. Ainsi, dans le *Roman de Troie*, nous voyons Ajax aller désarmé au combat ; un chevalier du *Roman de Thèbes* s'y présente nu, n'ayant que le bouclier et la lance (1); Athès à son tour abandonne une partie de ses armes dans des conditions toutes particulières. L'idéal du chevalier est d'être aimé. Il ne saurait l'être s'il n'est vaillant ; mais la beauté est aussi nécessaire à l'amour ; et selon l'esprit que nous indiquions tout à l'heure, il fait parade de sa bravoure et de sa beauté, et il se pare d'autant plus volontiers de celle-ci qu'il peut y avoir danger à l'afficher, et que par là, pour ainsi dire, sa beauté est plus brave. Athès, dont le poète s'est plu à nous représenter la grâce, a quitté son haubert pour faire admirer à tous l'élégance de sa taille. Tydeus l'a trouvé sur sa route, mais il l'a évité. « Il le voit enfant et désarmé, il en eut pitié. » Mais l'enfant n'accepte pas cette générosité dédaigneuse, et il heurte rudement son adversaire. Celui-ci voudrait seulement repousser l'attaque ; mais en vain a-t-il essayé de mesurer la force de son coup : Athès tombe frappé à mort. Tydeus, à cette vue, se désole ; il jette au loin sa lance, il ne veut pas prendre le cheval du vaincu, il veut au moins mettre ses restes à l'abri

(1) L'auteur en a fait le sujet d'un épisode comique. Les poètes du XII[e] siècle font peu de théories littéraires. Mais ils ont, pratiquement, devancé le romantisme, et mêlent le comique, non au sublime, mais au terrible. Ici les Grecs respectent l'héroïque imprudence du chevalier, et nul ne veut porter la main sur lui « ni de l'occire être boucher. » Alexis, un riche comte d'Arcadie, fait alors, nous dit le poète, « une gaberie, que tous tinrent à courtoisie. » Il appelle un sergent, lui fait cueillir une branche flexible, et, en frappant le chevalier, le met en déroute.

Bien li bat le dos et le ventre,
Sovent le fiert sor le trepon
Come le mestre son clerçon.
Tuit le virent par le tornoi ;
L'un à l'autre le montre au doi,
Par le tornoi du gab se rient,
D'ambedeus parz grant bien en dient.

des outrages, et appelant de jeunes garçons qu'il aperçoit à l'écart, il leur dit d'emporter le corps de l'enfant pour qu'il ne soit pas déchiré par les chiens. Ainsi, partout Tydeus s'offre à nous sous des traits plus aimables et plus humains.

Le trouvère n'a pas moins changé le caractère de Polinices et donné ainsi au dénoûment de son poème une couleur morale toute différente. Dans la *Thébaïde*, quand Polinices a blessé Étéocle, il insulte à sa chute. Tout entier à sa joie sauvage, au triomphe de son ambition, il veut qu'on lui apporte tout de suite la couronne et le sceptre, et que son frère ait cette dernière et horrible douleur de le voir, avant de mourir, paré des insignes qu'il lui a ravis. Le poète français est révolté de cette peinture, et il donne à Polinices de tout autres sentiments. On dirait que c'est son récit et non celui de Stace qu'a lu Racine, ou plutôt une même pensée les inspire tous deux et les oblige à donner à notre sensibilité une satisfaction à laquelle n'a pas songé le poète latin, en lui permettant de s'intéresser au moins à l'un des deux personnages. Ici, quand Polinices a vu tomber son frère mortellement blessé, il oublie sa haine et son ambition, il ne pense plus qu'au lien qui l'unit à son adversaire; il descend de cheval « et court à lui; il voit la plaie « toute vermeille du sang qui s'échappe. Pitié l'en prend; il ne peut « s'empêcher de l'aller reconforter. Parmi le corps il embrasse son frère, « il lui baise les yeux et la face, puis lui a dit: « Beau sire frère, « dans une heure mauvaise nous porta notre mère. Par votre orgueil « je vous ai tué, il n'y a plus de remède. » Et lorsque son frère, sans se laisser désarmer par cette douleur, l'a frappé traîtreusement, Polinices ne trouve encore que des paroles touchantes et mélancoliques.

Frère, fit-il, por coi m'as mort ?
Ce saches que fet l'as à tort.
Descendi ge en bonne foi.
Or a finé ci nostre guerre ;
Ne je ne tu n'aurons la terre.
Aucuns de ces autres l'aura
Qui nul gré ne nos en saura (1).

(1) Par une inspiration heureuse et touchante, l'auteur, dans une autre partie de son poème, nous a donné comme la contre-partie de cette scène, et en face de la haine sacrilége d'Éthiocles et de Polinices,

Le poème s'achève, ici comme dans Stace, par la peinture de la désolation des femmes d'Argos à la recherche des corps de ceux qu'elles ont perdus. A la nouvelle de leur désastre, elles avaient quitté leur patrie et s'étaient dirigées vers Thèbes pour leur rendre ces derniers honneurs auxquels les anciens attachaient tant de prix. Mais Créon, pour venger la mort de son fils, a juré de laisser sans sépulture les cadavres de ses ennemis. Averties en route de ces sinistres résolutions, elles vont à Athènes implorer le secours de Thésée. Cette expédition étrange a séduit l'imagination du trouvère. Seulement, peu au fait des mœurs grecques et sentant peu l'importance de ces détails, il a changé quelque peu le motif de leur voyage. Toutes, nu-pieds, échevelées, elles se mettent en route ; la veuve de Tydeus et la veuve de Polinices marchent à la tête du funèbre cortége. Elles s'en vont par les plaines et par les montagnes, pleurant, supportant la faim, la soif, les mauvais gîtes. Elles arrivent à une vallée profonde toute peuplée de serpents, de lions, de dragons et de léopards; les bêtes féroces s'enfuient épouvantées à la vue de cette multitude étrange. Elles parviennent enfin jusqu'à Thésée, aux pieds duquel elles tombent, jurant d'oublier leur douleur s'il les venge des traîtres. Thésée, dont les messagers ont été renvoyés par Créon avec

il a représenté la tendresse persistante et l'inconsolable désespoir de deux frères victimes de cette guerre impie et devenus fratricides sans le savoir. Il a développé là avec bonheur un trait dramatique qui était comme perdu dans Stace, que celui-ci n'avait fait qu'indiquer et que Voltaire devait recueillir plus tard et placer dans sa Henriade, sans se douter qu'il avait été devancé par un obscur poète du XII[e] siècle. Stace raconte en cinq vers que deux frères jumeaux, placés dans les deux armées ennemies, se sont frappés sans se connaître. Ce n'est que lorsqu'on leur arrache leurs armures qu'ils s'aperçoivent de leur erreur et la déplorent amèrement. Le trouvère a senti qu'il y avait là le germe d'un développement touchant, et son récit ne manque pas d'un certain intérêt. « Grand deuil fut fait, nous dit-il, de deux frères qui s'entretuèrent. Ils étaient jeunes tous deux, et de haute naissance ; après le roi, il n'y avait en la ville plus noble parenté. L'un d'eux avait répondu à l'appel de Polinices, l'autre était resté dans la ville, il y avait deux mois à peine que le roi l'avait fait chevalier. Il était sorti pour le tournoi. Regardez quel péché le pousse. Il rencontre son frère en la place. Sans se connaître ils se heurtent avec fureur ; tous deux tombent de leurs chevaux mortellement blessés.

A terre conéu se sont ;
L'uns pleure l'autre, graut deul font.
Chascuns plaint l'autre plus que soi ;
Car molt ierent de bonne foi,
Ils s'entramoient à merveille.
De leur sanc fu l'erbe vermeille.
La mort se pardonnent et plorent,
Et tant com pueent por els orent,
Li uns baise l'autre et embrace,
Ainsi se muerent en la place.

(*R. de Thèbes*, f° 36, v. c. 2.)

d'horribles menaces, marche contre Thèbes suivi « de l'armée des « dames. » Celles-ci prennent part à l'attaque; sans souci de leur vie, armées de maillets d'acier, de pics aigus, elles sapent les murs; une partie se fend et s'écroule. Le trouvère semble pressé d'en finir et de liquider vite son poème. Thésée entre par la brèche, met le feu à la ville, fait pendre Créon, qui a tenté de se défendre, et fait restituer aux dames leurs morts. Avant de partir, il veut faire service (faire rendre les derniers devoirs) aux deux frères. Nous pouvons voir ici une dernière fois comment le trouvère traduit Stace, exagérant et outrant tous les détails.

.I. ré i fist faire mannois,
Dedanz ont les .II. freres mis,
Mès sempres fu li feu demis,
Ne se povent entr'aux sofrir;
Aiuz les virent entreferir
Et durement s'entrecombatre
Jusqu'à .III. fois ou jusqu'à .IIII.
Li dus en a molt grant merveille;
Tout environ soi se conseille.
Ce li dient tuit que la cendre
Face d'iluec ceullir et prendre,
Si soit mise dedanz un ves,
Atant sera d'aux .II. remes.
.I. ves d'or ot de l'or de frise,
Dedanz ont cele poudre mise.
Puis que dedanz fu seellée
Sempres comença la mellée,
Dedenz fu la bataille grant.
Et ce fu bien apert semblant,
Senefiance fu, ce croi,
Des deus freres de pute foi
Qui onques jor ne s'entramèrent
Ne puis la mort ne s'acordèrent.
Onques en vie bien ne firent
Neis à mort ne se souffrirent.

(1) Dans Stace le dénoûment était moins lugubre. Créon était presque la seule victime. Après sa mort les deux peuples faisaient la paix. Les poètes du moyen-âge outrent toutes les inventions de l'antiquité.

Li ves nel pot pas retenir,
Hors en estut la poudre issir.
Tout ice le dus esgarda,
A deables les comanda.

Le trouvère a complété à sa façon le poème de Stace en y ajoutant une naïve moralité à l'usage de ses lecteurs. Si les deux frères ont trouvé une fin si misérable, c'est, nous dit-il, qu'ils furent nés contre nature (1).

La Pharsale est le dernier des grands poèmes latins que notre moyen-âge ait essayé de s'approprier; et par ce mot de dernier nous ne prétendons pas absolument faire un classement chronologique, nous n'avons pas pour cela tous les éléments nécessaires. Le *Roman de Julius Cesar* (2) ne nous a été conservé que dans un manuscrit qui porte, il est vrai, la date de 1280; mais cela ne nous apprend rien pour la composition elle-même. Il est évident, en effet, que ce n'est

(1) Ainsint la guerre se défine.
Destruite en fu et degastée
Toute lor terre et lor contrée.
Molt chaï paine et granz abauz
Et maudiçons sor les enfanz.
Car li peres lour destina,
Et Fortune lor otroia.
Contre nature furent né;
Pour ce leur fu si destiné
Qui plains furent de felonie,
Bien ne porent faire en lor vie.
Pour Dieu, seignor, prenez i cure,
Ne faites rien contre nature,
Que n'en veingniez à itel fin
Com firent cil dont ci defin.
Explicit li *Roumans de Thèbes*.

Le manuscrit 375, voulant rattacher le *Roman de Thèbes* aux autres histoires antiques, termine ainsi le poème:

Ceste estoire avons definée,
Si comme Tebes fu gastée.
Ele fu molt d'antiquité;
Et si i ot noble chité.
De Rome nestoit nule cose,
Ne ne fu puis en molt grant pose.
Romulus fu de cel linage,
Qui furent mené en servage,
Et de Troies furent mené;
Cil fonda Rome la chité.

(2) V. Bibliothèque impériale, manuscrit fr., n° 1457.—Manuscrit de 169 ff., trente vers à la page; le dernier f° n'a que 15 vers. Le poème commence au 4e, ce qui donne environ 9840 vers. Il porte pour titre: *Le Roman de Julius Cesar.* Une note signée G. D. L. R., proteste, et dit avec raison que c'est une traduction de Lucain avec un supplément assez ample. Le texte est en général assez correct. Voici la division des livres: liv. I, f° 1-19, v.—Liv. II, f° 19-29, v.—Liv. III, f° 29-38, v.—Liv. IV, f° 38-54, v.—Liv. V, f° 55-63, v.—Liv. VI, f° 63-76, v.—Liv. VII, f° 76-89, v.—Liv. VIII, f° 89-98, v.—Liv. IX, f° 98-109, v.—Liv. X, f° 109-134.—C'est ici qu'il faut placer le titre placé mal à propos par le copiste au f° 109 « Ci commence l'istoire après Lucan. »—L'exemplaire est unique.

pas là le manuscrit original ; on y trouve par moments une grande confusion et des indications erronées sur les livres correspondants de Lucain, qui ne sauraient évidemment être imputées à l'auteur lui-même. On peut cependant admettre qu'il est postérieur à l'*Eneas* et au *Roman de Troie*, aussi bien qu'au roman de *Tristan* : car, en parlant de la beauté de Cléopâtre, il la compare à celle d'Hélène et à celle « d'Yseult, pour qui Tristan a enduré tant de peines; « tandis que ni le *Roman de Troie*, ni l'*Eneas* ne font aucune allusion au *Roman de J. Cesar*. Il a dû précéder le *Roman de Thèbes ;* car, dans un passage où l'auteur de celui-ci veut donner une haute idée de préparatifs militaires, il évoque le souvenir de plusieurs poèmes fameux, et il ajoute qu'on n'avait jamais « vu tel rassemblement d'hommes, sauf ceux « qu'avaient faits César et Pompée. » Il est vrai qu'on ne voit pas bien si ce n'est pas de la *Pharsale* latine qu'il se souvenait ici.

Nous sommes mieux renseignés sur la personne de l'auteur. Il a pris soin de consigner son nom en différents endroits de son livre (1) : il s'appelait Jacques de Forez (Jacos de Forestz). Nous savons aussi combien a duré la composition du poème. Sollicitant dans les derniers vers l'indulgence des lecteurs (car le livre est destiné à être lu, non à être chanté, « à celui qui sera ce livre lisant »), Jacques nous dit « qu'il a en moult petit de temps rimé ce livre, car dedans quatre mois il fut l'accomplissant. »

Le roman de *Jules Cesar* ne saurait se rattacher aux poèmes que nous venons de parcourir ; il s'en distingue par la nature des développements et par sa versification. Jacques de Forez se tient beaucoup plus près de son texte que les autres imitateurs de l'antiquité ; il est de tous celui qui donne le moins à l'invention personnelle ; il fait véritablement acte de traducteur; s'il est infidèle, c'est à son insu ; les habitudes du temps et la langue ne lui permettaient pas de faire davantage ; de là, les répétitions, les redondances et la prolixité dans la sécheresse qu'on rencontre chez lui. Mais il suit pas à pas son texte sans rien ajouter d'important ; seulement il complète le poème que Lucain avait laissé inachevé, et nous en sommes avertis par ce titre qu'on

(1) V. le *Roman de Julius Cesar*, f°s 11, 134, 168.

lit au feuillet 134 : « Ci commence l'istoire après Lucan », et il le conduit jusqu'à l'entrée triomphale de César dans Rome. Il ne s'est pas servi du petit vers de huit syllabes à rimes plates qui semblait décidément adopté par ces imitations de l'époque antique, il est demeuré fidèle à l'antique couplet monorime de la Geste ; seulement, au vers de dix syllabes des vieux trouvères, il a préféré l'alexandrin, consacré déjà par le récit des exploits du héros macédonien. Il doit au choix de ce rhythme, qui se prêtait bien mieux que le petit vers de Benoît à la traduction des sévères inspirations de la muse latine, une certaine ampleur et fermeté d'accent. Il semble aussi que l'esprit de la Geste l'inspire, et nous trouverons de temps en temps chez lui, et surtout quand il sera question de Caton, de l'énergie et comme un lointain écho du poète latin. Jacques de Forez a cependant changé l'intention générale de l'œuvre. Loin de partager les rancunes de Lucain contre César, il est pour lui plein d'admiration et écrit son histoire avec complaisance. « Celui qui fit tant en sa vie, bien est droit, ce « m'est avis, dit-il, pour qui y entend raison, qu'après sa mort il en « soit loué par toute gent ; c'est l'empereur César qui, par sa baronnie, « conquit et mit en sa puissance la plus grande partie du monde ; qui, « par sa valeur, conquit si amplement cités, bourgs et châteaux, aussi « loin que les cieux couvrent le monde et que la terre s'étend ; qui « soutint si grandes batailles et tant de sursaillies, tant de combats, tant « d'assauts, tant de rudes attaques (1). » Il pense que les puissants

(1) V. le *Roman de Julius Cesar*, f° 4. Nous donnons tout au long ce début du poème.

Un pensers qui mon cuer entalente et esprent
De trover me semont, et à dire m'aprent,
Selon l'estoire vraie, en droit mon escient,
L'estoire des Romains, et porquoi et comment
Julius Cesar li preus, qui tant ot hardement,
La guerre commença et mena longuement
Vers les citains de Rome, qu'il par esforcement
Enz ès chans de Tessale desconfi plainement,
Et qui par sa valor, se l'estoire ne ment,
Citez, bors et chastiax conquist si amplement
Com li cieux le mont cœuvre et la terre s'estent.
Bien est droit, ce m'est vis, qui raison i entent,
Que de celui soit fais romanz nouvelement,
Por son pris essaucier, et por ce ensement
Que haus hom qui tient par son droit fieuement,
Pour tant qu'il s'en maintiengue mieuls et plus franchement
De bonté prendre *(sic)* example et bon enscignement
A la vertu du sien et à son hardement,
Qui tant fist et conquist que li nons seulement
De lúi fu redoutez desi qu'en Orient,
Et de là jusqu'au lieu c'on apele Occident :
Qui tant fist en sa vie bien est droit voirement
Qu'après sa mort en soit loez à toute gent.
De l'emperor Cesar, qui, par sa baronnie,
Le plus du mont conquist et mist en sa baillie,
Qui fist tante bataille et tante sorsaillie,
Tant essor, tant assaut, tante dure envaïe,
Dont mains bers et mains cors d'omme à chière hardie

qui possèdent légitimement de grands fiefs, pour s'y maintenir mieux et plus franchement, pourront prendre exemple de bonté et bon enseignement en la vertu et la hardiesse de César. Il va redire ses exploits « selon l'histoire vraie de Rome »; car il y a deux choses auxquelles il tient surtout : à réclamer la priorité pour son œuvre, « qui n'est pas molt ouïe, car il l'a toute du latin en roman changée », et à être un historien véridique plus encore qu'un poète.

Il faut reconnaître qu'il fait pour cela tout ce qui est nécessaire. Comme Benoît et ses imitateurs, il supprime tout d'abord les compa-

Et mains bons chevaliers a perdue la vie,
Qu'il desconfi Pompée od sa chevalerie
Et les citains de Rome par bataille arramie;
De celui fet l'auctors, que qu'anvious en die,
Ces vers de tel matere qui n'est pas molt oïe;
Car il l'a du latin toute en romanz changie
Et de la vraie estoire de Rome departie.

On nous permettra de citer encore dans ce même début, le passage où il expose, d'après Lucain, les causes de la guerre civile. On y verra comment il imite et comment il amplifie.

Seignors, ceste descorde, dont puis fu mainte vie,
A duel et à corros de cors d'ome partie,
Fu entre les Romains esmute et essaucie
Par Pompeum premier et par la grant envie
Et par la grant fierté de cels de Romenie.
Quar envie et orguels ont fait par mainste fie
Mainte mellée emprendre et mainte autre folie
Et ice seulement as Romains n'avint mie
Mais à moult d'autre gent avient que felonnie
Et li envie d'els et l'outrecuiderie
Qu'entreprendre lor fet tel chose et tel atie
Dont il et autre gent est souvent empirie.
Li envie qui ert en Rome tapissanz
Et qui or se voloit monstrer par mauls semblanz
Et li delis d'aavoir, qui fesoit sorcuidanz
Les citains de la cit et mesentreprendanz,
Si comme il fet encore orguillir les auquanz,
Et ce que quant fortune a fet les gens joianz
Qu'ele selon son us les refet tost dolanz
Et n'avient pas souvent que lonc tens soit duranz
Trop grande seignourie, n'orgueuls ne granz bobanz,
Mais qui plus monte haut et qui plus est poissanz
Tant chiet plus tost li hom, si com li fais pesanz
Qui se fait jus bouter por ce qu'il est trop granz,
Et ce que Pompeus estoit moult convoitans
De poesté tenir et d'onor desirranz
Ne nului ne voloit qu'il fust pars ne partanz
De seignorie à lui, ne baillie tenans,
Ainz vouloit que seur touz fust gardès ses commanz;
Et ce c'on ne voit pas souvent bien assentanz
D'une terre tenir II chevaliers poissanz,
Por ce du tot Pompée qui auques avoit danz
Et qui molt amoit loz et le prisier des genz
Que par le los Cesar ne fust li siens perdanz
Et qu'abaissiez ne fust por ce que plus vaillanz
Estoit molt plus de lui et molt plus conqueranz,
Et Cesar d'autre part qui molt iert de cuer franz
A grant desdainz tenoit et molt ert desprisanz
Ce qu'il desoubz autrui fust humbles et souffranz
Siert li uns orguilleus et l'autre despisanz,
Cil voloit estre sire et que cil fust serjanz,
Et Cesar revoloit par poeste et par banz
De l'onor as Romains tenir les meillors panz,
Que sement fu entreus la discorde naissanz
Et fete la bataille en Tessale enz es chanz,
Ou Pompe s'enfoi de l'estor recreanz
Et mains bers i remest mors et navrez sanglanz;
Et de ce rest Jacos son conte recitanz
Si con selonc l'estoire le commenca Lucanz (1).

Roman de Julius Cesar, f° 11.

(1) La belle comparaison de Pompée avec un vieux chêne au front découronné, mais encore entouré de respects, est assez bien rendue par J. du Bellay, *Antiq. de Rome*, sonnet XXVIII

raisons. On chercherait vainement ici la belle image par laquelle Lucain nous représente la vieillesse encore imposante de Pompée, ce vieux chêne découronné et dépouillé de ses rameaux, qui, au milieu de la forêt, attire encore la vénération des peuples. Lucain n'abusait pas du merveilleux; le trouvère a fait disparaître le peu qui lui en était resté. Il a supprimé du même coup et l'apparition de la Patrie en deuil essayant d'arrêter César au passage du Rubicon, et les hésitations du général romain. Rien de plus simple que cette partie de son récit. Le Rubicon est gonflé; César n'y voit ni pont, ni bateau; il fait descendre dans la rivière « des sergents à cheval » qui rompent le courant, et l'armée tout entière passe à leur suite: voilà toute l'histoire. (V. *Julius Cesar*, f° 11.)

Son goût pour la vérité historique ne va pas pourtant jusqu'à garder aux hommes et aux choses leur physionomie antique. Comme tous ses contemporains, il donne à ses personnages le costume, l'armement, le langage du XII[e] siècle (1).

A cela près, il reproduit la *Pharsale* avec assez d'exactitude. Voici le siége de Marseille (V. f° 38, v.), moins sa forêt merveilleuse. Plus loin nous voyons César confiant à une frêle barque au milieu de la tempête sa fortune et celle de Rome (V. f° 61). L'auteur a reproduit avec complaisance son discours, en appropriant les noms aux habitudes de ses auditeurs (2). Il nous le montre prêt « à combattre Pompée « l'alosé. » Nous assistons à la fuite de celui-ci et à sa mort. Nous entendons son éloge prononcé par Caton, et les plaintes de Cornélie (3).

(1) Il y a cependant chez lui, il faut le reconnaître, quelques traces des mœurs romaines. Il se plaît à décrire à deux reprises, et surtout à la fin de son poème, le triomphe de César. Le moyen-âge était, du reste, très-préoccupé de ces grands spectacles. On se rappelle que Frédéric II, vainqueur des Milanais à Corte-Nuova, 1237, envoyait à Rome leur caroccio, en annonçant aux Romains dans une pompeuse épître qu'il comptait, à l'exemple des Césars antiques, venir dans la ville éternelle recevoir des mains du peuple et du Sénat les lauriers du triomphe.

(2) Certes quant de mon cors la vie partira
Mains estors, mains poignis, mainte guerre en faudra.
Certes quant je morrai honors pour moi morra.
. . . . . Li mons parlera
De moi après ma mort; car chascuns en dira:
Ha! com Cesar fu proz, qui les françois mata,
Et Romains et Anglois à ses lois atourna,
Et les Bretons aussi par sa force donta!

(3) V. *Julius Cesar*, f° 98.

Par moult petit d'onor fu li cors enterrez
De Pompée, qui ert ja en cendre muez,
Et qui ert en bas leu dedans terre et fossez;
Mès li espirs de lui est molt plus haut montez;

Nous suivons Caton dans les sables de la Libye, où sa mâle éloquence relève seule le cœur des Romains abattus (1). Tout favorable qu'il est à César, le trouvère professe aussi pour l'héroïsme de son rival une ardente sympathie. Ce grand caractère de redresseur désintéressé des torts que lui a donnés Lucain a séduit le vieux poète, et cela nous explique le rôle que va bientôt lui donner Dante. Il me semble qu'il convient de noter aussi dans un auteur du XII[e] siècle ce sentiment profond et ce vif amour de la liberté. Le trouvère ne se séparera pas de Caton avant de nous avoir fait assister à son glorieux trépas. Il est à remarquer qu'il ne songe pas à blâmer son suicide, et que, du reste, le suicide a déjà sa place dans les poèmes de la fin de ce

Car près du firmament desus l'air est alez,
Si con Lucans tesmoigne, se croire l'en volez.
. . . .
Chatons qui molt vaillanz et de grant cuer estoit,
Et qui toz jors garder sa franchise voloit,
Ne desos autrui estre nullement ne deignoit,
Et qui Cesaire molt mesprisoit et haoit,
Por ce que la franchise des Romains abessoit,
Toz les barons de Rome a l'asembler pooit,
Por passer vers Aufrique avec lui amassoit.

(1) V. le *Roman de Julius Cesar*, f[o] 101-102.

Si a à els parlé
Et dit : « Avoi seignor, avez vus oublié
Les granz orgueus Cesar et la grant crualté
Que velt estre de Rome sire por poesté ?
. . . .
Il mest avis que vos avez plus enamé
Seignor avoir sor vos, comme sers arenté,
. . . .
Et de mauvès cuer vient que on a volenté
De franchise lessier et manoir en vilté
Desoz malves seignor cruel et sanz bonté.
Certes vos n'avez pas mon corage emprunté !
Car se mesaventure m'avoit a ce mené
Que guerpir m'esteust franchise et loialté
Ou morir maintenant, je vos dit par verté
Qu'a mes mains mourroie ainçois que reprové
Me fust que j'eusse faite deloiailté.
. . . .
Car n'est pas frans de cuer qui plus aime et mains hé
La vie de son cors que franchise et bonté !
Ahai gent esfrée comment serez soffrant
Seignorie et danger sor vos d'ome puissant
Qui franchise et honor soliez desirrer tant ?
Voir bien porra tenir chascun por trop errant
Cesar, qui vos verra sozgis à son commant
Sanz ce que vos par force ne len ferez noiant
Aincois serez de gré en sa merci metant?
Mes coment servirez celui à escient
Par qui il sont remez morz et navrez ou champ
Enz el champ de Thasale vos père ou vostre enfant
O vos parenz qui près vos sont apartenant
Se vos par vos franchise n'estes entreprendant
La guerre vers Cesar. Soiez donc combatant,
Por venger cels qui sont ocis à dolor grant.
Si soiez de proesce et d'onor remembrant ;
Car tuit cil qui de ci partiront en fuiant
Bien mostres ont par oevre quil sont vif recreant.
Et a tos cels qui sont a bon cuer si faillant
Doige congié de gré, por ce que li vaillant
Por lor mauvès confort ne voisent detreant
Dentreprendre et de fere hardement aparant
Car male compaignie d'ome trop mesprendant
Vait tot ausi les prouz et les bons enpirant,
Com la beste malsaine vet celi entochant
Qui tient sa compaignie et ali vait frotant. »
Et, quant ainsi ot dit Caton a son semblant,
Par sa haute parole tretot ont maintenant
Ausi grant volenté et ausi grant talant
De demorer o lui, com il orent devant
Que ce que vers la terre se fussent retraiant.

XII[e] siècle si chrétien, comme dans le roman du XIX[e] (1). Après nous avoir raconté sa mort, il nous fait entendre les regrets de ses soldats. Ils ont le tort d'occuper près de cent cinquante vers; mais quelques-uns de ces vers, par le sentiment et l'expression, ne sont pas indignes de Lucain, et le mérite y est d'autant plus grand qu'ici le trouvère avait perdu son guide : Lucain s'était arrêté bien avant la mort de Caton (2).

L'amour n'est pas absent du poème. L'auteur trouvait dans son modèle latin le nom de Cléopâtre et le récit de sa première rencontre avec César, la peinture de sa séduction et des splendeurs au milieu desquelles s'étale sa triomphante et redoutable beauté. Il se gardera bien de négliger ces tableaux. Seulement Lucain, se souvenant des dangers que les attraits de Cléopâtre ont fait courir à Rome, dans son patriotique ressentiment, maudit l'enchanteresse égyptienne; le trouvère, au contraire, se plaît à peindre son charme et sa grâce victorieuse lorsqu'elle entre en la salle « qui de sa grande beauté « est toute illuminée », en ajoutant de longs développements sur la puissance de l'amour (3). On peut ici en passant relever un trait de

(1) Nous retrouvons un suicide dans le *Roman de Thèbes*.

(2) A propos de cette mort de Caton, le poète tient beaucoup à nous apprendre qu'il possède la véritable tradition. Il la défend contre une autre qu'avaient mise en circulation les « maîtres d'Orléans. » Nous voyons là une preuve et de la gloire des écoles d'Orléans et aussi des libertés qu'on y semble avoir prises avec l'histoire. Revenant un peu plus loin (f° 164) à Caton il nous répète

Que ensi estoit mort con dit vos ai devant :
Il méismes s'ocist à l'espée trenchant;
Mais non porquant li mestre d'Orliens en vont contant
De sa mort autre chose; car il vont fabloiant
Que Caton fu ocis par venin de serpant
Dont il s'envenima par ire et par torment.
Mais l'estoire à ce pas ne se vait assentant.

Il revient dans un autre passage (f° 166) aux maîtres d'Orléans et les accuse d'avoir aussi faussé l'histoire dans le récit de la mort de Pompée; mais ici le coupable est le vieux trouvère qui ne sait pas que Pompée a laissé un fils.

Ensi fu mors Pompée con je vos ai conté;
Mais li maistre d'Orliens en ont el contrové
Quil dient que Cesar en Mondain la cité
A Pompée assegié et si fort atrapé
Que par destroit de faim l'a conquis et tué.
Mais comment que li maistre aient de ce parlé
Ce est voirs qu'il est mors bien a mil anz passé.
Et Cesar a puis si esploitié et ouvré
Quil a Mondain saisi et Cordes la cité.

(3) Mes ainçois qu'el palais fust gueres séjornez
Par bele dame i fu requis et visitez.

Il la compare à Hélène et à Yseult la reine.

. . . . Que Tristan désirée
Ot maint jor et por lui mainte paine endurée.

mœurs, une modification apportée au caractère du principal personnage. Comme dans Lucain, le repas est assaisonné de graves entretiens. « En la chambre, qui toute était fleurie, et peinte de fin or « qui moult y reflamboie, et qui de douce odeur était bien remplie, « car il y eut mainte épice et mainte herbe fleurie », Achoreus explique au général romain la religion et les coutumes de l'Égypte. Mais le trouvère a sans doute jugé peu galante l'attention que César donnait à ces savantes explications ; il n'y prête ici qu'une oreille distraite. « Par semblant à son dire il entendait, mais cependant son « cœur d'autre affaire pensait »; et le trouvère brusque le dénoûment de l'aventure avec des détails d'une naïveté et d'une jovialité toutes gauloises. (V. f° 129.)

On sait que le poème de Lucain est demeuré suspendu au milieu du dixième livre. Jacques de Forez n'a pu consentir à laisser ainsi son œuvre inachevée ; et quand il a traduit les derniers vers si dramatiquement interrompus, après avoir naïvement disculpé Lucain (1), le trouvère, devançant Thomas May, achève la *Pharsale* et la conduit jusqu'à l'entrée triomphale de César dans Rome (2). Là il prend congé de ses lecteurs, en leur recommandant de repasser souvent en leur mémoire « les bons dits » qu'ils ont entendus, car on ne peut manquer ainsi « d'échapper à folie et autres messeants (3). »

(1) A l'encontre li sont cil d'Alexandre alé,
Si l'ont sans chevalier soupris et atrapé,
Neporquant autre gent avoit il a plenté.
Et Cesar qui de lui autre conroi ne sé
Que du deffendre bien, a pris garde et pensé
A Scevan le baron, et si a ramenbré,
Qui seuls se deffendi par sa grande fierté,
Et tote l'ost Pompée ot arrier retorné,
Ainz qu'il fussent as murs qu'il gardoit trespassé.
Lucans en tel manière l'estore entrelaissa.
Si est vertez que il malement le fina ;
Mais ja pourtant nul blasme li bons clers n'en aura ;
Quar il ot ochoison qui de ce l'efforça.
Car la mort le souprist qui son cors assomma,
Si que finer ne pot ce que il comença :
De ce fu ce granz duels que si tost devia.
Mais Jacos de Forestz, qui son cuer mis i a,
Del estore et du conte encore vos contera ;
Mais ce iert par convent que le voir en dira,
Par rimmes et par vers, plus briement qu'il porra.

(2) Il raconte successivement le combat de César contre les Égyptiens, la défaite du roi Déjotarus, la facile victoire sur Pharnace (fo 141), l'expédition en Cilicie et à Tarse, l'arrivée de César à Adrumetum, la prise de Leptis, le siége de Thapsus « le chastel Tabsum » (f° 148), la défaite de Scipion et de Juba ; nous voyons Labiénus et Scipion engageant le roi numide à mourir, Caton se donnant la mort, f° 161 ; César en Espagne (f° 161), le retour à Rome et le triomphe (f° 168).

(3) Quant li païs d'Espagne fu trestoz aquitez
Et que Cesar ot touz ses anemis matez
Et as autres se fu si en pais racordez
Que de nului ne fu guerroiez ne grevez
Lors est li ber à Rome en joie retournez ;
Si fu donc receuz à Rome et honorez

Nous savons maintenant ce que nos vieux trouvères ont fait de l'épopée classique. En réalité, leur œuvre n'a rien d'antique, ni littérairement, ni moralement. Des qualités littéraires des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome ils n'ont rien : ni la science de composition, ni le sentiment de l'unité, ni l'ampleur des développements, ni la perfection de la forme, rien enfin de ce qui constitue l'artiste ; il n'est pas même bien sûr qu'ils sentent bien ce qu'elles sont ni ce qu'elles valent à ce point de vue. Et, par cela même, ces poèmes offrent un intérêt qui les dépasse, pour ainsi dire : ils jettent une vive lumière sur la poésie du moyen-âge tout entière. A certains égards, la comparaison n'est pas facile entre les œuvres de l'antiquité et celles du moyen-âge avec des ressources et une civilisation

Del ator du triomphe qui li fu presentez.
Li triomphes cest ce qu'ainçois quil fust entrez
En Rome la cité contre lui est alez
Et li poeples de Rome et trestouz li ber nez,
Et si li fu un chars contre lui amenez
Qui toz estoit d'argent et d'or enluminez,
Et IIII blanc chevaus i avoit acouplez
Que por traire le char i avoit ajoustez.
Et quant Cesar li ber fu vestus et parez
A vesteure d'or, sor le char est montez,
Et toz les poeples iert entor lui ajoustez.
Ensi com coustume iert Cesar lor a contez
Les estors qu'il a fais, ces a briement nomez
Les barons et les princes que il avoit matez,
Et les païs aussi qu'il avoit conquestez ;
Et quant iço lor ot conté briement assez
Lors fu de tot le people hautement saluez,
Et princes et poissans hautement apelez.
S'ot entor lui granz chanz et granz deduiz menez,
Si ot tinbres, tabors, cors et flaioz sonnez.
Si en est parmi Rome en tel guise passez
Tant qu'au maistre palais de Rome est arestez,
Et lors descent du char, si monte les degrez
Dou palais principal qui de marbre ert pavez.
Et quant enz el palais ot trestoz assemblez
Les barons de la cit, granz dons lor a donez,
Si a terres et fiez as plusors divisez ;
Et adonc fu Cesar esluz et eslevez,
A empereour fu de Rome couronez.
S'ot donc li ber emplies ses pluseurs voleutez
Por que de Rome fu emperere apelez.
Ensi fu emperere Cesar li combatanz,
Et si fu dedens Rome a son vouloir regnanz ;
Si fu plus que nuls homs en ces siecle puissans
Que des trois parz du siecle qui molt est lez et granz
Fu en sa poesté la plus granz parz tenanz.
Que totes ot conquises li bers entreprendanz.
Si conquist en sa vie plus que nus hom vivanz
Ne rois, ne empereres, ne fu ainc conqueranz,
Et portant s'en doit estre prisiez li ber vaillanz ;
Ensi ert il tosjorz tant com Rome est duranz.
Mais a ces vers son conte est Jacos definanz,
Qu'avis li est qu'assez en ait esté contanz
Por quil a tant mené Cesar quil est regnanz,
Et quil a ce parfait quil estoit desirranz,
Et a ce est venuz quil estoit covoitanz ;
Cest ce quil fust lempire de Rome maintenanz.
Mais Jacos en la fin doucement est prianz
A celui qui sera cestui livre lisanz
Que, s'il i a nul mot ne nus dit mals seanz,
Que blasmez nen soit pas comme fox non sachanz ;
Quar molt loer covient qui lonc tanz est parlanz
S'en sa parole nest à la fois mesprandanz.
Et si doit bien encore à ce estre pensanz,
Por ce que des mesdis le soit plus deportanz,
Qu'en moult petit de tems fu cest livre rimanz;
Car dedens IIII mois le fu il complisans.
Et à ce prendre garde doit cil qui lest lisanz
Que des bons dis quil troeve soit souvent recordanz ;
Car cil qui as bons dis quil ot est entendanz
Ne puet faillir que il ne s'en soit retraianz ?
De folie à la fois et d'autres messeanz.

Explicit le *Roumanz de Julius Cesar*.

si différentes. Ici, à propos du même sujet, elle s'impose, pour ainsi dire. En rapprochant ces compositions de leurs modèles antiques, on voit mieux les lacunes et les impuissances de cette poésie, on comprend mieux ses bégayements. On sent ce qu'était l'esprit français réduit à lui-même, avant de s'être donné, par le contact avec l'antiquité, des qualités qui lui manquaient, l'esprit français avant d'avoir fait ses classes. Il n'est qu'une chose que les trouvères aient su peindre, parce que la chevalerie elle-même y excellait, c'est l'héroïsme guerrier. La poésie du moyen-âge n'a été sublime qu'une fois, en peignant Roland à Roncevaux. Et à ce propos on peut remarquer combien le ton général de ces œuvres diffère de celui des œuvres latines qui leur ont servi de modèle. Tandis que celles-ci nous offrent partout une gravité et une noblesse soutenues, nos vieux poèmes mêlent tous les tons. A côté des plus terribles et des plus dramatiques peintures on rencontre des joyeusetés inattendues. La vieille gaîté gauloise perce à tout instant. Le ton est volontiers familier, même dans les situations les plus solennelles. Les auteurs ne semblent pas affamés d'idéal; on ne saurait leur adresser le reproche qu'on a fait à notre tragédie du XVII[e] siècle de nous offrir des caractères factices; les leurs sont en général du plus naïf réalisme. Ils pratiquent par avance des théories fameuses de ce temps-ci; nous devons supposer qu'ils les pratiquent d'instinct et sans réflexion; car nous ne savons rien de l'esthétique de ce temps. Les auteurs ne nous disent nulle part ce qu'ils veulent et ce à quoi ils tendent; il est probable qu'ils ne se le sont jamais demandé.

Si, au point de vue littéraire, la copie diffère à ce point de l'original, elle ne s'en distingue pas moins par l'esprit général. Le poète du moyen-âge s'attache surtout au récit, au côté anecdotique des œuvres de l'antiquité; il s'adresse aux yeux, à la curiosité; il remplace le merveilleux et le surnaturel par le singulier et le fantastique; il met l'énorme à la place du grand, et la laideur à la place de l'horreur; il combine ces deux éléments dans les créations qui doivent remplacer les inventions tragiques de l'antiquité. Son imagination peureuse et enfantine substitue des images avec des contours mal définis, des fantômes enfants du brouillard et de la nuit, aux statues de marbre de l'épopée antique.

Enfin, le changement n'est pas moins considérable au point de vue du sentiment moral. Ni les caractères ni les mœurs ne procèdent de l'antiquité. Celle que prétendent peindre les trouvères est sortie tout entière des entrailles du moyen-âge. On ne saurait trouver à cet égard de documents plus curieux et qui marquent d'une façon plus saisissante la différence des deux sociétés et des deux civilisations.

Rien ne montre mieux non plus combien, pour le développement de l'esprit humain et l'intelligence de son histoire, la Renaissance a été un fait utile et nécessaire. Et, à ce propos, il convient de marquer qu'il n'y en a eu vraiment qu'une, celle qui a eu sa pleine floraison au XVe et au XVIe siècle. A divers moments du moyen-âge, on croit saisir des commencements de renaissance, et on a beaucoup dit de notre temps qu'il y en avait eu toute une série, qu'on lui avait assigné jusqu'ici une date beaucoup trop tardive, que les anciens n'avaient jamais cessé d'être connus. C'est là qu'est l'erreur. Les anciens ont été lus et pratiqués par le moyen-âge; ils n'ont point été vraiment connus; ils étaient connus de nom, ils n'étaient pas connus dans leur esprit et dans leur valeur vraie. Il faudra qu'épris de la beauté antique, quelques hommes de puissante intelligence essayent de se refaire anciens, de parler la langue des anciens, de revivre de leur vie, de retrouver leurs sensations, leurs sentiments, leurs pensées, de se faire citoyens d'Athènes et de Rome. Les entraînements païens et les folies cicéroniennes de l'Italie du XVe siècle sont l'expression originale comme le suprême excès de ce retour au passé. A ce prix seulement on ressaisira l'esprit de l'antiquité. Mais au XIIe et au XIIIe siècle, le moyen-âge, dans toute sa vitalité, était encore impénétrable à l'esprit de l'antiquité aussi bien qu'à ses qualités littéraires. Il avait trop de jeunesse et une individualité trop forte pour pouvoir être autre chose que lui-même. Immédiatement, instinctivement, inconsciemment, il marquait de son originale et forte empreinte, il transformait en sa propre substance tout ce qu'il touchait. Ce n'est que lorsque la croyance chrétienne aura pâli, lorsque la forte construction féodale aura disparu, lorsque l'art sorti de là se sera éteint, que, découragé de son épuisement, le moyen-âge ira chercher ailleurs du secours et remontera à l'antiquité.

Cependant, tout infidèles, toutes bizarres et fausses, à tant de points de vue, que sont les œuvres que nous venons d'étudier, elles n'ont pas été inutiles à la connaissance des œuvres classiques. Elles habituaient le moyen-âge à l'antiquité ; elles rendaient les noms antiques populaires avant que les choses elles-mêmes pussent l'être ; elles les faisaient entrer dans le courant littéraire, dans le bagage ordinaire de l'esprit français ; elles empêchaient parmi la foule la prescription de l'antiquité.

Mais cette étude devait nous présenter un autre intérêt (1). Nous n'y cherchions pas seulement jusqu'à quel point les poètes du moyen-âge s'étaient rapprochés des poètes épiques latins ; nous savions qu'il y fallait surtout voir en quoi et pourquoi ils s'en éloignaient, jusqu'à quel point ils altéraient les œuvres antiques. Par là, quels que soient l'intérêt propre et la valeur de ces œuvres, elles méritent d'occuper une grande place dans l'histoire de l'esprit français et de ses rapports avec l'antiquité classique. Etudiées en elles-mêmes, elles nous apprennent comment le XII[e] siècle l'a comprise et ce qu'il a pu s'en approprier ; rapprochées d'œuvres similaires d'un autre temps, quand des deux côtés nous rencontrons des tendances toutes semblables, nous pouvons constater là ce qui, dans cette direction, appartenait à telle date du moyen-âge, ce qui appartenait à la constitution même de l'esprit français et à ses aptitudes naturelles. Cela nous permet, sur cette question, de l'étudier et dans le temps et en lui-même et dans son essence.

Le *Roman de Troie*, comme l'*Eneas*, comme le *Roman de Thèbes*, nous montre que l'éducation classique de l'esprit français, la connaissance plus ou moins précise des sujets antiques, non-seulement pour l'élite des intelligences, mais pour la foule, datent de loin. La prompte diffusion et la popularité de ces compositions le prouvent ; la foule ne s'intéresse à l'histoire des gens que quand elle les connaît déjà un peu.

Nous voyons ici que, de bonne heure, la France a aimé ces sujets,

(1) Le fait de l'existence de ces poèmes à cette date et de leur succès populaire est d'autant plus intéressant, pour l'histoire de l'influence de l'antiquité, qu'à ce moment même et grâce au zèle aveugle de certains docteurs, ivres de scolastique, les études antiques étaient très-combattues. J. de Salisbury s'en plaint et nous dit : « Poetæ et historici habebantur infames, et, si quis incumbebat laboribus antiquis, notabatur. »

et nous voyons aussi comment elle les a aimés, comment elle voulait qu'on les lui présentât. Nos vieux poèmes, sous une forme naïve, révèlent exactement les mêmes tendances qu'ont montrées, sous une forme plus savante et plus raisonnée, certaines œuvres des trois derniers siècles. Ils nous aident à comprendre le long succès d'un genre qui nous semble si faux, à comprendre les erreurs et la séduction de ces romans de l'antiquité (1).

Il ne faudrait pas vouloir pousser trop loin le rapprochement; il y a entre les deux époques des différences trop essentielles. Le XVII[e] siècle est remonté à la noblesse continue du style; il a tenté de ressaisir le merveilleux antique: dans ses essais d'épopées, il ne craint pas de reproduire toutes les machines poétiques de l'antiquité: Boileau en fait même la condition de toute poésie, etc. Cependant aux deux époques, on retrouve des caractères communs qui peuvent se résumer en deux traits essentiels et significatifs. Dans l'une et dans l'autre, le poète peint les mœurs de son temps, et il substitue le roman à l'épopée. Des deux côtés, le public se passionne pour les héros de l'antiquité et les adopte tout-à-fait comme des héros nationaux; mais c'est à condition de se reconnaître en eux. Il les aime parce qu'ils sont anciens et modernes en même temps. Par cela même qu'ils étaient anciens, l'imagination du lecteur était reportée dans un lointain favorable à la poésie. Au XII[e] siècle comme au XVII[e], on ne cherchait pas à leur assigner une date précise; c'était là ce qui faisait un des charmes de ces récits. Les faits avaient pour théâtre et pour date le passé poétique de l'humanité; il était question de la plus grande royauté, de la plus noble ville, du siége le plus fameux qui eût été. On pouvait prêter aux héros les mœurs les plus polies, les sentiments les plus délicats. L'imagination se mettait à l'aise et étalait toutes ses splendeurs. Ajoutez à cela le prestige classique qui agissait déjà sur tous les esprits cultivés et par eux sur la

(1) Il est une remarque importante pour l'histoire littéraire que suggère la lecture de ces œuvres. Quand les écrivains du XVI[e] siècle à ses débuts, Rabelais ou les Marot, mêlent si naturellement et si confusément aux souvenirs français du moyen-âge ceux de l'antiquité, quand Jean Marot dans la *Vraie disante Advocate des dames*, quand Clément à propos de *Maguelonne* évoquent Hélène et Pâris, Jason et Médée, il ne faut pas croire, comme on l'a dit si souvent, qu'ils fassent œuvre de pédantisme; ce n'est pas l'érudition qui les entraîne et les inspire, c'est la poésie populaire du moyen-âge.

foule toujours prête à admirer sur parole ce qu'admirent ceux qu'elle voit au-dessus d'elle. Mais en même temps, sous des noms anciens, Benoît et ses contemporains peignaient les mœurs, les caractères, les sentiments du XII[e] siècle ; c'était par là et par ce complet mensonge qu'ils réussissaient. Ces personnages héroïques, parés de tout le charme de l'idéal et du lointain indéfini de la poésie, et qui accomplissaient de si grands exploits, étaient en même temps très-vivants. La foule s'associait aisément à des joies, à des passions, à des tristesses qui ressemblaient si fort aux siennes. L'œuvre du poète parlait à la fois à l'imagination et au cœur.

Et s'il rapprochait les héros antiques de son public par les mœurs, il les en rapprochait aussi en humanisant son œuvre. Nous avons vu comment il avait soigneusement banni le merveilleux de son œuvre, nous avons lu les vers où, protestant expressément contre l'intervention des dieux dans l'*Iliade*, il y voit un grossier mensonge, une misérable invention, une merveilleuse folie. Nous pouvons sourire en lisant le passage et y voir la preuve que le sentiment des grandes beautés poétiques a manqué au trouvère. Mais, au fond, c'est là une image naïve des tendances mêmes de l'esprit français en tous les temps.

Notons en passant combien cela crée pour l'écrivain des conditions poétiques inférieures, et comme, au contraire, une inspiration nationale le soulève et le soutient. Benoît de Sainte-More, le père de cette école qui imite l'antiquité, ne le cède en talent à aucun trouvère, et pourtant son œuvre est, comme intérêt, bien au-dessous de telle ou telle chanson de Geste ; c'est le fait même de son sujet.

Mais il fallait suppléer à ce merveilleux absent ; pour retenir le lecteur, il fallait essayer d'intéresser sa sensibilité ; et c'est ainsi que le trouvère était amené à peindre ce qui est humain avant tout, à étudier le cœur et ses mouvements ; et à la place de ces prodiges qui le choquaient, il introduisait l'amour. Le *Roman de la Table-Ronde*, plus complètement moderne, achèvera la révolution. Benoît, en effet, et ses imitateurs ne font de la passion qu'un incident ; le *Roman de la Table-Ronde* en fera le ressort même de ses inventions. En altérant ainsi les sujets antiques, nos vieux poètes ne cèdent pas à une pure fantaisie : ils obéissent instinctivement au besoin même de leur situation ; ils savent qu'ils s'adressent à une autre race, à une autre civilisation. On peut reprocher à Benoît

comme à Racine d'avoir choisi des sujets antiques; mais, une fois le sujet accepté, leur reprocher d'avoir fait leurs héros amoureux, c'est leur reprocher d'avoir parlé à des hommes du XIIe et du XVIIe siècle et d'avoir voulu se faire comprendre d'eux.

Mais se passer de merveilleux, et cependant parler à la curiosité, et faire une large place à la passion, c'est substituer le roman à l'épopée, car c'est là ce qui constitue l'essence du roman. Sans vouloir jouer sur les mots, et quoique ce soit dénaturer un terme du moyen-âge et lui donner un sens tout moderne, on peut dire que Benoît de Sainte-More et ses imitateurs ont écrit vraiment le *Roman de Troie* et le *Roman de Thèbes*.

Un critique ingénieux de ce temps-ci (1) a dit: « Le merveilleux épique est le fait des sociétés anciennes; le romanesque, des sociétés modernes. » L'histoire de la poésie du moyen-âge prouve la vérité de ce jugement. La *Chanson de Geste* se passe de surnaturel : elle est seulement énergique; elle n'a de commun avec l'épopée grecque que les proportions et la force de ses héros. Dès que l'esprit moderne, dès qu'une civilisation nouvelle s'accentuent dans le moyen-âge, le romanesque s'introduit dans la poésie et vient y prendre la place du merveilleux : on le trouve dans deux ordres de récits, la *Table-Ronde* et les sujets antiques.

VII.

HISTOIRE DU *ROMAN DE TROIE*. — SES TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES.
SON SUCCÈS DANS L'EUROPE ENTIÈRE.

Il est temps de revenir au grand poème de Benoît : nous en avons vu les caractères divers; il nous reste à faire son histoire intérieure et extérieure, à chercher comment la France s'est passionnée pour lui, comment il s'est répandu dans toute l'Europe, quels changements les nations qui l'adoptaient tour à tour lui ont fait subir pour le mieux goûter, comment il s'altère et sous quelle forme il reparaît. Nous

(1) V. Saint-Marc Girardin, *Cours de litt. dram.*

allons retracer les transformations et pour ainsi dire les incarnations successives du *Roman de Troie.*

En France, il passe par toutes les phases ordinaires qu'ont traversées la plupart des grands poèmes du moyen-âge, tous ceux du moins qui ont su conquérir l'attention publique, phases aussi régulières et aussi fatales que les révolutions de notre planète. D'abord, les copies s'en multiplient, on le rencontre dans les bibliothèques des couvents comme dans les bibliothèques princières, depuis celle de Marguerite de Flandre, femme de Philippe de Bourgogne, 1350-1405 (1), et celle de Charles V (2), jusqu'à celle de Charles-Quint d'Espagne ; bientôt on le remanie, on en donne une version corrigée, plus tard on le traduit en prose ; puis, le goût des représentations dramatiques naissant et se développant en France, le théâtre s'empare de lui ; on le découpe en mystères. Et, sous ces formes diverses, il défraie pendant près de quatre siècles l'attention et l'admiration de la France. Son succès n'est pas moins éclatant au dehors. L'Allemagne, la Hollande, l'Italie, l'Angleterre, l'Islande, la Grèce même, s'emparent de l'œuvre du trouvère normand. Nous verrons là une preuve éclatante de la diffusion des lettres françaises au moyen-âge, et de la rapidité avec laquelle, même en l'absence de nos engins perfectionnés de transport, se faisait dans l'Europe entière la communication des idées. Enfin, il est une dernière gloire qui ne lui a pas manqué. Comme tous les inventeurs heureux, il fait école. C'est de lui évidemment que procèdent ceux que nous avons vu emprunter à des poèmes antiques le sujet et le fond de leurs compositions, comme les auteurs du *Roman de Thèbes* et du *Julius Cesar.* C'est à lui aussi qu'il faut rapporter comme à leur véritable inspira-

(1) V. Matter, *lettres et pièces rares inédites.*—Dans le Catalogue de l'abbaye de Glastonbury 1247, on rencontre *Liber de excidio Trojæ* avec *Gesta Ricardi, Gesta Alexandri, liber de captione Antiochiæ* GALLICE legibilis (V. Hearnes Joan. Glaston. *Catal., bibl. Glaston*, p. 435). Un des livres sur Troie est appelé bonus et *magnus.* Dans le catalogue de l'abbaye de Petersborough, à côté d'autres romans français on trouve : « la destruction de Troye, Dares Phrygius, Gesta Æneæ post destructionem Trojæ. » Au collége de Winchester, 1387, Chronicon Trojæ.

(2) V. Van Praët. *Inventaire de la Bibliothèque de Charles V*, par Gilles Mallet, et *Mém. de l'Ac. des Inscrp.*, t. I, p. 311. On lit dans l'Inventaire, no 91, « *Roman de Troie,* couvert de soye, bien hystorié que dona au roi Monsg[r] de Berry; le roy l'a baillié à Montigny. »—337, id., « en ryme. » — 399 « Troie la grant ryme. » — 413, id. —1007, « *Histoire de Troye la grant* en latin de lre courant à une coulombe couvert de cuir rouge saus aiz à IIII lasnes. » (Est-ce *Dictys* ou *Guido ?*)

teur les tentatives de ceux qui ont transporté dans l'antiquité le roman d'aventure, et raconté les histoires d'Athis et de Porphyrias, de Protésilaus, d'Ypomédon, de Parthonopeus de Blois etc. (1), où il n'y a d'antique que les noms et le théâtre de l'action, bien que les auteurs mettent une grande insistance à soutenir qu'ils ne sont que des historiens fidèles. C'est du *Roman de Troie* aussi que procède cette partie du *Roman d'Alexandre* où figurent les amazones. (V. plus haut, p. 57.) C'est peut-être en souvenir de lui que l'auteur de l'une des branches du même roman, racontant les Merveilles de l'Inde, y fait figurer les Sirènes.

C'est là une histoire glorieuse, mais qui est en même temps des plus mélancoliques. Le pauvre Benoît de Sainte-More offre un des plus curieux exemples de spoliation littéraire ; nul plus que lui n'aurait eu intérêt à ce qu'il existât dès lors une bonne loi sur la propriété des œuvres de l'esprit. En effet, de très-bonne heure, les destinées du livre et celles de l'auteur se séparent. A mesure que l'œuvre fait une plus haute fortune, l'auteur disparaît de plus en plus; sa gloire et son nom même s'éteignent tout-à-fait. On attribue son livre, tantôt à ce maigre Darès qu'il a tant embelli, tantôt à Guido qui l'a pillé, tantôt même on le traitait comme un bien vague. On faisait honneur de ses inventions à une foule d'écrivains, et une façon simple et piquante de le louer serait de rassembler les éloges qu'on a faits de ses copistes sans se douter qu'ils s'adressaient à lui. Et ce n'est pas un des exemples les moins remarquables de l'indifférence profonde du moyen-âge pour la propriété littéraire que de voir en même temps des copistes reproduire fidèlement le poème de Benoît avec le nom de son auteur (car nous en avons des manuscrits du XIIIe, du XIVe et même du XVe siècle) et d'audacieux plagiaires le publier sous leur propre nom, un Jean Makaraume le prendre à son propre compte, et un rédacteur en prose qui le copie s'étonner impudemment qu'on n'eût jamais raconté en français l'histoire de Troie d'après Darès.

La question de spoliation est, du reste, ici des plus compliquées. Les

(1) *Partonopeus de Blois* remonte en effet à Priam et au siége de Troie, qu'il raconte longuement. Il attribue la ruine de la ville à la trahison d'Anchise qui est en effet dans notre poème un des complices d'Anténor. L'auteur nous peint la France sauvage avant la venue des Troyens (V., v. 143-390).

détournements s'y entrelacent, s'y enveloppent, s'y déguisent de renvois à des originaux suspects, et la trace des larcins est d'autant plus difficile à ressaisir que nous avons affaire à une époque qui ne se préoccupait guère de ces détails.

Sorti d'une province de la langue française, le *Roman de Troie* avait été bientôt adopté par la France entière ; nous en avons eu la preuve en étudiant les manuscrits : nous avons vu qu'on en retrouvait des exemplaires dans nos divers dialectes. Nous avons vu que dans ce succès même la trace de l'origine première du livre s'était à peu près effacée, que le livre normand était devenu un livre tout français ; et sa gloire avait été durable autant qu'étendue, puisque les bibliothèques en ont gardé jusqu'à vingt-six exemplaires plus ou moins complets.

Il était bientôt devenu aussi populaire (1) que l'Histoire de Charlemagne ou celle d'Arthur. Il se place à côté d'elles dans tous les souvenirs, nous en avons donné la preuve au début de ce travail dans l'extrait que nous avons cité du *Roman de Flamenca;* on trouve un renseignement du même genre au commencement d'un poème anglais sur Richard Cœur-de-Lion (2). Il en est de même des autres poèmes que nous avons analysés. On lit dans le *Donat des Amants :*

Si pernez garde de *Heleine*
Et de *Didum* et de *Ymaine* (Ismène)
Quei fist *Didun* pur *Eneas*
E Idoine pur Amadas ?
Pour *Itis* que refist *Ymaine*
E pur Paris la bele Eleine ?
E quei fist Isoud pur Tristran (3) ?

Ces vieilles histoires de *Thèbes* et de *Troie* étaient si connues en Angleterre qu'on y faisait allusion dans des chansons populaires latines (4).

(1) C'est évidemment en souvenir du *Roman de Troie* et non de l'*Iliade* qu'Hector figure dans nos jeux de cartes.

(2) V. aux Notes le passage cité, deuxième partie, page 394, note 1.

(3) On trouve dans un manuscrit l'*Eneas* à la suite du *Tristan.*

(4) V. Wright, *Political Songs.*, p. 208.—Cité par M. Éd. du Méril.

Veræ pestilentiæ cathedra tu sedes   Qui Thebanas lectitas vel Trojanas cædes.

N'est-ce pas encore au *Roman de Troie* et à nos divers poèmes en langue vulgaire, le *Siége d'Athènes*, le *Roman de Thèbes*, l'*Eneas*, que Girald-le-Cambrien fait allusion dans le passage de sa préface de la description du *Pays de Galles*, où il s'excuse de ne pas traiter de pareils sujets : « *Trojano excidio*, *Thebis* et *Athenis*, *Lavinisque litto-* « *ribus* impar et inculta quid addere posset opera nostra ? » Il semble qu'on est en droit de reconnaître là, avec le *Siége d'Athènes*, le *Roman de Troie*, le *Roman de Thèbes* et l'*Eneas*. Cela, en même temps, pourrait nous aider à fixer leur date. Dans les premiers vers d'un poème sur la guerre de Troie, contemporain du *Troye boke* de Lydgate, on place Hector à côté de Bevis, Guy, Gawyn, du roi Richard, d'Owayn, Tristrain, Percyvale, Rouland, Octavian, Charles, Cassibalan, Havelock, etc. Sous le règne de Henri VII d'Angleterre, Hawes, écrivant le *Passetyme of Pleasure* ou *Histoire de Graund Amour et de la Bel Pucel*, dit que la Renommée écrit le nom de son héros à côté de ceux d'Hector, de Josué, de Judas Machabée, du roi David, d'Alexandre le Grand, de Jules César, d'Arthur, de Charlemagne et de Godefroy de Bouillon.

Les événements que Benoît a retracés sont présents à toutes les mémoires : c'est un sujet d'entretiens familiers. Dans le *Roman des quatre fils Aymon*, de vieux chevaliers, devisant entre eux, racontent « comment Troye la Grant avoit esté prinse et destruite (1). »

On retrouve partout et dans des écrits de tout genre des allusions à ces souvenirs. Renouart au Tinel si amoureux de sa massue, lui dit : « Certes je ne vous douroie, sire Tinel, por la cité de Troie. » Quesnes de Béthune y songe dans ses chansons, en s'adressant à une dame fière d'une beauté dont il ne restait plus que le renom (2). Si le *Dolopathos* veut donner une haute idée de la noblesse de l'un de ses personnages, il nous dira « qu'il était bien emparenté, que de Troie « était sa parenté. » Dans le *Roman de Très doulce Mercy*, écrit en 1457 par le roi René, on rencontre encore le souvenir de Troie.

(1) V. *Rom. des quatre fils Aymon*, ch. VIII, cité par M. Ed. du Méril.

(2) Dame, fait il, j'ai bien oï parler
De vostre pris ; mais ce n'est ore mie.
Et de Troie rai je oï conter
Qu'ele fu ja de molt grant seignorie ;
Or n'i puet on que la place trovér.

Dans le cimetière d'Amours où sont les blasons des Amoureux illustres, le royal auteur ne manque pas de rencontrer ceux de Pâris et de Troïlus (1). Tout écrivain qui se respecte mentionne au moins le siége de Troie. Gervaise de Tilbury en place un récit rapide dans ses *Otia Imperialia*. Le fameux Barthole rédigeant en 1356, à Nuremberg, la bulle d'or donnée par Charles IV pour régler l'élection des empereurs et les devoirs des électeurs, se souvient, dans son préambule, de la guerre de Troie: prenant à partie quatre péchés capitaux, il s'écrie en un endroit: « Dic, Luxuria, quomodo Trojam destruxisses, nisi « Helenam a viro suo divisisses? »

Le souvenir du *Roman de Troie* ne s'était pas conservé moins vivant en Italie. C'est probablement aux deux poèmes de Benoît que Dante faisait allusion dans le passage souvent cité de son livre *de Vulgari Eloquio*, où il disait que la langue d'oïl réclamait avec fierté tout ce qui a été rédigé *in vulgari prosaïco*, et, par exemple, toute la suite des Gestes des Troyens et des Romains. Ailleurs il (Parad., ch. XV, st. 42) nous montre les femmes de Florence qui, en filant leurs quenouilles, devisent, avec leur famille, *des Troyens*, de Fiesole et de Rome.

L'*Orlando innamorato* de Bojardo, refait par Berni, est plein d'allusions aux héros de cette guerre. Nous voyons qu'Hector y est toujours l'objet d'un égal enthousiasme (V. lib. II, chant 1, st. 29, 30, 31):

Ettor di Troja, il tanto nominato,
Fu l'eccelenza di cavalleria,
Ne mai si troverà, né s'é trovato
Chi in arme il pareggiasse, o in cortesia, etc

Il tue trente rois ennemis dans une journée.

Poi d'ogni altra virtu tanto fu adorno
Che non avea il Mondo tullo quanto
Il più bel cavalier, il più gentile :
L'uccèse Achille al fin da tristo e vile.

(1) Cité par l'éditeur du *Troïlus*. Paris, Janet.

Son épée, recueillie par Penthésilée, a passé, après une suite d'aventures, aux mains de Roland. Ailleurs le poète parle de l'âme franche d'Hector (lib. III, c. II, st. 11), il dit (st. 12) qu'il était la lumière de Troie ; il ajoute (st. 32) :

La franca persona
Ch' oggi é nel mondo tanto celebrata,
D'Ettor dico io, *che fu ben la corona*
D'ogni virtù, ch'è più cerca, e lodata.

Il parle encore de Troie dans son cinquième chant (st. 20-23). On a cité souvent cette piquante anecdote racontée par Le Pogge (anecdote qui ne semble, du reste, qu'une variante de celle qu'il avait déjà racontée à propos de Roland), et qui nous montre la popularité de notre Hector se continuant en Italie jusqu'au XVI[e] siècle. On y voit un bourgeois qui, non moins sensible que certains lecteurs de Richardson, attendri profondément par la pensée de la mort du héros troyen, achète pour lui du chanteur de la Geste un répit de quelques jours (1).

Tout auteur tient à se rattacher à ces souvenirs. Nous les retrouvons au début du prologue que J. Le Fèvre a placé en tête de cette composition apocryphe de *La Vieille (Vetula),* que le moyen-âge confiant attribuait à Ovide. « Après ce que Troye la grant fut prise et destruite, si « comme les hystoires le baillent et dient, vint de Frige ou Troye « avecques Eneas un vaillant et solennel seigneur qui de son nom appela « et nomma la région de Sulmone en laquelle avait une ville ou chastel « nommé Pelignes duquel fut nez Ovide Nazon (2), le très-ingénieux « et noble poète. »

Le siége de Troie est pour les gens du moyen-âge une des grandes dates de l'humanité. « *Au quart âge du monde*, dit Sezile, héraut « d'armes d'Alphonse le Sage, roi d'Aragon, 1416-1438, dans son *Traité « du comportement des armes,* fu Troye la grant destruite, et estoit alors « nostre office en grant recommandation. » Et, dans son dix-septième

(1) V. Poggio, *Facetiæ* 81, 82. On retrouve encore l'*Histoire de Troie* dans les *Cento Novelle antichi.*

(2) L'auteur nous donne sur ce surnom cet intéressant renseignement : « Et fut nommé Nazon pour la quantité de son nez. »

chapitre, il montre Anténor exerçant l'office de héraut d'armes au siége de Troie.

Le nom d'Hector est devenu tellement populaire qu'il remplace parfois au baptême celui des saints. Parmi les chevaliers « de l'Hostel le Roy » qui se croisent avec saint Louis pour Tunis, je rencontre un Hector d'Orillac.

Nul ne peut parler de combats et d'héroïsme sans évoquer le souvenir des Troyens. C'est ainsi que Sarrazin, auteur du *Roman de Ham* (après 1278) cherchant pour les héros de son tournoi des termes de comparaison commence par :

Oï avès des Troïens.

On peut dire que tous ces noms rendus fameux par Benoît ont acquis une sorte de notoriété proverbiale. On les retrouve ainsi employés à toutes les dates du moyen-âge. Ils sont sans cesse répétés par les chroniqueurs du XVe siècle. Molinet (V. Buchon, t. XLIII, p. 21) parlant de « l'heur des princes de la Maison de Bourgogne », dit « qu'il nous ramène à fresche mémoire l'ancienne générosité et prouesse troyennes. » G. Chastelain, dans sa *Chronique du bon chevalier messire Jacques de La Lain*, fait dire par un père à son fils : « Quand vous auriez le trésor de Salomon et sa grande sapience et la grande noblesse du roy Priam de Troye, »; et, dans un autre passage, on lit (p. 386) : « Il fut chevalier doux et humble, amiable et courtois, large, aumônier et pitoyable, tout son temps aida les pauvres veuves et orphelins. De Dieu avait été doué de cinq dons et premièrement c'estoit la fleur des chevaliers. Il fut beau comme Pâris le Troyen, il fut pieux comme Énée, il fut sage comme Ulysse le Grec, *quand il se trouvait en bataille contre ses ennemis, il avait l'ire d'Hector le Troyen.* Mais quand il se véoit ou sentoit estre au-dessus de ses ennemis, jamais on ne trouva homme plus débonnaire ne plus humble. » J. Le Maire voulant féliciter Louis XII de ses succès en Italie, ne trouvera rien de mieux que de lui faire écrire une *Épître* par *Hector de Troie.*

Troie voulait dire « la ville par excellence. » C'est ainsi que ce nom

figure dans un petit poème en octaves en l'honneur de Londres (1). Le siége de Troie est devenu le terme de comparaison ordinaire, pour dire un siége mémorable, un grand désastre. On en pourrait citer de nombreux exemples pendant quatre siècles. Rutebœuf, voulant nous donner une idée saisissante de sa misère, nous dit : « Depuis la ruine de Troie on n'en a pas vu de si piteuse que la mienne. » Un auteur anglais (2), qui a raconté en vers le siége de Rouen au commencement du XV[e] siècle, pour nous faire sentir toute l'importance des combats qu'il va retracer, ne manque pas de dire dès les premiers vers : « Depuis les siéges de Troie et de Jérusalem, il n'y en a pas de plus fameux. » Marguerite de Valois écrira au XVI[e] siècle : « comme l'on se plaist à lire *la Destruction de Troie,* la grandeur d'Athènes et telles puissantes villes lorsqu'elles florissoient. »

Les souvenirs de Virgile tout seuls n'auraient pas donné à ces événements une telle popularité. Le poème de Benoît et les imitations ou traductions qu'on en avait faites et que nous étudierons tout à l'heure avaient dû singulièrement aider à les fixer dans les imaginations françaises.

Enfin, il n'a peut-être pas été étranger même à l'intérêt que l'Église témoignait à la ville de Priam. On sait, en effet, qu'il y avait des évêques de Troie *in partibus;* nous trouvons au début du XVI[e] siècle ce titre porté par Jean Colombi, pénitencier du Pape en Avignon (3).

Nous voyons ainsi l'influence du livre de Benoît se continuer jusqu'à la fin du moyen-âge. On suit sa trace d'une façon bien plus marquée dans les œuvres qu'il a inspirées. Mais avant de faire cette histoire il convient de chercher quelles avaient été les destinées du *Roman de Troie* lui-même.

Tout d'abord il avait été remanié et rajeuni. Dès le XIII[e] siècle un certain Jean surnommé Malkaraume (4), c'est lui-même qui nous

(1) V. *Reliq. antiq.*, t. I, p. 205, cité par M. Éd. Du Méril :

Jem of all joye, jasper of jocunditie,
Most myghtie carbuncle of vertue and valure,
Strong Troy in vigore and strenuytie,
Of royall cities rose and gerafiour.

(2) V. L. Puiseux, *Étude sur le siége de Rouen en 1418.*

(3) V. P. Paris, *Manuscrits français.*

(4) V. 2[e] partie, note sur les manuscrits de Benoît, p. 4, manuscrit G. (903), et p. 13, une assez longue citation.

l'apprend « Malkaraumes dis à sornon » s'était emparé du poème de notre trouvère et l'avait intercalé sans façon dans une espèce d'histoire sainte, après le récit de la mort de Moïse (1).

Le procédé employé par Malkaraume pour s'approprier l'œuvre de son devancier est des plus simples. Il consiste tout uniment à effacer partout le nom de Benoît et à écrire à la place Jean Malkaraume. Ç'est ce qu'il fait au début de l'œuvre. On a vu comment Benoît avait signé son œuvre. Voici la rédaction que le plagiaire a donnée à ces vers :

Ceste estoire n'est pas usée,
Ne an gaires de leus trovée
Ne ancor ne fust elle traite,
Ne fust *Jehans* qui l'a refaite
Malkaraumes dis a sornon,
L'a remise an tel mernon
Et comencie et faite et dite
Et à ses mains l'a tote escrites.

Et plus loin, là où Benoît écrivait au vers 5050

Benéiz dit que riens ne let
De quant que Daires li retret
Ainz velt tot dire et recouter.

(1) Nous croyons devoir insérer ici tout le morceau, afin de montrer comment se fait chez Malkaraume le passage du sacré au profane.

Quant que Moisez en la mer passa,
Ains qu'il morut ne qu'il passa
Oiez qu'avint à l'eretaige
De Troies la grant par le outraige
Laomedon qui an fu rois,
Coment Jason et ses conrois
S'eschele et ses anmis
Mist fors dou port où furent mis,
Quant Greu furent le verre querre
Qui estoit d'or, dedans la terre
De Oethe, de Colchos yle,
Où Jason espousa sa fille
Medea qui tant des ars sout
Que le verre li dona tout.
Au revenir fu Troies destruite,
Laomedon n'i fu pas cuite (quite) ;
Ains i morut par la bataille
Où out depecié mainte antaille.
Priamus la refist puis faire
Laomedon filz, et retraire
En plus grant pooir et grant force,
Que n'ot esté ; mais li esforce
Que Paris fist dis Alexandre
De Helaine, la mist en cendre,
Quant sa tante ala requerre
An Grece, qu'amena en serre
Thelamon qui l'out par la guerre.
En .1. moutier la print Paris
De lez la mer, don fu marris
Menelaus ; car ert (sis) maris ;
L'ala requerre ou toute Grece.
Là demoura X ans del pièce
Si con orrès ancor ancui.
Omers qui fu clers merveillox
Et sages et essiautrez, etc.

Notre homme écrit (V. manuscrit 903, f° 78):

Jehans Malkaraumes n'i lait
Chose nulle que Darès trait.

Il a soin seulement de supprimer en même temps, comme on gratte un nom sur un livre, ce qui était la marque particulière de l'auteur, par exemple la dédicace à la reine Éléonore.

Peut-être après tout le plagiat n'est-il pas aussi énorme qu'il peut nous paraître au premier abord. Nous avons déjà fait remarquer que le moyen-âge n'avait pas nos idées et nos justes scrupules sur la propriété littéraire, qu'il semblait regarder les œuvres poétiques comme impersonnelles. On sait qu'à Athènes on avait le droit (qui nous semble monstrueux) de remettre au théâtre et de signer de son nom une pièce de Sophocle ou d'Euripide, à laquelle on avait fait des corrections. Le moyen-âge usait de la même liberté à l'égard d'auteurs qui n'étaient ni des Euripide ni des Sophocle. Il suffisait pour s'approprier, ou plutôt pour publier de nouveau une œuvre, d'en rajeunir le style. Ainsi a fait Graindor de Douai à l'égard de Richard le Pèlerin. Malkaraume appliquait à Benoît de Sainte-More cette commode jurisprudence. Il se donnait sans doute pour excuse à lui-même que le livre original était dans un dialecte qui étonnait déjà les lecteurs. Peut-être aussi sa conscience lui semblait-elle suffisamment mise à l'abri par ce simple mot « *refaite* », que nous le voyions tout à l'heure introduire dans son début, et par cet autre mot: « l'*a remise* en tel sarmon. » Il faut remarquer cependant que la déclaration est, à dessein sans doute, bien obscure, qu'il faut y regarder de bien près et avec beaucoup de bonne volonté pour ne pas y voir la revendication d'un premier auteur, et qu'on pourrait en tout temps, pour beaucoup moins, être accusé de plagiat.

En réalité, Malkaraume ne fait que copier Benoît en changeant l'orthographe et parfois déplaçant un peu les mots. Il semble, du reste, avoir été médiocrement expérimenté en poésie. On rencontre sans cesse des vers qui n'ont pas la mesure voulue. Dans sa précipitation de copiste, il a par instants détruit la rime en oubliant le vers qui la constituait ou passant à la fois deux vers placés à la suite l'un de l'autre (1).

(1) Ainsi on trouve *plus* rimant avec *amis*.

Surtout il est en général disposé à abréger. Il n'a pas reproduit le début de Benoît sur les avantages et l'importance du savoir, ni quelques-uns des détails qu'il donnait sur Homère. Il pense qu'il est inutile d'annoncer ce que contiendra son livre, que le lecteur le saura assez tôt, et il supprime le long résumé que Benoît a fait de son poème, le remplaçant par la courte analyse que nous citions tout à l'heure, et il entre tout de suite en matière par l'histoire de Peleus, père de Jason. Dans le courant même de l'œuvre il continue à rayer tantôt quelques vers, tantôt des passages entiers, et jusqu'à des centaines de vers à la fois : c'est là sans doute ce qu'il appelle *refaire* (1). Il abrége les descriptions et les discours. Et ces suppressions altèrent parfois le ton général de l'œuvre. Il a réduit à trente-huit vers le récit du dernier combat d'Hector, et il l'a refait en se montrant favorable à Achille. Enfin, procédant plus sommairement encore pour la dernière partie du poème, il la raie tout-à-fait, et, quand il a raconté la mort de Polyxène et celle d'Hercule (f° 160 de K), il s'arrête et résume en huit vers les trois mille vingt-quatre vers qui restent encore dans l'original :

Des Grizois vos dirai la fin ;
Asez en ala a déclin :
Ulixes si erra dis ans
Parmei la mer à grans ahans ;
Eneas en Toscane vint,
Si fonda Rome et tout latin.
Des Grizois demoura grant part
Par mer, par terre et par essart.

Et il achève cette partie de son poème en ajoutant aux vers que je viens de citer quelques vers imités de la terminaison de Benoît, qu'il détourne à son profit et où il prétend défendre l'étrange composition de son œuvre (2).

(1) Par exemple au f° 109 (f° 66 de K) 66 vers ; au f° 110 (66-67 de K) 60 vers ; de même au f° 117 (76 de K) la description du costume d'Hector et de son cortége, la suite est réduite à vingt-huit vers : de même au f° 119. — Au f° 130 et 131 (244-255 de K) il omet en une fois 420 vers. Au f° 132, il abrége l'épitaphe d'Hector et la description de sa chapelle, *id.*, f° 143. — Au f° 181 il passe tout ce qui concerne la recherche de Polyxène.

(2) Ci ferons fin bien est mesure ;
Jehans a dit tant com il dure.
Ha ! envious, por coi dreciez
Vos oreilles, et me poigniez,
Quant ne me poez de rien poindre,
Fors que de tant qu'ai fait desjoindre

Quelquefois, cependant, il se permet des additions. Il ajoute des réflexions galantes, ou prête à Achille un monologue de ce caractère. Parfois il éprouve le besoin de compléter son auteur en intercalant dans son œuvre des morceaux de sa composition, où il fait preuve de lectures. Ainsi, lorsque, dans le conseil de Priam, Hélénus a essayé (V. *Rom. de Troie*, v. 3967) d'empêcher le départ de Pâris et annoncé les malheurs qui en naîtront, Malkaraume fait intervenir Hécube, dont rien n'avait indiqué la présence, et lui prête un assez long discours. Il trouve là une occasion de lui faire raconter le songe qu'elle a eu lorsqu'elle portait Pâris dans ses flancs, et les amours de Pâris et d'Œnone, et de traduire des fragments de deux Héroïdes d'Ovide. Pour rattacher ce hors-d'œuvre à son poème, il termine son récit en ces termes :

> Que diroie ? ne crurent rien
> Ce que la dame dit por bien.

De même, dans un autre endroit, lorsque Benoît (v. 23665) raconte que Ménélas est allé chercher Neptolémus, Malkaraume, qui tient à faire montre de son érudition, introduit là le récit en trente vers de la ruse employée par Ulysse pour découvrir Achille à la cour de Lycomède ; il ne s'aperçoit pas qu'il a mis tout à coup Ulysse à la place de Ménélas, et qu'un peu après il raconte les exploits d'Ulysse devant Troie en l'absence de Ménélas.

Enfin, il a des scrupules religieux auxquels n'a pas songé Benoît, mais qui viennent naturellement à Malkaraume, faisant entrer le poème de Benoît dans une histoire sainte. Il ne veut pas accepter les divinités païennes. Si le poète qu'il copie parle d'un sacrifice offert « à la déesse Diana, » le plagiaire plus timoré écrit « à cest diable dict Dyana. » Et ailleurs il parle du temple où « Dyane diables résonne. »

> Ma matière que comensai ?
> A lei tantost revertirai.
> De Josüé oïez le livre :
> Li mien anmi, tot a delivre
> Jusques ci je vos ai conté
> Con cil de Troie furent donté
> Par les Grizois et lor bonté ;
> Or est bien drois que je vous die
> De Josué et de sa vie.
> Mors fu Moisez, con je contoie
> Ains que deisse les fais de Troie, etc.

En somme, toute cette partie du volume de Jean Malkaraume n'est qu'une médiocre copie de plus du poème de Benoît.

Il était au moyen-âge un autre genre de succès réservé aux poèmes favorablement accueillis par le public, un signe éclatant de leur popularité. Non-seulement ils étaient lus, répétés, repris de temps en temps sous une forme nouvelle; mais le récit des aventures de leurs héros, quelque étendu et quelque abondant qu'il fût, ne suffisait pas à défrayer l'enthousiasme des auditeurs. Si, comme ici Hector, comme ailleurs Roland, le personnage succombait dans le roman même, et qu'il fût par conséquent impossible de donner une suite à ses aventures, l'admiration remontait, on lui refaisait une jeunesse héroïque, on écrivait ses *Enfances* : l'intérêt se répandant sur tout ce qui le touchait, il devenait bientôt le centre de tout un cycle, on lui constituait toute une famille héroïque, une généalogie ascendante et descendante. On connaît les *Enfances Roland*, les *Enfances Ogier*, les *Enfances de Charlemagne*. On a chanté toute la postérité de Doon de Mayence, d'Aimery de Narbonne, et la race d'Hardré. Les héros de la Geste lorraine, Begon et Gavin, ont donné naissance à toute une dynastie; on a chanté leur père, on a chanté leurs enfants et les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième génération. Leur descendance a été assez nombreuse pour peupler à elle seule ce cimetière tragique de Bordeaux, aussi tragique que celui des Capulets dans Shakespeare, où les deux races ennemies, celle des Lorrains et du vieil Hardré de Bordeaux, se retrouvent face à face jusque dans la mort.

Ce genre de succès n'a pas manqué au *Roman de Troie*. Seulement nous devons à la vérité d'avouer tout de suite qu'Hector a été moins bien traité que beaucoup de héros du moyen-âge, et que les deux œuvres qui sont venues se greffer sur celle de Benoît et se sont inspirées d'elle, n'offrent qu'un faible intérêt et témoignent d'une imagination médiocre.

On peut donner justement le nom d'*Enfances d'Hector* à un poème de près de deux mille vers qui, dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale (1), appartenant au XIVe siècle, précède le *Roman de Troie*,

(1) V. Bibl. imp., manuscrit français, n° 821, XIVe siècle, f° 1-12. 12 ff et 1/2, 88 vers à la page, 1988 vers. Le poème n'a pas de titre. Celui que nous lui donnons est indiqué par le sujet. L'aspect du manuscrit, les lettres ornées qu'on y rencontre à chaque pas, certaines incorrections du texte in-

et où l'on a voulu raconter le premier exploit du fils de Priam. L'auteur, du reste, reconnaît lui-même que son livre procède de celui de Benoît; car il y renvoie expressément en un passage. Parlant de l'humilité d'Hector, il ajoute: « com dist l'autor en cest roman. » Et « cist romans » ce n'est pas son propre ouvrage (1), c'est le *Roman de Troie* que l'on trouve plus loin dans le même manuscrit.

L'auteur a voulu évidemment faire pour Hector ce qu'on avait fait pour tant de héros, et réparer une lacune de l'histoire. Il n'a pas été en peine de lui trouver un adversaire digne de lui et dont la défaite

diquent une main italienne. Ce volume est une *Encyclopédie.* Il contient: f° 1-12, Hercules; — 13, Hercules et les Amazones; — 17, le Roman de Don Chaton; — 25, *De regimine familiæ;* — 27, Boece; — 52, la Passion; — 61, *Secretum Secretorum;* — 77, des Principaux royaumes; — 80, le Règne des Fames (Amazones); — 81, le Roman de Troies; — 251, Origine des François, Eneas et Romulus; — 267, Histoire de Rome depuis Eneas, « quant Troies fu destruite », Roman de Landomata; — 269, Histoire de Philippe de Macédoine et d'Alexandre.

(1) On n'en connaît qu'un second exemplaire (*) que je vois signalé à Oxford (ms. *Canonici*) par M. P. Meyer (V. Miss. sc., t. V, 2e série, 1868, p. 163 et 250). Les deux fragments reproduits par lui ressemblent beaucoup au texte que nous avons eu entre les mains, sauf que l'orthographe est différente et la versification un peu plus incorrecte encore. On serait tenté de conclure du rapprochement des deux textes et de la nature toute spéciale de leurs fautes (**), que le poème lui-même était l'œuvre d'un Italien, et ce serait une preuve de plus du succès obtenu chez les étrangers par le *Roman de Troie.* Les Italiens avaient été si fortement intéressés par cette œuvre qu'ils avaient voulu lui donner une suite ou plutôt un commencement. C'est aussi l'avis de M. Meyer à propos du manuscrit d'Oxford. « Il faut donc le joindre, dit-il, au groupe déjà considérable des poèmes composés en français par des Italiens, principalement par des Lombards et des Vénitiens. »

Il est à noter pourtant que sous des vers diversement altérés qu'on rencontre dans les deux manuscrits il est aisé de retrouver un vers primitivement correct. Ainsi on lit dans le ms. 821:

Vers nule ne fu jamais villans

et dans le manuscrit d'Oxford:

Contre nuls ne fu vilains.

Il est facile de reconnaître entre ces deux versions le vers original:

Vers nul ne fu jamais vilains.

(*) Le copiste du ms. d'Oxford s'est nommé à la fin de son travail:

Senez l'escrit scriptor nomez
Cui Dieu doint vie et saintès
Et planté de monoie
Et d'amor complie joie.

(**) Voici des exemples de ces incorrections, fait d'un étranger qui a lu plutôt que prononcé notre langue:

Cil de la vile ne s'arestent
De baordier vielz et jovent (f° 12).
Des sor saili li sans paure
Sans meter piez en streveure (f° 2).
Une rien mont li vali
Q'armez estoit et bien garni.

suffit à illustrer ses débuts. Hector vengera sur Hercule la mort de son aïeul Laomédon.

Il a, du reste, justement senti que pour grandir son propre personnage il convenait de laisser au héros grec toute sa grandeur et sa gloire. Aussi Hercule nous est-il toujours présenté comme un fort géant qui ne le cède qu'à Hector (1).

Le fils d'Alcmène est allé assiéger Phyleminis dans sa ville de Termachi. Priam, dont celui-ci est le parent, se désole de ce nouvel outrage d'Hercule à sa race.

Quand Hector, qui n'est encore qu'un enfant, voit pleurer son père,

Par pou de duel quil ne despere,
De son cler vis qui fu riant
Empalli de mautallant,
Le suen esgard devint felon.

« Nul ne le peut reconforter, ni donzelles, ni dames, ni baschelier. « Le preux enfant n'alla pas dormir en lit, mais il prépare son armure, « le hardi enfant » et il envoie défier Hercule. Celui-ci se sent pris de pitié pour son jeune adversaire. C'est l'ébauche du Cid ;

L'enfanz me semble de haut coraige ;
Ce poise moi se il volt morir.

Cependant il accepte le défi. De toute la nuit l'enfant ne peut dormir

(1) Nos trovons par escripture
Que Hercules outre nature
Fu fierz, ardiz sortoz et granz,
Sages, legiers et sorpuissauz ;
Ne combati jamais à nus
Que briemant ne fu vanchus.
De lui tesmoineut petiz et granz
Qu'il sormontait trestoz jeianz
Et ocioit ors et lions,
Serpanz ceutaures et dragons.
Ne fu au suen tans en tot le mont
Tant fier con lui noires ne blont
Fors seulement Hector le pros
Qui d'honor querre fu famos,
Le fils Priam, le noble roi,
Le miaudre home de nule loi.
Celui fu filz roi de Proece
De cortoisie et de largece
De sans d'ardimant et de mesure
Fu voir parant et de droiture,
En parlier fu sortoz plaisans
Vers nule ne fu jamais villans
Voir que en bataille fu aspre et durs
Plus que n'est perons en murs.
Humble fu sortoz et plain
Com dist l'autor en cist roman.
Ne sai plus dir ne n'en sauroie
Tant bien de lui que plus n'en soie.

de la joie qu'il sent à la pensée de sa première bataille. Le lendemain, le combat s'engage. Hercule, qui (1) croit avoir bon marché de son ennemi, le heurte et pense le renverser; mais il tient bon, et c'est Hercule lui-même qui roule à terre. Hector, aussi généreux que fort et brave, ne veut pas profiter de son avantage;

Car ne se doit par mortel guerre
Ferir nus home qui soit à terre.

La lutte recommence, et Hector porte au chef grec un coup terrible qui le renverse tout sanglant. Hercule s'étonne d'avoir trouvé son maître. Cependant au moment de mourir il pardonne à son jeune vainqueur. Il a reconnu en lui l'empreinte divine, il rend hommage à ses grandes destinées. Le poème finit par le retour d'Hector à Troie et le récit de l'accueil qui lui est fait :

Quant Priam ot voirement seu
Coment son fil ot confondu
Le fiers jeiant mors et ocis
Qui Laumedon laissa mendis,
N'en demandez s'il fu joiant :
Plus de cent fois baisa l'enfanz.

Troie est en fête. Les réjouissances et les plaisirs durent plus de deux mois. Le poète, qui ne se sent probablement pas la force de les décrire, dit en finissant :

Trop seroit long le parlement;
Por ice ci m'en vuel sofrir :
Ne dirai plus, ainz voil theisir.

(1) Notons en passant qu'il existait probablement déjà, au temps de Benoît, une histoire poétique d'Hercule en langue vulgaire. C'est ce que semblent indiquer quelques vers au début du *Roman de Troie* (790-797) qui résument toute la vie du héros thébain, comme si c'était là une chose bien connue des auditeurs. On y devra remarquer entre autres deux vers où il est question de ces bornes d'Hercule ou d'Arcu, qui figurent dans le *Roman d'Alexandre :*

Et les bornes iluec ficha Où Alexandre les trova.

Ils prouvent que M. P. Paris avait raison quand il refusait d'y reconnaître les *Bornes d'Arthur.* C'est Thomas Kent qui le premier voulut placer là un nouvel exploit du roi Breton.

Nous venons de voir ce qu'on a fait de la jeunesse d'Hector; le héros troyen n'a pas été plus heureux dans sa descendance poétique.

L'auteur du Manuscrit 821 semble avoir voulu donner à ses lecteurs un véritable cycle troyen. Dans ce même volume où se trouvent les enfances d'Hector et le *Roman de Troie*, à la suite de celui-ci aux f[os] 264-269, entre une histoire des Troyens et de leurs colonies, telle que la racontaient les chroniqueurs du moyen-âge, et une histoire de Daires Philippe et Alexandre qui se rattache à la première, on trouve le récit en prose des aventures de Landomata, fils d'Hector (1). Cette histoire est sortie des entrailles de notre poème, elle appartient en ses origines à Benoît lui-même. En effet, complétant en ce point le texte de Dictys, il avait arrangé tout un petit roman pour un fils d'Hector qu'il appelle Landomata. Il nous dit qu'une étroite amitié l'unissait à son frère d'un autre lit, Achillides, fils d'Andromaque et de Pyrrhus; que, grâce aux secours fournis par celui-ci, les fugitifs de Troie, sous la conduite de l'héritier d'Hector, furent rétablis en grand honneur et en grande joie; que son frère lui fit porter couronne (v. *Rom.*, v. 29575-29628). C'est ainsi que Benoît résumait toute son histoire en regrettant de ne pouvoir la raconter lui-même et semblant appeler un continuateur qui, on le voit, ne lui a pas manqué (2). Déjà, dans une autre partie de son poème, s'écartant en ce point de la tradition homérique, il donnait deux fils à Hector, et ces deux fils ou du moins l'un d'eux échappait au massacre des Troyens. Le moyen-âge, en effet, a besoin d'eux. Ils doivent être les ancêtres fabuleux des grandes races royales de l'Europe. Pour cela, ils changeront plusieurs fois de nom. Chez Benoît ils s'appellent Landomata et Asternantès; Francus attend encore dans l'ombre de l'avenir.

Du reste, l'imagination de Benoît et celle de son continuateur n'avaient pas tout à créer; ils n'ont inventé ni leur existence ni leurs aventures : ils n'avaient eu qu'à développer un thème indiqué tout au

(1) Cette histoire de Landomata se retrouve, sous le nom de Landromatha ou Landromacha dans le manuscrit 785.

(2) V. *Roman de Troie*, v. 29625.

D'els vos porrions molt retraire
Mes dès or veul gie a chief traire. M'estoire.

moins par des auteurs anciens. Non-seulement Dictys et Darès donnent à Hector deux fils, Astyanax ou Scamander et Laodamas (Laodamanta, on voit où Benoît a pris Landomata) ; mais, dès l'antiquité classique, Anaxicratès, au 2ᵉ livre de ses Argoliques, en disait autant ; les noms seuls étaient différents, les enfants s'appelaient Amphineus et Scamander. Eusèbe, dans sa chronique, raconte (anno 862) que les fils d'Anténor établis à Troie en furent chassés après 22 ans de règne par les enfants d'Hector. Servius (Œn., l. 9, 264) raconte qu'Astyanax, proclamé roi après le départ des Grecs, fut détrôné par Anténor puis rétabli par Énée. Un certain Abas (v. Müller, *Hist. græc.*. IV, 278) rapporte également que les descendants de Priam reconquirent l'héritage paternel. On retrouve là le thème qu'a brodé assez pauvrement le continuateur de Benoît.

Quelque peu d'intérêt que présente son œuvre, on nous permettra d'en donner une idée sommaire. On lit au début : « Or à ceste partie, dit le « conte, et la vraie ystoire le tesmoine, si com est trové au latin, il est « translatez au roman que Hector li proz et li vaillant filz Priam, li roi de « Troie, puis sa mort avoit leissé 1. filz de sa feme Andromacha que len « apelloit Landomata, biax enfanz et jovanciax. » Une grande tendresse unit Achillides, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, et Landomata. Devenu grand, celui-ci demande à son frère « qu'il lui departe sa terre et qu'il ira voir en son « pays s'il y trouve encore ceux qui l'ont trahi. » Achillides lui départ sa terre. Il arrive à Troie et « y trouve Drualus, neveu d'Anthenor, « molt cruex et pesme qui avoit forteresses fermées et tribouloit les gens « du païs de son povoir. Drualus vaincu et pris par Landomata est escorjez « liés à une chaisne de fer, batu et morut en tel poine et torment, et « morut enchaenez comme chien. » Pour achever les expiations, Landomata « saisit le vieil Calcas et le fait enmurer en une tourelle où il fina « sa vie. Menelaus s'enfuit pour la doubte de Landomata, et celui-ci « accueille son peuple. » Ainsi vengé de tous les ennemis de sa race, le jeune prince, par le conseil de ses barons, épouse Themarida, « fille orpheline du roi de Coine, qui estoit et confinoit aux Troyens », et par cette union double sa puissance. Il en profite pour étendre au loin ses conquêtes, bat le roi « d'Yorgie et va par Turquie sur le roi d'Arménie. » Le roi assembla son trésor « et prit s'en à aler as montaignes où il avait

moult fortes roches, chasteaux et doignons et autres forteresses. » Ses sujets le livrent à Landomata qui le fait enfermer dans une chartre obscure et ne lui fait servir que de l'or et de l'argent, en lui disant que, s'il avait été large envers ses chevaliers, ceux-ci l'auraient défendu. On reconnaît là un confus souvenir de l'histoire de Midas mêlé aux habitudes du moyen-âge. Landomata poursuivant ses conquêtes soumet la « Sorie » et l'Égypte jusqu'à la mer de l'Inde ; il revient en Coine où sa femme lui donne un bel enfant, « mais an cest livre ne fu pas mencion « de ses nouxs. Ainsi complait à nostre sire Deu, li rois puissant Lan- « domata li pros et li vaillant, com vos avez oï, trespassa de ceste vie « et fu enseveliz à grant honor ausi com se convenoit à tel roi. Et ausi « fenis la veraie ystoire de Landomata, filz le bon Hector de Troie ; ausi « com fu trové an un armaire an latin de gramaire, ausi fu retraiz an « françois por delit et por ciaus qi ne antendent la letre et se delitent ou « romanz lire. Amen. »

Ce maigre et insignifiant petit roman, où l'auteur a mis aussi peu d'imagination que de géographie, est-il une œuvre originale, l'essai de quelque écrivain solitaire, peut-être du scribe même de ce manuscrit, qui se sera senti pris d'émulation ; la composition même du volume telle que nous l'indiquions tout à l'heure autoriserait à le supposer ; ou bien est-ce une traduction ou simplement un résumé de quelque conte plus étendu ? La question est difficile à résoudre, et, en présence du peu d'intérêt que présente le livre, semblerait assez oiseuse. La lecture du poème de Benoît, combinée avec l'ignorance courante du temps, suffirait à expliquer une pareille création, sans qu'on ait besoin d'aller chercher quelque roman antique. En tout cas, ce sont là les deux seules branches qui semblent s'être greffées sur l'histoire d'Hector.

Cependant, le récit même de Benoît poursuivait son succès. On sait quelles transformations ont subies à une certaine date les narrations poétiques qui avaient charmé le moyen-âge, et comment, lorsqu'on cessa de les lire en vers, on les lut en prose. Grâce à ce rajeunissement, les Romans de la *Table Ronde*, *Renaud de Montauban*, etc., charmaient encore le XIV[e] et le XV[e] siècle, comme la première rédaction avait charmé le XII[e] et le XIII[e]. Le *Roman de Troie* devait avoir

le même sort (1). Dès le XIII[e] siècle, on le traduisait en prose et on le remettait ainsi en circulation ; seulement c'était là désormais pour Benoît un succès anonyme. La fortune envieuse continuant à s'attacher à lui, son nom et son souvenir s'effaçaient de plus en plus, son œuvre changeait de caractère apparent, et il faut quelque attention pour la retrouver dans ses transformations nouvelles.

Il faut ajouter que les traducteurs de Benoît faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour ensevelir complètement sa gloire et son nom, et faire disparaître toute trace de lui. Ainsi a fait l'auteur d'une rédaction en prose du *Roman de Troie*, que la Bibliothèque impériale possède, sous le n° 785, et qu'on retrouve avec quelques variantes dans le n° 1612, intitulé *Le noble Roman de Troie*, dans les manuscrits 1627 et 1631, et dans un manuscrit de St-Pétersbourg. Il revendique pour lui-même l'honneur de la composition, en reprenant une formule bien des fois répétée au moyen-âge, mais dont la fausseté et l'impudence se trahissent ici d'une façon éclatante. « Après, nous dit-il, ce que j'ay leu, releu « et pourveu par maint esforz ès livres qui sont ès aumeires Mgr St-« Denis en France, especialement en cellui qui devise appertement « l'afaire de Troye la grant, je ne me puis trop durement esmerveiller « ne esmayer quant aucun preudomme n'est venu avant qui eust entre-« prins à translater le latin de ce en françois. Car ce seroit une chose « que voulontiers orroient gens povres et riches, mais qu'ils eussent « voulenté de l'escouter et d'entendre belles aventures moult plaisans. « Si m'est venu en voulenté d'en traictier et de le metre en romant

(1) Il a figuré sous cette forme dans la Bibliothèque des Ducs de Bourbon. Je lis dans le Catalogue de leur Bibliothèque (V. Mélanges de littérature, etc. Bibliophiles, 1850), p. 120, n° 154, le livre de l'Ystoire de Troye, en prose, manuscrit cuir blanc. En fait de livres qui se rapportent à notre sujet, on y trouvait encore, n° 139, une Ystoire de Troye escripte à la main, satin tasné ; n° 49, le livre des histoires Troyennes ; n° 50, la destruction de Troye la grande, rimée, historiée, n° 210, la destruction de Troye par personnages ; n° 192, abrégé de la destruction de Troye, en 5 feuillets ; n° 36, le livre de Genèse ; n° 140 *bis*, Croniques martiniennes.

(2) V. Bibl. impériale, Manuscrit no 785, f. fr. (ancien, 7187 3. 3.), in-fol. de 138 feuillets du XV[e] siècle, écrit en gothique cursive qui ressemble à des caractères de civilité. — Ms. 1612, *Dou noble Roman de Troye*, 142 feuillets, XIV[e] siècle.—Ms. 1627, la dernière Estoire de Troye, XIII[e] siècle.—Ms. 1631.—La même traduction se retrouve dans la Bibliothèque impériale de St-Petersbourg, n° 12, et sous ce titre, *Histoire de la destruction de Troye la grant translatée de latin en francais*, manuscrit de 124 feuillets, à deux colonnes, orné de miniatures avec les initiales peintes en bleu et rouge, XV[e] siècle.

« tout au mieulx que je pourray. » L'expression de ces regrets est ici d'autant plus originale que le plagiaire anonyme qui les fait entendre va, comme le faisait Malkaraume, copier tout au long (en prose, il est vrai) Benoît de Sainte-More, l'auteur même de cette œuvre qu'il gémit de ne pas voir en notre langue. On en pourra juger par cette citation :

« Et diray en telle manière à l'encommancement que nulz homs, si « comme Salmon dit et tesmoingne et bien le fist escrire en son livre « ne doit sceler (celer) son sens ne ce qu'il scet de bien, ainçois le « doit monstrer et aprendre à un chascun en telle manière qu'il en « puist avoir proufit et avancement de bien comme nos prédécesseurs « qui trouvèrent les pars et plusieurs autres bons livres et les philoso- « phes qui trouverent les sept ars parquoy tout le monde est enseigné « et aprins. Car se il s'en fussent teuz, tout le monde sceust moult « peu de bien et vesquissent les personnes très folement comme gens « qui eussent peu aprins et retenu en demenant leurs vies comme « bestes, et ne sceust len que feust sens ne savoir et n'eust on fait « que regarder l'un l'autre. »

Il est difficile de reproduire plus exactement un texte : on retrouve jusqu'aux rimes ; et difficile aussi de rencontrer un plus impudent plagiat. La suite n'est pas moins fidèle. « Et pour ce vous commenceray « l'istoire de ce livre et vous metray en Romant afin que ceux qui « sont mauvaisement lettrez mieulx l'entendent en françoys que en latin. « Car l'istoire en est moult plaisante, de belle euvre et de grant fait. « Si vous diray comment Troye la grant fu prinse ; car trop peu en « scet on la vérité. Moult grant temps après que ce ot esté Rome avoit « ja duré auques longuement ; au temps que Salutes qui estoit un riche « clerc et puissant et de hault parage, advint que iceluy Salutes ot un « nepveu qui merveilleusement fu sage et bien lettrez, tellement que « la parole en estoit par tout le pays et tenoit escoles à Athènes, qui « avoit nom Cornelius. Cestui Cornelius regardoit un jour en une ar- « moire pource qu'il vouloit traire aucuns livres de grammaire qui « estoient dedens, et tant y sercha et quist que il y trouva entre les « autres l'istoire que Daires avoit fait et escript en grue langue. « Cestuy Daires dont je vous parle fu nez nourry en la cité de Troye « et demoura toujours dedens que onques n'en issi tant que l'ost fu

« departy, où il fist tant de proesses et de chevaleries aux assaulx « que maintes gens s'en émerveilloient. Il fu à merveilles bon clerc ; « car il scavoit les sept ars plus que nul autre et pour sa grant science « volst il mettre en memoire tous les faiz ainsi comme ils estoient « avenuz et l'escrit en grec chascun jour..... Mais une grande aventure « lui advint telle que son livre fu perdu une grant piece, et de long « temps ne fu véu et tant serché qu'il fu trouvé à Athènes et le trouva « le dit Cornelius qui le translata de grec en latin par son grant « engin, parquoi l'istoire nous devons mieulx croire et y ajouter pleine « foi. Et bien nous povons dire pour vérité que ceste ystoire est peu « comptée ou ramenteue en maintz lieux. Or vous en voulons l'istoire « dire et encommancer sans y riens mettre ne adjouster si ce n'estoit « que nous trouvissions aucuns bons motz qui bien y fussent seans et « poursuivrons la besogne au mieulx que nous pourrons (1). »

On retrouve également Benoît de Sainte-More dans la première réponse de Briséida à Diomède. « Briseida fu pros et sage. Sire, dit « elle, à ceste fois n'est il lieu ne raison que d'amer vous tienne « parole. Mais mon bon ami que jamais ne cuyde recouvrer, que « tant amoye et congnossoye, ma len fait laisser à tort et sans cause. « Pourquoy j'en ai moins cher mon corps, qui tant estoit ayant « honneur. Si ne devez pas vouloir que je féisse chose que on déust « à mal retraire. Mais tant vous cuide de hault et de grant parage et « preux selon mon avis qu'il n'ot au monde pucelle, tant soit elle « bonne ne belle pourtant qu'elle voulsist amer par amour que point « vous déust reffuser. Mais d'amer n'ay je couraige ne talant ne « jamais Dieu ne le me doint avoir ! car j'ameroye mieulx mourir « prochainement. » « Douce dame, sachiez de vray que en vous ay mis « toute mon esperance. Et quant amour veult que vostre soye à son « gré et à son plaisir, vous ameray d'amour vraie en attendant vostre « mercy. » Se ne puet plus parler et toutes fois il est moult liez de « ce que point ne apparoît qu'elle en soit courroucée (2). »

(1) Il est à noter que malgré cette fidélité première il se permet pourtant de temps en temps quelques changements et corrections qui ne sont pas des plus heureux. Il écrit Thescus pour Telephus, etc.

(2) V. le *Roman de Troies*, f° 63, et le *Roman de Troie*, v. 13547-13648.

La jolie scène du premier hommage offert par Diomède à Briséida rappelle tout-à-fait le vieux poème. « Diomedes ala jouster à Troylus « pour l'amour de sa mie, si le trebucha dessus la selle de son cheval « à terre, puis prend son destrier et le bailla à un sien escuier duquel « il dist : « Va-t-en isnellement à la fille Calcas de Troie et lui pré- « sente ce destrier de par moy et lui dy que je l'ay gaigné au chevalier « qui moult est son enemy et pour Dieu lui dy qu'elle ne reffuse mes « prières et que en elle est tout mon espoir. » Si s'en va tantost et « descendi devant la tente et salua la pucelle de par son seigneur en « lui disant qu'il avoit le destrier de Troylus gaigné et vous mande que « il se penne pour vous comme celluy qui est tout vostre. Laquelle « pucelle prend le cheval par la resne et dist : « Va à ton seigneur et « luy dy que mauvaise amour me porte quant il hait ceulx qui m'ament; « mais je croy bien qu'il en prendra retour, ne demourra gaaires. Kar « il n'est pas home qui grandement tarde de sa honte vanger. Va et « si retourne arrière et me salue ton seigneur. Kar grant tort auroie « de lui haïr puisqu'il m'aime » (1).

On aura aisément en tout ceci reconnu la marque de notre poète. Non-seulement les sentiments, les idées sont les mêmes, mais des phrases entières s'y trouvent textuellement copiées. Toutefois on a pu remarquer que le traducteur abrége, il choisit dans son texte : il met en récit des discours ; le dialogue a moins de vivacité : il supprime certains détails qui donnaient de la vie et de la réalité à la narration (2). En somme le texte de Benoît reste plus riche et plus poétique que la traduction. Cependant il est impossible de ne pas l'y reconnaître.

L'auteur du n° 1612 ne le suit pas de moins près. Cependant ce n'est pas une simple copie du n° 785 : il y a là deux coupables. En effet, le début du manuscrit 1612 diffère tout-à-fait de celui que nous signalions tout à l'heure. Il commence par déclarer qu'il n'écrit « non « mie tant seulement por delit et proffit des autres, se nus en est mains « sachant de moi ; mais pour moi meismes delitier et adrecier à bien. »

(1) V. le *Roman de Troies*, f° 66, et le *Roman de Troie*, v. 14244-14302.

(2) Nous ne retrouvons plus ici la description du pavillon de Briséida, ni le nom de l'écuyer de Diomède. La jeune fille prend le cheval par la rêne. Dans le vieux texte, c'était par l'annelet d'or à cristal.

Il a choisi l'histoire de Troie de préférence à celle des Romains, quoique celle-ci « soit plus noble et de graignor affaire », parce que « molt i « ot d'une et d'autre part des nobles homes de grant autorité et de grant « savoir et de grant fierté aux armes où il esprovèrent merveilleuse- « sement li un à l'autre vertu ; c'est force de cors et engin de cuer » (1).

Il ne dit mot de Cornelius Nepos; mais il tient à bien préciser le lieu de la scène, et commence son récit par quelques détails géographiques, disant que « Troye fu une partie d'Asie que l'on appelle « Turquie oultre la mer de Grece, et de la partie dou soleil levant « s'estend la terre de Perse, par quoy l'on vait jusqu'à la mer d'Inde, « et devers le soleil couchant le bat la mer de Grece, que lon appelle « bouche d'Ovide (Abydos), qui s'en entre par devant la noble cité de « Constantinople. » Il nomme l'Arménie et la Géorgie.

On voit qu'il a lu Guido, et qu'il le mêle à Benoît. C'est de Guido qu'il se souvient lorsqu'il se refuse à décrire les splendeurs de la chambre de Beauté : « La chambre où estoit Hector et son lit ne convient pas « descrire les merveilles que il avoit dedens tregetées par art de nigro- « mance, que toutes estoient besoignables et choses de grand delit. Et « por ce me sofrera ge; quar il y avoit or et argent et ce estoit la « plus ville chose » (2).

Mais c'est bien à Benoît, et non à son imitateur, qu'il emprunte, comme le faisait le traducteur précédent, le récit des amours de Troïlus et de Briséida. (V. f° 50 r°.) Tous les détails principaux sont textuellement reproduits. Il n'omet aucune des réflexions du trouvère sur la faiblesse féminine; c'est le plus exact de ses traducteurs. On ne lit pas, il est vrai, chez lui le nom de Salomon, mais on y retrouve son éloge de la femme forte et tous les traits du texte : « Il dist fort par la foi- « blece qui est en elles, etc. » (3).

C'est Benoît encore que l'on reconnaît dans le chapitre qui a pour titre : « Coment Diomedes fu en grant dolor par amors (fol. 56-57). » Le traducteur abrége; mais dans ce qu'il conserve ce sont les termes

(1) V. *le Noble Romanz de Troie*, manuscrit 1612, f° 1.

(2) V. *Id.*, manuscrit 1612, f° 56.

(3) V. *Id.*, f° 50. Il nous offre une variante curieuse du vers 13457 : « Et par le chant de *precheours* en sont maintes conquises. »

mêmes du premier auteur ; qu'on en juge (1) : « Mais qui est en joie ne « repos, Diomedes en est tout le contraire; quar amors le travaille en « tel manière que il ne peut reposer; quar celui ne peut estre longuement « en joie qui est tourmentés par amors..... Et por ce l'aloit il maintes « fois veoir et ceste estoit à merveilles sage ; si conoissoit bien as sospirs « et à regart que il estoit soupris et por ce li estoit elle .M. tans plus « dure; quar ce est naturelle chose en feme, que se elle seit que vos « l'amès adès vos sera plus orguillouse, et nulle fois ne vos regardera « que ses eauz ne soient plains de fierté et de desdaing, et molt vendra « chier le bien avant que len l'ait. Et ce est molt contraire chose que « d'amer là où len est haï par semblant. Et grant merveille est coment « ce peut estre. Et assez plus fort est quant home covient preier celui « ou cele qui le despite. »

Et plus loin, quand il raconte la mort de Troïlus, il n'a fait vraiment que rompre les vers du poète : « Si en fist après grant cruauté et grant « felonie et bien s'en devoit et pooit soufrir. Dieuz doint que encores « s'en repente, quar maintenant fist atachier le cors à la coue de son « chevaul et le traina grant piece après soi parmi le champ. Et quant « la novele fu séue parmi la bataille si véissies Troïens braire et « crier, etc. (2). »

En tout cela nous voyons des plagiaires se parant impudemment des dépouilles de notre vieux trouvère. Le plus piquant de l'aventure, c'est que les voleurs font le procès au volé, et, tout en le copiant textuellement, ils l'accablent de mépris et l'accusent de mensonge. « Si vous ay mené, « dit le manuscrit 785, jusques à la fin de la vraye istoire de Troye, « selon ce qu'elle fut trouvée en langage des Gregeois, fut mise en latin, « et ge l'ay mise en Romans, non pas par rimes ne par vers comme « font les menestres qui font de leurs langues assez de contreuves pour « faire maintes fois leur prouffit d'autrui dommage; mais par droit « compte, selon ce que je l'ay trovée, sans riens covrir la vérité ou de « mensonge demonstrer. en telle manière que nulz ne pourroit riens « adjouster que pour vérité deust estre tenu. »

(1) Cf. Benoît, le *Roman de Troie*, v. 14927.
(2) V. *le Noble Romanz de Troie*, f° 95.

L'auteur du manuscrit 1612 répète l'insinuation presque dans les mêmes termes. Seulement, à l'en croire, son livre aurait une bien plus illustre origine ; ce n'est plus dans les armoires de St-Denis, mais « en l'almaire de St-Pol de Corinthe » qu'aurait été trouvé l'original. Avis à ceux qui croient à un Darès grec. Voilà un puissant témoignage en leur faveur (1) !

Mais ce n'était pas seulement sous cette forme que le vieux poème ainsi rajeuni était offert à la curiosité publique. On le retrouve sous des titres nouveaux et là où l'on ne songerait guère à l'aller chercher. Il est devenu livre d'histoire ; ses inventions les plus hasardées, les aventures galantes de ses personnages, sont considérées comme des faits authentiques qu'enregistraient scrupuleusement les prétendus historiens du temps, et dans ces conditions nouvelles un long avenir leur est encore réservé. L'œuvre de Benoît fidèlement reproduite va constituer à elle seule une des plus fortes parties de ces énormes compilations où le moyen-âge allait apprendre l'histoire de l'antiquité, et qu'il lisait avec tant d'intérêt et de confiance, sous les noms d'*Histoire universelle*, *Histoires d'Oroses*, *Fleur des Histoires*, *Mer des Histoires*, etc., et qui ne sont la plupart du temps que la traduction en prose des différents poèmes empruntés à l'antiquité païenne ou juive, de ceux en particulier que nous analysions tout à l'heure, comme on peut le voir dans un de ces titres consciencieux comme on en faisait au XVe et au XVIe siècle, et qui pouvaient presque dispenser de lire le volume : *Histoire Universelle*

(1) Nous donnons ici les dernières lignes des deux manuscrits 1612 de Paris et 12 de St-Pétersbourg, pour qu'on puisse comparer de plus près les trois traductions. — 1612, f° 152 : « Si vos ai ore menée « à fin la vraie estoire de Troie selon ce qu'elle fu trovée en l'almaire de Corrinte en griiois lenguage, « et dou grizois fu mise en latin, et je la translatai en françois et non pas por rime ne por vers où il « covient por fine force avoir maintes menchoignes com font ces menestriez qui de lor lengues font « maintes fois rois et amis solacier, de quoi il font sovent lor profit et autrui domage ; mais par droit « conte selon ce que je la trovai sans rien covrir de vérité ou de mencoigne demonstrer. En tel manière « nus n'i poroit riens adjoindre ne *amermer* que por vraie déust estre tenue. Explicit. Amen. Que Dieuz « nos gart. »

Manuscrit de St-Pétersbourg. « Ainsi vous ay menée à fin la vraye histoire selon ce qu'elle fut « trouvée en langage des Gregoys, et puis translatée en latin et de latin je l'ay mise en romans, « non mye par vers ne par rimes, si comme les menestrels font, qui de leurs langues font moult de « contreuves pour faire maintes fois leur proufit d'aultrui dommaige ; mais par droit compte selon ce « que je l'ai trouvé sanz en rien couvrir la vérité des bourdes ou de mençoigne ou par autre teles « manières, s'y que nul n'y porroit adjouster ne joindre qui pour verité déust estre tenu. »

jusqu'à la mort de Jules César. En ce livre y est contenu tout le Genesy de la Bible et le fait des Hebreux... et d'Alexandre et de Thèbes et comment elle fut destruite... et du royaume de Femenie et de Troie la grant, et comment elle fut destruite, et comment Eneas s'en partit et comment il regna en Italie. On a reconnu là cinq grands poèmes du moyen-âge, la traduction en vers de la *Bible*, le *Roman d'Alexandre*, le *Roman de Thèbes*, le *Roman de Troie*, et l'*Eneas*: le *Roman de Troie* y figurant pour l'histoire du royaume de Femenie et de Troie la Grant.

Et ce ne sont pas là seulement des sources; les vieux poèmes ne s'y retrouvent pas seulement par fragments « disjecti membra », et en résumé : notre roman y est la plupart du temps textuellement reproduit; ces prétendues histoires ne sont qu'une traduction un peu abrégée du poète.

On en peut juger par un de ces manuscrits, auquel l'auteur a donné pour titre : *Les livres des Histoires du commencement du monde* (1). L'ouvrage commence par l'histoire de Thèbes, f° 1-20, puis par celle d'Hercules, f° 21-24. Au f° 25 commence l'histoire de Troie; elle s'étend jusqu'au feuillet 165 v. Il y ajoute le récit des aventures de Landomacha (Landomata) au f° 168; il nous apprend « comment Landomacha morut. » Et c'est alors seulement qu'il place la traduction des derniers vers de Benoît : « mesure est que nous facions ci fin de cestuy livre; car nous « avons bien dit et raconté la vraye histoire de Troie selonc ce que les « auteurs en ont dit et retrait. Si que riens plus ne moins y est mis « que droite vérité. » Au f° 168-182 commence l'histoire d'Eneas, dans laquelle il intercale (chap. I et II) des détails sur l'origine des Francs (qu'on retrouve dans le manuscrit du *Roman de Troie* 821). Le livre se termine par l'histoire des Assyriens, f° 182; des roys de Mède, 183, et de Rome, 192. L'auteur voulait la conduire jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Elle s'arrête au retour de Pompée à Rome, après le rétablissement d'Hyrcan.

(1) V. Bibliothèque impériale, mss. n° 301 (anc. 6925), in-f°, exemplaire splendide. Voir, pour plus de détails, P. Paris, *Mss. français*. — On lit à la fin : Ici finissent les livres des histoires du commencement du monde; c'est d'Adam et de sa lignée, de Noé, de la destruction de Thèbes et du commencement du règne de Femenie et l'ystoire de Troye la Grant et de Alexandre le Grand et son père, et de Cartage et du commencement de la cité de Rome.

Tout ce qui concerne Troie n'est, malgré son titre d'histoire, qu'une traduction un peu abrégée de Benoît, traduction à certains égards plus exacte et plus agréable à lire que celle que nous voyions tout à l'heure. Le traducteur n'a rien omis, ni les aventures amoureuses des héros, ni leurs entretiens, ni les réflexions malignes de Benoît sur la légèreté des femmes, ni même les plus minutieux détails de leur toilette (1).

(1) Nous pensons qu'on nous saura gré de donner ici quelques extraits du manuscrit, pour que l'on puisse juger de la fidélité de cette traduction, la comparer avec celles dont nous parlions tout à l'heure et pour qu'on voie quelle bonne grâce conservent en prose les inventions de Benoît. Voici d'abord la séparation de Troïlus et Briséida « Quiconques soit en joie et en liesse, Troïlus est durement esmaiés pour la fille Calchas. Car bien l'amoit de tout son cuer, et elle luy. Et quand la pucelle sout que elle la convenoit alor en l'ost, si comença a faire grant duel. Lasse, fait ele, quel douleur, quant me convient laissier la terre ou je fu née et les gens entre qui je fuy nourrie et aler m'en entre gens estrangers. Ha ! Troïlus, biaux doulz amis, qui sus toutes riens m'avez amée, et je vous amoie de tout mon cuer. Donc que je ne scay comment je puisse sans vous durer. Ha, roy Priant, puis qu'il te plait d'envoyer moy hors de la terre où je ay eu tous les biens et tous les honneurs, à Dieu ne place que je soye vive jusques au jour ! Viengne la mort ! car sus toutes choses la desire. Troïlus vint à elle si desconseilles celle nuit comme cil qui cuide toutes choses terriennes perdre et pleurerent embedeux ensemble et moult tendrement. Car bien scevent que demain seront l'un loing de l'autre, si que jamais n'auront loisir de lor volenté faire..... Et disoient que en grant ennuy et doleur les amis cil qui departir les fait ; et si a joie meslée avec pleur et avec desduit. Et ainsi se demenerent jusques à l'ajournant. Et quand Troïlus s'en fu alez, la damoiselle appareilla son erre et fist trousser son riche tresor et ses draps, et puis prist congié de maint qui furent courrouciez.

« La damoiselle fu vestue et appareillée moult richement et out un mantel qui fu fait en Inde la majour par art et par enging de nigromance, et estoit vermeille et blanche et changeoit sa couleur plusieurs fois le jour selon le cours du soleil. Et l'envoia un sage poete de Inde la majour à Calcas par grant amor. La penne du mantel estoit moult chiere. Car elle estoit d'une pel toute entiere sans nule cousture qui estoit d'une beste qui s'appelle dindialos qui habite en Orient. Et estoit de si diverses couleurs que il n'est couleur ne en pierres ne en fleurs de quoy elle ne fust coulourée. Et prennent celle beste une manière de gent qui s'appellent Schillochepalli qui ont teste de chien. Et quand ilz la veulent prendre celle beste si se cuevrent de rains de balsamier. Et la beste vient aus foill et s'endort, et cil l'occist ; et ne flaire encens ne basme si souef comme fait celle beste. L'orle du mantel estoit de une beste de grant pris qui habite el flun de paradis terrestre. Et si fu moult chierement aournée de pierres précieuses. Si biaux ne si riches mantias ne fu onques véus ; et moult li avenoit bien. Et d'autres garnements fu elle bien richement aornée.

« La royne Ecuba et dame Helayne et les autres dames pleurerent moult tendrement sa départie. Et celle qui moult estoit sage se departi d'elles à moult doulereus semblant ; car trop estoit esmaiée. Troïlus avec moult grant compaignie de chevaliers la convoia et la prist par les regnes comme cil qui moult l'amoit. Mais or faudra ycelle amour, pourquoy chascun plouroit tendrement. La pucelle est yrée. Mais il ne li durra mie longuement. Car molt tost ora changié son corage et tornera s'amour envers tel qui onques ne la vit ne elle luy. Car telle est la meilleur manière des femmes que leur douleur dure moult peu. Et quant elle pleure à un œil, elle rit à l'autre, et sont muables par nature et moult legiérement changent tout leur cuer, et quanqu'elle aura amé en VII ans elle l'oubliera en 1 jour. Car elles ne sevent continuer en douleur. Encore a feme autre vice que jà tant n'aura meffait

Il était un renseignement qu'il ne pouvait négliger, qu'en historien bien informé il devait à ses lecteurs; ce sont ces portraits tracés si soigneusement par Benoît. On peut les voir ici avec leurs détails les plus accentués. Ici, comme dans le poème, « Neptolemus fu grans et « lons et gros par le ventre, assez estoit biaux et moult avoit bele

de nulle laide chose que il li semble que elle doive estre blasmée, et ce seroit grant ennuy de raconter toutes ses deffautes. Et ce dist li sages en son livre que qui trouve une forte femme si doit Dieu loer. Il dist forte por la foibleur qui congnoist en elles. Car moult est forte celle qui se puet garder et deffendre de folie. Car beausté et chaasté ne s'accordent mie bien. Car nulle rien n'est taut désirée comme biauté de femme. Et pour ce qui la porroit trouver bonne et loyale nulle chose ne devroit estre plus chier tenue. Et sur ce porroit on assez dire; mais orendroit n'est pas temps : si retornerons à nostre matière.

« La damoiselle n'attend autre chose que la mort quant elle se voit partie de celuy que ele soloit tant amer. Et pour ce la prie que se elle onques l'ama que elle n'oublie les amours que nous avons eu ensemble. Et il la fiança et il luy par bone foy. Et tant il la convoia que il furent hors la ville et la livrerent à ceulx qui l'attendoient qui la receurent à molt grant honneur. Ce furent Diomedes et Ulyxes, li roys Thelamon Aiax, li dus d'Athènes et tous les princes de l'ost des Gregiois. La damoiselle ploroit si durement que nuls ne la povoit reconforter. Et d'autre part Troïlus s'en retorna moult desconfortez.

« Et maintenant que la damoiselle fu entre ses chiers amis Dyomedes se mist de costé lie et li dist : bele, dit-il, bien se porroit prisier celuy qui vraiement auroit la vostre amour, et je suy celuy qui volentiers auroit vostre cuer en telle manière que je fusse vostre en tous les jours de ma vie. Et se pour ce non quel il est encore trop tost et que nous somes si près du paveillon et que je vous voy si esmaiée et si pensive, je vous criasse mercy que vous me recevez pour votre chevalier; et sachiés que je ameroie miels la mort que je ne viengne de ceste chose à chief, mais grant paour me fait que vostre cuer ne soit hayneux vers moy et vers ceuls de nostre partie. Car je croy que vous amerès miels les gens entre qui vous estes née et nourrie, et de ce ne vous doit nuls blasmer. Mais maintes fois advient de gent qui onques mais ne se virent que ils s'ament de très-fin cuer. Et ce vous dis je pour moy qui onques n'amay par amour; et ore voy que amour m'a du tout donné à vous.

« Diomèdes ala jouster à Troïlus pour l'amour de sa mie et le trebucha jus de la sele, puis saisit moult tost le destrier et le bailla à un escuiers et lui dist : va t'en, fait il, tost à la tente Calcas de Troie, et dis à sa fille que je li envoie ce destrier et que je l'ai gaaignié d'un chevalier qui pour l'amour de elle a huy fait maintes chevaleries et si li di que toute mon esperance d'amours est en li. A tant s'en tourne li escuiers et ala tant que est venu devant la tente et est entré dedans et a saluée la demoiselle. » — « Dame, fait il, ce destrier vous envoie Dyomèdes mon seigneur par grant amistié et l'a conquesté de Troïlus et mainte proesce a huy fait pour vostre amour. » La damoiselle prist le cheval par la regne et bien cognut qu'il estoit de Troïlus; et a dit au message : « je congnois bien le cheval et le vassal de qui il fu, ne scay comment il l'a eu; mais il lui aura bien encore mestier s'il vuet joindre sovent corps à corps à celuy de quy il a gaaigné; car il est homs qui bien se sara vengier de ses meffais en bleu et en temps. Si dites à vostre seigneur que volontiers lui garderay, et quand il en aura mestier que à son talent le reprenge ancore, et je croy certainement que ce sera assez tost. Et si li dites que puis que il m'aime je feroie que vilaine si je ne l'amoie, et si me le salues et li dites encore de par moy que se la force en est soie que il devroit contrester et espargner tous ceulx que il sarroit qui m'ameroient et que je amerois. Et si li seroit tenu à bien grant courtoisie. » Einsi dist la damoiselle et atant se départi li messagiers d'elle et retorna a son seigneur à la bataille où il estoit.

« chière; ne jà n'eust si chière robe se un ménestrel lui demandast « que il ne li donnast incontinent. Les yelx avoit gros et roons, les « cheveulx noirs; moult savoit de plet et de loys et volontiers faisoit « honneur à clers et à lais.

« Pellidri avoit le vis gras et lentillos. Machaons estoit roy à mer- « veilles vaillant et n'estoit pas trop courtois, et le corps avoit tout « roont; le chief avoit chauf et moult menaçoit yreement et à toutes « gens estoit fels, et si n'estoit pas trop grant ne trop petit, et moult « petit dormi. » Le portrait d'Hector est reproduit mot à mot (1). Sur Ménélas on nous donne un détail de plus, on nous dit « qu'il était « débonnaires à merveilles et redoutoit dame Helayne. »

En effet, le traducteur complète de temps en temps son texte. Quelque prolixes que nous aient paru parfois les développements, ils ne lui suffisent pas encore. Il ne trouve pas assez riches les descriptions de Benoît. Il ajoute à la parure d'Hélène des pierres précieuses à chacune desquelles est attaché quelque don merveilleux. L'une préserve de pauvreté celui auquel elle est donnée avec amour; l'autre fait « apaiser les ires et mautalens, et les courroux pardonner, « si comme dit le Lapidaires (nous reconnaissons la source), et apaise « les ires des rois, encore apaise plus tost les autres », dit le conteur avec quelque malice. L'autre, tenue dans la main, fait accorder tout ce qu'on désire. C'est ainsi qu'Ulysse ramène Neptolemus et qu'il obtient le Palladium. « Il l'avoit et estoit le plus beau parleue et pour « ce disoit qu'il en avoit toujours une pierre précieuse en sa bouche. » Il y a encore « l'alectoire qui, placé dans la bouche, garde l'homme d'avoir soif. »

S'il trouve sur sa route l'occasion de glisser un récit de plus dans son texte, il ne la manque pas; c'est ainsi qu'il nous raconte la mort d'Hercule, qu'à propos de l'énumération des fils de Priam, arrivé à Pâris (f° 36), il raconte « sa nativité » et la dispute des déesses, et qu'il nous dit (f°s 36 et 37) « comment le roi Priant recongnut Pâris son fils, etc. » Enfin il achève de compléter Benoît en insérant dans son texte les Héroïdes d'Ovide « l'Epistre d'Adriane (Ariadne) à Theseo »,

(1) Ici, comme dans le poème, quand il est blessé, il est soigné par Goz « plus prisez en son temps « qu'Ypocras ne Galien. »

de Laodama à Protesilaus, de Œnone à Pâris son mari (f° 48, v.), d'Hermine à Orestes, de Phillis à Demophon, de Pâris à Tindarida, de Lacena à Pâris, voyant là deux femmes différentes à ce qu'il semble. C'est donc en somme une édition augmentée de Benoît. On voit qu'on était à bon marché à cette date auteur et historien. On voit aussi combien en réalité les traductions de Benoît ont eu d'éditions.

C'est à Benoît qu'allaient s'adresser ces historiens anonymes, c'est là aussi que s'inspirent ceux qui signent leurs œuvres, comme Jean Mansel composant sa *Fleur des Histoires*. La troisième partie de son premier volume, « qui traite des histoires de Hercules, de Thèbes, de Jason et de « Médée et de la destruction de Troie faite et exécutée par les Gré- « geois, » nous montre tout ce qu'il doit à Benoît, peut-être sans le soupçonner. Il en était de même de ce Jean de Courcy, qui « pour eschiver « vie oiseuse et soy occuper en aucuns labeurs, se ramembrait des an- « ciens faictz et estudiait les vieux histoires, et commençoit, en l'an de « l'Incarnation 1416, compilacions sur le faict des Gregeois et de plu- « sieurs histoires de poetrie (1). » C'est à la même source encore que va puiser, au moins pour les premiers chapitres de son livre, l'auteur du *Recueil des Histoires romaines*. Le titre seul (2) le montre déjà clairement. L'auteur, en effet, après nous avoir dit qu'il empruntera ses renseignements à plusieurs historiographes, « c'est assavoir Tite-Live, Valère, « Orose, Justin, Saluste, César, Lucan, Suétone, Eutrope et autres, » confondant sous ce nom d'historiographes les historiens et les poètes, ajoute qu'il a raconté au commencement de son livre « la destruction « de Thèbes et de Troye la grant selon les vrays aucteurs d'icelle, c'est

(1) V. Bibl. imp., mss. n° 329, la Bouquechardière ; n° 698, etc. *Compilacions de Jehan de Coercy*, XV[e] siècle. V. le livre III[e].

(2) Voici le titre tout au long : « Le Recueil des Histoires romaines, extraits de plusieurs historio- « graphes : C'est assavoir Tite-Live, Valère, Oroze, Justin, Saluste, César, Lucan, Suétone, Eutropes « et aultres. *Avec la destruction de Thèbes et de Troye la grant* mise au commencement du volume, « selon *les vrays aucteurs* d'icelle : c'est assavoir *Dictys Cretensis et Dares Frigius* (c'est-à-dire Benoît « de Sainte-More) : en ensuyvant Virgille en aucuns lieux. Nouvellement imprimé à Paris par Francoys « Regnault, libraire juré de l'Université, demourant en la rue Sainct Jacques, à l'enseigne de l'Ele- « phant, devant l'église des Mathurins, MCCCCCXXVIII in-f°. » Le livre a au juste 156 feuillets et 1/2, plus 8 feuillets de titre et de table. — M. Brunet en signale une édition datée de 1512. Mais le livre a dû exister d'abord manuscrit. Comme il va de la destruction de Thèbes à la mort de l'empereur Albert, en 1308, on est en droit de penser que la rédaction première en appartient au XIV[e] siècle.

« assavoir Dictys Cretensis et Dares Frigius. » Ce Dictys et ce Darès nous les connaissons, c'est Benoît de Sainte-More, d'après lequel il retrace, du sixième au vingt-sixième feuillet de son livre, l'histoire de Troie (1), après avoir dans les six premiers brièvement résumé le *Roman de Thèbes.* Il est évident qu'il a eu sous les yeux quelques-uns de ces manuscrits que nous avons signalés et où les deux poèmes étaient réunis, et il en copie textuellement (2) des lambeaux. Seulement plus instruit (3) que nos vieux trouvères, il les redresse ou les complète en certains endroits, bien que ces corrections de détail n'empêchent pas de monstrueuses erreurs de fond. Il tient à montrer qu'il a lu Ovide et en reproduit assez exactement certains passages, quoique l'imprimeur, seul coupable ici je pense, lui fasse écrire le livre d'Hérodion pour Héroidon (Héroides). Il connaît aussi Virgile, et quand il lui faut raconter l'histoire d'Énée, il sait préférer l'*Énéide* à l'*Eneas* (4). Notons en passant quelle autorité avait conquise le *Roman de Troie*, puisque ses inventions les plus hardies étaient admises sans discussion là où l'on repoussait

(1) L'auteur, dans son prologue, nous explique pourquoi il a cousu ce long épisode à son livre : « Pource que plusieurs gens sont qui désirent sçavoir et congnoistre les faits et gestes des Rommains « qui anciennement furent seigneurs et tindrent la monarchie du monde, pour la seigneurie duquel « avoir ils ont enduré maintes misères, calamitez et occisions diverses et ont esté avant la mort et « passion de notre Seigneur Jésus-Christ, comme insatiables de sang humain respandre, tant de leurs « memes citoyens parens et amis que de ceulx des loingtaines marches et extremitez de leur regne, « je pour satisfaire au desir d'iceulx (considérant que tous n'entendent pas latin, et ne peuvent pas « totablement avoir les livres des aucteurs qui font mention et narrent les actes et œuvres des Rou« mains) ay concueilly et assemblé en ce présent volume les principales hystoires que j'ay extraictes « de plusieurs honorables et scientifiques aucteurs ou ensuyvant par ordre comment la cité et empire « de Rome a esté gouvernée depuis le temps qu'elle fut premièrement fondée, tant par roys, consuls, « que empereurs. Mais toutes voyes pour mieux monstrer l'origine et naissance d'iceulx Roumains « j'ay commencé ce présent volume (qui est intitulé le *Recueil des Histoires roumaines*) à la destruction « de la noble cité de Thèbes, en continuant l'histoire jusqu'à la destruction de Trôye, obsidion et « exillement des nobles Troyens desquels sont descenduz les Roumains. Et, pour ce que je ne suis pas « tel ne n'ai langue convenable pour si haultes matières comme sont celles dont ce présent livre fait « mencion narrer et traicter, j'ai ensuyvy à mon petit povoir les parolles et termes des aucteurs « d'icelles. »

(2) On a pu voir par la fin du prologue que nous citions tout à l'heure que l'auteur n'a aucune prétention à l'originalité de la forme et confesse ingénument ses emprunts.

(3) Il tient du reste à montrer ses connaissances. Arrivé à la mort d'Énée, il en rapporte diverses versions. Il écrit volontiers « comme il se trouve en certains passages. »

(4) Je ne vois qu'un seul endroit où il semble s'inspirer de l'*Eneas*, celui-ci étant, en ce point, en contradiction avec l'*Énéide*. Quand on rapporte à Évandre le corps de son fils, l'auteur nous parle « de la douleur de son père et de la royne sa mère »; mais il peut n'y avoir là qu'une inadvertance.

absolument l'*Eneas*. Derrière celui-ci on voyait le poème original et on y revenait. L'auteur du *Roman de Troie* avait créé son auteur et l'avait imposé à la confiance publique. C'est à lui, non à Homère, que le compilateur du *Recueil des Histoires romaines* va demander la vérité sur les malheurs de Troie. Il sait trop bien ce qu'il faut penser d'Homère. Il a écrit un chapitre tout exprès pour nous démontrer, en arrangeant à sa façon la déclaration de Benoît, pourquoi « ceste histoire est dicte « vraye (1). »

C'est donc Benoît de Sainte-More qu'il a lu et qu'il résume; car nous n'avons qu'une sorte de résumé général dont l'auteur choisit les éléments un peu au hasard (2), donnant très-fidèlement la suite du récit, mais ne reproduisant avec tous les développements de l'original que certaines scènes qui lui plaisent davantage : ce qui fait qu'on est parfois assez en peine de savoir si c'est le livre de Benoît ou celui de son traducteur Guido que l'auteur des *Histoires romaines* avait sous les yeux. Qu'il ait connu Guido, cela ne paraît pas douteux. Non-seulement lui-même le nomme, mais il est impossible de le méconnaître à certains endroits. Cependant tout en reconnaissant qu'il a dû le lire, à une foule de traits empruntés bien évidemment à Benoît de Sainte-More, et que Guido, au contraire, avait négligés, on reconnaît de la façon la plus évidente que c'est du poème de Benoît qu'il s'inspire directement. Je n'en veux apporter pour preuve qu'un seul passage du *Recueil*. On verra s'y manifester d'une manière piquante cette étrange fatalité qui a poursuivi la renommée du pauvre Benoît de Sainte-More, et à laquelle tout le monde a conspiré, depuis Benoît lui-même, qui travaillait si bien à se cacher derrière le nom de Darès. L'auteur des *Histoires romaines* ne l'a nommé

(1) « Il est assavoir que Dares Frigius qui fut aucteur des histoires de Troye fut ung chevalier bon « et seur de la partie des Troyens, homme de très grant prudence : lequel fut à toutes les batailles « et dès le commencement mist bien en mémoire toutes les choses et les graves affaires qui advenoient « en la cité. En l'ost avoit ung aultre tres sage homme nommé Dyctis, duquel Darès s'accointa dès le « commencement du siège et promirent l'un à l'aultre que tout ce qu'il adviendroit dedans et dehors « l'un le sçauroit par l'autre et par ainsi tout mirent par escript. Ceste histoire fut premier trouvée à « Athènes longtemps après la mort Dares Frygius par ung nommé Cornelius, noble et suffisant clerc, « qui premier la translata de grec en latin. »

(2) L'auteur, en effet, ne brille pas par la science de composition ni par le sentiment des proportions. Il a résumé toute l'Énéide en neuf feuillets, ff. 25-36. Il en consacre un presque tout entier à l'histoire de Nisus et d'Euryale.

nulle part, et ce qui est plus fâcheux encore et plus compromettant, lui rendant avec le nom de Guido le même mauvais service que lui avait rendu Guido lui-même avec le nom de Darès, c'est lorsqu'il dépouille Benoît qu'il nomme le plagiaire, pour lui faire honneur des traits dont celui-ci n'a pas songé à s'emparer et qui ne se rencontrent que dans le vieux trouvère français. On dirait qu'il prend plaisir à tâcher d'égarer l'opinion, à compliquer les difficultés de la recherche. Voyez, en effet, comme dans l'histoire même de Troïlus et de Briséida (1), la plus originale et la plus particulière invention de Benoît, son traducteur français a tout fait pour produire cette étrange et lamentable confusion. On nous permettra de citer un assez long passage pour édifier le lecteur sur la vérité de notre assertion et pour donner une idée complète du style de l'auteur.

C'est dans le chapitre intitulé : « Du dueil que demenoit Troïlus pour « le departement de la fille Calcas..... » « Il vint à elle et luy dist : « Dame de moy plus aymée que ne fut oncques creature vivant : fortune « fait huy la departie de nous deux. Vous en allez et je demeure à « cueur triste et doloreux pour le vostre qui si m'eslongne et qui tantost « me oubliera. Se la mort peut à nul venir pour tres parfaictement aymer, « bien me devroit prendre. Plus la desire que nulle riens. Car vostre « absence me fera vivre en languissant et le regard de vostre face tant « plaisant estoit la consolation de ma vie qui tant est mal fortunée. De « vous mon cueur ne partira tous temps ; m'amour vous garderay ; jamais « ne scauray nulle autre aymer. Belle, fait-il, se oncques m'aymastes « qu'il y appaire ; ne vueillez que nostre amour descroisse (2) ; car de « par moy ne sera empirée de nulle chose ; mon cueur trouverez tousjours « vray. Ja pour autre ne changera. » Et Briséida ainsi luy promist et « jura par sa foy. Car alors elle aymoit moult Troïlus et faisoit si grand « dueil pour le departement de eulx deux que sa belle face decouloit

(1) V. f° 20, v. etc., les chapitres : « Comment les trèves furent données et la fille Chalcas délivrée aux Gregeois.—Du deuil que demenoit Troïlus pour le département de la fille Chalcas.—De plusieurs choses qui advindrent durant les trèves et comment la fille de Chalcas blasma fort son père. »

(2) V. *Roman de Troie*, v. 13478.

Bele, fist il, or vus en prie
S'or m'aimastes, or i pareise:
Ne voil que vostre amor deceise.
De moie part, vos di gie bien
Quel n'amenuisera de rien
Mon cuer aurez toz jors verai
Ja por altre ne vos larai.

« toute de larmes: et Troïlus n'estoit pas moins angoisseux ; ains deme-
« noit tel dueil que c'estoit pitié à le regarder. De ce dit *Guide* que
« nature fist œuvre moult perilleuse pour les aymans de donner faible
« cueur à plaisante figure. Ce peut estre dit pour Briséida qui tant estoit
« belle, qui si tost et en peu de temps eut son courage mué, et pour
« ung autre oubliées ses amours (1), pour lesquelles elle estoit si dou-
« loureuse. Pour ce dit Guide en ces traictez par manière de complaincte
« que le cuer muable a cy douleur et tantost joye. Douleur ne peut longue-
« ment demeurer en cueur de femme ; car l'ung de ses yeulx pleure et l'autre
« rit. A la plus sage qui soit mue souvent le courage, elle a en ung jour ou-
« blié ce qu'elle a aymé par sept ans (2). Elle cuyde savoir qu'elle ne doive
« nully craindre pour chose qu'elle ayt meffait, ne que nul blasmer ne
« lui doyve (3). Celuy est par trop deceu qui y met son espérance.
« Qui femme estable pourroit trouver qui n'eust point le cueur muable
« on la debvroit bien chere tenir plus que nul precieux avoir. Forte
« chose semble à plusieurs veoir beaulté et chasteté ensemble. Il n'est
« soubz le ciel chose tant convoitée que beaulté, laquelle est souvent
« conquise par les prières de plusieurs. On en pourroit plus dire ; mais
« il est ici saison de cesser pour nostre matière à laquelle nous voulons
« continuer. »

La forme seule de ce passage suffirait déjà à nous montrer de qui il s'inspire. La phrase brève et hachée rappelle tout-à-fait le petit vers de Benoît et n'a rien de commun avec la phrase emphatique de Guido, qui a des prétentions à la période et au beau langage. Mais la démonstration devient bien plus frappante encore si on compare attentivement les lignes

(1) V. *Roman de Troie*, v. 13405.

Par tens aura tot oblié
Et son corages si mué
S'el a or doel, el raura joie.

(2) V. *Roman de Troie*, v. 13415.

A feme dure dels petit,
A l'un oil plore a l'autre rit.
Molt muent tost li lor corage;
Asses est fole la plus sage
Quant quele a en sept ans amé
A ele en un jor oublié.

(3) V. *Roman de Troie*, v. 13422 et 13447.

Bien lor pareist de lor saveir
Ja n'aura tant nul jor meffejt.
Qui fort feme porroit trover
Li creator devreit loer
Bialtes et chastée ensemble

que nous venons de transcrire avec le récit de Benoît et celui de Guido. Le discours de Troïlus est tout au long dans Benoît ; Guido l'a remplacé par une appréciation morale de la douleur du jeune homme, et une emphatique et prétentieuse peinture de la douleur de Briséida. La suite des réflexions et des sentences de l'auteur sur la faiblesse des femmes est remplacée dans Guido par une apostrophe à Troïlus et un développement *oratoire* sur le même sujet. Au contraire, elles se retrouvent exactement les mêmes dans Benoît de Sainte-More, et nous en avons ici non pas l'imitation, pas même la traduction, mais la reproduction textuelle. On en peut juger en comparant les deux textes (1).

Dans tous les morceaux du *Recueil* ayant une certaine étendue, se présentent les mêmes rapports. Plusieurs des discours sont ici tout entiers transportés du *Roman de Troie*, il n'y manque que la rime (2).

(1) De même, quelques lignes plus loin, c'est à Benoît seul qu'il emprunte la peinture de ces tristes adieux, du chagrin « de la reine, de dame Helayne, et de toutes les autres dames et damoiselles « qui ploroient pour le deuil qu'elle menoit en se partant du palais. »

On trouverait une démonstration du même genre dans le chapitre intitulé : « Comment Hector « estoit receu au retour des batailles. » (f° 20 verso). « Il n'est nul qui peust dire la joye et le grant « honneur que tout le peuple qui ne yssoit point de la ville faisoit à Hector à son retour et cryoient « à une voix : Les dieux vueillent saulver le seigneur qui est la soustenance de nostre vie, qui est « garant de tout le peuple : car en luy est tout nostre reconfort. Telles louanges ne lui failloiant « point tant qu'il fust descendu au maistre palais. Là estoit le roy Priam, Andromacha la femme « de Hector, la royne Hélène, Polyxène sa seur..... toutes ces haultes dames et moult d'aultres rece- « voient Hector et tous les aultres à grant honneur et leur ostoient les haubers et aultres armures ; « toutes se penoient de le servir..... Qui veist la royne Hecuba molt fort plorer quant elle regardoit « son fils Hector et ses aultres enfans qui estoient ensanglantez, laitz, noirs et defroissez, et que sur « tous les aultres l'estoit Hector. Et il le devoit bien estre qui tant avoit souffert de peine : car en « ce jour avoit occis mille hommes de sa main, et de telz jours lui advinrent souvent. Si grant « douleur avoit la royne que cestoit pitié à ouïr comment elle blasmoit et mauldissoit sa fortune qui « l'avoit amenée à ce veoir. »

(2) V. par exemple « les piteuses complaintes que faisoit Hélène pour Pâris. » C'est presque textuellement le langage que lui prêtait Benoît, on y retrouve de longs passages mot pour mot (V. *Roman de Troie*, v. 22849). L'auteur ajoute seulement une réflexion qui rappelle plus Guido que Benoît, en parlant de son immense douleur : « mais ce tant lairrons à en parler pour ce qu'il n'est douleur que « femme n'oublie et qu'on ne doyve passer. » Il n'a pas reproduit moins fidèlement le discours de Polyxène. On y retrouve les plus frappantes naïvetés de l'originale. Le *Roman de Troie* a laissé aussi sa trace dans le résumé que l'auteur a fait de l'Énéide. Aux noms des héros morts devant Troie dont Énée envie le sort, il ajoute celui de Troïlus (f° 28), et plus loin, parlant à Didon, il lui dit qu'il y avait trois choses par lesquelles povoit leur cité estre garantie « la première fut l'âme de Troïlus, mais « Achilles l'occit et nous l'osta, car en lui estoit l'esperance de notre guarison. » On trouverait encore le souvenir du *Roman de Troie*, dans les *Cent histoires de Troie*, par Christine de Pisan (chez Philippe

Mais les destinées du *Roman de Troie* n'étaient pas encore achevées. Tandis que personne ne prononçait plus le nom de Benoît de Sainte-More ni ne connaissait plus même son existence, son œuvre, douée d'une indestructible vitalité, reparaissait et s'imposait sous une autre forme à l'insatiable curiosité du public. On sait qu'il y a eu au XVI[e] siècle une grande révolution littéraire ; qu'à l'amour des longs récits qui pendant si longtemps avaient charmé la foule, s'ajoute et va succéder l'amour des représentations dramatiques : c'est le temps des Mystères. Un des plus populaires a été l'histoire de *La destruction de Troie la Grande* (1), *mise par personnages et divisee en quatre journées*, qui a eu des éditions sans nombre et s'imprimait encore en pleine Renaissance (2).

Le titre du vieux drame dans sa naïveté est parfaitement juste et loyal, et il nous rappelle comment le drame du moyen-âge se rattache naturellement et régulièrement à tout l'ensemble de son développement littéraire. Ici, comme partout ailleurs, le drame naît spontanément de l'épopée ; il commence par l'animer, la faire agissante, visible, et presque tangible. Les premiers poètes dramatiques n'inventent pas le plan ni les principaux développements de leurs drames ; ils se contentent de mettre en scènes et *par personnages* les récits épiques. Les Mystères ont été longtemps racontés en de longs poèmes avant d'être représentés. Le *Mystère de la Passion* a été d'abord l'*Histoire* de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le *Mystère de la Destruction de Troie la Grant* a été d'abord le *Roman de Troie*.

Les historiens de notre vieux théâtre en ont fait tout l'honneur à Jacques Millet, qui, vers 1450, lorsqu'il suivait les leçons de l'Université

Pigouchet, in-4°, gothique sans date), et dans son *Epitre Othea la Déesse*, que elle envoya à Hector de Troye, quand il estoit en l'aage de XV ans. V. Bibl. impér., manuscrits n[os] 604, 606, 848, 1186, 1187, 1644. Je ne parle pas de Jean Le Maire et de ses *Illustrations* de Troie. Jean Le Maire appartient à l'école érudite du XV[e] siècle ; il prétend réagir « contre l'erreur invétérée de Guy des Colonnes » et par conséquent de Benoît, bien qu'il croie aussi fermement à l'authenticité de Darès et de Dyctis.

(1) Déjà cette même *Histoire* figurait au XIV[e] siècle dans ces représentations muettes qui avaient précédé les mystères. On trouve *l'Entremest du siège de Troie*, joué aux fêtes de 1389, par ordre de Charles V.

(2) Une édition faite un siècle plus tard porte le nom de Jean de Mehun au lieu de celui de J. Millet. Rien ne prouve mieux que cette erreur, en un temps si voisin, cette indifférence que nous avons signalée pour la personnalité des auteurs. J. Millet, du reste a donné lieu aux assertions les plus étranges. Wharton assure (t. II, p. 294) qu'il a traduit l'*Iliade* en vers français vers 1430.

de Poitiers, l'aurait composé pour charmer les loisirs d'une convalescence. Ils n'ont pas songé à se demander s'il en était bien l'inventeur. Tout récemment encore, dans un livre, très-intéressant du reste et bien fait (1), on vante le talent de création de J. Millet, « l'art qu'il a mis à « inventer et à nuancer des caractères », la variété qu'il porte dans le ton et dans le style. J. Millet eût été probablement lui-même bien étonné de l'éloge. Ou plutôt cet éloge est tout-à-fait juste si on l'applique non à J. Millet, mais à Benoît de Sainte-More. C'est à lui qu'appartient la gloire qu'on a faite à Millet comme celle qu'on a faite à Guido. Millet, et le titre de son œuvre le proclame avec une parfaite bonne foi, n'a été que l'arrangeur du *Mystère;* il n'a fait que l'*ordonner par personnages* et le découper en scènes. Pour qui a lu le poème de Benoît, c'est là un fait qui n'a pas besoin de démonstration. Je ne saurais dire s'il avait lu le vieux poème lui-même, mais tout au moins il connaissait les traductions en prose dont nous parlions tout à l'heure (2). C'est là et dans le livre de Guido qu'il a pris les éléments de son œuvre, ou plutôt son œuvre même. Cela ressort de certaines paroles de son prologue. Fidèle aux habitudes poétiques du XV[e] siècle, il est amoureux ; et il a, sinon un songe, du moins une sorte de vision. Plein de mélancolie, il arrive en un pré où il trouve un bel arbre et une bergère qui en célébrait la beauté. Il y remarque trois écus fleurdelisés qui se détachent sur plusieurs autres qui attirent son attention ; c'est l'arbre royal de France. Il voudrait bien connaître l'histoire de cet arbre merveilleux. La pucelle lui répond : « Si tu veux savoir qui l'a semé, il te faut chercher la racine. » Il creuse et il trouve parmi de vieux écus

Les armes des Troyans,
Dont les François sont descendus,
Passé a près de cinq mille ans.
Lors je me prins à pourpenser
De faire l'histoire de Troye,
Et à mon pouvoir composer,
Tout au mieulx que je pourroye.

(1) V. *Étude sur le Mystère du siége d'Orléans*, par H. Tivier. Paris, 1868.

(2) En effet, dans son prologue, dont nous allons parler, il n'est question que de « prose laye » (laïque, vulgaire).

Et « comme il sait qu'elle a été autres fois écrite en *latin et en prose laye*, pour éviter redite, il se propose de la faire par personnages seulement. » Il quitte donc la lande, et, retournant à son habitation, il y trouve un livre ouvert « faisant des Troyans mention, et sans plus attendre il compose l'histoire de Troye. » Il en fait un mystère jeté exactement dans le même moule que toutes les œuvres de ce genre. Jacques Millet n'a aucune idée des sévérités classiques, il en use librement avec les unités de temps et de lieu. Cependant il sent bien que le drame n'a pas les coudées aussi franches que la poésie plus ou moins épique, et il commence par circonscrire son sujet. Il élague tout d'abord ce qui ne touche pas directement à la destruction de Troie ; il supprime ce qui, dans le poème de Benoit, la précède ou la suit ; il laisse dans le livre les aventures de Jason et de Médée, et les malheurs de Laomédon. Au début du mystère et de la première journée, nous voyons Priam, « dont la ville est rétablie mieux que devant », rendant grâce aux dieux ; à la fin, la ville détruite, les chefs grecs se séparent et se font des adieux d'une forme des plus naïves (1) ; mais le poète a pensé avec

(1) Voici un échantillon de ces adieux qui terminent le poème et rappellent le couplet final de nos vaudevilles. L'auteur s'y délivre un certificat d'honnêteté et y dégage la moralité de son œuvre.

MENESTEUS *dira*.

Pyrrhus, sire, adieu vous dy,
Et vous, Thoas, mon cher seigneur.

THOAS.

Quant à moy, je m'en vay d'icy.

DYOMEDES.

Pyrrhus, sire, à Dieu vous dy.

PYRRHUS.

Certes, je m'en iray aussy
Dedans Magnisse la majeur.

MENESTEUS.

Pyrrhus, sire, adieu vous dy,
Et vous Thoas mon cher seigneur.
. . . .

THOAS.

Puisque nous avons achevée
De nostre jeu la demonstrance

PYRRHUS.

Prenez en gré, s'il vous agrée
Puisque nous l'avons achevée.

THOAS.

Je m'en revois en ma contrée.

DYOMEDES.

Et moy aussi sans demourée,
Puisque nous avons achevée
De notre jeu la demonstrance.

THOAS.

Or a esté premièrement
Par les Troyens ravie Hélène
Et puis les Grecs mis en grant peine
Et Troye arse finablement.
. . . .
. . . .
. . . .

raison que l'action était finie et que le drame n'avait pas à les suivre dans leurs diverses aventures. L'imitation comprend donc du vers 2810 au vers 27000, c'est-à-dire les quatre cinquièmes au moins du poème de Benoît. L'auteur du *Mystère* a divisé cette matière en quatre journées. La première, où est retracée l'entrevue de Pâris et d'Hélène, s'étend du premier conseil tenu par Priam à l'arrivée des Grecs à Ténédos; la seconde va jusqu'à la mort d'Hector. Dans la troisième, nous voyons les amours d'Achille et la mort de Pâris. La quatrième commence à l'arrivée de Penthésilée et se termine à la ruine de la ville. Nous croyons inutile d'analyser le *Mystère:* ce serait répéter ce que nous savons déjà et refaire le *Roman de Troie*. L'imitateur n'en a rien laissé; il n'a non plus rien ajouté d'essentiel, si ce n'est, comme nous le verrons tout à l'heure, l'empreinte très-marquée de son temps. On retrouve dans l'imitation l'œuvre originale tout entière, autant du moins que le permettent les nécessités de la mise en scène. Tous les discours que Jacques Millet rencontre dans le poème de Benoît, il les reproduit avec empressement, souvent même il les étend. Les héros tiennent à faire preuve de courtoisie; les échanges de politesse prennent une place énorme dans son drame; le poète est intraitable sur ce point, il en remontrerait aux héros tragiques du XVII[e] siècle, qui nous semblent cependant aujourd'hui si fermes sur l'étiquette. Les récits du vieux trouvère sont dans ce *Mystère* reproduits en dialogues, ou, quand le dialogue n'est plus possible, résumés en de brèves indications scéniques. Les batailles, par exemple, que Benoît numérotait avec une si consciencieuse monotonie, J. Millet ne les fait pas raconter comme un poète classique, il les met en action : le texte imprimé le mentionne avec soin et naïveté; puis de temps en temps le combat s'arrête, et les héros échangent à la façon homérique des discours empruntés le plus souvent textuellement au livre de Benoît. Voici, par exemple, comment Millet a mis en œuvre une partie de l'histoire de Troïlus, la rencontre du jeune

DYOMÈDES.

Nous vous prions très humblement
Que recepvez d'entente saine
Nos dictz, car sans chose vilaine
Avons joué l'esbattement.

THOAS.

Or a esté premièrement
Par les Troyens ravie Hélene
Et puis les Grecs mis en grant peine
Et Troye arse finablement.

prince et de Diomède : « Lors d'ung costé et d'autre sonneront trom-
« pettes et se commencera la bataille tellement que chascun costé en
« doit cheoir plusieurs morts, et puis cessera le bruit, et adonc Troïlus
« retournera à Dyomedes et lui dira :

Tenez ce coup et le portez
A Briseida vostre amye, etc...

« Et doit Troïlus rencontrer Menelas et le frappera et chera à terre.
« Et les Grecs faisant grant bruit courront à Menelas, tellement qu'ils
« le délivreront des mains de Troïlus, et après le bruyt Dyomedes par-
« lera à Troïlus en lui disant : « etc.... Lors Dyomedes frappera tel
« coup sur le bras de Troïlus que l'espée lui cheoit des mains et la
« prend Dyomedes; puis se renouvelle la bataille, et après le bruit
« Dyomedes dit au séneschal ce qui s'ensuyt :

Séneschal portez ceste espée
A Briséida vistement. etc.... »

On reconnaît dans tout ceci les divers incidents et le mouvement du récit de Benoît. Il y a seulement un trait de mœurs à remarquer; on voit que la civilisation est en progrès : ce n'est plus un cheval de guerre tout bardé de fer que Diomède fait mettre aux pieds de sa maîtresse, mais l'épée de son rival désarmé par lui. Sauf cette altération de détail amenée par le progrès des mœurs, toute l'histoire inventée par Benoît est reproduite avec la plus grande fidélité, depuis la désolation de Troïlus et les adieux des deux amants, jusqu'au moment où Briséida vaincue oublie son premier ami et ne se défend plus contre les prières de Diomède. On retrouverait partout cette même exactitude, quel que soit le passage du *Mystère* qu'on veuille choisir, ou la rencontre de Pâris et d'Hélène, ou les amours d'Achille, ou la mort de Polyxène. Le poète du XV[e] siècle donne seulement à ses tableaux une couleur toute nouvelle, et sur ce point l'avantage est tout entier à l'original : cela tient à la fois à la forme de l'œuvre et au caractère moral du temps. D'une part, ce qui n'était qu'indiqué se précise; ce qui dans le vieux trouvère, grâce au lointain poétique et à cette langue encore un peu

incertaine et balbutiante, avait un certain vague, aimable et poétique, et ne semblait que naïveté gracieuse, ici traduit en action, mis sous nos yeux, acquiert une réalité brutale (1). Tout cela prend un corps et un corps des plus matériels ; ce qui était une esquisse enfantine, une fine miniature dans Benoît, devient ici une forte et épaisse peinture et caricature flamande, et ressemble tout-à-fait à ces bois drôlatiques qui ornent le *Recueil des Histoires troyennes* de Raoul Lefèvre, dont nous parlerons tout à l'heure, et où Ulysse et Ajax semblent sortir de la cour des miracles. Rien n'est plus capable de nous faire comprendre la faiblesse de cet art dramatique où manque absolument l'idéal. En même temps, le poète nous avertit rudement que nous sommes au XVe siècle, dans ce temps bourgeois et vulgaire par excellence, un des plus tristes de notre histoire politique et littéraire, sans idéal littéraire ou artistique, où l'on a pour la laideur une vraie passion, où tout est lourd, où tout est laid, visages, costumes, pensées, un vrai marais littéraire.

Ce qui chez Benoît était simple et naïf devient ici grossier et grotesque. Briséida est allée trouver Diomède mortellement blessé pour l'amour d'elle et essaie de le réconforter. A vous, dit-elle, il appartient de vous en venger;

Mais pensez de la maladie
Si tost que pourriez abregier ;
Car certes c'est trop grant dangier
Quand on y prent mélancolie.
Il vous fault boire et manger ;
Humblement je vous en supplie.

Pyrrhus, au moment de frapper Polyxène sur le tombeau de son père, lui donne la parole ; mais en quels termes ! Benoît n'avait songé à rien de semblable.

M'amye se dire vous voulez
Aulcune chose, despechez,
Et ne faictes pas long sermon.

(1) L'auteur, préoccupé de ce besoin de vérité et d'exactitude, ne croit jamais l'avoir assez marqué. Il tient à bien préciser toutes choses. On sourit quand on voit, lors de la trahison qui va livrer la ville aux Grecs, Anchise en rédiger soigneusement l'acte et le dater du 23 mai, l'an 38 de Troie nouvelle. C'est à coup sûr une idée originale que cette trahison par devant notaire. Il est impossible de pousser plus loin le respect des formes.

Là où Benoît se contentait de dire qu'à l'anniversaire d'Hector, Achille était venu à Troie désarmé (v. 17501), Millet, qui, en sa qualité de poète dramatique, tient à le faire parler, lui met dans la bouche les paroles les plus plates et les plus bouffonnement naïves (1)! Rien n'est plus grotesque que le dialogue de Polyxène et d'Andromaque, lorsque, dans le temple de Vénus, elles ont reconnu Achille, l'une témoignant naïvement la satisfaction et le plaisir que lui fait éprouver la vue du héros, l'autre la reprenant rudement, et Hécube venant mettre le holà pour ordonner le silence. Mme Jourdan ou Martine, dans Molière, n'ont pas le verbe plus familier ni plus rude (2). Aussi bouffonne est la peinture des amours de Pâris et d'Hélène; aussi plaisant le soin avec lequel l'auteur nous décrit le manége de Pâris: « Adonc s'en vont au temple et doit « avoir Hélène deux ou trois damoyselles avecques elle, et, quand ils « seront arrivez au temple, Hélène fera son oraison. Or doit Paris passer « et repasser par devant elle et la regarder du coin de l'œil et puis se « tirer loing d'elle. » « L'esmerveillement » du jeune prince troyen et la description qu'il fait des beautés d'Hélène sont des morceaux incomparables. « Puis, continue l'auteur, il s'approche d'elle en la regardant, « et Hélène aussi le regardera, par plusieurs fois se regarderont l'un « l'autre. » Hélène ravie témoigne son enthousiasme avec une étonnante naïveté :

Quand je regarde son beau corps,
Noble, de forme perfective,
. . . .
Sa grand beauté superlative
Attire mon cueur en ses mains.
Dieu qu'il est bel et gracieulx !

(1) V. La tierce journée de la *Destruction de Troie la grande.*
(2) V. *La destruction de Troie*, f° 99.

POLIXÈNE.
Certes il m'est fort gracieux
Et ha bien la chiere hardie.
ANDROMAQUE.
Pour Dieu taisez vous pour le mieulx
S'il vous plaist, il ne me plaist mye.
POLIXÈNE.
.. Si a asses beau visaige,
Si est de ses membres entier,
Et, par mon serment, c'est dommaige
Quant un tel homme est meurtrier.
HÉCUBE.
Or ça taisez-vous, je le veulx ;
Dictes vos heures toutes deux,
Sans plus ensemble quaqueter.

Plus le regarde, plus me plaist.
Quelz cheveux ! quel bouche ! quelz yeulx !
Croisé devant, fendu derrière,
Vive couleur, bouche riant,
Quand je regarde sa manière
Tout le cueur me va soubriant;
Il est de corsaige suffisant.

Le poète ne s'amuse pas à lui donner de longues hésitations, à peindre les combats de son amour et de son devoir; elle est très-vite et très-brusquement décidée :

J'ay mon mary très-fort aymé,
Qui est nommé Menelaüs;
Oncques par moy ne fut blasmé;
Mais cestuy cy me plaist trop plus.
Mon cueur n'en peut faire reffus,
Quant je pense à ses larges reins
. . . .
Homme qui si bel se présente
De paix ne me chaut ne de guerre
Ne de parents, ne de parente.

Et comme sa suivante Florimonde lui prodigue de sages conseils, Hélène répond hardiment :

Florimonde, ç'est par le cours
De nature et de jeunesse,
Qui quiert toujours avoir secours
De plaisir fondé en lysse.
Dea, ma mye, pour cela est-ce
Que j'en parle si hardyment.

C'est ainsi que dans l'imitation de J. Millet toutes choses s'alourdissent et s'accentuent brutalement. On croirait voir des paysans qui s'essaient à représenter à leur façon quelque belle histoire que leur aurait racontée un enfant. On ne peut s'empêcher de penser à ces grossiers artisans d'Athènes qui, dans *Le Songe d'une Nuit d'été*, prétendent jouer devant Thésée l'histoire de Pyrame et de Thisbé.

On voit quelle est en tout ceci la part de J. Millet, à quoi se bornent son originalité et son talent de création. Il ne fait que reproduire son devancier. Il lui emprunte le plan de son œuvre ; il lui emprunte le caractère de ses personnages. Il les a trouvés dans Benoît, non pas seulement indiqués, mais complètement développés. C'est à Benoît que revient à cet égard tout le mérite de l'invention.

J. Millet n'ajoute rien à ce que lui fournissait le vieux trouvère que les vulgarités de son grossier réalisme. Benoît gagne singulièrement au rapprochement ; en le lisant à côté de son imitateur, on est tout étonné de lui trouver tant de grâce et de délicatesse. Et ce n'est pas, du reste, le fait de J. Millet seulement, mais celui de toute cette époque, époque de décadence et de marasme littéraire. Rien ne saurait mieux que la comparaison de ces deux œuvres sur un même sujet, inspirées l'une de l'autre, montrer les différences profondes du XII[e] et du XV[e] siècle, et l'incontestable supériorité poétique du premier. Ici en particulier, rien n'aide plus à goûter l'œuvre de Benoît que de lire à côté la traduction qu'en a donnée le théâtre du XV[e] siècle (1).

(1) On pourrait citer encore, comme une preuve de la popularité persistante de ces vieux récits et des personnages qu'ils ont illustrés, un poème où les a fait figurer Chastelain, auteur de *Chroniques* inspirées du plus noble esprit chevaleresque : « Les épitaphes d'Hector, fils de Priam, roy de Troye « et d'Achilles, fils de Peleus, roy de Mirmidoine, et est contenu ou procès de cestuy traictié les com- « plaintes d'iceux chevaliers, présent Alexandre le Grant. »

« Le poète, dit Goujet (t. IX, p. 401), n'avait pu s'accoutumer à l'idée des indignes traitements « qu'Hector avait subis » ; c'est une réparation d'honneur qu'il lui fait. Alexandre s'arrête auprès de leurs tombeaux et lit leurs épitaphes que rapporte le poète. L'un et l'autre héros y sont comblés des plus grandes louanges. Mais Achille l'emporte au gré d'Alexandre, parce que, entre tous les faits glorieux qu'on récite de lui, il avait eu au-dessus d'Hector la gloire d'avoir vaincu Hector lui-même. Celui-ci s'irrite de cette préférence, et sortant de son tombeau il condamne le jugement d'Alexandre et lui raconte de quelle manière Achille l'a tué. Alexandre revient de sa prévention et fait ses excuses à Hector. Mais ce dernier, peu content de cette réparation, veut qu'Achille vienne plaider lui-même sa cause et que le conquérant soit juge entre eux. Achille paraît et commence par faire très au long son panégyrique où il dit entre autres choses :

Par nom jadis Achilles fus nommé,
Fier, courageux, chevalier renommé,
L'un des meilleurs du temps de celluy aage,
Puissant de corps, de taille bien formé,
Où Dieu sembloit n'avoir rien difformé,
Rien mis d'oubli, n'aucun bien desprimé,
Ne en vertu ne en haultain couraige,
Comme ung lyon, comme tygre anymé

Car quant j'estoye a cheval et armé
Et qu'en ma main tins mon acier limé,
J'en ay fait maint hault et terrible ouvrage
Espandu sang, bras et teste semé,
Parmi les champs où je me suis ramé,
Et tant qu'en fitz les voix moult exclamer
L'honneur des Grecs et des Troyens l'oultrage.

Enfin, pour que rien ne manquât à la gloire du *Roman de Troie* et qu'il fût dit qu'il passerait par toutes les phases ordinaires, il entre aussi dans la *Bibliothèque bleue* (1). Le livre populaire reproduit exactement toute la suite du récit que nous savons, en se contentant de l'abréger. On en peut juger par les courts extraits que nous en donnons ici. Voici comment il peint le sagittaire : « Adonc issy de Troye le roy Epistrofus « à tous troys mille bons combatanz qui se ferirent en la plus grant « presse des gregoys par si grant vigueur qu'ilz les firent reculler bien « loing et mesmement pour la paour dung sagitaire qui estoit en leur « compaignie qui moult occioit et grevoit les Gregoys. Ce sagitaire « n'estoit point armé, mais il tiroit ung fort arc et portoit ung carquois « plein des sagettes. Quant les chevaulx de Gregoys virent ceste beste « venir devers eulx, ils tournoient en fuyte et desordre tellement qu'il « en fist plusieurs occire et ne les pouvoient les hommes retenir pour « la paour qu'ilz en avoyent, etc... »

Il n'a eu garde d'oublier l'histoire de Briséida, mais il en donne une sorte de résumé. « Quant Troylus sceut certainement que Briseyda seroit « rendue à son père Calcas qui en l'ost des Gregoys estoit, il en mena « si grant dueil que conteuir ne se sçavoit. Car ilz s'entraymoient de « tant grande amour que durer ne pouvoient s'ilz n'estoient l'un avec « l'autre... Entre les Gregoys y estoit venu Dyomedes en grans pompes « lequel tantost qu'il vit la grant beaulté de Briseyda il la print en si « grande amour que oncques puis ne la laissa, si s'approcha d'elle et

Alexandre convient de tous ces exploits et avoue qu'il est digne d'être mis au rang des plus grands héros; mais il désapprouve l'injure qu'il a faite à Hector et tâche de le déterminer à reconnaître que la colère l'emporta trop loin. Achille cherche encore à excuser sa faute. « Je ne me portai à tant de « violence, dit-il à Hector, que par ce que vous aviez occis Patrocle, mon très amé cousin, mon très « cordial et très cher parent logé au trésor de mes entrailles, en l'épargne de mes amours, au coffret « de mes plus intrinsèques pensées. » Mais enfin Achille reconnaît qu'il a tort et passe condamnation sur la manière dont il usa de la victoire. Cet aveu apaise Hector et les deux héros se réconcilient.

Georges Chastelain a donné à son récit, dans le Prologue et la Conclusion, une moralité à l'adresse de ses contemporains. Les plus fameux capitaines doivent apprendre par l'exemple d'Achille et de ses regrets à se faire les uns aux autres une bonne guerre, et à désavouer eux-mêmes leur conduite lorsqu'ils se sont portés à des excès indignes d'eux.

(1) V. *Hector de Troye. Ci commence l'hystoire du noble preux et puissant Hector mirouer et exemplaire de toute chevalerie.* Lyon, cheulx Oliv. Arnoullet. Sans date. Petit in-4° goth., 38 ff.— *Les faits et prouesses du puissant et preux Hector mirouer de toute chevalerie.* Troyes, Nic. Oudot, 1609, in-8° de 48 ff., fig. sur bois.—Une autre édit. de Paris, *Le Roman d'Hector de Troye*, est citée par Du Verdier.

« lacompaigna en devisant et jouant à elle jusques a la tempte de son « père. En ceste voye luy dist Dyomèdes tout son couraige à quoy elle « respondit en soy excusant courtoysement que son amour ne luy donnoit « ne octroyoit pour ceste foys ; car mon cuer n'est point encores disposé « à accepter à si grans chose que me presentez, ne aussi de les refuser ; « sire Dyomèdes, il fault congnoistre premier que aymer. Vous savez que « la queste d'amour a moult d'aventures et se joue fortune aulcunes « foys des amoureux moult diversement. Car aulx ungs donne joye et « lyesse et aulx aultres labueurs angoisses et aulcunes foys la mort. « Dyomèdes entendant la prudence de Briseyda se parfonda encores plus « en son amour que devant, et ainsi en devisant parvindrent devant la « tempte de son père Calcas, qui la receut en grant joye ; et Dyomèdes « se mist légèrement à pié, et print la dame entre ses bras pour la « première foys et par temps elle luy sceut bon gré de son service. En « cette descendue luy ousta Dyomèdes secrettement lung de ses gans « laquelle chose elle souffrit benignement le larrecin de l'amant en luy « gettant ung œil demy riant dont il fut plus content que d'avoir gaigné « ung royaulme. »

Et plus loin encore : « Troylus y survint à grant compaignie de bons « chevaliers..... par quoy ils furent contrainct de reculer et perdre « terre. A leur secours vint Menelaus a tous troys mille combattans et « de la partie des Troyens vint le roy Ademon qui jousta contre le « roy Menelaus. Et labbatit jus du cheval navré au visaige, et le « prindrent luy et Troylus, et leussent emmené se Dyomèdes ne leust « sitost secouru à grant multitude des siens et abatit Troylus en son « venir et print son cheval qu'il envoya prestement à sa mye Briseyda, « et lui fist dire par le messaiger que c'estoit le cheval de son amy « Troylus qu'il avoit abattu par sa proesse, en luy priant que dores- « navant elle le tenist pour son amy. Briseyda moult joyeuse de ce « présent dist au messaiger qu'il dist à son seigneur qu'elle ne « pourrait hayr celuy qui si noble présent luy envoyast et qui de « si bon cueur laymait. Quant Dyomedes sceut ceste reponse il neust « pas voulu estre empereur du monde et luy esleva tellement le « cueur que contenir ne se scavoyt ; et si se ferit en la presse de « ses ennemys. »

Hector meurt comme dans le poème. « Entre ces choses avoit « Hector prins ung moult riche baron de Grece moult cointement « armé. Et, pour le mener hors de lost plus à son ayse, il avoit « rejecté son escu derrière son dos, il avoit la poictrine toute des- « couverte et s'en alla non pensant aulx argutz de Achilles son mortel « ennemy..... Mais Achilles qui le veit a descouvert luy mist la lance « en la poictrine, de ce coup labbatit mort à terre. » Le livre va jusqu'à la mort de Penthésilée. C'est une réduction de notre grand poème à l'usage des lecteurs pressés.

L'influence de Benoît se retrouve là où l'on serait le moins tenté d'en aller chercher la trace. La tradition popularisée par lui a jeté de telles racines en France, elle s'est si bien imposée à tous les esprits que la première fois qu'Homère se produit enfin à peu près complet dans notre langue, il faut qu'il passe sous les fourches caudines des inventions de Darès et de Dictys; son introducteur lui-même semble avant tout préoccupé de mettre le public en garde contre ses inventions, et il attache à son livre comme correctif et comme complément les fantastiques inventions des Apocryphes. Jean Samson (1), lieutenant du bailli de Touraine à Châtillon-sur-Indre, qui, du fond de sa province, traduit dans un langage lourd et pédantesque, et fait imprimer de 1519 à 1530 (2) au milieu, à ce qu'il semble, de l'indifférence publique, la traduction, non du texte original de l'Iliade, mais de la version de Laurent Valla, Jean Samson appartient encore tout entier à l'école de Benoît. Il tient à bien montrer qu'il n'est pas la dupe d'Homère et qu'il en sait plus que lui. S'il ose reproduire l'Illiade à peu près tout entière, il se croit obligé d'y joindre des *prémisses et des additions et séquences* qu'il emprunte confusément à *Guyon de Coulonne,* à Darès et à Dictys, et leur influence se glisse même dans sa traduction. On voit que J. Samson gémit au fond du cœur de paraître le complice de ce qu'il regarde comme de pures fables. Plusieurs fois il arrive que la patience lui échappe. Au deuxième

(1) V. sur la traduction de J. Samson, Egger, *Mémoires de littérature ancienne*, p. 170-173.

(2) V. *Les Iliades de Homère, poète grec et grand historiographe, avec les prémisses et commencements de Guyon de Coulonne, souverain historiographe. Additions et sequences de Darès Phrygius et de Dictys de Crète, translatées en partie de latin en langage vulgaire, par Mᵉ Jehan Samson, licencié en loys, lieutenant du bailly de Touraine à son siége de Chastillon-sur-Yndre.* — Jehan Petit. Paris.

chant, il supprime sans façon le dénombrement des vaisseaux, parce que, sur ce point important, il a préféré transcrire dans ses *Prémisses* les calculs authentiques de ses historiens. Au vingt-deuxième chant, lorsque l'impitoyable fils de Pelée frappe Hector, ce modède des preux, le traducteur s'interrompt pour protester « contre une partialité que « confondent au surplus les assertions contradictoires de tant de témoins « oculaires. » C'est que, fidèle à la tradition du moyen-âge, dont il est le vrai représentant et dont son livre porte encore si bien la marque, Samson voit dans Homère (son titre en fait foi) un *historiographe* autant et plus encore qu'un poète. Aussi, lorsque ses *erreurs* lui paraissent trop choquantes, le traducteur s'arrête sans scrupule, invoquant le témoignage souverain de Dictys ou de Darès ; le narrateur tout à coup cède la place au critique, et celui-ci fait ses rectifications. Ainsi lorsque, dans le vingt-quatrième chant (vers 704-706), Cassandre a reconnu son père revenant avec le cadavre d'Hector, Samson faisant preuve de plus de bon sens que d'instinct poétique, écrit : « S'il est ainsi que les « Troyens emportèrent le corps de Hector après sa mort, Priam ne « l'alla pas requérir et racheter en l'ost des Grecz, comme dit Homère, « et encore, s'il y alla, comme le dit Homère, toutefois, il n'y alla pas « luy seul avec son hérault ; car Dithis de Crèthe dit que sa femme, la « royne Hecuba, et Andromacha, la femme de Hector, avec ses deux « enfants, allèrent avec luy pour plus mouvoir les Grecz à pitié et « miséricorde. » Plus libre encore dans les *séquences*, s'il raconte la mort de Troïlus, il laisse éclater sa colère contre les mensonges d'Homère, et il emprunte tout au long à Guido Colonna son apostrophe indignée au poète grec. « Dy moi doncques, Homère, pourquoy c'est « que tu as ainsi exalté Achilles.... Tu as tort de exalter ung « trahistre et laisser les nobles preux qui plus en valloient que « dix mille (1). »

Enfin, si les Mystères devaient beaucoup au *Roman de Troie*, on le retrouve aussi dans le drame qui les remplace, dans la tragédie que le XVI[e] siècle essaie d'emprunter à l'antiquité. Un des rivaux de Garnier,

(1) N'est-ce pas encore un souvenir du vieux poème qui a dicté le choix des personnages de ce dialogue du XIV[e] siècle contre les femmes « duquel sont entreparleurs Troye, Salomon et Sanson. » V. Bibl. impériale, manuscrit 2377.

Antoine de Montchrestien, écrit une tragédie d'*Hector* qui est un dernier écho de l'admiration que lui a témoignée Benoît.

Nous avons indiqué déjà comment, si le poème et le nom même de Benoît de Sainte-More étaient absolument inconnus du XVII[e] siècle, l'esprit qui l'animait n'est pas étranger aux œuvres de nos poëtes, comment il serait facile de signaler bien des rapports généraux entre *Andromaque* et *Iphigénie* et le *Roman de Troie*.

Nous avons suivi les transformations diverses de l'œuvre de Benoît en France. Pendant ce temps-là, elle faisait son tour du monde, accueillie partout avec faveur, répétée, admirée, mais de plus en plus détachée de la personne et du nom de son auteur.

La première œuvre étrangère qu'on puisse, je crois, rattacher au succès du *Roman de Troie* est un poème latin, directement inspiré de Darès et de Dictys, mais dont la naissance a été provoquée sans doute par la popularité de l'œuvre française, *La guerre de Troie, De bello Trojano,* en six livres, composée par Joseph d'Exeter (1), J. Iscanus ou

(1) Joseph d'Exeter a eu soin de marquer dans son poème et sa nationalité et le temps où il écrivait. Il est anglais, il nous l'apprend dans ces vers où il répète le passage où Horace maudit le premier qui s'est confié aux flots.

. . Culpem ne ratem quæ prima per undas
Ad facinus molita vias, atque Atropon auxit,
An causa potiore probem? Sine remigis usu
Non nosset Memphis Romam, non Indus Iberum
Non Scytha Cecropidem, non nostra Britannia Gallum.

Le poème a été composé dans les dernières années du règne de Henri II d'Angleterre, au moment où celui-ci se préparait à la croisade, par conséquent vers 1187 ou 1188; le poète dit au roi:

Te sacræ assument acies majoraque bella,
Tunc dignum majore tuba.

Il est dédié à l'archevêque Thomas Baudoin, qui succéda à Richard-le-Grand sur le siége de Cantorbéry dans les dernières années du règne de Henri II, et mourut à Tyr aux côtés de Richard Cœur-de-Lion en 1191, après avoir rempli les fonctions épiscopales pendant 5 ans 11 mois 5 jours. Cette dédicace se trouve dans des vers qui se placent après le 32[e] du I[er] livre et que le premier éditeur avait supprimés; attribuant l'œuvre à Corn. Nepos, il ne pouvait laisser subsister un témoignage qui mettait sa prétention à néant. Le poème de Joseph d'Exeter porte d'une autre façon sa date avec lui, il est contemporain de la diffusion des légendes d'Arthur. En parlant de la disparition de Castor et de Pollux, le poète ajoute:

Sic Britonum ridenda fides et credulus error
Arturum exspectat, exspectabitque perenne (*).

L'auteur était jeune alors; c'est ce qui semble ressortir de ces vers de son début

. . . . . . Aude tamen ardua, pubes.
Mento canescant alii, nos mente; capillo,
Nos animo; facie, nos pectore.

(*) V. Joseph Isc., *de Bell. Troj.*, lib. I, v. 24.

Devonius, en qui Schœll voulait si étrangement reconnaître l'auteur même du Darès (1), et qui avait composé aussi une Antiochéide : c'était sans doute une reproduction en beau latin de la chanson d'Antioche (2). On pourrait inférer de ces deux choix de poëmes faits par Joseph d'Exeter que les emprunts étaient réciproques entre la poésie vulgaire et la poésie savante, et que celle-ci, malgré ses dédains, consentait parfois à s'inspirer de la première. Voici, en effet, un poète latin qui marche à la suite de deux trouvères.

Il ne serait pas difficile de signaler dans l'œuvre de Joseph des rapports avec le *Roman de Troie.* Comme Benoît, il a la prétention de rétablir la vérité dans cette histoire :

et ailleurs

Hoc tibi ludet opus ; succedet serior ætas, Seria succedent aures meritura pudicas.

Ces derniers vers font allusion à un autre poëme composé par lui, à une Antiochéide dont Camden a cité quelques vers. Joseph l'annonçait à la fin de sa *Guerre de Troie.* C'était un sujet de circonstance au moment où l'on songeait à la croisade ; car Joseph, comme l'a remarqué Camden, vivait encore en 1223 ; on a conservé des vers adressés par lui à l'archevêque Hubert qui occupait cette année-là le siége de Cantorbéry. Outre les deux poëmes que nous venons de citer, on lui attribue des vers d'amour, des épigrammes et un poëme latin *De Institutione Cyri,* sujet tout classique.

(1) Schœll, du reste, n'est pas l'inventeur de cette idée singulière. Comme Josephus Iscanus avait mis en vers l'œuvre du prétendu Cornelius, on s'était de bonne heure habitué à la confondre avec Darès ou le prétendu Cornelius. En effet, on publiait à Bâle, 1541, in-8°, le poëme de Josephus Iscanus, sous ce titre : *Daretis Phrygii de bello Trojano* lib. VI *a Cornelio Nepote heroico carmine donati.* A la suite des *Homeri poemata quæ exstant omnia,* accompagnés d'une traduction latine et du *Pindarus,* on trouve *Daretis Phrygii poetarum et historicorum omnium primi de bello Troj.,* lib. VI, *a Corn. Nepote elegante, latino versi carmine.* Colon. Allob. sumpt. Caldor. Societ., 1606, in-f°. Le poëme de Josephus Iscanus, imprimé avec le vrai nom de son auteur, Francfort, 1620, in-4°, a été souvent reproduit avec le Dictys. La meilleure édition est celle qui porte pour titre : *Daretis Phrygii de bello Trojano,* lib. VI, *latin. carm. a J. Exoniensi redditi, ac emendati cura et studio J. Morini Londini,* 1675, in-8°. — Camden avait d'avance protesté contre l'erreur de Schœll. Il écrivait *Britann. litt.,* p. 98 : « auctorem non fuisse Cornel. Nepotem, ut Germani volunt, sed J. Iscanum » : et encore (*ibid.,* p. 457) « Josephus Iscanus qui Corn. Nepotis nomine circumfertur. »

(2) Les critiques anglais donnent une idée toute différente du sujet de l'Antiocheis, mais ils ne sont ni très-explicites, ni très-d'accord sur ce point. Il ne paraît pas certain qu'ils l'aient lue. Wharton signale un manuscrit dans la bibliothèque du duc de Chandos à Canons. Il ajoute (t. I, p. 28) « dans un passage plein de feu et de dignité, le poète s'adresse au roi Henri II qui était sur le point de partir pour la guerre sainte *the intended subject of his Antiocheis.* » Camden, au contraire, assure qu'il accompagna le roi Richard Ier en terre sainte et fut témoin oculaire *des exploits de ce monarque qu'il célébra ensuite dans son Antiocheis.* Il n'en connaît qu'une vingtaine de vers qui ne peuvent apporter à cet égard aucune lumière. Ce qui me confirmerait encore dans ma supposition, c'est que Richard n'a eu rien à démêler avec Antioche. — Les guerres saintes avaient produit d'autres poëmes latins, celui d'un certain Conrad et le *Solymarium* ou récit de la première croisade.

Hactenus Iliacæ questus lamenta ruinæ
Confusa explicui veteris compendia veri.

Comme lui il met ses héros à cheval, comme lui il fait de Memnon le roi des Perses. Mais Joseph se tient plus près de ses auteurs. Il semble avoir voulu faire de son œuvre une réparation poétique à Darès et à Dictys, une protestation contre le succès scandaleux des inventions de Benoît, une revendication au profit du monde savant d'un sujet qui lui appartenait (1).

Joseph, dans la composition de son poème, use des textes de Darès et de Dictys à peu près comme Benoît. Darès lui fournit le plan général, Dictys des détails et le complément de l'œuvre. Il n'a pas songé à ajouter à son poème ces *beautés actuelles* (2) qu'y a jointes Benoît et qui s'adressent à la foule. Nous avons cité tout à l'heure les seules allusions contemporaines qu'on y rencontre. Et c'est là un des côtés curieux du livre de Joseph. Il nous montre comme le latin à cette date était bien vraiment une langue morte, bien qu'on l'écrivît encore et qu'on le parlât même. Il suffit du voisinage des langues modernes pour que tout de suite on reconnaisse dans ce latin un mort. Voici au même moment deux écrivains qui traitent le même sujet, qui s'inspirent du même livre; l'un traduit en français, l'autre en latin. Celui-ci reste antique, il n'ajoute ni un personnage ni une idée; on ne trouve pas chez lui une trace de son temps, son œuvre n'a pas de date. Dans cette langue du passé, l'on ne peut avoir que des idées générales, rien de précis, rien de personnel, aucune réalité vivante: nous avons fait déjà cette remarque pour Jean de Salisbury. Au contraire, le poète français est tout plein de souvenirs contemporains; il transforme l'antiquité.

(1) Dès les premiers vers l'auteur marque les obligations qu'il a à Darès. Le sujet de ses chants est merveilleux et pourtant ce n'est que la vérité. Ces combats, le prêtre phrygien les a connus des témoins les plus fidèles, de ses propres yeux:

Mira quidem dicta, sed vera advertite, pandam;
Nam vati phrygio Martem certissimus index
Explicuit, præsens oculus quem fabula nescit.

Châteaubriand eût pu citer l'autorité de Joseph d'Exeter. Lui aussi au début de son poème refuse d'invoquer les divinités païennes:

Quos superos in vota vocem? Mens conscia veri
Proscripsit longe ludentem ficta poetam.

(2) Il y a cependant comme un écho de la Chanson de Geste et de son enthousiasme guerrier dans ce vers sur Troïlus:

. . . . insignia dextræ
Victricis sensisse dolor, *spectasse voluptas.*

Du moment, en effet, où le moyen-âge vivant, celui de la langue vulgaire, entrait en communication avec elle, pour lui témoigner son admiration, pour l'adopter vraiment, il fallait qu'il la vît semblable à lui.

Et ce qui rend la différence plus sensible, c'est que Joseph n'est pas un simple traducteur : il ne s'astreint pas à reproduire mot à mot toutes les pauvretés d'invention de son auteur. S'il suit fidèlement l'ordre des faits, il porte dans sa composition beaucoup de liberté, abrégeant ici et là étendant. Il supprime, par exemple, l'énumération des vaisseaux ; en échange il raconte longuement l'enlèvement d'Hélène, et consacre quatre cents vers au jugement des déesses. La composition, du reste, n'est pas heureusement ordonnée. On est arrivé à la fin du quatrième chant sur la guerre de Troie qui n'en a que six, sans avoir vu commencer cette guerre. L'auteur ajoute des développements, des discours, surtout des lieux-communs et des moralités. Il aime à soutenir des thèses : faut-il se réjouir ou se plaindre de la découverte de la navigation ? faut-il croire que la Renommée soit fille de l'Enfer ou fille du Ciel ? Il maudit la superstition à propos des oracles. Tout cela est revêtu d'une forme qui ne manque pas d'une certaine élégance (1), bien qu'il affectionne trop ces grâces de style auxquelles on reconnaît aisément son temps. En effet, il est parfois dur (2), pénible, contourné, plein de recherche, recherche dans les idées et dans les mots. Il aime les termes rares, singuliers. Il fait du bel esprit en latin ; il aime les antithèses, les rapprochements forcés, et un romain de la bonne époque aurait peut-être parfois quelque peine à l'entendre. Cependant il a un certain mouvement et une certaine abondance poétiques, et on pourrait signaler chez lui tel passage qui semble un écho de l'antiquité. S'il raconte la mort d'Achille ou s'il peint Ajax se présentant désarmé au combat (3), il a vraiment

(1) Josephus Iscanus ou Devonius, à un certain moment, est devenu presque un classique. On le cite à côté des poètes de cet ordre. V. Fabricius, *Bibl. lat.*, t. III, Hambourg, 1722, p. 327. Dans *Flores Poetarum de virtutibus et vitiis*, dans l'*Index* des poètes qui y sont loués figure à son rang alphabétique Dares Josephus Devonius.

(2) Il commence un vers par : « In quam, quid, quare. »

(3) Cela semble un souvenir de Benoît. On pourrait citer encore de même d'autres traits sur Ajax. Du reste, la peinture qu'il fait du héros est tout-à-fait dans les données antiques. C'est bien chez lui le fils de Télamon, il a gardé sa force et ses armes :

. . . . Septena coruscat Terga boum : hasta viro quercus jaculabilis uni.

quelque chose de l'accent d'un poète. Il connaît bien, du reste, les écrivains classiques (1); on voit qu'il a lu Virgile, Horace et Ovide; il est tel vers de Stace qu'on retrouve dans la bouche de ses héros. En somme, on peut dire que c'est un assez bon écolier des Anciens (2).

Il a gardé assez fidèlement à ses personnages leur physionomie antique. Ainsi Benoît est plein d'indulgence pour Pâris; il fait de lui presque l'égal d'Hector : il ne saurait être rigoureux pour ce héros de l'amour. Joseph, plus fidèle à la donnée classique, prend ouvertement parti contre lui. Il faut qu'Hector et Énée viennent à son secours pour le sauver des coups de Ménélas. Il déteste en lui l'adultère et le charge de malédictions (3). Joseph est plus sévère que Benoît. Il ne se plaît pas comme lui aux peintures amoureuses; il n'est pas question chez lui de Briséida ni de ses galantes aventures. Il n'a essayé de donner aucune grâce au portrait de Penthésilée; il la peint seulement terrible, ou préoccupée en mourant d'une pensée de pudeur, comme Polyxène dans *Hécube*. Il n'a fait qu'une exception à sa sévérité; il a un madrigal pour Polyxène. Au milieu des Troyennes abattues, elle est la seule, dit-il, dont la douleur ait respecté la beauté :

. . . . Sola ore Polyxena floret
Sospite, et in faciem nil possunt nubila mentis.

Cependant, on sent en bien des points l'influence de Benoît. Joseph partage la plupart de ses préférences. Si Achille n'est pas ici autant sacrifié, il hésite pourtant à se mesurer avec Hector, il a besoin d'être excité et soutenu par Junon et par Pallas : il faut qu'elles le supplient de combattre (4). Ce n'est qu'avec leur aide qu'il peut triompher de son adversaire (5).

(1) Il fait parfois, il est vrai, un assez singulier usage de ses souvenirs. Le *Spondæos stabiles* d'Horace lui inspire ce vers étrange sur le pouvoir de Vénus :

Tenellos Spondæo stabilit animos pede.

(2) V. un discours de Télamon qui rappelle tout-à-fait la *Thébaïde*, lib. II.

(3) V. J. Iscan., p. 149.

(4) . . . . Excitat ergo
Æacidem : non *ille quidem* certamine *tanto*
Tentasset conferre viro ; sed Juno *negantem*
Sollicitat, stimulat Pallas, pariterque *precantes*
Præbent hæc animos, hæc iras, utraque vires.

(5) Æaccides ensem librat, *Divumque* suaque
Proturbat virtute virum.

C'est pour Hector que Joseph comme Benoît réserve toute son admiration. Voyez quelle haute idée il essaie de nous donner de lui (1) ! Il le représente luttant seul contre toute une armée. C'est lui qui est vaillant pour tous ceux qui faiblissent. Les Troyens longtemps encore après sa mort espèrent le voir apparaître, « venturus post terga videtur » ; et, comme dans Benoît, les Grecs, quand ils l'ont vu tomber, se croient désormais sûrs de la victoire.

Comme Benoît aussi, Joseph d'Exeter fait une grande place à Troïlus ; « il surpasse le héros de Pella et l'exilé de Calydon », il est plus grand qu'Hector :

Utque omnes claudam titulos brevis, Hector major.

Les Grecs croient voir renaître en lui plusieurs Hectors (p. 137 et p. 140, v. 325). Le même enthousiasme se fait jour, quand le poète pleure sa mort (2).

Peut-être au nom de Joseph d'Exeter conviendrait-il de joindre celui de Primat d'Orléans (3), ce chanoine fameux au XIIe siècle par sa facilité à improviser des vers latins (4). N'est-ce pas pour avoir traité un sujet de ce genre que Richard de Furnival le plaçait sur le même rayon à côté de Darès et de Pindarus sans doute. On voit, en effet, dans la *Biblionomia* de Richard auprès d'un Darès en vers et

(1) Occidit, heu ! spes una Phrygum Mavortius Hector !
Occidit, æternos cui si natura dedisset
Artus, ipse suos jaculandos Jupiter ignes,
Otia tracturus, mandasset ; at illum
Imperiis sensere suis obsistere Parcæ.

(2) Pour ceux qui voudraient faire d'autres recherches sur les compositions latines qu'on peut rencontrer en Angleterre sur la *Guerre de Troie*, nous reproduisons ici les indications que nous fournissent les Catalogues. Index Codd., manuscript. in Bibl. Bodlei.—1654, *Excidium Troje* Pergama flere volo ; c'est la pièce attribuée à Bernard de Fleury.—1779, f° 74, *de Bello Trojano.*—2017, *de Excidio Trojæ.*—3041, *Excidium Trojæ.*—Index Codd., manuscript. in Bibl. Colleg. Oxonensium; Berherd Catalog. lib., manuscript. Angl. et Hib.—1343, 66, 3, *Bellum Trojanum.*—1514, 227, *de Bello Trojano.*—1654, 387, vigenti versus resonantes *de Bello Trojano.*

(3) Sur Primat. V. la *Chronique de frère Salembene ;* Léopold Delisle, *Note sur quelques manuscrits de la bibliothèque de Tours*, décembre 1866, p. 14-16.

(4) Boccace a fait allusion à cette facilité de Primat. C'est lui que, sous le nom de Primasso, il a pris pour héros d'un de ses contes. C'est lui aussi qui est désigné comme le rédacteur français des *Grandes Chroniques de St-Denis* dans le préambule français d'un des plus anciens textes manuscrits de cet ouvrage.

en prose : « Mæonii Homeri libellus Yliados et versus Primatis Aurelianensis? »

Pour en finir avec les œuvres latines composées sur ce sujet, citons tout de suite le poème en vers élégiaques fameux au XIII[e] siècle, sous le nom de *Troïlus*, que le frère mineur Albert de Stade publiait d'après sa propre déclaration en 1249, et qui se conserve manuscrit dans la bibliothèque de Wolfenbuttel (1).

On se tromperait étrangement si, sur la foi du titre, on croyait trouver dans Albert un prédécesseur de Boccace, et dans son œuvre un récit des aventures de Troïlus et de Briséida; Albert, comme Joseph, n'a pas de ces faiblesses. Son livre est des plus sérieux, il veut instruire ses lecteurs et leur inspirer l'amour de Dieu et du devoir. Il y raconte l'histoire de Troie tout entière; c'est par un rapprochement de mots plus ou moins forcé qu'il lui a donné, comme il nous l'apprend lui-même, ce nom de Troïlus,

Troïlus est Troïlus Trojano principe natus,
Et liber est Troïlus ob Troica bella vocatus.

C'est une version en vers (2) de Darès ramenée à toute sa sévérité et à sa prétendue réalité historique. Le poète lui-même le déclare expressément à la fin de son œuvre :

(1) Il était signalé par Heyne (V. Virgile, édit. Lemaire, tome II, p. 202, *Excurs. ad Æneid.*) — V. H. Dunger, *Die Sage von Trojanischen Kriege*, etc. Leipzig, 1869, 84 pag. in-8°, p. 26-30.—A propos de ce livre où sont traitées quelques-unes des questions que j'ai abordées moi-même, et où je me suis parfois rencontré avec l'auteur, je dois faire ici une déclaration: mon travail, dont des fragments avaient été lus aux Congrès des Sociétés savantes de la Sorbonne, en avril 1868 et 1869, était complètement achevé (sauf pour la partie allemande) avant l'apparition du livre de M. Dunger; pour que la part soit bien faite à chacun, j'ai marqué très-expressément les emprunts que je lui ai faits.—Né vers la fin du XII[e] siècle, mort en 1269, Albert a été abbé du monastère de Ste-Marie de Stade en 1232. Il a composé des Annales (V. Lappenberg, *Mon. Germ. Hist. Script.* XVI, 271) et un livre aujourd'hui perdu : *Auriga super quatuor Evangelia.*

(2) Les vers d'Albert de Stade paraissent être assez médiocres. J. F. Hensinger qui l'a signalé et en a publié quelques fragments (V. Mallii Theodori lib. *De Metris*, 1766, Lugd.; Bat. V. aussi Cornel. Nepos, édit. *Staveren*, II, p. 385) dit qu'il est inférieur à J. Iscanus. Je reproduis ici le jugement de M. Dunger : « Das Gedicht ist in ziemlich flüssigen, wenn auch nicht reinen Distichen geschrieben, die « Sprache zeigt grosse gewandtheit, die Darstellung ist lebendig, nur hier und da zu breit, und « namentlich bei Schlachtschilderungen von einer an das Rohe streifenden Derbheit. » *Die Sage*, page 27.

Nulla poetarum posuit figmenta, Daretis
Historiam, soliti scribere vera, tenens.
Et Phrygius fuit iste Dares, et tempore belli
Ipse quidem miles, prælia visa refert.

Et il a tout droit de faire cette déclaration; entre tous ceux qui se sont inspirés de l'historien apocryphe, nul ne s'est tenu plus consciencieusement à la suite de son original. Il reproduit les *portraits* de Darès et le catalogue des vaisseaux; il numérote comme lui et aussi fidèlement que Benoît les batailles, n'en omettant aucune, bien qu'il s'aperçoive de la monotonie du procédé et fasse assez gaiement les honneurs de son exactitude :

Vocibus instare nos semper oportet eisdem:
Sternuntur, sternunt, millia multa cadunt.

La seule addition qu'il se permette, c'est de prêter de temps en temps à ses héros quelques discours qu'ils ont tenus ou qu'ils auraient pu tenir :

Quæve loquebantur, vel potuere loqui.

Comme Benoît aussi il a demandé à Dictys la fin de son récit, et raconte brièvement, d'après lui, le retour des Grecs et les débats qui l'ont suivi.

Cependant il ne craint pas, à l'occasion, de compléter Darès en certains points, soit qu'il le trouve un peu maigre, ou qu'il veuille saisir une occasion de mettre en œuvre ses souvenirs. Ainsi, trouvant dans Darès la brève indication de l'expédition des Argonautes et des aventures de Jason en Colchide, il prend dans les *Métamorphoses* d'Ovide un récit plus complet, tout en ayant soin, là où le poète est en désaccord avec son guide ordinaire, de confesser ses doutes sur l'authenticité de ces détails; il fait aussi de larges emprunts à ses *Héroïdes*, pour rendre plus ample et animer l'histoire de Pâris et d'Hélène. Il a demandé à Virgile quelques noms et quelques détails accessoires. Il a lu Orose. Enfin, il cite Homère à plusieurs reprises comme un homme qui

aurait eu ses œuvres entre les mains; mais en regardant de près les emprunts qu'il lui fait, il est évident qu'il ne peut être ici question du véritable Homère, mais sans doute de cette *Iliade* réduite qu'on attribuait à Pindare le Thébain.

Mais on ne peut qu'indirectement rattacher ces œuvres latines au poème de Benoît. Il avait de bonne heure trouvé des imitateurs plus exacts. L'Allemagne, aussi curieuse alors des productions de l'esprit français qu'elle devait l'être au XVII[e] et dans toute l'étendue du XVIII[e] siècle, avait tout de suite lu les poèmes de Benoît avec autant d'ardeur que nos *Chansons de Geste*, nos romans de la *Table Ronde* et nos poèmes d'aventure: elle y apprenait l'antiquité. Ses poètes s'étaient empressés de mettre ces belles inventions à la portée de tous (1). C'était d'abord Henri de Veldeke qui avait traduit l'*Eneas*. Bientôt Herbort von Fritslâr (dans la Hesse), dans son *Lied von Troye*, avait reproduit le *Roman de Troie*. Konrad de Wurtzburg dans son *Buch von Troye* devait plus tard suivre la même voie. C'était de là sans doute que procédait la *Guerre de Troie* de Rodolphe de Ems, qu'on n'a pu retrouver encore, mais dont on connaît la pensée générale par quelques mots du poète lui-même. On peut enfin rattacher au souvenir de Benoît et compter parmi ses imitateurs allemands Henri de Brunswick et Hans Mair (2) qui, au XIV[e] siècle, traduisaient en allemand le livre de Guido.

Nous avons nommé Henri de Veldeke le premier. Quand nous n'aurions pas d'autre témoignage de son antériorité, nous en trouverions un dans Herbort von Fritslâr. Là où Benoît renvoie à l'*Eneas*, Herbort renvoie (v. 10) à l'*émigration d'Énée, Auswanderung des Eneas:* c'est évidemment le poème de Henri de Veldeke.

Henri de Veldeke (3) écrivait son Énéide de 1175 à 1184; c'est lui-

(1) V. Wackernagel, *Altdeutsches Lesebuch*, fo 1.—Gervinus, *Geschichte der poetischen National Litératur*. — Lachinann, *Auswahl aus den Hochtdeutschen Dichteu des XIII Jahrunderts*. — Carl Leo Cholevius, Geschichte der deutschen Poesie nach ihren autiken Elementen (Leipzig, 1854, 8°). — V. aussi Bartsch, *Albrecht von Halberstadt und Ovid im Mittelalter*. — V. Aussi Hagen et Busching. — H. Dunger, *Die Sage vom Trojan. Kriege* (Leipzig, 1869). — Massmann *Denkmaler der Sprache und Litteratur*, t. I.

(2) Mair et non Yair; M. Frommann a rétabli ce nom d'après le manuscrit de Munich.

(3) On n'a pas le texte de H. de Veldeke sous sa forme première: il y a eu des changements de dialecte faits après coup.

même qui nous l'apprend et qui nous dit qu'elle lui fut ravie par le comte Henri de Schwarzburg, lorsqu'elle n'était qu'aux trois quarts achevée. Il la retrouva plus tard aux mains du fameux landgrave de Thuringe, Hermann Ier, qui fut de 1190 à 1219, dans sa cour d'Eisenach, le protecteur et l'ami des poètes, et qui, très-familier à ce qu'il semble avec notre littérature, leur indiquait lui-même les œuvres françaises à imiter. Ce fut lui qui, vers 1213 ou 1214, fit connaître à Wolfram d'Eschenbach nos poèmes sur Guillaume d'Orange et le décida à composer son Willehalm Ehkurneis; nous l'apprenons de Wolfram lui-même au début de son poème, où il ajoute « ce qui se dit en français écoutez-le en allemand. »

Ce fut également à la demande du landgrave, par conséquent entre 1190 et 1216, et sur l'original français que le prince tenait du landgrave de Leinigen que Herbort, jeune encore, composa son *Lied von Troye* (1). Dans cet intérêt témoigné par le prince le plus lettré de l'Allemagne pour les *nouveautés* de notre littérature, on voit une démonstration éclatante de son succès au-dehors ; on voit quelle part elle peut réclamer dans la formation de la poésie allemande ; on y trouve en même temps la preuve de la régularité et de la rapidité des communications intellectuelles entre les deux pays. Les traductions s'y succédaient dans l'ordre même de la production des œuvres.

Herbort von Fritslâr, au témoignage des critiques allemands et de son éditeur lui-même, paraît avoir été un poète médiocre, de style assez rude, gauche dans sa versification, absolument inférieur à Henri de Veldeke. Lui-même, du reste, reconnaît son insuffisance avec une modestie qui doit désarmer la critique. Il avoue (v. 18452-57 et intr.) que « sa vocation poétique est faible, qu'il ne veut que se perfectionner par l'étude et l'exercice » ; il nous dit ailleurs qu'il n'est que « un écolier *gelarter schuolære*, qu'il sortait à peine de l'adolescence quand il a abordé cette montagne si rude à gravir. » Lorsqu'il doit reproduire la longue digression géographique de Benoît, il confesse naïvement qu'il trouve la tâche bien difficile.

(1) V. Herbort von Fritslâr *Lied von Troye*, herausgegeben von G. Karl Fromman ; Quellinburg and Leipzig, 1837.

Le poème de Herbort n'est qu'une traduction de l'œuvre française ; c'est un fait qui a été établi de la façon la plus complète et la plus loyale par la longue et consciencieuse comparaison des deux ouvrages qu'a faite son éditeur (1). Herbort avait été le premier à proclamer ses obligations envers l'auteur français, sans toutefois le nommer expressément (2). Mais si Benoît a soin de s'abriter sans cesse derrière l'autorité de Darès, ou comme il dit souvent « de l'écrit », « du livre » (3), Herbort n'est pas moins exact à invoquer l'autorité de « l'auteur », à se référer « au livre roman », « au livre », « au chant », et à remonter par lui jusqu'à « Darès et Dictys » qu'il n'a évidemment pas lus (4) ; mais dont il répète les noms d'après et avec Benoît.

Quand il n'aurait pas fait cette franche confession, son livre la ferait à chaque page. Non-seulement, en effet, il commence comme lui, et on retrouve ici toute la suite des événements que nous connaissons, et une foule de détails qui ne sont pas dans Darès ; mais il a reproduit fidèlement les descriptions, les peintures, les développements oratoires que Benoît seul pouvait lui fournir, et jusqu'à des formules, des locutions proverbiales, des termes mêmes qui, parfois mal compris par lui, donnent lieu à des erreurs assez bouffonnes, et deviennent la démonstration la plus éclatante qu'il ne faisait que reproduire un texte français. Ainsi, dans la description de Troie, si Benoît signalait « li mestre donjon », Herbort croit voir là le nom de l'architecte, et il nous assure que Troie a été bâtie par maître Donjon. Il prend le mot *l'enor* (l'honneur, le fief) pour le nom d'une terre, la terre de *Lenor*. Il lit mal son texte, et prenant

(1) V. *Herbort von Fritslar and Benoît de Ste-More*, von D. Y. Karl. Frommann, Stuttgart, 1857. Nous renvoyons à ce livre ceux qui seraient curieux de suivre pied à pied le rapprochement.

(2) J'ai relevé plusieurs de ces renvois.—V. v. 47, Diz buch ist frazoys im walsch.—67, im des welsche busches ein.—106, Das welsche buch vo des herre lobe.—1178, daz welsche buch.—4786, Mir saget daz welsche buch sus.

(3) V. 53, Dares. — 1617, Dares hat alsus gescriben.— 2098, Dares under dem fride (imitation des portraits de Benoît). — 14938, hie saget nus Ytis (V. Benoît, v. 24301) ein ritter harte vool gelart. — 14945, die zwene vereinte sich des Ytis im dares (V. Ben., v. 24309). — 16324, Als ich Ytim here sagen. — 16726, Hie en hore ich Itim niht me sage.

(4) S'il était familier avec Darès et avec Dictys, il y aurait appris que c'est en Aulide qu'Agamemnon a offert un sacrifice à Diane, tandis que lisant dans Benoît *an lide*, probablement au lieu de *Aulide*, il écrit : der Walt Zyda. Je remarque cependant que c'est d'après Darès qu'il a dû corriger le nom de Pelias que Benoît avait écrit Peleus.

un *i* pour un *n* il fait enlever par un *ange* (*angles*, *angeles* en vieux français) le sacrifice qu'un *aigle* ravissait dans le texte de Benoît. Ailleurs le poète français nous montrait dans une prairie, étendu sur l'herbe, Télamon qui était « enseigniez », c'est-à-dire instruit, savant, habile. Le traducteur allemand de ce mot n'entend que les deux dernières syllables, *saigné*, et, pensant que le héros a eu sans doute affaire à quelque chirurgien maladroit, il traduit « Télamon blessé. » Parfois l'erreur tient à ce que Herbort sait mieux sans doute le latin que le français; c'est pour cela qu'il traduit « un cheval de Nubie » par « un cheval qui a la rapidité des nuages. »

Le plus souvent Herbort suit exactement le texte français et le traduit parfois presque textuellement. Rarement il ajoute, et ces additions le plus souvent semblent presque involontaires et sont le fait et l'expression naïve de son caractère propre et de sa nationalité. C'est ainsi qu'il donne les armes de Hesse (un bouclier bleu dans lequel brillait un lion rouge et blanc. V. Herb., p. 16) à un des héros qui viennent assiéger la ville de Laomédon: c'est ainsi qu'on trouve des souvenirs de jurisprudence, des traces de coutumes locales, des détails particuliers de mœurs qui donnent à son livre une forte empreinte allemande. En général, chez lui les mœurs sont plus âpres et plus dures, les caractères plus rudes, les images plus familières; en même temps on trouve dans ses additions une affectation marquée de bel esprit, d'un bel esprit pesant qui ajoute à Benoît des grâces rustiques (V. par exemple l'entretien de Jason et de Médée). De plus, comme on l'a remarqué pour les imitations germaniques de la *Chanson de Roland*, un certain accent théologique très-prononcé se fait sentir dans la composition.

Parfois cependant il se permet de corriger son auteur. Ainsi il ne peut consentir à peindre Achille si perfide; et c'est à la suite d'une lutte ouverte et loyale qu'il tue Hector. Il fait adresser par lui au Troyen mourant des paroles empreintes d'une singulière douceur et profondément touchantes (v. 10411). Mais peut-être l'altération ici est-elle involontaire et tient-elle uniquement à ce qu'Herbort a mal entendu l'auteur français, et pris pour un discours d'Achille les lamentations du poète lui-même sur la mort d'Hector. Enfin, soigneux d'éviter tout ce qui pourrait déshonorer Achille, ce n'est pas par lui, mais par un certain

Kalo (1) qu'il fait traîner le cadavre de Troïlus (2). Mais, en général, les développements qu'il ajoute sont rares et brefs, et il est plutôt disposé à abréger; il abrége tout, discours, récits, descriptions, réflexions. Le poème de Benoît a plus de 30000 vers; ici nous n'en avons que 18458. Dans la dernière partie du poème surtout, comme si l'auteur se lassait de son travail et avait hâte d'en finir, les changements et les abréviations deviennent de plus en plus fréquents jusqu'à troubler la suite du récit et à y répandre l'obscurité. Mais ce sont là des altérations légères, et on peut en terminant conclure que Herbort est un des plus fidèles et des plus naïfs imitateurs, ou pourrait dire traducteurs de notre Benoît.

Herbort devait trouver un imitateur bien plus habile et plus puissant que lui en Konrat von Wurtzburg (3) qui, de 1280 à 1287, composait sur la *Guerre de Troie* un poème (4) en 40000 vers qui cependant n'est pas achevé (5), l'auteur ayant été surpris par la mort. On se demande

(1) Herbort a fait à ce fantastique Kalo toute une histoire.

Uf Kalon er horte (v. 13229)
Er sprach do er in uberreit
Kalo mir ist leit (v. 13232).
Achiiles hette grozzè zorn
Das er Kalon hette verloru (13251-52).

(2) M. Dunger loue Herbort d'avoir corrigé quelques-unes des inadvertances (fluchtigkeit) de Benoît. Ainsi il efface Andromaque du nombre des filles de Priam, remarquant sans doute que ce nom fait double emploi. Il ne laisse pas tuer Ajax par Pâris; il le fait seulement blesser, le réservant pour la dispute du Palladium; il corrige Peleus en Pelias, il supprime la seconde histoire de Palamède. Il faut noter que Benoît n'est peut-être pas en tout cela si coupable : 1° pour l'erreur du nom d'Andromaque, elle appartient peut-être aux copistes: quelques manuscrits donnent Andromeda; 2° Benoît a eu soin de marquer qu'il y avait deux Ajax; 3° pour cette substitution de Peleus à Pelias, l'erreur était probablement dans quelques manuscrits de Darès: la traduction en vers du Darès dont nous avons parlé commet la même faute; 4° nous avons vu les *adresses* mises en œuvre par Benoît pour sauver l'invraisemblance de ses deux récits sur Palamède. On lui a reproché aussi d'avoir tué deux fois Mérion. Mais il n'y a pas double emploi: le deuxième Mérion est un jeune roi, cousin d'Achille.

(3) V. Dunger, *Die Sage von Troj.*, etc., p. 43-60.

(4) Publié par Keller, 1858, aux frais de la Stuttgarter litterarischen Verein, d'après les travaux préparatoires de Karl Frommann. — La bibliothèque de Strasbourg possédait un manuscrit du poème de Konrad. Konrad von Wurtzburg, *Gedicht von Trojanischen Krieg*, in-f°.

(5) Le poème de Konrad a trouvé un continuateur, mais qui lui est tout-à-fait inférieur en talent poétique et en invention. Il n'aura pas voulu qu'une œuvre si précieuse pour l'instruction du lecteur demeurât inachevée, et il l'a complétée en quelques huit mille vers, et pour cela il est allé puiser aux sources ordinaires, Darès et Dictys, sans se mettre en peine d'y rien ajouter, ni faire preuve d'imagination. Contrairement à Benoît, c'est de Dictys surtout qu'il s'est servi, en intercalant de temps en temps dans l'histoire qu'il lui emprunte des récits de Darès et de rares souvenirs de Virgile. On ne voit pas qu'il ait jamais songé à donner à son sujet les riches développements qu'y avait donnés

avec effroi quelle étendue il eût dû atteindre, quand on voit qu'il contient à peine un tiers du livre de Benoît, et n'était pas encore arrivé aux grandes inventions. L'écrivain lui-même s'épouvantait de la grandeur de son œuvre; il l'a représentée comme « un immense Océan sans « limites où viennent se précipiter des eaux de toute sorte. » On s'explique, du reste, cette longueur de l'œuvre quand on voit que Konrad, reproduisant toutes les inventions du trouvère français, ne néglige aucune occasion de recueillir sur la route et d'introduire dans la trame de son poème tout ce qu'il rencontre dans les poètes anciens de récits pouvant se rattacher à son sujet.

Konrad est infiniment supérieur à son prédécesseur. « On voit chez lui que la poésie allemande, à cette date, est sortie de ses langes. Tandis que chez Herbort elle a encore à souffrir des gaucheries de la langue, Konrad en trouve une finement développée et comme travaillée pour tous les usages poétiques. Tandis qu'on rencontre chez l'un des inégalités, qu'il lutte péniblement avec l'expression, l'autre montre une étonnante habileté de versification, une diction brillante, une intarissable richesse de pensées et d'images poétiques (1). »

Le procédé des deux écrivains dans le développement de leur sujet est aussi tout-à-fait différent. Herbort, soit par excès de conscience et confiance naïve en l'autorité historique de son modèle, ou plutôt parce qu'il ne possède que des aptitudes poétiques médiocres, se tient au plus près de son auteur et ne s'abandonne jamais à son inspiration personnelle. Konrad ne s'astreint jamais à cette sévère fidélité. Il façonne son œuvre à son gré. Il suit, il est vrai, des modèles étrangers, mais sans que cela porte jamais préjudice à ses créations propres.

Le premier de ces modèles qu'il a suivis, celui qui a éveillé chez lui l'idée de son œuvre, son guide par excellence, est notre trouvère Benoît de Sainte-More (2). Il suit Darès, ou du moins fait profession de le

Konrad. — M. Dunger fait remarquer que dans le manuscrit de Strasbourg l'œuvre de Konrad et celle du continuateur se suivent sans interruption; cependant qu'il n'est pas possible de les confondre, non-seulement à cause des différences de forme et de talent, mais parce que le début de la continuation ne fait pas suite au poème.

(1) V. Dunger, *Die Sage*, etc.

(2) Konrad paraît avoir été très-familier avec notre vieille poésie. C'est lui encore qui a traduit *Amis et Amile*, sous le titre de *Engelhart und Engeltrut*.

suivre; mais c'est le Darès que nous savons, le Darès français, le Darès refait par Benoît. Konrad, du reste, ne dissimule pas les obligations qu'il lui a; il reconnaît à plusieurs reprises qu'il a traduit d'après un auteur français cette antique histoire de Troie; et, aussi candide que Benoît et que Herbort, il se reporte souvent à l'*écrit*, au *vieil auteur*.

On retrouve chez lui tous les événements racontés au début du poème de Benoît: l'expédition des Argonautes, l'histoire de Jason, la première ruine de la ville, sa reconstruction par Priam, l'ambassade d'Anténor en Grèce, l'enlèvement d'Hélène, le retour de Pâris et l'accueil triomphant qui lui est fait. Konrad supprime les portraits; mais il conserve le catalogue des vaisseaux, l'assemblée des Grecs à Athènes, le retard à Aulis, le dénombrement des Troyens, le départ de Ténédos, les premiers combats, l'ambassade d'Ulysse et de Diomède (dont il change toutefois la date pour des raisons que nous verrons tout à l'heure), enfin, les intrigues de Palamède. Seulement dans l'auteur allemand, Palamède arrive tout de suite à ses fins, et aussitôt après commence la troisième bataille; après la quatrième, Agamemnon est rétabli dans le commandement de l'armée, tandis que chez Benoît ce n'était qu'après la huitième bataille et la mort d'Hector que Palamède était élu; c'est après la douzième, où meurt Palamède, qu'Agamemnon est rétabli. Là s'arrête le livre de Konrad; nous avons à peine parcouru les dix mille premiers vers de Benoît, et nous ne sommes pas encore arrivés à la mort de Patrocle.

Dans tout cela on reconnaît aisément l'inspiration du trouvère normand; on la retrouve encore dans certains noms que Konrad répète après lui et dont il avait toute la responsabilité, comme Parthe (Parte) pour Sparte, Cedar, Eliacin, etc. Jason est ici, comme chez Benoît, le neveu de Peléus, non de Pelias.

Mais Konrad en use librement avec son modèle. Il ne craint pas de le corriger quand il le trouve monotone. Ainsi Benoît, suivant les traces de Darès, promenait patiemment Anténor chez tous les princes de la Grèce l'un après l'autre; Konrad les rassemble, à un jour donné, à Salamine, et les lui fait trouver là réunis à point pour entendre son message.

D'autres fois il est obligé à des altérations par ses propres inventions. Pâris ne peut pas raconter qu'il a jugé en songe les trois déesses quand le poète nous a déjà raconté solennellement l'histoire de ce jugement.

C'est Mercure qui vient apporter à Pâris un « bref » de Vénus, où elle lui promet le prompt accomplissement de ses souhaits. D'autres fois il y est amené par cela même qu'il connaît mieux que Benoît les sources antiques. Ainsi Benoît a placé à Cytarea (Cythère) toute la scène de l'enlèvement d'Hélène. Conrad à sa suite nous conduit d'abord dans l'île de Vénus ; mais, fidèle à la donnée antique, il se retrouve à Sparte à un certain moment, sans que du reste ni le lecteur, ni lui-même, sache comment il y a été transporté.

Prenant à l'égard de Benoît les libertés que celui-ci prenait avec l'antiquité, il ajoute des noms à son calendrier : on voit figurer dans le catalogue des vaisseaux Cursalion uz Ungerlant, Maubri von Ruizen, Achel von Tenemarken, Leraut von Schotten, Anachel von Engellant, et il fait ainsi le tour de l'Europe pour arriver enfin « à la chevalerie allemande qui s'est conquis un si haut prix. »

Konrad comme Benoît, et plus encore que lui, abaisse l'Olympe antique. Les dieux d'Homère sont devenus chez lui des enchanteurs qui ont un grand pouvoir sur les pierres et sur les plantes, et qui ont été pour cela adorés par les hommes.

Il donne partout à ses personnages le costume, les habitudes, les mœurs de son temps ; et son exactitude aboutit à un réalisme qui s'accuse de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne de Benoît, et qui se traduit ici en des images bouffonnes : ainsi Jupiter a convié tous les dieux aux noces de Thétis et de Pélée ; Apollon vient en médecin avec toute une boutique de livres et d'électuaires ; Mercure, le messager des dieux, qui comprend toutes les langues, porte une boîte toute pleine de lettres et de nouvelles. Herr Bache, le dieu du vin, tout barbouillé de vin doux, traîne après lui un foudre de vin. Le dieu Emineus (Hymenæus) porte le saint livre ; Junon, une cassette pleine d'or et d'argent ; Cérès, des besaces pleines de grain, et Pallas, comme déesse de la sagesse, une charge de livres. C'est une parodie sérieuse.

Les additions sont souvent bien plus considérables. Konrad nous avertit dès le début (v. 276) qu'il n'entend pas s'astreindre à suivre servilement son modèle (1) ; il veut, au contraire, suppléer aux lacunes et

(1) Ne serait-ce pas cependant encore un souvenir de Benoît : « Je ne dis pas que je n'y mette aucun « bon dit. »

aux manquements du vieux livre (Lücken und Mängel). Benoît de Sainte-More a raconté l'enlèvement d'Hélène par Pâris; mais comme il a pour les Troyens une prédilection marquée et qu'il ne veut pas mettre à leur charge la première faute, il s'est bien gardé d'oublier le début de Darès, et, mettant au compte des Grecs la première aggression, il est allé rechercher jusque dans l'expédition des Argonautes et la mort de Laomédon les précédents de la guerre de Troie. Par la même raison, il a peu insisté sur ce qui touche à Pâris. Il y a là pourtant toute une source de riches développements poétiques qu'avait déjà exploitée l'antiquité. Konrad songe à suppléer Benoît en ce point, et il commence son poème par le récit du songe prophétique d'Hécube (1) et de l'enfance de Pâris, par la peinture idyllique de ses amours avec Œnone, sur laquelle il insiste avec une complaisance marquée.

Notons en passant, et nous verrons bientôt plus à loisir, que c'est ainsi que Jean Le Maire de Belges commencera son *Histoire de Troie* (V. *Illustration des Gaules*, liv. Ier); lui aussi dépeindra très-longuement et avec un plaisir évident la jeunesse pastorale de Pâris, et, ce qui est plus frappant encore, la reconnaissance se fera chez lui comme chez le vieil auteur allemand (2). On célèbre des jeux à Troie; Pâris, encore inconnu de tous, vient y prendre part. Il triomphe à la lutte de son frère Hector, qui furieux est prêt à le tuer et le frapperait sans l'intervention du vieux pasteur qui l'a élevé (3).

(1) Probablement il l'avait pris dans Dictys, qui le devait peut-être lui-même à Apollodore, et non, comme le veut M. Dunger, au vers 22 de l'*Achilléide*, où il n'y a qu'une allusion très-obscure pour qui ne connaîtrait pas d'autre texte.

(2) Je remarque encore qu'une addition assez bizarre faite à Benoît par Herbort, qui assure que Pâris connaissait Platon et sa dialectique, se retrouve également dans J. Le Maire.

(3) La tradition s'est conservée dans une glose que M. Dunger a trouvée dans une vieille édition des *Héroïdes* (16, v. 360; Venise, 1482): « Paris palestra et sagittatione valuit, qua superatus Hector, ira « percitus, Paridem trucidasset, nisi sibi fratrem, a pastore regio, qui illum educasset, esse agnovisset. » — J. Le Maire avait pu trouver ces traditions dans Ubertin et Antoine Volsc, commentateurs des *Épîtres* d'Ovide, qu'il cite parmi « les cinquante-sept acteurs authentiques qu'il a consultés pour son Ier livre des *Illustrations*. » Les commentateurs eux-mêmes avaient pu puiser la première idée de ces récits dans les *Fables* d'Hygin (ch. 91). C'est là sans doute que les avait pris le moyen-âge. — Il est à remarquer que selon Hygin c'est Déiphobus qui a été vaincu par Pâris. C'est dans les *Troïca* de Néron que se serait trouvée la version si souvent reproduite. Servius (*Æneis*, lib. V) écrit: « Sane hic « Paris secundum Troïca Neronis fortissimus fuit: adeo ut in Trojæ agonali certamine superavit omnes, ipsum etiam Hectorem. Qui quum iratus in eum stringeret gl dium dixit se esse germanum, quod allatis

Konrad ne trouvait pas ces détails dans Benoît, mais il avait pu lire quelqu'une de ces amplifications en prose dont nous parlions tout à l'heure.

Nous avons vu d'ailleurs le songe d'Hécube et les serments de Pâris à Œnone déjà reproduits tout au long dans la copie de Malkaraume.

Le poète allemand poursuit en racontant les noces de Pélée et d'Achille, le jugement des déesses, la naissance et l'éducation d'Achille. Il est facile de voir à quelles sources il a puisé ; il s'est évidemment inspiré d'Ovide et de Stace, très-familiers tous deux, on le sait, au moyen-âge (1). Aux *Héroïdes* d'Ovide (V. *Héroïd.*, V) il a pris les amours de Pâris et d'Œnone, à l'*Achilléide* il a emprunté le récit de l'éducation d'Achille. Quant aux noces de Pélée et aux prophéties de Protée sur les destinées d'Achille, il les a prises probablement dans Catulle qui n'était pas moins connu du moyen-âge que les deux autres auteurs (2).

Il convient seulement de noter que Konrad, fidèle aux habitudes du moyen-âge et pour faire preuve d'imagination, comme nos trouvères imitateurs de l'antiquité, exagère les prouesses de ses héros. Dans Stace, Achille ravissait les jeunes oursons à leurs mères ; d'après Konrad, il va enlever les jeunes griffons dans leurs aires ; il ne se contente pas de lutter avec les tigres, il provoque les dragons et les crocodiles (3).

Konrad traite du reste les traditions antiques avec la même liberté que les autorités modernes. Il amène Priam avec sa cour aux noces de Pélée, et y met Hector aux prises avec ce dernier ; c'est une tradition du reste qui semble avoir eu cours au moyen-âge ; on la retrouve dans un de nos poèmes.

Konrad a trouvé moyen de rattacher assez ingénieusement ces récits

« crepundiis probavit qui habitu rustici adhuc latebat. » — Josephus Iscanus avait de son côté raconté longuement (en 400 vers) le jugement de Pâris.

(1) V. sur la popularité d'Ovide et de Stace la *Biblionomia* de Richard de Furnival, le catalogue de Bobbio, ce que nous-même, en avons dit plus haut, à propos du *Roman de Thèbes*.

(2) Je ne puis croire avec M. Dunger que Stace ait été la source unique (V. *Achill.*, v. 25 et 32). Pour le jugement de Pâris, comme tout à l'heure au vers 22, il n'y a qu'une très-courte allusion (V. Dunger, p. 46). Quant à Catulle, Annius de Viterbe, au XV[e] siècle, ne croyait pas déroger à sa gravité en en donnant un commentaire.

(3) V. H. Dunger, p. 48, *Die Sage*.

à la narration même de Benoît et à l'expédition des Argonautes qui la commence. La gloire d'Achille s'est répandue par le monde. Pélée est fier d'avoir un tel fils. Mais il est un jeune chevalier que l'on commence à lui comparer : c'est Jason, le propre neveu de Pélée, selon la découverte de Benoît. Pélée irrité songe à se défaire de celui qui lui fait ombrage, et nous entrons ainsi de plein pied dans le poème de Benoît.

Konrad paraît avoir une grande affection pour l'*Achilléide*. Arrivé au récit de la reconstruction de Troie par Priam, il abandonne encore une fois la trace de Benoît et insère un nouvel épisode pris au poète latin. Le bruit de la résurrection de la ville s'est répandu dans la Grèce. Thétis inquiète cherche pour son fils une sûre cachette. Le séjour du jeune homme à la cour de Lycomède, ses amours avec Déidamie, jusqu'aux comparaisons de Stace, tout est fidèlement reproduit. Konrad en sait même plus que le poète latin. Il nous apprend qu'Achille a été présenté au roi de Scyros sous le nom de Jocundille, nom que Stace a tout-à-fait ignoré, et naturellement il donne à tout l'épisode les couleurs de son temps ; ce qui, remarque le critique allemand, ne saurait étonner dans un disciple de Gottfried de Strasbourg (1) : mais il ne peut laisser cette histoire incomplète. Il est trop charmé de Stace pour le quitter ainsi, et d'ailleurs il faut amener Achille à l'armée grecque. Aussi imagine-t-il qu'après le débarquement Ulysse a obtenu une trève d'un an et demi, et dans l'assemblée des Grecs il représente qu'Hector ne pourra être vaincu que si on lui suscite un adversaire d'une naissance semblable à la sienne. Achille est dans ces conditions ; mais personne ne sait où le découvrir. L'*Achilléide* (ch. II) fait tous les frais du récit jusqu'à l'arrivée triomphante d'Achille parmi les Grecs et aux preuves qu'il donne de sa force. Ici encore Malkaraume se retrouve dans les voies de Konrad. Il a raconté aussi comment le jeune héros est reconnu, en remplaçant toutefois Achille et Ulysse par Pyrrhus et Ménélas (V. *Rom. de Troie*, v. 22520 notes).

Plus loin il emprunte aux *Héroïdes* divers détails pour achever son récit de l'enlèvement d'Hélène, non sans se permettre d'y joindre quelques menus détails de son invention (2). Il est aussi très-familier avec

(1) V. H. Dunger, *Di Sage*.
(2) V. Dunger, p. 53. — Cholevius, I, 140. — Bartsh. *Albert von Albertstadt* XXVI ff.

les *Métamorphoses*. Grâce à ce poème (V. *Métam.*, XII), il sait mieux que Benoît quels présages ont averti les Grecs en Aulide, et quel prix Diane mettait à la cessation de sa colère. Frappé de la monotonie de cette longue suite de combats qu'il trouvait dans Darès, Benoît avait essayé de reposer le lecteur en insérant dans son livre divers épisodes ; Konrad l'imite et le dépasse en ce point. Dans la trève qui suit la rencontre de Pâris et de Ménélas, les Grecs charment leurs loisirs en racontant les prouesses des anciens héros. Nestor est un des conteurs les plus aimés. Cependant la foule, attentive à sa parole, remarque qu'il n'a point dit un mot du grand Hercule. Nestor répond comme dans Ovide (*Métam.*, XII, v. 537), en rappelant combien Hercule a été funeste à sa famille; ce récit auquel il se refuse, Philoctète va le faire, et redit après Ovide (*Métam.* IX, v. 101) la mort d'Hercule (1).

On voit comment s'est formé le poème de Konrad; le *Roman de Troie* a fourni le fond et la trame première; le poète allemand y a versé tous ses souvenirs des poètes latins (2) et il a fondu le tout dans une puissante et libre inspiration.

Konrad, à son tour, devait trouver de nombreux imitateurs. Nous allons voir tout à l'heure des traducteurs de Guido mettre à profit son œuvre. On en retrouve la trace dans la *Chronique universelle* de Rudolph von Ems et dans celle d'Enenkel, qui, semblables en cela aux auteurs français d'histoires universelles, ne manquent pas à raconter la ruine de Troie. D'un autre côté, Konrad trouvait comme Benoît d'audacieux faussaires qui usurpaient sa gloire. On conserve à Munich un récit manuscrit de la guerre de Troie (1467), qui au dire de M. Frommann (V. Herbort, *Nachtrage*, p. 352), s'accorde complètement avec le

(1) V. Dunger, *Die Sage*, p. 56.

(2) Que Konrad ait su le latin, cela n'est pas douteux ; on en a la preuve dans d'autres ouvrages de lui tirés de source latine, comme une *Vie* de saint Alexis, une de saint Sylvestre, et dans le témoignage d'un contemporain plus jeune, Hugo de Trimberg, qui le nomme comme un des plus savants entre les laïques (V. Dunger, p. 58). Quant à l'objection qu'on a faite que nulle part Konrad n'a cité Ovide ni Stace, tandis qu'il cite à plusieurs reprises Darès, M. Dunger remarque justement que Joseph d'Exeter ne mentionne pas Dictys et Ovide qu'il met à contribution, ni Albert de Stade le Pindarus, ni Virgile ni Ovide, ni Guido Benoît; que les imitateurs allemands de Guido citent tous Darès, jamais Guido; que la *Trojamana Saga* ne parle pas d'Ovide, bien qu'elle le pille; il fait observer justement que quand les écrivains du moyen-âge citent un auteur, c'est surtout pour donner du poids à leur récit et bien établir son authenticité.

poème de Konrad, bien qu'à la fin un certain Ulricus Weickmann se donne pour l'auteur du livre.

C'est encore sur la même souche qu'est venu se greffer un grand poème en trente mille vers sur la *Guerre de Troie* (1), qui semble appartenir au XIV[e] siècle et dont l'auteur s'est caché sous le nom de Wolfram d'Eschembach (Wolfran von Eschybach); mais, d'ailleurs, peu soucieux d'entretenir l'erreur de ses lecteurs, il cite en plusieurs endroits Wolfram comme son garant. L'ouvrage est divisé en douze livres. On nous dit que les vers ne sont pas très-purs ni très-faciles; que cependant les peintures témoignent de l'habileté, bien que plus souvent elles tombent dans la platitude.

L'auteur, du reste, traite l'histoire avec beaucoup de liberté, comme le prouve le plus rapide coup d'œil jeté sur son œuvre (2). Agamemnon est devenu Kaiser Agamemnon; il est le père d'Hélène; il donne à Athènes un tournoi où Pâris se couvre de gloire. Le poète fait accomplir à celui-ci, comme à tous ses héros, des voyages fantastiques. Il introduit dans son œuvre une foule de personnages nouveaux et un nombre raisonnable de dragons et de géants. Il n'a voulu voir dans le récit traditionnel de la guerre de Troie qu'un thème qu'il pouvait broder librement, un cadre où il pouvait faire entrer ses propres fantaisies.

La Hollande ne restait pas en arrière de l'Allemagne. Elle avait imité déjà douze de nos chansons de geste (3); elle n'avait pas été moins charmée de ce nouveau cycle. Vers le milieu du XIII[e] siècle, Jacob van Maerlant (4), le plus illustre des poètes des Pays-Bas au moyen-âge, traducteur infatigable, reproduisait le livre de Benoît sous le titre de *Guerre de Troie* (5), comme il avait traduit déjà le poème d'*Alexandre* (6). Maerlant a proclamé lui-même tout ce qu'il devait à Benoît (7).

Maerlant lui-même trouvait des imitateurs. Il y a une autre traduction

(1) Conservé manuscrit dans le Kloster Gottwich.

(2) V. Dunger, p. 70-74.

(3) V. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*.

(4) Maerlant, laïque, d'origine flamande, de famille bourgeoise, mort en 1300 près de Bruges.

(5) Publié par Blommaert, Ondolaemsche Gedichten der XII[e], XIII en XIV Eeuwen, II, 73 ff.

(6) Probablement d'après le poème français, et non, comme on l'a dit, d'après Gautier de Châtillon.

(7) V. Hoffmann *Horæ Belgicæ*, 31. — V. Dunger, *Die Sage*, p. 30. « Dat hevet hi in walsc bescreven een hiet Bonoit de Sainte More. »

néerlandaise sous le titre de « *Trojaensche Oorlog* » de Seger Dieregodgaf (1). Cette production semble s'éloigner en quelques points de l'œuvre française; elle en est cependant évidemment inspirée. L'auteur du reste, en maint endroit, s'appuie sur un original roman qui doit être évidemment notre auteur. On peut le retrouver encore dans ces fréquents renvois que l'écrivain néerlandais fait à Darès, et qui ne sont que la répétition d'une habitude de Benoît et comme un écho fidèle de son poème.

L'histoire de Troie racontée par Darès et refaite par Benoît avait un écho jusque dans l'extrême Nord. Nous avons déjà vu comment on avait essayé de mettre les Eddas en harmonie avec la légende troyenne; comment dans la vieille mythologie du Nord on avait prétendu retrouver toute l'histoire d'Ilion. C'était l'œuvre de quelque clerc, aussi enthousiaste de l'antiquité que de ses traditions nationales, qui avait cru faire ainsi honneur à son pays. Mais les récits de Troie n'avaient pas même eu besoin de ce soutien et par eux-mêmes étaient bientôt devenus populaires. On retrouve en Scandinavie, au XIII[e] siècle, la tradition de la trahison d'Anténor et d'Énée. Parmi les Sagas islandaises conservées à la bibliothèque de Stockolm en manuscrit, on en trouve une sans nom d'auteur (2), en trente-un chapitres, intitulée *Trojumanna Saga*, qui commence avec l'expédition de Jason et d'Hercule en Colchide, raconte l'enlèvement d'Hélène, le siége et la destruction de Troie, etc., et où l'on retrouve tous les héros grecs et asiatiques qui ont pris part à cette guerre. Cette légende se retrouve dans tous les idiomes scandinaves; la version danoise était un des livres les plus populaires au moyen-âge; un manuscrit de Stockolm (n° 39, in-4°, sur papier) en donne une traduction suédoise qui date au moins du commencement du XV[e] siècle (3).

Le récit a une physionomie populaire très-prononcée; il s'est teint des couleurs du temps et du pays. Les anciens héros sont devenus des

(1) V. Dunger, *ibid.* — Blommaert en a publié un fragment.

(2) V. Wanley, *Catal. lib. ant. Sept.* et Geoffroy, *Rapport sur la bibl. de Stockolm*, *Arch. des Missions*, 1855, t. IV, p. 224.—Bibl. de Stock., manuscrit 58, in-f°, et plusieurs autres. Publiée dans les *Annales for nordisk oldkindighed*, 1848, p. J. Sigurdson.

(3) V. Dunger, *Die Sage*, p. 75; Keyser, *Nordmaendenes Videnskabeligh oq Literatur i Middelarderen* a conjecturé à tort que c'était Hauk Erlendson à qui l'on doit une autre Saga.

géants du Nord; Jupiter s'appelle Thor, Junon Sif, Venus Fregga, les Troyens sont souvent appelés Tyrken (1). Cependant on reconnaît aisément ici les sources ordinaires où l'auteur, qui doit avoir possédé une certaine connaissance de la littérature latine, semble puiser directement et en connaissance de cause (2). Il reproduit avec fidélité non-seulement le fond des récits, mais les noms et les dates. Les auteurs qu'il cite sont le *Scalde Homère*, Darès pour lequel il a hérité de toute la confiance du moyen-âge et qui est à ses yeux le plus authentique rapporteur de cette histoire, et Virgile vers la fin de son récit. Il parle encore des « récits des Païens », du « vieux livre », des témoignages des Romains « Berichte der Romer. » A ces noms il joint celui de Théodolus, le Théodulus des *Ecloga*, poème latin du VII[e] ou VIII[e] siècle, où le berger Pseustis et la bergère Alithium discutent sur le paganisme antique et le christianisme; l'écrivain scandinave y trouvait une source d'érudition facile, et toute une série de récits mythologiques et de passages empruntés aux auteurs anciens (3).

A l'imitation des écrivains allemands de la guerre de Troie qu'il a lus sans doute, il complète Darès en passant. Je pense que c'est chez eux plutôt que dans Ovide directement qu'il aura pris ces divers récits. Je vois encore la trace de leur influence en ceci qu'il se montre plus favorable à Achille que Darès et que Benoît. Comme Herbort il ne peut se résigner à faire d'Achille un traître, et ce n'est pas à l'aide d'une surprise, mais dans un combat loyal qu'il triomphe de Troïlus. Du reste rien n'empêche de supposer qu'il se soit inspiré d'Ovide; il est évidemment très-familier avec les *Métamorphoses* et les *Héroïdes*. J'en trouve la preuve dans un détail de son récit des amours de Pâris et d'Hélène, où l'on a cru pouvoir reconnaître une invention personnelle à l'auteur. Lorsque Pâris rencontre Hélène dans le temple de Céréam (Cythère), il jette dans son giron une pomme d'or sur laquelle sont écrits ces mots:

(1) Dans les Sagas islandaises, les généalogies antiques sont fort altérées. On voit qu'il n'y a là qu'un lointain écho. Le *Remundar Saga Keysarasonar ok Elenar Konungs dottur*, manuscrit du XV[e] siècle en vingt-six chapitres, est le récit de la victoire de Remund, fils du roi de Saxe, Rigard sur Achille, fils du roi d'Afrique Énée (V. Geffroy, *Arch. des Miss.*, t. IV, p. 224.)

(2) Ainsi dans le récit du combat d'Achille et d'Hector, empruntant des détails à Darès et à l'Homère latin, il distingue entre les deux témoignages et écrit « So Sagt Dares, So Sagt Homer. »

(3) V. Dunger, *Die Sage*, p. 76.

« Je jure par les dieux que j'épouserai Pâris et serai sa reine. » Elle rougit quand elle a lu ces mots et ne veut pas tenir un serment si perfidement surpris ; mais Pâris prétend reconnaître là la volonté des dieux et assure qu'il n'est pas permis d'enfreindre les promesses faites dans leurs temples. Cette galante invention n'appartient pas à l'écrivain scandinave ; c'est évidemment là un souvenir de l'*Épître d'Acontius à Cydippe* et de la ruse imaginée par lui (V. Ovid., *Epist. XX*).

Je ne parle pas de l'Angleterre; nous allons la retrouver tout à l'heure.

En Italie, l'œuvre de Benoît avait eu une fortune singulière. Le trouvère avait donné son poème comme une traduction d'un original latin ; il devait avoir l'honneur à son tour d'être traduit dans la langue classique. Un siècle après la composition de son œuvre, un sicilien, qui s'appelle lui-même au début et à la fin de son livre « Judicem Guido- « nem de Columpna Messana » (1), met en un latin détestable le *Roman de Troie*. Seulement, moins honnête qu'Herbort von Fritslâr, il n'a dit nulle part ce qu'il devait à l'auteur français.

Qu'était-ce que Guido ? Nous venons de l'entendre nous indiquer lui-même son nom et sa nationalité. Il l'a marquée encore en rapportant dans les premières pages de son livre des légendes locales plus ou moins absurdes sur l'origine des peuples des Abruzzes, et en introduisant l'Italie méridionale dans son œuvre d'une façon tout-à-fait inattendue (2).

Les académiciens de la Fucina, qui publiaient, en 1665, à Naples, une traduction italienne de Guido, nous assurent « qu'il était très-versé dans la science des lois, et que pour sa doctrine et son intégrité il fut plusieurs fois, par les rois sérénissimes de Sicile, élu juge de la cité de Messine (3), office qui, par la présence des rois, était de grande préémi-

(1) C'est là le texte du manuscrit de la Bibl. imp., f. latin 5701, p. 1, col. 2 (in-f° sur papier, 112 ff : 37 à 44 lignes par colonne); l'ouvrage se compose de 35 livres. Dans les éditions imprimées on lit « de Messana ou Messanensem : » « Io Guidice delle Colonne di Messana » dit la traduction italienne.

(2) On retrouve encore une signature du même genre au f° 45, vers., col. 1, à propos du nom de Messa (Messe) que Benoît a substitué à la Mysia de Darès ; il y croit trouver l'origine du nom de *Messana*.

(3) Fabricius (*Biblioth. lat. med. et inf. ætat.*, t. III, p. 131) écrit en parlant de lui « on dit qu'il était de Messine, qu'il y remplit les fonctions de juge. Mongitore (*Bibl. Sicil.*, t. I, p. 165) dit qu'il fut juge de Messine en l'an 1276. Mongitore assure qu'Antonio Merelli avait publié en 1665 une *Vie*

nence et juridiction. » Ils oublient malheureusement de nous dire où ils prennent ces renseignements, et je crains que leur imagination ne les ait tirés de la signature du livre. On lui doit plusieurs autres compositions italiennes et latines. Il était poète dans les deux langues. Dante fait allusion à un de ses chants, et Léon Allacci lui a donné place dans son recueil des *Poeti antichi italiani.* Il a été cité avec honneur par les historiens de la poésie, entre autres par Bembo. (*In prosis*, lib. 2.)

Vossius nous apprend que Guido s'attacha à Édouard prince d'Angleterre, lorsqu'il passa en Sicile pour rejoindre la croisade de saint Louis (1), et qu'il le suivit dans son île, où il écrivit une Chronique des rois anglais (2). C'est là sans doute qu'il avait fait connaissance avec le poème de Benoît. Guido, du reste, paraît avoir été très-familier avec la langue française. Son livre est tout plein de gallicismes (3).

Si nous en croyons sa propre déclaration, il fut très-rapidement écrit. Il s'excuse de ne l'avoir pas enrichi de plus de beautés littéraires. « Ipsum ornassem dictamine pulcriori per ampliores metaphoras (à quel « danger a échappé le lecteur qui est en droit déjà de trouver qu'il les « prodigue !) et colores, et per transgressiones occurrentes, quæ ipsius « dictaminis sunt picturæ »; mais il était pressé par le temps. Il l'a

de Guido, in-4°; mais qu'il l'a vainement cherchée. — Une note du manuscrit de Paulmy (*Arsenal manuscrit* 253), confond Guido Colonna et Gilles Colonna ou Gilles de Rome, le fameux auteur du *De Reginum principum.* Il est presque inutile d'avertir qu'ils n'ont rien de commun. Tiraboschi (Florence, 1806, vol. IV, p. 326), nous dit qu'il était juge de Messine: « Guido delle Colonne giudice Messinese. » Oudin (*De Script. eccl.*, t. III, p. 581), soupçonne qu'il était des Colonna de Rome; mais il avoue qu'il n'en a pas de preuves: « Guido de Columnis Messanensis ex nobili genere Columnarum « ortum incompertum est. » Quelques historiens ont dit, mais à tort, qu'il était membre du Conseil royal de Sicile: Regiæ Siculæ curiæ. V. Vincenz. Ferraroti, *De Officio Stral.*

(1) Tiraboschi répète cette assertion, mais ajoute qu'il n'en connait aucune preuve. Il nous dit que la tradition en remonte à Jean Boston, moine anglais du XIV[e] siècle.

(2) On lit dans Fabricius: « *Chronicon Britannorum* citatur a Theodoro Engelburio, Roberto Fabriano, aliisque. Ac sane, præter historiam de Regibus rebusque Angliæ, traditur etiam scripsisse Chronicon magnum libris XXXVI. Non video tamen qui illa viderit. Et Baleus quoque XIII, 36, nihil ejus nisi *Historiam Trojanam* memorat. »

(3) « Compatriatarum filii naturales. — Ut sensu visionis attendat, *qu'il fasse attention au sens de la vision.* — Sic quod, *si bien que.* — Se submittere sibi placet, *se plaît à se soumettre.* — Forma fuit tantæ latitudinis. — Demoliri ad introductionem equi — In eorum hospitiis morantur finaliter per complere proditiones suas. — In profundo camere. — Puritas cordis. — Ex eorum parte, *de leur côté.* — Descendere eam de equo. — Associavit eam, *il l'accompagna.* — Discretus in factis — Immobilium possessionibus abundans. — Locuples in castris et dives in villis — infaillibiter, etc. »

achevé, « perfectum et completum », en trois mois, du 15 septembre au 15 décembre de l'année de l'incarnation 1287 (1). Il avait, ajoute-t-il, composé le premier livre, et non plus, longtemps auparavant (2) à la demande de Messer Matteo da Porta, vénérable archevêque de Salerne, homme de grande science. Or celui-ci avait été honoré de ce titre en 1263 et était mort en 1273. Ce serait donc dans l'intervalle que se placerait le premier essai de Guido.

De tous les imitateurs de Benoît, Guido est celui qui mérite la plus sérieuse attention. C'est lui qui a été le plus redoutable ennemi de la gloire de son modèle. Par un étrange renversement des rôles, pendant longtemps on a vu dans Guido Colonna l'auteur original, et dans Benoît le traducteur. C'était faire de Colomb le plagiaire d'Amerigo Vespuci. Mais comme Guido avait écrit en latin, dans un temps où l'on croyait que toute poésie au moyen-âge procédait du latin, où tout auteur latin était vénérable, et où l'on connaissait peu notre poésie nationale, Guido devait fatalement passer pour l'inventeur. Une foule de juges excellents, à commencer par Heyne et Schœll (3), sont tombés dans ce piége; et tel est l'empire d'une idée longtemps reçue que Guido a trouvé faveur, même de notre temps, parmi les hommes les plus sympathiques à notre vieille poésie et aux gloires nationales (4). Il serait trop long de relever en détail ces erreurs, il suffit de les signaler.

Et ce qui rendait la spoliation plus grave et plus irrémédiable c'est que non-seulement Guido ne nommait pas Benoît, mais qu'il nommait Darès comme l'auteur de toutes les inventions de Benoît. Comment, en présence de déclarations si précises et si formelles, ceux qui vinrent après lui ne s'y seraient-ils pas trompés? Et non-seulement il a le tort

(1) C'est la date fournie par un manuscrit d'Angleterre (V. *Cod. St-Petr.* Eborac, col. 30). Le beau manuscrit de la bibliothèque d'Este donne: « Infra tres menses a XV vid. mensis septembris primæ, « indictionis usque ad XXV mensis novembris proxinu subsequentis. »

(2) Je vois dans le catalogue de la bibliothèque Riccardiana, Florence, p. 227, sur Guido Judex, *De Casu Trojæ*, qu'on lit à la fin du manuscrit, qu'il fut achevé en 1266. Mais Tiraboschi dit que ce doit être une erreur.

(3) V. aussi *Wharton*, t. II, p. 292. Wernsdorf ignore également Benoît. Il dit « que Guido a suivi Dictys, varia ex *suo* seculique sui ingenio attexens. Il faut reconnaître pourtant que c'est bien à Guido que croyait s'adresser l'éloge de Lydgate « d'avoir enluminé cette noble histoire des fraîches couleurs de la rhétorique et des riches fleurs de l'éloquence. »

(4) V. l'introduction du *Roman de Troïlus*, où l'on ne fait pas la part assez large à Benoît.

de ne pas nommer en pareil cas Benoît qu'il copie et qu'il gâte en le copiant, mais il semble même n'avoir jamais pris la peine d'ouvrir ou du moins de lire en entier ce Darès dont il se réclame ; car s'il l'avait lu, eût-il jamais pensé à lui prêter ce à quoi l'autre n'a jamais songé (1) ? Ainsi la faute est double ; l'ignorance et la mauvaise foi semblent égales. N'accusons cependant pas trop Guido. Il a rendu service à Benoît. S'il a fait oublier son nom, il a sauvé son œuvre. Tel qui eût regardé avec un profond dédain ses inventions rédigées en langue vulgaire, les lisait avec respect quand il les trouvait écrites en latin. Nous avons vu le recueil des *Histoires romaines*, qui ne tient aucun compte de l'Eneas, copier pieusement le *Roman de Troie.*

Nous touchons ici au plus grave problème que puisse soulever la lecture de Guido. Que doit-il à Darès, que doit-il à Benoît ? a-t-il copié celui-ci purement et simplement, ou a-t-il eu, ont-ils eu tous deux sous les yeux ce Darès plus complet que nous avons déjà recherché ?

La comparaison la plus rapide et la plus sommaire entre Guido et Benoît suffit pour constater entre eux la plus parfaite ressemblance. Il est vrai qu'on rencontre chez Guido quelques détails qui ne sont pas dans Benoît ; Guido, en effet, corrige et redresse en certains points son modèle. Il se pique d'érudition (2). Il a lu Ovide et Virgile ; il cite Denys l'Aréopagite, Ptolémée, Justinien, Isidore de Séville, Béda. Il précise quelquefois ce qui était un peu vague chez Benoît (3). Celui-ci a dit qu'Agamemnon faisait un sacrifice à Diane ; Guido sait que la déesse avait

(1) S'il avait lu autre chose que le commencement et la fin de Darès et de Dictys, laisserait-il subsister ces bizarres altérations de noms géographiques commises par Benoît, par exemple : Messa pour Mysia, Corchiro Menalan pour Melænam (f° 99). Simoneta pour Simoenta, et un fleuve devenu un port. Le roi Eothides, etc. (ibid.). Il n'assurerait pas que ce prince régnait sur la province de Gerbundia, un nom que Dictys ne connaissait pas ; Guido a tout simplement mal lu un vers de Benoît :

Reis esteit de *Gerben* et *dus*.

(2) Cette érudition est souvent du reste plus ambitieuse que sûre. Il conduit Achille dans l'île de *Delphos*, qui est la même chose, assure-t-il, que Delos. Il sait cependant que Delos en grec est synonyme de manifestus.

(3) Benoît avait raconté que la sœur de Memnon, après avoir recueilli ses os dans une urne d'or, avait disparu tout à coup sans qu'on n'eût plus jamais de ses nouvelles, et que quelques-uns pensaient qu'elle était allée retrouver sa mère « ne sai déesse o fée. » — Guido écrit : « quelques-uns ont dit qu'elle était déesse, ou fille de déesse, ou un de ces êtres que les gentils appellent fées : aut unam ex illis quas gentes fatam appellant. » *Hist. Troj.*, f° 110, v. col. 1.

demandé qu'il sacrifiât de sa propre main Iphigénie, sa fille. A la fin du *Roman de Troie* Benoît renvoyait vaguement à un récit des aventures d'Énée sans indiquer l'auteur, Guido nomme Virgile et l'*Énéide* (1). Benoît s'était contenté de dire que les Troyens célébraient des jeux ; Guido sait quels sont ces jeux (2). Il ne néglige aucune occasion de faire parade de sa science et de sa culture littéraires. Il annonce en commençant son livre les prétentions les plus hautes. Il a voulu défendre le public « contre le mensonge des grands écrivains qui n'ont « pas dit la vérité sur Troie et ses malheurs ; il écrit pour l'instruction « de ceux qui suivent les leçons des grammairiens (3). » Mais il ne se contente pas, comme le trouvère qu'il copie, de faire le procès à Homère, il le fait aussi à Virgile ; il le fait à Ovide dont il parle à plusieurs reprises et qu'il qualifie d'une épithète assez juste, parlant de la prodigalité de son style « prodigo stylo. » Il le prend à partie au sujet de l'histoire de Médée, qu'il prétend assez mal à propos raconter d'après lui (4). S'il l'avait bien lu, il ne dirait pas comme Benoît que Médée est la fille unique d'Æétès (5). On peut du reste dire qu'en général ses additions sont peu nombreuses ; elles consistent surtout en quelque lieu-commun pédantesque, quelque réflexion (6), quelque trait en passant (7).

(1) « De processibus particularibus Æneæ præsens historia non describit, sed qui eorum voluerit habere noticiam, legat Virgilium Eneydarum *(sic)*. »

(2) « Ibi primo adinventa fuerunt scacorum solacia curiosa, ibi ludi subito irascibiles alearum inventi.... ibi tragedie et comedie dicuntur primitus institute, quamvis quidam asserant in insula Cicilie inventam fuisse primitus comediam. »

(3) « Ad utilitatem eorum præcipue qui grammatica legunt, ut separare sciant verum a falso de his que de dicta hystoria in libris grammaticalibus sunt descripta. » On lit encore à la fin du livre : « Et Guido de Columpnis judex de Messana prædictum Ditim grecum in omnibus sum secutus pro eo quod ipse Dictis perfectum et completum fecit in omnibus opus suum ad litteratorum videlicet solatium ut veram notitiam habeant præsentis historiæ. »

(4) Guido s'est arrêté avec une certaine complaisance à retracer lui-même cette histoire. Il y trouve l'occasion d'étaler son érudition astronomique et littéraire, des plus hasardées et des plus indigestes.

(5) « Patri unica sola futura heres etiam in regno. »

(6) A propos de la corruption de Theanz (Theano) par Anténor, il y a une longue invective contre l'avidité des prêtres et leur vénalité, qui rappelle les passages les plus violents de Gautier Mapes contre *Bursa*. Dans Benoît (v. 25540) rien de semblable ; c'est tout simplement un marché. — A propos de Delos, il a écrit trois pages sur la naissance et le développement de l'idolâtrie. La traduction italienne supprime cette édifiante addition.

(7) A la mort d'Hector il dira : « Non est aliquis civium qui non maluisset proprium filium suum

Mais ce ne sont là que des détails; et, en général, Guido reproduit son modèle avec beaucoup d'exactitude. Il n'omet rien d'essentiel; la marche des événements est la même; ce sont les mêmes mœurs empruntées à la féodalité, les mêmes embellissements. L'auteur italien a conservé toutes les inventions particulières à Benoît, la description de Troie, le Sagittaire, les femmes aux fenêtres, le tombeau d'Hector, le discours de Polyxène mourante, etc. Comme lui, il raconte fort longuement la mort de Patrocle et le combat engagé autour de son corps. Darès exposait le fait en deux lignes sans aucun détail : « Hector Patroclum « occidit et eum spoliare parat; Merion eum ex acie, ne spoliaretur, « eripuit. » De ces deux lignes Benoît a tiré un récit de 190 vers, et Guido 152 lignes reproduisant tous les détails imaginés par Benoît, supprimant seulement le discours d'Hector à Patrocle, sans se douter qu'il ôte ainsi à sa narration la couleur homérique que le vieux trouvère rencontrait sans la chercher (1).

Comme Benoît, Guido a raconté avec complaisance une entrevue d'Achille et d'Hector pendant une longue trève, dont il n'y a aucune indication chez le prétendu narrateur phrygien. Le dialogue des deux héros est fidèlement reproduit. Guido a conservé le sens et le mouvement général des discours en éteignant seulement un peu toutes choses et supprimant le retour modeste que faisait Hector sur lui-même et son regret de se laisser aller à ce qui lui semblait une forfanterie. C'est un calque fidèle; il est même tel passage du traducteur qu'on ne comprendrait pas bien si l'on n'avait le texte français sous les yeux (2).

« morti tradere pro vita Hectoris, si hoc fata vel Dii pro eorum votis salubriter statuissent »; ou à préciser un genre de mort : quand Diomède vient au secours d'Énée, Guido ajoute à son texte : « furca « suspendi a diversis patibulis ut fures. » C'est à lui cependant que semblent appartenir les deux épitaphes d'Hector et d'Achille, chacune en dix vers élégiaques, après qu'il a dit qu'il en est une d'Hector en un seul vers dont on pourrait se contenter, parce qu'elle résume toute son histoire :

« Troum protector, Danaum metus, hic jacet Hector. »

(1) C'est à Benoît aussi qu'il a pris les traits qui caractérisent Dolon, « miles satis dives » ; riche chevalier, disait Benoît : Darès disait seulement « unum e Trojanis. » Guido change quelques petits détails ; mais c'est parce qu'il ne comprend pas : il y avait le bon *espié*, il lit *espée* et écrit *gladius;* veiant III. M. chevaliers, il met *avec* 3,000 chevaliers; au lieu *de Pierre lée* il écrit seulement *de Petra*.

(2) V. Guido, f° 64, et le *Roman de Troie*, v. 12987-13234. « Treuga igitur ipsa durante, Hector « ad Grecorum castra se contulit. Quem Achilles libenter inspicit, cum nunquam viderit ipsum inermem ; « et in ejus tentorio Hector, in suorum multorum nobilium comitiva, Achille petente, descendit. Et

Mais il est un passage encore plus frappant (nous y avons déjà fait allusion) auquel il convient de s'arrêter, parce que Guido, qui n'a nulle part nommé Benoît, y trahit naïvement son plagiat, mettant au compte de Darès les inventions les plus particulières de Benoît. Celui-ci raconte qu'Hector, dans la bataille qui précède celle où il doit succomber, a été blessé au visage d'un *carreau* à travers la ventaille. On l'a conduit dans la *Chambre de Beauté* ou *Chambre de l'Alabastre*, cette chambre merveilleuse du palais de Priam, dans la description de laquelle nous avons vu Benoît se plaire à accumuler toutes les splendeurs de l'architecture de son temps et tous les prodiges de la mécanique la plus compliquée et la plus ingénieuse. Or, Darès n'a jamais songé à toutes ces magnificences, et loin de penser à conduire Hector blessé dans un pareil séjour, il n'a pas même parlé d'une blessure d'Hector. Ce qui n'empêche pas que Guido, qui est habitué à entendre Benoît se rapporter toujours à son auteur, croit ici faire merveille en s'autorisant du nom de Darès, que Benoît ne prononçait pas, et nous assure que Darès a écrit des choses merveilleuses sur cette *Chambre de Beauté* que, d'une façon naïve, il traduit dans un latin discutable par « *Aula pulchritudinis,* nobilis Ilion, « de qua mirabilia scripsit Dares ». Il continue à copier textuellement Benoît qu'il ne comprend pas toujours (1), ce qui fait que sa description parfois n'a pas de sens ; et il termine en disant : « Darès a décrit leurs aspects en termes qui ont plutôt l'apparence de vaines visions que la certitude de la vérité ; quoiqu'il ait commencé par

« dum inter se de aliquibus multa conferrent, Achilles dixit Hectori hæc verba : « Hector, Hector, « gratum est mibi quod te video inermem pro eo quod sine armis nunquam potui te videre. Sed gracius « michi esset si tu de manu mea mortem festinanter subeas, sicut opto. Ego in tua virtute bellandi sensi « virium tuarum potentiam multam esse, cum eam senserim in effusionem cruoris gravibus ictibus ensis « tui ; et licet animus meus ad hoc semper auxietur majori tum affectione concutitur, quod Patroclum « intimum meum michi morti tradideris, quem non minus quam me sincerrime diligebam, etc. » V. aussi l'entretien de Briséida et de son père. « Briseyda vero sola existens cum patre suo, etc. » Et la peinture de Diomède en proie à l'amour (ch. xxii, p. 1) : « Diomedes vero qui totus erat in amore, etc. »

(1) V. Guido, *Hist. Troj.*, lib. XXI. Benoît avait dit que la Chambre de Beauté était ornée de douze espèces de pierres précieuses. Guido Colonna écrit : « Dixit enim eam totaliter institutam de duodecim « lapidibus alabastri. » Il continue : « Cum et ipsa esset longitudine passuum forte XX. Ejus pavimentum « fuisse dixit de cristallo firmatum et parietes ejus pariter incrustatas ex diversis lapidibus preciosis. « In cujus quatuor angulis quatuor de cintre erant extense proceritatis affixe. Sic erant ejus generis « capitella sic bases earum, in summitate vero columnarum ipsarum de auro quatuor imagines collocate « mirabili arte mathematica institute. »

protester que tout cela était vrai, et c'est pour cette raison qu'on a omis ces détails en ce passage (1). » Il y avait quelque chose de plus simple encore, c'était de dire que Darès n'avait jamais écrit un mot de tout cela.

Guido en fait autant pour la description de Galatée, le cheval d'Hector, que Darès ne nomme même pas ; il la copie tout entière et l'attribue à Darès : « .... Galatée, sur la taille, le courage, la beauté et les autres mérites duquel Darès a donné de merveilleux détails. » Ainsi chaque fois qu'il croit copier Darès, c'est en réalité Benoît qu'il copie sans s'en douter. « Hector a tué mille chevaliers, selon ce qu'a écrit Darès » (f° 67, v. col. 2). Darès n'a pas écrit un mot de cela ; mais Benoît l'a dit en effet. Ainsi, sans cesse, il prend à la lettre les assertions du trouvère normand, répétant par habitude : « ce dit l'escrit » ; et Guido redit sur sa foi : « Darès a dit cela » ; et il ne s'aperçoit pas qu'il témoigne contre lui-même et venge ainsi celui qu'il dépouille.

Ce qui rend le fait plus piquant, c'est que Guido est peut-être moins coupable qu'il n'en a l'air. C'est peut-être innocemment qu'il porte au compte de Darès toutes les inventions de Benoît. Incapable de reconnaître que toutes ces fantaisies chevaleresques n'avaient jamais pu sortir du cerveau d'un grec, c'est peut-être de la meilleure foi du monde qu'il les lui a attribuées, et que, prenant naïvement Benoît au mot, il a cru ressaisir, à travers ce qui n'eût été qu'une traduction, le Darès original. Un passage de son Prologue nous indique comment il a pu s'y tromper : comprenant et rapportant mal les assertions de la lettre qui précède le Darès et les mêlant avec les confusions de Benoît et son invention de Cornélius, neveu de Salluste (2), Guido nous avertit que Cornélius, en recherchant la brièveté, a mal à propos laissé de côté les particularités de cette histoire les plus capables de charmer l'auditeur : il va combler cette lacune. « On verra donc dans la suite de son livre toutes les ac-
« tions générales et particulières, et quelles ont été les causes de ces

(1) « Dares de earum aspectibus descripsit que magis instar habent inanium scapnorum quam cer-
« titudinis veritatis, licet Dares fuerit professus ea vera fuisse, et ideo de iis obmissum est in hac parte. »

(2) « Quidam romanus Cornelius nomine, Sallustii magni nepos, » écrit Guido. La traduction italienne a trouvé moyen de conserver l'erreur tout en la corrigeant. Elle sait que Népos est le nom de Cornélius ; mais elle en fait tout de même un parent de Salluste, employant ainsi à deux fins le mot *nepos*. Elle écrit : « Uno romano ch'ebbe nome Cornelio Nepote, del lignaggio di Crispo Sallustio. »

« inimitiés et du scandale qui a soulevé la Grèce contre les Phrygiens : « quels rois et quels chefs grecs se réunirent en armes, combien ils « amenèrent de vaisseaux, quelles armoiries ils portaient, quels rois et « quels chefs vinrent à la défense de Troie, combien de temps fut re- « tardée la victoire, combien de combats furent livrés, quelle année et « sous les coups de qui a succombé chacun des chefs, choses dont « Cornelius n'a rien dit la plupart du temps. » Guido, reconnaissant que Darès ou Cornélius n'a rien dit de tout cela, et trouvant dans Benoît de longs détails, sans autre examen prend au mot Benoît, répétant qu'il traduit Darès, et croit d'après cela qu'il existe un texte plus complet, que c'est sur ce texte que Benoît a travaillé ; et avec ce dédain que nous signalions chez les latinistes pour les poètes en langue vulgaire, passant par-dessus le traducteur sans le nommer, il se réfère au prétendu texte original, qui n'a jamais existé que dans le cerveau de Benoît. Mais à entendre Guido, on croirait qu'il avait lui-même ce texte sous les yeux (1). Traduisant le petit préambule que Benoît a mis à ses portraits des héros grecs et troyens (2), Guido écrit bravement : « Asseruit enim Dares in « *codice* sui operis *lingua græca* composito, omnes illos suis oculis ins- « pexisse. » Ce « manuscrit grec », c'est une addition de Guido au texte de Darès ; mais cela assurait une plus grande autorité à son ouvrage, et donnait à ses lecteurs une haute idée de son érudition. On l'a pris au mot en effet, et à ses mérites divers on a ajouté celui d'être un helléniste éminent. Un manuscrit, conservé dans le couvent de S[te]-Marie-des-Grâces de Padoue, porte pour titre : « Clarissimi Guidonis de « Columnis translatio *Ditis* Cretensis *e græco* in latinum de *Historia* « *trojana.* » Il avait le talent de traduire du grec un livre qui n'y existait pas ! Du reste, on voit dans son livre qu'il a dû n'être pas tout-à-fait étranger à la connaissance de cette langue.

(1) A moins qu'étendant notre première pensée de l'innocence de Guido dans son plagiat, on ne veuille supposer qu'il a eu connaissance de la traduction de Benoît en grec politique dont nous parlerons tout à l'heure, et qu'il l'a prise pour l'original ancien de Darès.

(2) On peut s'en assurer en lisant le passage de Guido. V. *Hist. Troj.*, f° 341, col. 2. « Et quia frigius « Dares voluit in hoc loco quorumdam Grecorum et Trojanorum describere colores et formas, qui etsi « non omnium, saltem describere voluit famosorum. Asseruit enim... Nam sepius inter treugas habitatas « inter exercitus, ipse se ad Grecorum tentoria conferebat, unius cujusque majoris formam aspiciens et « contemplans ut ipsorum in suo opere sciret describere qualitates. »

Et cette assurance de Guido a eu de graves conséquences ; elle a paru un argument sans réplique dans cette grosse affaire. Il eût dû cependant, à ce qu'il semble, suffire d'un instant de réflexion sur le caractère des contes que Guido croyait emprunter à l'ancien auteur pour désabuser ceux qu'il avait induits en erreur.

Mais voici qui est plus concluant encore. Il est toute une série de faits qu'on trouve à la fois dans Darès et dans Guido ; mais dans Guido, comme dans Benoît, ils présentent des circonstances toutes différentes de celles que donne le Darès que nous possédons, ou même tout-à-fait contradictoires. Or ce serait la première fois qu'on aurait vu un abréviateur (en supposant que notre Darès ne soit qu'un abrégé), non-seulement altérer son auteur, mais dire exactement le contraire.

Toutes les circonstances où nous avons trouvé Benoît en désaccord ou même en contradiction avec Darès se trouvent identiquement dans Guido. Comme lui, il attache le corps de Troïlus à la queue du cheval d'Achille, etc. Toutes les altérations du texte latin, les changements de noms que nous avons signalés dans Benoît, etc., sont reproduits par Guido, aussi bien que ces détails naïfs, cet accent familier et railleur que nous avions déjà relevés chez le vieux trouvère et où nous avions reconnu la marque du temps, et ces superlatifs qu'il affectionne. Hélène ici n'est pas seulement belle comme dans Darès ; elle brille d'une extrême beauté (1). Au renseignement que donnait Darès qu'elle avait un signe entre les deux sourcils, Guido ajoute comme Benoît « qu'il lui avenait à merveille. » Il fait comme lui d'Ulysse le plus beau des Grecs, et il copie fidèlement le reste du portrait tracé par le trouvère (2).

Quand Guido nous peint Diomède, non-seulement il reproduit tous les traits physiques que lui a donnés Benoît, mais encore il fait comme lui allusion à ses souffrances amoureuses (3), tandis que Darès n'a pas

(1) « Que miro modo decebat eam. » « Omnes Grecos speciositate precessit. »

(2) « Mendaciorum maximus commentator, multa diffundens verba jocosa sed leporis facundia tanta disertus quod neminem sibi parem habuit in comparatione sermonum. — V. Darès, ch. XII. *Roman de Troie*, v. 5115, etc.—V. *Rom. de Troie*, v. 5190, etc.

(3) « Timendus a multis... libidinosus quidem multum, qui multas angustias traxit ob favorem amoris. » IV. *Rom.*, v. 5203, etc.)

dit un mot de ses amours. Guido confond parfois les personnages. Il donne à Achille les gros yeux de Neptolemus (*Rom.*, v. 5227), et met à son compte le portrait que Benoît a fait du fils d'Oïlée; mais il le conserve du reste tout entier (1). Il reproduit les détails les plus particuliers imaginés par Benoît et dont Darès n'avait pas le plus léger soupçon. Il nous montre aussi Ajax toujours couvert de vêtements rares (2); il prête aussi au fils de Télamon des dispositions musicales dont n'avait pas parlé l'antiquité (3). Benoît ajoutait qu'il était d'une grande simplicité, et Guido « qui pompas in suis viribus non dilexit. »

On reconnaît également le portrait de Briséida (4). Seulement Guido n'a pas la main légère; il accuse lourdement les défauts de l'héroïne (5). C'est à Benoît aussi et non à Darès qu'appartient ce portrait en caricature de Podalire, dont le style ici est aussi comique que le personnage (6), et celui de Machaon (7), et celui d'Énée « un « riche seigneur terrien » (8).

(1) « Amplum pectus et scapulas, brachia grossa, renes largos. » — V. *Rom.*, v. 5161, etc.

(2) V. *ibid.*, v. 5164.

(3) « Delectabatur in cantu dum vocem haberet, commode cantaconum et suarum in multa curiositate repertor. » — Benoît prêtait le même goût à Neptolemus. Guido a fait ici un changement, probablement parce qu'il n'a pas compris le texte français « de plait saveit molt et de lais. » (*Rom.*, v. 5229.) Guido a lu *lois* et traduit: « doctus erat *legibus* et exercitio multo causarum. »

(4) « Multa speciositate decora, nec longa nec brevis.... lacteo perfusa candore, genis roseis. » — V. *Rom.*, v. 5257.

(5) Au trait « superciliis junctis » il ajoute « quorum junctum, dum multa pilositate tumesceret, modicam inconvenientiam præsentabat. » — « Auquetes li mesavenelent. » (*Rom.*, v. 5262.)

(6) « Multa erat plenus grossitie et tanta pinguedine tumefactus, quod vix se ipsum ducere poterat aut stare multum erectus: animosus multum, sed multum superbia cervicosus, letari non novit et semper erat in nimiis cogitationibus curiosus. » — V. *Rom.*, v. 5227.

(7) « Fuit equali forma compositus, dum non esset multum longus, nec multa brevitate correptus, tum multum nudatus fronte calvicio et qui nunquam de die dormivit. » (V. *Rom.*, mès molt se dormeit à enviz.)

(8) « Æneas autem grossus in pectore, parvus autem corpore, mirabiliter discretus in factis et temperatus in dictis, eloquentia multa refulsit, sanis consiliis satis plenus, mirabiliter sapiens et multa literatura peritus. Vultum habuit multa alacritate jocundum, dum ejus oculi essent varii et multa speciositate fulgentes. Inter alios Trojæ majores nullus exstitit qui tantorum ymmobilium possessionibus habundaret locuples in castris et dives in villis. » — V. encore le portrait d'Hector: « Balbutiens in loquela, habuit membra durissima sustinentia pondera magna laboris. » (V. *Rom.*, v. 5310, 5516, 5319, 5221.) Guido n'oublie pas de noter que Cassandre était *lentilleuse.* — On aura remarqué en tout cela cette disposition aux gallicismes que nous signalions tout à l'heure: Vix se ducere poterat — il pouvait à peine se conduire. Dormir de jour: dormivit de die.

De tout cela la conclusion ne saurait être douteuse. Guido n'a pas suivi Darès, mais Benoît. Il n'a pas connu ce fameux Darès plus étendu, que nous poursuivons vainement; il n'a connu d'autre Darès que celui qu'avait inventé Benoît, c'est-à-dire Benoît lui-même abritant ses inventions sous le couvert de l'historien apocryphe.

On en a une dernière preuve dans la fidélité avec laquelle il a conservé aux personnages principaux la couleur que leur avait donnée Benoît. Comme lui, il est plus favorable à Hector qu'à Achille. Hector est pour lui le premier des héros (1); Achille ne triomphe de lui que parce qu'il lui a été livré désarmé. Et ici, comme dans Benoît, Achille, même vainqueur, est toujours littéralement battu. Memnon se jette sur lui, le frappe, le renverse de son cheval et le laisse pour mort sur le champ de bataille. De même, s'il finit par terrasser Troïlus, ce n'est qu'en le faisant entourer par ses Myrmidons et l'écrasant sous le nombre. De même encore, abusant de sa victoire, il outrage indignement le cadavre de sa victime. Et l'auteur a si bien pris parti contre lui qu'il interrompt son récit pour lancer un véritable réquisitoire contre Homère et contre son héros (2).

Ajoutons, pour en finir, que si Guido reproduit Benoît, c'est en général en l'abrégeant. Parfois ces suppressions sont justifiées; par exemple, il réduit à une trentaine de lignes le long et monotone résumé que Benoît

(1) « Hic fuit ille qui suo tempore omnes alios in virtute potentia superavit. »

(2) « Sed, o Homere, qui in libris tuis Achillem tot laudibus, tot preconiis extulisti, que probabilis ratio te induxit ut Achillem tantis probitatum meritis ac titulis exaltasses, ex eo precipue quod dixeris Achillem ipsum, in suis viribus duos Hectores peremisse, ipsum Hectorem videlicet et Troylum, fortissimum fratrem ejus. Sane si induxit te Grecorum affectio a quibus originem diceris produxisse, nulla vero motus diceris ratione, sed potius ex furore. Nonne Achilles fortissimum Hectorem, cui nullus in strenuitate fuit similis, neque erit, proditorie morti dedit, cum Hector tunc regem quem in bello ceperat, ipsum a bello abstrahere tota intencione vacabat, scuto suo tunc post terga rejecto, quæ quasi factus inermis tum ad nichil aliud intendebat quam regem captum aminus extrahere, ut ipsum captum suis bellantibus assignaret. Nonne si revoluto velociter se oppposuisset, eidem qui Achillem multis gravare dispendiis consueverat, sic et fortissimum Troylum quem non ipse in sua virtute premit, sed ab iis mille militibus expugnatum et victum interficere non erubuit, in quem nullam resistenciam defensionis invenit non vivum... sed quasi mortuum interfecit? Amplius numquid Achilles dignus laude, quem scripsisti multa nobilitate decorum, qui nobilissimum regis filium, virum tanta nobilitate et strenuitate vigentem, non captum, neque devictum ab eo, ad caudam equi sui dimisso pudore detraxit? Sane si nobilitas eum movisset, si strenuitas eum duxisset, tum passione motus, nunquam ad tam crudelia declinasset. Sed ipse ad ea moveri non poterat que vere non erant in ipso Achille. »

a fait de son poème; il supprime cette description du monde qu'il avait placée au-devant de l'histoire de Penthésilée. Mais aussi il réduit ou supprime les discours comme inutiles et les descriptions parce qu'elles lui paraissent invraisemblables. Il réduit les récits. On dirait que l'âme de Darès a passé en lui; c'est ainsi que l'apocryphe, s'il avait pu connaître le poème de Benoît, aurait traduit son traducteur. Voyez, par exemple, ce qu'il a fait du joli récit des amours de Troïlus et de Briséida. Il est impossible en lisant le texte latin de douter que son auteur n'ait eu le texte de Benoît sous les yeux ; il en reproduit textuellement divers passages. Cependant on ne retrouve plus ici le piquant fabliau que nous savons. Guido gâte tout-à-fait les chevaleries de Benoît; il supprime les malices, les agréables bavardages, les galants développements. Que l'on compare, par exemple, à la peinture que trace Benoît du manége et de la coquetterie de Briséida, lorsque Diomède l'implore et laisse éclater la violence de sa passion, et que la jeune fille, avec une joie malicieuse, s'aperçoit de sa puissance, le passage de Guido qui en est le sec résumé (1). Ce n'est plus qu'un pesant procès-verbal de l'histoire si légèrement contée par Benoît. Le traducteur n'a gardé consciencieusement que les moralités qu'il travestit en les alourdissant. Là où il y avait dans Benoît un malicieux conteur qui tout en raillant l'inconstance des femmes serait fâché de les trouver autres, parce qu'il y perdrait une occasion de raillerie, et parce qu'elles ont ainsi une grâce plus piquante, nous n'avons plus qu'un lourd sermonnaire. Guido, du reste, fait aux femmes dans son livre la plus petite place possible. Les dames ne désarment plus Hector après les batailles. Il a supprimé l'éloge de la femme forte; il n'a laissé que les attaques. Ce latin a pourtant son prix ; il fait valoir le français, il montre tout ce que ces histoires gagnent à être contées dans ce vieux et naïf langage.

Nous avons dit qu'il ne reproduisait pas plus exactement l'éloquence de Benoît : la partie oratoire est aussi sacrifiée que la partie narrative. Ainsi quand Hector a succombé, Benoît ne s'est pas contenté de nous

(1) « Illa, que multum vigebat sagacitatis astutia, spem Diomedis sagacibus machinationibus differre procurat, ut ipsum afflictu amoris incendio magis affligat et ejus vehementia in majoris ardoris augmentum extollat, unde suam calamitatem non negat et velle in expectationis fiduciam contra ponere Dyomedem. »

parler de la douleur des Troyens; il introduit successivement ses frères, Hécube, Andromaque, Cassandre, Hélène, etc. On entend leurs lamentations, il nous redit leurs discours. Guido se contente d'en donner une brève analyse, et il remplace l'expression de leur désolation par une banale déclamation sur la loquacité des douleurs féminines (1).

Il a gâté de même le discours de Polyxène. Le trouvère nous l'avait montrée touchée au fond du cœur de la perte d'Achille et protestant devant les Grecs qu'elle a été étrangère à sa mort. Guido traduit cela : « De morte Achillis se verbis humilibus plurimum excusavit, jam de morte ejus se dixit nimium doluisse. »

On voit comment Guido altère tout-à-fait l'esprit de l'œuvre originale et la fait plus pesante et parfois brutale; comme les développements du trouvère, quelque peu prolixes, mais empreints souvent d'une grâce naïve, sont remplacés dans ce latin par une barbarie pédantesque et un ton doctoral. Cela tient un peu peut-être à l'idiome qu'emploie Guido. Le latin du moyen-âge est une langue sérieuse, la langue des hommes graves, elle oblige celui qui s'en sert. Mais il y a encore une altération d'un autre genre et déjà très-sensible; on reconnaît à travers ce latin un ancêtre de Boccace. Benoît a de la malice et se joue, Guido a du bel esprit, de la recherche et de l'effort dans son style, tout barbare qu'il est. On a pu le remarquer dans nos citations (2). Un critique a eu raison de parler de la plume ambitieuse de Guido (3).

En somme, l'histoire troyenne de Guido n'est qu'une maussade ré-

(1) « Quid dicetur ergo de Regina Hecuba, matre sua et ejus sororibus, Polixena videlicet et Cassandra, quid de Andromata ejus uxore, quarum sexus fragilitas ad doloris angustias et lacrymas fluviales facit ad longam querelarum seriem promovere. Sane lamentationis earum particularibus explicare sermonibus cum minime necessarium videretur in hoc loco, *utpote inutiles sunt obmissæ.* Cum certum sit apud omnes quod he affectuosius diligebant majoris doloris aculeis vexabantur, et mulieribus sit insitum a natura quod dolores earum nonnisi in multarum vocum clamore propalant, et impiis et dolorosis sermonibus divulgent. » V. Guido, *Hist. Troj.*, fol. 797, col. 2. — De même il se contente de dire qu'Andromata a eu un songe et de résumer les reproches d'Hector : « Eam in multa verborum acerbitate castigat asserens non esse sapientis vanitatibus ardere sompniorumque sompniantibus semper illudunt. »

(2) Nous prenons un exemple au hasard. Voici comme il peint la douleur de Polyxène. Ses cheveux semblaient « non capilli sed potius auri fila; quos dum Polixene manus ad disrumpendum insorgerent, manibus tangi non videbantur humanis sed nimia effusione lactis aspergi. »

(3) V. Gandar, *Ronsard.*

duction, tantôt sèche et tantôt emphatique de l'œuvre de notre vieux trouvère. Le traducteur en a ôté toute la grâce, tous les développements ingénus, toute la poésie naïve. Et cependant la gloire de Guido devait bientôt effacer celle de Benoît; il allait prendre dans la mémoire des hommes la place de celui qu'il n'avait fait que traduire. Son livre avait conquis tout de suite une immense popularité. Le nombre énorme des manuscrits qui en sont restés l'atteste. Si la bibliothèque Impériale a treize manuscrits de Benoît elle en a dix-huit de Guido (1). C'est son nom qu'on prononcera désormais toutes les fois qu'il sera question de la fabuleuse Iliade du moyen-âge. Le premier traducteur français d'Homère, Jean Samxon, le proclame souverain historiographe. De savants commentateurs de Virgile citent Guido et ne connaissent pas même Benoît.

Le livre de Guido n'avait pas tardé à se dépouiller de sa forme latine pour en prendre une plus accessible à la foule. Il avait été traduit dans la langue de son pays natal. L'Italie n'avait pas voulu être privée longtemps de lire dans sa langue ces belles inventions de l'un de ses enfants. La France en avait fait autant, et les inventions de Benoît, refaites et gâtées par Guido Colonna (2), n'avaient pas tardé à y rentrer sous leur

(1) Deux seulement de ces manuscrits appartiennent au XIV[e] siècle, les autres datent du XV[e]. — Le catalogue de Zanetti nous montre qu'il était aussi très-répandu en Italie. V. *Cod. lat.*, p. 162, n° 404; p. 163, no 405, p. 239, *Codd. Ital.*, no 47. — Il est mentionné à douze endroits différents dans le catalogue de Hœnel, autant de fois que Darès.

(2) Si l'on en croyait les académiciens della Fucina, qui publiaient en 1665, à Naples, une traduction *de la guerre de Troie* en langue vulgaire (Vid. *La Storia della guerra di Troja*, tradotta in lingua volgare da M. Guido delle Colonne messinese, data in luce da Gli Academici della *Fucina*, Napoli, per Egidio Lungo 1665, et dédiée à l'illustrissime sénat de la noble et exemplaire cité de Messine), ce serait Guido lui-même qui, jaloux sans doute de montrer qu'il excellait dans les deux langues, aurait pris la peine de se traduire. Leur opinion était celle du patriotisme italien. Bembo cite Guido Colonna comme un des excellents auteurs italiens qui fleurirent avant Dante. La Crusca le range parmi les auteurs de son vocabulaire. Cette prétendue traduction de l'auteur par lui-même semble quelque chose d'assez invraisemblable. Il paraît plus naturel de l'attribuer comme un ancien manuscrit (c'est sans doute un exemplaire de cette traduction que M. Valery a rencontré dans la bibliothèque de Turin, et qui l'a tant étonné par l'invraisemblance des costumes. V. *Voy. hist. et litt. en Italie*, t. V, p. 95) à Matteo di Ser Giovanni Bellebuoni, qui l'aurait fait en 1333, ou, comme un autre manuscrit, à Filippo ou Cristoforo Ceffi, citoyen de Florence, qui aurait écrit en 1324. Dès les premiers jours de l'imprimerie on en donnait une édition à Venise (*Istoria della guerra di Troja* di Guido Colonna. Venise ou Milan, Phil. Ceffi florentin ou Nicolas Ventura Siennois traducteur, ou, selon d'autres, scriba ou librarius. — V. *la Storia Trojana*

forme nouvelle. Les traductions françaises de Guido furent nombreuses. La bibliothèque de l'Arsenal, sous le n° 253, in-f°, possède un manuscrit du XV° siècle dont les 85 premiers feuillets donnent une traduction du livre de Guido assez librement faite et beaucoup plus agréable à lire que le mauvais et prétentieux latin de l'original. On en pourra juger par de courts extraits que nous prenons au hasard : par exemple le portrait du sagittaire. « De quel forme le sagitaire. Grant « ennui seroit de raconter et de dire ce que chascun fist endroit soi « et la grant merveille et l'occision qui y fut d'une part et d'autre ; « mais dirons que en la ville ot. I. roy de Liconie qui merveilles « amena de gent avec soy pour le secours de la cité : Pistropleus fu « apelez. Si estoit molt sages d'escriptures. Et quant il ot que Gregiois « tenoient le champ contre les Troïens si s'en issi de la ville bien avec « IIII. M. chevaliers bien armés et amena avec luy .1. sagittaire qui « moult estoit felon et horrible à veoir. Car il estoit en forme d'homme « du nombril en amont ; mais non pas molt avenant. Car il n'avoit « autre vesture que de son poil, et par toute l'autre partie du corps « estoit de forme de cheval, la chière avoit noire comme atrement, et « li œil li reluysoient en la teste comme II chandeles si clerement que « on le peust choisir de IIII lieues et estoit si parfaitement horrible « qu'il n'estoit chose vivant ou monde qui n'eust grand hideur de luy « regarder. Un arc portoit en sa main non mie de fust, mais de cuir

de Guido de la Colonne. Venexia Antonio da Alexandria della Paglia, in-f°, 902 ff. à 2 col. V. Fabricius, *Bibl. lat.*, et *Diarium eruditorum Italiæ*, t. XIII, p. 258).

Les éditeurs de 1665 nous disent que c'est pour répondre au désir, depuis longtemps manifesté par leurs compatriotes, de connaître cette histoire écrite par Guido dans une langue que tenaient en estime en son temps les gens de bon jugement, qu'ils en ont avec beaucoup d'efforts fait venir de loin une copie ; et les bibliothécaires de St-Laurent, à Florence (la laurentiane), dans une pièce jointe au livre, attestent qu'il est la reproduction d'un ancien manuscrit qu'ils possèdent. Nous donnons ici un court échantillon de cette traduction : « Poiche Troïlo conobbe chera volonta del padre che Briseida fosse conceduta alli Greci, la quale elli con desiderativa virtute d'amore ardentimente amava, con molto dolore si confonde e travagliàsi, e con angosciose lagrime quasi tutto si strugge in amari sospiri, e non è alcuno che di ciò il possa consolare. Ma Briseida la quale era veduta di non meno amare Troïlo teneramente, con voci lamentevoli, manifestoe li suoi dolori, bagnandosi tutto di correnti lagrime, si che pareva che continui rivi abbondanti d'acqua uscissero dalle fonti de suoi occhi. Allora Troïlo le rasciugoe le lagrime del volto, le quali in tanta abbondanza erano scese giu per le vestimenta che se state fossero premute hoverebbono renduta acqua in quantitade. Ella si stracciava con le sue unghie la tenerissima faccia, e li sui capelli d'oro, etc. » (*Stor. Troj.*, p. 213.)

« bouli et de glus souldés par grant maistrie; et à son costé portoit « cent saietes de fin acier; et dist on que teles manieres de bestes « habitentes cofynes devers mydi. Et ainsi, issi cel roy lors de Troye « et ala encontre Gregois qui ja près de la ville estoient venuz..... « A donc laissièrent aler le sagittaire ceux qui le tenoient et li monstrè- « rent par leur signe auxquels il deust traire et lesquels il deust grever. « Lors sailli avant criant et demenant grant joie et crie et braie si « hideusement que il est partout cremus et redoubtez; et molt furent « ceulx de l'ost espoventez quant il virent tel dyable qui si fort traioit « contre euls et maintenant se traistrent en sus de luy: et cil les suit « qui leur fait estrange domage. Car à un seul cop on occioit quatre, « si que en peu d'eure en ot maint occis et li issoit de la boche une « escume enveminée, de quoy il touchoit ses saietes; et se cil torment « eust longuement duré, ja n'en fust un des Gregois vif eschapés, « car à cel jour en a ocis plus de II mil. »

Le livre de Guido gagne beaucoup de vivacité et de piquant à cette naïve traduction, qui cependant suit fidèlement son texte, comme on le peut voir dans cet entretien de Briséida et de son père: « Calcas « receut sa fille a grant joie, et quant il furent à leur privé, elle dist « à son père en pleurant, « haa mon père, comment a esté ton sens « failli, qui souloies estre si sages, toy qui estoies le plus honnouré « et amé en la cité de Troie et gouvernois tout en icelle, qui y avois « tant de richesses et de possessions en ce païs dont tu es traistre..... « et si les deusses avoir deffendu jusques à la mort. Mais tu as laissé « tes richesses et tes possessions et as mieulx aimé vivre en povreté « et en essil entre les ennemis mortels de ton pays. O comme ce te « doit tourner à grant vilonnie qui soloies estre en tel honneur entre « les tiens. Certes tu n'auras jamais tant d'onneur comme tu as acquis « de vilonnie, et si ne seras pas seulement blasmé en ta vie, ains « après ta mort tu en seras griefment pugnis en enfer. Et me semble « qu'il nous vaulroit mieux aler demourer en sus de gens en aucune « isle de mer que demourer avec les Gregois en telle vilonnie de « deshonneur. Cuides-tu que les Gregois te tiengnent pour loial qui es « publiquement desloial envers tes gens? Certes les dieux t'ont abusé « par leurs faulx respons qui t'ont fait faire si grant folie. Certes ce

« ne fu pas le dieu Apollo qui te donna tels repons; ains fu une « compaignie de deables. » Et comme Briseida disoit telles paroles à son « pere, elle plouroit fourment pour le grant detplaisir qu'elle en « ovoit. « Haa, ma doulce fille, ce dist Calcas, cuides-tu que ce « soit sûre chose de despiter les respons des dieulx, meismement en ce « qui touche mon salut? Je scay certainement par leurs respons que « ceste guerre ne durera pas longuement que celle cité ne soit des- « truite et les nobles hommes de léans occis et les bourgeois. Et par « ce il nous vault trop plus estre icy que morir avec les autres »; et « lors finirent leur parlement (1). »

L'imprimerie devait, dès les premiers jours s'emparer de cette traduction et la répandre à profusion (2).

Le livre de Guido fut popularisé en France par une traduction bien autrement fameuse. L'un des livres, en effet, les plus répandus à la fin du XV[e] siècle fut le *Recueil des histoires de Troie* (3), par vénérable

(1) V. Bibl. de l'Arsenal, manuscrits français, n° 253.—Le manuscrit commence par ces mots : « Comment il soit coustume de mettre les choses par escrit, etc. » Le caractère de l'écriture et les costumes semblent le placer vers 1420, sous Charles VI. Au début d'un des livres, on voit dans un blason un cranequin, qui figure dans les armes de la maison de Croy. L'auteur a joint à sa traduction *les Epistres des dames de Grèce à leurs maris* (Héroïdes d'Ovide). On lit à la fin du livre : « Cy fine le livre de la destruction de Troies que composa maistre Guy de Coronnes, l'an de grâce 1287. » A la suite l'auteur a placé une courte généalogie des divers peuples de l'Europe : « d'Anthénor descendirent Vénitiens, d'Eneas Romulus et Rome, de Brutus Bretons et Anglais, de Corineus Cornuaille, de Franco le fils Anchises ceux de Franconie en Allemagne, Franco eut pour fils Griffon, Griffon Balsigus, B. Indupingus, de Ind. Alpgisus, de Alp. Acdutfus, d'Acd. Ansgisus qui eut pour fils Pepin, qui eut pour fils Charles Martel duquel descendi Charles-le-Grand qui fu roy de France et empereur de Rome. » — La bibliothèque de St-Pétersbourg, sous le n° 2, possède un exemplaire d'une traduction semblable, ayant pour titre : *La vraie histoire au long de la destruction de Troie la grant.* C'est un manuscrit à deux colonnes orné de soixante-douze grandes et très-belles miniatures et de cinquante-cinq petites. Il est de la fin du XVI[e] siècle. Il se termine par ces mots : « Jasoit ce que on doit croire que ou la bouche de preudhomme n'a que vérité. Et Ditis racompte de ce qu'il vit et seeut depuis qu'il eut perdu la compaignye de son bon compaignon Darès. Ci finist la vraye histoire de Troye la grante devant dicte. »

(2) V. dans Brunet, Guido Columna, traduction française.—*Histoire de la destruction de Troie* (s. l. ni d.), in-f° goth., probablement vers 1480.—Prologue. « Celluy qui a ceste histoire commencée à tous. » Texte 115 ff.— « Ce livre traicte dont procédèrent ceux qui édiffièrent Troye la grant quant en généalogie par quelz gens elle fut destruicte et l'occasion pour quoy, de la persécucion aussi de ceulz qui la destruirent et de ceux qui se portèrent pour la destruction. » Dernier f°, fin : « veuille donner et ottroyer. »

(3) Voici le titre exact et complet tel que le donne l'édition que j'ai entre les mains, celle de Anthoyne du Ry, Lyon, le second jour de décembre l'an mil cinq cens vingt et neuf, et où du reste les fautes typographiques abondent : « LE RECUEIL DES HYSTOIRES DE TROYE. LE PREMIER VOLUME DU RECUEIL des histoires et singularités de Troye la grande contenant troys parties, auquel est amplement

homme, Raoul Le Fèvre, prêtre et chapelain du duc Philippe-le-Bon et son historiographe. Sa version ressemble beaucoup à la précédente et on serait tenté de les attribuer au même auteur. Il n'y a que des différences de détail.

Par un juste retour des choses d'ici-bas, Raoul Le Fèvre a fait pour Guido ce que Guido avait fait pour Benoît ; il n'a nulle part songé à le nommer. Quand il cite un nom, c'est celui de Darès ; et ceux qui ont parlé de Raoul Le Fèvre n'ont pas pensé non plus à rechercher si son livre était original. Cet oubli, Guido l'avait mérité ; mais n'est-il pas attristant de voir dans la patrie même de Benoît un écrivain passer ainsi à côté de lui sans soupçonner son existence, et retraduire son maigre et maussade traducteur ? Mais on ne lisait plus guère nos vieux poèmes, et l'école savante à laquelle appartenait R. Le Fèvre les dédaignait plus que personne. D'ailleurs la langue changeait souvent et vieillissait vite, le latin restait plus jeune (1).

contenu l'histoire de *Jupiter et Saturne* et de leur noble progéniture et vertueulx fais, *des prouesses de Perseus*, et comment il conquist la royne *Meduse*, de l'origine et nobles fais d'armes du preulx *Hercules*, et comment *Jason* conquist la toyson et aussi comment la noble *cité de Troye* fut troys foys édifiée, et par les *Gregoys* troys foys destruicte, avecques plusieurs belles hystoires et cromiques. Le tout composé par excellent hystoriographe, vénérable homme Raoul Le Fèvre, prestre et chapellain de très-hault et très-puissant seigneur, Monseigneur Philippe, duc de Bourgoigne. » — Le livre de Raoul Le Fèvre a été souvent réimprimé au XVe et au XVIe siècle, jusqu'au triomphe définitif de la Renaissance ; il le fut douze fois en un demi-siècle. Outre la première édition sans lieu ni date, mais qui doit être voisine de la composition, c'est-à-dire de 1464, M. Brunet cite onze éditions de 1484, 1486, 1490 par deux fois, 1494, Gérard Leeu, Anvers entre 1480 et 1490, Vérard sans date, autre en 1510, 1522, 1529. On en publiait un abrégé en 1544. — La traduction de R. Le Fèvre avait l'honneur d'être traduite à son tour en anglais par W. Caxton, sous ce titre : Le Fèvre Raoul, *The Recuyell of the histories of Troye*, sans lieu ni date, probablement imprimé à Bruges, 1472, 1474. V. *British. Mus.*, ch. II, col. 1 et p. 25 du Catalogue des livres imprimés par Caxton. — Celui-ci, de temps en temps, complète R. Le Fèvre à sa façon avec les souvenirs de son érudition personnelle. Ainsi, à propos de Troïlus, il renvoie à Chaucer, où, dit-il, on pourra trouver toute l'histoire.

(1) Je ne veux pas faire l'analyse du livre du vénérable chapelain, je préfère citer celle qu'il en a faite lui-même (V. Préambule de l'auteur, fo 10) : « Quant je regarde et congnois les opinions des hommes nourris en aulcunes singulières hystoires de Troye, voy et regarde aussi que de icelle faire un recueil je indigne ay receu le commandement du très noble et très vertueux prince Philippe par la grâce de Dieu faiseur de toutes grâces, duc de Bourgoingne, de Lotrique, de Brabant et de Lambourch, etc., etc., certes je trouve assez à penser. Car des hystoires dont vueil recueil faire, tout le monde parle par livres translatez de latin en françoys moins beaucoup que n'en traicteray. Et aulcuns en y a qui s'aheurtent seullement à leurs particuliers livres, pourquoy je crains escripre plus que leurs livres ne font mention. Mais quant je considère et poise le très cremeu commandement de iceluy très redoubté prince qui est cause de cest œuvre non pour corriger les livres que j'ay solennellement translatez,

R. Le Fèvre a trouvé moyen de rattacher à son récit la mythologie tout entière. On y trouve toute l'histoire de Jupiter, qui n'est plus ici le souverain des dieux, mais « le fils du premier roi de Crète, qui avait « trouvé plusieurs sciences, pourquoi le peuple le tenait en grand « honneur comme dieu. » On y rencontre Calisto, Danaé, Persée, Médée, Bellérophon, etc. On y voit tout au long le récit des prouesses d'Hercule; elles occupent un livre entier. Quelques-uns des titres de chapitres surprendraient étrangement les gens les plus familiers avec l'antiquité. Ils seraient étonnés d'apprendre entre autres belles choses que Proserpine était la femme d'Orphée, que « Pluto l'ayant ravie, les « nobles et vaillants chevaliers Theseus et Pirithoüs se combatirent contre « le grand Cerberus, portier de la cité d'Enfer. » Ils ne seraient pas moins surpris de constater comment l'auteur complète les renseignements fournis par l'antiquité sur ses plus illustres personnages et comment par exemple « Hercules, ayant pris le roy Atlas, commença à estudier

ainçois pour augmenter, je me rendray obéissant, et au moins mal que pourray, je feray trois livres qui mis en ung prendront pour nom *Recueil des Troyennes histoires*. Du premier livre je traicterai de Saturne et de Jupiter et l'advenement de Troye et des faictz de Perseus et de la merveilleuse nativité de Hercules et de la première destruction de Troye. Du second je traicteray des labeurs de Hercules en demonstrant comme Troye fut édiffiée et destruibte par ledict Hercules la seconde fois. Et au tiers je traicteray de la dernière générale destruction de Troye faicte par les Gregoys à cause du ravissement de dame Helayne femme du roy Menelaus. Et y adjousteray les faictz et grans prouesses du preulx Hector et de ses frères qui sont dignes de grant mémoire. Et aussy traicteray des merveilleuses adventures et périlz de mer qui advindrent aux Gregoys à leur retour: de la mort du noble roy Agamemnon qui fut duc de l'ost et des grandes fortunes du roy Ulixe et de sa merveilleuse mort. Si requier et supplye celuy qui est cause de cest œuvre et tous ceulx qui le liront par oysiveté éviter, que si rudement je metz ma plume es hystoires nommées, il leur plaise avoir regard non à mon povre concevoir, ainçoys à l'obscur abysme où je les ay recueillies par obéissance et sous toutes très-humbles corrections. 1464. » Plusieurs choses sont à remarquer dans ce préambule: la notoriété du sujet proclamée par Le Fèvre lui-même, la diffusion des traductions de Guido, enfin cette prétention de tirer ces récits d'un si profond abîme.—A propos de ce livre, M. P. Pâris (*Les Manuscrits français de la Bibl. du Roi*, t. V, p. 378) a soulevé une question de propriété littéraire. Trouvant au début du manuscrit 697 (ancien 7138), qui n'est que la reproduction exacte d'une partie des *Histoires troyennes*, une attribution du livre à messire Guillaume de Failly (*sic*), évêque de Tournay, il pense pouvoir y reconnaître Guillaume Fillastre et être en droit d'en conclure que « les deux premières parties de la trilogie troyenne auraient été l'œuvre de Guillaume, et que Raoul Lefèvre se serait approprié plus tard ce travail. » Mais les dates seules, à ce qu'il me semble, s'opposent à cette conclusion, et il parait plus naturel de croire à une confusion du copiste, qu'à une si complète et si impudente usurpation du chapelain du duc de Bourgogne, usurpation d'ailleurs à peu près impossible, du vivant du véritable auteur, et avec la notoriété et la condition des deux personnages.

« la science d'astronomie et les sept arts libéraulx. » C'est chose bien curieuse de voir, au moment où l'antiquité est cependant très-étudiée, où l'on en porte le respect jusqu'au pédantisme, où toute l'école flamande et bourguignonne en particulier fait profession de connaître et d'imiter les anciens, combien on les ignore et on les défigure, combien surtout on méconnaît leur esprit, comme on ne les voit encore qu'à travers le moyen-âge, comme on est loin de la vraie Renaissance, comme on ne peut se détacher ni s'élever au-dessus de ce qu'on voit autour de soi, ni arriver à concevoir un autre état de choses, d'autres idées, d'autres mœurs. Le roman de Benoît a une supériorité infinie sur ces imitations. Sans doute Benoît avait bien des naïvetés et bien des ignorances ; mais il paraissait soupçonner qu'il y avait eu jadis autre chose que ce qu'il trouvait autour de lui, une religion, des mœurs différentes, ou tout au moins il laissait à ses peintures un certain vague qui laisse tout supposer. Ici on croit faire merveille, et avoir réalisé un progrès énorme, en précisant lourdement toutes choses ; on assimile pesamment l'antiquité au moyen-âge, et les gravures qui accompagnent le texte achèvent de marquer ce caractère, ce vulgaire et grossier réalisme. Ce sont surtout les légendes religieuses de la Grèce qui ont souffert de cette disposition d'esprit. C'est pitié de voir comme, prétendant en saisir le sens caché, on les interprète par le plus épais bon sens, comme on les ramène à des proportions bourgeoisement et brutalement humaines. Pour n'en citer qu'un exemple, Pluton, pour R. Le Fèvre, est « un roi de Molose qui se « tient d'habitude en une cité de Thessalie, en une cité basse qui estoit « appelée Enfer : ils faisoient tant de maux qu'ils estoient comparés aux « dyables et leur cité estoit nommée Enfer. »

C'est la mort même de l'imagination qui a perdu ses ailes ; elle manque tout-à-fait à sa condition première, qui est justement de prendre librement possession de l'espace et du temps, de tout concevoir et de tout admettre, de créer des mondes. Au contraire, ces lourds esprits sont invinciblement condamnés au terre à terre ; rivés à leur vie de tous les jours, ils la veulent retrouver partout. Rien ne saurait mieux expliquer la vulgarité de toute cette littérature, son caractère brutalement et irrémédiablement bourgeois.

C'est au troisième livre seulement de son *Recueil,* que R. Le Fèvre

raconte véritablement l'histoire de Troie. Il reproduit fidèlement Guido, et à travers son œuvre, l'auteur original du *Roman de Troie.* Tout chapelain qu'il est, il n'a pas même omis la violente sortie de Troïlus contre Hélénus et il en garde l'esprit avec une naïve fidélité : « N'est-ce « pas, dit-il, la coustume des prestres de tremer les batailles par pusilla- « nimité et de amer les délices et eulx engresser et emplir de bons vins « et de bonnes viandes ? » On croirait lire une pâle et faible traduction de Benoît, traduction alourdie, où l'expression devient plus grossière. Il appuie sur tous les détails, marquant par exemple les dates avec une précision bouffonne. Pâris nous apprend qu'il a rendu son fameux jugement « à l'entrée du moys de may un jour de vendredi. »

Nous avons remarqué que Guido aimait à moraliser. Le chapelain du duc de Bourgogne le suit fidèlement en ce point ; c'est le goût du temps et sans doute un hommage qu'il croit devoir à sa profession. Il interrompt le cours de son récit pour adresser à ses personnages de graves moralités renforcées de proverbes. Quand Priam s'est décidé à envoyer une expédition en Grèce pour venger le rapt de sa sœur, « Hélas, roi Priam, s'écrie R. Le Fèvre, dy moy quelle aventure te « donna si grant hardiesse de courage pour toy oster de repos, et « ne peulx restraindre les premiers mouvements de ton couraige, « lesquelz combien qu'ils ne fussent pas en ta puissance, toutefois « sur iceulx te devoyes conseiller meurement et avoir en ta memoire « ce que len scait dire communement : tel cuide vengier son dueil « qui l'acroist. Ce te eust esté plus seure chose de toy souvenir du « proverbe que len dit : qui bien est ne se remue ; car qui siet en « plaine terre ne doit avoir doubte qu'il chée. » Ailleurs, nous trouvons une autre moralité à l'adresse d'Hélène. Quelquefois cependant il abrége les mercuriales de son modèle. Il réduit à deux lignes son long réquisitoire contre Homère et son héros ; il dit seulement : « O quelle « vilennie, traîner le fils de si noble roy qui estoit si preulx et si « hardy ! Certes si noblesse eust esté en Achilles, il n'eust point fait « ceste vilennie. » Le Fèvre a des prétentions au savoir, cependant il laisse toutes les altérations de noms : il parle de Thelamotus, de Thelagonus. Il met Edemon, comme Guido, là où Benoît avait mis Mennon, etc. Il le corrige pourtant en un point ; il supprime ses élégances préten-

tieuses, ses formules d'une recherche barbare; Raoul Le Fêvre est tout simple et tout uni.

L'allemagne n'était pas en reste avec la France. Dès 1392, Hans Mair de Nordlingen le traduisait en allemand. Vers le même temps, un certain Henri de Brunswick écrivait sur l'ordre de son maître un autre récit en prose de la guerre de Troie. Le dernier éditeur de Dictys, Dederich, avouant qu'il n'a pu se procurer le livre de Guido, en donne l'analyse d'après un manuscrit de l'ouvrage de Henri de Brunswich (XV[e] siècle, Bibl. de l'Acad. publiq. de Senkenberg), qu'il a eu entre les mains, et dont il a fait des extraits. Le résumé qu'il en donne montre clairement que Henri, qui connaissait le poème de Konrad ne s'est pas voulu priver de ses inventions et ne s'est pas tenu aux récits de Guido (v. Dederich, *Introd.*, p. XXII). Il commence son livre avec la naissance de Pâris, son exposition, son éducation parmi les bergers, sa reconnaissance par Priam. Il y insère le récit des noces de Thétis et de Pélée et le jugement des déesses. On retrouve aussi chez lui la naissance et l'éducation d'Achille. Alors seulement on arrive à l'expédition des Argonautes. En tout cela, le souvenir et l'imitation de Konrad sont évidents. On est donc fondé à croire qu'il a suivi Konrad jusqu'au moment où celui-ci suspend son poème, et que dédaignant l'œuvre de son continuateur, il a désormais suivi la trace de Guido.

Dans le catalogue des Grecs, dans le catalogue des Troyens, on retrouve l'imitation frappante de Konrad. Ce sont les noms qu'il a inventés : le sultan de Babylone Salmyledeck von Raldet (Konrad Salmiledeck von Baldac), Wirsilion von Medon (K. Fürsilyon der Mêder) Florimander Konig von Ægypteu (K. Florimander), etc.

La seconde partie offre des conformités avec Guido, par exemple dans le récit des funérailles d'Hector, dans certains détails sur le Palladium, dans les funérailles d'Achille à la porte Tymbrée, dans les voyages d'Anténor et son arrivée dans le pays de Gerbendia où il fonde la ville de Ménelan. En tout cela, on reconnaît Guido traduisant Benoît. La popularité de ces récits nous est attestée par les nombreux manuscrits qui en sont conservés dans toutes les bibliothèques de l'Allemagne, à Munich, à Cobourg, à Gotha, Breslau, Ulm, Giesen, Vienne, etc.

La gloire de Guido Colonna ne restait pas renfermée dans les limites du continent européen, elle passait la mer; l'Angleterre et l'Écosse le lisaient à l'envi et se disputaient l'honneur de le traduire. Dans le XIVe siècle et au commencement du XVe, on n'y comptait pas moins de quatre poèmes qui reproduisaient avec plus ou moins d'exactitude l'histoire de Troie telle que l'avait faite Guido d'après Benoît de Sainte-More.

Le plus connu de ces récits est celui qu'a écrit le plus brillant des disciples de Chaucer, Lydgate (1), moine de l'abbaye bénédictine de Bury en Suffolk.

Lydgate avait voyagé en France et en Italie, et était très-familier avec les littératures des deux pays. Nous en avons ici même la preuve, car il a importé dans sa langue deux de nos poèmes; avant de raconter le *Roman de Troie,* il avait écrit le *Siége de Thèbes.* Et ce qui suffirait à montrer, si l'examen de ces œuvres ne l'avait fait déjà, que ce n'étaient pas là des sujets réservés à un public érudit, mais goûtés par le peuple à l'égal des sujets les plus populaires, c'est le cadre dans lequel Lydgate a placé ce poème sur la ruine de Thèbes (2). Il en a fait comme un autre conte de Cantorbéry ajouté à ceux de son maître. Après une longue maladie il est venu en pèlerinage au tombeau de Thomas Becket. Il descend à l'auberge des pèlerins de Chaucer et y trouve nombreuse et bonne compagnie. Un joyeux compère, apitoyé par sa mine défaite et son mince équipage, l'invite à partager son solide et copieux souper, et demande que pour payer son écot il conte le lendemain une histoire; Lydgate s'exécute: cette histoire c'est le *Siége de Thèbes.* Si l'auteur anglais a lu le médiocre *Roman de Thèbes,* comment pourrait-il ne pas connaître cette œuvre bien plus riche et plus saisissante du *Roman de Troie?*

Le poème qu'il en a tiré avait une origine des plus pompeuses; c'était

(1) Wharton pense que son talent était en pleine fleur en 1430, que pourtant plusieurs de ses poèmes avaient dû paraître avant cette date. Il fut ordonné sous-diacre en 1389, diacre en 1393, prêtre en 1397.

(2) Wharton est allé chercher bien loin les sources du poème de Lydgate, faute de connaître celle-là. Il cite Guido Colonna et Sénèque le tragique, et quand Lydgate fait appel à celui qu'il appelle « myne auctor » il croit que c'est Stace ou Guido. Nous avons vu tout à l'heure quel est le véritable original.

à la demande du roi Henri IV qu'il avait été commencé en 1414. Achevé en 1420, il fut dédié à son successeur. C'était grâce encore à une intervention royale qu'en devait paraître le premier exemplaire imprimé. C'est par l'exprès commandement du roi Henri VIII que le *Troye Boke or the Sege of Troye* fut imprimé en 1513.

Lydgate en écrivant son poème avait sous les yeux le texte de Benoît et celui de Guido ; c'est ce qu'il semble du moins nous dire lui-même, déclarant que cette histoire existe en latin et en français :

As in the latyn and the french yt is ;

et il y a ajouté ses propres imaginations. Il donne aux inventions de ses auteurs des grâces de style toutes nouvelles ; il les complète de temps en temps par son érudition plus riche. Il ajoute à leurs anachronismes, joignant l'artillerie aux autres « bastons de guerre » dont Benoît avait déjà enrichi l'armement de ses héros.

Quelle part faut-il faire dans son œuvre à Benoît et à Guido ? lequel a-t-il le plus volontiers consulté ? Nous avons déjà dit combien toute conclusion précise à cet égard est difficile, Guido reproduisant la plupart du temps Benoît avec une scrupuleuse fidélité.

Quant aux obligations qu'il a à l'auteur italien, elles ne sont pas douteuses. Lydgate le suit fidèlement, il l'avoue lui-même, et le cite à plusieurs reprises dès le commencement de son poème, et ce commencement lui-même est la reproduction exacte du très-étrange début de l'écrivain italien. Aucun doute n'est possible à cet égard. Il suffit de lire les premiers vers du poème anglais (1). Il a aussi conservé et reproduit soigneusement la division de ses livres.

(1) Nous les citons ici pour donner en même temps une idée du style et de la manière du traducteur :

In the reygne and lande of Thessalye
The whiche is now named Salonye
Where was a kynge called Peleus
Wyse and discrete, and also vertuous,
The whiche, as Guydo lyste to specyfye,
Held the lordshyp and the regalye
Of this yle as governour and kynge,
Of whiche the people, by recorde of wrytynge,
Myrmidones were callyd in the dayes
Of whom Ovyde sayneth in his sayes
Metamorphoseos, where as ye may rede
How this people soth fastly in dede,
So as myn auctour maketh mencion,
Were brought echone to destruccion
With sodayne tempest and with fyry leven
By the goddess sent downe from the heven.

Quant à Benoît, on peut supposer que c'est de lui que parle Lydgate lorsqu'il nomme Darès, comme par exemple dans la description du palais de Priam, que Guido a écourtée et à laquelle Darès n'avait pas même songé, et qui ne pouvait d'ailleurs lui appartenir, puisque tous les traits en appartiennent à l'architecture du XII[e] siècle, et que l'imagination de Benoît seul les a recueillis et mis en œuvre. C'est à lui qu'appartiennent ce pavement de cristal, ces diamants, ces saphyrs, ces émeraudes semées

For they of yre without more offence
With the swerde and stroke of pestilence
On this yle whylom toke vengaunce,
Lyke it is put in remembraunce;
For this people distroye et were certayne
With thunder dynt and with hayle and rayne
Full onwarely, as Guydo lyst descryve;
For there was none of them lefte alyve
In all the lande, that the vyolence
Escape might of this pestylence,
Except the kynge the which went alone
Into a wood, for to make his mone,
Sool by hymselfe, all disconsolate,
In a place that stode all desolate,
Where this kynge romynge to and fro
Complaynynge aye of his fatall wo,
And the harmys that he dyde endure,
Tyll at the laste of caas or aventure
Besyde an holt he sawe where stode a tree
Of full great heyght and larye of quantytee
Hole by the roote as he cowde knowe etc.

Nous empruntons ces vers à l'exemplaire xylographique (*bloc book*) du British Museum : *The Hystoire, Sege and Dystruccion of Troye* translated by John Lydgate. Pynson, MCCCCCXIII. Une petite note manuscrite sur le volume dit : « This version of the greatest rarity in the first edition. I have been able « to trace only three others copies, one on vellum Pepys library Cambridge, one paper at Glasgow, and « one d° at the British Musæum. » L'exemplaire est magnifique; à la première page sont imprimées les armes d'Angleterre, avec ces vers :

Hæc rosa virtutis de cœlo missa sereno
Eternum florem regia sceptra feret.

Au revers, deux gravures entourées de roses et de chardons représentent le siége de Troie avec fauconneaux. Le livre de Lydgate était publié de nouveau à Londres en 1555, sous ce titre copieux : « The auncient historie and onely treue and syncere cronicle of the warres betwixte the Grecians and the Troyans and subsequently of the fyrst eversion of the ancient and famouse cytye of Troye under Lamedon the king, and of the laste and fynall destruction of the same under Pryam ; wrytten by Dares a Troyan aud Dictus a grecian both souldiours, and present in all the sayde warres; and digested in latyn by the learned Guydo Columpnis (who was the compiler of the work) and sythes translated in to englyshe verse by S. Lydgate, moneke of Burye (edited by R. Braham), B. L. Thomas Marshe, London, 1555, fol. Without pagination, the preface occupies one leaf.—Ce volume est, sauf quelques différences d'orthographe, comme *londe* pour *lande*, *roys* p. *royse*, *specifie* p. *specifye*, *lordshepe* p. *lordshyp*, *regalie* p. *regaly*, etc., la reproduction d'un manuscrit de la Bodleienne (Cold., Mss. latini, 1833, Digby, Ms. 232) ainsi désigné « an old English poem of Troy, with the king's picture and the author's: on thick vellum 157 leaves, 17 3/4 inches by 12 1/4 in., with illuminated capitals and pictures ; c. 1410. » Le manuscrit commence par un prologue, dont voici les premiers vers :

O myghti Mars that with the sterne light
In armys hast the power and the myght
And named art from Est til Occident
The myghti Lord, the god armypotent
That with shynynge of the stremes rede
By influence dost the bridle lede
Of chyualrie as souereyn and patrown
Ful hoot and drye of complexioun, etc.

de toutes parts, et les riches piliers surmontés d'images d'or et toutes ces couleurs brillantes, toutes ces richesses de description, toutes ces ciselures et ces peintures.

La fin du poème reproduit Guido avec autant d'exactitude que l'avait fait le début (1).

Mais Lydgate n'avait pas été le premier en Angleterre à traiter ce sujet, il n'avait fait au contraire que reprendre un thème déjà connu. Un autre écrivain demeuré anonyme avait écrit sur le même fond, mais dans une autre mesure, un poème qui, à en juger par la splendide exécution d'un manuscrit conservé à Oxford (2), avait été accueilli avec une grande faveur.

On reconnaît aisément que cette version a pu être antérieure à celle de Lydgate. La forme en est plus archaïque. Certains caractères moraux amènent à la même conclusion. Le prologue de Lydgate est tout classique et païen. On voit que, comme son maître Chaucer, il a été touché par la Renaissance italienne dont Boccace a été le grand héraut; par lui il a été initié à la mythologie grecque et latine. Aussi Lydgate au début

(1) This manly man Thelagonyus
And his brother Thelamonyus (Thelemachus)
Reygned also in his regyon
Seventy winter as made is mencyon
And after that they made a royall ende
And bothe two to Jupyter they wende
To reygne there amonge the sterres bryght.
But now the lanterne and the clere lyght
Is wasted out of frygius Dares
Whylom of Troye wryter and poyete.

Et après quelques vers l'auteur dit naïvement :

I have no more of latyn to translate
After Dytis Dares nor Guydo
And me to adde any more therto
Than myn auctours specefye and seyne.

Le volume, après la date de la traduction, s'achève par l'éloge du roi Henri.

This lytell booke lovely i betake
It to supporte and thus an ende I make
Of the most noble excellent prynce
Kinge Henri the fyfth
Laus deo
Explicit liber quintus et ultimus

Après quoi l'on rencontre deux pièces beaucoup plus étendues dans le manuscrit que dans l'imprimé; la première, intitulée Lenvoye, se compose, dans l'un, de 18 couplets de 7 vers, dans l'autre, de 8 vers seulement; la deuxième « verba translatoris ad librum suum » a ici 2 couplets de 8 vers, là un seul couplet. On lit à la fin du manuscrit : « Edward Atkenson his booke 1600 » ; à la fin de l'imprimé : « Here endeth the Troye boke other wyse called the Sege of Troye, etc. »

(2) Oxford, manuscrit Laud, 595, 275 ff; 68 vers par f°. — Wharton le désigne en ces termes : « a prodigieus folio Ms. on vellum. » Il a été le premier à le signaler. Il nous dit (The Hist. of engl. Poet., 1840, t. II, p. 304) que jusqu'à lui on l'avait confondu avec le *Troye boke* de Lydgate, mais qu'il n'y a pour cette attribution d'autre autorité qu'une note manuscrite du volume de la Bodleienne du temps de Jacques Ier.

de son œuvre invoque-t-il « le puissant Mars, celui qui entouré d'un « éclat redoutable a pouvoir et domination sur les armées, celui que « de l'orient à l'occident on nomme le puissant seigneur, le dieu de « la guerre « armypotens. » (1). Le prologue de l'autre poème, au contraire, a tout-à-fait la couleur du moyen-âge : « Dieu tout puissant, « Trinité, Dieu de vérité en trois personnes, Père, Fils et St-Esprit, « en qui est l'intelligence et la toute-puissance, sois au commencement « de ce conte et sois aussi à la fin. »

L'auteur suit avant tout Guido Colonna, cela ne peut faire doute un instant; on retrouve Guido dans tout son livre, et lui-même nous a averti des obligations qu'il lui a. Après avoir annoncé les sujets qu'il traitera, il nous dit (fº 2, v. 21) : « Que toutes ces choses ont été rap- « portées par Darès, le héraut de Troie, et par Dites, qui était du « côté des Grecs; ils étaient chaque jour sur le champ de bataille et « tous deux ils écrivaient leurs actions, etc.... » « Après eux, ajoute- « t-il, mêlant au souvenir de Guido celui de Cornélius et arrangeant « le tout à sa façon (v. 31), est venu *maître Gy* (Guy) *qui était « un notaire de Rome.* Il trouva leurs livres à Athènes; plus tard, « lorsqu'on fut en paix, il les traduisit de grec en latin et les écrivit « sur beau parchemin en la façon que je vais dire..... » Il appelle le livre de Guido, la vraie histoire (the right storie). Cette rédaction anglaise offre une particularité curieuse; elle semble à des signes irrécusables avoir été faite non sur le livre même de Guido, mais d'après une version française qui aurait été elle-même écrite en vers. Elle en a gardé des traces, on y trouve non-seulement une foule de mots qu'elle n'a pu prendre du latin et qui, au contraire, sont évidemment français (2), mais des rimes qui sont évidemment la reproduction de rimes françaises (3).

(1) O myghti Mars that with thi sterne light
In armys hast the power and the myght
And named art from Est til Occident
The mighti Lord, the god armypotent
That with shynynge of the stremes rede
By influence dost the briddle lede
Of chyualrie as souereyn and patrown
Ful hoot and drye of complexioun.

(2) Gestes, fo 1, *at mangeres* (mangiers), festes (festins) au lieu de feastes, batayle p. battle, Griu, Grues (fº 274), Greges, fº 7, Gregeys, fº 106, pour désigner les Grecs, baronage, make *surment,* fo 13, Médée, fº 14, Knyzt of pris, in my *bandoun,* fº 12. Je rencontre là un mot assez curieux, Gestoures, les auteurs de Gestes, « Gestoures dos of hem gestes. »

(3) *Paleis* rimant avec *burgeis,* ailleurs avec *curteis,* oetes ou cetes rimant avec *in pes* (en paix),

Si nous inclinons à penser que ce sont là des souvenirs d'une version française de Guido et non pas du *Roman de Troie*, comme il semblerait plus simple de le supposer, c'est que certains détails pour lesquels l'auteur invoque l'autorité du Roman « as the Romaunce (1) the sothe telles » (f° 9, v. 6), se trouvent dans Guido, et non pas dans Benoît.

Cependant il est évident qu'il a lu aussi Benoît. On en trouverait aisément la preuve en divers endroits de son poème, mais cela est surtout frappant dans le prologue. Après le début que nous avons signalé, passant en revue les divers héros de Gestes en possession de la popularité (2), il annonce qu'on n'a pas encore parlé « spekes no man « ne in roumaunce redes » du plus vaillant de ces héros et du plus fameux de ces exploits. Car il y avait d'un seul côté soixante rois et « ducs de prix, etc. L'idée qu'il nous donne d'Hector, « le duc de Troye », rappelle tout-à-fait celle qu'en donnait Benoît en traçant le portrait du héros, etc. On y rencontre aussi de certains termes particuliers qu'il n'a pas pu trouver dans le latin et qu'il rencontrait, au contraire, dans Benoît. « Il écrit de l'acheson » disait Benoît : « what was the forme enchesoun », dit le texte anglais. Ajoutons qu'il a donné à son poème la forme même que Benoît avait donnée au sien, le vers de huit syllabes.

Du reste, il en use assez librement avec le texte latin. Il n'a pas conservé les divisions. Il ne se croit pas obligé de le suivre pas à pas, de garder tous les embellissements que prodigue son érudition, de répéter tous ses renvois à Ovide comme le fera le traducteur dont nous allons parler tout à l'heure. Il donne à son imitation une physionomie

parchemin rimant avec latin, meyne le mot français *mesnie*, (l'*e* simple est toujours dans cette rédaction pour *i*, *y* ou *ee*), rimant avec *cite* (city), etc.

(1) A propos de ce mot de *Romaunce*, nous devons faire remarquer que Wharton a mal saisi le sens du passage qu'il cite en l'empruntant à la fin du poème. L'auteur, en cet endroit, ne fait pas allusion, comme le croit Wharton, à un poème français, il n'a entendu parler que de sa propre composition. Le vers que je souligne ne saurait s'appliquer à un auteur mort depuis longtemps.

Now god that died upon the tre,	. . . .
. . . .	And he that this *romaunce* wroght and made
Graunt us alle is benysoun	Lord in hevene thow him glade
Gode lyff and gode endyng	*And gode lyff in erthe to lede.*

(2) Nous ne reproduisons pas ce morceau ; Wharton l'a donné (t. I, p. 124) et nous l'avons nous-même traduit au début de ce chapitre.

plus personnelle, plus nationale (1). Il semble aussi s'être lassé avant la fin. Les dernières feuilles de vélin du manuscrit toutes réglées sont restées en blanc. Arrivé aux dernières lignes du livre XXX de Guido l'auteur, après avoir raconté la chute de la ville, nous dit en grande hâte qu'Agamemnon invite les Grecs à regagner leur patrie, et il termine son œuvre par quatorze vers où il invoque pour ses auditeurs et pour lui-même la bénédiction du « Dieu mort sur la croix », et finit en disant :

> And graunte hit mot so be.
> Sayeth alle amen for charite !

Les aventures des Grecs au retour, les Νοστοι, racontées par Benoît en près de quatre mille vers, sont résumées en ces deux lignes tracées à l'encre rouge à la fin du manuscrit : « Hic bellum de Troye finit. Et Greci « transierunt versus patriam suam. Finis. »

L'Écosse, toujours en rivalité avec l'Angleterre, n'avait pas voulu se laisser ravir l'honneur de posséder en sa langue un si beau livre ; Guido y avait été de bonne heure traduit en vers. Grâce au zèle pieux d'un savant antiquaire, le vieux poème reparaît au jour en ce moment même (2). La traduction est des plus exactes ; on y retrouve la plupart des embellissements que l'érudition de l'écrivain latin avait cru devoir joindre à l'œuvre de notre trouvère (3). Le traducteur, du reste, a eu le soin de nommer Guido plusieurs fois dans son Prologue : et, après avoir fait le procès à Homère, répété que les vrais historiens de Troie sont Darès et Dictys, et ajouté, comme Guido, les noms d'Ovide et de

(1) Ainsi Médée prodigue à Jason des termes d'affection tout anglais « my derling » f° 12 (aujourd'hui darling).

(2) V. *The Gest historiale of the destruction of Troy*, *an alliterative Romance*, publié pour la *Early English Text Society*, par le Rev. Geor. A. Panton, and David Donaldson, London, Trübner 1869 ; d'après le manuscrit unique du musée Hunter de l'Université de Glasgow. La composition de ce Ms. est due à des mains différentes ; une partie est belle et correcte, dans l'autre la rédaction est parfois sauvage et l'écriture baroque. Le vol. a pour titre : « A stately Poem called the destruction of Troy wrote by Joseph Exeter. » C'est là une erreur complète, et le savant éditeur, M. Panton, n'a pas eu de peine à reconnaître une traduction de Guido.

(3) Ainsi, dans la première partie du livre, à propos de la science magique de Médée, je retrouve (vers 420 et suivants) les protestations de Guido contre une semblable crédulité, et contre l'autorité d'Ovide, et cette déclaration que la course régulière des astres n'a été interrompue que par la mort du Christ.

Virgile à ses auteurs, il déclare que Darès a été traduit en latin par Cornelius Nepos, mais avec trop de brièveté (1) ; c'est Guido qui lui a donné plus de clarté et de développement.

L'auteur de ce poème semble devoir être Huchowne of the Awle Royale (ou Royal Palace), dont le vieux chroniqueur Wynton parle comme étant l'auteur de *Gawane* et d'autres ouvrages. On nous dit que « les mots, le style, les tournures, etc. de ces divers écrits ressemblent singulièrement au style du manuscrit de Glasgow (2). »

Du reste, et cela prouve le grand succès de notre vieux poème, la tentative de Huchowne n'avait pas été la seule faite en Écosse ; et dans deux manuscrits du *Troy Boke* de Lydgate conservés en ce pays, on retrouve des fragments d'une autre version écossaise du même livre faite par Barbour.

Avec la venue de l'imprimerie une gloire nouvelle allait commencer pour Guido Colonna. Les presses du monde entier allaient travailler à répandre son texte (3) et les traductions qu'on en faisait dans toutes les langues, en français, en italien, en anglais, en espagnol, en haut allemand, en bas saxon, en hollandais, en danois. Plus heureux que bien des classiques, il était traduit même en flamand et en bohémien.

(1) But he shope it so short that no shalke might
Have knowledge by course how the case felle.
For he brought it so breff and so bare lengt. (v. 72).

(2) Je m'empresse de déclarer que je dois ces détails sur le vieux traducteur de Guido et la connaissance du texte lui-même à l'obligeance du Rev. Georg. A. Panton, qui a bien voulu me le communiquer au cours de l'impression. Nous hâtons de tous nos vœux l'apparition de l'Introduction qu'il promet d'y joindre.—Entre autres preuves de l'origine écossaise du poème, M. Panton signale certains noms de métiers, comme Baxters, Sauters, Websters, Walkers, etc. indiqués au vers 1584, etc. Le poème dont nous avons parlé tout à l'heure (Man. Laud. 595) a environ 18700 vers ; le poème publié par M. Panton, 24000 ; mais le premier emploie les vers de huit pieds.

(3) La première édition datée est celle de Cologne, 1477, in-4°, 152 ff. Voici la désignation qu'en donne Brunet, Manuel, 1860, t. II, 170. (V. aussi Grässe Gr. Sagerkr. des Mittelatt. S. 119.) « Guido de Columna Messana : *Hystoria Troyana* à Gwydone de Columpna prosayce composita. Per me Arnoldum Therhurnē Colonie impressa. Ann. dom. MCCCCLXXVII die penultima mensis novembris. » 31 lignes à la page. Bientôt il en paraissait une à Utrecht, deux à Cologne, avec les caractères d'Ulrich Zell, trois à Strasbourg, 1486, 1489, 1494, in-4° ; bien d'autres encore sans date, ni lieu, ni nom d'imprimeur. La version française de Guido n'avait pas un moindre succès. M. Brunet en cite trois éditions, dont deux sont attribuées à l'année 1480, et l'on pense que ce n'était même pas la première édition ; une à l'année 1505. On lisait au titre : « Ce livre traicte dont procederent ceux qui edifflerent Troye la grant quant en genealogie, par quels genz elle fut destruicte, et loccasion pour quoy, de la grant persecucion aussi de ceulx qui la destruirent et de ceux qui se partirent pour la destruction. » Nous avons dit que Jean

Pas un seul des traducteurs ne soupçonnait sans doute que ce classique nouveau n'était en réalité que l'œuvre appauvrie d'un vieux trouvère français oublié.

Entre toutes ces traductions il en est une à laquelle je veux m'arrêter un instant, parce que nous n'avons pas encore signalé de version de Guido en cette langue ; je veux parler de celle qu'en donnait en espagnol Pedro Nunez Delgado, sous ce titre : « La cronica Trojana e q se cotien « la total y lamentable destruycion de la nobrada Troja. » (Séville, 1502.) Le livre commence en ces termes : « Prologo. Comiença la famosa Cro- « nica Trojana dirigida al muy reverentissimo et muy magnifico senor « don Mathea della Puerta arcobispo de Salerna, compuesta et copilada « por el famoso poeta et historiador Guido de Columna y aora nue- « vamente emendada. » Le début rappelle tout-à-fait celui de Guido. « Acos tumbra se muy magnifico senor, cerca de los antiquos poner « en escripto los hechos de los altos hombres et grandes senores « porque dellos quedasse memoria para los que despues dellos subudies- « sen porque la alabança de los sus grandes et famosos hechos no vimesse « in olvido ni quedasse sin perpetua memoria segun sus grandes merci-

Samxon, en 1530, le traduisait en français et en faisait le préambule de sa traduction d'Homère. Paris, Jean Petit, 1530. — La traduction flamande paraissait en 1479 (Goude, ger. Leen.), Harlem, 1485. — En bohémien, Pilnitz, 1475 ; on croit que la traduction datait de 1468. Une autre, Prague, 1488, d'après deux autres manuscrits. Cette traduction était appelée à un long succès. On la réimprime en 1603, 1790, 1812 et même en 1843. L'Allemagne n'avait pas traduit Guido avec moins d'ardeur. On en trouve une traduction in-f° dès 1475, Augsbourg, Bämler. De cette date à l'an 1500 il en paraissait sept éditions, dont trois à Augsbourg, 1470, 1482, 1488, deux à Strasbourg 1489, 1500. Il est assez difficile, d'après les explications données par les critiques allemands, de décider si c'était la version de Hans Mair ou celle de Henri de Brunswick qu'on reproduisait ainsi. Les imprimeurs en usaient du reste assez librement, ajoutant ou retranchant, et, pour rendre leur édition plus intéressante, y intercalant des imitations de Konrad et d'autres. — V. Historische und eygentliche Beschreibung der berümbeten und alten Stadt Troja von irer Zerstorung, etc., Kœnig., 1599, in-8°, ou d'après le titre plus pompeux encore de l'édit. de 1612, que je traduis textuellement : « *Description historique, véridique et particulière de l'antique et universellement célèbre ville de Troie*, de sa première destruction, son rétablissement et sa perte finale, extraite des écrits du Phrygien Darès et du Crétois Dictys, avec un appendice de ce qui est arrivé aux Grecs après la destruction de bon et de mauvais dans leur retour, et comment ils furent punis par des maux se succédant les uns aux autres. Tout cela nécessaire pour l'instruction et le ressouvenir, de plus agréable et gai à la lecture. L'ouvrage a été traduit d'abord en latin il y a CCC ans par le très-savant et très-excellent herr Guido de Columna, juge à Messine, et ensuite traduit en allemand par David Forteren, 1598. Rien de semblable n'avait jamais été publié en langue allemande. » Imp. à Bâle, Joh. Schroter.

« mentes. » Il annonce que chargé d'écrire la *Chronique de Troie*, entre toutes les histoires antiques une des plus fameuses et des plus dignes de mémoire, il ne s'est pas contenté de suivre les plus fameux poètes et historiens, Virgile, Homère, Ovide qui en ont parlé copieusement, mais il a voulu suivre en tout et partout Darès et Dictys.

Cette dernière assertion est faite pour étonner à bon droit ceux qui jettent les yeux sur son ouvrage. Car ajoutant un commencement et une fin à Guido, il a rapporté des choses auxquelles n'avaient pas songé les deux apocryphes. On dirait qu'il a lu Malkaraume ou nos auteurs d'*Histoires universelles*. Dans un livre en huit chapitres, ajouté de toutes pièces à l'histoire italienne, il raconte l'histoire de Noé; il parle de la Tour de Babylone *(sic)*, de la race de Sem et des premiers conquérants. Dans le deuxième chapitre il est question d'un fils de Noé qu'ils appelèrent Yomius ; dans le troisième, du géant Membrot qui bâtit Babylone; dans le quatrième, du premier conquérant. Les quatre derniers chapitres sont consacrés à l'histoire de Saturne et de Rhée.

C'est là une sorte d'introduction à l'œuvre même de Guido ; elle forme le IIe et le IIIe livre de la traduction espagnole. Le second livre, en 40 chapitres, raconte les aventures de Jason et d'Hercule. Le troisième, en 62 chapitres, raconte l'histoire de Pâris et le siége jusqu'à la trahison. Le quatrième, en 49 chapitres, retrace l'histoire d'Énée, la fondation de Rome, la dispersion des Troyens, l'établissement de Brutus en Angleterre. On voit que le traducteur a singulièrement agrandi le cadre du livre original. Guido cependant s'y retrouve, par exemple au chap. XXXIV intitulé : « De l'amor de Diomedes et Briseida »; mais nous trouvons en même temps dans ce passage la preuve que le traducteur a lu Benoît lui-même ou tout au moins ses traducteurs français. Pour Benoît, cela n'aurait rien de surprenant; le livre était connu en Espagne, puisque nous en avons trouvé un exemplaire dans la bibliothèque de Charles V. Guido, lorsque Diomède a envoyé à Briséida le cheval de Troïlus, faisait dire seulement à la jeune fille : « Dic secure domino tuo quod illum odio « habere non possum qui me tanta puritate sui cordis affectat. » Le traducteur espagnol écrit : « Por dios gran mal es este tan noble cavallero « ser tan maltraydo : y mucho me maravillo d'ello. Mas bien se q̄ autes q̄ « este juego se parta el se fera bien emendar. Y dixo al escudero que se

« lo traxo; desilde a vestro senor Diomedes q̄ le tengo yo en merced el « presente mas que con otras donas pudiero yo ser contenta. E desilde q̄ « este cavallo es my bueno y duiera lo guardar para si q̄ a quel cuyo « fueno querra estar sin emenda. » Ce qui rappelle tout-à-fait les paroles du *Roman de Troie.*

Le narrateur espagnol tient autant que Guido à faire preuve d'érudition. Il se plaît comme lui à marquer que telle forme ou telle pensée est empruntée à Ovide. Après avoir blâmé l'infidélité de Briséida, il ajoute : « Y tan breve comienca ya de variar su querer y voluntad en todas cosas « como el Ovidio escrive de sus amores. » Quand Guido a raconté la mort d'Hector, il écrit : « Bien qu'Homère (1), Virgile et d'autres his- « toriens disent que le corps d'Hector resta au pouvoir des Grecs et fut « traîné trois fois autour des murs de Troie sous les yeux de tous les « siens, et que depuis le roi Priam le racheta très-chèrement, d'autres « disent que les Grecs le rendirent *per ruego di gracia.* »

A la fin de son livre l'auteur, après avoir reproduit en l'abrégeant la dédicace de Guido à l'archevêque de Salerne, rappelle « d'après l'histoire des Français » les synchronismes de l'histoire de Troie et la séparation du peuple troyen en deux branches sous Francion, fils d'Hector, petit-fils de Priam, et Turco, fils de Troïlus. Il termine galamment son livre en défendant contre Virgile l'honneur de Didon. « Je ne veux plus, « dit-il, écrire ici qu'une chose, pour que ceux qui la liront prennent « exemple de chasteté en la reine Didon, que plusieurs ont cherché à « diffamer et principalement Virgile « por alabar a Eneas », assurant « qu'elle s'unit au Troyen, ce qui est faux. Aussi saint Jérôme dit-il « que pour cela seul Virgile mériterait être en enfer (2). »

Nous n'avons étudié jusqu'ici que des imitations complètes de l'œuvre de Benoît. Un illustre écrivain d'Italie devait en détacher un seul épisode pour en faire tout un poème qui devait avoir une existence à

(1) On sait qu'Homère n'a rien dit de semblable.

(2) Ce n'était même pas encore assez pour l'Espagne, et elle pouvait lire les mêmes faits racontés par Joachim Romero Cespeda : « La antigua, memorable y sangrienta destruycion de Troya sacada de varios autores, repartida en diez narrationes y veinte cantos, Toleda, 1583. » On en retrouverait encore la trace dans les « Historias e conquestas dels excell. et cathol. reys de Arago. Mossen de re Tomich caväller, 1534 » ; in-4° gothique avec figures.

part et toute une histoire. Avec cet instinct littéraire auquel on peut reconnaître en lui un des vrais imitateurs de la Renaissance, Boccace saisissant dans l'œuvre du trouvère ce qui était vraiment original et piquant, et laissant là les Grecs, les Troyens et leurs interminables combats, s'est contenté de raconter les amours de Troïlus et de Briséida. C'est le sujet même du *Filostrato* ou le *vaincu d'amour* (1).

Mais Boccace s'est-il inspiré directement de Benoît (2) ou ne l'a-t-il connu qu'à travers son traducteur, Guido Colonna ?

Il est à noter d'abord que Boccace ne traduit pas, que l'œuvre qu'il a bâtie sur ce thème est presque de tout point originale. Il s'est contenté de prendre les traits généraux de l'aventure, la passion de Troïlus, l'amour ardent et la trahison de Briséida. On voit qu'il a reçu une impression forte, mais qu'il compose sur des souvenirs déjà lointains; car il ne garde presque aucun trait de l'œuvre originale.

Dans ces conditions, il semble que c'est l'œuvre naïve du vieux trouvère plutôt que le sec et froid résumé de Guido qui avait dû frapper son imagination et y laisser trace. Boccace avait dû lire dans le texte français l'histoire qui l'a charmé. On sait combien il était familier avec nos vieux auteurs. Fils d'une parisienne, il est revenu à Paris deux fois; il y vivait à l'âge où l'esprit est le plus ouvert aux impressions poétiques, où l'on se passionne pour elles, où on ne les oublie plus.

Du reste, entre ses mains, l'aventure a tout-à-fait changé de caractère. Du fabliau malicieux Boccace a fait une touchante histoire, un poème en l'honneur de l'Amour : « d'Amour contre qui nul se peut « deffendre, et qui y essaie laboure en vain; car plus y travaille plus « tost perist (3). »

Benoît ne s'inquiétait pas de peindre la tendresse de Troïlus et de Briséida.

(1) V. Filostrato. Amb. Didot, Paris, 178[illegible], 228 p., 3 stroph. de 8 vers à la page, environ 5,500 vers.

(2) Voici un passage pris au hasard (dans une traduction dont je parlerai tout à l'heure), qui rappelle tout-à-fait Benoît. Il s'agit de Briséida. « Les quelles choses aloit pensant neantmoins toutes ses dou- « leurs et ne savoit que faire ou de le fouyr ou de le approucher. Cecy lui fist refroidir le courage et « le pensement que elle avoit de retourner. Cecy lui fist passer son hault couraige que elle avoit envers « Troïlus et la nouvelle esperance fist aucunement retourner l'angoesse et le tourment que elle sentoit « paravant. Et de cecy vint l'occasion parquoy elle ne tint pas la promesse qu'elle avait faite. »

(3) On reconnaît ici une phrase de Benoît parlant de la passion d'Achille.

Ce qui le touchait et l'intéressait, c'était la rapide volte-face de celle-ci ; il nous faisait tout d'abord assister à la séparation des deux amants et menait lestement l'aventure avec Diomède : il nous faisait rire de la légèreté de la femme. Boccace veut nous attendrir sur les douleurs de l'amant trahi ; il veut nous intéresser au récit de cet amour si complet, de ce dévouement si entier, de cette douceur et de cette résignation désolées. Il nous raconte longuement le bonheur ; il nous peint la douleur de Troïlus, son inquiétude, son attente, son désespoir. Benoît nous montrait surtout Briséida ; ici c'est Troïlus qui réclame toute notre attention ; dès qu'elle n'aime plus Troïlus, Briséida (ici Griséida) disparaît. Et l'auteur a fait l'histoire d'autant plus émouvante qu'il y a mis son propre cœur et ses propres souvenirs, qu'il y a peint des plaisirs qu'il a ressentis, une séparation dont il a souffert, des angoisses et des tourments qu'il a connus lui-même ; qu'il y a représenté, en les faisant plus tragiques, en remplaçant les tristesses de l'absence par les désespoirs de l'abandon, ses propres amours avec cette fille charmante de roi, cette Fiammetta qu'il a tant célébrée. Lui-même, avec quelques précautions nécessaires, nous a prévenus au début de son œuvre (1). Il est, nous dit-il, désolé d'être séparé de sa dame ; il n'avait pas assez senti jusque-là combien sa présence lui était douce et nécessaire ; il est prêt à en mourir. Pour tromper son chagrin (2), il songe à chanter de quelque passionné comme il était et comme il est lui-même : « d'alcuno passionnato « siccome io era e sono : tanto' viene a dire quanto uomo vinto ed abba- « tutto da Amore. » Il feuillette les antiques histoires pour y retrouver sa secrète et amoureuse douleur ; rien ne lui paraît s'y prêter mieux que le valeureux jeune Troïlus : « Alla cui vita, tanto per amore e per la lon- « tananza della sua donna dolorosa (se fede alcuna alle antiche legende « si puó dare) poiche Griseida, da lui sommamente amata, fu al patre « renduta, e stata la mia simillima doppo la vostra partita. » Boccace prévient les réflexions malignes du lecteur en assurant que, s'il a peint le bonheur de Troïlus, « sa propre fortune ne fut jamais si prospère. » Ce qu'il a peint fidèlement, ce sont les larmes, les soupirs, les angoisses.

(1) V. Filostrato, *Argomento dell'autore.*

(2) « Da piu util consiglio commosso mutai proposito e pensai di voler con alcuno onesto mezzo di rammarichio cacciar quello dal tristo petto. »

Ce sont aussi les charmes et les mérites de Griséida : « E quante volte, « valorosa donna, le bellezze e qualunque altra cosa laudevole in donna « di Griseida scritto troverete, tanto di voi esser parlato potrete in- « tendere. »

On retrouve les mêmes pensées au début du poème lui-même, dans l'invocation passionnée qu'il adresse à sa dame. D'autres implorent Jupiter ou Apollon ou les Muses ; l'Amour lui a fait changer cette antique coutume :

Tu, donna, sé la luce chiara e bella
. . . .
Tu mi sei Giove, tu mi sei Apollo
Tu le Mie Muse.

Il veut, pour son départ qui lui a été plus terrible que la mort,

Piu grave a me che Morte e piu noiosa

écrire quelle fut la vie désolée (dolente) de Troïlus.

Adunque, bella donna, alla qual fui
E saro sempre fidele e soggetto,
O vaga luce de begl'occhj, in cui
Amore a posto tutto il mio diletto,
Bella speranza e sola di colui
Che t'ama piu di se d'amor perfetto,
Guido la nostra man, reggi l'ingegno
Nell' opera, la quale a scriver vegno.

Boccace, du reste, aurait pu se dispenser de nous faire cet aveu; nous aurions aisément deviné dans le poème le souvenir de Fiammetta. On y retrouve des traits qui appartiennent à la vie de Boccace. On nous dit que ce fut dans une église qu'il rencontra pour la première fois celle qu'il a tant aimée. C'est dans les mêmes circonstances qu'a lieu la rencontre de Troïlus et de Briséida. Troïlus est dans le temple de Pallas où sont rassemblées, pour fêter la déesse, les plus belles entre les Troyennes. « Il advint adonques comme Troylus se aloit morguant « puis de l'un, puis de l'autre, puis ceste cy puis ceste là regardant,

« d'aventure par entre les gens son œil tresperça et joignit jusque-là ou « estoit la plaisante Griseida. » Celui qui raillait tout à l'heure la faiblesse des autres est vaincu à son tour. Et ici on peut noter un changement dans le récit qui nous montre comme il est en effet personnel. Dans Benoît, Briséida était une jeune fille; Boccace, fidèle à sa propre histoire, en a fait une veuve parée de toutes les grâces et de toutes les vertus.

Je ne veux rien dire de la première partie, où le poète peint avec une voluptueuse complaisance, sans ménagements et sans réticences, le bonheur des deux amants, les ravissements de la possession, les nuits ardentes, les ravissements sensuels d'un amour tout méridional. C'est l'amour naturel, sans réflexion et sans théorie, trouvant tout son mérite dans son ardeur seule. Notons cependant que l'auteur y joint un sentiment déjà raffiné, cette sorte d'épouvante de son propre bonheur, cette résistance à y croire, cette crainte de le voir échapper, ces inquiétudes enfin que notre nature imparfaite mêle à nos plus complètes jouissances. « Doulce nuict tant desirée, s'écrie Boccace ou son interprète, quelle joie et quel plaisir donnastes vous à ces deux amans ! « Si la science que onques eurent les poestes m'estoit donnée, si ne « sauroit par moy estre desinée ne declarée la grant contentesse et « plaisir que avoient les deux amans ne la grant chaleur qu'ils sen- « toient..... et encores doubtoient ils qu'ils ne fussent l'un o l'autre ou « qu'il ne fust pas vray qu'ils se tinssent embracez comme ils faisoient « et que ce fust songe. Et souventes fois s'entredemandoient : est il vray « que vous tiens icy entre mes bras, ou si c'est songe. Puis s'entre- « disoient : ma seulle amour, se peut-il faire que ce soit vous que je tiens « icy entre mes bras? Dites le moy que Dieu vous aïst; et souvent s'en- « trerespondoient et s'entredisoient de telles gracieuses paroles. »

La seconde partie a un autre caractère. Le sort a séparé les deux amants; Troïlus ne connaîtra plus désormais que les souffrances de l'amour ; le poète nous les peint avec un sentiment ému et des traits touchants. La tendresse de Troïlus est pleine de délicatesse, pleine de dévouement et de confiance. Griséida en le quittant a promis de revenir dans dix jours ; le dixième, Troïlus vient l'attendre aux portes de Troie : il l'y attend inutilement jusqu'au soir; mais il cherche des explications

à son retard. Il veut espérer encore : il se blâme lui-même de n'avoir pas songé plus tôt que, discrète et réservée comme est Griséida, elle aura voulu attendre la nuit pour ne pas trahir le secret de leurs amours. Ainsi toujours il est prêt à lui chercher des excuses, tant son cœur est sincèrement épris. En vain les jours se succèdent, il se reprend à la moindre lueur d'espoir. Il lui écrit ; car il y a encore ici cette différence avec le poème de Benoît, que Troïlus et Griséida demandent volontiers papier et plume, et composent de longues épîtres plus ou moins inspirées des *Héroïdes* d'Ovide. Troïlus écrit et il se plaît à croire que Griséida va lui répondre. Il implore une espérance, il voudrait qu'elle l'aidât à se tromper lui-même. « Si vous me donnez espérance je attendray, combien que le « attendre me ennuye et greve outre mesure, et si vous me ostez l'es- « perance, je me tueray et donneray fin à ma dolente vie. Mais quant « ce adviendra, la honte en sera vostre et le dommage mien, quant on « saura que à si villaine mort avez conduict et mené ung vostre et « loyal serviteur, sans ce que jamais vous féist faulte. »

Mais bientôt, ce qui est encore de la vérité de cœur, cet homme tout à l'heure désespéré jusqu'à vouloir en mourir, craint maintenant de mécontenter celle qu'il aime. Il la supplie de lui pardonner si, en écrivant cette lettre « il a sans le sçavoir aulcunement failly. » Il avoue lui-même qu'il cherche à se faire illusion : « Je vous aimoye plus que « moy mesme, et tout trompé que j'estoye, si ne le povoye je croire. »

Sa désolation n'éclate pas en colère ni en plaintes amères. Ses paroles sont au contraire toutes pleines de douceur, d'une douceur mélancolique et attendrissante. Au lieu de maudire il supplie. « Hélas, Griséida, « s'écrie-t-il, ma mye, ne me faictes mourir de si aspre douleur. » Quand enfin il ne peut plus douter de son infidélité, lorsqu'il a vu sur une riche cotte que Diomède portait sur son harnais, et que Deyphebus lui a enlevée, un fermail d'or (1) qu'il avait donné à Griséida, « alors « que avec grant douleur il print congé d'elle », sa plainte garde encore ce même caractère de touchante douceur. « Las ! n'aviez vous pas « d'aultre joyau pour donner à vostre nouvel amy sinon celuy que je

(1) On voit ici comme les mœurs ont changé aussi bien que les caractères ; comme les mœurs galantes ont succédé aux mœurs purement chevaleresques. Il n'est plus question du tout dans Boccace de ce cheval de Troïlus que Diomède, après avoir renversé le cavalier, envoyait en présent à Briséida.

« vous donnoy avec tant de lermes et de souppirs, affin que vous eussez « aulcune souvenance de moy maleureux ? »

Il montrera jusqu'au bout ce même dévouement résigné. C'est lui-même et lui seul qu'il punit des fautes de sa dame ; il ne songe pas à se venger.

Le Troïlus que nous peint Boccace appartient plutôt au *Roman de la Table-Ronde* qu'à celui de notre vieux trouvère ; c'est un frère de Tristan. Dans le *Roman de Troie*, il était désolé de l'absence de sa dame ; mais il n'en perdait pas un coup d'épée. Dans Boccace toute sa force l'abandonne. Quand il ne peut plus douter de son malheur, peu s'en faut qu'il ne tombe malade : « Toute la vertu du corps s'en estoit partie « et lui estoit demeuré ès membres si pou de force que à pou se povoit « soustenir (1). » Bientôt même il succombe, et « il reste longtemps « en son lit feble et failly. » Et ce n'est pas le corps seulement qui est faible chez lui, c'est l'âme aussi ; sans cesse nous le voyons pleurant avec son ami, et quand il est seul, le poète le peint encore « dolent et « plein de lermes. »

Enfin, quand il a perdu tout espoir, il veut se tuer ; et par là encore, comme par sa faiblesse morale, il rappelle tout-à-fait les héros de la Table-Ronde. Cette pensée de suicide se présente souvent à lui, tandis qu'elle n'est pas venue une seule fois au vieil auteur français. Le Troïlus italien a voulu se tuer lorsque dans la nuit des adieux il a vu sa maîtresse évanouie entre ses bras. Il veut se tuer encore quand il est trop sûr de sa perfidie ; « et ame trop mieulx me tuer moy mesmes que vivre plus « en cest estat puisque fortune m'a à ce conduict. La mort me sera « plaisante là où la vie me seroit ennuyeuse et desplaisante. Et cecy dict « courut prendre une dague, laquelle pendoit au chevet de son lit. » Il faut noter pourtant que tout vaincu qu'il est par l'amour, il se ranime quand on lui parle de combats. Son confident réveille son courage en lui disant : « On diroit de vous que vous pleurez de couardie et de poour « que vous avez pour la guerre et non pas pour amour. »

Ce n'est pas Troïlus seul qui a changé. Le poète italien a également amolli la peinture de Briséida ; il l'a représentée sous des traits plus

(1) *Roman de Troïlus*, f°s 276, 282 et 290.

aimables ; elle a plus de délicatesse morale ; elle se défend plus longtemps. Jusqu'au jour où elle a aimé Troïlus, son honneur avait été sans tache. « Amours, dit Pandoro, a mis vostre cueur en tel lieu qu'il ne le povoit « mieux loger, pour ce vrayment que elle vault trop en courage, en « beauté, en coustume et en doulceur, en gracieuseté, en honneur et « en noblesse. Oncques dame ne fut plus plaisante ne qui plus doulcement « et sagement parlast, ne plus gentement et joyeusement se voulsist main- « tenir, qui tant fust plaine de toutes vertus ; et si vous dy qu'il n'est « au monde chose si haulte ne si grande qui appartenist à honneur de « dame que elle n'osast bien entreprendre, tant est de hault et de noble « corage ! Une chose tant seullement vous nuyra que ma cousine en « oultre toutes aultres choses s'est tenue et tient plus honnestement que « nulle aultre dame, et c'est celle qui plus mesprise les faiz d'amour. »

Son infidélité est moins brusque. Dans le camp des Grecs elle gémit, elle pleure « de ne plus veoir sa doulce amour. Il n'est nul qui s'il « l'eust veue en celle douleur et angoesse qui s'en fust peu tenir de « pleurer, tant la faisoit piteux veoir ; car à toute heure que elle povoit « avoir temps, son mestier n'estoit fort de gémir et de plaindre. »

Les mœurs sont aussi plus élégantes. On reconnaît ici l'Italie et la race artiste par excellence, éprouvant le besoin de répandre son bonheur, de le dire au soleil, à la nature, de chanter ses amours comme l'oiseau. Ainsi fait Troïlus heureux. « Et comme celui qui est « du tout hors de melancolie, lyement commançoit à chanter ainsi « que bien faire le debvoit de droit et de raison pour sa fortune qui si « douce et si gracieuse estoit » ; et quand il est abîmé dans sa douleur, c'est encore à la musique que ses frères vont demander pour lui des consolations. Par leur ordre, Polyxène, Andromaque, Hélène, Cassandre viennent le visiter « menant avec elles toute manière de instrumens pour « le povoir resjouir, et ce faisoient pour l'oster hors de melancolie où « il estoit. » Troïlus ne répond pas à leurs amicales instances : « Autre « chose ne faisoit que regarder puis l'un, puis l'autre et en son piteux « cœur lui souvenait de Griséida et ne povoit tenir que aucune fois il « gectast des souppirs. Mais toujours sentoit il aulcune douceur de la « mélodie des sons qui là estoient. »

A ce sentiment de l'art, Boccace joint le sentiment de la nature,

dont il y avait du reste déjà l'indication dans Benoît. Deyphebus voulant consoler Troïlus, lui dit : « Le printemps est venu, et fait « dehors si trés-bel que les prez et les arbres et toutes aultres choses « reverdissent. Si vous devroit tout le cœur resjouir quand vous veez cest « beau temps. »

D'ailleurs, Boccace, dans ce poème, se soucie aussi peu de la fidélité historique et morale que Benoît lui-même. Non-seulement il nous montre Troïlus se délassant à chasser la grosse bête, l'épervier sur le poing, ou, pour reconduire Griséida, montant à cheval en semblable équipage, mais il donne des armoiries à ses héros. Troïlus a vu en songe Griséida foulée aux pieds par un sanglier; il pense qu'un danger viendra de Diomède « pourquoy son ayeul tua le sanglier de Calidona « et cecy savon certainement par les anciens; et oncques ne fut que « tous les siens ne portassent les sangliers en leurs armes. » Son héros enfin pense un moment à pénétrer dans le camp des Grecs « en habit dissimulé en guise de pelerin ou aultrement, parquoy il « ne fust pas congneu. »

Boccace ne s'est pas contenté de ces changements. Aux trois personnages dessinés par Benoît, il en a joint un autre dont il n'était pas question dans le *Roman de Troie*, et que lui-même met souvent en scène : c'est ce Pandarus (1) à qui le drame de Shakespeare devait faire un si fâcheux renom. Boccace ne l'a pas tout-à-fait peint des mêmes couleurs. C'est, il est vrai, un gentilhomme de mœurs faciles, comme le conte et la comédie italienne devaient en offrir tant d'exemples, un épicurien peu chargé de scrupules, trop convaincu que la beauté passe vite et qu'il faut se hâter d'en jouir, et qui ne porte aucun héroïsme dans l'amour : cousin de Griséida et désireux de servir Troïlus auprès d'elle, il pousse un peu loin le dévouement à l'amitié ; mais ce dévouement est sincère, et du moins il ne fait pas de ses services le honteux trafic que lui réserve le drame anglais du XVIe siècle. C'est d'ailleurs un vaillant homme qui, lorsqu'il voit Troïlus vaincu par le chagrin et prêt à mourir, lui donne de hardis conseils et le pousse à chercher au moins une mort glorieuse, qu'il est tout prêt à partager avec lui. La présence de ce personnage, sa moralité facile,

(1) Sylvius Æneas, *De Eurialo et Lucretia*, appelle *Pandalus* un de ces amis *obligeants*.

sa façon d'entendre les devoirs de l'amitié, sa complaisance pour les faiblesses de ses amis, et l'indulgence qu'il trouve chez l'auteur, suffiraient à nous apprendre que nous avons à faire à un autre temps et à un autre pays.

Le style enfin est plus différent encore, et tout rapprochement sur ce point devient difficile. Au lieu de la phrase brusque, sèche et courte, un peu nouée, un peu enfantine du narrateur français, la langue ici est souple, abondante, harmonieuse, élégante, déjà classique. Le poète déploie un luxe d'images et de grâces poétiques qui nous rappellent qu'il était le contemporain de Pétrarque. Il nous fait songer aussi que déjà l'Italie souffrait de la maladie du bel esprit; on le retrouve même dans la vieille traduction française (1).

Boccace a terminé son poème par une sorte de moralité amoureuse où les formules de la dévotion se mêlent assez étrangement à la galanterie. Il engage les jeunes gens à s'instruire par l'exemple de Troïlus et à refréner leurs désirs :

O giovinetti, a quali con l'etate
Sorge per donna il fervente desio,
I vostri desideri reffrenate !

Il leur indique la dame à laquelle il convient de s'attacher. On retrouve dans ces strophes un souvenir des réflexions de Benoît :

Donna perfetta ha sol fermo il desio
Di far si amare, e d'amor si diletta.
. . . .
Queste con sicurtà son di seguire.

Il réclame leur sympathie et leurs prières pour Troïlus:

Siate dunque avveduti, e compassione
Di Troïla abbiate, e di voi insiamente,
Anzi fate una lugubre orazione
Per esso al dio d'amore pietosamente
Che posi in pace.

(1) Je prends un exemple au hasard. Troïlus, depuis que Griséida est partie, prend plaisir à regarder les tentes des Grecs qu'il ne regardait jusque là qu'avec colère « et quant aucun ventellet venoit de celle part qui luy frappoit au visage, il disoit que c'était des souspirs que Briséida lui envoyoit. »

Que le dieu leur accorde à eux-mêmes la grâce d'aimer joyeusement (accorti) et de ne pas mourir tristement pour une dame. Le poème s'achève par huit strophes que l'auteur adresse à son œuvre, gracieuse et humble supplique à sa dame, « alla donna gentil della mia mente. »

On voit combien avec ces grâces un peu molles, avec cette tendresse déjà efféminée, avec cette élégance de la forme nous sommes loin de Benoît. Rien ne saurait marquer plus sensiblement que ces deux œuvres la différence de génie des deux races, la différence surtout des dates et des civilisations.

La France qui ne lisait plus guère à ce moment le poème de Benoît, ou qui, comme nous l'avons vu, le lisait sous une forme nouvelle, et sans plus savoir le nom de son auteur, n'allait pas tarder à s'approprier le récit que lui devait Boccace. A la fin du XIVe siècle ou tout-à-fait au début du XVe, il avait été traduit par un Beauvau qui ne dit pas son prénom, mais qui doit être Pierre, premier du nom, sénéchal d'Anjou et de Provence, fils aîné de Jean II, mort à Naples en 1391, capitaine du château et cité de Tarente (1). Pierre était, comme son père, attaché à cette maison d'Anjou qui ne put garder un trône au-delà des monts, mais s'y était initiée à la Renaissance et en avait rapporté la connaissance et l'amour de l'Italie et des choses italiennes. Pierre en avait eu sa bonne part. C'était un digne aïeul de cette noblesse française du temps de Louis XII et de François Ier, qui sut unir le goût des lettres à la valeur guerrière et à la pratique des affaires. Homme de guerre et diplomate, Pierre fut attaché à Louis II d'Anjou qui le désigna pour un de ses exécuteurs testamentaires, et à Louis III dont il négocia le mariage, en 1431, avec Marguerite de Savoie. Il avait pris une vaillante part aux guerres de la France contre les Anglais. On le voit figurer, en 1416, parmi les chefs de l'armée française en Normandie, près de Honnefleur. En 1424, il était aux côtés de Jean II d'Alençon quand celui-ci défit les Anglais et fit leur chef prisonnier; il était parmi les seigneurs angevins qui les battirent, en 1429, près de Beaumont, dans le Maine. En 1431, il était de ceux qui forcèrent Willoughby et le bâtard de Salisbury à lever

(1) V. *Nouvelles françoises du XIVe siècle*, Introd., p. CII et CIII. M. de Paulmy, sur un manuscrit qui lui a appartenu, indique à tort *Louis* de Beauvau comme l'auteur de cette traduction. L'éditeur du Troïlus a remarqué qu'un des manuscrits a appartenu à Valentine de Milan, morte en 1408.

le siége de Saint-Célerin (1). Ce vaillant homme faisait en même temps profession d'être amoureux comme il convenait à tout homme bien-né du XVe siècle, et il a chanté ses amours. C'est lui qui nous l'apprend à la fin de son livre : « Le joyeux temps passé souloit estre occasion que « je faisoie de plaisanz diz et gracieuses chansonnettes et balades. » Un jour, se trouvant dans une situation de cœur tout autre, aussi triste que Boccace ou plus malheureux encore, Pierre rencontra, à ce qu'il nous assure, dans la *Librairie* du roi, son maître, le *Filostrato* de Boccace, qu'il a le tort d'appeler Potréarque (2) (Pétrarque), et y trouvant un écho et un allégement de ses propres chagrins, il le traduisit pour la consolation des âmes souffrantes et trompées. Le bon sénéchal ne paraît pas s'être nourri d'habitude d'aussi tristes pensées ; il s'étonne quelque peu lui-même d'avoir entrepris une œuvre si mélancolique : « Je me suis « mis à faire ce traictié d'affliction contre ma droite nature. » Il n'y voit lui-même d'autre raison que « de réduire à mémoire les très-divers « tours et estranges termes que sa dame lui a faicts et le tort qu'elle « lui a tenu et tient encore. » Il est, du reste, heureux de l'avoir entreprise, car ses douleurs lui semblent en être allégées (3). Je ne veux pas m'arrêter à parler de cette traduction elle-même ; elle a été publiée avec grand soin (4). Notons seulement que l'éditeur a eu raison de signaler les qualités littéraires du livre du sénéchal d'Anjou (5), l'accent tout personnel qu'il a su y mettre, la richesse et la variété de son expression. C'est là une lecture facile et intéressante.

Le poème de Boccace a été comme une branche détachée d'un grand arbre, qui mise en terre devient un arbre nouveau. On sait quelle

(1) Notons en passant que Pierre de Beauvau a été un des ancêtres de Henri IV. La fille unique de son fils Louis de Beauvau épousa, en 1454, Jean II de Bourbon, comte de Vendôme, dont elle eut huit enfants. L'aîné des fils fut François de Bourbon, bisaïeul de Henri IV. On retrouve toujours ainsi à tous les grands hommes des origines littéraires.

(2) C'est le nom que donne le Ms. de l'Arsenal 253, et le Ms. de la bibl. Imp. 1467. Le Ms. 1472 écrit *Petre Arane*, id., 1496.

(3) V. le préambule du *Troïlus*.

(4) V. *Nouv. franç.* — Aux quatre manuscrits de la bibliothèque Impériale 1467, 1472, 1496, 1501, et à celui de Tours que signale l'éditeur, il convient d'en joindre trois que possède l'Arsenal, 251, 252, 53 ; ce dernier in-f°, du f° 101 au f° 168.

(5) C'est sans doute en souvenir de cette traduction que le roi René, dans son *Roman de très-doulce Mercy*, a placé le blason du fils de l'auteur, Louis de Beauvau, à côté de celui de Troïlus.

fortune il devait faire en Angleterre. Le plus illustre des poètes anglais du moyen-âge, Chaucer recueille les inventions du poète italien, les mêle avec celle du vieux trouvère normand et en fait une imitation qu'il publie vers l'an 1360, sous ce titre « here followeth Boke of Troïlus and Cresseide. » Le livre est resté fameux en Angleterre. Les éditeurs et commentateurs du poète anglais n'en ont parlé qu'avec le plus ardent enthousiasme. Robert Henderson le complétait au temps de Henri VIII et y ajoutait « le lamentable et douloureux testament de la belle Creseide. » Tout le monde connaît le drame de *Troïlus et Cressida,* attribué à Shakespeare (1). Vers le même temps Decker et Chettle composaient sur le même sujet une tragédie intitulée d'abord *Troyelles and Cressida*, puis plus tard *the Tragedy of Agamemmon* (2). On a trop parlé du poème de Chaucer et du Troïlus de Shakespeare (3)

(1) Donné en 1600 selon Chalmers, 1601 selon Nathan Drake (*Shakespeare and his time*, 1843), 1602 selon Malone.

(2) Autorisé par le maître des Rôles, le 3 juin 1599, et joué sur le théâtre de M. Henslowe.

(3) Nathan Drake signale comme *origines* du drame de Shakespeare *Chaucer*, les *Recuyles of destruction of Troy from* Le Fèvre, et les sept premiers livres de l'Homère de Chapman. — Il est curieux de voir l'enthousiasme que ce drame inspire aux critiques anglais. Godwin y voit la plus singulière et à certains égards la plus frappante (striking) de ses productions. N. Drake ne l'admire pas moins; il ne fait qu'une réserve, c'est qu'il ne se trouve aucun personnage à qui l'on puisse s'intéresser; mais « c'est une œuvre unique pour sa perfection au point de vue de la construction et de l'effet. C'est un « continuel sarcasme, une copie ironique du grand tableau homérique » ; il éprouve cependant encore quelques doutes sur le point de savoir si Shakespeare a bien eu le mérite de l'invention, ou si cela ne reproduit pas des narrations gothiques dont il s'est inspiré. Cependant il pense que, comme il avait sous les yeux l'excellente version de Chapman, c'est bien Shakespeare qui « est l'auteur de la parodie. « Il a bien eu le dessein marqué d'exposer les absurdités et les folies de la guerre de Troie, la nature « méprisable de son origine, les discordes funestes qui en ont retardé l'issue. C'est lui qui a dépouillé « les caractères homériques de toute leur pompe épique ; « he has laid them naked to the very heart. » « C'est lui qui, leur enlevant ce caractère général que leur avait donné Homère en faisant des êtres « abstraits plutôt que des personnages vivants, les a individualisés avec un pinceau si puissant, si délié, « et si distinctif (discriminating), que nous entrons en connaissance bien plus intime avec eux comme « simples individus que par toutes les descriptions splendides du poète grec ». Godwin a encore plus exalté « la force sans parallèle et la netteté de caractérisation déployées dans cette pièce. Tous les « personnages de Troïlus, en tant qu'ils dépendent d'une riche et originale veine d'humour dans l'au« teur, sont dessinés avec un bonheur qui n'a jamais été surpassé. Le génie d'Homère a été l'objet « d'un long tribut d'admiration ; mais ses caractères ne supportent pas la plus légère comparaison avec « les traits que leur a donnés Shakespeare. Du reste, le critique veut bien excuser Homère, parce que « les dispositions des hommes n'avaient pas été suffisamment déployées en ce temps, les rayons de « l'humour n'avaient pas été distingués par le prisme ou rendus durables par le pinceau du poète. Il « admire surtout Thersite. Shakespeare est le Prométhée qui leur a donné l'âme ; jusque là, ce n'étaient « que des formes inanimées. »

pour que je veuille entrer ici dans le détail de cette étude qui a été déjà faite et bien faite (1).

C'est encore du *Roman de Troie* par la traduction de Guido que procède un poème italien (2) en vingt chants et en octaves, intitulé : « Il « libro del *Trojano* », qui date probablement du XVe siècle. On l'a généralement attribué à Fra Jacopo di Carlo, bien que selon la remarque d'Ébert (n° 11850) et d'après le titre même, ce nom, qui figure sur la première édition et qui ne se retrouve plus dans les éditions postérieures à 1490, semble indiquer non pas l'auteur mais l'imprimeur, qui exerçait à Florence de 1487 à 1489, et qui peut bien avoir imprimé à Venise en 1491 le *Trojano* sans en être l'auteur. Ébert se demande s'il ne faut pas chercher son nom dans un acrostiche que présentent les trois dernières stances du XXe livre, et où l'on lit : « Angilus Johannes Franci ad An- « dream f. » La date de composition du livre ne doit pas être de beaucoup antérieure à sa publication. L'auteur, on le voit par les allusions de son début (3), connaît déjà les poèmes sur Roland et sur Renaud, et il a assisté à tout ce grand développement de la poésie chevaleresque italienne que l'Arioste allait bientôt résumer et couronner si brillamment.

Il veut chercher une voie nouvelle, et laissant de côté toutes ces

(1) V. surtout *Nouvelles françaises* en prose du XIVe siècle. Paris, Janet, 1858, Intr., p. XCIII, CI et CXXV-CXXXII ; et E.-G. Saudras, *Étude sur Chaucer* considéré comme imitateur des trouvères, Paris, 1859.

(2) V. « *Il libro del Trojano* composto in lingua fiorentina. » — On lit à la fin : « Finito il libro detto *Trojano* stampato e composto in lingua fiorentina nella magna et triomphante cipta di Vinegia per me Ser Jacopo di Carlo poeta fiorentino 1491 », in-8°, 110 ff. à 2 col., 40 lig. à la page. Brunet signale les éditions suivantes : 1491, 1509, Venise ; 1509, Milan ; 1515, 1518, 1536, 1549, 1553, 1587, 1615, etc. V. Melzi *dizionario di opere anonyme e pseudonyme*, t. III, p. 177. — Ginguené, *Hist. de la litt. Ital.*, t. V, p. 2.

(3) Per far ne a piu gente disciplina
Vulgar tradussi l'opera latina
. . . . : . . . . .
Insieme de Trojani et degli Greci
Canteren, quel che Virgilio ne scrive
E quanto Ovidio anchor par che n'a preci,
Et quanto da Salustio ne derive
De Ditis greco et Darete Trojano
Che vedendo ne scrisse da sua mano.

Quivi non si scrisse come Saraceni
Orlando mandi, ne a Rinaldo quanti,
Come caminando i Paladini
Trovasson, per le siepe i gran Giganti
Ne come cercando fuor di lor confini
Andar gia molti cavalier erranti.
Qui non e chi le carte empi de sogni
Per cui conven ch'el vulco erante agogni.

Qui si dira per che cagione al fondo
Troia si misse, e per che caso reo, etc.

vaines inventions « Qui non e chi le carte empi de sogni », traiter des sujets plus sérieux.

L'auteur du *Trojano*, en effet, a peu donné carrière à son imagination; son œuvre est médiocre et d'un médiocre intérêt. Il la présente dès le début comme une traduction du latin. Dans la première stance du premier chant, il dit :

Per far ne a piu gente disciplina
Vulgar tradussi l'istoria latina.

Cependant il ne faut pas prendre cette assertion à la lettre; il s'inspire de Guido plutôt qu'il ne le traduit, commentant, amplifiant et corrigeant. D'après les titres des diverses éditions, l'auteur, avec grand talent, « con gran ingenio » a ramassé pour ainsi dire toutes les fables poétiques. « Il traite de la destruction de Troie faite par les Grecs pour « l'amour d'Hélène qui, par le troyen Pâris, fut ravie au roi Ménélas : » il dit comment par cette destruction furent bâties Rome, Padoue, Vérone et beaucoup d'autres cités italiennes; et il raconte les batailles qui furent faites en Italie par Énée, et comment il alla en enfer et en revint avec beaucoup d'autres histoires décrites par divers auteurs (1).

Dès le commencement le poète se met à l'aise; il consacre trois chants à raconter l'histoire de Jason et de Médée, les amours d'Achille et de Déidamie. On sent partout qu'il n'a pas le sérieux de notre trouvère et qu'il s'amuse de son sujet. Il nous assure, à propos de Médée, que le talent d'enchanteresse était un de ceux dont se piquaient volontiers en ce temps-là les filles de roi. Il donne à ses personnages les plus glorieux des épithètes peu héroïques : « il bon Hettor, il bon Paris. »

Il accentue aussi le rôle ridicule de Ménélas; il nous le montre plein de complaisance :

Helena fe sedere intro la festa.
Il re ebbe ad Helena a comandare

(1) « *Trojano*, il qual tratta la destrussione de Troia per amor di Helena grecca laqual fu tolla da Paris Trojano al re Menelao, e come per tal destrution fu edificata Roma, Padova et Verona. Molte cittade in Italia per Enea troiano, come intenderai. » Bibl. Imp. Y 3549, in-16. Avec une gravure représentant l'enlèvement d'Hélène, un grand bois assez énergique, en tête du 1er chant; de petits bois misérables aux autres.

Che de parlar al Trojan faci festa;
Ela ne fu contenta a non fallare.

Ménélas fait bénévolement les honneurs de la ville à Pâris :

Re Menelao si monto a cavallo,
Il bon Paris meno par la citate
Ogni cosa mostrava. (ch. VI.)

Le poète a consacré la moitié du chant VIe et tout le VIIe à raconter cette histoire :

Paris si nando nel dolce letto,
Sopra d'Ellena comincia a pensare. etc.

Cependant on retrouve chez lui la plupart des développements que Guido avait empruntés à Benoît, jusqu'à l'énumération des vaisseaux et des chefs ; mais heureux l'érudit qui pourrait retrouver ici les héros antiques : leurs noms déjà altérés par Benoît et son traducteur sont ici dénaturés à plaisir. Nous retrouvons là du reste les personnages inventés par notre trouvère : au IVe chant Cedar tué par Castor ; au IXe Malgareton (Margariton), le frère d'Hector, tué par Achille. Aux inventions de ses devanciers il ajoute les embellissements ordinaires de la poésie italienne. Cassandre donne à Hector une épée enchantée, et l'autenr saisit cette occasion de rattacher son poème à la grande tradition épique italienne :

Fu quella la qual hebbe poi Orlando
Pero che li Greci la porterano in Franza.

Il précise les généalogies. Ainsi le roi Filimeno devient chez lui le frère d'Hécube. Il a gardé toutes les préférences de Benoît. C'est Hector, c'est Troïlus qui sont ses héros de prédilection. Hector, au moment de mourir, immole sept rois couronnés et une foule de victimes plus obscures.

. . . . . . Sette re di corona
Molti duchi e conti a non mentire
Si come Dares lo vide qui sona,
Apresso cio duo millia cavallieri
Occise con sue mani il po' guerrieri.

Comme dans Benoît, Achille ne peut avoir raison de lui qu'en le frappant en trahison, pendant qu'il dépouillait de ses armes un guerrier que le poète appelle Mason (Guido ne lui donnait pas de nom, c'était « quemdam regem Grecorum. ») Hector tombe mort à terre,

Hettor il fior d'ogni altro cavalliero.

Le poète le pleure et maudit son meurtrier :

Cosi mori colui che più d'un hom era
D'ogni virtu, e questo non si sangue,
Di gran richezza e cortesia sincera,
Di gran prodezza e di nobil sangue,
Del corpo bello e angelica ciera.
Guistizia di lui si dole e si langue,
E Carita, Prudenzia e Temperanzia;
Piange di lui Fermezza e Costanza.

O quanta infamia ad Achille corre
Si qui e quando a Troïlo die morte.

Le poète en effet a fait aussi une belle place à Troïlus, il a pour son nom les épithètes les plus louangeuses; c'est « il bon Troïlo ardito, « Troïlo valente, forte Troïlo, Troïlo franco. » C'est par affection pour lui qu'il maudit au début de son sixième chant Calchas :

Cio fu Calcante quel falso trojano.

Il connaît ses amours avec Briséida, bien qu'il y ait quelque confusion dans ses souvenirs; chez lui c'est Troïlus qui prend le cheval et l'écu de Diomède, et l'envoie à Troie par un écuyer.

Per vergogna de Diomede gueriero
Per amore di Griseida so piacente.

Il sait que Griséida a donné tout son cœur à Troïlus.

Ma come piacque a la Fortuna fella
Cotal voltare poco gli durone.

Mais il n'a pas raconté ses aventures, arrêté peut-être par le souvenir de Boccace. En échange il n'a rien omis des prouesses de Troïlus et de sa dernière journée de bataille. Darès, dit-il, nous apprend que ce jour-là Troïlus à lui seul tua bien mille Grecs de sa main.

E diciano Trojani a non mentire
Che il spirito de Hettor di gentilezza
Si era intrato adosso a Troïlo sire;
Tanto era ardito e pieno di franchezza.

Le poète continue ainsi à dérouler tous les événements racontés par Benoît. Ils remplissent les douze premiers chants de son poème. Les huit autres sont consacrés à une reproduction de l'*Énéide* et à une courte histoire de Rome. On retrouve jusqu'au bout le souvenir et la marche de nos vieux poèmes, le *Roman de Troie* et l'*Eneas* (1).

La gloire du *Roman de Troie* avait dépassé même les limites de l'Italie. Il avait pénétré jusque dans cette Grèce si fière de son passé, dans cette Grèce mère de toute invention et si dédaigneuse pour les barbares de l'Occident. Elle rapprenait l'antiquité chez nous. Des hommes qui avaient pu lire l'*Iliade* traduisaient en grec vulgaire la guerre de Troie racontée par nos trouvères. Le chevaleresque mensonge semblait à toutes les imaginations plus touchant et plus beau que l'antique récit grec. Notre vieux poète, dont on oubliait déjà le nom en France, avait cette gloire de triompher d'Homère dans sa patrie même (2).

La bibliothèque Impériale possède un poème en grec politique, de 8000 vers environ, sans rimes, qui n'est que la traduction de l'œuvre de Benoît. Le manuscrit est tronqué (3), le commencement et la fin

(1) N'est-ce pas encore à Benoît de Sainte-More, ou, si l'on veut, à son traducteur Guido Colonna, qu'Albertino Mussato, un Alfieri latin du XIVe siècle, a dû la première idée de son *Achilléide?* (V. Chassang, *Hist. du Roman* et *Essai sur le théâtre latin au moyen-âge.*)

(2) Chassang, *Roman*, p. 438. « La quatrième croisade eut de profondes conséquences; les conquérants établirent en Grèce et en Morée leurs lois, leurs mœurs et jusqu'à leur littérature; plusieurs de nos romans de chevalerie furent traduits ou imités en grec moderne, et les plus illustres familles de l'empire crurent s'honorer en se créant une généalogie imaginaire qui inscrivait parmi leurs ancêtres les paladins français, les Roland et les Olivier. » — V. Fauriel, *Chants popul. de la Grèce*, préface, p. 15. — Struve, article sur les romans grecs. Journal général de l'inst. publ., 17 sept. 1835.

(3) V. Bibl. imp., Ms. n° 2878 (olim 3352), in-4° du XIVe siècle. 217 ff. 24 vers à la page. En tout de 8 à 9000 vers. De grandes places avaient été réservées pour des miniatures; cinq seulement de ces

manquent ; mais dans tout ce qui nous a été conservé, on trouve presque littéralement reproduite (1) l'œuvre française. Il n'y a pas à chercher là la traduction d'un Darès plus étendu que le nôtre. L'auteur nous apporte lui-même la preuve qu'il n'a pas lu Darès. Il ne connaît que le *Daires* du trouvère qu'il traduit naturellement par Δάριος. Il ignore l'histoire ancienne de son pays, sa mythologie, même sa langue d'autrefois. Il ne sait pas reconnaître des noms antiques dans le livre français. Mars devient chez lui non pas Ἄρης mais Μάρος. Merion se change en Μερίουν. Ce qui montre encore qu'il travaille sur un texte étranger, c'est toute une série de termes qui ne sont pas de sa langue, qu'il emprunte au français, en les déguisant à peine sous une terminaison grecque (2) ; ceux qu'il ne comprend pas il les supprime. Il est plein d'expressions où on reconnaît la tournure française, et qui font en grec une étrange figure.

L'auteur de cette version n'a pas dit son nom : du moins il ne se trouve pas dans la partie qui nous a été conservée. Le manuscrit semble appartenir au XIV[e] siècle. Ce doit être à peu près la date de l'œuvre elle-même. En effet, elle n'a pu être écrite au lendemain de la conquête. Il fallait qu'une certaine familiarité, que de fréquents rapports, un échange d'idées et de langage se fussent établis déjà entre les conquérants et les vaincus pour que ceux-ci songeassent à transporter dans leur langue les récits qui charmaient leurs vainqueurs, ou pour que les auteurs de ces traductions pussent espérer intéresser leurs maîtres. En effet, rien n'empêche de supposer que le livre a été composé par l'ordre de quelque seigneur français naturalisé en Grèce et se plaisant à parler sa langue ; un de ces Francs nés d'une mère grecque, que leurs frères d'Occident affublaient du nom de *poulain*, une façon goguenarde de traduire le mot ποῦλος (πῶλος) synonyme de παις. Notons que le choix fait par le traducteur grec est une preuve nouvelle de la vitalité que Benoît avait su donner

dessins ont été tracés très-grossièrement à la plume et plus grossièrement enluminés. L'*Hist. litt.* dit que c'est sans doute le même ouvrage que la *Guerre de Troie*, cité dans le nouveau Ducange. — Boivin avait vu dans ce livre l'original du *Roman de Troie ;* et dans notre manuscrit D on a copié sur un des feuillets de garde quelques vers du poème, et on a par des notes marginales renvoyé au texte.

(1) V. Gidel. *Études sur la littérature grecque moderne. Imitations en grec de nos romans de chevalerie.* Paris, 1866, p. 97-229. — L'auteur, par de larges citations, a établi sans contestation possible l'exactitude de la copie.

(2) V. Gidel, *Étud.*, etc., p. 226-227.

à son livre ; il montre que ce n'était pas là une œuvre pédantesque, mais, au contraire, toute vivante et sympathique aux imaginations populaires (1).

(1) Les recherches que nous venons de faire sur le *Roman de Troie* pourraient être continuées pour chacune des œuvres de la même école. Leur histoire n'est pas aussi variée ni aussi éclatante, cependant elles ont eu une histoire. Les manuscrits qui nous les ont conservées sont bien moins nombreux ; elles ont pourtant saisi vivement l'attention publique. La France les a lues et relues; elles se sont répandues en Europe. Nous en avons déjà donné des preuves (V. plus haut, p. 317). N'était-ce pas de l'*Eneas* plutôt que de l'*Énéide* que Gotfried de Strasbourg se souvenait quand il nous dit qu'il ne veut pas nous apprendre comment l'ingénieux Vulcain forgea de ses mains l'armure et l'épée de Tristan, et lorsqu'il nomme Dido parmi les amants illustres dont s'entretiennent Tristan et Iseult?

L'*Eneas*, en effet, dès les premiers jours de son apparition, avait été traduit en Allemagne par Henri de Veldeke, avec une grande fidélité (V. l'*Énéide* de Henri Veldeke publiée par Etmüller, Zurich, 1851, et Pey, l'*Enéide de Henri de Veldeke et le Roman d'Eneas*, Paris, F. Didot).

Au XIV[e] siècle, Chaucer reproduira le *Roman de Thèbes* dans ses *Contes de Canterbury*.

Comme le *Roman de Troie*, ils avaient passé bientôt à l'état de documents historiques. Déjà, sous leur forme poétique, ces œuvres étaient réunies par les copistes, classées à l'ordre de date des événements qu'elles retraçaient : ainsi fait le manuscrit 60, qui commence par le *Roman de Thèbes* et poursuit par celui de *Troie*, et le titre du livre nous indique le lien que veut établir le copiste : « Cy commence le *Roman de Thèbes* qui fu racine de Troie la Grant. » Bientôt on les mettait en prose. Dans l'inventaire de la bibliothèque de Charles V, n° 521, on trouve *L'histoire de Thèbes en prose*. Sous cette forme nouvelle, elles prenaient place dans ces vastes compilations, sous des titres divers, où le moyen-âge entassait tout ce qu'il savait d'histoire, *Histoires Universelles*, *Histoires d'Orose*, *Mer des Histoires*, *Fleurs des Histoires*, *Livres des Histoires du commencement du monde*, *Miroir du monde*, etc. Nous les y voyons réunies dans des titres comme ceux-ci : « Histoire universelle jusqu'à la mort de Jules César. En ce livre y est contenu tout le Genesy de la Bible et le fait des Hébreux..... et de Thèbes et comment elle fut destruite..... et du royaume de Femenie et de Troie la Grant et comment elle fut destruite et comment Eneas s'en partit et comment il regna en Italie », etc.

L'auteur du *Recueil des Histoires Romaines* a évidemment lu le *Roman de Thèbes*. C'est dans les malheurs d'Œdipe et la ruine de Thèbes qu'il va rechercher les origines de son livre. S'il s'est contenté de résumer l'ensemble du vieux poème, il en a reproduit exactement tout le commencement. C'est d'après lui qu'il raconte en détail les aventures d'Œdipe. Il le conduit également à Foches, en présence de Sphinx (*Pin* dans le Roman): « celui-ci faisoit une question que ceux du pays nommoient devinaille.» Ici comme dans le vieux poème, Œdipe s'arrache « les deux yeulx et les gette devant ses fils et ils passerent par dessus et les escachèrent puis le devallerent en une grande fosse parfonde où il mourut. »

Toutes ces traductions offrent les mêmes caractères que celles du *Roman de Troie* que nous avons longuement signalées.

Le poème de Jacques de Forez passait par les mêmes aventures. Moins lu, moins souvent reproduit sous sa forme poétique, il était dès le XIII[e] siècle (les manuscrits en font foi) traduit en prose. Une de ces traductions, œuvre d'un picard, dont il existe un double exemplaire (Bibl. de l'Arsenal, n° 213 B, Belles-Lettres, XIII[e] siècle, manuscrit sur vélin, petit in-folio d'une bonne écriture, assez bien conservé, décoré de grandes et de petites lettres ornées, sans miniatures. 86 feuillets formant 172 pages à 2 colonnes de 30 lignes; provenant de la bibliothèque du marquis Paulmy-d'Argenson, a fait peut-être partie de la bibliothèque des ducs de Bourgogne.) et bibliothèque du Vatican, n° 284 du fonds de la reine de Suède (beau manuscrit de 84 feuillets parchemin, deux colonnes, in-4°. Au bas de la première page on lit : « Histoire de Jule Cesar en romans ex dono Anne de Pisseleu... » et au-

Il est temps de nous arrêter. On voit quelle étrange fortune a eu le livre du vieux trouvère. Parmi les écrivains modernes, en est-il beaucoup

dessus : Alexander Petavius senator Parisiensis 1645.) porte dès les premières lignes le nom de l'auteur. Par malheur, ce nom est évidemment altéré, et altéré d'une façon différente des deux côtés. « Chi commence, dit le manuscrit de l'Arsenal, les estoires de Julius Cesar que *Jehans Deruum* (que M. Paulmy a cru, mal à-propos, pouvoir lire Jehans de Rome) translata de latin en romans, selon les dis livres de Lucan. » « Ci commenche li histore de Julius Cesar ke *Iehans detuim* translata, etc. », dit le manuscrit du Vatican.

Nous reproduisons ici le début des deux volumes; on les pourra comparer. 1° Manuscrit de l'Arsenal : « Chi commencent les estoires de Julius Cesar que Jehans deruum translata de latin en romans selonc les dis livres de Lucan. Après les X livres de Lucan y est coment Cesar escapa dAlixandre et de ceus de cui il fu sousprins en mer. Et comment il les desconfit. Comment il vainqui le roy Tholomeum. Coment il prist Alixandre. Et comment il prist Cleopatram la roine. Comet il vainqui Servace. Comment il passa en Aufrike. Comment il se cobati encontre Scypion. Coment Scypions fu mors et Juba, li rois Sabura, Perceus et Affrenes et mains autre haut baron. Apres i est comment Catons fu mors. Comment Cesar retourna en Espaigne. Coment il vainqui le joule Pompée. Coment li joules Pompées fu mors. Et puis après coment Cesar fu reçeus. Et comment il fut esleus et couronnez à estre emperères de Rome. Telz sunt li carpile (sic) de chest livre. Or commenche Jehans deruu son prologue et dist en tel maniere... » Le dernier paragraphe se termine ainsi : « Adonques fu plenièrement Cesars esleus a estre emperères de Rome et levés et couronnés. Et fu lors toute sa volonté acomplie outrement. Ensi fu Cesars emperères de Rome et fu li plus poissans princes du monde à celui tans. Car il avoit desous lui iij parties du monde qu'il avoit conquises toutes. Rois ne emperères ne conquist tat a son vivant comme fist Cesars. Et ore pour che que nous avons tant mené nostre conte que Cesars a mené à boine fin tout son desirier, si le laisserons a tant et nous en tairons. — Explicit li romans des emperaours de Cesar et de Popée.

2° Manuscrit du Vatican : « Ci commenche li histore de Julius Cesar ke Iehans de tuim translata de latin en roumans selons les X livres de Lucan apries i est conment Cesar escapa de la vil fu souspris en mer par chiaus dAlixandre. Conment il les desconfi. Conment il venqui le roy Tholome. Conment il print Alexandre. Conment il fist Cleopastra reine. Conment il venqui Farmahem (? le mot est à demi effacé). Conment il passa en Aufrike. Conment il se combati encontre Scipion. Conment Scipion fu mors. Jubba li rois Sabbura. Petreus et Afrennis. Et maint autre haut baron. Apries conment Cathons fu mors. Conment Cesar retorna en Espagne. Conment il venqui le iouene Pompee. Conment li iouenes Pompée fu mors et par apries conment Cesar fu recheus en Roume. Conment il fu receus pour empereour de Roume. Et conment il fu couronnes. Tel sont li capitre de cest livre. »

On remaniait le livre, on le complétait à l'aide de Suétone. Sous cette forme nouvelle, l'histoire de César fut très-répandue au moyen-âge. On l'y trouve tantôt seule, « le *livre de Julius César*, ou *le fait de César*, ou *les faits César* »; tantôt réunie aux traductions des autres poëmes du même genre. Ce qui montre son immense popularité, c'est qu'on en trouvait jusqu'à huit exemplaires dans la bibliothèque de Charles V.—V. *Catal. de Gilles Mallet*, Van Praet, 1836, et *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. I, p. 313. On y voyait entre autres : « Un livre qui commence de Genesis et aussi traicte des fais Julius Cesar appelé Suetoine : Le fait des Rommains en un volume. » — Un autre est ainsi désigné : « Commence de Genesis et traite aussi des fais Julius Cesar et des Rommains et est couvert de veluyau vert à deux fermoers d'argent et s'appelle Lucan et Suetoine bien escript et bien historié. » Un autre portait pour titre : « *Chroniques* assemblées de Julius Cesar et de Godefroy de Billion. » La réunion de ces deux chroniques suffit à nous donner une idée de la couleur qu'on donnait à ces récits. La bibliothèque Impériale qui a

qui puissent se glorifier d'un pareil succès, aussi longtemps soutenu, se renouvelant ainsi sous toutes les formes, défrayant en France pendant trois siècles et demi la curiosité publique, revendiqué tour à tour par la poésie, par l'histoire, par le drame, franchissant enfin nos frontières et s'imposant à la curiosité des étrangers, qui se hâtent de le traduire ?

C'est là pour Benoît de Sainte-More un titre de gloire qu'il convient de revendiquer hautement. Il a contribué pour une large part à cet irrésistible ascendant que la France au XII[e] et au XIII[e] siècle exerça sur l'Europe entière par le talent de ses poètes, obtenant dès lors, grâce à eux, cette royauté littéraire que devait conquérir aux jours de la Renaissance le génie évoqué de la Grèce et de Rome, et qu'elle devait elle-même retrouver au XVII[e] et au XVIII[e] siècle.

VIII

LES TRADITIONS TROYENNES APRÈS BENOÎT DE SAINTE-MORE.

Pendant que le *Roman de Troie* poursuivait ainsi ses destinées, ces croyances troyennes, qui en avaient provoqué la conception, devaient

ajouté à ces richesses n'en possède pas moins de treize exemplaires. Manuscrits français (XV[e] siècle) : « Anciennes Histoires des Rommains translaté de latin en français, selon *Lucan*, Suetoine et Solaste (Saluste) », et à la fin : « Cy fini le livre des fais de Julius Cesar. Le livre débute ainsi : « Chascuns homs à qui Diex a donné raison et entendement se doit peiner » et finit par « de ces greffes meismes dont il orent occis Cesar. Cy fine le livre des faits de Julius Cesar. » Nous donnons les titres de quelques chapitres pour qu'on puisse juger du ton : « La premiere chevalerie de J. Cesar. — Comment Cesar fust pris des larrons. — Chap. VIII. il voult estre vesque; c'est souverains sires et mestre des temples et des sacrifices. » — 64 (XV[e] siècle). — 246 (XIV[e] siècle). — 251, « Li fais des Rommains (XIV[e] siècle). » — 281 (XV[e] siècle). L'histoire de César va jusqu'au folio 238. On lit ensuite : « Ci après s'ensieuvent tous les empereurs qui ont esté depuis Octavien jusques à présent et daucuns de leurs fais en brief. » Le livre va jusqu'à Frédéric III. — 293 (XV[e] siècle). — 294, La vraye histoire de Julius Cesar (XV[e] siècle). — 295 (XIV[e] siècle). — 678, « Le fait de Cesar » (XV[e] siècle). — 726 (XIV[e] siècle). — 1390 (XVI[e] siècle). — 1391 (XIII[e] siècle). — 1394 (XIII[e] siècle). — Un autre manuscrit, n° 687 (XV[e] siècle), Le Livre des Histoires d'Orose, se termine par ces mots : « Romme avait esté fondée et estorée ; mais pour ce que j'ay encore fait peu de memoire de Julius Cesar, je vous en commencerai ci apres selon Saluste et Lucan. » L'*Histoire de César* était dans toutes les bibliothèques de l'Europe.

Les *Commentaires de César* avaient aussi été souvent traduits en prose. V. bibliothèque Impériale, manuscrit n° 38, traduction anonyme de 1482. — 279, trad. anonyme. — 280, trad. Jehan Du Chesne (XV[e] siècle), sans compter celle de Robert Gaguin, n[os] 728 et 1392 (XV[e] siècle). — Un titre de chapitre (manuscrit 279) suffira à nous montrer la physionomie de ces traductions : « Chap. II. Comment Cassius se combatit aux Turcs que le roy Orodes avoit envoié en Syrie. »

grâce à lui retrouver une vie nouvelle et se répandre bien plus encore. Nous allons voir rapidement ce qu'elles sont devenues. Si elles témoignent d'une invention médiocre, si elles ne sont pas intéressantes en elles-mêmes, elles le sont au moins par l'intérêt qu'on y a porté. L'histoire d'une idée, dès lors qu'elle devient vraiment une histoire, est toujours attachante. Celle-ci, malgré ses apparences pédantesques, se rattache à ces croyances populaires que nous étudions si curieusement aujourd'hui. Il peut y avoir profit à voir comment et par qui elle a été reçue, comment elle s'est répandue et modifiée, à marquer son degré d'intensité, les causes de sa diffusion et de son long succès. On a fait l'histoire de la légende arthurienne ; il convient d'étudier aussi la légende troyenne, au moins aussi populaire en France au moyen-âge.

Quelques années à peine après Benoît de Sainte-More, le moine Rigord (1), historiographe du roi de France, écrivant et dédiant au prince Louis une histoire de Philippe Auguste (2), y enregistrait pieusement la légende de l'origine troyenne des Français. Il l'y introduisait d'une façon tout-à-fait inattendue, à propos du pavage des rues sous Philippe Auguste : il nous dit que le roi travaillait ainsi à faire tout-à-fait perdre à Paris son ancien nom, ce nom de Lutèce, qu'il devait à la fange dont il était empesté : « lutea enim a luti fœtore prius dicta « fuerat. » Les habitants, ajoute-t-il, prenant ce nom en horreur, l'avaient appelé Paris de Pâris Alexandre, fils de Priam, roi de Troie (3). C'est là, aux yeux de Rigord, un point indiscutable faisant partie intégrante de notre histoire nationale « legimus in gestis Francorum. » Il nous apprend cependant que déjà de son temps ces récits n'étaient pas acceptés sans contestation. « Attendu, nous dit-il, que beaucoup de « gens doutent des origines de la royauté française, et ne veulent pas « admettre que les rois de France descendent des Troyens, nous avons « rassemblé avec attention tous les témoignages que nous avons pu

(1) Né dans le bas Languedoc, et qui, à cause de cela, se dit Goth de naissance, médecin de profession, puis moine clerc de St-Denis.

(2) Qui va de l'année 1200 à l'année 1208, date probable de la mort de l'auteur. V. *Recueil des Histoires des Gaules*, t. XVII, introd.

(3) V. *Recueil*. t. XVII, p. 16. Rigord nous dit qu'il y a aussi une autre tradition qui fait venir le nom de Parisii du grec « Parisia quod interpretatum sonat audacia. »

« recueillir dans l'histoire de Grégoire de Tours, dans les Chroniques « d'Eusèbe et d'Hidacius, et dans beaucoup d'autres écrits, afin d'établir « nettement ce point de notre histoire. » Et il nous raconte que Priam, père de Marcomir, père de Pharamond, descendait de l'antique Priam par Francion, fils d'Hector. Il donne un tableau généalogique où de Priam sortent Hector, ses frères et Troïlus, de Troïlus Turcus (1), et

(1) C'est dans Rigord et dans Guillaume le Breton que se complète et s'achève la légende d'une parenté en Priam entre les Français et les Turcs, dont nous avions vu le germe dans Frédégaire. Le chroniqueur parlait déjà d'un peuple des Torchi et de leur roi Torchotus; quelques manuscrits écrivent même Turci, forme que les copistes de Frédégaire au XIII[e] siècle ne manqueront pas d'adopter. Par quelle étrange puissance de divination Frédégaire parlait-il donc des Turcs plusieurs siècles avant leur apparition dans le monde ? Il semble y avoir là quelque chose d'inexplicable ; faut-il y voir une interpolation ou seulement une rencontre des plus bizarres ? Il y a ce me semble une explication plus simple et qu'il ne faut demander qu'à cette habitude qu'avait le moyen-âge de rarranger à sa manière et avec le plus étrange sans-façon les noms antiques. Le *Torci* de Frédégaire n'est probablement qu'une orthographe fantaisiste du mot *Teucri*. Que Frédégaire ait inventé ou qu'il se soit contenté de reproduire une tradition répandue avant lui, celui qui en fut le premier auteur, trouvant chez les écrivains latins ces deux mots Trojani et Teucri employés tour à tour pour les Troyens, en aura conclu qu'il y avait là deux peuples différents.

Avec les Croisades le renseignement donné par Frédégaire va se préciser. L'imagination populaire a saisi bien vite le rapprochement, et les deux peuples mis en présence par la guerre sainte semblent accueillir cette parenté avec la même complaisance. On retrouve là cet attrait de notre gloire exercé plus tard par les Français de Bonaparte dont Châteaubriand signalait avec une joie patriotique les traces en Orient (V. *Itin. de Paris à Jérusalem*). Nos vieux chroniqueurs du XVI[e] siècle proclament « que les Ottomans, à cause de Turcus, s'appellent à présent Turcs, et disent pour ce subject que « nul homme ne doibt estre dict chevalier s'il n'est Turc ou François par la générosité du courage de « Hector et de Troïlus dont leurs ducs premiers sont issus. » On croirait reconnaître là une traduction poétique de l'alliance conclue entre les deux nations au temps de François I[er], si nous ne trouvions ces assertions étranges formulées avec précision bien des siècles auparavant. Les Turcs avaient dû accueillir d'autant plus aisément ces inventions qu'ils avaient un plus grand mépris pour les Grecs vaincus par eux. On lit dans l'*Histoire de la 1[re] Croisade*, de Baldric (né à Mehun-sur-Loire, abbé de Bourgueil, 1078, évêque de Dol en 1108, et qui écrivait vers 1110. (V. *Gesta Dei per Francos*, Hanovia, 1611, p. 98, 99.) — Duchesne, *Hist. fr. Script.*, t. IV, p. 251-278. Baldric fut un poète latin illustre en son temps, en relation intime avec Marbode : « Non enim, dit-il, Turcos imbelles audemus dicere... « Jactitant se de Francorum stirpe duxisse genealogiam, eorumque proatavos a Christo descivisse. « Dicunt etiam nullos naturaliter debere militare nisi se et Francos. Si tamen ad Christianitatem redi- « rent, tunc demum de Francorum prosapia exortos sese gloriarentur recte. Hoc ad præsens sufficit, « quoniam indubitanter viri sunt callidi ingeniosi et bellicosi ; sed proh dolor a Deo alienati. Obfuscatur « igitur ingenuitas illa qua sicuti dicunt oriundi emanaverunt, quia veræ olivæ quæ Christus est « nequaquam inserti sunt. »

Le même jugement se retrouve presque en termes identiques dans un fragment cité par Mabillon (*Musæum Italicum*, t. II, p. 131) sous ce titre : *Historia de Via Hierosolymis*. « Quis unquam « poterit describere audaciam et fortitudinem Turcorum ?.... dicunt se esse de Francorum generatione, « et quod nullus homo debet esse naturaliter miles nisi Francus aut Turca, etc. »

non plus Torgotus ou Torchotus; d'Hector, Francion, Priam, Marcomir, etc. Rigord avait déjà sous les yeux, à ce qu'il semble, une de ces listes légendaires de rois francs qui seront plus tard si scrupuleusement reproduites. « Marcomir était fils de Priam, roi d'Austrasie, qui était descendu de Francion, petit-fils du roi Priam de « Troie, *par une suite de générations qu'il serait trop long d'énumérer*

Il est à noter cependant que Teudbode de Poitou, que suivent ici Baldric et la rédaction anonyme, ne disait rien de cette parenté; on ne trouve chez lui que cette phrase: « Turci quoque, *licet gens « barbara,* miserunt nuntios » (Teudbode, *de Hiersolym. Itiner.*, ap. Duchesne, t. IV, p. 781).

Sylvius Æneas, sans croire à la tradition, la constate cependant dans sa *Cosmographie.* Dans sa description de l'Asie, il a tout un chapitre sous ce titre: « de Turcorum origine », où il déclare que son intention en l'écrivant est de réfuter l'erreur de ceux qui croient les Turcs d'origine troyenne et qui leur donnent le nom de Teucri. (V. Sylvius Æneas, *Cosmog.*, p. 212.) Il y revient dans la description de l'Europe et dit: « Je vois dans notre siècle beaucoup d'auteurs, non-seulement écrivains de profession ou poètes, mais historiens, donner mal à-propos aux Turcs le nom de Teucri. » Il croit que leur erreur vient de ce que les Turcs possédaient le terrain où s'élevait la Troie des Teucri. (V. *Id.*, *ibid.*, p. 231.)

Nicolas Gilles, dans son *Histoire de France*, répète le propos glorieux pour notre nation: « id a « quam plurimis haberi in confesso neminem admittendum ad equestrem ordinem nisi qui fuerit aut « francicæ progenituræ aut turcicæ. » Un Vénitien, qui a écrit en trois volumes une histoire de Turquie, reconnaît aux Turcs une origine commune avec les Français, sortie d'une habitation commune en Scythie, près du Tanaïs.

Enfin, Montaigne se fait encore l'écho de ces légendes. Parlant d'Homère et de sa gloire (V. *Essais*, liv. II, ch. XXVI, p. 225, Lefèvre, 1818). « Rien n'est si congneu et si receu que Troie Helene et ses guerres qui ne furent à l'adventure jamais. Nos enfans s'appellent encores des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans; qui ne cognoist Hector et Achilles? Non seulement aulcunes races particulières, mais la plupart des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à notre Pape Pie second; je m'estonne, dit-il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens et que j'ai comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy. » Qui se fût attendu à trouver un musulman aussi dévotement classique?

On peut penser que c'était par la tradition, semée elle-même par les poèmes populaires, que ces idées étaient arrivées jusqu'aux Turcs. C'était par là qu'ils avaient reçu l'histoire de Roland, qu'il proclamaient un chevalier turc et dont ils montraient l'épée à Brousse; c'était par la même voie qu'ils avaient dû recevoir la légende troyenne. — Si l'on en croyait un passage du livre de M. Moet de la Forte-Maison sur les *Francs*, il serait facile de retrouver une source historique à cette légende des Turcs: elle serait dans l'incursion en Pannonie (et non dans les Gaules), en 565, des Arabes ou Avares « qui étaient une tribu des Turcs orientaux descendus des Monts Altaï (V. *Les Francs*, t. I, p. 131). Mais on peut répondre à cela que: 1° personne à ce moment ne s'est avisé que les Avares étaient des Turcs; 2° on nous parle d'amitié faite avec eux par les Francs, non de parenté; 3° l'invasion des Avares était trop récente pour avoir déjà enfanté une légende; 4° par cela même qu'on savait que tout récemment ils étaient venus des terres lointaines et du fond de l'Orient, on ne devait pas être amené à supposer qu'ils avaient dès le début partagé les destinées de la nation franque.

« *ici.* » Et Rigord rapporte avec quelques variantes toute cette histoire que nous connaissons (1) : la fuite de Troie, le séjour de toute la nation sur les bords du Danube, la division des Troyens en deux peuples sous deux chefs, Francion et Turchus : Turchus s'établissant dans la Scythie, où il donne naissance aux Ostrogoths, aux Ypogoths, aux Wandales ; et toutes les descendances troyennes d'Anthénor, d'Énée, de Brutus et de Corineus. On peut remarquer qu'à cette histoire du prétendu Turcus Rigord ajoute un détail qui n'était pas dans Frédégaire et qui n'est pas sans intérêt pour nous ; car il nous montre combien le livre de Benoît était tout de suite devenu populaire et avait pris place parmi les sources de l'histoire de Troie. Rigord nous donne le nom du père de Turcus, c'est Troïlus, ce personnage qui doit à Benoît toute sa notoriété et presque son existence ; car c'est lui qui en a fait l'égal glorieux d'Hector. Dans la. généalogie naïve que Rigord a donnée des rois francs, nous voyons marquée cette égalité des deux frères et leur supériorité sur tout le reste de la famille de Priam. Hector et Troïlus sont les seuls que l'auteur daigne nommer, les autres sont réunis sous cette désignation vague : les frères d'Hector « Hector, fratres, Troïlus. »

Le continuateur de Rigord, Guillaume le Breton revient à la charge. Bien qu'il ait lu cette histoire tout au long dans son prédécesseur, il veut la raconter à son tour. Il annonce qu'ayant à parler d'un roi des Francs ou Français (Francorum), il doit commencer par parler de leur origine, *ut cognita eorum origine historiam gestorum competentius ordiamur.* Car « lorsqu'on parle des gens, il faut s'informer de ce qu'ils sont avant de « demander ce qu'ils ont fait », et, s'appuyant comme Rigord sur l'autorité d'Eusèbe, d'Hidacius, de Grégoire de Tours « et sur tous les « témoignages anciens », il répète les mêmes faits.

Helinand a parlé de la guerre de Troie, et, d'après Eusèbe et Darès, il l'attribue tout entière au jugement de Pâris.

Cette histoire avait sa place marquée dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (1200-1264), cette vaste encyclopédie des connaissances et des erreurs du moyen-âge (2). Non-seulement il reproduit Darès

(1) Il est à noter seulement que dans l'explication du nom de franc il a corrigé heureusement *attica lingua* en *arctica.*

(2) V. *Spec. hist.*, lib. III, c. III. — lib. XVI, f° 197, c. LXI-LXII. — V. aussi Hélinand.

en l'abrégeant (1), mais il a un chapitre spécial sur l'*origine des Francs*. Il y rapporte les faits que nous savons : voilà, dit-il, ce qu'on lit dans la *Chronique des Francs*.

Bientôt la légende sort du latin et prend place dans notre premier grand monument national historique. Au XIII[e] siècle, aux environs de 1274, un auteur, qui n'a pas voulu se nommer, « por ce que aucun « ne s'en gabast (2), » s'indigne que « l'on doute de la gloire des rois « de France, et que l'on dise que s'ils eussent fait nulle rien on en « trouverait à Paris aucun mot écrit. » Pour répondre à ces injurieuses insinuations, il traduira leurs historiens ; il est impossible du reste d'y mettre plus de modestie : il déclare expressément qu'il n'est « mie « faisierres ne trovieres » de ce livre, il n'est « que compilières et ra- « contières des paroles que li ancien et li sage ont dit. »

Les Chroniques françaises de Saint-Denis, nées de cette pensée, n'ont garde d'omettre ces belles histoires. On lit dans le prologue des Chroniques : « li commencement de ceste estoire sera pris à la haute « ligniée des Troyens dont elle est descendue par longue succession » ; et le prologue de l'auteur commence par mots : « certaine chose est « donc que li Roys de France par les quiex le Royaume est glorieus « et renomez descendirent de la noble lignée de Troie (3). »

Les premières pages des mêmes Chroniques s'empressent de justifier cette glorieuse assertion par quelques détails. « Quatre cens et quatre « ans avant que Rome fust fondée, regnait Priam en Troie la grant. » On nous raconte le rapt d'Hélène, la ruine de Troie. « Mais aucun, continue le chroniqueur, eschaperent de ceste pestilence et plusours « des princes de la cité qui s'espandirent en diverses parties du monde,

(1) Il faudrait joindre encore à la liste Thomas de Loches et Paul-Constantin Phrygien.

(2) On croit que c'est un ménestrel d'un des frères de saint Louis, Alphonse, comte de Poitiers.

(3) V. *Recueil des Hist. de France*, t. III, p. 153.—On trouve dans ce prologue une assez piquante histoire de la marche et de la transmission de la civilisation selon le moyen-âge. « Si comme aulcun veullent dire, clergié et chevallerie sont touz iours d'un accort, que l'une ne puet sans l'autre, touz iours se sont ensemble tenues, et mon Dieu merci ne se départent elles mie. En troiz regions ont habité en divers tems. En Grèce regnerent premièrement ; car en la cité d'Athènes fu jadis le puitz de la philosophie et en Grèce la flour de chevalerie (l'auteur évidemment met Troie en Grèce). De Grèce vindrent puis à Rome, de Rome sont puis en France venues. Diex par sa grace veuille que longuement i soient maintenues à la louange et à la gloire de son nom, qui vit et regne par tous les siècles des siècles. »—On trouve au début du *Cliges* un développement tout-à-fait analogue.

« pour guerre nouvelle habitacions comme Helenus, Elyas et Anthenor « et maint autres. » Après avoir rapporté les aventures d'Énée, son arrivée en Italie « qui par sort lui était destinée selonc les fables « ovidiennes », les aventures de Brutus et de Corinée « descenduz de « la lignée d'Anthenor (1) », « Turcus et Francion, nous dit-il, qui « estoient cousin germain (car Francions fu filz d'Estor et cil Turques « filz Troylus qui estoient frère et fil au roy Priant » allèrent habiter en Thrace sur la Dinoe (2) et là ils se séparèrent, etc. Venu en Gaule, un de leurs rois « Marcomir mua le nom de la cité qui devant « estoit apelée Leuthece qui vaut autant comme ville plaine de boe, « et li mist nom Paris, pour Paris, l'ainz né fil del roy Priant de « Troie dequel lignée il estoient descendu. »

C'est le préambule obligé de toute histoire de France. On le trouve reproduit dans un manuscrit 5714 (fin du XIII[e] siècle) *Chronica francorum*, dans une rédaction assez bizarre, qu'on croit pouvoir attribuer à un habitant de Vienne en Dauphiné : « Co est li comencemenz de la gent daus frans « e de lor lignea ; et daus faiz deus reis..... En aisa e una citez qui en dita Ylion. Ici regna li reis Heneas. Cela gent furent molt fort combateor « encontra lur veisins. Li rei de Grezai se tornarent contra lui et ot « grant ost conbaterent se encontre lui ; ot grant bataillie e mori « grantz genz daus troianz. E li reis Eneas senfoi et reclot sen en la « cité de Ylion, e qui lo combaterent XVII anz. Prisa la cité senfui et « ot sa gent en Lonbardia. E pria celes genz qui erent foi de Troja « par mer qu'il li aidassent, donc Priamus et Antenor furent prince, e « firent citez delez les meautines paluz e apelerent en memorial daus « Sicanbriam. E qui furent mains anz e creurent en granz genz. En ceu « tens estet empereire de Roma Valentiniens. Quant la gent deus Alainz « rebella contra l'empereor il acosta granz genz daus romainz e combatet sei encontra eus e venquis les il s'enfuirent dedenz les meautines « paluz. Li emperures dist qui poiret giter celes cruaus gens de laenz il

(1) Ici, on le voit, les Chroniques, comme Rigord, sont en désaccord avec le Brut de Wace, et on peut remarquer, à ce propos, que le moyen-âge traite assez librement ces traditions et que chacun s'inquiète peu de démentir ses devanciers.

(2) C'est le nom vulgaire du Danube au moyen-âge. J. Lemaire écrira encore : « le noble fleuve Danubius qui se dit en langue vulgaire le Dinoe. »

« li otreeret son treu X anz. Adonc s'ajosterent li Franc qui avoent esté « chacié de Troia, e aparelies lorz genz de totes parz si com il le savoient « bien faire e giterent les de celes paluz e tuerent les toz. Lors les apela « li empereires frans, ço est a dira fiers e de for cuer, etc. »

Le manuscrit de la bibliothèque Impériale 821, qui a dû être écrit en Italie au XIV[e] siècle et dans lequel on trouve un texte du *Roman de Troie* et les aventures de Landomata, nous offre aussi son histoire des Troyens après la ruine de la ville. Il nous apprend (f° 250) : « comment, quand Troie fu destruite, quatre manieres de gens s'en « partirent, que il furent, où il alèrent et quels teres ils tindrent et « poplèrent. Une partie des vaincus s'en alla en Macédoine, d'autres « alerent en Sardaigne et vindrent à un port appelé la cité de Venise et « firent une motte qui fu franche. » Les fils d'Hector attaquent et chassent Anthénor et bâtissent une nouvelle Troie et une ville appelée St-Johan de Salogres. « Énée eut un fils appelé Frige et celui-ci un filz qui avoit « nom Francho. Et ala tant qu'il vint en Europe et la porprist il lo « reigne... où nus n'avoit onques habité. Il poplerent ceste terre. Car « d'aus ausirent mult grant lignées et de ceus dient li plusors que les « Franchois en firent et orent nome Franchois por Francho qui estoit proz « et hardiz. Et tex i a qui distrent quil vindrent d'une isle qui Saviete « est apellée. Et si mostrent ceus qui ce dient telle raison que celle « terre franche fu voisine au reigne qui fu au roi Latin qui pere fu à la « roine Lavine que Eneas oit à fame. Et Eneas an noma les Latins François, « parce que pris li estoient an aide à ceus de France poplée. Car an « cel tems i ariverent molt d'uns et d'autres. Mais n'est mie certaine « chose qui en oit la seignorie; mais en cet tens fu elle poplée. » On voit quelle confusion il y a en tout ceci. Après nous avoir redit les histoires que nous savons et conduit les Troyens jusqu'au Rhin, le manuscrit ajoute : « Sous Theodosus vesquist roi Feramond primier rois de France « et qui premier la conquist. Et ce est au plus haut que nus en poons « trover. Et de cestui descendi et vint la lignée de France. Et ansint « com ge vos ai devisé ades... vos en ai tant toché por ce que de Troie « ausi la primiere semence de Franchois. Et si sachiez que quant Feramons « an fu premier rois si estoit ja France grantment poplée; mais elle « n'avoit mie nom France mais Galle, por la blancors des gens et por ce

« qu'il estoient venuz de Galatie. Et por les Franchois que Feramont i « amena perdi ella son nom de Galle et fu France apellée (1). »

Raoul de Presles (XIV[e] siècle), dans sa traduction de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, résume les mêmes traditions en s'autorisant de Hugues de Saint-Victor, de sa *Chronique* et de « celluy qui fist les *Chroniques de France* en son livre qui s'appelle: *In exordiis rerum* (2). »

Les traditions troyennes sont aussi consignées dans la *Généalogie des rois du monde* (Bibl. Imp., 6738) et la *Chronique* de Jean de Courcy, dite de la Bouquechardière (Bibl. Imp., Ms. 6739) (3).

Elles sont encore toutes vives à la fin du XV[e] siècle. Comme si c'était là une formalité obligatoire, les historiens les plus graves se croient obligés tout au moins de les mentionner. Nicolas Gilles publiant, en 1492, les *Annales de France* (4), divise d'abord l'histoire du monde en six âges; puis dans un chapitre intitulé : « d'où vindrent ceulx qui « premièrement fondèrent et habitèrent Troye la grant, » il dit: « pour « en venir à nostre propos et prendre fondement en cette matière, est « à sçavoir que Jupiter, ancien chef de noblesse entre les autres, eut « deux fils principaux, l'un nommé Danus et l'autre Dardanus. De Danus « vinrent les Grecs..... de Dardanus, qui fut roi du pays de Frigie, « vindrent les Troyens, dont sont descendus Françoys, Venitiens, Rou- « mains, Angloys, Normans, Turcs et ceux d'Autriche (5) dont la noble « lignée dure encore. » Il raconte ensuite toute l'histoire de Troie jusqu'à l'entière ruine de la ville, en invoquant Darès Frigius, « chevalier grant

(1) L'auteur d'une traduction française de Guido Colonna (Arsenal, n° 253, XV[e] siècle) complète son auteur, en indiquant les nations sorties des fugitifs de Troie. Après avoir conduit Anténor à Venise, Éneas à Rome, Brutus dans la Grande-Bretagne avec Corineus, qui eut en partage la terre des Géants et l'appela Cornouailles, il ajoute : « De Franco le filz Anchises issirent ceux de Franconie en Alemagne, Franco engenra Griffon, Griffon Balsigus. » De Balsigus par Indupemagus, Alpgisus, Acdulfus, Ansgisus, il arrive à Pepin « père de Charles Martel qui fu prince de France duquel descendi Charles le Grant qui fu roy de France et empereur de Rome. »

(2) Cité dans les *Nouv. franç. du XIV[e] siècle*. Intr., p. 65.

(3) Cité par Éd. Du Méril.

(4) V. Les « *Annales et Chronicques de France* depuis la destruction de Troye jusques au temps du roy Louis XI, jadis composées par M[e] Nicole Gilles, en son vivant secrétaire indiciaire du roi Louis XII et contrôleur de son trésor. » Galliot du Pré, 1553. — Il y a une édition de 1560 corrigée et annotée par le seigneur Denis Sauvage de Fontenailles en Brie, puis par Belleforest et Chappuys.

(5) Pour la maison d'Autriche, voir plus loin sur Jean Le Maire.

« historiographe, qui estoit lors en la dicte cité de Troye, lequel « a escrit la vérité de l'histoire et comme récite Vincent de Beauvais au « LXXIII[e] ch. du III[e] livre. La renommée du roy Priam est si congneue « et si publiée par toutes terres qu'il ne se trouve pas que nul autre « homme mortel qui ayt esté par cy devant soit si congnu par escript ès « anciennes histoires que luy. » Gilles raconte après cela, d'après Hugues de Saint-Victor et les Chroniques de France, l'histoire de Francion et la fondation de Paris par un duc nommé Ybros, 830 ans avant Jésus-Christ. Il nous apprend que les Francs portaient en leurs enseignes « de gueules à un pal d'or au mylieu, qui avoit esté le blason des armes « de Pâris, fils du roy Priam. » L'auteur, du reste, raconte très-sommairement tous ces commencements d'après les vieux chroniqueurs, qu'il ne contribue pas à éclaircir. Il semble penser que les Francs avaient peu de goût pour la monarchie ; assurant que de Francion à Pharamond ils n'eurent que des ducs.

Robert Gaguin (1) enregistre à son tour la tradition. Il écrit sans discussion que le premier chef dont la domination fut reconnue par les Francs fut Marcomir qui, descendu par une longue suite d'aïeux du roi troyen Priam, était l'objet d'une grande vénération. Gaguin, du reste, paraît attacher une importance et une foi médiocres à divers points de la légende. Il doute que le nom de Francs ait été donné à la nation par Valentinien le Jeune. Il prouve qu'il est antérieur au règne de cet empereur. Il remarque que César a parlé des Sicambres comme établis sur la rive droite du Rhin près des Ubiens ; Strabon de même. Ils étaient donc sur le Rhin bien avant Valentinien, ou il faudrait supposer deux nations des Sicambres. Il s'étonne qu'aucun des historiens français n'ait encore fait cette remarque. Mais lui-même hésite à s'engager dans la question et la quitte bien vite en disant : « restons fidèles à la brièveté « que nous nous sommes imposée. » Et signalant encore quelques contradictions des chroniqueurs, il leur laisse le soin de les expliquer et se contente de dire : quant à moi, je ne suis pas fixé sur la véritable origine des Francs, *mihi minime comperta est*.

Paul Émile écrivant en 1500, sous les yeux de Louis XII, les premiers

(1) V. R. Gaguini *Rerum gallicarum Annales*. Paris, 1499.

livres de son histoire de France, inscrit en quelques lignes la tradition. « Les Français, dit-il, se disent descendus de Troye, laquelle saccagée « et mise en cendres, plusieurs des plus nobles citoyens eschappez du « feu et de l'espée, s'en allèrent avec leur duc Francion vers les Palus « Meotides, etc. (1). »

Nous la retrouverions encore en 1507, avec des additions de Pomponius Mela, dans le supplément que Symphorien Champier a ajouté à son *Trophœum Gallorum* (2) et où il se propose de retracer en abrégé la généalogie des rois de France, d'après les écrivains anciens et modernes.

La politique même s'emparait de cette popularité de la légende, et Louis XII la consacrait officiellement, sans se douter qu'il imitait les Mérovingiens. A un moment de son règne, il prenait pour devise : « *Ultus avos Trojæ* », pour exprimer que par le gain de la bataille de Ravennes il avait vengé les injures faites aux Français en Italie.

Cependant, la France n'avait pas gardé le monopole de ces belles choses. La légende troyenne, née chez les historiens de France, s'était de bonne heure implantée chez les peuples voisins et y avait porté de nouveaux fruits. Un Flamand, auteur d'une chronique rimée (3), Philippe Mouskes, annonce au début de son livre l'intention de mettre en rime l'histoire et la lignée des rois de France, d'après les chroniques de St-Denis : il eût pu ajouter d'après le *Roman de Troie;* car il le copie souvent. C'est là évidemment qu'il a recueilli ce jugement sur Hector :

> Ki flours iert de cevalerie;
> *Jou truis de lui* c'on os bien dire
> Que çou fu des armes le sire.

(1) V. *Pauli Æmilii de rebus gestis Francorum*, lib. IV. — « Histoire des faicts, gestes et conquestes des roys, princes, seigneurs et peuple de France, par noble et sçavant personnage Paul Æmile Veronois, et depuis mise en françois par Jean Renart, gentilhomme angevin. » Paris, Morel, 1598, p. 3.

(2) V. Symphorien Champier, « *Trophæum Gallicum* quadruplicem eorumdem complectens historiam in quatuor partitam libros partiales. Lugduni expensis honest. bibliop. Steph. Gueynardi et Jac. Huguetani, etc. » 1507.

(3) Publiée par M. de Reiffemberg, Bruxelles, 1836. — Philippe Mouskes, né à Gand dans la première moitié du XIII[e] siècle, en 1242 chanoine et chancelier de la cathédrale de Tournai, en 1274 évêque de Tournai, mort en 1282.

Mouskes fait du vers 50 au vers 93 un résumé rapide de la guerre de Troie. Il arrange du reste les faits à sa façon. Ce n'est plus Francus, mais Marcomir qui est le fils de Priam ; il est sauvé par sa nourrice et remis à Énée. « Ils s'en vont tant qu'en Ytale sont venus. Or est « Ytale Lombardie. »

Toute cette histoire est ici plus confuse que jamais et la chronologie plus hardiment traitée. En effet, l'auteur, après avoir établi comment, par l'émigration d'Énée, ses compatriotes sont Troyens d'origine, raconte qu'Anténor vient en Pannonie, y fonde Sicambre « au temps « où estoit empereres Valentiniens premerains » ; puis brouillés avec l'empereur, comme on sait, les Troyens quittent Sicambre et conquièrent la Gaule après avoir fait Anténor leur seigneur. Quand celui-ci meurt, la nourrice de Marcomir révèle au peuple sa noble origine, on le nomme roi et il règne 34 ans. Son fils « Faramond » lui succède. Ce qui place Pharamond à 34 ans de distance de la mort d'Anténor et tout près, par conséquent, de la ruine de Troie. Ph. Mouskes nous apprend encore que Cloevis fu de Troïens « li prime- « rains rois crestiens. »

Des écrivains de prétentions plus savantes, Rucler, Clérambault, Lucius de Tongres, Hugues de Toul, avaient aussi voulu assurer à leurs nations la gloire de ces pompeuses origines. On a même ajouté à cette liste des écrivains dont l'origine est assez curieuse, comme un Bucalion ou Buscalus qui aurait composé une histoire de Tournai. C'est Jacques de Guise qui est l'auteur de cette belle invention. Il dit avoir découvert récemment une histoire fabuleuse en vers vulgaires « quemdam novellum fictum historiographum rithmatizatum in vulgari » dont le nom semble être Bucalio ou Buscalus. Il a pris pour le nom de l'écrivain le nom du héros qui y est célébré; c'est la chronique de Tournai ou histoire de Bustalus.

Clérambault avait rédigé en rimes françaises l'histoire des Belges. Lucien ou Lucius de Tongres avait, vers le XIVᵉ siècle, écrit en « gros « français » l'histoire de son pays. Il semble avoir été un de ceux qui ont le plus contribué à répandre les légendes que Van Vaernewych et tant d'autres devaient répéter après lui. Nicolas Rucler avait retracé en vers latins, et non sans art, l'histoire des Morins et des Flamands.

Molinet, au chap. XLVI de ses Chroniques, le cite au nombre de « ces « vénérables docteurs autorisés » desquels il s'appuie. Ils avaient à l'envi ajouté un nouveau héros à la lignée troyenne et « récité en leurs « volumes que, l'an de la création 2783, Bavo roy de Phrygie cler astro- « nomien et de singulière devotion aux dieux, cousin germain du roi « Priam, son comilitant et frère d'armes, se partit de Troie bien « acompaigné, lorsque tout fu consommé en cendres et..... tirant vers « Occident, s'arresta au pays de Haynaut (1). »

Les contes rapportés par eux avaient été soigneusement recueillis et amplifiés par Jacques de Guyse (2).

Homme de grande littérature et diligence, nous dira Jean Lemaire de Belges, il avait composé à la requête du comte Guillaume de Haynaut une histoire latine de la Belgique, en deux grands volumes que l'on conservait encore en 1509 au couvent de St-François de Valenciennes. Humble et modeste, tout dévoué à ses princes et à la gloire de son pays, il avait voulu en retracer l'histoire complète, ne négligeant pour cela ni travail, ni recherches, et frappant à toutes les portes, sans se laisser décourager par les refus (3).

Son livre est une histoire universelle en même temps qu'une histoire du Hainaut. Il raconte brièvement la guerre de Troie d'après Darès.

(1) Barthelemy Glanville cité par J. de Guise, p. 126 : « Multi de Trojanis post Trojæ excidium, facta classe, per diversas mundi partes sibi sedes quæsierunt..... et ex ipsorum progenie prodierunt in posterum potentissimæ nationes seculi, sicut diversarum regionum diversissimæ historiæ attestantur, prout dicit Varro ? »

(2) De l'Ordre des frères mineurs, né à Mons au XIV[e] siècle, d'une ancienne famille du Haynaut, l'une des plus considérables de sa ville, et mort en 1398, docteur en théologie, pendant 21 ans il professa cette science et la philosophie et les mathématiques aux jeunes religieux dans différentes maisons de l'Ordre.

(3) On a souvent cité sa dédicace qui est d'une modestie touchante. Il s'intitule : « Jacobus non « solum J.-C. servus sed servus suorum. » Rappelant avec reconnaissance tout ce que son pays, l'église, sa famille et lui-même doivent aux princes de Hainaut « ea propter dictus Jacobus suorum « vestigia nitens insequi genitorum, sed de quibus tantis principibus servire non habens, quia pauper « et mendicus abiit ob hoc in agrum Booz cum Moabide, et illuc post terga metentium, non sine « labore, recollegit spicas et in manipulum circumligans etiam duo minuta cum vidua (le denier « de la veuve) in gazophylaceam principis Hannoniæ humiliter repræsentat. » V. *Chron. de J. de Guise,* publiée par Fortia d'Urban, p. 66.

Selon son exemplaire, les Troyens avaient perdu 676,000 hommes avant la trahison, 276,000 après la ruine, les Grecs 880,000 hommes. C'est à la page 180 que commencent « les Annales de l'histoire des illustres « principes de Haynaut descendants de Bavo. » Si l'on veut l'en croire, l'an du monde 2783, d'Abraham 824 et 330 ans après la sortie d'Égypte regnait Bavo, fils de la sœur de la mère de Priam. Il était versé dans toutes les sciences libérales « in astronomia peritus, diversis « aliis præstigiis insudabat. » Les sorts et la divination jouent un rôle énorme dans toute cette histoire. Le chroniqueur raconte très-longuement comment, pendant que se prépare l'expédition pour aller réclamer Hésione, Bavo jette quinze sorts qui lui révèlent l'issue de la guerre et de la fortune ; mais Priam méprise l'astronomie terrestre et ne tient compte de ses avis.

Cependant Bavo est venu au secours de son cousin avec une multitude innombrable de peuples. Les historiens de l'antiquité sont bien coupables de n'avoir pas parlé de lui ; car il a joué un grand rôle dans la guerre de Troie : c'est à lui qu'était confiée la garde de toute une partie de la ville. Le siége se prolonge. Jupiter consulté par Bavo lui révèle que Troie tombera, « que la noble lignée des Troyens sera extirpée « d'Asie pour estre plantée en Europe, « sub Treberos ad montem Beli. » « Pensant que c'estoit pour neant de regimber contre l'esguillon et de soy « cuyder revenger contre la voulenté des Dieux et destinées fatalles des « hommes, il luy sembla qu'il valoit mieux ployer que rompre, et fleschir « par obéissance que estre déraciné par obstination. » Après avoir engagé inutilement Priam à conclure la paix, rassemblant ses trésors et tout ce qu'il peut recueillir de son peuple et de sa famille, de ses nobles et de ses adhérents, il prend la mer avec deux cents navires. Une foule de Troyens se réunit à lui. Après une navigation qui paraît avoir été des plus difficiles et des plus tourmentées (car il rencontre les colonnes d'Hercule avant d'arriver dans la mer de Toscane, il y trouve la flotte d'Anténor et d'Énée, qui, battue par la tempête et privée de ses chefs, s'en était donné de nouveaux, que n'a pas connus Virgile, Mosellanus, Torquatus, Clarienus et Morcenus), il aborde non loin des lieux appelés plus tard Hainaut. Un loup blanc le conduit à trois journées de marche dans un pays boisé dépendant des Treviri, où se trouvait un temple

élevé en l'honneur de Belus, père de Ninus, roi des Babyloniens; et appelant des architectes et des ouvriers d'Europe, d'Asie et d'Afrique, il y fonde une grande cité qu'il nomme Belges en l'honneur du dieu. Jacques de Guise est un esprit critique : il ne croit pas comme Rucler et Clérambault que Bavo a bâti tous les temples, toute la ville, tous les palais, mais comme Lucius qu'ils « furent élevés par divers. » Sommé de payer tribut à ceux de Trèves, Bavo leur fait la réponse des Francs à Valentinien, prend Trèves, « double ses idoles troyennes des idoles assyriennes « de Trèves, fait faire sept temples en sa cité, sept portes en l'honneur « des sept planètes, sept routes pavées, élever mille tours et édifier « son palais par amplitude et magnificence extraordinaire. » Lucius, que cite Jacques de Guise, a mesuré la ville, il sait le nombre et la hauteur des tours, l'épaisseur des murs. Lucius décrit exactement toutes choses « le pavement », le palais, la partie royale et sacerdotale, où Bavo se retire avec ses prêtres pour sacrifier. Hérodote ne connaissait pas mieux la Babylone de Sémiramis. On dirait du reste qu'il y en a là quelque souvenir mêlé à ceux de l'Ilion de Benoît. L'histoire de Bavo, en effet, a une couleur très-particulière, assyrienne et égyptienne, astronomique et théologique, tout en y mêlant des souvenirs d'une tout autre provenance. Au centre de tout cela, Lucius, en effet, place assez étrangement un temple à Bacchus.

Après avoir achevé ces merveilles, Bavo s'occupe de régler la succession au trône. « Après en avoir délibéré on décide que le gouvernement « ou le pouvoir se transmettant par la succession dans l'ordre naturel « présente plus de chances de bonheur que celui qui se renouvelle « souvent par l'élection et le hasard. » Mais en même temps remarquant « que les dieux sont plus nobles et plus puissants que la fortune même » on établit la théocratie : « tous les princes et l'état tout entier doivent « être soumis après les dieux, sans intermédiaire, au prince des Druides « sous peine de mort. » Au-dessous de lui il y a sept archiflamines, au-dessous sept druides. Le chef suprême des Druides est à la fois druide et roi. La royauté est héréditaire dans l'ordre de succession naturelle. On institue des chasseurs, des chevaliers, des augures, des mages, des pasteurs, élus par la communauté des comtes. Le peuple nomme des questeurs, des chiliarques, des censeurs. On leur confie le gouver-

nement de la cité et du royaume. Tous les dieux, Bélus, Bacchus, Saturne, Jupiter, le Soleil, la Lune, Vénus, consultés solennellement, consacrent le nouvel état de choses et donnent chacun leur oracle qu'on fait graver sur la porte de leurs temples.

Nous avons vu à qui, selon l'auteur, Belges ou Bavais devait son nom ; selon un procédé étymologique facile, et que nous verrons tout à l'heure employé avec fureur, il procède de même pour plusieurs autres villes. Bavo II, tout seul, pour suffire à toutes les étymologies, a quatre-vingt-cinq fils et cent filles. Nous n'insistons pas; nous retrouverons toutes ces origines en parlant de Jean Le Maire.

Jacques de Guyse établit avec une apparente rigueur toutes les dates de cette histoire. Il compte onze druides dans un espace de 401 ans jusqu'à la 1re Olympiade. Mais les plus belles institutions ne sauraient être éternelles. Aux druides succèdent des rois dont le premier est Ursus. Après son dixième successeur Leopardinus, il y a deux ans d'interrègne, puis seize autres rois qui occupent à eux tous 72 olympiades et deux ans, puis des ducs pendant 26 olympiades. Puis les rois reparaissent et le royaume des Belges finit à Jules César.

Il serait trop long d'énumérer tous ceux qui, au-delà de nos frontières, ont recopié cette histoire. On la retrouve partout, en Allemagne comme en Italie. Elle est dans l'annaliste germanique Sebastien Munster *(Cosmographia Franconica)*. Elle est tout au long racontée par Conrad d'Ursperg. C'est la reproduction dans une langue meilleure de nos vieux chroniqueurs. Hubertus Thomas Leodius (in cap. *de Sicambris)* croit à toutes les étapes des Sicambres troyens (1) ; il retrouve leurs traces dans le voisinage du Rhin (Foresta Dardaniæ, Dionantum Diones Veneris templum, Tunguris origine des Tongriens, un Xanthum dans le duché de Clèves près de Passburg). Il pense que le nom de Frise vient de Phrygie, et que Groningue en Frise a été bâtie par le troyen Grunnius.

En Italie, Flavius Blondus (2), accueille la légende. Elle figure aussi dans la cosmographie de Sylvius Æneas (Pie II). Il est vrai que

(1) V. aussi Lazius, *De aliquot gentium migrationibus.*

(2) Flavio Biondo, né à Forli en 1388, mort à Rome le 4 juin 1463. V. Flavius Blondus *Historiarum* ab inclinatione Rom., imp. ad annum 1440, Decad. III Venet. 1483, in-fo De origine ac gestis Venetorum.

celui-ci semble avoir hésité dans sa foi. Dans la *Description de l'Asie* il se borne à constater la prétention des historiens français (1). Dans son Europe (2), il est plus explicite ; en parlant de la « France, cette « noble province », il est tout-à-fait affirmatif. Il raconte toute l'histoire que nous savons, en disant que ce sont là des faits constants « constat. » Il change seulement le nom de leur premier chef, qui est, selon lui, Priam, fils d'une sœur de Priam.

La légende troyenne était plus vivace encore en Angleterre. Nous avons vu combien elle y était populaire et répandue au temps de Benoît. Tandis que les chroniqueurs latins et le trouvère normand les racontaient aux savants et aux courtisans de Henri II, un prêtre saxon, Layamon, au début du XIII[e] siècle, les répandait parmi le peuple en traduisant, dans l'idiome de la foule, le *Brut* de Wace.

La politique à son tour essayait d'en tirer profit, et Édouard III, dans une lettre adressée au pape Boniface, et signée du roi et de ses barons, prétendait trouver dans les origines troyennes de l'Angleterre une des plus puissantes démonstrations de sa supériorité sur l'Écosse. Il soutenait que la couronne d'Écosse était vassale de celle d'Angleterre du chef de Brut, le fondateur de la monarchie Bretonne. L'importance que ses adversaires mêmes accordaient à une aussi étrange revendication montre que ces croyances n'étaient pas moins répandues en Écosse. Nous avons vu tout à l'heure combien le poème de Benoît était populaire dans les deux pays.

La littérature ne cessa pas d'y entretenir ces traditions. Nous avons marqué comment Chaucer et Lydgate y avaient puisé quelques-unes de leurs inspirations les plus fameuses. On les retrouve dans les poèmes les plus connus du XV[e] et du XVI[e] siècle, dans la *Reine des Fées* de Spencer comme dans le *Polyolbion* de Drayton (3).

Ce qui prouve combien ces histoires étaient connues de la foule, c'est que le théâtre naissant va chercher là des sujets. Nous savons les em-

(1) Ilium vetus et Trojanorum regio ex qua originem cuncti se ducere jactitant qui nobilissimi videri volunt; nam et Franci et Angli et alii complures hinc majores suos venisse tradunt. Sed Romanorum genus ab Ilio profectum multi autores prodidere, quibus fides abunde est. — V. Æneæ Sylvii..... *opera* Helmstadii, Sustermann 1690. *Cosmographia*, ch. LXVII, p. 138.

(2) V. *Ibid.*, p. 299, ch. XXXIX. — A propos du surnom donné par Valentinien, il ajoute : *Itali certe Francos liberos vocant.*

(3) V. Büchner, *Les Troyens en Angleterre*, p. 18.

prunts qu'y a faits Shakespeare ; on trouverait encore çà et là dans ses drames bien des allusions qui montrent combien ces souvenirs lui étaient familiers. Ainsi, dans *Henri VI*, le messager qui raconte la mort du duc d'Yorck à ses fils le compare à Hector tenant tête aux Grecs. Et Henri VI lui-même dit à Warwick : « Adieu, *mon Hector*, solide « espoir de mon *Ilion*. » Des allusions du même genre viennent tout naturellement se placer dans une foule de pièces contemporaines.

« Ces vieilles légendes sont si bien entrées dans l'esprit de tous, le « renom des Troyens, de leur vaillance, de leur supériorité dans tous les « exercices, est si bien resté proverbial, qu'il fournit au drame un « terme de comparaison populaire. S'agit-il de faire tomber sous la table « un convive réputé pour son intrépidité devant la bouteille, le per- « sonnage comique de la pièce s'écriera : Je le griserai, quand ce serait « un Troyen. Dans une pièce de Ben Johnson, *Chacun selon son humeur*, « paraît un vieux juge plein de bon sens et de bonne humeur, une « espèce de personnification du Merry old England. Pour reconnaître son « mérite par un éloge énergique, un personnage l'appelle le plus honnête « vieux troyen de Londres (1). »

Notre excursion en Angleterre nous a entraîné loin. Il est temps de revenir sur nos pas. Jusqu'ici nous avons toujours marché dans la même ornière ; c'est toujours, sauf quelques tentatives de Jacques de Guyse, le vieux récit de Frédégaire, plus ou moins bien arrangé et adapté aux besoins de chaque peuple. La légende troyenne allait, dans les dernières années du XVe siècle, prendre une bien autre physionomie et de bien autres développements. Il allait lui venir des auxiliaires nouveaux ; on allait découvrir dans la nuit des temps, aux origines mêmes de l'histoire, les récits authentiques de témoins presque contemporains. C'est à l'Allemagne et à l'Italie que devait appartenir l'honneur de ces précieuses trouvailles, qui allaient donner des pendants au Dictys et au Darès.

Annius de Viterbe ou Jean Nanni (2), dominicain, professeur de

(1) V. Büchner, *Les Troyens en Angleterre*, p. 21.

(2) Né en 1430, Vossius disait à tort 1437, mort en 1502. — V. Berosi Chaldæi sacerdotis reliquorumque consimilis argumenti auctorum de *Antiquitate Italiæ* ac totius orbis. Cum F. Joan. Annii viterbensis theologi, ordinis prædicatorum sacræ theologiæ professoris commentatione, Lugduni, 1555.— Annius était, du reste, familier avec l'antiquité classique, il avait commenté Catulle, Tibulle et Properce.

théologie et maître du sacré palais, retrouvait à Mantoue les œuvres si longtemps perdues de Bérose et de Manéthon, et les publiait à Rome en 1498, avec d'autres ouvrages qu'on a pu croire apocryphes, soit qu'il les ait audacieusement inventées, soit qu'il ne fût que l'éditeur convaincu d'un faussaire antérieur à lui.

Annius de Viterbe, dans ce livre fantastique où tous les peuples retrouvaient leurs parchemins, a donné acte à la France de ses origines troyennes. On trouve chez lui la trace du grand respect qu'elle inspirait au moyen-âge à tout ce qui s'occupait des grandes études. Parlant d'un de ces rois fabuleux des Gaules dont il a écrit l'histoire, il lui attribue la fondation de Paris, « cette ville fameuse *supremarum artium omnium* « *gymnasiis* (1). » Mais il se borne à constater la croyance et passe légèrement. Dans le prétendu Supplément de Manéthon on lit, p. 352, que, tandis qu'Ascagne régnait sur les Latins, Francus, issu des fils d'Hector, régnait sur les Celtes; et Annius ajoute, dans son Commentaire : « Quel était ce Francus fils d'Hector ? A quel titre a-t-il été nommé « roi par les Celtes, je ne l'ai lu nulle part. Cependant Vincent de « Beauvais, très-scrupuleux historien, assure qu'il a passé en France « après la destruction de Troie, et que son incomparable valeur le fit « bientôt chérir des Celtes et de leur roi, qu'il épousa même la fille « du roi et obtint après lui la royauté de la Gaule. Il eut la même des« tinée que son concitoyen Énée, qui s'allia de la même façon au roi « Latinus et devint son successeur au trône. On assure que c'est de lui « que la France a pris son nom. » Francus, d'ailleurs, a un lien de parenté avec la dynastie qui règne en Gaule, car Dardanus, fondateur de Troie, était fils de Jasius Janigena, roi d'Italie et de Gaule, dont nous allons tout à l'heure trouver l'histoire.

On le voit, Annius insiste peu sur ce point et semble attacher aux origines troyennes de la France une assez médiocre importance. Mais elle ne doit point y perdre ; loin de là. Ce qu'il ôte à la France il le donne au centuple à la Gaule. Qu'était-ce, en effet, que cette antiquité dont elle avait été si fière jusque là, et qui ne remontait qu'à Troie, à côté de celle que retrouvait Bérose et qui remontait jusqu'à Noé lui-même ?

(1) Son patriotisme ajoute : « Et beati Aquinatis nostri Thomæ studiis et scholis inclyta. »

« Bérose, nous dit Annius, était Babylonien de naissance et avait le « titre de Chaldéen « patria Babylonius et dignitate Chaldæus, » comme « le marque Josèphe, c'est-à-dire prêtre; car les Chaldéens tiennent le « rang de prêtres en Égypte. » Il fut notaire et secrétaire public, les prêtres étant seuls investis du droit de rédiger les annales du pays. Il vécut avant le règne d'Alexandre, car Métasthènes, prêtre persan, écrivant au temps d'Alexandre *Tempora Monarchiæ Assyriorum*, l'a copié. Il savait le grec et enseigna à Athènes les sciences chaldéennes et surtout l'astronomie. Les Athéniens charmés lui élevèrent, d'après Pline, dans le gymnase public, une statue dont la langue était dorée. Sa gloire fut cause que les Grecs traduisirent, en les abrégeant, les traditions chaldaïques qui complétaient et redressaient les Annales de la Grèce, qui avant lui ne remontaient que jusqu'à Phoronée. Il leur donna l'histoire du monde jusqu'à la fondation de Troie. Les Grecs, jusque-là, avaient été réduits à piller les annales égyptiennes et y avaient porté beaucoup de confusion, prenant souvent pour l'année le mois ou un espace de deux ou trois mois. On appella son livre *Defloratio Berosi chaldaïca :* c'est le terme par lequel les Orientaux désignent ces brefs résumés de l'histoire de tout un peuple, au témoignage de Joseph (Antiq. Jud. liv. I) « Berosus « omnem chaldaicam defloravit historiam. » Là où Berose lui manquera, Annius le continuera par Manéthon « Manethonis supplementa ad « Berosum » que citait également Josèphe (V. *Antiq. Judaïq. et Contre Appion.)*

Bérose connaît toute l'histoire du monde à ses origines. Il connaît tous les fils de Noé et leurs descendants. Il sait quelles régions ils ont occupées. Toutes ces origines, dont Annius va demander la révélation à Bérose, avec lequel il fait sans cesse accorder non-seulement la Bible, mais des auteurs qui eussent été bien étonnés de ces rapports, s'ils en avaient eu connaissance, comme Tacite, Pline, Varron et Diodore, sont sans doute bien confuses et bien peu scientifiquement établies ; souvent il ne fait guère que mettre Scythes et Babyloniens là où l'on mettait avant lui Latins et Grecs. Cependant la tentative est intéressante. C'est un essai de réaction contre les tendances excessives de la Renaissance classique qui vont s'accentuer davantage encore tout à l'heure, contre le culte exagéré de la tradition gréco-latine, un retour

vague encore et à demi inconscient aux origines asiatiques de l'humanité.

Annius de Viterbe fait une guerre impitoyable à la Grèce, il attaque avec une véritable fureur ses prétentions et ses impostures « quidquid « Græcia mendax..... » Il accuse les Grecs de n'avoir raconté sur l'antiquité que des fables et des puérilités. Il leur oppose les traditions babyloniennes, dépositaires de la vérité conservée par leurs prêtres dans des archives et des bibliothèques publiques, sous la foi de tous « publica et fideli et probata fide », en accord avec les témoignages de Moïse, et ne transmettant qu'une doctrine ferme et authentique. Il s'empare avec bonheur du témoignage de Diodore (liv. 3) opposant les Chaldéens aux Grecs et disant que la culture de la philosophie est pour les premiers l'occupation de toute la vie et une profession traditionnelle, tandis que les Grecs s'y appliquent tardivement et en font métier et marchandise. Il les représente sans cesse en quête d'opinions nouvelles, mettant toujours en discussion les points les plus essentiels de la doctrine et semant ainsi l'incertitude dans l'esprit de leurs disciples. Il leur reproche leurs contradictions, leurs perpétuels combats, et les élégances mêmes de leurs discours, où les grâces de la forme voilent les perfidies de la pensée. Il les accuse d'avoir abandonné la tradition « doctrinam majorum » la vérité même « veritas rerum erat » que les Barbares, au contraire, ont suivie. Il croit que les races primitives possédaient une théologie, une philosophie, une divination naturelle, une magie qui faisait l'admiration du monde, et que les Grecs ont altérées (1). Il ne restait donc aux Grecs, qui avaient déserté cette

(1) Au sortir du déluge, dit Postel, d'après Bérose, « les hommes sçavoient tout ce qui est possible de sçavoir, voire et aux plus nobles sciences du monde connu. Théologie, astronomie et magie vraye estoient plus que exercitez. » Gomer avait répandu ces notions dans la Gaule, les Druides les avaient reçues de lui. « Il ne fault aulcunement doubter que étant Gomer parent et Docteur de la Gaule et ayant receu de Noe le droit de l'aisnéesse du monde que ledict père Noe avec son fils aisné Iapet et son puisné Sem néussent tellement instruict le dict Gomer pour estre prince du monde qu'en premier lieu il sçavoit très parfaictement la raison de la religion vraye et entre les sainctz et justes (des quels Noe était le prince) utiles. Car ayant este destruict le monde senblement par faulte d'avoir bien observé la Religion et crainte de Dieu, cela est du tout certain qu'il ne fut chose tant recommandée comme la vérité et observation d'icelle au dict Gomer. Noz pères y ont par Noe receu les chroniques du paravant du déluge tant en livres comme en mémoire. »

vérité, découverte et vérifiée par les ancêtres, qu'à inventer des fables et de vaines paroles.

Et Annius ne se contente pas de leur refuser la possession de la vérité, il leur conteste même la supériorité de culture intellectuelle. Non seulement ceux que les Grecs appellent barbares ont eu des historiens, « qui se primos rerum utilium indagatores asserunt atque « scriptores et multorum memoriam apud se fuisse conservatam », bien supérieurs à ces Grecs, « ut Ephorus mendax et Diogenes fabulator qui « somniant et non probant »; non-seulement c'est « chez les Barbares et « non chez les Grecs que la philosophie a eu ses commencements »; mais les Barbares ont partout précédé les Grecs. Les lettres, les arts et l'instruction de la Phénicie et de la Syrie ont devancé de 1500 ans les plus anciens théologisants de la Grèce; la philosophie et les lettres s'étaient développées sept cents ans plus tôt en Espagne que chez les Grecs, c'est des Gaulois et de Samothes qu'ils tiennent leur alphabet. La 4ᵉ année du règne de Ninus, 253 ans après le déluge de Noé, c'est-à-dire mille ans avant que la Grèce jouît d'un pareil bienfait, le géant (1) Thuysco avait donné aux Germains l'écriture et une législation, Samothes en avait fait autant pour les Celtes et Tubal pour les Celtibères. On peut consulter à cet égard Aristote *In magico* et Sinon, historiens véridiques. Mille ans et plus avant le déluge, les hommes connaissaient les lettres, l'art de fondre les métaux, de faire la brique et de prophétiser l'avenir. C'est à Adam lui-même que remontent ces connaissances. Ce n'était pas la Grèce qui avait colonisé

(1) Le moyen-âge a été très-préoccupé des géants. A partir du XVIᵉ siècle on osera les regarder en riant. Ils ne seront plus représentés que par Gargantua, ou l'ogre du Petit Poucet. Mais au moyen-âge, ils inspirent ou le respect ou la terreur. On les rencontre partout. Wace les plaçait aux origines de l'Angleterre. On les retrouve dans la *Table-Ronde*. V. aussi l'*Alexandre. Geomagot*, etc. V. sur Geomagot, Leroux de Lincy, *Analyse du Brut*, p. 206. F. Michel, *Chronique des ducs de Normandie*, v. 370. Ils ont occupé Alexandre qui a « enfermé derrière les portes Caspiennes les Goths et Magoths. » Ils avaient leurs titres de noblesse dans le livre d'Enoch, œuvre d'un juif helléniste, attribuant ce récit au septième descendant d'Adam. Dans un verset de la Genèse, dont ce livre n'était que le développement poétique, « les enfants de Dieu, ayant eu commerce avec des hommes, enfantèrent les géants », etc. Annius dit que Noë et ses fils étaient géants et que les géants ont enfanté les Titans qui, au témoignage de Bérose et de Moise ont fondé en Égypte Titanum ou Tanim. (V. Nomb. c. 13). Pour les géants, la vieillesse ne commence qu'à 600 ans, l'adolescence s'étend jusqu'à 200 ans, jusqu'à 400 la virilité, après 600 commence la décrépitude.

la Gaule (1), comme elle le prétendait, mais la Gaule qui avait donné à la Grèce et à l'Asie des colonies, les lettres et les sciences, et par la Gaule il remontait à Noé, qu'il appelle aussi Janus.

Annius, en effet, et c'est là un des caractères frappants de son livre, mêle sans cesse et essaie de concilier les traditions mythologiques et les livres saints. Et on voit ainsi de quels éléments s'est formée son érudition. Il s'inspire surtout de Josèphe; mais il y joint Diodore de Sicile. Il semble avoir connu son chapitre aujourd'hui perdu sur l'Évhémérisme; c'est à celui-ci, et aux Atlantes de Diòdore qu'il emprunte ses Saturnes, ses Jupiters, rois divinisés; et Diodore rencontre chez lui la Bible et le Talmud. Car Annius à la connaissance des langues classiques unit celle de l'hébreu. Il nous dit lui-même qu'il a eu des relations avec les Talmudistes; il invoque souvent leur autorité, tout en prenant ses sûretés contre des relations compromettantes pour un homme de sa robe. Il proteste en effet qu'il ne leur demande que des explications, et sous bénéfice d'inventaire; et, du reste, il les appelle « menteurs et artisans de faussetés » et il leur reproche d'être habitués à contester les témoignages des divines écritures.

Annius donnait aux Gaulois les plus antiques origines; il devait plaire à une société qui, par sa constitution aristocratique, était si jalouse des antiquités de race. Il faisait remonter leur nom jusqu'à Japheth ou Japhet. Il trouvait dans un Xenophon apocryphe, Xenophon fils de Gryphon, qui dans la 95e Olympiade avait écrit un livre de *Æquivocis*, que les Babyloniens avaient donné à Jupiter, l'aïeul de Ninus, le surnom de Gallus, parce que, échappé à l'inondation, il en avait sauvé d'autres, et avait été l'auteur d'une longue suite de générations. Il est en effet à noter, dit Annius, commentant ce texte, que, chez les Hébreux et les Araméens, Gallym signifie onde et inondation, « comme me le disait notre talmudiste Samuel, m'expliquant « ce passage. » Car il assure qu'on donne ce nom de Galli à ceux qui

(1) Il en faisait autant pour la Germanie, l'Italie et l'Espagne, des origines de laquelle il chassait Hercule « pari forma et Hispania nostra non habuit genitores fabulosos Pyrenum, Lasum, Herculem et alios Græcos, quia hæc falsa et fabulosa sunt, ut in IIIe *Nat. Hist.* Plinius significat, Græcos deridens, sed ut ibi asserit Varronem secutus et Berosum, atque divinas litteras, a Scythis, Iberis, etc.

ont subi une inondation et des pluies excessives, et Ombri les peuples sortis des premiers (1).

Japhet, selon Annius, a huit fils : Comerus Gallus, ainsi appelé du surnom paternel, « Gallus epitheto paterno dictus », Medus, Magogus, Samothes ou Dis, Tubal, Moscus, Tyras, Ion. On reconnaît là les noms des enfants de Japhet ou Japheth tels qu'ils sont donnés par la *Genèse* (ch. x.) et par le Ier livre des *Paralipomènes*. Gomer (Γωμέρ), Magog (Μαγώγ), Madaï (Μαδοί), Javau (Ιωύαν), Thubal (Θωβέλ), Meschech ou Mosoch (Μοσόχ) et Thiras (Θειράς). Seulement Annius a ajouté un huitième fils, Samothes ou Dis pour en faire l'ancêtre des Gaulois : « Celtas sive Gallos francigenas condidit Samothes », l'auteur, dans son patriotisme, réservant à l'aîné, Comerus ou Gomer, l'honneur de donner naissance aux Italiens. « La dixième année du règne en Baby- « lonie de Saturne, père de Jupiter, Belus Gomer avait, nous assure- « t-il, fondé des colonies dans le pays appelé plus tard Italie. » On reconnaît là le souvenir du passage de Josèphe sur Gomer, fondateur de la nation des Gomares que les Grecs appellent Galates, souvenir arrangé par la fantaisie et le patriotisme d'Annius (2).

Le faux Bérose nous donne à partir de Dis ou Samothes la suite non interrompue des rois gaulois en établissant leur concordance avec les rois assyriens, italiens, espagnols, allemands, qu'il connaît aussi sûrement. Samothes ou Dis était le plus sage des hommes de son temps ; c'est à cette supériorité de sagesse qu'il a dû son nom de Samothes, qui passa ensuite aux Gaulois et surtout à leurs philosophes et théologiens, ses disciples. Samothes a pour successeur son fils Magus, nom scythique (3), nous dit l'auteur. Puis vient Sarron qui a donné

(1) C'est pour cela, ajoutait-il, que Caton, dans ses *Origines*, et d'autres disent, non sans raison, que Janus est venu de Scythie avec les Galli, pères des Ombri. Et Solin qui les suit dans ses *Collectanea*, dit M. Antonius, assure que les Ombri descendent des Galli. C'est pour cela que les Étrusques appellent *geleas*, et les Babyloniens et les Sagæ de Scythie *galleras* les navires qui sauvent des inondations.

(2) V. *Les Gètes*, F.-G. Bergmann. Paris, 1859. *Journal des Savants*. Avril 1869. Maury, *Les Gètes*.— F.-G. Bergmann, *les peuples primitifs de la race de Jafète*, 1853. — Annius faisant sortir les Troyens d'Italie pour les y ramener plus tard est d'accord avec Virgile :

Quæ vos a stirpe parentum ... Accipiet reduces, *Æn.*, III, 94.
Prima tulit tellus vos eadem ubere læto.

(3) « Les Gaulois, en effet, assure Bérose, ne parlaient encore que le scythe. Les Perses appellent magus

son nom aux Sarronides dont parle Diodore de Sicile, « qui ut conti-« neret ferociam hominum recentium publica studia litterarum instituit »; puis Namnes, puis Dryius, plein d'habileté; puis Bardus, fameux chez les Gaulois par l'invention des vers et de la musique. A Bardus succède Longho qui donne son nom aux Longones ou Lyngones, à Longo Bardus-le-Jeune, ainsi appelé, ajoute sagement Bérose, pour le distinguer, cela n'est pas douteux, de Bardus l'Ancien dont nous avons parlé plus haut; à Bardus Lucus, d'où les Lucii et les Lucenses, près de Paris, dont parlent Ptolémée et les Cosmographes. Annius ajoute que le nom ne vient pas du latin *luce*, mais d'un mot scythe voisin de l'étrusque, d'où est venu Lukios, Luceres et Lucumon. Lucus a pour fils Celtès, sous le règne duquel les plus grandes montagnes des Gaules prennent leur nom d'un incendie de leurs forêts : « A quo nomen « habuerunt montes illorum maximi a conflagratione sylvarum. » Annius, expliquant ce passage, dit que Celta est formé de deux mots phéniciens, Cœli et Itus, et que cela veut dire « joviana « conflagratio », incendie allumé « sub Jove Galatha », que, autrefois, on appelait les rois « Joves et Saturnos. » Ce roi avait une fille, nommée Galathée, d'une beauté, d'une taille et d'une force incomparables. Comme en ce temps-là Hercule, fils d'Osiris, ou l'Hercule Libyque passait d'Espagne en Italie et traversait le territoire des Celtes, la jeune fille « admirata Herculis tum virtutem, tum cor-« poris præstantiam, permissu parentum, ejus concubitum expetivit. » De cette union, en souvenir de laquelle Hercule bâtit Alesia, en hébreu Alasa, en égytien Alesa ou Alsea, par transposition, ce qui veut dire union, mélange, parce qu'Hercule, en cet endroit, unit son sang au sang gaulois, naquit Galathes qui conquit tous les pays voisins et leur donna son nom. Annius remarque à ce propos que les peuples de la Gaule ont souvent changé de nom, s'appelant d'abord

un philosophe. Les Scythes prononcent *magog* et ce mot exprime chez eux un palais couvert, comme *magdel* veut dire tour. Ce roi fut appelé Magus, c'est-à-dire bâtisseur et couvreur, parce que le premier il fit construire aux Gaulois des maisons et des villes. C'est de lui que plusieurs villes gauloises ont pris leur nom, comme Noviomagus en Aquitaine, Neomagus dans la Lugdunaise, Rothomagus, etc. « Oppida et tecta dicta a primo inventore Mago et non Magus ab eis. » Il cite d'après Ptolémée « Juliomagus et Cæsaromagus Julii et Cæsaris oppida et tecta » et ne s'aperçoit pas que par tous ces exemples et leur explication il combat sa propre interprétation.

du nom de leurs souverains, Samothes, puis Celtes, puis Galates, puis Belges; les Romains ensuite les appelèrent Galli, et enfin ils se nomment Francigenæ. Après Galathes, nous trouvons successivement Narbon (il est certain, dit gravement Annius, que c'est à ce fils de Galathes que la Gaule Narbonnaise doit son nom); Lugdus, de qui est venu un nom de province et un nom d'homme (Ludovicus dempto *g*). « Lugdus a habité la Lugdunaise, le nom en est la preuve »; Belgius d'où vient la Gaule Belgique, Jasius Janigena; Allobrox ou Allodrox, mot composé de deux termes araméens qui veulent dire « australem commixtionem », parce qu'il a conduit des colonies mélangées, dans la partie australe de la Narbonnaise; Paris « on ne saurait douter que ce ne soit ce même Paris qui donna naissance aux Parisii de la Gaule lugdunaise, dont la métropole s'appelle encore Paris. » Lemannus, contemporain de Tros. Annius, fidèle à sa formule, dit: il n'est pas douteux que ce soit ce prince qui a donné son nom aux Lemani et au lac Léman, dans la Narbonnaise. La liste se termine par Olbius, contemporain de Cadmus et de Rhamses, Galathes le jeune, Namnes qui a donné son nom aux Namnetes ou Nannetes, Remus d'où est venu Remi, « quis fuerit nundum comperi », dit naïvement l'auteur. C'est pendant qu'il régnait en Gaule, que Troie fut détruite. Là s'arrête l'histoire des rois Gaulois. Le faux Manethon et Annius ne disent pas, mais de leur silence même on doit conclure, que c'est sous son règne que la légende gauloise, inventée par Annius, se soude à la légende troyenne, dans les termes que nous citions tout à l'heure.

On voit aisément comment a pu se former cette liste de rois sans que l'auteur ait eu à faire une trop grande dépense d'imagination. Pour composer ses dynasties, il a pris au hasard tous les noms que lui fournissait l'histoire de la Gaule; noms divers et successifs de la nation, nom de classes comme Bardes et Druides, noms de provinces et de villes, même celui d'un lac ont servi à baptiser les souverains (1). Et aussitôt en possession de leurs noms ce sont eux, contrairement

(1) Il est vrai que cette opinion pourrait invoquer l'autorité de Rabelais qui, assurant plaisamment que Chinon ou Cagnon vient de Caïn, ajoute: « de son nom la nomma Cainon comme depuys ont à son imitation tous autres fondateurs et instaurateurs de villes imposé leurs noms à icelles: Athene, c'est en grec Minerve, à Athènes; Alexandre à Alexandrie, etc. » (Liv. V, ch. xxxv.)

à la vérité, qui nomment les peuples, les villes et toutes choses. On voit comme tout s'enchaîne et comme l'homme porte partout le besoin d'unité et de déduction logique. Sous le règne du droit divin tout doit descendre du roi, jusqu'au nom de la nation, de ses villes et de ses bourgades ; c'est de lui que viennent toutes les appellations ; dans ce système, les peuples, s'ils n'avaient point eu de rois, seraient demeurés anonymes.

Toutes ces belles inventions allaient avoir pendant un siècle le plus éclatant succès (1).

L'Allemagne n'était point en reste avec l'Italie. Aux autorités babyloniennes, si heureusement mises en lumière par Annius de Viterbe, allaient venir se joindre des autorités scythiques. L'auteur de ces heureuses découvertes était Jean Tritheim (2) ou Trithême, religieux de l'ordre de saint Benoît, d'abord moine, puis, au bout de deux ans, abbé de St-Martin de Spanheim (1482) et de St-Jacques de Wurtzbourg (1506), un des plus savants hommes de son temps (3) et qui

(1) Annius trouvait partout des adeptes. Il suffira de citer, outre J. Le Maire, dont nous allons parler, Anselme Rid Bernois, chronographe, frère Jacques de Bergame, Hubertus Thomas Leodius *(Tungrorum et Eburonum hist.)* Joannes Lucidus, lib. VI, ch. II. Nuenarius Comes et Mutius, Paul Constantin Phrygien, Jean Funciou de Nuremberg, Pietro Francesco Jambulario, florentin ; des espagnols, etc.

(2) Né à Trittenheim, sur la Moselle (duché de Trèves), en 1461 ou 1462, mort en 1519 (1516 selon d'autres). — V. Joh. Tritthemii Opera Francof, 1601. Il a résumé son travail *Breviarium primi voluminis Chronicorum* sive *Annalium de Origine gentis et regni Francorum*, p. 1-63 ; terminé le 20 novembre 1514. Le livre s'étend jusqu'en 749, date de la déposition de Childéric. On trouve dans le même volume, p. 63-90 : *Compendium de Origine francorum* in quo etiam præsulum Wircepurgentium enumeratio, qui va jusqu'à la mort de Louis-le-Germanique. On lit à la fin : Abhinc nomen Francorum cum Gallia regibus Galliæ mansit et paulatim e germanis defluere cœpit. Nos Franci Germani, illi autem Galli, 1514. On sait l'usage qu'a fait de son nom Voltaire.

(3) V. son éloge par André Thevet d'Angoulême, Cosmographius regius. (*Comment. de vir. illust.* liv. III, ch. 80). On lit au bas du portrait de Trithemius :

Humanos supra captus sensusque sophorum
Et mentes genium, cui fuit ingenium.
Non querit dia superare Trithemius arte
Quidquid humo summum, quidquid in axe poli ?
Desine mirari. Vir tantus ad omnia doctus
Naturæ instinctu totus acumen erat.

Tritheim a écrit encore : « *De septem secundeis* id est intelligentiis sive spiritibus orbes post Deum moventibus libellus, sive Chronologia mystica, multa scitu que digna mira brevitate in se complectens arcana. »

Thevet lui reproche que, « trop curieux des sciences noires et occultes de magie, il a écrit en son livre intitulé la *Stéganographie* plusieurs choses superstitieuses et indignes d'un homme ecclésiastique..... joint qu'il est estimé avoir pénétré plus avant et avoir eu communication d'esprits familiers, ce que je ne voudrais approuver. » — Tritheim disait qu'il y avait deux magies, l'une naturelle, l'autre superstitieuse

avait visité les universités les plus célèbres, philosophe, mathématicien, poète, orateur, historien, un peu sorcier. André Thevet, qui a écrit son éloge, le proclame « une phare esclairante de son aage « auquel les lettres demeuroient ensevelies, et est un de ceux qui « premier les a ressuscitees et esclaircies. »

Jean Trithême avait écrit sur des données toutes nouvelles une histoire des Francs, « non parvi laboris tria volumina magna. » Il enregistrait les histoires que nous connaissons déjà, mais il leur apportait un bien précieux supplément. Il avait eu le bonheur de retrouver une histoire, en dix-huit livres, des Francs, depuis la destruction de Troie jusqu'à la mort de Clovis : histoire incomparable, car elle était l'œuvre d'un témoin oculaire et d'un franc ; et ce franc, Hunibald, que Trithême proclame « le solide historiographe » de la nation, et sans l'aide duquel on ne saurait, assure-t-il, voir clair dans cette histoire si confuse des origines des Francs (1), avait pu lire et citait deux historiens scythes, le philosophe Dorac et Wasthald (2), avec plusieurs autres écrivains des plus anciens : un historien franc et deux historiens scythes, il n'y a que le XVe siècle pour de pareilles bonnes fortunes ! Notre temps, qui a exhumé tant de choses, n'a pas encore retrouvé d'historiens scythes (3).

Seulement la fortune envieuse ne devait pas nous permettre de contempler de nos yeux ces incomparables monuments ; Trithême seul devait avoir ce privilége et il ne devait pas même en jouir longtemps.

(1) « Diversas opiniones neminem posse vel discernere vel concordare credimus quem Hunibaldi compilatio non illustrat. »

(2) Wasthald avait écrit, en douze livres, l'histoire des Francs jusqu'à la mort de Marcomir, 410 avant J.-C. ; Hunibald, six livres jusqu'à la mort de Clovis.

(3) La Scythie a beaucoup préoccupé l'antiquité classique. C'était avec l'Inde la terre des prodiges. On y plaçait des peuples sauvages et de mœurs bizarres, des animaux fantastiques, des pierres précieuses gardées par des animaux monstrueux. C'était le pays des éternels frimas, qui ne connait pas le retour des saisons, « *damnata pars mundi* », un pays maudit plongé dans les ténèbres sans fin, horrible séjour de l'aquilon. Homère avait placé le séjour des ombres au Bosphore Cimmérien. C'était aussi le pays du Mystère et la terre de l'Idéal. Les Palus Méotides figurent dans beaucoup de récits fabuleux. Les poètes y mettaient volontiers le siége de quelques-unes de leurs inventions, les moralistes celui de la Sagesse. On y rêvait une société idéale, une nation de sages. Au IVe siècle avant J.-C., Hécatée d'Abdère avait écrit un roman moral sous le titre des *Hyperboréens*, et déjà avant lui le mythe des Hyperboréens était très-répandu en Grèce (V. Chassang, *Hist. du Roman*). Des noms scythes avaient en Grèce un renom légendaire, Anacharsis, Zamolxis.

Au premier bruit de sa découverte, Frédéric, duc-électeur de Saxe, dans un mouvement de curiosité bien légitime, ayant écrit à Trithème une lettre, que Leibnitz dit avoir eue entre les mains, pour lui demander communication de la précieuse chronique, Trithème dut lui répondre qu'ayant sur ces entrefaites passé de l'abbaye de Hirtschau à celle de Wirziburg, il n'avait plus le manuscrit à sa disposition et ne savait ce qu'il était devenu. La réputation de véracité de J. Trithème a souffert de ce douloureux accident; la postérité et le XIXe siècle en particulier, naturellement incrédule, en ont conclu qu'il avait inventé Hunibald.

Mais le XVe siècle n'avait pas ce scepticisme, et la légende ainsi renouvelée allait trouver une vitalité nouvelle. Elle allait prendre aussi une autre physionomie. Ce ne sera pas seulement une tradition un peu vague; Trithème devait aux autorités qu'il avait inventées de constituer d'après elles toute une histoire; il n'y manque pas.

Le triomphe des apocryphes! ce qui leur assure de leur temps un éclatant succès et les condamne tout de suite dans les âges critiques, c'est qu'ils sont complets, qu'ils ont réponse à tous les doutes, qu'ils n'hésitent devant aucune difficulté. A cet égard il n'y a aucun reproche à faire à Trithème, aucun regret à ressentir. Il a donné la liste exacte de tous les princes francs issus de la lignée de Troie en remontant jusqu'à Hector; il est impossible de souhaiter un chroniqueur mieux informé.

Je ne veux pas essayer de reproduire en détail toutes ces inventions, ni essayer de marquer ce qui s'y mêle de vrai, ce ne serait pas ici le lieu. Quelques traits suffiront à marquer avec quelle hardiesse il comble les lacunes de l'histoire.

De Francus est venu Sycamber, puis Priam, Hector, etc., jusqu'à Trogotus. Sous celui-ci et sous Troïades (280 ans après la ruine de Troie) une bande de Troyens quitte la Pannonie pour les bords du Rhin; d'eux sont venus « les Tungres, Cimbres, Gueldroys. » Les autres étaient demeurés en Pannonie pendant 729 ans. L'an 440 avant J.-C., sous le règne d'Anténor, ils sont attaqués par une race cruelle descendue des îles scanzianes et appelée Gothique. Anténor est tué avec un grand nombre des siens. « Au mois d'Hecatombœon (avril), l'an 433 avant J.-C., « sous la conduite de Marcomir, fils d'Anténor, de ses frères Sunnon,

« Panthénor et Priam, et de son oncle Nicanor, les Sicambres, au « nombre de 489,360 (dont 175,658 guerriers), sans compter les « serviteurs et chambrières »; se mettent en marche vers l'occident. Trithême sait le nom de tous les *ducs* qui accompagnaient Marcomir; il en cite jusqu'à trente : duc Helenor, duc Menander, Edrasius, Gethenus, Helan, Lolan, Masan, Malda, etc. L'écrivain n'est embarrassé par aucune question; il est prêt à répondre à toutes. Beaucoup d'auteurs se sont inutilement demandé d'où venait le nom de Sicambre; Trithême le sait. A Anténor, deuxième roi des Francs en Germanie, il fait épouser Cambre, fille de Belinus, roi de Bretagne, « la plus belle de son royaume, « et de si grande prudence que par son conseil le roy et les princes « françoys moderoient et gouvernoient la chose publique. Elle reforma « les rudes mœurs des Françoys encores sentans leur Scythie, fist bastir « et edifier citez et chasteaux, monstra es femmes à filer et charpier « laynes et en faire vestemens, ordonna loix et si estoit grant nigro- « mancienne. Les Francs eurent en si grande admiracion la prudence « et science de la reine Cambre que durant son vivant et après son « trespas, quand ils congnoissoient quelqu'un prudent ou bien parlant, « disoient en leur langage vulgaire qu'il estoit sicambre, c'est à dire « qu'il estoit pareil à Cambre. » (1). Voilà où en est Trithême pour les étymologies.

Trithême est informé des plus petites particularités; il sait qu'un neveu d'Anténor, héritier du duché de Hollande, s'est noyé en courant sur la glace; que Priam, frère d'Anténor, a bâti Gruuin sur la mer. Son livre est plein de renseignements de toute sorte dont la précision devait ravir ses lecteurs; il nous apprend que les Francs changèrent trois fois d'armoiries, « qu'ils apportèrent de Scythie l'escu d'argent à « trois raynes de leur couleur, aulcuns disent que c'estoit crapaulx « *(proh pudor!)* en souvenir des marécages meotides..... Lorsque « Clovis fut baptisé, il eut divinement l'escu d'or à trois fleurs de lys. » Il sait qu'ils avaient pour cri de guerre : *Hic Franc*, *hic Franc*. Il note avec soin tous les progrès de leur civilisation, les changements de

(1) Pour garder autant que possible à ces légendes leur physionomie naïve, nous empruntons autant que possible nos traductions à de vieux auteurs. Celle-ci est de Jean Bouchet.

leur langue et de leur religion. Il sait que c'est sur le conseil du philosophe Hildegast qu'ils laissèrent leur rude mode de vivre et prirent nouvelles mœurs approchant de celles des Grecs et des Romains. Car Hunibald n'est pas de ces chroniqueurs courtisans qui n'ont d'hommages que pour les princes. A côté d'eux il ne craint pas de nommer leurs historiens, « l'historien franc Amerodagus et le savant Dechtanus, « extrait de royale lignée, facond et expert en langue grecque et latine, « grant astromancien et médecin, etc. »

Il nous apprend que c'est sous Priam, fils unique d'Anténor, que les Francs abandonnent le scythe et usent de la langue de Pannonie, retenant toutefois quelques restes de la langue grecque dont « ilz avoient « autrefois usé ainsi que pourroient cognoistre ceux qui entendent l'une « et l'autre. » Voilà une autorité dont Henri Estienne n'a pas songé à s'appuyer dans son *Traité de la conformité du langage françois avec le grec.*

Les Francs avaient du reste une remarquable aptitude pour les langues, parlant troyen à Troie, scythe en Scythie, germain en Germanie et gaulois en Gaule. Énée aussi, selon Trithême, parlait troyen dans sa patrie, mais en Italie il s'était mis à l'italien.

Ils avaient une ville lettrée, « Neomage, où les prestres enseignoient « les enfans des princes et nobles en meurs et science. Ils faisoient « aussi rememorer par eux les gestes des nobles et haulx enseignements « en mètres et en vers vulgaires. »

Trithême, tout en refaisant l'histoire des Francs, a trouvé moyen de recoudre aux faits qu'il invente ceux que lui fournissait la tradition. Il y rattache aussi une foule d'histoires qu'il ramasse sur sa route, comme par exemple celle des onze mille vierges; il y fait entrer également les noms les plus illustres de l'Église. Il assure que sous ce même règne de Marcomir, qui avait vu le supplice de sainte Ursule, Maximus, usurpateur de l'empire, « fist et establit son siége à Trèves, où il fist un concile d'évêques » auquel se trouvèrent saint Martin, archevêque de Tours; saint Ambroise, archevêque de Milan; Ansone, archevêque de Bordeaux, qui fut grand orateur. Et, ne croyant pas encore la réunion assez brillante, il nous dit que « saint Jherosme lors estant en Bethleem y envoya au dict lieu de Trèves ung livre des conciles que « saint Hilaire avait de nouveau composé. »

A cette richesse de renseignements Trithème joint les charmes de la rhétorique, saisissant toutes les occasions de prêter des discours à ses personnages ou de leur faire écrire des lettres.

Trithème n'est pas moins précis ni moins complet pour les rois francs que Bérose et Manéthon ne l'étaient pour les rois gaulois. Il en donne une liste non interrompue où il enregistre quarante noms. On y retrouve les noms de la guerre de Troie mêlés à des noms de physionomie germanique. Ce n'est pas la partie brillante de son livre, il y déploie peu d'invention. Les mêmes noms reviennent souvent avec de légères variantes : Clodius, Clodomir, Clodomer, Clodomerus, etc. L'auteur s'est dit que cette longue suite de rois pourrait sembler un peu monotone à ses lecteurs, il a semé un nombre raisonnable de batailles dans leur histoire, et il a essayé de donner à chacun une physionomie. Ainsi Marcomir, fils de Nicanor, « fut modeste, clément, piteux et prudent, « bien instruit en toutes sciences mondaines, mesmement en astronomie, « divinacion et interpretacions de songes. » Hélénus, leur quatrième roi, « estoit cruel à ses ennemis, sacrifiant leurs enfans à Pallas et « aultres ydoles, mais estoit begnin et gracieux à ses peuples. » Il est vrai que Francus a les mêmes traits, mais nous en sommes séparés par treize siècles.

On distingue encore Basan-le-Grand « à qui pour la grandeur de « prudence et des choses magnifiquement par lui gérées, non-seulement « lui exhiberent les royaulx honneurs, mais aussi les divins, et n'y avoit « homme de son royaulme qui lui contredist sur peine de mort cruelle. » Il faut avouer que nos rois modernes les plus redoutés semblent bien petits à côté de ces rois francs, et que Louis-le-Grand lui-même, avec son titre, sa devise et ses emblêmes, est peu de chose auprès de Bazan-le-Grand pontife et roi, investi de toutes les grandeurs spirituelles et temporelles (était-ce une tentation offerte aux Césars germaniques ?) et armé des deux glaives : « et si en tous les lieux où il allait publi- « quement, en signe de justice faisoit porter une corde et un glaive « tout érigé et nu. » Et ce n'était pas une vaine exhibition : « il ayma « tant justice qu'il ne voulut pardonner à son propre filz qui avoit « délinqué. » Joignez à cela « qu'il estoit si très grant nigromancien « que ses ennemys le redoubtoient plus pour sa science que pour sa

« force. » Sa mort fut aussi imposante que sa vie. « La 36e année « de son règne, le jour de sa nativité, après avoir couronné son fils, « il prit congé de tous les princes, entra au temple de Jupiter qu'il « ferma sur lui et depuis ne fut veu. »

Francus est ici le dix-septième de la liste. Son règne devait nécessairement être marqué par quelques événements considérables. En effet, dès la première année de son règne il fait « une perpétuelle « alliance avec les Germains Saxons et Thuringiens du consentement « de tous les duz de Sicambre, qui fut escripte et insculptée en tables « d'argent. » C'est sous son règne aussi que « les nations sicambriennes « laissèrent leur nom ancien et pour la grant amour qu'ils eurent à « leur roy se nommèrent Françoys. Et non seullement les ducz et « princes de Sicambre, mais aussi toute la noblesse et le commun « populaire se délectèrent tant en ce nom françoys qu'ils prièrent leur « roy Francus que par edict public fust ordonné qu'ilz ne seroient plus « appelez Sicambriens, mais Françoys; ce que Francus voulut liberallement tant pour complaire à ses subjectz, que pour son nom perpetuer. »

Cependant Trithême est agité d'une crainte légitime, il pense que ses lecteurs pourront s'étonner que toutes ces belles choses aient été révélées si tard. « Et aulcuns pourront penser et dire que les historiens « approuvés ne font mention de toutes ces batailles ni des Sicambriens « fors les commentaires de Cesar. Pour à ce repondre et elucider ce « doute, on pourra songer que les Françoys changèrent plusieurs foys « de nom....... qu'après qu'ils eurent aprinz la langue de Germanie « et de Saxonie, furent appelez Germains et Saxons, desquels les his- « toriens romains font ample mention; et l'erreur est venue de ce « que les Romains ont esté peu curieux de sçavoir leur origine et « qu'ilz les ont tousiours reputez de la nacion où ils habitaient. »

Trithême a conduit cette histoire jusqu'à l'an 393 après J.-C., où le roi Marcomir est tué, et ils restent 26 ans sans roi. A ce moment, encouragés par la décomposition de l'empire romain et l'exemple des autres barbares, ils songent à se faire aussi leur part; et pour mieux concentrer leurs forces, ils se donnent de nouveau un roi. Après avoir chassé les « Wuendels » de Gaule ils se réunissent dans la cité de Durciburg et y proclament Pharamond. Le narrateur qui nous a donné si

exactement la nomenclature des chefs francs lors de leur première arrivée sur les bords du Rhin ne pouvait être moins complet dans une circonstance aussi solennelle. Aussi apprenons-nous par lui qu'à cette assemblée se trouvaient, outre Pharamond, duc de France orientale, Marcomir, duc, et Sunnon, duc, frères dudit Pharamond; Clodius, duc, son fils; Dagobert, duc, fils de Marcomir; Nicanor, duc; Pharabert, duc, etc., etc. « Aussi y estoient des prestres et philosophes « françoys, Salegast, grand pontiffe de Juppiter; Gasthald, Herbald, « maistre epistolaire; Winsogasthald, prestre de Diane; Rutanicus, « Adebhridus, Richer et autres, plusieurs tant nobles que du commun « populaire. » Il est impossible, on le voit, de pousser plus loin la sûreté et la précision de l'information, et aussi, on l'avouera, la hardiesse de l'invention.

Et voilà comment, grâce à Annius de Viterbe et à Trithemius, grâce à l'historien des Gaulois et à l'historien des Francs, aux précieux monuments découverts par eux et à l'imposant accord de ces vénérables témoins des temps, les lacunes laissées par Frédégaire se comblaient et la France possédait une histoire complète de ses origines.

Cette vieille histoire allait prendre un éclat et un retentissement tout nouveau lorsque le maître du XVIe siècle commençant, de cette période de transition entre le moyen-âge et la vraie Renaissance, celui que ses contemporains proclamaient un Salluste et un Homère, que, par une rencontre rare, C. Marot et Ronsard vénèrent également, celui que la maison de France et d'Autriche se disputaient, le puissant et pédantesque Jean Le Maire, s'emparant de ces inventions, en fait le résumé triomphal dans ses *Illustrations des Gaules et singularitez de Troie* (1) : c'est le nom que l'auteur nous dit leur avoir donné « par appella« tion décente. »

Quelque bizarres que soient ce titre et le livre lui-même, par le nom de son auteur, par sa forme littéraire, par l'ampleur de ses développements, par le succès qu'il a eu en son temps, par l'oubli aussi où a été laissée cette période de notre histoire littéraire, il mérite

(1) V. Les *Illustrations des Gaules et Antiquitez de Troie*, avec les deux Epitres de l'Amant vert, composées par Jean Le Maire, *cum privilegio regis amplissimo* (Lyon, 30 juil. 1509), imprimé à Lyon par Estienne Baland.

de nous arrêter un instant. Il a pour nous, d'ailleurs, un intérêt particulier. Il réunit en une seule œuvre ce double récit que nous venons de poursuivre parallèlement, le *Roman de Troie* et la légende troyenne. L'auteur attachait à cette œuvre une telle importance qu'il a mis, nous dit-il lui-même, neuf ans à l'achever, de 1500 à 1509, et les neuf années où l'homme a la pleine possession de son talent, de 27 à 36 ans. Il y avait déjà six ans qu'il était en faveur auprès de la « très « noble et plus que très superillustre princesse Mme Marguerite Auguste, « fille unique de l'empereur Maximilien, veuve de Philippe le Beau », qui a laissé le souvenir de ses tristesses et de ses épreuves dans sa mélancolique devise « Fortune infortune fort une », quand il l'acheva. Et ce ne fut pas même encore assez de cette longue préparation. Le premier livre seul avait vu le jour cette année-là, l'auteur déclarait que le troisième « avait encore besoin d'aucune revue, correction et ampliation, « à cause de sa grande importance et de la meslure et diversité des « choses qui y estoient desduites. » Il voulait aussi que « son travail « lui fût en quelque sorte arraché par l'approbation publique. » Ce n'était que lorsque le premier livre aurait subi cette épreuve, « impétré « faveur, recueil et grâce devant les magnificences et benignitez de la « cour et de toute la chose publique de France » qu'il voulait « lui livrer « le reste de son œuvre. »

J. Le Maire, en un discours que pour plus d'autorité il place dans la bouche de Mercure « jadis réputé dieu d'éloquence, ingéniosité et bonne « invention, héraut et truchement des dieux », nous expose les raisons invincibles qui l'ont poussé à composer son livre. « C'est que plusieurs « et presque tous escripteurs en langue gallicane ont toujours erré et « moins satisfait que la dignité de l'histoire ne le requerait. Dont au « moyen des dictz escriptz imparfaitz et mal corrigez s'est ensuivy que « toutes painctures et tapisseries modernes, de quelque riche et cousteageuse estoffe qu'elles puissent estre, s'elles sont faictes après le patron « desdites corrompues histoires, perdent beaucoup de leur estime et « réputation entre gens scavanz et entenduz, laquelle chose doit trop « déplaire à tous cueurs rempliz de générosité. *Attendu que la glorieuse « resplendissance presques de tous les princes qui dominent aujourd'huy « sur les nations occidentales consiste en la rememoration veritable des*

« *haulz gestes Troyens* (1). » C'est Mercure lui-même qui, considérant le danger d'une telle « decadence et depravation rugueuse d'une si noble « histoire », a poussé Le Maire à l'écrire en trois livres.

Le Maire croyait élever un monument patriotique en l'honneur de la race de sa protectrice, « de la maison troyenne. » En effet, les maisons princières d'Allemagne et les Habsbourg en particulier n'attachaient pas moins d'importance que la France à cette noblesse classique d'origine (2). Il n'avait pas été difficile, et le moyen-âge avait en ce genre réalisé bien d'autres merveilles, de rattacher l'Autriche à la guerre de Troie. Nous savons que les similitudes de nom jouent le premier rôle en tout ceci. Or, celui de Péonie est incontestablement homérique, il figure souvent dans l'histoire du siége. Abusant d'un rapport plus ou moins lointain, le moyen-âge de bonne heure avait lu Pannonie au lieu de Péonie. « La Pannonie, dit intrépidement J. Le Maire, s'appelait Péonie du temps de Troie », et ainsi la Pannonie ou archiduché de Basse-Autriche et Bude en Basse-Hongrie figuraient dans la légende troyenne.

Bientôt son cadre s'élargit. Entre le premier et le second livre des *Illustrations* il était survenu un grand événement dans la vie de Jean Le Maire ; il avait passé de la cour de M[me] Marguerite, dont il était « le secrétaire indiciaire », à celle de la reine Anne de France. Jean Le Maire avait été de bonne heure une conquête du génie français. Clerc de finance du service du roi et de Mgr le bon duc Pierre de Bourbon, il avait, à vingt-cinq ans (1498), rencontré à Villefranche en Beaujolais Guillaume Cretin, trésorier du bois de Vincennes, chapelain ordinaire de Louis XII, considéré alors comme le prince et principal maître des orateurs et poètes de la langue française. Celui qu'il proclamera plus tard son vénérable précepteur et maître

(1) Ainsi se justifiaient les prédictions que Le Maire prête à Hélénus « que combien que Troie la grand en son édifice et structure fust démolie, neantmoins son nom ne serait jamais aboly de la memoire des hommes, ainsois tant plus deviendroit le siècle vieil, tant plus rajoveneroit et reflouriroit le refreschement de la memoire de Troye et seroit restaurée en Italie, Hongrie, Bretaigne, Gaule, Belgique, Celtique et Armorique. »

(2) On voit en 1526 Ferdinand remercier l'auteur d'une généalogie des maisons d'Autriche, Habsbourg et France (Haguenau, 1527, in-4° goth.) qui, s'inspirant de Jean Le Maire, avait mis en allemand ces belles inventions. L'empereur le félicitait de son travail et exprimait l'espoir que le livre se répandrait parmi ses sujets (V. Gandar, *Étude sur Homère*).

en rhétorique française l'encouragea à mettre la main à la plume, et il devint soudain enclin à l'art oratoire. Désormais il s'enhardit à écrire en « ceste nostre langue française et gallicane, qu'il proclame « la plus élégante congnue et usitée es nobles cours des princes », Jean Le Maire était déjà français de cœur sinon de nation. Il fait en maint endroit profession de tendresse pour notre pays. « Je ne fus « jamais, écrit-il, malivolent à homme de France, posé ores que je « n'en soye natif, et mes œuvres précédentes déclairent assez l'affection « que jay eue tousjours au bien publique de la nation française. » Il pouvait le faire sans qu'on l'accusât de passer à l'ennemi. Son premier livre était écrit au moment de la conclusion de la paix entre Maximilien et Louis XII, sous l'influence même de la régente (1). Il était consacré « à l'honneur des princes des deux nations citramontaines, c'est à « scavoir françoise et gallicane lesquelles combien qu'elles usent de « langues différentes, c'est à scavoir germanique et thyoise vallone ou « romande françoise, ont cependant une origine commune. »

Dans son troisième livre, l'intention de les réunir est plus marquée encore. Il promet d'y montrer (p. 277) « comment les dictes deux « nations d'Allemaigne et de Gaule ont pour le plus du temps esté « conjointes et alliées ensemble comme sœurs germaines, et par ce « moyen dompté et suppédité tous les autres sans grand difficulté. « Mais quand elles ont esté séparées et que chascune s'est tenue à « part ou souspeçonneuse l'une de l'autre, elles ne sont point venues « à leurs intentions si facilement. Car elles deux ensemble c'est la « plus grande force du monde. »

Jean Le Maire trouvait ainsi moyen de satisfaire à son double attachement. Et la tâche devait lui sembler d'autant plus facile que, allemande

(1) On peut à ce propos remarquer en passant la grande place que les femmes tiennent dans ce livre, et nous y trouvons la preuve qu'au temps de Louis XII il y avait chez elles beaucoup de goût littéraire, d'amour de la lecture, même de lectures érudites. Les trois livres sont dédiées à trois princesses : Mme Marguerite, 1509 ; Claude, fille de France, mai 1512 ; Claude, reine de France en 1515. Le second est, en outre, composé « à l'honneur et intention des nobles dames de la nation gallicane et françoise. » L'auteur, dans une dédicace spéciale, déclare « qu'il destine son livre en particulier à toutes princesses, dames et demoiselles et aultre noblesse féminine de langue françoise, qui mettent entre leurs grâcieux et honnestes plaisirs et passe-temps la lecture de divers volumes. Elles y trouveront occupation *voluptueuse* et non pas inutile en cueillant la substance de ceste œuvre. »

par son père, mais française par sa mère, fille de Charles-le-Téméraire, et sortie de cette maison de Bourgogne qui n'était elle-même qu'une branche de la maison de France, Marguerite d'Autriche semblait réaliser en sa personne cette alliance que l'écrivain prêchait aux deux peuples.

Pour la consolider, il lui indique un grand but, qu'on imaginerait difficilement aujourd'hui, la reprise de Troie, leur commun berceau (1). Cette forme nouvelle de la Croisade à tenter nous montre le triomphe de la Renaissance. J. Le Maire veut qu'on déclare la guerre aux Turcs infidèles ; mais c'est au nom de Virgile et de Darès, plus qu'au nom de l'Évangile. L'objectif qu'il montre aux futurs conquérants de l'Asie, ce n'est plus Jérusalem, c'est la ville de Priam.

L'ouvrage de Jean Le Maire est très-bizarrement composé, ou plutôt on peut dire que l'auteur ne sait pas encore ce que c'est que composer. Les *Illustrations des Gaules* sont formées de trois livres, et non-seulement chacun de ces livres a une physionomie toute différente, non-seulement on trouve dans le premier un roman, dans le second un poème, dans le troisième une histoire ou quelque chose du moins qui a cette prétention ; mais cette histoire même n'est pas tout entière enfermée dans le troisième livre, elle occupe aussi les premières pages du volume. Le récit des aventures de Pâris et du siége de Troie a été encadré par l'auteur entre l'histoire fabuleuse des dynasties gauloises qu'il emprunte au faux Bérose et une histoire légendaire de Pépin et de la généalogie des Brabons et des royautés franques, qui, pour plus d'étrangeté, vient aboutir à l'histoire véritable. Rien de plus singulier pour nous que cette alliance de la fantaisie avec l'érudition et l'histoire, que de voir un livre, commencé sur l'Ida, « près du fleuve Xanthus

(1) « Plust à Dieu, dit-il (liv. III, ch. 13, p. 296), et il revient ailleurs à cette idée, que tous nos hauts princes de chrestienté fussent ensemble si bons amys que jamais il n'y eust que redire ne que radouber en leurs querelles mutuelles....., ains alassent unanimement ayder aux Hongres... qui sont sur les frontières des Tartares et des Turcs. Alors ce seroit un beau passe-temps à la très noble et très illustre nation françoise et britannique (bretonne) *procreez du vray sang legitime de Troye* d'aller voir en passant par le pays de Hongrie, Esclavonie et Albanie les siéges de leurs premiers princes et parens et d'ilec tirer en Grèce pour contempler la ruine d'une nation si audacieuse qui eut jadis l'honneur de deffaire et ruiner la grand cité de Troye et d'ilec passer à Constantinople en la mer Hellesponte, c'est à dire le bras Saint-Georges, et puis planter leurs enseignes triomphantes en la terre ferme d'Asie la mineure, qu'on dit maintenant Natolie ou Turquie, et recouvrer par justes armes le propre héritage et les douze royaumes que tenoit jadis le bon roy Priam, ayeul de Francus, filz d'Hector. »

« et dans la belle vallée de Mesaulon sur le fleuve Scamandre, et par « les amours du berger Pâris et de la belle nymphe Pegasis Œnone », s'achever par le récit « de l'institution du duc Pépin le Bref comme roi de France par le consentement des barons du royaume et par l'autorité du pape Zacharie », et l'énumération des terres que Pépin, Charles le Grand et Loys le Débonnaire ont données à l'Église.

Si le vieil auteur ne sait pas ce que c'est que l'unité de plan, il ne connaît pas mieux l'unité de ton. Tantôt il résume assez sèchement les renseignements que lui fournissent ses divers auteurs, tantôt il s'arrête avec complaisance à certains récits, il donne à tel ou tel passage de longs développements, et traduit à loisir une héroïde d'Ovide ou presque tout un chant d'Homère. Ici vous rencontrez un maigre chroniqueur, là un poète se débattant parfois avec peine contre l'ampleur même de la draperie dont il s'affuble. Parfois écrivain ambitieux et emphatique, comme au début de son deuxième livre, il n'est en d'autres moments qu'un commentateur qui fait lourdement étalage de son érudition (1), citant avec une conscience laborieuse ses autorités, les produisant à la fin de chaque phrase ; ou bien il insère dans la trame de son récit de longues digressions plus ou moins critiques sur Philoctète et les flèches d'Hercule ou sur la mort d'Hélène. J. Le Maire, qui fait si ingénument parade de ses talents de rhétoricien, eût dû en user un peu plus en ces rencontres.

Les dix-huit premiers chapitres des *Illustrations* sont consacrés à reproduire les généalogies gauloises d'Annius de Viterbe. Le Maire professe une grande admiration pour ce commentateur et inventeur de Bérose et Manéthon d'Égypte, « homme, dit-il, de grande littérature, « et auquel la nation française est beaucoup tenue à cause de ses labeurs « et diligences qu'ils nous à communiquées, de laquelle communication « faisant à la chose publique, pour mieux honorer les princes, je

(1) J. Le Maire est très-jaloux de son mérite d'érudit. Non-seulement il a eu le soin de mettre à la fin de chaque livre la liste des auteurs où il a puisé ; mais à la fin du premier livre il dit expressément : « Nous nous rapportons au jugement des nobles lecteurs bénévoles combien il y a pu avoir de peine et d'industrie d'avoir recueilly et assorty tant de matières diverses et de tant d'acteurs authentiques pour les faire servir tant à propos. » Parfois il semble lui-même confus et rougissant de son propre savoir.

« m'ose bien vanter sans arrogance avoir esté le premier inventeur « quand jeuz recouvré les œuvres dudit commentateur à Romme. » A sa suite (1), il remonte le cours des âges et montre « que les Gaulois « et Troyens ont non-seulement grand adherence tant ancienne comme « nouvelle ; mais sont si meslés que on ne les peut bonnement discerner « ne separer l'un de l'autre ; que si les uns descendent de Jupiter le « Juste, les autres descendent de Saturne surnommé Dis et que les « deux races se sont réunies en la personne de Galates, fils d'Hercule, « et de la belle Galatée, en Dardanus, frère cadet de Jusius Janigena. » Dans toute cette partie, les auteurs apocryphes exhumés par Annius fournissent le fond des récits de Le Maire avec un grand renfort d'additions et de corrections mythologiques et historiques. L'auteur a beaucoup de lecture et une riche mémoire ; c'est par là qu'il a provoqué l'enthousiasme de ses contemporains. Il ne néglige aucune occasion de rattacher à ses descriptions les trésors de son savoir. A propos de chaque nom éclatent les fourmillements de son érudition, érudition des plus diverses et des plus mélangées. Darès et Dictys y coudoient Virgile et Cicéron ; les épîtres de saint Paul y sont citées à côté de l'*Iliade* et de l'*Iphigénie* d'Euripide traduite par Érasme ; Donat et les commentateurs modernes des *Épîtres* d'Ovide y rencontrent Strabon et Annius de Viterbe. C'est un mélange singulier d'un savoir très-varié et d'une fantaisie puérile.

Arrivé là, le chroniqueur légendaire fait place au poète. Il écrit le roman de Pâris et d'Œnone. « Son ambition est, nous dit-il, de mettre « en avant ce que les autres ont obmis, et de rassembler tout en un « corps, le plus curieusement et véritablement qu'il pourra, ce que « les anciens acteurs authentiques ont couché des gestes de Pâris, « Hélène et Œnone en escritz divers et menues particularitez, pour « en forger une histoire totale, laquelle chose n'a esté encores attentée « de nul autre que je sache en françois et en latin. » Il passera rapidement sur les faits connus, comme la première rencontre de Pâris et d'Hélène (IIe liv.) « Car toutes ces choses sont bien à plein et bien « élégamment couchées ès autres œuvres escrites en françoys et mes-

(1) Il copie aussi Jacques de Guyse et son histoire de Bavo.

« mement ès Epistres d'Ovide nouvellement translatées et mises en « impression. » Un détail curieux à noter et qui caractérise le temps, c'est la gravité avec laquelle Jean Le Maire raconte toutes ces histoires, établissant avec autant de soin, appuyant d'autant d'autorités la généalogie d'Œnone et l'authenticité de son mariage avec Pâris que les faits et gestes de Pépin le Bref.

Nous croyons tout à fait inutile de nous arrêter à ces récits. Il est cependant un caractère particulier qu'il convient d'y signaler. Le roman de Pâris est avant tout un récit pastoral, et on peut faire à Jean Le Maire l'honneur d'avoir inventé le genre. Voilà bien ce rêve d'innocence champêtre et de naïveté élégante. Plusieurs de ces pages ont une saveur toute rustique, une grâce naïve, un vrai sentiment antique. En lisant ces peintures de l'enfance et de l'adolescence de Pâris, le récit de ses divertissements champêtres, de ses jeux, de ses chasses, de ses luttes avec les bergers (1), de ses combats plus sérieux contre des voisins ravisseurs, il semble lire la pastorale de Longus, traduite par Amyot. Ce sont les mêmes tableaux, la même abondance de détails, et déjà par moments la même langue. Celle de Jean Le Maire a pourtant un caractère à part. Elle ne ressemble en rien à ce français parisien qui triomphera plus tard, langue correcte, châtiée, soumise à un goût sévère, un peu maigre, un peu timide. Celle-ci se sent de ses origines. Elle a, avec la chaleur bourguignonne, l'ampleur, le mouvement désordonné, la richesse d'une peinture de Rubens; elle a de ces énumérations énormes auxquelles Rabelais se complaira; elle entasse détails sur détails, elle est toute débordante et comme bouffie de mots. Très-savante et très-travaillée, elle offre un curieux échantillon de cette prose étrange demi-française et demi-latine, pleine de vocables ardus, tout étonnés de se trouver en français, naïve à la fois et emphatique et pédantesque, et surtout surabondante (2), qu'avaient mise à la mode les rhétoriciens (c'est le titre que se donnaient, non sans raison, les poètes du temps)

(1) V. *Illustrat. des Gaules*, p. 60, etc. — V. aussi le passage où il engage le jeune Charles d'Autriche à suivre ces exemples.

(2) Il est impossible, en les lisant, de ne pas songer au costume du temps, si emphatique et si peu modelé sur la nature, à un seigneur allemand ou flamand du temps de Maximilien, avec ces manches enflées, et tailladées, et ces énormes touffes de plumes qui chargent la tête.

de l'école flamande et bourguignonne, ce premier ban de la Renaissance, qui enflaient et dénaturaient le français, et méritaient bien mieux que Ronsard le fameux anathème de Boileau. Cependant, au milieu de ses monstruosités rhétoriciennes (1), Jean Le Maire, il faut le répéter, a parfois bien de la gentillesse et bien de la grâce (2); et même cette naïveté travaillée, ce mélange d'enfance, d'archaïsme et de savoir sont loin d'être sans charme et surtout sans intérêt.

Le deuxième livre s'élève jusqu'à l'épopée. L'auteur qui aime tant les souvenirs antiques pourrait s'appliquer les vers qu'on a prêtés à Virgile :

> Ille ego qui quondam. . . . . . .
> . . . . at nunc horrentia Martis
> Arma. . . . . .

Cette partie de son œuvre est tout entière consacrée au récit de la guerre de Troie, c'est à certains égards la refonte de notre poème. L'esprit et la tendance en sont les mêmes. Achilles, par exemple, est peint des mêmes couleurs ; il ne triomphe que par une trahison. Héritier du sentiment du moyen-âge, Le Maire l'appelle le felon Achilles (*Ill.*, p. 237), il se réjouit de sa mort : « ainsi fut trompé par faulse et « vilaine trahison celui qui autrefois en avait usé envers le très-noble « Hector, duquel la mort fut lors vengée. » Cependant l'auteur du XVIe siècle paraît ignorer complètement Benoît de Sainte-More, ou plutôt il est probable qu'il partageait cette erreur déjà répandue que Benoît n'était que le copiste de Guido, et qu'il le comprenait dans le mépris qu'il professe pour tous les imitateurs de l'écrivain sicilien. Nous le voyons, en effet, à la fin de son livre, ne pas vouloir supposer un instant qu'à cette sienne œuvre laborieuse « et bien digérée on « préfère l'erreur invétérée de Guy de la Colonne et de ceux qui l'ont « ensuivy tant en rime comme en prose lesquelz il ne veut pas nommer. » Et il repousse comme indigne de la gravité de l'histoire ce qui appar-

(1) V. *Illustrat.*, p. 104. Les discours des déesses à Pâris et celui de Mercure : « l'équiparation de la formosité de vos divines corpulences, etc. »

(2) V. *Id.*, p. 104. Dans le jugement des déesses la peinture de la muette admiration de la nature.

tenait en propre au vieux trouvère, toutes les inventions amoureuses, les aventures de Briséida et la passion d'Achille.

En échange J. Le Maire a une foi entière en Darès et en Dictys. Il est aussi convaincu de leur existence que l'était Benoît lui-même; la fin de son second livre répète exactement le début du *Roman de Troie.* « Le poète Homère, nous dit-il, florissait seulement cent ans après « cette guerre; mais Dictys de Crète et Darès de Phrygie ont rédigé « en mémoire tout ce qu'ils veirent et entendirent faire d'un costé et « d'autre pendant le siége de Troye. Le livre d'iceluy Darès lequel « estoit de la nation troyenne, fut trouvé escrit de sa main propre en « l'Université d'Athènes, au temps de Julius Cesar, par un grand orateur « nommé Cornelius Nepos, natif de Verone en Italie, et par luy mesme « translaté de grec en latin, puis envoyé à Romme au très noble historien « Crispe Salluste. Et l'œuvre de Dictys de Crète vint aucun temps après « en lumière, c'est à savoir du temps de l'empereur Neron. Iceluy « Dictys souvent allégué en ce second livre fut chevalier stipendiaire « du roy Idomenée de Crète et fut present à toutes les batailles », etc. Nous savons le reste.

Plein de confiance en eux, il s'empresse de faire justice des paradoxes de Dion et du livre où il a soutenu « que Troye ne fut oncques prise « par les Grecs », livre alors très-répandu, selon le témoignage de J. Le Maire, grâce à la traduction de F. Philelphe, « très lu par plu- « sieurs nobles hommes et autres gens modernes et tenu par eux en « grand estime. » J. Le Maire ne peut avoir nulle confiance dans le témoignage d'un homme « qui vivait mille et trois cents ans après la « captivité troyenne. »

Cependant, malgré sa vénération pour ses deux auteurs, force lui est bien de s'apercevoir qu'ils ne sont pas toujours d'accord. Parfois il en prend aisément son parti, se contentant de signaler les différences sans se mettre en peine de les concilier ou de donner raison à l'un d'eux. Ainsi, à propos de la passion d'Achille pour Polyxène il nous dira: « Icy y ha contrariété apperte entre ces deux anciens acteurs Darès « Phrygien et Dictys de Crète. Car le dict Darès met que Hector estoit « déjà mort, et que le jour que Achilles s'enamoura premièrement de « Polyxène on faisait l'anniversaire d'Hector. Quoy que soit, je n'ai pas

« entrepris de les mettre d'accord. » De même, indiquant combien diffèrent les divers récits de la mort de Troïlus, il conclut avec bonhomie : « Combien qu'il soit, il mourut par les mains du dit Achilles ou par son « commandement. » Et ailleurs encore, lorsque Dictys a gâté le beau récit d'Homère conduisant Priam aux pieds d'Achille, Le Maire qui l'a suivi exactement se contente d'ajouter : « Toutes fois Homère, au dernier « livre de l'*Iliade*, met qu'il n'y alla que Priam tout seul avec Ideus le « héraut. » Quel est le récit que Le Maire a préféré ? il ne s'inquiète pas de nous le dire. On voit qu'en tout ceci le sentiment critique ne le tourmente pas beaucoup.

Cependant on s'aperçoit aisément et à plusieurs reprises qu'il a une préférence marquée pour Dictys. C'est son livre qui est « la véritable « histoire », c'est à lui qu'il recourt dans tous les cas désespérés, c'est lui qui l'aide « à confondre toutes les oppositions et argumentations « frivoles et malevoles des contredisans », lui qu'il oppose à Euripide, à Anaxicrate, à Homère, et qui lui prouve qu'Hector a eu un second fils appelé Laodamas. Il marque expressément sa préférence pour lui. « Si fait à noter qu'en plusieurs passages il y a discordance entre les « dits deux acteurs... ja soit ce qu'ils fussent tous deux présens à la « guerre troyenne, mais ils estoient de deux partis... Toutes voyes des « différens qui sont en leur narration originelle je me passerai de léger « en ensuyvant principallement l'ordre de mon acteur Dictys pour ce « que sa composition est plus ample et plus diffuse et aussi plus vrai- « semblable et mieux ordonnée. Joint à ce que les nobles œuvres du « prince des poètes, Homère, et de Virgile et aussi d'Ovide sont « presques uniformes à icelle. » (1). Il s'aperçoit, en effet, que Darès s'éloigne plus souvent des témoignages antiques, et il l'indique en plusieurs endroits. Cependant il ne songe pas à en inférer que Darès ne mérite aucune confiance, et il lui garde malgré tout le même respect superstitieux.

Nous venons de voir Homère cité avec une considération à laquelle

(1) De même à propos de la mort de Déiphobus, trouvant Dictys et Darès en contradiction, il écrit : « Je m'arreste plus aux dicts deux acteurs très suffisans Dictys et Virgile, lesquels jointz ensemble sont à préférer à un seul. » On voit combien le procédé critique est simple : c'est une pure question d'arithmétique.

nous n'avons pas été habitués jusqu'ici. Le Maire tient compte de son témoignage ; il se plaît à montrer que Dictys se rencontre avec lui (1). C'est qu'en effet il a lu l'*Iliade*. Ce qui ne veut pas dire qu'il sache le grec ; il nous apprend lui-même que c'est dans la traduction de Laurent Valla (2) qu'il a fait connaissance « avec icelluy noble prince des « poètes grecs. »

J. Le Maire a trop d'instinct littéraire pour n'avoir pas senti tout le mérite du grand épique. Non-seulement il a pour lui ces titres d'honneur que nous citions tout à l'heure, mais il comprend toute la grandeur et la beauté des récits homériques. On voit que la vraie Renaissance approche et que la beauté antique a rencontré enfin des adorateurs intelligents. Il essaie même de s'approprier les beautés d'Homère. Arrivé à ce combat de Pâris et de Ménélas, il nous dit qu'il veut « s'ar-« rester un petit à le descrire, *pour ce qu'il est beau et delectable, et sent* « *bien son antiquité ;* qu'il est bien coulouré de fleurs poétiques », et, pour ne rien laisser perdre du mérite de l'original, il promet de « translater presque mot à mot le dit Homère sur ce passage » (3) et en effet il insère dans son récit une reproduction assez fidèle du IIIe chant de l'*Iliade* (4), qui, dans son éloquence gauloise et sa prétention ingénue, mérite d'attirer l'attention de tous les lecteurs du poème grec. C'est ainsi qu'en jugeaient les contemporains. Ces beaux lambeaux de l'antiquité transportés par notre auteur dans sa prose ambitieusement naïve les ravissaient. Ce n'est pas sans raison que Ronsard a vénéré le souvenir de J. Le Maire. Il est vraiment le père de la *Pléiade*. Il a été le premier à concevoir ces grandes ambitions, à vouloir transporter dans la langue française les hautes qualités des littératures classiques. Il était animé d'un grand souffle et a essayé de le répandre. On le sentait bien autour de lui et on l'admirait d'autant. Ce n'étaient pas seulement les auteurs

(1) Par exemple pour la mort de Sarpedon, et la rencontre de Ménélas et de Pâris.

(2) La traduction latine de Laurent Valla avait été imprimée à Paris en 1474.

(3) V. *Illustr.*, p. 225. Le récit occupe sept grandes pages in-folio.

(4) Ce n'est pas que Le Maire, ou plutôt son guide, L. Valla, comprenne toujours bien complètement l'original. Il y a parfois des contre-sens énormes. V. entre autres les vers 56 et 57 de l'*Iliade*, ch. VII ; plus loin, au vers 386, le traducteur fait du datif de γραῦς, γρηΐ, un nom propre, *Grea*, suivante d'Hélène.

de profession, mais la foule des lecteurs qui se plaisaient à le proclamer. Dans un exemplaire de l'édition de 1549, à côté des passages qui peuvent à bon droit nous paraître emphatiques, mais où l'auteur s'est essayé à écrire une phrase périodique, nourrie de beaux mots sonores, remplie d'images et relevée de comparaisons, une main du XVI[e] siècle, à deux reprises, a écrit à la marge, « belles paroles françoyses ! »

Cependant, malgré ces larges emprunts à l'*Iliade*, Dictys garde toute son autorité. La poésie a un instant entraîné J. Le Maire, il a fait l'école buissonnière sur la trace d'Homère ; mais il revient bien vite à son auteur, qu'il s'agisse de raconter la blessure de Ménélas ou la mort d'Hector. Il sait que « Darès met autrement la mort du dit Hector, que « le poète Homère aussi en son *Iliade* la récite autrement » ; mais, continue le narrateur, « je m'adhère plus à mon acteur Dictys, lequel « mesme estoit de la nation grecque, et néantmoins la vérité du fait l'ha « contraint de réciter la mort d'Hector au grand déshonneur d'Achille. » Dictys reste l'historien par excellence, comme aux plus beaux jours du moyen-âge.

Le Maire, en effet, en porte la marque bien visible et par là même il est un témoignage intéressant de la période de transition. Il a trouvé moyen de relier à la trame de sa narration les vieilles chansons de geste qui charmaient le XIII[e] siècle. Il a soin à propos de Charlemagne de nous parler de sa mère Berthe et d'indiquer le lieu de sa sépulture dans une abbaye dite de la Novellaise, au pied du Mont-Cenis. Il ne se contente pas de nous parler des fils de Pépin, Carloman et Charles, il nous dit qu'il eut aussi une fille, une autre Berthe, qui fut mariée à Milon, comte du Mans, et fut mère du preux Roland. Enfin, un autre de ces récits qu'il fait avec de longs détails sur Charles Ynach, fils de Godefroy, et sa femme, surnommée Swane, n'est qu'une version gâtée, ou rectifiée selon l'auteur, de cette légende du Chevalier au Cygne si chère aux Flandres (1).

On peut du reste, à propos de cette teinte de moyen-âge, appliquer à l'œuvre de J. Le Maire la réflexion que nous faisions naguères à propos

(1) Le Maire a placé encore le Cygne de Clèves dans son *Paradis des Oiseaux*. V. II[e] Epistre de l'Amant vert.

du mystère de J. Millet. Elle est beaucoup plus loin des mœurs antiques que le poème de Benoît. Comme le *Mystère de la destruction de Troie*, toutes les fois qu'il veut les peindre, il se fait un point d'honneur de reproduire exactement la physionomie de son temps. Benoît, en pareille circonstance, par cela même qu'il était le représentant d'un art enfant, n'essayant pas de trop préciser les choses, restant dans un certain vague, n'offrant qu'un crayon léger, échappait au ridicule. Ses successeurs, au contraire, se piquant de plus d'exactitude, appuient davantage, et ils nous offrent ainsi des tableaux du réalisme le plus grossier et le plus bouffon sans qu'ils s'en doutent. D'ailleurs, quand Benoît eût appuyé davantage, en ne peignant que son temps sous des noms antiques, il eût été moins grotesque, parce que, comme nous l'avons remarqué, il y avait encore, au XII[e] siècle, des rapports frappants entre les deux civilisations. Mais, au milieu du XV[e], au début du XVI[e], nous sommes décidément sortis de l'âge héroïque, nous sommes entrés dans un temps qui fait avec les mœurs homériques le plus frappant contraste, dans l'âge le plus bourgeois de notre histoire littéraire, dans l'âge anti-poétique, scolastique, pédantesque, moralisant et narquois.

La civilisation moderne a déjà pris forme, et l'étiquette est née avec ses sévérités, ses classes rigoureusement observées, ses formules emphatiques. J. Le Maire, en sa qualité de poète de cour, n'a garde d'y manquer; il croirait trahir son plus strict devoir d'historien et rabaisser ses héros, s'il n'avait pour des personnages aussi fameux les mêmes égards que pour ses contemporains. On peut imaginer les grotesques effets que produisent ces formules du XVI[e] siècle, appliquées aux personnages antiques, quand on voit par exemple « le très-noble chevalier Hector « achevant son pas contre son neveu, Mgr Eurypilus de Mysie, ou la « très-gracieuse nymphe Pegasis Œnone se trouvant au devant du roy « et de la royne, en compagnie de Messieurs les bastards Cebrion et « Mistor et des damoiselles que la royne avait envoyées avec elle. » Le premier soin de Priam, quand il a reconnu son fils, est de lui constituer une maison et de « donner ordre total touchant l'estat de Mgr Pâris et « de M[me] Œnone, sa femme. » Les héros Virgiliens ont reçu des titres féodaux. Nous retrouvons à un des degrés de la hiérarchie un parent probablement de Nisus (Nisus erat portæ custos..... *Hyrtacides)*, le

baron Asius Hyrtacides, seigneur d'Abydos ; nous y saluons les *quatre gentilshommes*, Nisus, Euryalus, Gyas et Cloanthus.

J. Le Maire nous donne en grand détail la liste des conviés à un grand festin de Priam ; il semble entendre un héraut d'armes de Bourgogne ou d'Autriche. On *appelle* « le roy Eethion de Thèbes en Cilicie, « père de ma dame Andromaque, et ma dame Theano, sœur de la royne, « femme du prince Antenor, et conséquemment par ordre, ma dame « Astioche, femme au roy Telephus de Mysie ; ensemble les enfants d'hon-« neur, Polydorus, Astyanax, etc..... et le grand bastard Phorbas et les « autres princes et princesses, seigneurs et dames privez et estrangers, « selon leurs degrez et preeminences. » Benoît de Sainte-More n'offrait rien d'analogue.

Le Maire n'a garde d'oublier que la nymphe « Pegasis Œnone estoit « gentilfemme et de haute extraction ; le pays de Cebrine où elle est née « lui est constitué en fief, et les Cebriniens sont de sa seigneurie. » Les chefs des deux armées n'en viendraient pas aux mains, si on ne leur donnait leurs titres. « Ils s'adressèrent les uns vers les autres par grant « animosité, c'est à savoir duc contre duc, roy contre roy, baron contre « baron. » On voit comme chacun garde ses distances, même dans la fureur du combat. Partout la couleur du temps est reproduite avec la même fidélité minutieuse. Quand Priam envoie Anténor en ambassade auprès des princes de la Grèce, il lui fait « sur ce depescher par deli-« beration de son privé conseil certains amples memoires et instructions « pour ce faire » ; et J. Le Maire en donne « le memoire en brief. » « Les dames avaient pris le noble Paris et l'avaient mené aux eschaffauts « où elles l'entretenaient en devises plaisantes et s'enqueraient de sa « fortune merveilleuse » : et quand il est tombé sous les flèches de Philoctète et qu'on rapporte son corps à Œnone, « elle se met pour le « voir aux fenestres de son hostel. »

Du reste, Ronsard lui-même, qu'on représentait autrefois comme si complètement grec, est encore tout plein du moyen-âge français, il est familier avec nos vieilles Gestes, nos vieux poèmes, et il en a gardé l'impression toute vive ; ce n'est pas pour rien qu'il parle avec amour des vieux Gaulois. L'*Iliade* est pour lui « le Roman d'Homère », et dans sa préface de la *Franciade* il parle encore « des chevaliers troyens et des

« chevaliers grecs, absens si longtemps de leurs femmes, enfans et « maisons (1). »

Ces vieilles légendes grecques si connues prennent sous la plume de J. Le Maire une physionomie originale et piquante. Reconnaissez-vous Thésée et Pirithous dans ces « deux gentilshommes, qui éstoient tous « deux de grande noblesse et descenduz de la lignée des dieux, et qui « cherchoient voulontiers hautes et difficiles aventures ensemble comme « preux chevaliers errans ? » Hélène encore jeune fille « s'enamoure « d'un des jeunes gentilshommes de la maison de son père. » « Diomèdes « a des chevaux merveilleux et fées. » « Le duc Achilles a pour mère « la jeune Thetis, qui estoit fée et magicienne. »

Quand on aurait perdu tout autre renseignement sur la vie privée, le vêtement, l'ameublement de cette partie du XVIe siècle, on le retrouverait ici tout entier. L'auteur nous décrit avec un soin pieux les costumes des personnages, « les clairs luminaires, vaisselle, bagues et tapisseries, les « grandes tasses pesantes et massives, toutes de fin or enrichies de « pierres précieuses et de somptueuse esmaillure, les tapis de pourpre « et de cramoisy, les jeux, comédies, momeries, barboins et autres « diverses manières d'esbatemens. » C'est une lecture fort piquante, une très-amusante mascarade de l'antiquité accomplie avec un parfait sérieux (2).

Il est encore un point sur lequel J. Le Maire se distingue de ses prédécesseurs. Il ne se contente pas d'être narrateur, il tient à faire aussi œuvre de moraliste. C'est là un des caractères les plus frappants de cette école littéraire de Louis XII, et ce qui distingue ces écrivains de leurs successeurs, de la *Pléiade* surtout, artistes par l'inspiration. Ceux-ci sont moralistes avant tout; ils veulent de toute histoire dégager le sens moral, l'instruction, dégager aussi le sens caché. De tout temps dans notre France, fort amie de l'allégorie, il s'est trouvé des esprits qui,

(1) J'en trouve encore des exemples frappants dans cette même préface de la *Franciade :*

« Encore vaudroit-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un lexicon des vieils mots d'Artus, Lancelot et Gauvain, ou commenter le Romant de la Rose, que s'amuser à je ne sais quelle grammaire latine qui a passé son temps. » RONSARD, préface de la *Franciade*, p. 36.

(2) V. p. 99 le costume des déesses, « la haute déesse Juno ayant sa fille Hébé, déesse de jeunesse, auprès d'elle, et ses nymphes derrière qui luy portoient la queue. »

goûtant peu la poésie pour elle-même, se plaisaient surtout à y voir l'enveloppe aimable d'une leçon morale, à chercher partout dans les choses sensibles l'image des réalités intellectuelles. C'est là le résultat naturel d'une culture spiritualiste très-exaltée, le fruit naturel du Christianisme enseignant aux hommes que les choses de l'âme ont seules une réalité véritable, que les choses visibles sont passagères et ne sont que les images des réalités éternelles qui ne passent pas. C'avait été le caractère du moyen-âge. C'est ainsi que l'enseignement religieux avait façonné l'esprit public, voyant partout des figures, dans la Jérusalem terrestre la figure de la Jérusalem céleste et impérissable, dans l'épouse du Cantique des Cantiques l'épouse du Christ, l'Église. L'interprétation est une des formes habituelles du travail intellectuel du moyen-âge; il aime le symbole, il le cherche et le voit partout. Au grand étonnement des âges modernes il convertit en morale les choses qui s'y prêtaient le moins. On sait comment tel prédicateur en chaire faisait de deux vers d'une chanson plus que mondaine le texte du sermon le plus édifiant et le plus orthodoxe. Ovide a la même fortune, et il n'est pas de composition plus populaire que l'*Ovide moralisé* (1). Ce n'est pas le moyen-âge, du reste, qui a inventé cette tendance. Comme sur tant d'autres points, il a donné un développement énorme à certains enseignements de ses maîtres lorsqu'ils s'accordaient avec sa propre pensée. Boèce, l'un des instituteurs du moyen-âge, avait donné cet exemple en introduisant dans son traité *De Consolatione philosophiæ* l'histoire d'Orphée et d'Eurydice, et en faisant une sorte de parabole où il trouve la preuve qu'il ne faut pas abaisser ses regards vers la terre, ni se laisser vaincre et attacher aux choses d'ici-bas, mais contempler celui qui est la source lumineuse du bien (2). Cette partie du XVI[e] siècle, où paraît triom-

(1) Les *Métamorphoses d'Ovide*, moralisées par Philippe de Vitry (V. P. Paris, Ms. F., t. III, p. 179). — Le moyen-âge goûtait tant ce genre de travail qu'on l'a recommencé souvent. V. aussi *Métam. d'Ovide*, moralisées par Th. Walleys, dominicain anglais, qui a écrit contre l'hérésie du pape Jean XXII. On lit dans un exemplaire manuscrit de la Bibl. Impériale, n° 6083 (V. P. Paris, Ms. F, t. IV) : « Je vueil retiter selon mon auteur Ovide les fables de l'ancien temps que de mon petit sens et entendement leu entende; plusieurs y ont essayé à ce fais sans l'accomplir et jasoit ce que en moy nait plus de sens que en ceulx qui ce cuidèrent faire en Dieu mets ma fianse qui aux saiges choile les affaires et aux petits humbles les revele. »

(2) Felix qui potuit boni
Fontem visere lucidum!
Felix qui potuit gravis
Terræ solvere vincula!

phalement J. Le Maire, a sur ce point recueilli l'esprit du moyen-âge. Héritière du XVe siècle, pédantesque, lourdement et bourgeoisement raffinée, elle ne se contente pas de prendre les choses en elles-mêmes et pour ce qu'elles sont; elle veut voir au-dessous. C'est le temps des *abstracteurs de quintessence*. Celui-là même qui les a baptisés ainsi, le maître des railleurs, Rabelais, ne compare-t-il pas son livre à ces Silènes « qui estoient jadis petites boytes... peintes au dessus de figures joyeuses « et frivoles comme de harpyes, satyres, oysons bridez... mais dedans « lon reservoit les fines drogues, comme baulme, ambre gris..... C'est « pourquoy fault ouvrir le livre et soigneusement peser ce que y est « deduict. Lors cognoistrez que la drogue dedans contenue est bien « d'aultre valeur que ne promettait la boyte: c'est-à-dire que les ma- « tières icy traitées ne sont tant folastres comme le tiltre au dessus « pretendoyt (1). » Et, bien que Rabelais semble aussitôt après se moquer de sa prétention, la postérité a voulu sucer cette moelle cachée de ses écrits.

De même J. Le Maire, auquel Rabelais pourrait bien avoir pensé, quand il raille ceux qui ont prêté à Homère « tant d'allégories et doctrine « absconse et très haults sacremens et mystères horrificques (2), Le « Maire nous apprend que ceste histoire véritable est toute fertile et « toute riche de grands mystères et intelligences politiques et philoso- « phalles, contenant fructueuse substance soubz l'escorce des fables « artificielles. » Ses trois livres devront représenter les trois âges de Pâris..... et « chacun d'eux sera consacré et intitulé aux seigneuries « et hautesses de trois grandes deesses, c'est asçavoir Pallas, Venus « et Juno. » Le premier livre « est consacré et intitulé particulièrement « au nom très-renommé de Diane Pallas pour ce que la jeunesse de « Pâris y est principallement descrite, auquel aage il mena vie palla- « dienne, c'est-à-dire contemplative en habit pastoral et humble for- « tune..... dont il appert que qui veut tirer ceste matière à sens moral, « on la peut appliquer à l'instruction et doctrine d'un chascun jeune « prince de la maison royalle comme estoit Pâris Alexandre. » La belle chose que l'interprétation ! Et Jean Le Maire ne perd pas de temps pour

(1) Rabelais, *Gargantua*, liv. I, prol., p. 1 et 2.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 3.

l'application de sa pensée : « Ne scay ge qui mieulx puist figurer le « personnage du très-bel enfant royal Pâris Alexandre que le tien très-« cher nepveu l'archiduc Charles d'Autriche et de Bourgogne, prince « des Espaignes..... et quant sera encores en estat de pastoureau, c'est-« à-dire de douce simplesse sans rusticité ne malice, alors je luy presen-« teray la pomme, c'est-à-dire son propre franc arbitre et le feray juge « de la beauté des trois déesses, c'est à scavoir Prudence, Plaisance et « Puissance, lequel (comme saige) choisira la meilleure et la plus belle. » Que voilà le jugement des déesses moralisé, et que nous sommes loin de Benoît!

Nous ne soupçonnerions jamais tout ce qu'il peut y avoir d'instructif dans l'histoire des amours et des fautes du berger de l'Ida, s'il n'avait pris la peine de nous le dire au commencement du second livre « pour « l'instruction des dames de France »; c'est encore pour leur ensei-gnement qu'il a retracé l'histoire « des deux femmes de Pâris, la ver-« tueuse Œnone, la deloyale et très-vituperable Helene »; qu'elles méditent ces deux existences si contraires (1).

On ne saurait imaginer non plus tout ce que J. Le Maire, « donnant « explication totalle des habits, aornemens, valeurs et puissance des « deux puissantes déesses, Juno et Pallas », trouve de significations mer-veilleuses à chaque pièce de leur costume, et ce que « le lecteur qui « bien y voudra viser et les dites choses pourra cueillir de fruict allé-« gorique et moral soubz couleurs poetiques. » « La noble vierge Pallas, « déesse de Prudence et Fortitude, estoit habillée de trois riches veste-« mens de diverses couleurs..... la triplicité d'iceux trois acoustremens « estranges et entrechangeans leurs couleurs inusitées denotoit que « Sapience est fort celée et couverte aux ignorans, et que peu de gens « peuvent discerner sa variété merveilleuse et sa beauté intérieure..... « Elle avoit un escu cristallin qui est ferme, cler et transparent, etc..... « Elle portoit oultre plus une lance banerée et armoyée, dont le bois « estoit de grand longueur pour denoter que la parole d'une sage per-« sonne fiert de loing..... Sa vue estoit fière et regardant de travers

(1) On cherche partout l'enseignement. Onze ans plus tard, 1519, J. Samxon, traduisant Homère, y voit « une bible des guerriers. »

« pour ce qu'on ne congnoit jamais l'intention d'une personne prudente « à sa chère..... etc. (1). »

Dans son amour des interprétations, Le Maire se rencontre avec Bossuet (2), quand il explique la composition de l'*Iliade* et les intentions d'Homère. « A bon droit, dit-il, feint le poète Homère que le beau « Paris fut soustrait de la bataille par la deesse Venus, c'est-à-dire par « sa mollesse, lascheté et peu valoir. Attendu que luy qui souloit estre « égal en force et vertu à son frère Hector, le plus rude chevalier du « monde, est devenu si très-effeminé et si appaillardy qu'il n'a plus « vigueur ne courage, lequel exemple fait bien à noter pour tous gen- « tilzhommes modernes. Or met oultre plus le poète Homère en plusieurs « passages de son volume de l'*Iliade*, que ladite deesse Venus estoit « pour les Troyens à cause du jugement fait par Paris en faveur d'elle, « denotant que lesdits Troyens estoient plus adonnez à delices et à « mignotises luxurieuses que n'estoient les Grecs, et met aussi que Juno « et Pallas estoient du costé des Grecz, pour ce qu'ils estoient bons « gendarmes et avoient richesse qui est designée par Juno et prudence « de guerroyer qui est signifiée par Pallas..... et plusieurs autres nobles « fantasies dudit poète peut-on veoir en son œuvre de l'*Iliade*, touchant « lesdits dieux et deesses tenant diverses bendes. Mais mon intention ne « mon pouvoir aussi n'est mie d'expliquer toutes lesdites fictions (3). »

Cependant, quoi qu'il en dise, Le Maire tient à expliquer toutes choses. Dans les faits rapportés par Homère, il ne veut pas voir des traditions, mais des allégories. Il en est de même de tous les récits antiques. L'histoire d'Achille plongé par sa mère dans les eaux du Styx et rendu invulnérable partout, si ce n'est à la plante du pied (c'est la version de Le Maire), veut dire, selon lui, « que sa mère l'avait fait nourrir en « tous exercices laborieux et appartenans à la guerre. » Il tient surtout à ne pas paraître dupe des inventions du paganisme et ramène, comme le fait Bérose, à des proportions humaines et naturelles ses divinités et ses légendes. Si l'antiquité fait de Pluton le dieu des enfers, « c'est qu'il « estoit roy de basses regions, c'est à scavoir de Molosse qui est Epire.....

(1) V. *Illust. des Gaules*, p. 101-102.

(2) V. Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.* Paris, 1868, p. 466.

(3) V. *Illust. des Gaules*, p. 283.

« dont la principalle ville s'appelait Dis. Helene fut renommée pour la « plus belle creature que jamais on eut veue sur terre, et c'est la prin- « cipalle raison pour quoy elle fut dite et estimée fille du dieu Jupiter. » Si les fables antiques racontent que celui-ci se métamorphosa en cygne, cela veut dire « qu'il se feit beau et plaisant comme un cygne et chanta « si doux par ses belles paroles qu'elle le coucha en son giron. » Il faut avouer que la poésie gagnait peu à ces bourgeoises explications des fables antiques, et que la connaissance même de l'antiquité ne pouvait qu'y perdre. Si le monde eût continué dans cette voie, on n'y eût jamais soupçonné les belles découvertes de notre temps sur ses religions.

Le troisième livre des *Illustrations* est consacré à retracer la généalogie de « très-sainct, très-digne et très-chrestien empereur Charlemagne, « depuis Francus, filz legitime d'Hector de Troye jusques à Pepin le « Bref. » Dans la première partie, les Cimbres issus de Sicambre, fils de Francus, aboutissent à Austrasius, duc de Tongres et Brabant, « très-en « faveur auprès de Clovis, et qui tant estoit prudhomme » qu'il donna son nom au pays plutôt que les rois. Dans la seconde, faisant l'histoire de la maison de Bourgogne descendue de Vandalus, descendant lui-même de Tuyscon le géant, premier roi de Germanie, fils de Noé, il nous montre le sang de Bourgogne et de France se mêlant en Clovis. La troisième nous apprend « comment le sang romain et la genealogie « d'Autriche furent meslez avec celles de France et de Bourgogne, « comment la très-profonde illustrité de tous les nobles lignages des « susdits du sang des Francs orientaux et occidentaux, des Bourguignons « et des Austrasiens ou Austrichois, eurent tous ensemble concurrence « en la genealogie du très-chrestien empereur Cesar Auguste Charles le « grant monarque. »

La merveille de ces étonnantes histoires, c'est que l'auteur n'y est jamais embarrassé. Quand Le Maire a vanté les splendeurs « de la très- « noble cité de Sicambre, edifiée par les Troyens sur le merveilleux « fleuve Dunoe en beau païs fertile et fort à merveille, et que vante la « *Chronique* de Bucalus, en ceste terre si bonne et si riche de toutes « choses, mesmement de minières d'or », ravi lui-même de ses éloges, il se demande ingénument « pourquoy ne la gardèrent-ilz ? » Il a bientôt trouvé une explication, « c'est qu'il semble que la destinée des Francoys

« Sicambriens les menast à telle fortune, afin que tousjours ils fussent « plus illustres et mieux exercitez aux armes. Car mutation de païs fait « les hommes plus dextres et plus robustes, comme on le voit commu- « nement. »

Il n'est pas plus en peine pour rattacher les unes aux autres les diverses dynasties qui se sont remplacées dans le gouvernement de la France. « Childeric, filz de Theodoric, fut le dernier roy de la lignée « de Meroveus, yssu des Troyens de la Haute-Sicambre. Voyant la « divine providence la succession de Meroveus et de Clovis abastardie « et toute anihilée en vertu, diligence et prouesse, elle suscita, comme « bien estoit lors grand besoing et necessité urgente à toute la chose « publique de chrestienté, ou plutôt elle resveilla et feit esclaircir au « monde le très-noble sang des Pepin et des Charles. De même, Charles « qui mourut prisonnier en la cité d'Orleans fut le dernier de sa gene- « ration, yssu des Troyens de la Basse-Sicambre, qui possede le royaume de « France. » Mais la descendance troyenne n'est pas compromise pour cela, et Jean Le Maire trouve moyen de relier aux Carlovingiens les Capétiens qui les ont dépouillés. Il assure « avoir trouvé aucunes vieilles histoires « qui tiennent pour cuyder plus autoriser la genealogie de Charles le « Grand que sa mère fut fille de l'empereur Heracleon, de son fils « Heraclion. » Les dates il est vrai répugnent à cette prétention, « mais « par aventure pourroit-il bien estre vray qu'elle fut descendue de la « generation du dict empereur Heracle et par ce moyen se sauveroit la « dite conjonction de sang entre l'empire oriental et occidental. Car ce « n'est pas chose estrange et nouvelle que la noblesse des hauts lignages « antiques se continue et recouvre aucunes fois par le costé feminin. « Quand la couronne de France par la voulenté secrète de Dieu fut par- « venue ès mains des roys très-chrestiens successeurs de Hue Capet, la « ligne de l'empereur Charles le Grand rentra et eut nouvelle alliance en « la maison de France par le moyen d'une dame Isabelle, fille de Philippe, « fils de Baudouin, comte palatin de Haynau et d'Artois descendant « d'Ermengarde, fille de Charles le Simple et engendra Loys, auteur et « conservateur de ceste famille, et par ce peult on congnoistre qu'il ne « tarde gueres pour mieux fortifier et santifier icelle que le sang du « saint empereur Charles ne se rassemblast avec celui de France..... dont

« il est facile de conclure que ceste très-chrestienne maison, à l'exemple « de ses predecesseurs, a esté et est toujours eslevée et conservée en « si grand degré par choisissement de la Providence celeste. »

Nous sommes arrivé au terme de cette longue compilation. J. Le Maire, cependant, n'eût pas voulu la borner là. En fidèle croyant de la légende troyenne, il se proposait de faire l'histoire des Turcs descendants de Troïlus, « et de raconter tous les voyages, passages et croisées jadis « faicts en Turquie par nos princes d'Europe jusques au temps moderne, « et l'effet et conséquences d'iceux. » Il voulait joindre à ces récits « la géographie, c'est-à-dire description de la terre de Turquie et Grèce « et les isles circonvoisines, quand son prince et princesse lui en don« neroient commandement et loisir. » Louis XII et Anne de Bretagne eussent sans doute encouragé volontiers une si haute entreprise, et il eût pu être curieux de voir les Croisades racontées par Jean Le Maire; la mort de la reine ne le permit pas. Le livre des *Illustrations* n'en devint pas moins un livre classique au XVIe siècle. Ses nombreuses réimpressions suffiraient à le prouver.

Une chose avait dû aider à sa popularité : c'est que ce n'étaient pas seulement deux grands peuples, mais une foule de villes et de familles qui y trouvaient la satisfaction de leur vanité et la constatation de l'antiquité de leur noblesse. A mesure que la croyance aux origines troyennes s'était répandue et fortifiée, le goût de l'érudition s'unissant à un patriotisme peu éclairé, il n'était fils de bonne mère qui n'eût voulu réclamer cet honneur pour sa cité. Une fois l'idée trouvée, rien n'était plus simple que l'exécution. Il suffisait d'introduire à un endroit quelconque de la généalogie acceptée par tous un personnage dont le nom eût quelque rapport avec celui de la ville ou de l'homme que l'on voulait glorifier; on s'emparait pour cela des plus lointaines ressemblances. Quand le héros n'avait pas existé on l'inventait. On lui faisait un nom avec le nom même de la province ou de la ville. Cela était devenu un procédé des plus ordinaires et des plus puérils. C'est ainsi que notre Bretagne dispute à la grande île l'honneur de porter le nom du troyen Brutus. Le Croisic, que J. Le Maire appelle le Croisié, devrait, d'après lui, s'appeler le Troisié; « car il fut fondé par ce mesme Brutus, proneveu d'Eneas, sous « le nom de Troie. » L'auteur de l'oraison funèbre d'Anne de Bretagne

aura soin de faire remonter son origine jusqu'à Brutus et Ymoge, fille de Pandrasus, noble empereur de Grèce (1). J. Lefèvre, natif de Dreux, voulant, en 1532, glorifier sa ville natale dans son poème intitulé les *Fleurs et Antiquitez des Gaules*, ne se contente pas de vanter, par un ingénieux rapprochement de noms « Dreux où jadis ont régné et fleury « nos Druydes grans clercs et souverains philosophes »; il fait remonter jusqu'au Dryus de Bérose la fondation et la gloire de Dreux.

Toulouse devait son nom au prince troyen « Tholosus de la compagnie « de Brutus »: J. Le Maire assure que tous les écrivains concordent en ce point.

Tolède avait été fondée par Toletus que nous trouvons dans une lutte aux côtés d'Hector; Venise, par Venetus; Barcelone, par Barchus, compagnon du même héros; Plaisance, par Placentulus; Verceil et Novare, par un certain Elicius, qui, par une modestie bien rare dans cette histoire, avait négligé de leur donner son nom. Les Troyens étaient à coup sûr un des peuples les plus constructeurs que puisse citer l'histoire.

Rotterdam se rattachait aussi aux dynasties troyennes. Elle avait été bâtie par un des rois d'Hunibald, Rather, le vingt-troisième de la dynastie, qui fut enseveli à Rotterdam, qui n'existait pas encore.

Mais c'est surtout aux environs du Rhin, dans la patrie de Le Maire et de Jacques de Guyse, que se retrouvait la trace des exilés de Troie et que leur ardeur à bâtir s'était exercée. Il y a des familles qui ont eu en ce genre une véritable spécialité. Les Brabançons doivent leur naissance à un certain Brabon, issu au vingtième degré d'un autre Brabon, fils d'Hector « et gendarme de Cesar. » Un de ses petits-fils, Tungris, fils de Torgotus, fonde la ville de Tongres; Teuto, fils de Tungris, donne son nom aux Allemands; Agrippa, fils de Teuto, donne le sien à Cologne, à la confusion des historiens romains qui lui reconnaissaient Agrippine pour marraine; Ambro, son fils, donne son nom aux Ambrons; Thuringus, fils d'Ambro, à la Thuringe; Cimber, fils de Thuringus, aux Cimbres; et Camber, fils de Cimber, au Cambrésis et à Cambron en Hainaut.

Jacques de Guyse avait donné pour compagnons à Bavo quatre ducs

(1) V. Dom Lobineau, *Hist. de Bret.*, t. 1, p. 187. — Les partisans des origines celtiques ont leur part dans ces légendes. Si la Gaule doit son nom à Galateus, les Celtes bretons sont descendus de Celtes, fils d'Hercule et de Celtine.

qui n'avaient pas manqué de baptiser des villes. C'est Mosellanus qui fonde Metz ; Turguninus qui fonde Tongres (nous avons vu Tongres elle-même préférer un autre patron) ; Morinéus, qui bâtit Morinum ou Thérouane ; et Carineus ou Clarineus, qui fonde Carinée ou Clarinée, où J. Le Maire, à l'exemple de J. de Guyse, reconnaît Gand ou Clermont en Beauvoisis. Graves vient d'un « Gravius, vainqueur d'un terrible « géant, nommé Druon, haut de quinze coudées, plein d'horrible et « cruelle tyrannie, qui, au lieu où est Anvers, se tenant sur la rive « d'Escaut, obligeoit tous passans à laisser la moitié de leurs biens. « Juliers n'a pas manqué d'être fondé par un Julius, petit-fils de « Salvius Brabo. »

La patrie de Reuchlin « une bonne ville de Franconie, nommée « Phorcen, près de Ulm, là où l'on fait les bonnes futeanes (qui eût « imaginé dans les futaines de telles ambitions !) et peuples circonvoisins « se prétendent issus d'aucune bande de Troyens par deux princes, « Phorcys et Ascanius, vassaux de Priam, comme le prouve Ho- « mère. »

Ce sont encore les Sicambriens « qui, 280 ans après la ruine de « Troie, 200 ans avant Rome, sous leurs ducs Troiades et Torgotus, « descendant le Rhin, ont fondé Rome et consequemment Zanthus dans « le duché de Clèves, en souvenir du Xanthe. C'est là que l'on fait de ces « fines toilettes qu'on nomme communement de Hollande. (On voit que « décidément la fabrique en ce temps-là rêvait aussi de noblesse.) Elle « s'appelle Troja francorum ès anciennes chroniques, comme on peut « le voir dans la legende de St-Victor au monastère de cette ville. » Mayence avait été fondée naturellement par un troyen appelé Maguntius. Trèves allait chercher plus loin son auteur : elle se disait bâtie par un certain Trabeta, fils de Ninus, fuyant les embûches de sa marâtre Sémiramis, que Le Maire appelle « merveilleuse femme », mais aussi « la plus terrible femme du monde. »

A Metz, sur les limites de la France et de l'Allemagne, Philippe de Vigneulles, qui connaît bien ces héros puisqu'il a mis leurs gestes en prose, affirme, dans son *Histoire selon les Chroniques de Lorraine*, que le bon duc Hervis et l'illustre Guérin, son fils, ont eu pour ancêtre Hector ; et vers la même époque la *Chronique* rimée, que dom Calmet attribue

à Chastelain, veut que la porte Serpenoise et les paraiges de Metz, les Gournay, les Baudoche, doivent leurs noms à des Troyens (1).

On retrouvait dans Croïa en Epire la petite Troie fondée par Hélénus, dont parle Virgile (2), « devenue Croye par langage corrompu. »

Bude était aussi une ville troyenne ; elle avait succédé à Sicambria. On en trouvait la preuve dans l'existence de ruines voisines, appelées Cambri.

De grandes familles allaient chercher aux mêmes sources un nouvel honneur pour leurs généalogies. La maison de Tournon sur le Rhône se disait issue des Troyens. Les preuves qu'elle en donnait étaient bien fortes. « Ladite maison de Tournon porte en ses armes un lyon rampant « en champ mesparty qui sont les armes de Troye ; l'autre costé semé « de fleurs de lys qui sont les armes de France. » Ce n'est pas tout. « En ce quartier fut trouvé, du temps du roy Loys unziesme encore estant « daulphin, la sepulture et les os d'un geant ayant de hauteur vingt-deux « pieds, selon ce que montre sa pourtraicture, estant aux Jacobins de « Valence en Dauphiné. Et aucuns de ses os nous donnent foy et conjec- « ture de la proportion de sa corpulence. Car desdits os il y ha partie « à la saincte chapelle de Bourges, dédiée par le roy René..... Iceluy « geant, comme jay ouy dire estre contenu es chroniques du Dauphiné, « estoit seigneur du pays ; et, *comme il est vraysemblable*, estoit yssu ou « allié de la noblesse troyenne. » Quelle démonstration plus éclatante et plus originale pourrait-on demander ?

« Pareillement se glorifiait estre d'extraction troyenne la maison de « Neufchastel en la Franche Comté de Bourgogne. Cette maison d'Orange « et de Neufchastel qui se dit troyenne a esté volontiers alliée avec celles « de Bretaigne et de Bourbon qui sont de mesmes (3). » En Italie, la maison Frangipani, au XIIIe siècle, se vantait des mêmes origines.

Forts de l'autorité de J. Le Maire, les historiens vont répéter avec une ardeur nouvelle la légende troyenne. Jean Bouchet, dans ses

(1) V. Gandar, *Étude sur Ronsard.*

(2) V. *Æneis* lib. II.

Parvam Trojam, simulataque magnis Pergama.

(3) V. *Illust. des Gaules*, p. 289.

Annales d'Aquitaine, a la discrétion de ne pas faire venir les Poitevins des fugitifs de Troie; il trouve cependant moyen de rattacher les deux histoires. Les Poitevins sont par lui mis en contact avec les Troyens et ils ont l'insigne honneur de les vaincre. Non-seulement il emprunte à Bérose le roi Galatheus, premier roy d'Aquitaine, mais il va prendre à la chronique de Geoffroy de Monmouth, qu'il appelle Jean de Monmouth, le récit de la descente des Troyens de Brutus en Armorique, leur incursion en Aquitaine, leur rencontre avec Groffarius Pictus, roi du pays, qui d'abord est vaincu par eux, mais qui, soutenu par les douze rois des Gaules, les oblige à la retraite. C'est là, nous assure J. Bouchet, la seule chose qu'il ait pu trouver du pays d'Aquitaine et de la ville de Poitiers, en ce temps, « qui soit digne de mémoire et dont « il y ait *temoignage veritable* (1). »

J. Bouchet est bien autrement copieux dans un livre (2) qu'il dédie en 1528 au chancelier Du Pré (Duprat), et qui contient entre autres choses « les faictz et gestes de quarante roys et deux ducz qui ont regné « sur les françoys avant le roy Pharamond, que nos historiens appellent « le premier roy de France..... avec leurs genealogies et mesmement la « genealogie de ce Pharamond par longtemps aux français incongneue (3). « Par là on congnoistra de quelles tenèbres le nom françoys a si long-« temps esté couvert, et pourquoy les Romains ne les ont ainsi nommez « par leurs histoires avant le règne de Pharamond. » Malgré ce mot d'inconnu, J. Bouchet ne prétendait cependant réclamer l'honneur que

(1) On trouve chez J. Bouchet un curieux exemple du sérieux qu'on portait alors dans la recherche des étymologies. Le nom de « Pictavi, colonie scythe », vient selon lui de *Picta vis*, à cause de leur peinture et de leur force.

(2) V. *Les anciennes et modernes Généalogies des rois de France* et mesmement du roy Pharamond, avec leurs épitaphes et effigies. Et sont à vendre à Paris, en la rue Saint-Jacques, et à Poitiers, etc... par Jacques Bouchet, imprimeur au dict Poictiers; l'auteur est Jean Bouchet et le privilége est daté du 24 avril 1528.

(3) « Nos historiens latins et vulgaires en ont esté trop négligens dont je suis esbay. »

J. Bouchet attache d'autant plus d'importance à cette généalogie qu'il y rapporte, sans interruption, les trois dynasties qui se sont succédé en France, et « à la troisième desquelles appartient François I[er] du nom qui règne en ce moment. Et combien qu'il y ait quelque mutacion ès dictes générations, toutes fois toutes sont descendues et derivées de Francus, filz d'Hector, par pure ligne masculine et feminine. » Et pour rendre la démonstration plus claire et saisissante, l'artiste qui a tracé le portrait des rois a donné à la plupart et surtout aux plus anciens une ressemblance marquée avec François I[er], et surtout le nez bien connu du roi-chevalier.

lui fait un de ses amis (1) d'être le premier à raconter cette histoire. Il avouait ingénument ses obligations à Trithemius et à J. Le Maire, « deux « grands historiographes modernes, lesquels ont esté plus curieux et « laborieux de s'enquerir de l'antique extraction des françoys que tous « les aultres de ce pays de France. »

Ce livre, en tête duquel on voit une image de Troie en flammes, d'où sortent en trois groupes Anténor, Énée, Francus à la tête de leurs chevaliers, commence en ces termes : « Les historiens antiques et modernes « se accordent assez que les Françoys sont descendus des Troyens. » Mais l'accord cesse quand il s'agit de savoir l'origine de leur nom. Bouchet est d'avis (comme Trithemius) qu'il serait impossible de concilier des opinions si diverses, s'il n'avait pour guide Hunibaldus appuyé du philosophe Doracus et de l'historien Wuasthaldus, ainsi que le récite frère Jehan Trithemius, abbé de St-Jacques-le-Majeur, « es fauxbourgs de « Wircipurg au premier volume des *Annales* qu'il a faictes et mises à « lumière puis peu de temps. » Le bon sens français de J. Bouchet est bien un peu étonné parfois de ces récits. Il trouve par moments que la *Chronique* de Hunibaldus, « au moyen des choses merveilleuses y con- « tenues, semble estre plus fabuleuse que veritable. » Mais cependant il continuera a le copier.

Il nous raconte rapidement le siége, la ruine, la trahison d'Énée le Roux (souvenir de Benoît), et l'établissement des enfants d'Hector en Pannonie. Il maintient l'honneur d'avoir conduit cette expédition à Francus, fils d'Hector, contre l'opinion du pape Pie et d'Antonius Sabellicus qui l'attribuent à un certain Priam, neveu du grand Priam de Troie. Mais J. Bouchet ne peut les en croire « veu qu'ils n'alleguent « leur auteur et que M[e] Vincent de Beauvais, historien très-renommé, « a escript en son *Miroir historial* le contraire, etc. » Il croit avec Trithême que les Français « non sans propos » ont été appelés successivement Troyens, puis Scythes, puis Sicambres, Germains et François. Notre auteur fait profession de le suivre, tout en l'accordant, tant qu'il pourra, « es cronicques anciennes des Rommains et autres. »

(1) On lit, au-dessous du titre, huit vers latins commençant ainsi :

Ignorabantur nostræ primordia gentis,
Fraucorum primus rex Pharamundus erat;
Quadraginta illum sed præcessisse recenses,
O Bouchete, gravis conditor historiæ.

J. Bouchet est en effet un historien des plus conciliants. Il trouve moyen de faire marcher ensemble Trithême et Jean Le Maire, lorsqu'ils ont dit des choses diamétralement opposées, et dans ces fabuleux récits il intercale les *Commentaires* de César et des souvenirs de Tacite. Il accepte toutes les contradictions, les signale et dit gravement : « toutes lesquelles « opinions peuvent estre vrayes. » Il est inutile de reproduire toutes ces fantastiques inventions ; c'est assez de les avoir vues dans Trithême. Je veux seulement remarquer que Bouchet se préoccupe des Gaulois. Il ne cherche pas, comme quelques historiens du temps, à les confondre avec les Francs, mais à réunir les gloires des deux peuples. Rappelant les grandes actions des Gaulois, il dit : « Et si toutes ces choses n'ont esté « par les Françoys faictes, mais par les Gauloys, neantmoins la couronne « de final honneur en appartient aux Françoys. » C'est ainsi que Robert Ceneau dira trente ans plus tard : « Franci Gallorum extinctores non « sunt sed illustratores. »

L'anonyme qui remanie en 1544 le *Mystère de la destruction de Troie* « et, selon sa petite capacité, le reduit en langue française peu plus « elegante selon son primitif et propre original », dédiant son livre au dauphin, « parce qu'il prend en gré les œuvres tant des petits historio- « graphes que des grands et plus savants orateurs », est convaincu que le prince y prendra un intérêt de famille. » Car il y « trouvera « contenus plusieurs grands faits d'armes et actes de chevalerie, insignes « et dignes de memoire comme la grande prouesse, les vertus et la « magnanimité du preux Hector, commencement, très-debonnaire prince, « de vostre très-noble lignée » ; et il lui parle encore un peu plus loin des « mirables et excellents faits du preux Hector, auquel, lui dit-il, « estes conjoint par vertu et proximité de lignée royale. »

Rabelais écrit dans le prologue de son tiers-livre de Pantagruel, 1546 : « Et puys vous estes tous du sang de Phrygie extraictz, ou il me abuse. » Et, dans le nouveau prologue du IVe livre, il parle des « apologues du « saige Esope le *françois ;* j'entends phrygien et troyen, comme affirme « M. Planudes, duquel peuple, selon les plus veridiques chroniqueurs, « sont les Françoys descendus. »

En 1552, *La fleur des antiquitez et singularitez et excellences de la ville de Paris*, rivalisant avec J. Bouchet, donnait une généalogie de

François Ier, qui le faisait remonter à Hector, par soixante-quatre générations de rois. Semblable est l'histoire que raconte Ferrand de Bez, mêlant les inventions gauloises d'Annius à la vieille légende de Frédégaire (1).

Un écrivain plus sérieux, Du Bellay, seigneur de Langey, dans son *Epitome de l'antiquité des Gaules et de France*, 1556; donnait encore accueil à la légende. Il semble avant tout préoccupé de ne laisser rien perdre des inventions de ses prédécesseurs, de rassembler sur la route et de fondre leurs diverses imaginations. Il croit que le premier qui vint habiter en Gaule fut Samothes, fils de Japhet; il croit que les Gaulois ont dû leur nom au roi Galathes ou Galatheus; il croit aussi que les princes ont plus affectionné telle ou telle partie des Gaules et y ont fondé des villes de leur nom, Langres, Lyon, Paris, etc. Arrivé au siége de Troie, il reprend les récits que nous connaissons, en les compliquant encore et les francisant davantage. De Gaulois arrivés trop tard au secours de Troie et des débris de Troie qu'ils recueillent il forme trois établissements: l'un aux embouchures du Tanaïs dans les Palus Méotides, sous le nom de Celto-Scythes et de Scytho-Troyens, ou Troyens Scythiques; un autre en Pœonie; d'autres Troyens enfin, accompagnant ceux des Gaulois qui se retirèrent en Gaule, « allèrent « habiter entre les confins des Celtes et des Belges au païs des « Parisiens, et quelque temps après, y édifièrent, en une isle de la rivière « de Seine, une ville qu'ils nommèrent Lutèce en langue grecque, dont « ils usoient alors, laquelle ville a depuis esté si grandement multipliée « qu'elle est capitale de ce royaume et l'une des principales villes du « monde. »

Du Bellay n'oublie aucune des branches de la légende troyenne, aucune des traditions qui ont eu cours avant lui; mais sachant combien le patriotisme français est jaloux en cette question, il a soin de bien établir l'antériorité de la colonie française.

Il a nécessairement son histoire de Francion; mais il l'a retouchée en combinant la vieille tradition avec les légendes que lui ont léguées les

(1) V. Ferrand de Bez: *In omnium regum Franconiæ et Franco-Galliæ res gestas a Pharamundo ad regnum Francisci*, in-4°, 1577.

divers conteurs du moyen-âge. On nous permettra d'analyser rapidement la version qu'il en donne, c'est la rédaction dernière et l'achèvement de la légende de Francion ou Francus.

Du Bellay ne se contente pas de l'installer parmi les Péoniens qui, à l'instigation d'Hélénus, « interprète respecté des oracles, augures et présages, le prennnent à roy et à seigneur. » Hélénus ne borne pas là ses bienfaits à l'égard de son neveu ; il songe à assurer l'avenir de sa race, et l'engage « à prendre party en mariage » : guidé par sa connaissance des oracles, il désigne à son choix la fille unique du roy Rémus. C'est de cette union que sortira avec Sycamber une dynastie nouvelle. Mais ce n'est pas encore assez pour Du Bellay d'avoir installé Francion dans la Gaule et de l'avoir remis à sa place dans la généalogie de nos anciens rois, il va lui faire faire une sorte de tournée générale chez toutes les colonies troyennes. Et, à ce propos, on ne saurait admirer quelle était selon les auteurs du XVI[e] siècle la facilité des communications dans l'antiquité, comme on y voyage et comme on s'y retrouve. Nous avons vu que, d'après nos vieux romans, le fils d'Hector avait en Asie toute une histoire ; Du Bellay la recueille et la développe avec une aisance qui rappelle les romans d'aventure. A peine Francion a-t-il vu l'avenir de sa race assuré par la naissance de Sycamber que, le laissant auprès de son beau-père, il se met en marche, passe en Péonie, en Chaonie, chasse de Phrygie les enfants d'Anténor, y rétablit ses frères, de là passe en Scythie pour y visiter les colonies troyennes, et de là revient en Péonie où il reçoit des ambassadeurs de Gaule auxquels il ordonne en attendant son retour de « recevoir à roy et à seigneur son fils le prince Sycamber. » Après quoi on perd sa trace. Du Bellay sait seulement « qu'estant acheminé pour aller en Gaule, il cheut en maladie dont il mourut entre les habitateurs des rivages du fleuve Vahalis. » Mais il peut mourir ; l'historien a fait avec lui un règlement de tous les comptes troyens. Ces diverses fractions de la nation troyenne que les historiens du moyen-âge rencontraient tour à tour en tant de points, et ne reliaient les uns aux autres que par des migrations successives, Du Bellay les unit en la personne de Francion.

Ses fils se partagent sa succession : Sycamber règne dans la Gaule, Francion II sur les Scytho-Troyens, et Scamander en Péonie. Mais

les descendants de Scamander ne possèdent qu'une partie de la Gaule ; elle est selon l'auteur partagée en plusieurs souverainetés et divisée en trois régions : Belgique, Celtique et Aquitanique. Comment sortira de là l'unité française ? Rien n'embarrasse l'histoire à cette date. L'unité se fait par des mariages entre les princes les plus fantastiques : tous les droits sont confondus, et les diverses parties de la Gaule rapprochées par une suite d'alliances providentielles entre les diverses maisons régnantes, dont la descendance mâle s'éteint successivement pour venir aboutir aux seuls descendants de Francion. L'héritière unique d'Hérisbrandus, neuvième descendant de Bavo, porte à Gargustus, onzième roi de Bretagne, issu de Brutus, ses droits sur la Gaule belgique. Leur petite-fille apporte les deux royaumes réunis en dot à Camber, roi des Celtes, dixième descendant de Francion.

Et voilà comme on écrivait l'histoire générale en 1556 (1) ! C'était dans le même goût que s'écrivaient les histoires provinciales. Nous avons vu J. Bouchet à l'œuvre. Jean Chaumeau, seigneur de Lassay, racontant l'histoire du Berry (2), reprend au début de son livre les contes de Bérose « pour ce qu'il y a peu d'auteurs qui pour l'envie « qu'ilz ont à l'antiquité gauloise se sont opposez à tant de notables « historiens qui, hors de tout soupçon, en ont si dignement traicté, « voire contre l'émulation grecque. »

César de Nostradamus, dans son *Histoire de Provence*, admet la tradition dans toute son ampleur. L'historien appartient à une famille trop poétique et se croit lui-même trop naïvement poète pour admettre qu'on puisse révoquer en doute les témoignages de la poésie ; « ce seroit,

(1) Il ne faut pas du reste prendre trop à la lettre tous ces gens du XVI[e] siècle quand ils racontent avec ce grand sérieux tous ces vieux récits. Pour beaucoup d'entre eux sans doute, c'était une sorte de respect, de convenance et de condescendance, et ils en pensaient ce que pensaient La Boëtie *(Servitude volontaire)* et Pasquier de l'histoire de l'oriflamme et des fleurs de lis : « lesquelles, bien qu'elles ne soient aidées d'auteurs anciens, si est-ce qu'*il est bien séant à tout bon citoyen de les croire pour la majesté de l'empire* » (V. Pasquier, *Recherches*, liv. VIII, c. 21).

(2) V. *Hist. du Berry*, par J. Chaumeau, seigneur de Lassay. — Lyon, 1566. Jean Chaumeau est un écrivain d'un patriotisme délicat. Il ne pardonne pas à Tite-Live « d'avoir dit que les Celtes alechez de la friandise du vin choisirent les terres d'Italie. » Il le déclare pour cela « ennemy de l'honneur gaulois, loin de vérité » ; il assure que la vigne était plantée en Gaule depuis 1400 ans, et n'admet pas que Gomer et Samothes en eussent été négligeants ou ignorants. » Il préfère à Tite-Live Plutarque, parce qu'il parle avec plus de ménagements des appétits de nos aïeux.

« nous dit-il, trop imprudemment blasphêmer contre les sacrez poètes « lumières de l'antiquité, qui ont esté demy prophètes et les premiers « historiographes du monde après le divin Moyse. » Il croit aux origines troyennes des Français comme il croit à « Dictys et à Darès, témoins « oculaires de la ruine de Troie et de ceste cruelle desolation. » Ce qui ne l'empêche pas d'avoir une foi entière dans Annius de Viterbe. Il admet sans hésitation et sans discussion toutes ses rêveries ; et il en donne une raison curieuse. « Il faut bien, dit-il, de nécessité inférer « que le bon père Noé faisant le tour de la terre pour la despartir à ses « enfans et neveux, passant par les rivages des Gaules, sur les quartiers « qu'on a dit depuis Languedoc et Provence, laissa du peuple et des « bestes pour alimenter et nourrir ces nouvelles colonies. » Nostradamus croit à « ces témoignages nombreux et très anciens qu'il ne faut, dit-il, « à mon avis, légèrement ou impudemment rejeter par une opinion « singulière et malade, puisqu'estant tels escrivains plus proches et voisins « de ces ages tant reculez et plus croyables en leurs historiques depo- « sitions que les recens et nouveaux, ils assurent par leurs escris d'avoir « appris de leurs ancestres que les anciens Celtes estoyent descendus de « Japet. »

Nostradamus reproduit fidèlement la liste des rois Gaulois et, arrivé à Rémus qui « régnoit en Gaule au temps de Ménélas », il répète qu'il a eu pour gendre Francus. Seulement il ne sait pas bien s'il était fils d'Hector ou d'un certain Hiccar, prince boiaire contemporain de cet hercule troyen. « Quoi qu'il en soit, la Gaule avoit alors pour roi « ce Francus dont la commune opinion a tant gaigné que nos très « chrestiens et très illustres monarques tirent leur première origine. » Il faut pourtant donner acte à Nostradamus de cette addition : « ce « qui est bien ténébreux et reculé dans les abysmes d'une obscurité et « fabuleuse incertitude et vanité. » On trouverait des développements du même genre dans l'*Origine des Bourguignons* de Pierre de St-Julien, 1580 ; mais il serait inutile de pousser plus loin ce voyage à travers nos vieilles Chroniques provinciales.

Il est encore pourtant un livre de ce temps dont il convient de dire quelques mots, à cause du nom de son auteur, et parce qu'il nous permettra de constater une fois de plus la popularité de la

légende, en nous montrant comme on y rattachait les plus étranges systèmes.

Le savant et bizarre Guillaume Postel a repris aussi ces histoires avec des apparences plus savantes. En sa qualité d'hébraïsant, il reproduit pieusement la légende bérosienne. Il croit en Bérose et pour ses conformités avec Moïse et pour ses diversités ; il voit en celles-ci la preuve qu'il n'a pas pillé les récits du législateur hébreu, mais qu'il a pris, « là où elles étaient gardées longtemps paravant le déluge, les livres et « mémoires des choses passées » ; il voudrait qu'on écrivît en lettres d'or le peu qui nous en reste. Il attaque avec chaleur ses contradicteurs, disant qu'ils n'ont procédé contre lui que par injure, que ce sont des calomniateurs, « non gentz, mais plustost bestes ; des athéistes, ennemys « mortels des escriptures et autres choses divines (1) », qu'ils méritent d'être exterminés eux et leurs œuvres.

Il a fondé sur cette croyance, de la façon la plus inattendue, tout un système politique et patriotique, qu'il a consigné tout au long dans un petit livre devenu fort rare, l'*Histoire mémorable des expéditions des Gaulois* (2). Nous allons résumer sa théorie en la dégageant autant que possible du style et des développements confus dont il l'a enveloppée ; car cet homme, qui, au dire de ses contemporains, entendait toutes les langues alors connues, ne brille pas par la clarté ni la simplicité, quand il parle sa langue naturelle.

(1) G. Postel n'a pas moins de foi en Jeanne d'Arc. Il combat vivement (s'inspirant de Martin Franc et réfutant d'avance G. Naudé) ceux qui veulent faire preuve d'esprit fort en citant son histoire « comme ayant esté une fiction astuce et menterie ou tromperie de l'ennemy ou stratagème sous aulcune espèce de vérité. » Pour lui, il accepte pleinement « les miracles et faicts merveilleux de la Pucelle (f° 62), estant divin motif et à la vérité le plus miraculeux œuvre qui oncques fust, comme lisant les histoires de ce temps là se peut veoir. » G. Postel est un adversaire très chaleureux du « très pernicieux et malheureulx auteur Machiavel en son livre du Prince. »

(2) V. L'Histoire mémorable *des expéditions depuys le déluge faictes par les Gauloys ou Francoys depuis la France jusques en Asie, ou en Thrace, et en l'orientale partie de l'Europe, et des diverses commoditez ou incommoditez des divers chemins pour y parvenir et retourner, le tout en brief ou Epitome pour monstrer avec quelz moyens l'Empire des Infidèles peult et doibt par en la estre deffaict*, 1552. L'auteur y a ajouté une seconde partie ayant pour titre et sujet l'*Apologie de la Gaule contre les detracteurs de la Gaule et des privileges et droictz d'icelle, avec supplement des histoires malignement par plusieurs scripteurs obmises et des tres anciens droictz du peuple gallique et de ses princes, et comment sa jurisdiction despend du commencement du Monde.*

Le livre de G. Postel a, en apparence, un but tout pratique. L'auteur, obéissant à la préoccupation de tous les lettrés de la première partie du XVI[e] siècle, J. Le Maire, Érasme, Sadolet, etc., veut lancer de nouveau l'Europe contre le Turc. Les Français doivent être à la tête de cette expédition, « suivant les traces de leurs ancêtres, qui, par diverses foy's, « ont entreprins tel voyage. » Mais la conquête de Jérusalem n'est pas un but, ce n'est qu'un acheminement au but que poursuit l'auteur, une manifestation particulière d'un principe bien plus haut et bien autrement important. G. Postel, en tous ses écrits, est guidé par une pensée unique, c'est lui-même qui nous le dit (1) ; il croit avoir trouvé ce fondement stable des sociétés que nous cherchons encore ; il a pénétré les plus secrètes pensées de Dieu, ses vues sur l'humanité et son gouvernement, et il va révéler aux hommes « la force de la divine Providence au « monde (2). » Par avance il prend le rôle de Bossuet dans le *Discours sur l'Histoire universelle ;* mais il est encore plus absolu que lui. Dieu a voulu établir la *Monarchie* dans l'ordre spirituel et temporel, la Monarchie dans le sens le plus rigoureux du mot ; on n'a jamais poussé aussi loin que Postel le culte de l'unité. Il voit dans la non-existence de cette monarchie la cause de tous les malheurs du XVI[e] siècle, « les « mauvais esprits, ne comprenant pas ou voulant détruire la préordi- « nation divine, veulent maintenir tout le monde au désordre qu'il est « à présent, et disent tacitement qu'il n'y a nul empire plus ordonné de « Dieu que l'autre, et que le meilleur droit est seulement en l'espée et « plus grande force, ce qui revient à prétendre que Dieu n'a point de « cure des choses humaines. »

Cette monarchie est nécessairement d'institution divine ; « car là où « l'on n'obéit au prince ou chef que comme à l'homme ou prince, sans « havoir crainte de Dieu, comme instituteur du dit magistrat ou prince, « il est impossible qu'un estat dure » (f° 80).

(1) Cette idée, Postel la soutient par un véritable apostolat en toutes les langues. Il veut faire sa propagande en Italie, en France, en Allemagne, « principalement en hébrieu, latin, françoys et italien. » — Sur G. Postel, V. Niceron, t. VIII et X.

(2) « Les deux bras du monde sont vraye religion et vray regne ou souverain bien d'esprit et souverain bien du corps. » Il n'y a au monde que deux droits, l'un civil, l'autre canonique ou spirituel, f° 33.

Dans l'ordre temporel, cette monarchie légitime « la seule durable », indispensable au bonheur et à la paix du monde, Dieu « l'a donnée aux « princes francs et à leurs peuples gauloys avec renovation et confir-« mation divine et céleste plusieurs fois répétée. » La vraie monarchie « a été fondée non par Constantin ou César, mais par Charlemagne, le « premier légitime César. Elle n'a pris foudement que du consentement « et force du peuple Gaulois », on ne peut le nier, « sans être éverseur « de tout divín et humain droict. Les Gauloys ont toujours esté les « premiers peuples du monde, c'est à savoir que plus volontiers à cause « de la vraye religion ont toujours despendu la vie avec tous les biens « du regne. La royauté françoise est la tres chrestienne et première « majesté de ce monde. Le prince des Gauloys, moyennant qu'il soit du « saint huile celeste sanctifié et des divines armoyries du lys céleste « légitimement fourni, légitimement, dis-ie, par le peuple gauloys, selon « la loi ancienne en tout et partout coronné, avec actifz et passifz « sermentz, luy seul en tout le monde est digne de la monarchie. » Les Gaulois sont appelés à ce grand rôle par droit de naissance; en effet, ils descendent en droite ligne de Gomer ou Gomerus, qui, par son fils aîné, Askenaz, a été aussi la souche des Allemands (c'est la légende de Bérose quelque peu arrangée par le patriotisme de G. Postel).

Dans la seconde partie de son livre, G. Postel revendique très-vivement ces origines « du celeste regne des Gauloys » contre ceux qui les ont omises ou attaquées. Il accuse Paul Émile *d'impiété* et *d'envie* pour n'en avoir rien dit. Lui et ceux qui imitent son silence « ne peuvent « éviter d'être jugés ou tres ignorantz, ou tres malicieux, ou tres « atheistes et nyantz la divine Providence. » Il ne peut pardonner « à ces écrivains français qui ne veulent pas par Berose louer avec « Iehan Le Maire, les choses galliques communes. Ayant toutz leu le « Josefe, encores que le Berose ne leur pleust pas, ils ne pouvoient faillir « à faire à leurs ancestres cest honneur que de les nomer enfantz de « Gomer aisné de ce monde. » Il blâme aussi Carion, qui, pour flatter les Césars germaniques, a laissé dans l'ombre nos gloires.

La race gauloise a donc « l'aisnesse », et les diverses expéditions des Gaulois « ont été faites sur l'ordre exprès de Dieu, pour maintenir

« partout ce droit de l'aisnesse du monde et empêcher la prescription,
« et montrer comment il a cure des choses de ce monde. »

Au milieu de tout cela, G. Postel ne répudie pas absolument la légende troyenne ; elle est une des étapes historiques et reconnues de l'histoire des Gaulois. Seulement elle n'a plus ici qu'un intérêt secondaire. Qu'est-ce que cette antiquité à côté de celle qui remonte aux origines du monde, à côté de cet arbre généalogique qui a ses racines dans l'Éden lui-même ? Postel pourrait dire à nos vieux chroniqueurs qui s'en contentaient ce que disaient à Hérodote les prêtres égyptiens : Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants ; vos annales ne datent que d'hier. Il se montre aussi conciliant pour Trithemius et son auteur Hunibald, acceptant sur leur parole l'histoire des Francs.

Mais les Gaulois n'ont pas seulement pour eux ce droit de primogéniture, mais toutes sortes d'influences supérieures, et par exemple la supériorité de leur ange, ou gardien, ou *genius*. En effet, Postel croit fermement que les nations comme les hommes ont « des anges gardiens « qui sont motif et cause première de victoire et de perte, ministres ou « conservateurs de la force du destin, ou *fat*, ou divine Providence. »

Enfin, la France est la première des nations de par l'astrologie. Postel, en effet, « ne veut pas accorder à Gerson qu'il soit incertain qu'une « estoille ou signe domine et donne influence à ung pays plus que à ung « autre ». Il est convaincu, et « toute la faculté de théologie tient, nous « dit-il, pour résolu que à Adam et aulx peres anciens a esté révélée « l'astrologie et donnée longue vie pour la pouvoir observer. C'est à la « différence des étoiles que tient la Grécité ou propriété des Grecs, la « Germanicité des Allemands, la Gallicité des Gaulois. » C'est ainsi que Postel résout et accepte la question de nationalité. Or, la Gaule est sous l'occidentale influence du signe d'Aries, qui est le premier et en ordre de nombre et en vertu qui soit au ciel. La France a donc tous les droits à la monarchie temporelle.

Dans l'ordre spirituel, la monarchie c'est le Saint-Père héritier du Christ par saint Pierre. Il semble qu'ici Postel manque à son but et que ce grand adorateur de l'unité n'a réussi qu'à constituer le dualisme. Mais il a pris d'avance ses sûretés, en limitant strictement l'action du pouvoir spirituel, et établissant en réalité sa subordination vis-à-vis

de la monarchie temporelle et gauloise : « ayant à Iesus Christ esté « donnée totalle puissance en ciel et en terre, en pontificat et en « empire, ou aultre puissance ordonnée que ce soit, de lui à saint « Pierre, vray vicaire de Christ, et à ses successeurs romains, « papes ; lesquels, ayant toute puissance, ont trèbien transféré le dict « regne et empire, pourvu qu'il ne le missent en autre part qu'en son « lieu. »

La papauté, du reste, selon Postel, n'a pas toujours été fidèle à l'esprit de son institution. Ainsi, elle n'a pas assez tenu compte des Conciles. « La papauté a voulu se mettre au-dessus des Conciles, « auxquels Conciles et Jesus Christ, et les saints, et les anges, et « Dieu sont subjectz tellement que au Ciel nest lyée ne desliée « chose qui premièrement n'aye estée au Concile lyée ou desliée. » Mais, en outre, et dès l'origine du monde, elle est sortie de ses conditions vraies et fondamentales. En effet, dès la naissance de la première famille, Dieu a, dans les enfants d'Adam, marqué la séparation des deux pouvoirs. « Caïn avait le droit de la papauté comme « havoit Abel de l'empire universel » ; c'est pour cela que Caïn était destiné à la vie pastorale, à la communauté ; Abel à l'agriculture, c'est-à-dire à la possession, à la division de la terre, à la vie civile et régulière des sociétés civilisées avec la division de leurs intérêts. Mais Caïn, au lieu de se contenter de son lot, « ou vrayment de ne posséder rien, ou « bien d'être pasteur comme les saincts depuis ont esté, voulut passer « oultre et venir jusques à l'agriculture et possession temporelle, qui, « non à luy, mais à son frère Abel, appartenoit, et ainsi envahist la « tyrannie sur le monde... Estant ainsi tyranniquement avec fratricide « occupée la puissance temporelle du monde par le Pape et Père spirituel, « elle fut hors de son lieu entre les Caïniques héritiers jusques à ce que « Noë et Dieu ensemble en donnèrent le droit par Jafet à Gomer, père « des Gaulois. Elle a été ainsi par sentence divine restituée à l'aisnesse « de Jafet et gardée dedans le peuple gallique avec le miraculeux nom « du divin Bénéfice. Donc le droit de la temporelle monarchie du roi « des Gaules est instituée dès le commencement du monde et restituée « au déluge. Son ordre est purement spirituel. Le magistrat sacré « doit être sans aucune propriété personnelle et pour tant que le

« Papat auparavant avait dépouillé l'empire, il est commandé par Dieu « à Jafet qu'il habite aux tabernacles et possessoire de Caïn qui estoit « toutefois constitué pape. C'est « au roi tres chrestien Japetite » que Dieu a remis l'exécution de la sentence « et cela est tellement juste « et nécessaire d'être fait par lui que là où il differera de le faire depuys « qu'il congnoistra son droit, il sera coulpable de tous les desordres du « monde jusqu'à ce qu'il l'ait fait. » C'est lui « qui doit mettre fin à ce « monde présent mal ordonné et encommencer le monde nouveau, dès « le commencement de celui-ci préordonné par Dieu. » La papauté « s'est « armée contre Dieu de ses biens mesmes, il faut lui oster ce qui luy « nuist. Il faut qu'elle restitue au tres chrestien successeur d'Abel, de « Jafet et de Gomer son droit de la monarchie ; incontinent à son refus « ou delay, doit-il habiter dedans les tabernacles. »

Le roi de France doit, à la tête de l'Europe, reconquérir Jérusalem, « recouvrer la propriété de Jesus Christ et y fonder l'éternel siége du « Papat, là où Caïn le debvoit justement exercer. Que le Pape aban- « donne Rome et la laisse au roy et prince du peuple Gauloys, qui sera « dedans Rome paisible et roy et empereur des Romains comme habita- « teur des tentes, tabernacles aux lieux empruntez de Sem, pour restituer « ledict Sem ou Caïn, ou Levi, ou Pierre, dedens le premier siége. « Jusque-là jamais le monde ne sera en paix. »

Nous voilà bien loin de la légende de Frédégaire et même de Bérose, et G. Postel a donné une singulière extension aux conclusions politiques des Mérovingiens.

La poésie du XVI[e] siècle venait, à propos de la légende troyenne, en aide à l'histoire ou à ce qui prétendait être l'histoire. Le plus grand poète de la France, à cette date, nous montre combien étaient vivantes ces traditions. A l'apogée de ses ambitions et de sa gloire, il conçoit la noble pensée de doter son pays d'un poème épique, l'œuvre maîtresse, celle qui seule « donne le prix et le vrai titre de poète » : il cherche un sujet national ; il prend le nom et l'histoire de Francus (1).

(1) On retrouve ces histoires dans toutes ses œuvres ; par exemple dans l'*Hymne à la France* (1549) :

Le François qu'il estime Enfant d'Hector, sa race légitime.

On peut ajouter qu'il y portait un intérêt tout personnel ; c'était sa propre noblesse qu'il célébrait en

Et Ronsard en cela ne faisait pas seulement œuvre de pédantisme, sa muse ce jour-là ne parlait pas latin en français; il ne s'adressait pas seulement aux érudits, mais à quiconque savait lire. Ce qui, à cette distance, nous semble une pure conception de lettré infatué des souvenirs antiques avait à ce moment un tout autre caractère. Il faut nous rappeler de quel fervent patriotisme, de quel sentiment vraiment français était animée la Pléiade, avec quelle tendresse jalouse elle retenait tout ce qui flattait l'amour-propre national; et que ce qui nous semble aujourd'hui la froide et pédantesque invention de quelque moine ignorant et d'un érudit à vue bornée était alors une croyance patriotique. C'était bien là « un sujet reçu de la commune opinion. » Ce long résumé a dû l'établir suffisamment, et Ronsard l'a marqué expressément. « Le bon poète, « dit-il, jette toujours le fondement de son ouvrage sur quelques vieilles « annales du temps passé ou renommée invétérée, laquelle a gagné crédit « au cerveau des hommes, comme Virgile sur la commune renommée « qu'un certain troyen nommé Énée est venu aux bords Laviniens, etc. « Sur telle opinion *déjà receue du peuple*, il bastist son livre de l'Æneide. « Homère, auparavant lui, avoit fait de même, lequel fonda sur quelque « vieil conte de son temps..... comme nous faisons des contes de « Lancelot, de Tristan, de Gauvain et d'Artus, fonda là dessus son « Iliade..... Or, imitant ces deux lumières de poésie, *fondé et appuyé « sur nos vieilles annales*, jay basty ma Franciade (1). » Et ailleurs : « *Voyant que le peuple françois tient pour chose très assurée, selon les « Annales, que Francion, fils d'Hector, suyvy d'une compaignie de « Troyens, après le sac de Troye, aborda aux Palus Mœotides, et de là « plus en avant en Hongrie*, j'ay allongé la toile et l'ay fait venir en « Franconie, puis en Gaule, où il fonde Paris. Desirant de perpétuer « mon renom à l'immortalité, *fondé sur le bruit commun et la vieille « créance des Chroniques de France*, je n'ay sceu trouver un plus excellent « sujet que cestuy cy. » Nous n'avons pas la pensée d'examiner ici ce que vaut le poème né de cette inspiration, cette *Franciade* si longue-

illustrant celle de la France; le berceau de Francus était aussi, assurait-il, celui de sa famille. Il se plaisait à dire qu'elle avait habité jusqu'au XVI[e] siècle, qu'une de ses branches habitait encore, non loin des lieux où l'on plaçait la seconde demeure de Francus, de la fabuleuse Sicambre.

(1) V. *Franciade*, préface, p. 23.

ment méditée, si impatiemment attendue, saluée par avance de tant d'hommages, et qui, après vingt ans de gestation, après avoir pendant tant d'années, comme au siècle suivant, la *Pucelle*, son héritière, passionné l'attente publique, appelant inutilement les encouragements des princes, devait s'arrêter, inachevée, devant la froideur et l'indifférence générales. Jetée dans le moule où le XVII[e] siècle mettra ses soi-disant poèmes épiques, péniblement copiée sur l'épopée classique, péniblement remplie de souvenirs ramassés de toutes parts, et de tous les passages des anciens qui ont pu s'y adapter, l'œuvre est d'un intérêt médiocre. Elle a été d'ailleurs analysée avec un soin pieux (1) qui dispense d'y revenir. Nous avons voulu seulement donner cette preuve nouvelle de la vitalité de la légende troyenne (2).

Et ce qui montre que Ronsard se trompait moins que nous ne serions tentés de le croire, et que le sujet choisi par lui était bien véritablement sympathique aux esprits du temps, c'est que nous le voyons repris au début du XVII[e] siècle par Pierre de Laudun, seigneur d'Aygaliers (3).

Le seigneur d'Aygaliers semble tout à fait de la race de Scudéry. Il avait préludé à son épopée par un *Art poétique*, petit traité en prose, où, lorsque les citations des grands auteurs lui font défaut, il se cite lui-même, sans autre embarras, et par un recueil de poésies (4), « œuvre « autant docte et plein de moralité, dit le titre, que les matières y « traitées sont belles et récréatives. » Il nous déclare lestement que « tout « cela a été composé pendant qu'il étudiait en philosophie. Il n'avait « pensé tout d'abord qu'à le faire recopier seullement; s'il l'a imprimé, « ce n'est pas pour en tirer profit ni honneur, mais pour satisfaire au « désir et importunité de ses amis. Il ne le destine pas du reste aux « doctes, mais aux nouveaux désireux d'estre advancez en cette sainte « et sacrée vocation de la poésie. » De même, pour la *Franciade*,

(1) V. Gandar, *Ronsard considéré comme imitateur d'Homère*, p. 35-66.

(2) On trouve, en 1594, une tragédie de Godard, intitulée la *Franciade*.

(3) Conseiller ordinaire du prince de Condé.—Une véritable cour poétique semble s'être formée autour de celui-ci au temps où, premier prince du sang, il était l'héritier désigné de Henri IV, encore sans enfants. C'est à lui qu'étaient dédiées les tragédies de Montchrestien, etc.—Belot loue d'Aygaliers d'avoir chanté *notre grant Francus*.

(4) V. Bibl. de l'Arsenal, Pierre Laudun d'Aygaliers:—*Les poésies* contenant deux tragédies, la *Diane*, *Meslanges et Acrostiches*, etc., 1596.—L'*Art poétique*, 1597.—La *Franciade* en neuf livres, 1604.

« mal content des jugemens qu'on avoit faits de ses poésies, il gardait « ce nouveau poeme en son etude »; c'est son oncle « qui, usant du « droit de commandement que la nature lui avait donné sur lui, la « lui a arrachée, en la passementant d'arguments, notes et commentaires. » Les violences de l'oncle sont, du reste, assez douces. En faisant l'anagramme du nom de son neveu, il y a trouvé « lèvre de Pindare. »

Le sujet de la nouvelle *Franciade*, c'est la guerre de Francus, seizième roi des Sicambriens et des Cambriens, demeurant en Franconie, contre Domitius Calvisius et Asinius Pollio, consuls romains, l'an 3929 de la création, 15 ans avant J.-C., 714 ans après la fondation de Rome. On ne saurait rêver une épopée plus exactement datée. L'auteur l'a divisée en neuf chants, en l'honneur d'Hérodote et des vertus particulières du nombre neuf. On ne s'attend pas à ce que nous analysions ces neuf chants, plus froids et plus vides que la première *Franciade*. Le livre se termine par une généalogie en prose des rois de Franconie et de France. L'auteur, qui est plein de confiance en Hunibald et en Trithême, compte cent quarante rois et deux ducs, de Marcomir à Henri IV. Francus est le 16e; la liste est toute germanique.

Garnier écrivait aussi dans la préface de sa *Troade*: « Voyant nos « ancestres troyens avoir, par l'ire du grand Dieu ou par l'inévitable ma- « lignité d'une secrète influence des astres, souffert jadis toutes extremes « calamitez, et que toutefois, du reste de si misérables et dernières « ruynes s'est peu bastir, après le decez de l'orgueilleux empire romain, « ceste tres florissante monarchie. »

On voit, par tout ce qui précède, quelle longue possession la tradition troyenne (1) pouvait invoquer en sa faveur, il y avait vraiment prescription. Cependant elle ne devait pas échapper à la loi à laquelle est soumis tout succès en ce monde: ce n'est souvent que la veille d'une ruine.

Déjà du Bellay que nous venons d'entendre répéter sans sourciller toutes ces antiques inventions, du Bellay ne se dissimulait pas qu'elle

(1) V. encore Gaudentius Merula, *de Gallorum Cisalp. Antiquitate*, 1538. — *Le Recueil de l'antique précellence de Gaule et des Gaulois.* Gail. le Roville d'Alençon, 1551.—Jean Picard, *de Prisca Celtopedia*, 1556.—Jacques du Puys, *Antiquités gauloises et françoises*, 1579.—G. Bernard, *Chroniques de France*, Lyon, 1580.—Dutillet, *Recueil des rois de France*, 1580.—Gosselin, *Historia Gallorum veterum*, Cadomi, in-8°, 1636.—Ms. Z. Boxhornii, *Orig. gallic.*, 1654.

pourrait trouver des contradicteurs, qu'on leur pourrait appliquer ce qu'il dit en général du récit des origines des peuples qui transmises, altérées, embrouillées par leurs déplacements et leurs migrations, « en les allé-« guant maintenant autres qu'alors ils n'estoient, ou en nommant villes « ou peuples dont aujourd'huy n'est plus de nouvelles, il semble à « plusieurs qui en jugent superficiellement et sans meurement peser le « tout ainsi qu'il apartient, qu'on leur allegue de bourdes et songes de « feerie. » « Plusieurs et bien scavans personnages, dit-il ailleurs plus « expressément, font des objections à l'encontre de cette ancienne extrac-« tion de Gaule et de France, parce qu'elle ne se trouve deduite au long « et en forme d'histoire continue par aucuns des anciens aprouvez « historiens grecz ou latins, mais par autheurs inelegans et barbares « qui, par faulte de litterature, ont moins trouvé de foy envers les « doctes et scavans hommes. » Mais du Bellay a une foi robuste. « Si « est-ce que tout ce discours me semble si consonant à vérité que, s'il « nous est (ainsi qu'aux autres nations) loysible de prendre ès choses « si anciennes le vraysemblable pour vérité, je ne fauldray à le tenir « pour vraye histoire. »

Il convenait cependant de l'appuyer d'autres autorités. Déjà, en effet, la tradition était attaquée. Ce n'était pas le sentiment critique qui s'était d'abord inquiété ; mais le patriotisme ombrageux des nations voisines avait donné l'éveil à la critique. Un écrivain français de ce temps, défenseur vigoureux de l'honneur national, le marquait en termes exprès. Il accuse Peutinger « d'avoir essayé de battre en brèche la gloire des « Français et de leur enlever l'honneur de l'origine troyenne pour le « réserver aux siens, de même que quelques écrivains italiens qui veulent « être les seuls à descendre des Troyens (1). » L'Italie, en effet, habituée dès longtemps à compter au nombre de ses titres de noblesse ces origines chantées par son plus grand poète, voyait d'un œil jaloux cet envahissement de ce qu'elle regardait comme son patrimoine. Si le savant et spirituel Boccace avait pris assez légèrement la chose, disant avec une ironique désinvolture tout à fait de mise en ce sujet : « que bien qu'il « n'y crût pas beaucoup, toutefois il ne voulait de tout en tout la

(1) V. Roberti Cœnalis, etc., 1557.

« nyer, veu que toutes choses sont possibles à Dieu » ; d'autres, comme l'historien de Naples, Michel Rizzio, réclamaient sérieusement pour leur pays le monopole de cette descendance.

En Allemagne, Peutinger, Nuenarius, Beatus Rhenanus (*Illustrationis Germanicæ libri duo*(1), attaquaient vivement ces prétentions. J. Nauclerus (*Germanica Historia*) doutait que les Francs et les Sicambres eussent formé une seule nation ; il s'étonnait qu'aucun des historiens les plus autorisés n'eût signalé cette concordance. Albertus Crantzius, faisant l'histoire des Vandales, écrivait : « Trojanam originem habuere Franci : « Sicambriam ad Mœotidas paludes urbem insignem coluere : unde « Valentiniani jussu expugnavere Alanos, etc..... in Germaniam tran- « sierunt. Hæc est Gallorum omnium cantilena, Trojanos origine Gallos « quis credat nullis per tot secula ducibus commemoratis ? Quasi nulla « gens clara prodierit nisi illa stirpe. De qua cum Romani glorientur, « Franci quoque, si Diis placêt, eo se contulerunt. »

On n'attaquait pas avec moins de vigueur l'autorité de Trithême, d'Annius de Viterbe et du faux Bérose. Un de leurs partisans s'écrie avec douleur : « Fidem historiæ ac venerandæ antiquitatis radicitus « evellere contendunt. Berosus et Manethon in sua vetustate venerandi « authores apud illos fiditii sunt (apocryphes) ac meræ larvæ et historio- « graphorum inania spectra. » Beatus Rhenanus osait écrire : « Omnium « ineptissimus est Annius in Berosum autoris fabulosi fabulosior inter- « pres. Nam quoties ille hircum mulget juxta proverbium, hic cribrum « supponit. » Tout en reconnaissant qu'il ne manquait pas d'un certain savoir, il lui reprochait l'abus qu'il faisait des étymologies hébraïques empruntées à la littérature mystérieuse des Talmudistes.

Mais de telles attaques ne pouvaient rester sans réponse dans la France du XVI[e] siècle. La croyance aux origines troyennes y était encore trop vivace, elle répondait à de trop chères et trop nombreuses sympathies. Le pays y était attaché par son éducation classique ; les lettrés du temps étaient heureux de trouver dans ces écrivains qu'ils admiraient des témoins de l'antiquité de la nation. D'un autre côté, on gardait une sorte

(1) Parmi les érudits qui ont traité ces questions avec le plus de sérieux, il convient de citer encore J. Pontanus, né à Elseneur en 1571, mort en 1639, qui, dans son livre *Origin. francic.*, lib. VI, fait justice de la légende troyenne et des fantastiques imaginations du faux Hunibald.

de tendresse de cœur, un pieux respect instinctif et involontaire pour une tradition depuis longtemps acclimatée dans le pays, qu'on retrouvait au début de toutes les Chroniques, à laquelle on s'était habitué à attacher l'honneur même de la nation. C'est encore ainsi qu'on traitait les questions historiques au XVI[e] siècle; on en faisait des affaires de sentiment, le patriotisme y primait la critique et l'érudition. Et il trouvait à ce moment même un aliment nouveau. L'espérance caressée par Le Maire ne s'était pas réalisée; l'alliance intime qu'il rêvait entre la France et l'Allemagne avait fait place à la guerre ouverte. La rivalité de la Maison de France et de la Maison d'Autriche se poursuivait sur cet autre terrain; l'histoire de Francus ou Francion et de Samothès, le gomérite et le gallique se rattachait étroitement (qui l'eût soupçonné?) à la question de nos limites naturelles. Au moment où l'on essaie de réveiller l'antagonisme entre les deux races et où des débats du même genre se renouvellent (1), cela donne un intérêt particulier, moral, politique, historique en un certain sens, sinon scientifique, au gros livre latin qu'un savant homme, Robert Ceneau, évêque d'Avranches, dédiait en 1557 au roi Henri II, et où il consacrait tout un long chapitre (de Francorum Sicambrorum Sarmatigenarum origine prisca per digressionem (2)) à soutenir avec énergie la tradition troyenne et à en démontrer l'authenticité. Il l'admet tout entière sauf quelques points de détail, soit que son érudition proteste comme lorsqu'il nous dit et démontre sans peine que le nom de Francs est antérieur à Valentinien, soit que son patriotisme soit en jeu. Ainsi, il veut bien que les Francs aient été battus et chassés par les Romains, mais qu'ils aient été domptés et tributaires, jamais; sur ce point il est intraitable.

Ce qui frappe surtout dans le livre de Ceneau, c'est un sentiment anti-germanique (3) très-prononcé. Il ne veut pas admettre que les

(1) Nous croyons devoir rappeler que tout ceci était écrit à la fin de 1869.

(2) V. Roberti Cænalis, etc. p. 71.

(3) La même tendance et la même préoccupation anti-germanique se retrouvent chez d'autres écrivains bien plus connus du même temps. J. Bodin, *Historiæ methodus*, fait sortir les Francs d'une colonie gauloise, établie en Germanie, dans la Franconie orientale, donnant une grande extension à un passage de César qui dit (*Comm*, lib. IV), que des Volcæ Tectosages se sont établis dans la partie la plus fertile de la Germanie, auprès de la forêt Hercinienne. Bodin, du reste, n'abandonne pas

Francs soient d'origine germaine ; ou si, poussé par l'évidence, il est conduit à le reconnaître à un moment donné, il les ramène bientôt par un détour à une origine purement gauloise. Il s'indigne que « quelques écrivains nouveaux, cédant à je ne sais quel sentiment « d'envie contre la gloire indélébile de l'antiquité des Français, ne « semblent préoccupés que de faire d'eux de purs Germains indigènes « et de nier leur origine troyenne, appuyant leur dire d'injures et « d'attaques violentes plus encore que de raisons. »

Ceneau consent à reconnaître que les Francs sont sortis des Sicambres des deux rives du Rhin, « comme le dit Ptolémée cosmographe »; mais il prétend que cela ne nuit en rien à la tradition qui, remontant plus haut, fait venir les Sicambres eux-mêmes des Troyens fugitifs (1). Les Francs, selon lui, n'ont fait que passer par la Germanie et rentrer dans leur famille et revenir à leurs origines en s'établissant dans la Gaule, et Ceneau n'entend pas qu'on réduise celle-ci. Il remarque qu'elle s'étendait autrefois jusqu'au Rhin et qu'ainsi elle a droit de réclamer Charlemagne comme un de ses enfants, que le lieu de sa naissance « Engelim » (Engelheim) appartient à la Gaule rendue à elle-même. Ceneau est un grand partisan des frontières naturelles, et nous le signalons à ceux de nos publicistes qui les réclament. C'est là et non dans la langue qu'il voit le critérium des nationalités. En vain lui dit-on que la Germanie franchit le Rhin et s'étend jusqu'à l'Escaut, et lui donne-t-on en preuve la langue : « La « langue, dit-il, passe, mais les limites naturelles demeurent et celles « de la Gaule sont nettement indiquées, du Rhin aux Pyrénées et à « la mer. C'est là qu'est la France, une, bien que parlant des langues

tout-à-fait la légende et ne fait que la reculer d'un degré ; car il voit dans les Gaulois eux-mêmes des descendants de colonies troyennes et grecques. On trouve dans Bodin, un principe sérieux de critique pour la recherche des origines des peuples. Il veut qu'on en cherche l'indication dans leur langue : « *multum in eo situm ad faciendam originis fidem præsidii* »; il avait formulé cela en principe « *nam unde gentis inde et linguæ arcessendam originem.* » Et il avait cherché avec grande préoccupation l'ancienne langue des Gaulois.

(1) Ceneau sait bien qu'on pourra lui opposer l'autorité de Grégoire de Tours, qu'il reconnaît lui-même si grande pour tout ce qui touche à notre vieille histoire; mais il répond que le manque d'auteurs, l'altération des manuscrits n'ont pas permis à Grégoire de Tours de pénétrer les ténèbres de l'antiquité, qu'il n'avait pu connaître les manuscrits de Bérose, de Manethon, de Diodore de Sicile et autres écrivains d'un passé reculé, supprimés par le temps et qui ont reparu tout récemment au jour.

« diverses. C'est la langue qui est l'accessoire, et la nation le principal ; « la langue vient et s'en va, le nom et le génie de la nation fran- « çaise demeureront à tout jamais. De toute éternité ont été constituées « à la Gaule ses frontières qu'on ne saurait franchir, que ni les « violences de la guerre, ni la force, ni la perfidie d'une domination « usurpée ne sauraient déplacer. A Dieu ne plaise que ce domaine de « la nation française, marqué par ses limites naturelles, dépende jamais « de l'usage d'une langue vulgaire, mobile et flottante au gré du caprice « du premier venu ! » On voit que la revendication de la frontière du Rhin n'est pas nouvelle en France, et que, si l'Allemagne, éprise de tradition historique, nous la conteste au cri de « Teutonia ! », nous pouvons réclamer en notre faveur une assez belle antiquité au nom de la vieille Gaule.

C'est pour Ceneau un point de doctrine que les Gaulois sont les plus anciens entre les anciens, « vestustorum vetustissimi. » La venue des Francs n'est qu'un événement tout moderne de leur histoire ; avant les Francs, il y avait les Gaulois. Robert Ceneau entrevoyant ici la vérité, affirme et signale, un peu vaguement, il est vrai, dans les Gaulois le fond même de la nation. « Les Gaulois, demeurés fidèles « à leur nationalité, ont absorbé les Francs, plutôt qu'ils n'ont été « conquis par eux. Tous les historiens, en effet, s'accordent à dire « que, renonçant à leur antique barbarie, les Francs adoptèrent vo- « lontairement les mœurs et les lois des Gaulois. »

Mais, avant les Francs, les Troyens avaient laissé trace dans notre pays. Selon les auteurs de la Chronologie française, nous dit Ceneau, six ans après la ruine de Troie (qu'il place l'an du monde 2896), deux ans avant la fondation de Ternoventum, en Angleterre, c'est-à-dire au temps de Samson, des Troyens, jetés par la tempête sur les côtes de Gaule, remontaient la Seine jusqu'à l'île des Parisii et y fondaient Lutèce. « La force de Paris, jusqu'à présent inexpugnable, et sa « puissance qu'on ne saurait comparer à nulle autre, dépendent plus de la « volonté du ciel que de la nature du sol et de ses difficultés..... et Paris « ne succombera pas sous les coups d'une puissance étrangère, il ne « pourra périr que par sa propre grandeur. »

Ceneau, à cette occasion, signale la parenté des Gaulois et des Romains, mais en maintenant la supériorité aux Gaulois qui ne sont

pas seulement Troyens, mais vrais Priamides. Il semble avoir une assez médiocre idée de la noblesse d'Énée. Il sait qu'il y a une barre à l'écusson du héros de Virgile; il ne trouve pas que cette maternité de Vénus, dont on a fait beaucoup de bruit, mérite tant qu'on se vante. « Ea « verba subindicant parum legitimo complexu prodiisse Æneam. » Il n'a pas non plus grande vénération pour la naissance de Romulus et sa louve; il trouve que « cela laisse supposer des origines assez « obscures. » Au contraire, « la descendance d'Hector, noble et pure de « toute tache, n'a jamais été l'objet de ces mauvais bruits »; et cela, aux yeux de Ceneau, n'est pas d'une petite conséquence pour la gloire du nom français.

Mais, avant les Troyens eux-mêmes et leur entrée dans notre histoire, la Gaule avait déjà un long et glorieux passé; Ceneau en trouve la preuve dans les récits de Bérose et de Manéthon. Car il ne doute pas un instant de l'authenticité des écrivains révélés par Annius de Viterbe: il plaint les historiens de l'antiquité qui ne les ont point connus. « Peut-on, nous dit-il gravement, s'étonner de leurs ignorances, à-propos des Francs, quand ils connaissent à peine même les noms de de Bérose, de Manéthon, des Chaldéens ou des Hébreux et de tous ces historiens de l'antiquité qui seraient restés éternellement ensevelis dans la nuit de l'ignorance sans le juif Josèphe qui, dans sa lutte contre Apion le grammairien, a remis en lumière ces noms des anciens auteurs arrachés aux ténèbres d'une longue antiquité (1)? » Ceneau du reste est convaincu que les Latins et les Grecs ont connu ces

(1) Pierre de St-Julien, dans ses *Origines des Bourguignons*, ne défend pas avec moins de vigueur l'autorité d'Annius, v. p. 5. « Reste encore l'opinion de frère Jean Annius, de Viterbe, homme de si rare scavoir et personnaige si excellent en la cognoissance et interpretacion des choses plus anciennes que mon avis est, que si Beatus Rhenanus eust daigné prendre la peine de lire les labeurs de ce simple bonhomme sans transport d'affection et excuser qu'en ce temps là la purité de la diction latine n'étoit telle ni si élégante que depuis elle est devenue par la restauration des bonnes lettres, il eust pensé trois fois avant que d'attaquer si outrageusement ou plustost furieusement la mémoire de ce bon vieillard, qui, malgré les ténèbres d'ignorance que la malice du temps d'adoncq avait produit, s'est trouvé instruict en tant de langues que cela ne semble manquer du miracle. Moins eust il aussi vomi sa colère contre Berose, autheur tant recommandé par diversité de temoings... qui ès siècles passés se sont aidez de son authorité et depuis voire de nostre aage ont receu non-seulement fruictz inestimables de la succincte brièveté de son dire, mais aussi esclaircissement incroyable pour le regard des mots et affaires deja demy oubliez à cause de leur vieillesse et antiquité. »

narrateurs des origines du monde, qu'ils les avaient entre les mains (1), mais que par un sentiment de patriotisme étroit et jaloux, craignant qu'une gloire étrangère ne fît tort à celle de leur pays, ils les ont supprimés avec obstination.

Venu lorsqu'ils avaient été rendus au monde par le bienfait d'Annius de Viterbe, Ceneau sait que le nom Gaulois remonte aux enfants de Noé, à la famille gallique par excellence (les Gaulois sont les aînés de la famille gallique), qu'il a commencé 3392 ans avant la naissance de Jésus-Christ, 986 ans avant la ruine de Troie, 1388 ans avant la fondation de Rome. Mais le nom de Gaulois et celui de Francs ne tardent pas à se confondre; car, au plus lointain de leur histoire, on trouve le vieux Francus dont parle Manéthon et « duquel les vieux Gaulois peuvent à juste titre s'appeler Francigenæ, et ainsi l'on peut dire que ce sont les Sicambres qui sont descendus des Gaulois francs plutôt que les Gaulois des Sicambres. » Les Gaulois sont Francs à double titre, « par leur ancienne origine de Gomérites et par l'alliance plus récente des Sicambres avec les Gaulois indigènes, les Gaulois Senonais, Francs par l'origine et franco-gaulois par cette alliance. Enfin ce nom glorieux se renouvelle une troisième fois en la personne de Francus, fils d'Hector, comme le montre Vincent de Beauvais, renseignement confirmé du reste par l'accord de tous ceux qui ont traité l'histoire de France. Ainsi, les Francs mérovingiens mêlés aux Gaulois sont trois fois francs, *tergemini franci*, ou si l'on peut ainsi dire *Trifranci* ou *Francissimi* (2). »

On voit avec quelle ardeur et quels efforts d'érudition Ceneau soutenait ce qu'il croyait la cause nationale contre les jaloux de la France, mais au même moment elle avait des transfuges dans la France elle-même. En cette année 1557, il s'y trouvait des téméraires qui osaient tourner en raillerie ces érudites inventions et ces vénérables origines des Celtes, des Gaulois et des Bretons. L'auteur d'un *Discours non*

(1) Il cite à l'appui de son dire, p. 71, ce prétendu vers de Juvénal, sat. 14 :

Tradidit arcano quodcunque volumine Moses.

(2) Il est à noter que, dans un autre passage, Ceneau donne une autre valeur au nom de Franc, « hoc etenim esse *francum* quod esse *liberum*. »

plus mélancolique que divers de choses mesmement qui appartiennent à nostre France (1), ne craignait pas, au risque de venir en aide aux témérités germaniques, de traiter dans la langue et avec l'esprit de Rabelais ces hautes questions. « Entr'autres bonnes choses, disait-il, « ils ont fait cela de galant qu'ils ont tiré du sang de ces gentils Troïens, « voire maugré nature, non-seulement les François qui ne sortirent de « la Germanie que mardi eut onze ans, mais aussi nos grands pères « les Gaulois : comme que cela estoit autant bien convenant ausdits « Gaulois et François qu'aus Romains et autres qui se ventoient par « trop bravement estre descendus du grand dieu Jupiter, de la belle « commère Venus, d'Enée et de tels autres. Est-ce pas cela songé bien « creus?... Que les Gaulois, dès lors, eussent jamais enduré le deshon- « neur d'estre issus du couart Paris, de la trahison d'Enée, d'An- « tenor....., plustost mourir; ores qu'Hector aye défié le plus fort des « Gregeois et que Cassandre, la belle, aye esté tant rebelle et obstinée « que de refuser le dieu Apolin. Ce seroit un moult grant bien pour la « chose publique que ces gentils escrivans eussent aussi belle envie de « se taire et repouser que de mettre tels songes par escript pour « monstrer qu'ils scavent je ne scay quoy de bon plus que les autres. »

Bientôt, des livres plus sérieux allaient reproduire les mêmes doutes. Hotman *(Franco-gallia*, 1573), laissant de côté ces légendes, ne parlait que de l'origine germanique des Français (2). Bodin *(Methodus ad facilem historiæ cognitionem)* cherchait nos ancêtres non à Troie mais dans les forêts de la Germanie. Nicolas Viguier, dans son *Traité de l'Origine estat et demeure des François anciens*, professe peu de respect pour les origines troyennes des François. Quant aux longues et prolixes narrations (3) que certains « escrivains allemans et flamans

(1) V. dans le Recueil de Leber, *Discours*, etc., et à la fin, *La Manière de bien et justement entoucher les guiternes et lucs*. Poitiers, 1557.

(2) « Nos ex ea regione Francos primum ortos animadvertimus quæ inter Albim et Rhenum interjecta Oceano alluitur, ubi fere Chauci majores et minores collocantur, populus, ut ait Tacitus, inter Germanos nobilissimus. » La phrase de Tacite n'était probablement pas étrangère au choix de cette origine : cela flattait l'amour propre national.

(3) V. *Sommaire de l'histoire des François*, extrait de la *Bibliothèque historiale* de Nicolas Viguier de Bar-sur-Seine. D. E. M., 1579, et dans le *De Statu et origine Francorum*, du même, 1574 « qui Francorum originem a Trojanis repetere conati sunt haud quaquam firmioribus testimoniis nituntur. »

de ce siècle ont digérées des fables de Trithemius et d'Annius de Viterbe, ou d'autres auteurs peu certains, les enrichissant et embellissant de beaucoup d'autorités et témoignages de bons auteurs mal appliquez et mal entenduz, pour extraire les Françoys des Troyens et des Cimmériens de l'Asie, je les quitte à ceux qui font estat et gain de mettre toute matière en œuvre, sans discerner la vraye d'avec la faulse, et de bastir aussi des gros escrits des labeurs et inventions d'autruy. »

Le *Véritable Inventaire de l'Histoire de France* de Jean de Serres est plus net et plus vif encore. Après avoir cité quelques noms francs qui figurent dans l'histoire des derniers empereurs romains, il ajoute: « Qui peut croire avec raison tout ce que les registres de Hunibaud et Trithemius ont paraphé touchant ces rois plus anciens? Laissant ces subtilités à ceux qui ont le loisir d'y alambiquer leurs esprits, ramenons nos yeux à la lumière d'une plus solide vérité. »

Papire Masson *(Annalium lib. IV)*, ne voulant donner que des faits authentiques, commence son récit à Clodion, disant qu'il ne trouve pas même le nom de Pharamond dans Grégoire de Tours, notre plus ancien historien. Il se contente de nommer auparavant, d'après Claudien et Sulpice-Alexandre, Marcomier et Sannon au temps de l'usurpation de Maxime et d'Honorius.

Claude Fauchet *(Antiquités gauloises et françoises*, 2ᵉ liv., p. 29, 1590), rappelle tout d'abord la vieille tradition et dit que c'est l'opinion de la plupart de ceux qui ont écrit des Français. Mais il remarque que « nous « n'en avons aucun bon auteur entre les Romains ne les Grecz, ains « seulement quelques abrégés de Chroniques », que Grégoire de Tours ne fait mention de cette « descente de Troie » ni du traité fait avec Valentinien, et lui-même « ne sait où loger les premiers Francs, ni conter leurs rois « avant Cloyon. » Il fait observer avec bon sens que, ces nations qui naquirent tout à coup après la ruine de l'empire romain n'ayant pas d'histoire, les « auteurs du temps ne scavoient qu'en dire. Tellement « que ceux qui en parlèrent depuis, les voulans favoriser (ou plustost « par ignorance de l'antiquité), eurent assez moyen de feindre et d'escrire « tout ce qui leur vint en fantaisie. »

Pasquier en ses *Recherches*, Paris, 1655, mentionne encore la tra-

dition ; mais c'est pour la combattre. « La commune résolution est « que les Françoys, extraits premièrement des Troyens, depuis appelez « Sicambriens, etc. Telle est l'opinion de Grégoire et de Gilles qu'ils « ont tirée de Sigebert, laquelle je souhaiterais toutefois estre plus « curieusement remaschée. En premier lieu que nos premiers François « soient descendus des Troyens, quel auteur ancien de nom avons-« nous qui y puisse servir de guide et de garend ? » Pasquier montre toutes les invraisemblances de la tradition. Il conclut en disant : « parquoy sans aller chercher d'une longue traînée ni les Troyens, ni « les Sicambriens dedans les Palus Meotides (dont nous ne saurions « avoir autheur certain ne asseuré fors quelques moines), les Françoys « furent peuples assis en pays marescageux, costoyant le Rhin, etc. »

Pasquier, quelques pages plus loin, fait justice de cette vieille illusion et s'en amuse. « Au demeurant, quant aux Troyens, c'est vrai-« ment grant merveille que chaque nation, d'un commun consente-« ment, s'estime fort honorée de tirer son ancien estoc de la destruc-« tion de Troye. En ceste manière appellent les Romains pour leur « premier auteur un Enée, les François un Francion, les Turcs « Turcus, ceux de la Bretagne Brutus, etc., comme si de là fust sortie « une pépinière de chevaliers qui eust donné commencement à toutes « autres contrées et que, par grande providence divine, eust esté « causée la ruine d'un pays pour estre l'illustration de cent autres. « Quant à moy, je n'ose ny bonnement contrevenir à cette opinion, « ny semblablement y consentir librement : toutes fois il me semble que « de disputer de la vieille origine des nations, c'est chose fort cha-« touilleuse ; parce qu'elles ont esté de leur premier advenement si « petites que les vieux autheurs n'étoient soucieux d'employer le temps « à la deduction d'icelles : tellement que petit à petit la mémoire s'en « est du tout esvanouye on convertie en belles fables et frivoles : « laquelle faute nous voyons semblablement advenir à ceux qui se « peinent en vain de nous représenter par quelque superstition et « rapport des noms les fondateurs de chaque ville..... desquelles qui « se voudroit informer qui auroit jeté la première pierre se trouveroit « aussi empesché comme tous nos annalistes qui n'ont recours qu'aux « Troyens..... et croy à la vérité que ce que nous nous renommons de

« l'ancien estoc des Troyens soit venu pour autant que nous voulons « faire des nations comme des familles esquelles lon fonde le principal « degré de noblesse sur l'ancienneté des maisons. » Il pense que c'est pour cela qu'ils sont allés chercher une des plus anciennes histoires dont les fables grecques fassent mention. Pasquier remarque qu'ils ont été assez mal avisés en ce point et que « ce n'est pas grand honneur « d'attribuer son premier estre à un vaincu troyen, et eust esté de « meilleure grâce le prendre d'un victorieux Gregeoys qui, par un « naufrage, au retour de sa conqueste, eust esté transporté en une « autre région. Mais je demanderois volontiers si Troye ne fust jamais « saccagée, ainsi que vouloit soutenir l'ancien Dion de Pruse en son « livre intitulé « De Troye non détruite ny prise », vers quel saint adres- « serons-nous de ce costé nos vœux ? »

Quant à ces généalogies si complètes et si correctes, « cette longue « suite de roys ou de ducs, selon les autheurs, que nous tirons file « à file depuis le premier roy troyen », Pasquier en montre toute l'invraisemblance. Il fait voir, en s'appuyant sur divers témoignages authentiques, que les Francs avaient plusieurs rois ; et il reproche surtout avec beaucoup de bon sens à nos vieux historiens « pour ne « s'estre arrestez aux autheurs qui parlèrent des choses advenues de « leur temps, ains s'estre seulement amusez en quelques imaginations « de moines, qu'ils ont esté trouver je ne sçay quels roys supposez et « obmis ceux qui avaient été recitez par gens fidèles » (et il les cite), remarquant avec raison que « Trithême et ses semblables auroient dû, « pour donner fueille à leur dire, insérer dans le calendrier de leurs « roys ceux-ci lesquels il est certain avoir régné. »

Ainsi la légende troyenne était en pleine déroute à la fin du XVIe siècle, mais ce n'était pas encore l'histoire vraie qui devait regagner tout de suite le terrain perdu par elle ; la légende hébraïque créée par Annius de Viterbe allait encore quelque temps garder la place.

Philippe Cluwer (1) ne croit pas aux origines troyennes des Français ; il remarque fort bien que Grégoire de Tours n'en a rien dit et raille sans pitié les vieux historiens qui l'ont admise ; cette transformation

(1) V. Phil. Cluverii, *de Germania antiqua*, libri III, Lugduni Bat. 1616, in-f°.

successive des Troyens en Anténorides, puis en Sicambres, puis en Francs, il n'hésite pas à la traiter de folie : « Deliraverunt Paulus « Æmilius et Sigebertus. O egregios historicos ! O les merveilleux « écrivains ! » Mais il croit lui-même à la légende d'Annius. Il réunit sous le nom de Celtique l'Illyrie, la Germanie, la Gaule, l'Espagne, les Iles britanniques, et il donne pour père commun à tous ces peuples « Aschenas (Aschkenas ou Ascenez), fils de Gomer et petit-fils de Japhet. C'est le système des auteurs rabbiniques, chez lesquels la langue française s'appelle la langue d'Aschenaz (1). »

Tel est aussi le cas de notre naïf historien Scipion Dupleix (2). Tout d'abord il éconduit la vieille légende, avec bien plus de ménagements toutefois que l'écrivain allemand ; on voit qu'il obéit à un reste de pieux respect instinctif et traditionnel pour une tradition qui a fait si longtemps partie du domaine national. « Pour les Troyens, dit-il, il y a peu « d'apparence, combien que les Auvergnats se glorifiassent d'estre « descendus de cette nation fugitive en ces vers (où il prétend traduire Lucain) :

Les auvergnas trop vains se jactent d'estre freres
Du peuple latien, et d'avoir eu pour peres
Les belliqueux Troyens.

Il faut avouer, en effet, que la légende s'était étrangement adressée, et que les Auvergnats étaient singulièrement choisis pour être les descendants d'un peuple venu par mer. Dupleix rejette bien plus loin encore l'histoire des Bavo et des Turchot. Il voudrait bien cependant faire au moins une petite place aux fugitifs de Troie. Il admet « qu'au- « cuns Troyens ont pu se retirer en Gaule, vu qu'Ammien Marcellin « en fait mention, liv. XV. »

(1) Cette opinion a été reprise de nos jours par le savant M. Knobel, *Die Völkertafel der Genesis*, Giessen, in-8°, 1850, qui fait venir d'Aschkenaz les Germains. V. *Journal des savants*, 1869, p. 224.—Samuel Bochart, avec cet entraînement de tout érudit pour l'étude où il excelle, abusait aussi des sources hébraïques. Il veut que les descendants de Javan, fils de Japhet, aient donné au Rhône et aux Gaulois le nom de Rhodanum « qui, comme rhadini en arabe, veut dire blond et jaune. »

(2) V. *Mémoires des Gaules, depuis le déluge jusqu'à l'establissement de la monarchie françoise* Paris, Sonnius, 1619, in-4°, liv. Ier, ch. 1, p. 24.

Mais si les Troyens lui manquent, il retrouve à point aux Français une autre et plus imposante antiquité. Il est curieux de voir sur quelles considérations s'appuie la critique naïve de Dupleix. « Il n'y a pas « d'apparence que l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Pologne et « autres régions de l'Europe, tant du continent que des îles, trouvent « leurs fondateurs et premiers colons entre les fils et neveux de Noé, « et que la seule Gaule, qui est plus tempérée et plantureuse, ne puisse « nommer le sien plus de 300 ans après le déluge. » Ce serait là, en effet, quelque chose d'indécent et de monstrueux, et le patriotisme de Dupleix ne saurait le permettre. Bérose ou plutôt Annius de Viterbe se trouve à point pour lui donner satisfaction, pour lui apprendre que le nom de Gaulois est aussi ancien que le déluge, etc. Cependant, il y a un petit embarras : Gomer Gallus, bien que destiné à donner son nom aux Gaulois, ne s'arrête pas en Gaule; c'est Samothès, son frère ou réputé tel et tenu pour son propre frère, comme son compagnon fidèle, encore qu'il ne fût que son neveu ou parent proche, dit Dupleix qui s'aperçoit qu'Annius a greffé une branche nouvelle sur le vieux tronc de la *Genèse* et qui veut essayer de légitimer l'addition, c'est Samothès qui se fixe en Gaule, la police et y règne ; et, ajoute Dupleix, mal-à-propos empressé de bannir de ce système le seul point qu'il ait de solide, ce serait s'abuser lourdement de prendre pour les Gaulois gomériques les Galathes d'Asie. Les Gaulois remontent donc à Samothès, le même que Dis, que César reconnaît pour le père des Gaulois, et qui, selon Bérose, régna en Gaule l'an IV de Ninus II, 282 ans après le déluge, 1939 ans après la création, 2062 ans avant J.-C. On voit que, pour ne pas descendre d'Hector, notre race peut se vanter d'une assez belle antiquité et qu'elle n'a pas trop à se plaindre de Dupleix.

Une fois décidé ainsi pour la tradition d'Annius de Viterbe, Dupleix l'accepte tout entière. Il connaît Magus, Dryus, etc., et ce fils d'Hercule et de la belle Galathée, dans lequel se rajeunit et se retrempe le nom de Gaulois. Francus paraît à son tour en cette histoire pour épouser la fille de Rémus, comme l'avait imaginé le faux Manéthon. Hâtons-nous d'ajouter, pour être juste envers Dupleix, qu'il déclare expressément « qu'il y a peu d'apparence en de telles fictions », et qu'il a hâte

« de passer à ce qui est de la vérité de l'histoire de Gaule (1). »

C'est à la même école qu'appartient encore Jacques de Cassan, juge de Beziers, qui, dans les premières années du règne de Louis XIII, publie *Les Dynasties* ou *Traité des anciens rois des Gaulois et des François*, depuis Gomer jusqu'à Pharamond (2) ou plutôt jusqu'à la mort de Mérovée. L'auteur modestement « n'a pas voulu intituler son livre *Histoire*, pour laquelle dresser une exacte connaissance des temps eût été nécessaire, mais *Dynasties*, pour faire voir l'état des Gaules et de la France avoir esté toujours monarchique, et la monarchie des anciens Gaulois avoir esté unie et continuée en celle des roys des François, comme n'estant ceux-ci que Gaulois originaires ny partant qu'un même peuple avec les premiers. » Jacques de Cassan est éclectique, il accepte des rois de toutes les provenances. Annius de Viterbe et Trithême, J. Le Maire et Jean Bouchet, concourent également à former ses listes où, à côté des Samothès, des Magus, des Dryus, etc., on trouve Sigovèse, Bellovèse, Senon, Conan, Caramond, Brennus, Gelate, Congolitan, Verçingetorix, etc. De Gomer à Mérovée, il compte soixante-sept rois qu'il divise en trois classes: de Gomer à Arogylus,

(1) Cependant, en dépit de ce désaveu de l'auteur par lui-même, en dépit de ces protestations, la vieille tradition gardait encore des fidèles. Claude Malingre, en son *Traité de la loi Salique, armes, blasons et devises des François*, Paris, 1614, petit in-8°, citait encore tout au long Hugues de St-Victor, et, parlant des diverses origines assignées au nom français, il concluait en disant : « Mais pour ce que « tous les autheurs qui ont escrit jusques au temps de Maxime..... ne font aucune mention des François « et Allemans, cela me fait croire que le nom françois ne print alors son commencement, ains long-temps « auparavant, scavoir est après le sac et la destruction de Troye la grande. »

(2) Voici le titre exact du livre qui pourrait dispenser de l'analyser « *Les Dynasties*, etc., esquelles « on voit l'antiquité de la monarchie avant le roy Pharamond, demonstrée par le nombre des roys, « lesquels regnèrent successivement depuis *Gomer, premier roy des Gaules, jusqu'à Mérovée, avec ce « qui est arrivé de plus mémorable dans le monde durant leur règne, ensemble plusieurs autres antiquitez « et recherches, servant à l'honneur de la France et à la couronne de nos roys, oubliées par les historiens « françoys*, par Jacques de Cassan, juge en la temporalité de la ville et evesché de Beziers. » Le frontispice, traduisant ce titre aux yeux, nous montre Louis XIII jeune, assis sur son trône en manteau royal. Dis Samothès d'un côté, de l'autre Celtès, lui viennent offrir chacun leur sceptre. Quatre médaillons de rois forment l'encadrement ; ils représentent Ambigat et Pharamond, Brennus et Vercingetorix. Au bas, à gauche, la France, jeune femme élégante, en collerette à la Marie de Médicis, sceptre en main, tient un écu fleurdelisé ; à droite, la Gaule vieille et simplement vêtue porte un bouclier orné d'un navire.

L'auteur, trouvant insuffisante la noblesse de douze siècles qu'on donne à la monarchie, nous déclare dans sa dédicace qu'il a voulu y ajouter « des trophées nouveaux recueillis des anciens Colysées, des médailles usées et des tombeaux escornés et moussus des plus vieux monarques. »

contemporain de la fondation de Rome, de cette date à Vercingetorix, de Vercingetorix à la conquête française. Il n'a pas oublié de faire une place (p. 148) à Francus ou Laodamas. Le chapitre commence par un hommage à la légende. « Comme, par un commun consentement de tous les historiens, il demeure pour certain qu'après la ruine de Troie les Troyens furent dispersés en diverses contrées du monde. » On y voit Francus avec quelques Troyens aborder en Gaule et épouser la fille de Rémus. « Ce qui, ajoute l'auteur, peut ôter tout sujet de douter de la vérité de cette histoire c'est que des auteurs très-approuvés de l'antiquité nous enseignent que les Troyens eurent non-seulement communication avec les Gaulois, mais s'unirent avec eux. » Comme Annius, Jacques de Cassan assure que les Gaulois parlaient le grec ; ce sont eux qui l'ont donné aux Hellènes. Cette découverte philologique nous donne la mesure de l'érudition de l'honnête juge de Beziers (1).

Aussi curieuse et sortie des mêmes sources est l'*Histoire généalogique des rois de France*, extrait de l'*Histoire universelle* du sieur Jacques de Monceaux par Thomas Blaise, 1630. Celui-ci est plus exigeant encore que Jacques de Cassan. Gomer ne lui suffit pas. Il remonte jusqu'à Adam ; et même Adam n'est que le second sur la liste généalogique des rois de France. C'est Dieu lui-même qui est en tête de la liste. Et, comme l'éditeur nous donne les portraits de toute cette longue suite de souverains, c'est l'image de Dieu, figuré par une étoile lumineuse au centre de la création et sur laquelle on lit son nom entre l'A et l'Ω, qui commence la galerie. Les rois de France viennent en droite ligne et par une suite non interrompue de Charles, le grand empereur ; ils viennent de Clovis, ils viennent d'Adam, ils viennent de Dieu. Et l'auteur déclare que cette généalogie n'est pas fabriquée à plaisir comme beaucoup d'autres : « des medisans et des ignorans seuls en pour-« roient douter » ; et, pour les confondre, il a marqué en marge les « auteurs confirmatifs. » On y voit figurer Freculphus, évêque de Lisieux,

(1) Audigier dans son livre de l'*Origine des Français et de leur empire*, Paris, 1676, 2 vol. in-12, se croyait encore obligé de constater le succès des légendes troyennes. Rapportant douze opinions sur cette origine il disait : « la sixième qui seule a tenu la campagne depuis le déclin de la maison de Clovis jusqu'au dernier siècle est celle qui va fouiller les français dans les cendres de Troie. »

et Armonius moine qui est probablement Aimoin, et J. Bouchet, J. Le Maire, Ronsard, Constantin Phrygien, César de Nostradamus, etc.

Thomas Blaise ne se contente pas d'établir que la race de nos rois est la plus noble qui ait été ; elle est aussi la plus nationale, et l'auteur est terriblement exigeant sur les conditions de cette nationalité. Il faut qu'elle ait été de tout temps vraie et pure gauloise depuis qu'il y a eu une Gaule. « Par tous les chapitres de cette histoire, nous dit l'auteur, on recon- « naîtra toujours les Françoys pour vrais et originaires Gaulois, et non « pour originaires *Troyens, Scythes, Hongres ou Allemands.* » Ils ne sont et n'ont jamais été que Gaulois, vrais fils du sol français (1).

La première partie du livre n'est, quoi qu'il en dise, que comme un préambule général appartenant à l'humanité tout entière. L'auteur sait par le menu la filiation et l'histoire des enfants de Seth, et à côté de la race choisie de Dieu, il ne dédaigne pas de suivre d'un œil attentif les destinées de la race maudite sortie de Caïn. Il établit entre les deux branches de la race d'Adam un synchronisme régulier. Et non-seulement il nous dit que les enfants de Caïn ont encouru la colère céleste par leurs crimes, leurs incestes, leurs fornications abominables *cum matribus, filiabus, sororibus, masculis et brutis ;* mais il sait encore quelles générations sont sorties de ces hideux accouplements. « De là est à croire que « sont issus tous les géants et autres monstres épouvantables mentionnez « dans les escritz de Hérodote, de Diodore, de Mela, Pline et autres « anciens cosmographes historiens. » Voilà un savoir en vérité qui vous rend plein de vénération pour une complète ignorance !

C'est à partir de Gomer, fils de Noé, surnommé Gallus, que décidément cette histoire nous touche : c'est lui qui vient le premier occuper le pays. L'écrivain n'est pas bien sûr que Noé n'y soit pas venu lui-même. Les sujets de Gomer, pour ne point perdre de temps, fondent tout de suite des villes : Chartres, Périgueux, Noyon, peut-être même Bourges et Cambray, et « portèrent pour enseigne un navire d'argent en champ de sinople pour témoignage de leur navigation », et c'est ce qui fait

(1) Thomas Blaise est plus hardi encore dans ses étymologies que tous ceux qui l'ont précédé. Quand les noms de rois lui manquent, il recourt bravement au français moderne et explique par lui le gaulois. Il trouve dans « longues brayes » l'étymologie d'Allobroges.

probablement que Paris a un navire pour armoiries. Nous savons le reste, ces listes non interrompues de rois fantastiques, ces fondateurs de villes qui n'ont jamais eu d'autre titre à l'existence que le nom même de ces villes qu'ils sont censés avoir nommées, et les prouesses « totalle- « ment admirables » de ces souverains peu connus. Le seul point qui puisse offrir quelque intérêt c'est de voir comment le généalogiste légendaire essaie de concilier sa tradition avec l'histoire vraie qu'il ne peut plus ignorer et, par exemple, les successeurs de Francus avec l'histoire de la Gaule et son occupation par les Romains. Francus étant resté longtemps en Pannonie, plusieurs chefs s'emparèrent d'une partie des états de son beau-père, et il y eut une assez longue éclipse de la légitimité en Gaule. Les successeurs de Francus restaient aux limites de la Gaule et régnaient sur les Sicambriens, et à chaque règne de ces problématiques souverains l'auteur écrit : « Et estoient encores lors les Gaules « divisées en plusieurs petits royaumes, principautez et republiques. » Cependant, pour qu'ils ne laissent pas prescrire leurs droits, « un certain « Francus, deuxième du nom, rentrant courageusement en Gaule en « portant pour enseigne une fleur de lys d'or en champ d'azur, y recouvre « une bonne partie de son royaume, et dès lors commença la vraye « origine du nom et de la monarchie des Françoys, lesquels se trou- « vèrent tous issus des Gaulois et non des Allemans. » Les Français attendent, en faisant la guerre aux Gaulois, sujets de Rome, aux Goths et aux Hérules, etc., que l'empire romain succombe.

L'auteur n'est pas plus embarrassé que J. Le Maire pour rattacher les unes aux autres les diverses dynasties. Il fait descendre Pépin de Clodion le Chevelu ou d'un autre Clodion « dont appert en toutes manières qu'il estoit issu du sang royal, et en ceste qualité portoit aussi des armes d'azur semées de fleurs de lys d'or sans nombre. » Arrivé à Eudes, il nous assure que son origine remontait soit à Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, soit à un fils de Charlemagne ou de Saint-Arnoul, comme Pépin, et il conclut comme pour celui-ci : « dont on voit en toutes manières qu'Eudes estoit « descendu du sang royal des François.... et au surplus il se maintint « très-bien en la possession du royaume. » Le dernier argument me paraît le plus solide ; mais il faut avouer que l'histoire ainsi comprise n'offrait plus ni obscurité, ni embarras.

On trouvera peut-être que nous nous sommes trop longtemps arrêté à raconter les destinées de la légende troyenne ; mais elle avait sa place marquée dans notre étude ; elle en devait former le dernier chapitre. Elle se rattache étroitement au livre de Benoît ; il est un de ceux qui ont le plus contribué à la répandre. En racontant tout au long les exploits des héros troyens, en les entourant d'intérêt poétique et romanesque, il avait achevé de les rendre populaires. Le long triomphe de la légende est une preuve de plus de l'éclatant succès du poème.

Tous deux invinciblement réunis doivent donc avoir leur place dans l'histoire morale et littéraire de notre pays. La faveur durable qu'ils y ont trouvée tous deux n'était pas le fruit du hasard, elle tenait à des causes profondes.

Absolument fausse au point de vue de l'histoire proprement dite, ne reposant sur aucun fondement sérieux, inadmissible en ses développements, d'une invention médiocre, la légende troyenne a pourtant son intérêt littéraire. Non-seulement on peut, sans en sortir, apprécier ce qu'était la Critique et faire son histoire au moyen-âge et au XVIe siècle, mais elle mérite d'occuper un chapitre de l'histoire de la Renaissance. Elle y avait préparé les intelligences ; grâce à cette illusion si constamment entretenue, l'antiquité classique n'était pas pour elles une terre étrangère, mais un pays ami. Il y avait là d'ailleurs comme une image symbolique et un vague sentiment de nos origines latines. Cette parenté, vainement réclamée au nom de la race et du sang, allait, au moment même où l'on constatait enfin l'inanité de cette prétention, se manifester dans les choses de l'esprit. Cette Troie, sortie de l'Énéide, c'est bien vraiment la patrie première du génie poétique de la France, tel qu'il allait se dégager du XVIe siècle.

TABLE.

Caen, typ. F. Le Blanc-Hardel.

